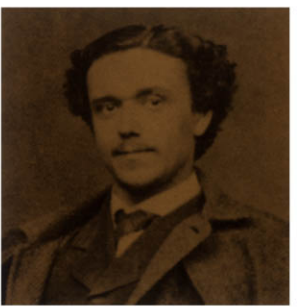
Arthur Buies

CHRONIQUES I

ÉDITION CRITIQUE PAR FRANCIS PARMENTIER



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Chroniques
I

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Arthur Buies

Chroniques
I

Édition critique

par

FRANCIS PARMENTIER
Université du Québec
à Trois-Rivières

1986
Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0775-5
Dépôt légal, 4e trimestre 1986
Bibliothèque nationale du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés
© Les Presses de l'Université de Montréal, 1986

INTRODUCTION*

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce sont surtout les journaux qui, chez nous, favorisèrent le développement de la littérature. En raison des conditions difficiles du marché littéraire, l'écriture journalistique constituait une forme privilégiée de communication dans une société où n'émergeait que peu à peu une littérature nationale. C'est ainsi que les *Chroniques* d'Arthur Buies, plus tard réunies en volumes – et plusieurs de ses ouvrages – furent d'abord des articles de journaux.

Dans la presse québécoise, la chronique s'est rapidement imposée, le chroniqueur n'exerçant pas pour autant de fonction précise car il abordait à sa guise tous les sujets de l'heure. À l'occasion cependant – c'est le cas des chroniques électorales – il pouvait aussi se spécialiser dans un domaine particulier, la direction du journal, toujours partisane, lui enjoignant de dénoncer l'adversaire politique et de maintenir le moral des troupes.

Le talent de Buies se prêtait admirablement à ce jeu, dont l'arme suprême est le ridicule. Il ne discutait jamais les idées de l'autre : personne, surtout pas le lecteur, ne voulant les entendre ! Son rôle consistait à dénaturer, caricaturer, et réduire à l'état de pantin le candidat du parti adverse, joyeuse mise en pièces qui durait le temps d'une campagne électorale ; après quoi, le fait divers reprenait ses droits. On demandera alors au chroniqueur une dose quotidienne de dépaysement, celle, par exemple, que procure le voyage, dont les récits abondent : Eu-

---

* Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 67.

rope, Amérique du Nord ou Mexique ; l'exotisme a bonne presse[1]. Buies parcourt les stations balnéaires du Bas-Saint-Laurent de son enfance, ou part en croisière dans le Golfe, jusqu'au Nouveau-Brunswick, où il se livre à des comparaisons qui ne manquent pas d'intérêt entre la « vieille » structure sociale du Québec et l'égalitarisme démocratique des populations de la Baie-des-Chaleurs.

L'observateur peut, à l'occasion, faire place au moraliste. Matérialisme, suicide, mort, solitude, autant de thèmes intemporels, qui incitent à donner libre cours à sa sensibilité ou à exposer sa vision du monde. Cependant, primesautier de nature, le chroniqueur passe le plus souvent d'un sujet à un autre, et prend appui sur le fait divers pour nourrir sa réflexion. À vrai dire, la chronique est liberté pure : « Le chroniqueur surtout a un sublime dédain du convenu, ce tyran universel, écrit Buies ; il dit ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut[2]. » Ces propos résument bien la quête passionnée de liberté qui anime son œuvre, et dont nous tracerons les principales lignes de force.

Le poids du destin : 1840-1856

Son père, William Buïe, né en 1805 dans l'île de Wiay, au nord-ouest de l'Écosse, a émigré au Canada à l'âge de vingt ans. Ambitieux et doué d'un certain talent, il se lance en affaires où son entregent fait bientôt de lui un intime de Louis-Hippolyte La Fontaine et de Francis Hincks. Directeur d'une banque à Montréal, il s'éprend d'une jeune Canadienne-française, Léocadie d'Estimauville, née en 1811, dont l'ancêtre Jean-Baptiste d'Estimauville de Beaumouchel est arrivé au Canada en 1748[3].

---

1. Voir à ce sujet, John Hare, *les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyages, 1670-1914*, Québec, Société historique du Québec, 1964.

2. Chronique 9, p. 141.

3. Sur les ancêtres maternels de Buies, voir P.-G. Roy, *la Famille d'Estimauville de Beaumouchel.*

Le mariage a lieu à Sorel le 23 janvier 1837 et le couple part pour New York où naît un premier enfant, Victoria, le 17 octobre de la même année. Loin des événements de 1837-1838, William continue à exercer des fonctions financières. En janvier 1840, Léocadie revient au Canada et le 24, à la Côte-des-Neiges, alors en banlieue de Montréal, elle donne naissance à Arthur. Quand Francis Hincks est nommé gouverneur de la Guyane, William Buïe et sa femme le suivent et s'installent à Berbice en janvier 1841, laissant les enfants sous la garde temporaire des grand-tantes maternelles, la veuve Luce-Gertrude Casault et la célibataire Angèle Drapeau, seigneuresses de Rimouski et de l'île d'Orléans. Un an plus tard, le 29 avril 1842, à peine âgée de 31 ans, Léocadie meurt en Guyane des suites des « fièvres du pays », sans avoir jamais revu Victoria et Arthur. William Buïe, dont les affaires sont prospères, ne juge pas opportun de revenir au Canada, ni même de faire venir sa famille auprès de lui. Il se remariera et deviendra père de trois autres enfants.

On ne sait presque rien de ces années d'enfance passées en compagnie de sa sœur et de ses deux grand-tantes, années que l'on devine chargées d'ennui et ponctuées de mornes obligations sociales et religieuses.

Que devait penser Arthur de ce père qui ne l'invitera en Guyane qu'à l'âge de seize ans, et pour quelques mois seulement ? Ce qu'on peut dire, c'est que s'il a évoqué avec émotion et pudeur le souvenir de la « chère disparue », il sera muet sur « lui ». Pour reprendre une formule sartrienne, aurait-il eu la chance de ne pas avoir de père, donc pas de surmoi ? Mais Sartre a connu son grand-père, tandis que l'enfance de Buies est dépourvue de modèle masculin. Se pourrait-il que son acceptation tardive de la paternité – à l'âge de 47 ans – fût liée à ce sentiment précoce d'exclusion ?

Membre de la fraction aisée de la société canadienne-française, il est placé successivement comme pensionnaire au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière en 1853 – d'où il est renvoyé pour indiscipline – puis en 1854 au collège de Nicolet, où il est aussi l'objet d'une mesure disciplinaire. En 1855, on l'inscrit comme externe au petit séminaire de Québec, sous la tutelle de Louis Labrèche-Viger, futur député du parti libéral et membre de l'Institut canadien[4].

4. Voir « Une bonne anecdote sur Arthur Buies », *le Soleil*, 4 février 1901, p. 8.

L'enfance de Buies semble donc marquée du signe de la rupture : départ des parents, mort de la mère, absence du père et un peu plus tard, départ du Canada. Cette rupture, il la traduira en ces termes dans une lettre à madame Casault : « Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu ; je ne crains pas de m'y égarer, car j'ai confiance dans mes destinées ; je crois que c'est la Providence qui m'y a appelé pour jouer quelque rôle futur, pour remplir un vide dans le monde[5]. »

La vie parisienne : 1856-1862

En janvier 1856, William Buïe appelle enfin Arthur auprès de lui et de sa nouvelle famille. Quelques mois plus tard, il l'envoie poursuivre ses études à Dublin. Il est probable que le jeune homme trouve Dublin aussi « provincial » que Québec. En Europe, l'attrait qu'exerce sur lui la capitale française, centre révolutionnaire et artistique, se révèle irrésistible. Il passe outre aux ordres de son père et aux objurgations de ses tantes, et s'embarque pour Paris. Si son père lui coupe les vivres, n'a-t-il pas le droit de toucher sa part de l'héritage de sa mère ? Comme il l'explique à sa grand-tante : « Je te prie de faire un compte détaillé des revenus de mon partage, de prendre sur le profit autant que tu en auras besoin, et de m'envoyer le reste[6]. » Elle s'était pourtant fort réjouie du séjour d'Arthur à Dublin, comme elle le lui confiait dans une lettre du 18 novembre 1856 : « je nourris que tu vas devenir un grand homme instruit, bien pensant [...] dans ce pays si éminemment catholique qu'est l'Irlande [...][7]. » La décision d'Arthur la met au désespoir ! Son petit-neveu qui a, quand il le faut, le sens du compromis, a beau chercher pension chez les pères jésuites pour calmer les appréhen-

5. Lettre datée de 1856, écrite de Dublin et portant l'adresse suivante : A. Buie, Esquire, 14 Molesworth St., Dublin (ANQ, fonds Buies).

6. *Ibid.*

7. Lettre de M^me^ Casault (ANQ, fonds Buies).

sions de sa famille, rien n'y fait : madame Casault non seulement lui reproche son refus de faire ses études en anglais, dont la connaissance, dit-elle, « est d'une nécessité essentielle et impérieuse », mais elle craint pour son âme « dans un lieu de perdition et funeste aux mœurs d'un jeune homme, Paris[8]. »

Nul argument ne le fera fléchir, et il saura utiliser habilement la complicité de sa sœur Victoria : en dépit de difficultés financières sérieuses, il ne regagnera pas le Canada avant 1862.

Inscrit au lycée impérial Saint-Louis, il se présentera – et échouera – quatre fois au baccalauréat. L'éducation littéraire qu'il y reçoit ne diffère pas sensiblement de celle qui est dispensée à la même époque dans les collèges canadiens : le classicisme est à l'honneur, accompagné d'exercices de correction de la langue, tandis que les auteurs du XVIII^e siècle sont sévèrement censurés et ceux du XIX^e totalement exclus. Comme il l'écrit à sa sœur Victoria : « Que nous faut-il pour avoir une langue maternelle ? [...] la lecture des modèles classiques du XVII^e siècle, l'étude de la langue française dans sa pureté et sa perfection, la connaissance de la signification des mots[9] », programme que confirme Gustave Lanson dans ses souvenirs sur l'enseignement de la littérature en France jusqu'aux réformes des années 1880[10].

Du reste, l'inadaptation du système scolaire français aux nouvelles conditions économiques et culturelles – avec comme corollaire l'encombrement des professions libérales – s'apparente à celle des collèges canadiens[11] : accent sur le latin et le grec au détriment des sciences naturelles et des sciences pures, maintien du corps professoral dans un état de dépendance vis-à-vis du pouvoir politique, pédagogie fondée sur la répétition,

---

8. Lettre de M^me^ Casault, 11 avril 1857 (ANQ, fonds Buies).

9. Lettre du 29 avril 1858 (ANQ, fonds Buies).

10. « Quand j'étais au lycée, à peu près entre 1870 et 1876, j'ai traversé les classes supérieures avec un tout petit bagage de livres français. Un *Théâtre classique* en un volume, qui comprenait quatre pièces de Corneille, trois ou quatre de Racine et *le Misanthrope* de Molière, c'étaient là les deux compagnons inséparables de l'écolier. En outre, on prenait le *Discours sur l'histoire universelle* ou les *Oraisons funèbres*, de Bossuet. [...] L'exercice unique, dans beaucoup de classes, était la correction du devoir français » (cité par Ph. Lejeune, *le Français d'aujourd'hui*, n° 28, janvier 1975, p. 17-18).

11. Voir Jules Vallès, *le Bachelier* (1881).

la mémorisation, et la peur. Sa familiarité avec la littérature du XVIII[e] siècle – Voltaire et Diderot, notamment – et avec les romantiques, Buies la doit moins à la fréquentation du lycée qu'à celles des cafés, des bibliothèques et des cabinets de lecture. À Paris il s'initie aux journaux et admire l'autorité grandissante de certains journalistes car, même si le journalisme est encore une profession mal rémunérée et discréditée (de toutes les pratiques d'écrivains, c'est la moins honorable[12]), les plus connus de ses représentants exercent sur l'opinion publique un pouvoir réel. Démuni, il donne des leçons particulières d'anglais et de latin, ou travaille dans une étude d'avoué. Les créanciers l'assaillant de partout, il décide, en juin 1860, de rejoindre l'armée de Garibaldi en Sicile, folle équipée s'il faut en croire le récit d'un témoin oculaire[13]. L'anti-zouave se fait rapatrier sur Marseille dès septembre aux frais du gouvernement français.

Il est vraisemblable qu'un quatrième échec au baccalauréat en novembre 1861 et des tracas financiers incessants l'incitèrent à rentrer au Canada en janvier 1862. Nous savons peu de choses à vrai dire sur ces six années capitales aux plans affectif et intellectuel.

Sur les barricades : 1862-1870

Le jeune « Parisien » s'installe à Montréal, rejoint les rangs de l'Institut canadien et mène parallèlement la vie dissipée d'un « fils de famille ». Dans une chronique de 1887, il évoquera avec nostalgie ces frasques de jeunesse. « Jamais un sou, mais du crédit partout ; nous avions encore des tantes alors. Les comptes pleuvaient de tous bords tous côtés, surtout ceux d'hôtel vaguement déguisés sous des factures d'épiciers, et ceux des remiseurs car moi, entre autres, je passais la moitié de mon temps à cheval[14]. » Ils sont alors une bande de « jeunes Turcs » : Buies,

12. Voir Bernard Voyenne, « Les journalistes », *Revue française de science politique*, vol. 11, n° 4, décembre 1959, p. 901-933.

13. Voir le récit d'Ulric de Fonvielle dans Charles ab der Halden, *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, p. 174-177.

14. « Chronique de *l'Électeur* », *l'Électeur*, 28 mai 1887, p. 1.

Alphonse Geoffrion, Alphonse Lusignan, Joseph Turgeon, Wilfrid Laurier, Gonzalve Doutre, Ovide Perrault et Oscar Archambault, qui entendent prendre le relais de la brillante pléiade de 1854, qu'on a appelée la « pléiade rouge »[15].

Depuis 1858, il est vrai, le torchon brûle entre Mgr Bourget, évêque de Montréal, et l'Institut canadien. L'évêque de Montréal condamne l'esprit libéral de l'Institut, qu'il somme d'expurger une bibliothèque pourvue de nombre d'ouvrages à l'Index[16], confrontation qui déclenche une crise au sein de l'Institut : environ vingt pour cent des membres démissionnent et créent un institut rival, l'Institut canadien-français, plus favorable aux vues de l'Église. Coup dur pour l'Institut canadien, qui continue néanmoins à lutter pour la liberté d'expression par le biais de ses activités – notamment ses conférences – et par le truchement du journal *le Pays*, défenseur de ses thèses, tandis que *l'Ordre*, fondé à la fin de 1858 par les « dissidents », devient le porte-parole du libéralisme modéré de l'Institut canadien-français.

En 1862, l'Institut canadien tente d'amadouer Bourget, sans compromettre pour autant le principe de la liberté de pensée, mais l'évêché maintient un silence méprisant et rejette toute tentative de conciliation. Dans une de ses premières conférences intitulée « l'Avenir de la race française en Canada », Buies adopte une attitude prudente envers le clergé, notamment sur un sujet délicat entre tous, l'éducation :

> Dans d'autres pays, on dirait que cette immixtion générale du clergé dans toutes les branches de l'éducation est un abus ; nous, nous n'avons pas à examiner cela ; ce qui serait un abus chez d'autres peuples est chez nous une force, un moyen, une des formes de notre nationalité. C'est à ce titre que nous devons nous rallier au clergé comme à un drapeau, et le soutenir comme le meilleur appui, le principal défenseur de nos droits[17].

Aux élections de 1863 les libéraux – ou Rouges – faibles dans la région de Québec avec 6% du vote, recueillent encore

---

15. Voir *Réminiscences* (1892).

16. Voir J.-P. Bernard, *les Rouges*, p. 153-161.

17. « L'avenir de la race française en Canada », *le Pays*, 31 janvier 1863, p. 1. Pour plus de détails sur le climat politique et idéologique, voir J.-P. Bernard, *op. cit.*, p. 212-213.

33% dans la grande région de Montréal, mais c'est un recul de 5% par rapport aux élections de 1861. Les conservateurs intensifient leurs attaques contre le Parti libéral et, durant l'été de 1863, une série d'articles paraît dans le *Journal de Québec*, où les Rouges sont pris systématiquement à partie, en particulier Dessaulles pour sa conférence sur Galilée et Buies pour ses propos sur Garibaldi.

Ces articles, signés L.-H. Huot, correspondant de Rimouski du *Journal de Québec*, sont repris l'année suivante sous la forme d'une brochure intitulée *le Rougisme en Canada : ses idées religieuses, ses principes sociaux, ses tendances anti-canadiennes*. Par ailleurs, Rome se raidit contre le modernisme et Pie IX publie en décembre 1864 l'encyclique *Quanta Cura*, accompagnée du *Syllabus*, réquisitoire contre le libéralisme, le socialisme et le naturalisme.

La réaction de Buies est prompte : il publie les *Lettres sur le Canada*, première œuvre de sa carrière d'écrivain. S'inspirant du modèle des *Lettres persanes*, il met en scène un voyageur français, M. Langevin, qui, dans deux lettres envoyées en France à un M. d'Hautefeuille et datées de Québec respectivement les 1er et 6 octobre, fait part à son correspondant de ses impressions générales du pays, du paysage canadien et de son état politique (première lettre), pour ensuite rapporter les confidences d'un Canadien, M. d'Estremont, qui lui décrit la situation « réelle » de son pays (deuxième lettre).

Les éléments descriptifs forment ici un curieux mélange de classicisme et de romantisme : « inspiration du Créateur », « mâle et vierge beauté », « nature sauvage et farouche », « sphère céleste » (p. 7), « majestueuse monotonie », « végétation pittoresque », « nature agreste », « front sourcilleux », « tempêtes éternelles » (p. 8).

Il faut noter toutefois que l'auteur a choisi Québec, et non Montréal, comme lieu d'inscription du drame qu'il entend dévoiler : pour des raisons d'ordre historique et géographique, Québec se prête mieux à l'effet de contraste qui doit se dégager entre la première et la deuxième lettre. À la grandeur de la nature[18], à l'évocation du tableau « d'une création pour ainsi dire infinie » (p. 9), succède une mise en accusation de la société ca-

18. De la plateforme de Québec « assise sur les rochers abruptes [*sic*] où paissent les chèvres, [...] l'homme y semble se rapprocher des cieux en voyant à

nadienne dont on a pu espérer un moment qu'elle atteindrait à la majesté du décor, mais que les hommes ont réduite à un état où règne « la plus honteuse ignorance, et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout, et qui pèse sur toutes les têtes, comme ces despotes de l'Asie qui, sur leur passage, font courber tous les fronts dans la poussière » (p. 16). Ce pouvoir occulte, c'est le clergé.

Comment est-on arrivé à un tel degré d'abaissement intellectuel et moral ? Après la Conquête, la société canadienne avait trouvé une unité, une cohésion qui laissaient présager un grand destin : « il y a eu aussi dans notre histoire une époque grande et mémorable, un temps d'héroïsme où les hommes qui guidaient le peuple étaient de vrais patriotes, de sincères et éloquents amis de toutes les libertés humaines. [...] C'était une grande famille dont le clergé était l'âme, les hommes politiques l'instrument, et le peuple l'appui. Aujourd'hui, le clergé, les hommes d'État et le peuple sont séparés » (p. 19-20).

« Clergé », « hommes politiques » et « peuple », cette pyramide sociale évoque les trois États de la France d'Ancien Régime : Noblesse, Clergé et Tiers État. Or, l'époque mythique où ces trois groupes sociaux canadiens ont vécu en harmonie a cessé le jour où le clergé – en la personne de l'évêque Plessis – s'est allié à l'Angleterre en retour d'une garantie de « maintien de la foi catholique en Canada » (p. 20).

C'est donc le clergé, et lui seul, qui doit porter la responsabilité de la rupture du tissu social canadien, dans le but d'instaurer une théocratie qui assurera « l'éternelle domination de l'Angleterre » (p. 20). L'instrument privilégié de domination des esprits demeure l'enseignement, dont le clergé s'est assuré l'exclusivité, et qui sert à « rétrécir et à fausser l'intelligence » (p. 21). Une telle argumentation n'est pas neuve : elle entre dans l'arsenal des libéraux contre le clergé, mais Buies lui donne un ton, une énergie, un rythme, une clarté qui forcent l'adhésion du lecteur. Ce n'est qu'en 1867 que Buies publiera une troisième lettre – une quatrième, annoncée, ne paraîtra ja-

---

ses pieds l'immense nature qui l'environne » (p. 13). Les États-Unis sont « cette grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre » (p. 16).

mais. La même argumentation sera reprise, mais le ton sera plus violent, l'interpellation plus fréquente, la sédition encouragée. « Aujourd'hui, écrit-il, il n'est plus qu'une chose qui puisse sauver le Canada ; c'est le radicalisme ; le mal est trop grand et trop profond, il faut aller jusqu'aux racines de la plaie. Des demi-mesures n'amèneront que des avortements » (p. 59). Dans cette troisième lettre, il fait l'historique de l'Institut canadien, reproduit le programme des libéraux aux élections de 1854 et stigmatise les Rouges « modérés » qui « aux premiers cris des fanatiques [...] lâchèrent pied dans le sentier difficile du devoir ». On descendit, ajoute-t-il, « aux lâchetés, au reniement des principes, à la honteuse dénégation de ses opinions et de ses actes » (p. 64).

Dénonçant le système scolaire, Buies soulignera le manque de débouchés : l'encombrement des professions libérales condamne au désœuvrement, à la médiocrité, voire à la déchéance, nombre de diplômés qui finissent « par croupir dans l'oisiveté, fruit d'une existence déplacée, ou dans le vice, fruit de la détresse » (p. 72). Puis il élargira le champ de sa critique à l'éducation des jeunes filles, à laquelle il reprochera son manque de sens pratique, son « régime abstrait », la « séparation complète du dehors », bref son caractère « pitoyable » (p. 73). Mais ces critiques ne trouveront guère d'écho.

Comme il l'expliquera dans *Réminiscences*, les années 1862-1867 ont été rudes pour la poignée de jeunes idéalistes qui refusaient de se rendre : « La génération à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir n'a connu l'Institut-Canadien que dans ses dernières années, années de spasmes, de convulsions, d'intermittences, d'alternatives d'espérance et de découragement, qui se terminèrent enfin par un trépas ignoré et une disparition sans éclat » (p. 39). Son activité au sein de l'Institut, qui se manifeste sous forme de conférences, d'articles, de postes de responsabilité, n'entame certes pas une vie sociale où, amateur de bonne chère, pilier de cabaret et compagnon plein d'entrain, mais éternel endetté, il s'affiche en compagnie de joyeux et infatigables noctambules à Montréal et à Québec. Il réussira même l'examen du Barreau canadien en 1866, dans des circonstances qu'il racontera avec humour dans *Réminiscences*[19]. Peu doué pour

19. Notamment p. 6-8.

« l'avocasserie » – beaucoup de ses conférences et de ses articles sont pourtant de redoutables plaidoiries – il préfère la carrière de journaliste. Les débouchés pour un homme de sa trempe et de ses convictions sont néanmoins limités. La politique ? Il est trop radical. Le journalisme ? Seul *le Pays* accepte ses diatribes. À vingt-sept ans, il a fait sa marque, certes, mais l'horizon lui semble fermé. Aussi décide-t-il en juin 1867 de tenter l'aventure parisienne.

Est-il parti sur un coup de tête, ou après mûre réflexion ? Sa correspondance trahit un curieux mélange de détermination et d'angoisse. « L'âge des illusions est passé ; celui des ambitions est venu, je saurai subir ce nouvel état sans faiblir [...] La grande ville m'attend, le gouffre des grands noms et des grandes chutes me tend les bras. Qu'y vais-je trouver ? La gloire ou le néant[20]. » L'hyperbole, si caractéristique du style de Buies dans les moments d'émotion intense, cache un profond malaise, que dévoile une évaluation plus sobre de la réalité quelques jours plus tard : « Depuis que je suis arrivé, j'ai battu les trottoirs de Paris, pour voir comment je m'y prendrai pour me faire une place parmi les hommes de lettres. Il y a des centaines de jeunes gens comme moi pleins de talent qui travaillent beaucoup et qui sont dans la misère[21]. »

En termes clairs, le Canadien mange lui aussi de la vache enragée. Reçu à la Société d'archéologie, il se lie d'amitié avec le géographe Richard Cortambert – dont le frère est rédacteur au *Journal Franco-Américain* de New York – qui lui commande un article pour un ouvrage de géographie. Le cachet est dérisoire. Il écrit un autre article dans la *Revue libérale, politique, scientifique et financière* d'août 1867, intitulé « L'Amérique britannique (Confédération canadienne) », dans lequel il reprend les principaux thèmes des libéraux hostiles à la Confédération : dénonciation des ambitions du clergé, valorisation de la République américaine et inévitabilité de l'annexion du Canada aux États-Unis.

Dans les deux lettres qu'il envoie au *Pays* (19 et 21 septembre), Buies narre avec humour sa réception à la Société d'archéologie, et avec gravité les tourments qui l'ont assailli dans sa

---

20. Lettre à Victoria, 12 juin 1867 (BVM, fonds Gagnon).

21. Lettre à Victoria, 19 juin 1867 (BVM, fonds Gagnon).

petite chambre parisienne où seul, loin de ses amis, de son pays, de sa famille, il est en proie au doute sur son propre talent. À vrai dire, les difficultés financières se font de plus en plus aiguës, comme il le confie à sa sœur : « Ces derniers quinze jours, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre, j'ai tout mis en gage, mon habit à queue, ma montre, mes deux épingles de cravate, et j'ai vendu tous les vêtements dont je ne me servais guère. Si Rolland n'avait pas payé d'avance l'appartement que j'occupe, j'aurais couru le risque de me loger avec les hirondelles dans les cheminées[22]. »

L'hirondelle canadienne revient au nid en janvier 1868[23] : l'encombrement des professions libérales est le même à Paris et à Montréal, et les bacheliers-chômeurs y sont légion. La concurrence est impitoyable, mais, à tout prendre, la vie est plus facile au Canada[24]. Buies réintègre l'Institut canadien, quand l'occasion tant attendue se présente : le succès remporté à Paris par *la Lanterne* de Rochefort l'incite à lancer sa propre *Lanterne canadienne*[25].

---

22. Lettre à Victoria, septembre 1867 (BVM, fonds Gagnon). Nous n'avons pu identifier avec certitude le personnage auquel Buies fait allusion. Peut-être s'agit-il du libraire J.-B. Rolland, fondateur des Papeteries Rolland de Saint-Jérôme.

23. Il évoquera son dernier séjour à Paris dans la chronique *Voyage dans le Golfe, à bord du Steamer Secret* (voir chronique 29, p. 334-341).

24. Le 29 mai 1867, juste avant son départ, il avait laissé les instructions suivantes à son beau-frère : « Vous, mon cher Lemoine, vous voudrez bien administrer mes affaires en bon père de famille et ne pas oublier de faire un état nouveau de ce que je puis vous devoir aussitôt que le shérif sera payé et tout réglé. » Sa lettre de septembre, la dernière en provenance de Paris, fait état d'emprunts divers et de revenus qui laissent clairement entendre qu'il était propriétaire de terrains : « Et puis, cet affreux Papineau qui doit m'envoyer $18.00 qui me sont dus depuis 3 mois et qui ne fait rien. Je lui écris par la présente en lui envoyant l'obligation signée par ce gueux d'habitant qui profite de mon absence. [...] J'attends avec impatience la semaine prochaine et si ma tante pouvait me prêter seulement 5 louis de plus que ce qui me reviendra alors, c. à d. 15 louis, en tout 20 louis, je paierais mes petites dettes » (BVM, fonds Gagnon). Dans une chronique datée du 10 septembre 1871, il se dit propriétaire d'un « fief libre de toute redevance seigneuriale », dans le comté de Rimouski (voir chronique 9 p. 150).

25. J.-G. Genest suggère que le journal a été financé par Rodolphe Geoffrion, avocat et membre de l'Institut canadien. Voir « La Lanterne (1868-1869) », dans F. Dumont, J.-P. Montminy et J. Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, p. 245-263.

Il rédigera seul les 27 numéros de son journal, du 17 septembre 1868 au 18 mars 1869. Travail considérable, puisqu'il lui faut écrire, parcourir la presse canadienne et internationale, voir à l'impression et à la distribution, arracher les contrats publicitaires, vendre les abonnements. À Montréal, il est appuyé principalement par les membres de l'Institut canadien. Comme il le prétendra en 1884 lors de la réédition de *la Lanterne*, des pressions seront exercées par le clergé auprès des distributeurs qui finiront par se récuser les uns après les autres.

Imprimé sur les presses du journal *le Pays*, le premier numéro est tiré à huit cents exemplaires, bien qu'une cinquantaine seulement soient disponibles dans les librairies et chez les dépositaires de journaux. Le tarif est de cinq cents le numéro. Le deuxième numéro est tiré à douze cents exemplaires. Les points de vente se multiplient et Buies annonce que *la Lanterne* sera désormais disponible chez tous les marchands de journaux, à l'Institut canadien et au *Pays*.

La Lanterne se définit comme un « journal humoristique, hebdomadaire, l'organe des gens d'esprit, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices, et des défauts des hommes », inspirée « par les sottises et les ridicules de la presse taupe qui les a monopolisés au point qu'il m'est impossible d'en trouver parmi les libéraux, pas même pour la variété » (p. 36). Le texte naît au fil des événements, œuvre ponctuelle qui s'inscrit dans une relation dialectique avec la presse conservatrice et cléricale, discours polémique, cri d'indignation, qui trouve peu d'écho.

La dénonciation du système d'enseignement – des collèges classiques en particulier –, le plaidoyer en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, la lutte contre l'intolérance, le cri d'alarme face à l'exode des Québécois aux États-Unis, autant de sujets maintes fois abordés à l'Institut canadien et dans les colonnes du *Pays*, repris ici et développés avec passion, illustrés par des exemples tirés de la presse, d'ouvrages et de témoignages.

Le numéro du 28 janvier 1869 reproduit une lettre d'un « écrivain très en renom à Paris[26] » (p. 327) qui estime que Buies a le « genre » non pamphlétaire mais « philosophique et descrip-

26. On peut retenir deux hypothèses relativement à cet écrivain « très en

tif ». « Je reconnais en vous, écrit-il, les qualités solides et l'étoffe d'un écrivain très distingué : vous appartenez à la famille des Chateaubriand, des Bernardin de Saint-Pierre, et non des Paul-Louis. [...] Vous me paraissez fait, je le répète, pour la politique philosophique, pour le style descriptif ; vous êtes coloriste et artiste » (p. 328). À quoi Buies répond que l'état de la société canadienne en 1869 ne se prête point à ce type de littérature, pour deux raisons. La première, c'est l'absence d'un public cultivé, et donc la faiblesse de la critique : la presse est remplie, en matière littéraire, d'« âneries » car seuls les « bons » livres, c'est-à-dire les ouvrages visés par la hiérarchie ecclésiastique font l'objet d'une critique favorable, les autres étant vilipendés ou tout simplement passés sous silence. La seconde, c'est qu'il est du devoir de l'homme de lettres de mettre son talent au service de la libération d'un peuple dont il juge la situation désespérée : « arracher les hommes à l'imposture, rejeter dans la nuit les oiseaux de proie, relever les caractères déchus, sauver enfin tout un peuple d'une ignominie sans nom, et de l'abîme fangeux où l'entraîne sa décadence » (p. 329). Buies assume, dès lors, le rôle du prophète révolutionnaire, dans la double tradition philosophique et romantique inspirée de Voltaire et de Hugo.

Pourquoi, alors, sa tentative échouera-t-elle ? C'est que le libéralisme radical avait perdu la partie, avant même la création de la Confédération, et si l'affaire Guibord[27] devait soulever bien des passions quelques mois après la disparition de *la Lan-*

---

renom ». Ou bien Buies invente purement et simplement la lettre reproduite ici, pour donner en quelque sorte une caution parisienne à son entreprise. Ou encore il pourrait s'agir du géographe Richard Cortambert, que Buies a rencontré à Paris et dont il connaît bien par ailleurs le frère, Louis Cortambert, rédacteur du *Messager franco-américain* de New York.

27. Au mois d'août 1869, Mgr Bourget obtint de Rome que tous les membres de l'Institut canadien et les usagers de la bibliothèque de l'Institut soient privés des sacrements. Le 18 novembre 1869 mourait Joseph Guibord, typographe, membre de l'Institut et ami intime de Joseph Doutre. C'est alors que le grand-vicaire Truteau, après avoir interdit à la veuve Guibord d'enterrer son mari dans le cimetière de la paroisse Notre-Dame où la famille Guibord était propriétaire d'un terrain, ordonna que le corps fût inhumé dans le cimetière des enfants morts sans baptême. Mme Guibord résista et un long procès s'ensuivit. L'affaire fut finalement tranchée en 1875 par le Conseil privé, qui donna raison à la famille Guibord. Mgr Bourget, qui refusa d'abord d'accepter la décision du Conseil Privé, finit par se rendre, non sans faire savoir que la partie du cimetière où serait enterré Guibord serait considérée *ipso facto* comme retranchée du cimetière catholique et maudite.

terne, les règles du jeu politique mises en place par le nouveau régime constitutionnel marginalisèrent de façon définitive le radicalisme, comme le montrent l'échec du Parti national, quelques années années plus tard, et l'abolition du ministère de l'Instruction publique en 1875. Par ailleurs, le laïcisme ne comptait pas suffisamment d'adhérents pour devenir une force politique de poids : « Le mouvement laïc ne rejoignait qu'une fraction des professions libérales et il ne commandait pas l'appui d'une classe comme telle. [...] Le groupe des rouges n'était pas une réalité permanente de la vie politique[28] ». Mais l'échec de *la Lanterne* n'en découle pas moins de la tâche éprouvante que s'était imposée Buies, car les jeunes gens dont il avait sollicité la collaboration, ne se manifestèrent pas. Le succès de *la Lanterne* fut surtout posthume, comme l'atteste l'hommage que lui rendirent les intellectuels québécois des années 1960.

L'abattement qui résulte de cet échec l'amène à envisager la liquidation de ses propriétés et son installation définitive à Paris[29]. Il résistera pourtant à la tentation de tout lâcher et lancera l'année suivante *l'Indépendant*, organe de l'indépendance canadienne qui s'adresse d'abord à un public bilingue, puis unilingue, entre juin et décembre 1870. À Louis-Joseph Papineau qui lui demande pourquoi il ne défend pas plutôt la thèse de l'annexion aux États-Unis, Buies répond, amer : « il est inutile de songer à quoi que ce soit sans la population anglaise éclairée qui seule, *seule*, fera l'Indépendance, les Canadiens suivront derrière comme des moutons. [...] ce qui dégoûte, c'est de voir des gens à l'aise, des annexionnistes ou indépendantistes déclarés, renvoyer mon journal [...] Que faire ? Établir le knout en Canada car les Canadiens ne méritent que d'être traités comme des bœufs[30] ». Nouvel échec donc, qui met un terme pour un temps à son activisme politique. Il faudra attendre 1876 pour le

28. F. Ouellet, « Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIX^e siècle », dans J.-P. Bernard, *les Idéologies québécoises au 19^e siècle*, p. 59. Même son de cloche chez J.-P. Bernard : « Le Québec de la deuxième moitié du XIX^e siècle est dominé par la grande bourgeoisie anglophone et par une petite bourgeoisie largement rurale et étroitement liée au clergé » (*les Rouges*, p. 320-321).

29. C'est ce que laisse entendre le chanteur Prume, alors aux États-Unis, dans une lettre à Buies datée du 7 avril 1869. Par ailleurs, L.-J. Papineau écrit à Buies une lettre de référence pour Horace Greely, propriétaire du *New Yorker* et du *New York Tribune* en date du 25 avril 1869. Buies a peut-être songé à s'exiler à New York.

30. Lettre de Buies à L.-J. Papineau, 16 juillet 1870 (APC, MG 24B2,

voir lancer un autre journal radical, *le Réveil*, qui échouera d'ailleurs lui aussi.

Le bilan de ces huit années est pourtant très positif : activisme à l'Institut canadien, brochures, journaux, un séjour à Paris, tout cela agrémenté d'une vie joyeuse de fils de famille. On ne sait rien, ou presque, de sa vie privée, sauf des amitiés, toutes masculines, évoquées dans *Réminiscences*. Buies parle souvent de lui, mais il se livre peu. On connaît bien ses idées politiques, mais sa vision sociale est plus floue. Ce radical a su garder son indépendance, son droit de parole, sans être égalitariste pour autant. Hostile au socialisme et au syndicalisme, il s'intéresse peu aux problèmes de la société industrielle : relations capital-travail, exploitation des salariés. Mais l'expérience de *la Lanterne* l'a aguerri. Ses convictions libérales l'amènent tout naturellement au *Pays*, dont il a déjà été l'un des rédacteurs, et où il entrera bientôt à titre de chroniqueur. La chronique sera au centre de son activité d'écrivain durant les trente prochaines années.

De chroniqueur à colonisateur : 1871-1880

L'industrialisation du Québec s'est opérée en deux étapes distinctes : de 1850 à 1870 et de 1880 à 1896. Dans les années 1870, surtout de 1874 à 1879, le Canada connaît une grave crise économique, contrecoup d'une crise internationale. Des faillites bancaires – celles de la Mechanics, de la Stadacona, de la Consolidated et même de la Jacques-Cartier – entraînent des fermetures d'entreprises et une augmentation sans précédent du taux de chômage. À Québec en 1878, une grève des travailleurs de la construction tourne à l'émeute. Une nouvelle politique douanière adoptée en 1879 par le gouvernement Macdo-

---

vol. 4). Dans une lettre aux éditeurs de *l'Opinion publique* publiée le 19 mars 1870, un certain Jules Nadar accuse Buies d'avoir touché des fonds secrets de Cartier et Macdonald pour fonder un journal qui défendrait l'indépendance, mais dans le but de discréditer la cause. « Le seul moyen de conjurer le mal, d'abattre l'ennemi, écrit-il, c'était de mettre au rang des soldats actifs de l'idée nouvelle des hommes qui ont le talent de dégoûter et de détourner le public des principes qu'ils ont mission de répandre. Buies était là, en disponibilité, pouvait-on mieux choisir ? »

nald protégera le marché intérieur de la concurrence étrangère et mettra fin à la crise. L'activité économique, stimulée également par les travaux de construction du Canadien Pacifique, reprendra au début des années 1880.

De Québec, où il élira désormais domicile, Buies commente les aléas de la conjoncture. Le déclin de Québec, il est vrai, se manifeste dès la fin des années 1860 car, avec l'implantation du gouvernement central à Ottawa, la vieille capitale devra désormais se contenter d'un rôle secondaire. Par ailleurs, la navigation à vapeur remplace la navigation à voile et tue les chantiers navals. Enfin, ce n'est qu'en 1879 que Québec sera relié par chemin de fer à Montréal et à Ottawa, grâce à la construction du chemin de fer de la Rive-Nord.

La composition ethnique de Québec évolue aussi de façon spectaculaire entre 1861 et 1901 : le pourcentage des Britanniques (Anglais, Écossais et Irlandais) passera de 40% à 15%. La ville se francise, phénomène qui affecte toutes les classes sociales, puisque les francophones jouent un rôle économique de plus en plus important. Mais c'est Montréal qui devient la grande métropole canadienne, aux plans économique, financier et culturel. C'est là que le Grand-Tronc et le Canadien Pacifique installent leurs ateliers et que se développe l'industrie de transformation secondaire du fer et de l'acier.

L'évolution démographique est impressionnante : Montréal et sa banlieue comptent 100 723 habitants en 1861, 170 745 en 1881 et 324 880 en 1901[31]. Bref, Montréal symbolise un Québec qui, en quarante ans, a subi une profonde mutation économique se traduisant par un taux d'urbanisation qui, de 15% en 1851, passe à 35% en 1901.

Buies, apôtre du progrès, raille l'esprit de routine qui accable le Québec. Le chemin de fer lui apparaît comme la pierre angulaire du développement économique, et l'édition de 1875 des *Chroniques, Voyages, etc.* reproduit ses conférences sur le chemin de fer du Nord, dont il se fait l'ardent défenseur, et sur le traité de réciprocité avec les États-Unis, dont il a toujours été l'avocat. Cette « modernité » de Buies n'a peut-être pas été suffisamment

---

31. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 153.

soulignée, ni par ses détracteurs ni par ses admirateurs, qui n'ont mis généralement l'accent que sur son anticléricalisme et sa propagande en faveur de la colonisation. Il reste, cependant, que sa culture politique est plus nourrie que sa culture économique, car même s'il a donné des cours d'économie politique à l'Institut canadien en 1862, il n'ira guère au-delà des revendications des libéraux de l'Institut : le développement des chemins de fer québécois (parallèlement à la construction du chemin de fer du Pacifique qui privilégie l'Ouest), le marché commun avec les États-Unis (concept qui va de pair avec le projet d'annexion) et une politique cohérente de colonisation pour enrayer l'émigration des Québécois aux États-Unis.

À cette préoccupation pour les problèmes économiques s'ajoute un vif intérêt pour les voyages. Le dépaysement est à la mode et déjà le *Foyer canadien* des années 1860 avait donné l'exemple en offrant en prime à ses abonnés le *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* de François-Xavier Garneau, le *Journal d'un voyage sur les côtes de Gaspésie* de l'abbé J.-B.-Antoine Ferland, le *Voyage autour de l'île d'Orléans* de Hubert La Rue, les *Souvenirs de voyage en Californie* de Philéas de Boucherville[32]. Par ailleurs, Faucher de Saint-Maurice publie *De Québec à Mexico* en 1874, et *De Tribord à babord. Trois croisières dans le Golfe Saint-Laurent* en 1877. L'élite québécoise voyage beaucoup, au Canada, aux États-Unis et en Europe (surtout en France et en Italie) et en rapporte des récits que colorent souvent les préoccupations morales ou les préjugés idéologiques de leurs auteurs[33].

La presse écrite occupe alors dans les loisirs un rôle plus important qu'aujourd'hui, puisqu'elle n'a pas à subir la concurrence d'autres médias. Pour une population de lecteurs qui va s'accroître prodigieusement en quelques décennies grâce à l'alphabétisation universelle, elle constitue un moyen d'information, voire d'éducation, d'une portée sans égale. Dans les années 1870, la presse québécoise fait encore figure de parent

---

32. Voir R. Robidoux, «*Les Soirées canadiennes* et *le Foyer canadien*, ou le répertoire littéraire d'une époque », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 6, été-automne 1983, p. 11-16.

33. Voir à ce sujet l'étude de Guildo Rousseau, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*.

pauvre comparativement à la presse américaine et à la presse française. Il faudra attendre 1884 et le lancement de *la Presse* pour que le Québec rejoigne le niveau des autres sociétés industrielles : Buies regrettera alors le bon vieux temps où, en l'absence de pressions, on avait le temps de rédiger son article[34].

Les journaux sont libéraux ou conservateurs, lus par une minorité de la population appelée à voter aux élections fédérale et provinciale, bourgeoisie et petite bourgeoisie francophones, urbaines, catholiques, éduquées, en général, dans les collèges classiques. Ce public n'est pas entièrement masculin, comme l'indiquent les clins d'œil que Buies adresse à la clientèle féminine dans de nombreuses chroniques. On peut penser que, sans être formellement exclues, les femmes, privées du droit de vote, devaient délaisser les chroniques à caractère politique et lire les récits de voyage, les chroniques philosophiques et les chroniques « générales ».

La chronique est pratiquée au Québec par tous les grands noms de l'époque : Basile Routhier, Louis Fréchette, Hector Fabre, Alphonse Lusignan, Oscar Dunn, Benjamin Sulte, Faucher de Saint-Maurice, etc. Routhier réunit ses chroniques parues dans *le Courrier du Canada* et les publie en 1871 sous le titre *Causeries du dimanche*. Ayant critiqué sévèrement la *Voix d'un exilé* de Louis Fréchette, il s'attire une verte réplique de ce dernier et d'Arthur Buies[35]. Hector Fabre publie un recueil de *Chroniques* en 1877, l'année où Faucher de Saint-Maurice publie *De Tribord à Babord*, et un an avant les *Petites chroniques pour 1877* d'Arthur Buies.

Buies est le seul écrivain québécois de cette époque à publier trois recueils de chroniques et à en faire une réédition. Par ailleurs, beaucoup de ses chroniques des années 1880 et 1890 seront reprises sous forme de brochures ou d'ouvrages, tels *l'Outaouais supérieur*, *Récits de voyage*, *Réminiscences*, *Au portique des Laurentides*, *Anglicismes et canadianismes*. Chroniqueur le plus pro-

---

34. « On avait beau jeu faire des articles à cette époque. On n'était pas submergé par le flot, toujours grossissant des dépêches qui arrivent de toutes les parties du monde. [...] On ne faisait jamais son article à la dernière heure, comme aujourd'hui, de peur qu'il ne 'survienne quelque chose'. Et comme on en était fier quand on avait touché juste ! » (*Réminiscences*, p. 23-23).

35. Voir la chronique 10 : *le Rire de Dieu*, p. 161.

lifique de son temps, Buies-écrivain et Buies-journaliste ne font qu'un. Il écrit pour un public précis dont il faut gagner – et conserver – les faveurs.

Pour lui, l'écriture ne peut être une activité autonome, réservée aux *happy few*, car elle a d'abord un caractère d'utilité : faciliter la vente du journal, divertir, convaincre ou éduquer le lecteur, donner de la langue française l'expression la plus pure, la plus limpide possible. Écrivain et journaliste étant synonymes à ses yeux, Buies tient la profession de journaliste en très haute estime, comme l'illustre un texte de 1875, *la Presse canadienne-française*, dans lequel il définit le rôle et les qualifications propres au journaliste moderne.

Après avoir dénoncé l'état « pitoyable » de la presse québécoise francophone – « le spectacle de la presse canadienne-française est tout ce qu'il y a au monde d'affligeant et d'humiliant » (p. 6) – il en définit les conditions professionnelles : « La première condition pour écrire est-elle de savoir écrire, ou bien seulement d'en avoir la prétention et de s'imposer sans égard, sans vergogne, aux yeux du public ? » (p. 7). Au « savoir écrire » doit s'ajouter la connaissance scientifique qui fait du journaliste-écrivain l'intermédiaire privilégié entre le savant et le public. « Sans les lettres que saurions-nous, que serions-nous tous, messieurs ? Que deviendraient toutes les découvertes, tous les progrès imaginables sans les écrivains qui les font connaître et les expliquent ? » (p. 9).

Ainsi le journaliste-écrivain, spécialiste non « du pur domaine des lettres », mais de « cette littérature aisée, quotidienne, populaire mais qui a elle aussi ses droits et ses lois » (p. 10), fait figure de nouveau clerc. En effet, c'est en des termes évocateurs de l'état religieux que Buies définit ce nouvel intellectuel du monde moderne : « le journalisme [...] cette carrière qui n'est faite que pour des apôtres et qui a la plus haute des missions à remplir [...] ne devrait être accessible qu'aux hommes du plus grand mérite joignant au talent et aux connaissances un esprit élevé, une conscience ferme et un caractère impervertible, carrière qui, par cela seul qu'elle est une mission exige au moins un noviciat préalable et une consécration qui en autorise l'exercice » (p. 5-6).

Buies tente d'accréditer la notion d'intellectuel laïque[36] dans le but de promouvoir l'accession au pouvoir symbolique de tous ceux dont le capital scolaire ne débouchait que sur la pratique du droit ou sur la fonction publique fédérale ou provinciale – dans des emplois mineurs et mal rétribués. L'abolition du ministère de l'Instruction publique en 1875 et son remplacement par un Conseil, créature des Églises catholique et protestante et que Buies dénoncera vigoureusement dans *le Réveil* l'année suivante, ne feront que le confirmer dans sa détermination de créer un corps d'intellectuels hautement qualifiés appelés à moderniser la société québécoise. Le sens de son action colonisatrice est inscrit dans ce texte de 1875 où il affirme que « la géographie [...] est aujourd'hui la science la plus indispensable pour celui qui se mêle d'écrire dans les journaux, à cause des nombreuses relations qui s'établissent entre les peuples et des découvertes qui se font tous les jours[37] ».

Les années 1870 marquent chez Buies une étape de transition entre le militantisme politique des années 1860 et le militantisme idéologique des années 1880 et 1890 : les écrits en faveur de la colonisation affaiblissent le monopole clérical dans le domaine scolaire, notamment par la distribution de ce type d'ouvrage dans les écoles, et accélèrent la professionnalisation du « journaliste-écrivain » qui réclame un nouveau statut dans la société québécoise.

Ainsi, on comprend mieux pourquoi Buies dénonce avec virulence la « littérature nationale » qui, à ses yeux, n'est jamais qu'une mauvaise réplique de la littérature française, un sous-produit inadapté aux conditions particulières de la société québécoise d'alors. « [...] nous sommes trop préoccupés de répondre aux besoins immédiats, et ils nous donnent trop à faire, pour que nous puissions rien distraire de nos moyens et de notre temps pour des objets qui ne paraissent pas indispensables[38] ».

---

36. Rappelons que le sens moderne d'« intellectuel » ne s'imposera que dans les années 1890, à l'occasion de l'affaire Dreyfus.

37. *La Presse canadienne-française*, p. 1.

38. *Petites chroniques pour 1877*, p. XIV-XV.

D'ailleurs, les écrivains québécois qu'il admire ont tous, à des degrés divers, cru à la mission sociale de la littérature : François-Xavier Garneau, Étienne Parent, P.-J.-O. Chauveau, Oscar Dunn, Hubert Larue, Hector Fabre, Henri Taschereau, Jacques Auger, et l'abbé H.-R. Casgrain dont il cite les propos suivants : « Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration [...] devant vous une gigantesque nature [...] En exploitant ces ressources, vous pouvez créer des œuvres qui s'imposeront à l'admiration et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel dans cet hémisphère[39] ». Une lecture des *Chroniques* se doit de tenir compte d'une telle conception de la « littérature » : est « littéraire » ce qui est didactique.

Les *Chroniques* se situent ainsi au centre d'une relation complexe entre l'auteur, un public spécifique, les contraintes matérielles et financières du journal, les enjeux politiques et économiques du moment[40]. Ce que Buies a cependant toujours considéré comme une activité mineure, « une œuvre de jeunesse, imprévue, fortuite, faite au hasard de l'idée vagabonde, un reflet multiple d'une vie qui n'a été qu'une suite d'accidents toujours nouveaux »[41], nous apparaît aujourd'hui comme la portion « littéraire » de son œuvre, depuis ses premières conférences à l'Institut canadien jusqu'à son dernier ouvrage, *la Province de Québec* : pendant près de quarante ans, son unique passion aura été de comprendre, d'expliquer, de convaincre. L'unité de sa vie – et de son œuvre, car les deux sont indissociables – c'est ce pragmatisme fondamental, assorti d'un didactisme naturel : littérature et action ne font qu'un.

Aussi, la notion de gratuité lui est-elle totalement étrangère : pour écrire, il faut avoir quelque chose à dire à quelqu'un et le dire intelligemment, clairement, le plus honnêtement et le plus élégamment possible. La recherche de la vérité est le fondement de l'esthétique de Buies : style et rigueur morale vont

---

39. *Petites chroniques pour 1877*, p. XXX et XXXI.

40. Comme l'écrit Manon Brunet, l'« histoire littéraire, par la mise au jour de la spécificité de ces littératures légitimées en fonction des rapports sociaux relatifs à des temps et espaces donnés, contribue à mieux nous faire saisir ce qui est au fondement de l'originalité de chacune d'elles, contemporaine ou non, étrangère ou pas, découvrant ainsi leur valeur esthétique intrinsèque » (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, n° 4, printemps 1985, p. 547).

41. *Préface* de l'édition de 1884, *infra*, Appendice I, p. 484-485.

de pair. *L'écriture est une morale* : il faut avoir le courage de dire ce que l'on pense. « Pourquoi, écrit-il, voit-on tant de bassesses tous les jours et qui peut rabaisser ainsi le caractère des hommes ? C'est la faiblesse de penser que les autres sont meilleurs que nous-mêmes et de croire leur estime au-dessus de notre mérite. C'est la lâcheté de vouloir paraître non pas ce que nous sommes, mais ce que d'autres veulent que nous soyons, nous effaçant ainsi sans cesse au point de nous croire indigne du bien même que nous faisons[42]. »

Bien entendu, cette droiture est la condition *sine qua non* d'un « style », mais elle ne suffit pas. La pensée ne verra le jour dans l'écriture qu'à la condition de s'exprimer dans une langue dont on aura acquis la maîtrise. Et cette maîtrise résulte d'une longue pratique :

> On naît écrivain sans doute, de même qu'on naît artiste ou poète, mais personne ne naît avec l'intuition des règles de l'art ou du style. [...] étudiez les maîtres. Notre siècle si décrié, si calomnié, en compte peut-être plus que les autres. [...] Pénétrez-vous de la clarté lumineuse du génie français, de la méthode et des procédés des maîtres. [...] Appliquez-vous avant tout à avoir du bon sens. [...] Soyez simples, cela n'exclut ni le coloris, ni l'abondance des images, ni l'éclat du style[43].

Les chroniques, qui commencent à paraître avec régularité en 1871 et qui s'échelonneront sur trente ans, lui donneront l'occasion d'exercer toutes les facettes de son talent : il est tour à tour polémiste, moraliste, conteur, humoriste, peintre, poète, dramaturge. L'édition de 1873 en particulier pourrait se découper de la manière suivante : 1) *chroniques polémiques*, relatives aux campagnes électorales ; 2) *chroniques « philosophiques »*, proches de l'essai ; 3) *chronique « géographique »* – la grande chronique sur le lac Saint-Jean, qui préfigure la période 1880-1900 ; 4) *chroniques balnéaires ou touristiques*, série sur les « places d'eau » ; 6) enfin *chronique-causerie*, où « pour être intéressant il faut être décousu, excentrique, presque vertigineux » ; où « il est permis d'aborder tous les sujets [...], pourvu que ce soit avec des sourires[44] », remarque qui nous reporte à la chronique *Allez, mes jeunes années*

---

42. *Chroniques, voyages, etc., etc.*, vol. 2, p. 321.

43. *Les Jeunes Barbares*, p. 104-106.

44. *Infra*, p. 213, 214.

composée à Kamouraska et dans laquelle l'auteur évoque avec le sourire – et un brin de mélancolie – les folies de jeunesse : « Que de beaux jours je dois à Kamouraska, et quelle jeunesse pleine de sève j'y ai jetée à tous les vents, en compagnie des plus joyeux amis que j'aie connus ! [...] Tudieu ! comme nous étions libres et magnifiques[45] ».

Tantôt, Buies est le mémorialiste lucide de la scène politique : sur G.-É. Cartier, il écrit : « il ne s'agissait ici que d'un homme politique, absolument et exclusivement homme de parti, qui n'avait pensé, agi et voulu que pour son parti [...] qui, en somme, n'avait aucune grande qualité morale ni aucun talent supérieur[46]. » Tantôt il devient le philosophe méditant sur la condition humaine : « Qu'est-ce qui peut soutenir contre la méchanceté envieuse, contre le préjugé cruel, contre la calomnie envenimée ? [...] Ce qui soutient, ce qui uniquement soutient l'homme, c'est le sentiment de son immortalité »[47]. » Ou encore il est le géographe visionnaire, le futur missionnaire de la colonisation qui se lance dans l'utopie : « Dans la province de Québec, oui, dans la seule province de Québec, il y a l'une à la suite de l'autre, sur le même côté du Saint-Laurent, trois vallées admirables, vastes, coupées d'innombrables cours d'eau, capables de contenir et de nourrir plusieurs millions d'hommes, séparées l'une de l'autre par un espace relativement insignifiant et qui seraient aisément réunies, si l'homme voulait tant soit peu aider la nature qui a tout préparé d'avance[48]. »

De 1877 à 1882, Buies cesse d'écrire des chroniques. Peut-être est-il alors à la recherche d'une nouvelle activité, comme le suggère la publication de sa première œuvre de vulgarisateur de la colonisation, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean* (1880), qui porte en sous-titre « Étude historique, géographique, industrielle et agricole ». Ici Buies s'efforce d'écrire une œuvre de longue haleine – plusieurs centaines de pages – sur un seul sujet. Il entend donner au grand public une «œuvre qui porte son fruit, que le labeur nous a rendue chère, [...] qui, nous l'espérons, profitera à tous ceux qui voudront bien l'étudier, et qui y cher-

45. *Infra*, p. 136.

46. *Infra*, p. 426.

47. *Infra*, p. 394. Il s'agit de G.-É. Cartier.

48. *Infra*, p. 454.

cheront avant tout l'exactitude dans les faits comme dans les descriptions, la correction dans les détails, et un soin jaloux de ne rien négliger qui puisse répondre d'avance à toutes les questions qui viendraient à l'esprit » (p. IV).

L'intérêt que Buies porte à la colonisation remonte à 1863 alors qu'il publie deux articles sur le sujet dans le journal de Dorion, *le Défricheur*. Mais à partir de 1880, il s'y dévouera avec toute la passion dont il est capable, aidé dans son entreprise par les débuts d'une amitié avec le curé Labelle, amitié qui est peut-être le résultat de sa grande crise morale – et physique – de 1879. Cette année-là, en effet, il revient au catholicisme, comme l'attestent ces propos tenus à Alfred Garneau :

> Oui, vieux foyer d'épicurianisme [*sic*], je vais te dompter à ton tour, et je vais te dompter comme l'écrivait Pascal, en suivant plus les prescriptions de Jésus-Christ que celles d'Hippocrate. Quelle bonne chose que d'être chrétien ! [...] Mes habitudes sont devenues à peu près régulières, et en cela je rends hommage à Dieu tout aussi bien que je préviens les accès de dyspepsie et d'hypocondrie. [...] En m'imposant d'aller à la messe tous les matins, toutes les heures se trouvent ensuite comme réglées naturellement. Il n'y a plus moyen de me coucher tard et de passer la veillée en bêtises coupables. [...] Quand un pécheur comme moi se convertit, après avoir longtemps attendu pour cela, après avoir longtemps résisté, c'est pour la vie ; il ne peut être autre chose qu'un chrétien dans toute la force et la valeur du mot ; sa conversion ne saurait être superficielle ou passagère[49].

C'est sur cette note quelque peu inattendue que se clôt cette décennie. Que devient Buies ? Un homme assagi, rentré dans le rang, comme on l'a souvent laissé entendre ? N'est-ce pas plutôt un Buies affaibli par la maladie et dont l'instinct combatif n'est que momentanément altéré ?

1880 à 1901 : la maturité

C'est en 1880 que Buies publie sa première grande étude « géographique » : *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, com-

49. Lettre à Alfred Garneau, 3 mai 1879 (fonds privé).

mandée par la Commission des Terres publiques présidée par un de ses amis, Félix-Gabriel Marchand. Buies connaît bien le Saguenay : deux de ses meilleures chroniques de 1873 portaient sur la région : *Souvenir du Saguenay* et *Dernière étape, le Lac Saint-Jean.* Comme l'a montré Normand Séguin, la colonisation, à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, est subordonnée à l'exploitation forestière :

> Qu'est-ce que ce système agro-forestier du milieu du 19[e] siècle ? Il s'agit d'une économie d'un type particulier définie par la cœxistence d'un secteur agricole et d'un secteur forestier unis dans un même espace par des liens de complémentarité : 1) absence ou grande faiblesse d'intégration du secteur agricole aux circuits commerciaux ; 2) dépendance plus ou moins poussée du secteur agricole aux activités forestières[50].

En réalité, c'est l'entreprise capitaliste qui imprime son rythme de développement à la colonisation, et l'idéologie de la colonisation reflète les aspirations d'une petite bourgeoisie locale : curé, avocat, notaire, petit commerçant, qui vit des retombées de l'exploitation forestière et des revenus des colons.

Buies s'est-il fait le chantre de cette petite bourgeoisie ? Involontairement, oui, car la part de discours idéologique en faveur de la colonisation ira croissant dans son œuvre. Par exemple, si l'on compare les éditions respectives du *Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean* de 1880, et du *Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean* de 1896, on constate que la conclusion de cette dernière ne laisse aucun doute sur l'alliance du clergé et de l'entreprise forestière :

> Outre sa scierie de Roberval, qui emploie constamment plusieurs centaines d'hommes, M. B.A. Scott en possède une autre sur la rivière Peribonca, pour laquelle il tient en activité dans les chantiers d'hiver, tous les colons qui s'offrent à lui ; de leur côté, les Pères Trappistes ont également construit dans le voisinage de leur monastère, un moulin à scie qui fournit aux colons tout le bois de construction qui leur est nécessaire en sorte que l'ouvrage ne manque pour personne et que le pain de tous est assuré[51].

---

50. Normand Séguin, *Agriculture et colonisation*, p. 159-160.

51. *Le Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean*, p. 412. Dans *la Vallée de la Matapédia*, parue l'année précédente, il énonce en ces termes l'idéologie de la colonisation : « Avant tout, emparons-nous du sol ; tout l'avenir de notre race est là ; soyons un peuple d'agriculteurs, et nous ne tarderons pas à devenir une nation, de simple nationalité que nous sommes encore. C'est dans la terre qu'est la

Buies ne se contentera pas de consulter des études dans le confort des bibliothèques et des ministères : il est homme de terrain, et tous ses travaux seront écrits à la suite de nombreux voyages. Mentionnons-en un d'abord, qu'il effectue en dehors du cadre strict de la colonisation : celui qu'il entreprend au Manitoba et dans les Rocheuses en 1883, à la demande du gouvernement du Québec, semble-t-il, en vue de faire « un livre étudié et consciencieux sur ce pays que la population franco-canadienne ne connaît que très imparfaitement[52] ». Il en tirera les « Lettres du Nord-Ouest » parues dans *la Patrie* du 13 août au 26 novembre 1883. Quant aux notes de voyages de Montréal à la frontière du Manitoba, il les publiera plus tard dans une autre série de chroniques intitulée « Récit de voyage » (*l'Électeur*, 21 décembre 1889 - 1er février 1890), reprise la même année sous forme de brochure.

Ses déplacements incessants feront l'objet de chroniques, brochures et ouvrages : de la Rivière Rouge à la Gaspésie, du Témiscamingue au Saint-Maurice, du Lac Saint-Jean à la Matapédia, il parcourt la province de Québec dans tous les sens. Protégé de Labelle, il travaille à titre « officiel » pour le gouvernement du Québec : une première fois de 1879 à 1883, et une autre, sous le gouvernement Mercier, de 1888 à 1892, époque où le curé Labelle est sous-ministre de la Colonisation. En 1892, Labelle est mort, les conservateurs reviennent au pouvoir et Buies est destitué de ses fonctions.

---

force, que sont les ressources suprêmes ; c'est par elle que tout se renouvelle et se féconde ; les habitudes et l'éducation agricoles font les races viriles ; nous avons devant nous un domaine illimité où nous pouvons croître et multiplier à l'infini ; sachons tirer parti du don magnifique que nous a fait une généreuse Providence » (p. 51-52).

52. Voir *le Nord*, 16 août 1883, p. 1. On lit dans une « chronique locale » du *Manitoba*, journal des Franco-manitobains de Saint-Boniface : « M. Arthur Buies, écrivain distingué de Québec, est en cette ville. M. Buies est envoyé par le gouvernement de Québec pour faire des études sur Manitoba et le Nord-Ouest » (*le Manitoba*, 31 juillet, p. 2). Mais dans *le Nord* du 26 juillet 1883, le propriétaire, le député conservateur G.-A. Nantel, ami du curé Labelle, reprochait amicalement à Buies de faire de la propagande en faveur de l'émigration des Québécois au Nord-Ouest. C'est alors que Buies se sentit obligé de se justifier dans une lettre au rédacteur parue dans *le Nord* du 16 août, lettre dont l'ambiguïté est telle qu'on ne peut savoir par qui elle a été envoyée. Une hypothèse plausible, mais difficile à vérifier, est que Buies travaillait alors pour le bénéfice d'un consortium franco-canadien constitué en vue d'une exploitation éventuelle des phosphates de l'Ouest.

Ce dernier incident est de nature à nous faire mieux prendre conscience de la fragilité du statut de l'écrivain au Québec à la fin du siècle dernier. Dans un article anonyme de *l'Électeur* (14 juillet 1892, p. 1) intitulé « Guerre aux hommes de lettres », on dresse une liste non exhaustive des « hommes de lettres » au service des gouvernements :

> Faucher de St-Maurice était dans le service civil et y serait resté si la tarentule politique ne l'eût un jour piqué ; Marmette a quitté les bureaux de Québec pour passer au service du gouvernement d'Ottawa, où Lusignan, Sulte, Decelles et nombre d'autres hommes de talent avaient reçu protection. De cette petite phalange de contemporains, il ne restait plus guère aux crochets de la province de Québec que Pamphile Le May, Louis Fréchette, Napoléon Legendre, Arthur Buies, lorsqu'est apparu le gouvernement des sauveurs. [...] M. de Boucherville trouve que nous avons trop de ces hommes qui se permettent de penser. Aussi sans se demander si M. Buies était encore d'âge à se refaire une nouvelle existence, sans songer au sort qu'il allait faire à trois pauvres petits êtres, a-t-il donné congé à l'ancien protégé de Mgr Labelle et des P.P. Jésuites de Québec.

Ainsi, en voulant institutionnaliser la littérature « nationale » et en faire une activité « utile », Buies se mettait à la merci des caprices de la politique[53]. Contrairement à son ami – et éventuel rival – Louis Fréchette qui, lui, fera une brillante *carrière* littéraire, ponctuée de récompenses institutionnelles[54], Buies se voit ostracisé. Si la carrière de Fréchette constitue une sorte de paradigme de l'homme de lettres québécois, celle de Buies fait figure d'échec, ce qui explique les propos qu'il tiendra à l'endroit de la littérature « officielle » :

> Vous contribuerez, écrit-il à Hector Garneau, à nous débarrasser des imbéciles, même de ceux qui ont attrapé, on ne sait comment, une réputation littéraire, et vous les convaincrez de l'absolue nécessité pour eux de s'engager comme ouvreurs d'huîtres ou casseurs de pierres, ou même faiseurs de faits divers, ce qui est la

---

53. Le « Registre des Requêtes » du Secrétariat provincial, qui subventionnait alors certaines productions littéraires et artistiques, indique que Buies fit appel avec succès aux « subventions » jusqu'en 1900. Nous n'avons pu, cependant, retrouver ses lettres au Secrétariat provincial.

54. Prix Montyon en 1880, doctorat honorifique des universités McGill et Queen's en 1881, prix de l'Académie française en 1887 pour *la Légende d'un peuple*, compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges en 1897, et enfin poste honorifique mais rémunérateur de greffier du Conseil législatif du Québec en 1889.

> même chose en Canada et de laisser à elle la pauvre littérature qui a bien assez de nourrir ses enfants sans avoir encore à faire pâturer les mouches à patates.

Et d'ajouter en guise de conclusion : « Convainquez-vous de plus en plus de l'idée qu'une littérature qui n'est pas utile, qui n'enseigne point, est une littérature perdue[55]. »

Deux ans plus tard, dans une lettre au conseiller Herbette, Buies livrera son testament littéraire, qui traduit une profonde désillusion :

> aucun essor intellectuel [...] aucune manifestation de la pensée ou de l'art qui a une origine franco-canadienne, ne court la moindre chance de réveiller le plus petit écho dans une masse sourde et ignorante, contrainte de livrer tous les jours le terrible « struggle for life » et qui a plus besoin de bûcherons et de charpentiers que d'écrivains. [...] Nous sommes dans la période du ventre, nous sommes dans la seconde enfance et nous sentons avant tout le besoin d'essayer et de fortifier nos muscles, de bien emplir notre abdomen. Oui, mais cette période-là est longue et ceux qui ont le malheur de se livrer aux choses de l'esprit chez un peuple en pleine condition rudimentaire sont des déclassés ou, si vous le voulez, des précurseurs qui, comme tous les précurseurs, ont le plaisir de prêcher dans le désert[56].

À deux reprises, il aura pourtant tenté de promouvoir les lettres québécoises soit dans *les Nouvelles Soirées canadiennes*, dont il est un des membres fondateurs en 1882, soit dans *Canada-Revue* (qui fera l'objet d'une condamnation par le clergé en 1893) où il publia un des articles les plus anticléricaux de sa carrière sous le titre « Interdictions et censures », dont le style évoque *la Lanterne* : « Sachez-le bien : nous ne voulons plus obéir, parce que l'obéissance est une vertu ; mais nous voulons avant tout être éclairés, et savoir quels gages vous nous donnez en retour d'une obéissance librement consentie[57]. »

En 1884, année de la réédition des *Chroniques* de 1873, il rééditera également *la Lanterne*, qui sera condamnée par

---

55. « Une lettre d'Arthur Buies », lettre datée de 1896 et parue dans *le Soleil* (30 janvier 1901, p. 1).

56. *La Patrie*, 19 février 1898, p. 2-3.

57. « Interdictions et censures », *Canada-Revue*, vol. 4, 11 février 1893, p. 88.

Mgr Taschereau en 1886 et qui lui vaudra des ennuis à l'Institut canadien de Québec[58]. Cinq ans, donc, après son retour au catholicisme, il repart en guerre contre le cléricalisme. Il n'y a là que contradiction apparente, car on peut être croyant, et même catholique pratiquant, sans souscrire nécessairement aux théories politiques et à la conception de l'enseignement de certains membres du clergé. Sur l'enseignement, Buies ne changera d'ailleurs jamais d'opinion : il continuera à s'opposer à la cléricalisation du système d'éducation, dont le pourcentage d'enseignants laïques va tomber de 89,5% en 1853 à 55,7% en 1896-1897[59], et il réclamera une modernisation des programmes, qui accorderait une place prépondérante aux sciences naturelles et aux sciences exactes.

Sa croisade contre les « anglicismes et canadianismes » ne rencontrera guère plus de succès. Déjà, en 1865, il avait écrit « Barbarismes canadiens », quatre articles dans lesquels il dénonçait les fautes commises contre la langue française. Dans une chronique des *Petites chroniques pour 1877*, intitulée *Nos places d'eau*, il raillait les anglicismes de *l'Album du Touriste* de J.M. Lemoine[60]. Du 9 janvier au 3 mars 1888, il publie une série de huit chroniques consacrées aux problèmes linguistiques et reprises en brochure.

Après avoir rappelé que l'anglicisation résulte de l'usage généralisé de l'anglais, il n'en blâme pas moins l'autosatisfaction de ses compatriotes : « Jusqu'à présent, c'est l'absence de critique qui a été l'un de nos pires ennemis, conjointement avec cette habitude bête, pernicieuse au dernier point, de farcir les gens de louanges épaisses pour les plus petits succès, pour les moindres mérites[61]. »

Il reprend ensuite, en les développant, les arguments déjà mis de l'avant dans *la Presse canadienne-française* sur la médiocrité du journalisme et des journalistes. Comme remède à cette crise du français, il propose la lecture ou la relecture des écrivains du

---

58. Voir la chronologie.

59. P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 248.

60. *Petites chroniques pour 1877*, p. 74-82.

61. *Anglicismes et canadianismes*, p. 49.

XVII^e et du XVIII^e siècles, qui ont formé la langue française, et qu'il faut continuer à adopter comme modèles. Le principal obstacle cependant à une amélioration probable, c'est qu'au Québec, « il n'y a rien de précis, d'arrêté, de formel. L'à peu près est la règle ; il est la forme convenue en toutes choses, dans les affaires, dans les procédés, dans les relations comme dans la langue. On ne cherche pas à faire 'bien', mais à faire 'assez bien pour que ça passe'[62]. » Buies n'a pas été le seul à « défendre » la langue française : Tardivel, Oscar Dunn, Hubert Larue et d'autres l'ont fait avant lui. Mais on peut dire qu'il aura eu, dès son séjour en France, le souci de bien parler et de bien écrire.

Dans *Une évocation,* conférence prononcée en 1883, et dans *Réminiscences,* brochure parue d'abord sous forme de chroniques dans *la Patrie* en 1892, il livrera quelques détails sur sa jeunesse, surtout sur les luttes entre l'Institut canadien et M^gr^ Bourget. On y décèle la nostalgie du temps perdu, compréhensible chez l'homme d'âge mûr, mais surtout le regret d'une époque où a été scellé pour longtemps le sort de la vie politique et intellectuelle du Québec. Incapable de se réconcilier avec l'Histoire, il a toujours pensé pouvoir infléchir le cours des événements. Ainsi, il se relance dans l'aventure journalistique avec *le Signal,* en 1885, en pleine affaire Riel. Même en 1887, il déclarera, contre toute évidence :

> Avant quinze ans, il n'y aura pas plus de confédération que dans la lune, mais nous continuerons, nous, à grossir, à multiplier, à nous répandre partout. Pourquoi ? Parce que nous représentons, nous, sur ce continent, un principe, une idée [...] tandis que les Anglais ne représentent que des intérêts, chose essentiellement variable, subjective, éphémère, et sans aucune racine dans le sol[63].

Déclaration révélatrice d'une relation curieuse à l'argent : la « terre » est à la fois source de revenus et élément mythique. Ce double rapport peut s'expliquer, à titre d'hypothèse, à la fois par sa condition de propriétaire terrien et par sa condition de « fils de famille » pour qui l'argent ne doit pas être réinvesti, comme c'est le cas dans la perspective capitaliste, mais « gaspillé ». Les dépenses ostentatoires auxquelles il s'est livré dans

---

62. *Ibid.*, p. 74-75.

63. *L'Électeur,* 28 mai 1887, p. 1.

sa jeunesse relèveraient donc d'une mentalité moins bourgeoise qu'aristocratique.

Par ailleurs, ses frasques de jeunesse eurent pour effet non seulement de le ruiner, mais de le conduire à l'alcoolisme, comme en témoignent les trois chroniques intitulées « L'Hôpital Notre-Dame », parues dans *la Patrie* (30 décembre 1882, 3 et 9 janvier 1883) et qui laissent croire qu'il souffrit d'une grave crise de *delirium tremens* :

> Les nuits, oh ! les longues nuits horribles ! Des cauchemars hideux, présentant les plus monstrueuses figures, m'assiégeaient tous ensemble [...] Plus je demandais grâce, et plus les fantômes se multipliaient en multipliant leurs assauts. J'en étais entouré, couvert, et à chaque instant, je croyais qu'ils allaient m'emporter, rapides comme l'éclair, dans quelque monde terrible, ténébreux, où, désormais, il n'y aurait plus de repos pour moi. J'étais haletant, épouvanté, horrifié, et de quart d'heure en quart d'heure, un autre affreux spasme me faisait bondir sur mon lit de torture[64].

Peu de jours avant son hospitalisation, le curé Labelle lui avait adressé ces reproches amicaux : « J'ai appris à Montréal, avec regret, que vous aviez oublié vos bonnes résolutions. On me rapporte que parfois mon vicaire s'oublie un peu trop. Je dois vous dire qu'il y a déjà des plaintes contre vous au sujet de l'intempérance...[65] »

Ce penchant pour la « dive bouteille » expliquerait-il l'insertion de la chronique « Le teetolatisme » dans l'édition de 1884 ? Si cette chronique, qui vient clore les *Chroniques canadiennes,* est le refus passionné de souscrire à toute forme de fanatisme, elle n'en semble pas moins un plaidoyer *pro domo...*

Alcoolisme et anticléricalisme faisaient certes de lui un mauvais parti aux yeux de la bonne bourgeoisie de Québec. Propriétaire d'une jolie résidence sur la Grande-Allée, mais criblé de dettes, il fréquentait non seulement la bohème littéraire, mais les cercles politiques et financiers influents : les Chapleau, Sénécal et Blumhart[66]. En 1882, il faillit se marier mais, sans que l'on sache pourquoi, le mariage n'eut pas lieu. En 1874, il serait déjà tombé amoureux d'une femme mariée. Si l'on en

---

64. *La Patrie,* 30 décembre 1882, p. 2.

65. Lettre datée du 6 décembre 1882.

66. Voir Cyrille Felteau, *Histoire de la Presse,* t. I, p. 150.

croit ses chroniques, le célibat lui pesait. Il finira, en 1887, à l'âge de 47 ans, par épouser une jeune femme de 24 ans, Marie-Mila Catellier, fille du registrateur général adjoint du Canada, qui lui donnera cinq enfants[67]. Les années 1888-1892 constituent une période relativement heureuse, en dépit d'une santé devenue précaire et de la mort de son premier fils en 1889. Financièrement, la petite famille est à l'abri des coups durs car elle peut compter sur la protection du curé Labelle qui case son protégé au ministère de la Colonisation.

Son amitié pour Labelle, il l'a contée dans ce document extraordinaire qu'est *Au portique des Laurentides*, où en termes simples il a réussi à traduire la profondeur des sentiments qui les liaient tous deux.

Si la correspondance fait état de graves ennuis de santé, il est difficile, à vrai dire, d'en identifier les causes exactes, alcoolisme mis à part. Buies devait bénéficier d'une constitution robuste, mais les excès de table et de boisson, les voyages incessants dans des conditions souvent difficiles, les soucis d'argent, les deuils, les déceptions de toute sorte, finirent par l'user prématurément et il s'éteignit en 1901, à l'âge de soixante et un ans. Cependant, les vingt dernières années de sa vie furent encore très actives : travaux sur la colonisation, chroniques, engagement à *Canada-Revue*. Il était devenu une espèce d'« institution ». On rendait hommage à son talent, à son intelligence ; on reconnaissait les services qu'il avait rendus à la société québécoise. Mais il subsistait une certaine méfiance à l'égard du mécréant. Ce diable d'homme ne s'en était jamais laissé conter, et il resta indomptable jusqu'au bout. Aussi la critique, dont nous

---

67. Buies fut très discret sur les circonstances qui entourèrent sa rencontre avec sa future épouse. Il ne tiendra que ces quelques propos dans *Au portique des Laurentides* : « Au commencement de l'été de 1887, je me trouvais à Saint-Jérôme. J'y allais du reste tous les ans régulièrement, et j'y restais un temps plus ou moins long, ne pouvant me priver du plaisir de passer quelques jours avec « mon » curé, chez lui, dans toute la liberté et la plénitude du plus agréable commerce qui exista jamais entre deux amis profondément dévoués l'un à l'autre. Le curé avait en tête violemment de m'envoyer faire une exploration dans le haut Outaouais [...] Je partis et j'échouai en route pendant six semaines. Je me fiançai dans l'intervalle [...] Le plus surpris ce fut moi-même de me trouver dans cet état. Je m'y étais jeté tête baissée, les yeux fermés, avec une détermination effrayante, sans balancer et sans peser quoi que ce soit, et c'est fort heureux car autrement je n'aurais jamais osé et je n'aurais pas eu la meilleure des femmes » (*Au portique des Laurentides*, p. 61-62).

allons maintenant examiner les éléments essentiels, entretint-elle souvent à son égard une curieuse ambivalence.

La fortune des Chroniques

Dans l'œuvre intégrale de Buies, trois textes se détachent : *les Lettres sur le Canada, la Lanterne canadienne, les Chroniques canadiennes*, écrits entre 1864 et 1873. Des trois, seules les *Chroniques* seront saluées par la critique comme l'héritage littéraire de celui qui fut un des grands idéologues de son temps. Les *Chroniques* et *la Lanterne* constituent cependant les deux facettes indissociables d'une œuvre marquée au coin de la lutte et de la réflexion. D'ailleurs, il faut voir la réédition simultanée des *Chroniques* et de *la Lanterne* en 1884 comme l'expression de cette double démarche.

C'est bien dans cette double perspective que dès 1873, Oscar Dunn, rédacteur à *l'Opinion publique*, entendait lire et faire lire les *Chroniques* mais, dans le but cette fois-ci de dédouaner l'œuvre de l'anticlérical aux yeux des lecteurs bien-pensants : « Il y a loin des *Chroniques* à *la Lanterne*. Ah ! *la Lanterne*, on ne peut l'excuser, ni même facilement la pardonner. [...] J'aime à croire qu'il est *délivré* depuis la publication des *Chroniques*, je puis certifier en tout cas qu'il n'a pas le pied fourchu[68]. »

Du reste, pour que personne ne s'y méprenne et pour rassurer les timides sur les bonnes intentions de l'auteur, il ajoutera : « L'ancien rédacteur du *Pays* et de *l'Indépendant*, l'auteur de *la Lanterne*, a trouvé un nombre relativement considérable de conservateurs et de catholiques ardents qui ont souscrit à ses *Chroniques*. Cela prouve sans doute en faveur de ses bonnes qualités personnelles qui ont pu faire taire de sanglants reproches et des antipathies profondes de convictions[69] », propos qui ne font que traduire la confusion – dangereuse pour la littérature, mais fort répandue dans la société – du conformisme politico-religieux et de la valeur littéraire.

---

68. Oscar Dunn, « Les chroniques d'A. Buies », *l'Opinion publique*, 18 décembre 1873, p. 603.

69. *Ibid.*

De plus, les propos d'Oscar Dunn mettent au jour une facette de l'institution littéraire propre à la production du temps : la pratique, généralisée, de la souscription, condition *sine qua non* de l'édition[70]. Il est vrai que dans le cas de Buies, s'il faut en croire son ami Alfred De Celles, même la distribution était assurée par l'auteur : « J'écris mes livres moi-même et je les vends moi-même : de cette façon je touche tout ce qu'ils sont susceptibles de donner, mais quelle besogne de chien ! Je défie qui que ce soit de m'imiter[71] ».

Lors de la réédition des *Chroniques canadiennes*, le critique de *la Patrie*, journal dont Buies était un collaborateur occasionnel, souligna, involontairement, le double principe de la légitimation qui régit la production littéraire : « Au point de vue de l'exécution matérielle, l'imprimeur a tenu à donner à ce premier volume un cachet absolument parisien ; [...] Tout est donc absolument national, indigène dans le livre de M. Buies, papier, impression, sujets d'article[72] ». La contradiction entre « cachet absolument parisien » et « Tout est donc absolument national » traduit un climat culturel où les deux éléments sont encore perçus comme complémentaires – voire symbiotiques. Bien plus, la littérature « nationale » en regard de la littérature française s'insère, non pas dans une relation d'égalité ou de libre concurrence, mais dans un rapport de dominant-dominé.

En 1884, la réédition simultanée des *Chroniques canadiennes* et de *la Lanterne canadienne* déplut à la presse conservatrice qui, tout en concédant à leur auteur « des qualités littéraires très remarquables », déplorait qu'il ait eu « l'audace d'exhumer du sépulcre où il prétendait avoir enseveli son orageux passé, ce pamphlet odieux...[73] », condamnant, dans le cas de *la Minerve*, le

---

70. Sur la condition de l'écrivain québécois au 19e siècle, voit notamment : Maurice Lemire, « Les relations entre écrivains et éditeurs au Québec au 19e siècle », dans Yvan Lamonde, *l'Imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècle)*, p. 207-224.

71. A. De Celles, « Le journal et le livre au Canada », *le Soleil*, 28 octobre 1903. Signalons que la correspondance Buies-Alfred Garneau est remplie d'allusions aux activités de « distribution » de Buies.

72. Anonyme, «*Chroniques canadiennes*. Un événement littéraire », *la Patrie*, 28 octobre 1884, p. 2.

73. Anonyme, « Les œuvres de Buies et *l'Électeur* », *le Courrier du Canada*, 12 novembre 1884, p. 2.

pamphlétaire et l'écrivain : « Nous protestons énergiquement pour notre part comme journal catholique, contre cette publication impie ; quant au volume des *Chroniques* dont nous avons déjà parlé, nous n'en pouvons dire rien qui vaille. C'est un *mélimélo*, où les idées malsaines ne font pas défaut[74]. »

Plus généreux, plus nuancé aussi, le jugement de Thomas Chapais, beau-fils d'Hector Langevin, que Buies avait tant malmené dans les colonnes du *Pays* et du *National* : « Au milieu de ses fantaisies les plus étonnantes, de ses chroniques les plus capricieuses, Buies a écrit des pages d'où se dégage la plus intense émotion. [...] Le railleur était doublé d'un mélancolique honteux, qui dans ses moments d'émotion la plus vraie, cherchait à la dissimuler sous un éclat de rire[75]. »

Charles ab der Halden, critique français, fut le premier à se livrer à un examen approfondi de son œuvre dans les *Nouvelles études de littérature canadienne-française*[76] (1907). Halden connaissait Buies ; il avait correspondu avec lui et, après sa mort, avait obtenu des renseignements de première main auprès de sa famille immédiate et de ses amis et confrères. Il était passionné de littérature canadienne et comprenait les conditions difficiles dans lesquelles se débattait la société québécoise. Sa méthode d'analyse, quelque peu désuète, n'exclut pas pour autant de réelles qualités de critique, qui tiennent autant à sa connaissance approfondie du sujet qu'à une admiration clairvoyante, comme l'attestent les lignes suivantes :

> Un romantisme de pacotille a souvent influé sur sa manière d'écrire, et il lui manque dans bien des pages la qualité suprême : la simplicité. Il n'évite pas assez l'expression toute faite, le cliché, ni l'effet trop facile de l'interrogation ou du point de suspension. [...] Mais ce sont de faibles taches dans l'ensemble de son œuvre et qui ne diminuent en rien son admirable conscience littéraire [...] Pour ceux-là même qui estiment que Buies s'est cruellement trompé pendant des années, il reste de sa tentative avortée quelque chose à retenir. Il faut à la pensée de la liberté et de l'air. Le droit à l'erreur est le droit le plus imprescriptible et le fondement de toute liberté[77].

---

74. Anonyme, « Un revenant », *la Minerve*, 5 novembre 1884, p. 2.

75. *Le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901.

76. P. 49-184.

77. *Ibid.*, p. 108-109 et 165-166.

Cinquante ans plus tard, un critique québécois abordera l'œuvre de Buies. Dans *Arthur Buies, homme de lettres*, Léopold Lamontagne[78], selon une méthode qui se situe dans la tradition lansonienne, s'appuie sur une documentation beaucoup plus riche, dans laquelle la correspondance occupe une place importante. L'universitaire est prudent : « Assurément, précise-t-il, je ne suis pas de ceux qui l'admirent sans réserve ; mais je suis encore bien moins de ceux qui l'attaquent sans retenue[79]. » Mais il ne peut résister à la tentation de marginaliser Buies, dont la critique sociale doit revêtir les apparences de la déviation : aussi la portée potentiellement révolutionnaire de la critique se trouve-t-elle désamorcée : « Cette révolte provient donc d'un manque de sécurité morale, familiale, sociale, littéraire. [...] Psychologiquement, c'est un outrancier qui, lui-même privé d'équilibre, le recherche pour les autres. Il se fait réformateur par besoin plus que par goût personnel[80]. »

Marcel-A. Gagnon, dans *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, est moins circonspect. Emporté par un torrent de spéculations gratuites, fruit de son obsession moralisatrice et du mépris profond qu'il éprouve pour son sujet, il affirme avec une certitude déconcertante : « Je suis convaincu que toute vie humaine s'explique par une cause déterminante majeure, affective et inconsciente, qui fait agir l'homme. Le 'déterminant' trouvé, la projection de l'être se fait presque d'elle-même[81]. » Heureux Gagnon, mais pauvre lecteur, et surtout pauvre Buies qui n'a jamais été à ce point desservi même par ses adversaires les plus farouches.

Ce n'était pas la première fois, bien entendu, que l'on tentait de discréditer Buies. Paradoxalement, celui qui devait l'immortaliser à la télévision sous les traits du secrétaire du curé Labelle fut aussi l'un de ses plus impitoyables détracteurs. Claude-Henri Grignon, auteur des « Belles histoires des pays d'En-haut », écrivit un jour : « Toute sa vie il chercha les honneurs,

---

78. Signalons, en outre, l'excellente bio-bibliographie de Rachel Tessier – qui date de 1943 – et *la Vie aventureuse d'Arthur Buies* de Raymond Douville, livre de lecture agréable et sans prétention.

79. L. Lamontagne, *Arthur Buies, homme de lettres*, p. 8.

80. *Ibid.*, p. 239.

81. Marcel-A. Gagnon, *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, p. 14.

toute sa vie il convoita les glorioles, mais la patrie qui n'est pas si bête, ne lui a rien donné ! Voilà pour l'homme. [...] À le lire d'un peu près, on éprouve la sensation de marcher désespérément et sans espoir de retour, dans une mare où dorment des reptiles. Voilà pour l'écrivain ![82] » Un jugement dont la partialité et l'étroitesse excluent tout commentaire.

Roger Duhamel, académicien, a la dent dure contre celui qui railla souvent les « sociétés d'admiration mutuelle » : « Buies possédait tous les défauts des primaires, surtout quand ils ont acquis de gauche et de droite des notions superficielles et mal assimilées. [...] il s'abandonne à un verbalisme sonore qui ne dissimule pas une absence sereine de réflexion solide. [...] la pensée d'Arthur Buies [...] est à peu près inexistante[83]. »

Heureusement, au début des années 1970, des universitaires – G.-A. Vachon, J.-P. Tusseau, L. Mailhot, S. Simard – réévaluèrent l'œuvre de Buies à la lumière de nouvelles méthodes d'analyse. Le bouleversement des structures sociales traditionnelles entraîna un examen plus serein de l'auteur de *la Lanterne* et des *Chroniques*. Dans les prochaines années, c'est son œuvre *intégrale* qui, souhaitons-le, pourra être étudiée par une équipe de chercheurs à vocation multidisciplinaire : littéraires, historiens, sociologues, politicologues, géographes, linguistes... Cette relecture pourrait adopter la notion de « discours », telle que définie par Todorov dans *les Genres du discours* : « [...] les propriétés 'littéraires' se trouvent aussi en dehors de la littérature (du jeu de mots et de la comptine à la méditation philosophique, en passant par le reportage journalistique ou le récit de voyage)[84] », perspective d'autant plus enrichissante que dans *Critique de la critique*, l'analyse structurale inclut le point de vue idéologique, élément capital de l'œuvre de Buies :

> Que la littérature ne soit pas le reflet d'une idéologie extérieure ne prouve pas qu'elle n'a aucun rapport avec l'idéologie : *elle ne reflète pas l'idéologie, elle en est une.* Il faut savoir ce qu'affirment les œuvres, non *pour* découvrir l'esprit du temps ou *parce qu'on* connaît

82. C.-H. Grignon, *Ombres et clameurs*, p. 90-91.

83. Roger Duhamel, recension de Marcel-A. Gagnon, *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 1, juin 1965, p. 131-132.

84. T. Todorov, *les Genres du discours*, Paris, Seuil, 1978, p. 24.

cet esprit d'avance et qu'on en cherche de nouvelles illustrations, mais parce que cette affirmation est essentielle aux œuvres elles-mêmes[85].

Bref, il s'agira, comme L. Mailhot le souhaite dans son *Anthologie*, de faire revenir Buies « chez lui », de l'inclure dans un corpus littéraire du XIX^e siècle québécois qui – Manon Brunet l'a souligné fort justement – « est un lieu privilégié pour observer comment se fabrique une littérature et, par conséquent, pour mieux comprendre ce qui en détermine le développement[86]. »

Buies voulut assumer la double appartenance culturelle : française et québécoise. La première, par la langue, qu'il voulait « française de France » ; la seconde, par le discours sur la colonisation, activité qui chez lui est à la fois idéologie et discours littéraire, la seule à laquelle l'écrivain pouvait s'adonner sans tomber dans l'imitation stérile.

Il a toujours été d'avis que *la Lanterne canadienne* et ses monographies « géographiques » constitueraient son héritage littéraire. À ses yeux, et à ceux de ses contemporains, les *Chroniques* relèvent du divertissement et de la « littérature alimentaire ». Mais les très nombreuses variantes trahissent un souci d'alléger un texte qui ne résulte pas que de l'opportunisme mercantile – voire politique. Les chroniques ont été rédigées dans le feu de l'action et une relecture à tête reposée permet à l'auteur de prendre ses distances par rapport au texte. Des études détaillées ne manqueront pas de cerner la portée stylistique et idéologique des variantes.

Ce qui semblait relever du domaine du pur divertissement il y a un siècle, porte aujourd'hui la marque du discours littéraire le plus propre à caractériser le Québec d'alors et d'au-

85. T. Todorov, *Critique de la critique*, Paris, Seuil, 1984, p. 189.

86. M. Brunet, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, n° 4, printemps 1985, p. 532, note 52.

jourd'hui : « Certaines pages de Buies, pleines d'échos, de reflets, d'avancées et de souterrains, sont plus complexes que les gros romans de Marmette ou les récits à tiroirs de Faucher de Saint-Maurice », écrit Laurent Mailhot[87]. Producteur d'un discours de consensus et d'un discours de dissension, il a pu affirmer que « la mission des Canadiens-Français est de cultiver la terre, de devenir les premiers agriculteurs du continent américain. [...] ils sont les seuls défricheurs du nouveau-monde[88] ». Mais il avait aussi écrit :

> Dépendance de tous côtés. À force de nous voir soumis, nous sommes devenus indignes. L'habitude de la prostration produit cet effet ; on reste courbé. Courbé devant le soldat, courbé devant le prêtre, voilà le peuple canadien. [...] Vous qui m'écoutez, jeunes gens de Montréal, sachez être les maîtres de vos destinées. [...] Il ne faut plus que ce soient les commères qui dirigent notre monde, il faut que ce soient vous. Arrivez et changez la face d'un peuple trop longtemps abruti[89].

Deux types de discours éloignés de trente ans il est vrai – mais discours qui cohabitent dans son œuvre depuis les tout débuts de son engagement politique et littéraire[90] : réforme sociale par le biais de l'éducation[91], développement économique au moyen de la colonisation. Entre les deux, les *Chroniques* s'inscrivent comme une tentative, non plus de subversion ni de soumission, mais de bonheur de l'écriture, d'abandon aux mots :

> Dans cet abandon rapide de mon esprit à ce qui s'en emparait rapidement, je goûtais d'exquises jouissances, et mon âme débordante se répandait dans celle du lecteur. Le lecteur, c'était pour moi l'ami unique, le confident de toutes les heures, à qui je me livrais tout entier, et dont mes accès d'expansion touchaient toujours des fibres en relation avec celles de ma propre pensée[92].

Comme le prouvent à l'envi les nombreuses variantes, le souci de la correction de la langue fait de lui un des écrivains les

---

87. *Anthologie d'Arthur Buies*, p. 19.

88. *La Province de Québec*, p. 82.

89. *La Lanterne*, p. 419-420.

90. Deux articles intitulés « Colonisation » et signés par Buies paraissent dans *le Défricheur* dès 1863, un an à peine avant *les Lettres sur le Canada*.

91. « Pour nous, l'éducation publique est la première des questions, pour ainsi dire, l'unique question. Elle ne prime pas, elle absorbe toutes les autres », *le Réveil*, 25 novembre 1876, p. 405.

92. Préface de 1884, *infra*, Appendice I, p. 485.

plus consciencieux de son temps. Au-delà de l'aspect « défense et illustration de la langue française » – parfois scolaire – de ses interventions, Buies a la conscience aiguë d'une langue menacée dans son existence même par des conditions socio-politiques adverses. Il n'a jamais dissocié la défense de la langue de son contexte politique, sans toutefois les amalgamer, ce qui fait de son œuvre, non un simple témoignage politique, mais une œuvre littéraire.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont aidé à préparer cette édition des *Chroniques* d'Arthur Buies, en particulier madame Lise Bergeron, assistante de recherche, dont l'intelligence, le flair et la ténacité ont grandement favorisé mon travail, et sœur Suzanne Prince, qui a si aimablement mis à ma disposition la correspondance A. Buies - A. Garneau.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Cette édition des *Chroniques* comprendra deux tomes : le premier, consacré aux *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices*, édition de 1884, qui est elle-même la réédition, augmentée de deux articles, des *Chroniques, humeurs et caprices* (1873) ; le second, groupant *Chroniques, Voyages, etc., etc.* (1875) et *Petites chroniques pour 1877* (1878).

Les manuscrits des *Chroniques* ont été détruits, du moins le présumons-nous, au fur et à mesure de la publication soit dans les journaux, soit en volumes. Pour ce premier tome, nous avons donc retenu trois états du texte : le texte journalistique ; le texte de l'édition de 1873 (sauf pour les chroniques *Après* et *le Teetotalisme*, parues, respectivement, dans les éditions de 1875 et de 1878) ; le texte de l'édition de 1884 – la dernière revue par l'auteur – que nous choisissons comme texte de base. Nous ajoutons en appendice les chroniques que Buies n'a pas retenues pour cette édition.

Nous avons peu modifié le texte. Nous avons évidemment corrigé les coquilles de l'édition de 1884 et nous n'avons pas tenu compte de celles des états antérieurs du texte. Pour la commodité de la lecture, nous avons cru opportun de corriger ou de normaliser certaines formes qui, chez Buies, ne semblent pas obéir à des règles fixes.

– Nous avons normalisé l'emploi du trait d'union. Buies l'emploie souvent dans des groupes de mots comme *ivre mort, gorges chaudes, loup de mer, habit à queue, aide de camp, fait divers, clin d'œil, coup de grâce, bateau à vapeur, tour à tour, sergent de ville, propre à rien, raz de marée* ; dans certains mots qu'il présente

comme composés, tels *contrepoids, croquemort* ; dans les mots composés anglais comme *New York, bank note, cocktail, log house, plum pudding, water proof.* Il l'omet souvent dans les noms géographiques composés comme *Cap-à-l'Aigle, Coteau-du-Lac, Baie-Saint-Paul,* etc.

- Nous avons corrigé certaines erreurs évidentes : *groupe compacte, raphistolage, Que n'adopte-on, toute sorte de, bolithes* (pour *bolides*), *pleuvera, s'ébaudent* (pour *s'ébaudissent*), *embarasser, Sainte-Irénée, fouilli, sans dessus dessous, feuillète, dangeureux, régattes, hébêté, par çi par là, tremblotter, calembourg, attérir, attèle, détèle, alali, un cailloux, asphixie, miriade, cailloteuse, chuchottement, guet-à-pens.*
- Nous avons normalisé l'emploi de l'accent circonflexe : Buies écrit souvent *hâvre, cable, axiôme, atôme, crême,* un bruit *mât, bohême, apparât, boîteux, mûré, claquemûré.*
- Nous avons rétabli les accents sur les majuscules, même s'ils n'apparaissent pas dans la typographie du XIX^e^ siècle.
- Nous avons résolu les abréviations telles que *St. Laurent,* rue *St-Jean.*
- Nous avons normalisé l'emploi de la majuscule et de la minuscule dans les noms de peuples ou de groupes désignant des personnes (les *Canadiens français,* les *Écossais,* un *Irlandais,* les *Féniens*), dans diverses expressions comme *basse-ville* ou dans des mots comme *Confédération, État.*

Nous croyons que ces modifications – mineures, somme toute – ne nuisent en rien à l'authenticité du texte.

Par contre, pour garder à la langue de Buies la physionomie de son temps, nous avons maintenu certaines formes archaïques encore en usage au XIX^e^ siècle : l'usage du tréma dans des mots comme *poëte, goëlette, poële,* le trait d'union entre l'adverbe et l'adjectif ou entre deux adverbes, (*très-huppé, très-mal, très-grand, non-seulement,* etc.) – forme issue du XVII^e^ siècle et encore très répandue au Québec au XIX^e^ siècle –, l'accent aigu dans les terminaisons en *-ege* (collége, cortége, siége, etc.), enfin certaines graphies en usage à la même époque, comme *entr'ouvrir.*

La pagination du texte de base (édition de 1884) est indiquée entre crochets dans le texte. Les notes appelées par une lettre sont de l'auteur.

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Chaque variante est précédée du numéro de la ligne du texte. Les variantes longues sont reportées dans l'Appendice II. Les sources de variantes, identifiées en début de chapitre sont indiquées en chiffres romains. Les changements de paragraphe sont indiqués par le sigle //.

CHRONOLOGIE D'ARTHUR BUIES

1805

Naissance de William Buïe à l'île de Wiay (îles Hébrides, au nord-ouest de l'Écosse).

25 février Mariage, à Québec, de Jean-Baptiste d'Estimauville avec Marie-Josephte Drapeau, fille de Joseph Drapeau et de Marie-Geneviève Noël. Marie-Josephte fut plus tard, avec ses sœurs Luce-Gertrude (veuve du notaire Thomas Casault) et Louise-Angèle, seigneuresse de Rimouski, de l'île d'Orléans, etc.

1811

13 mars Naissance, à Québec, de Marie-Antoinette-Léocadie d'Estimauville.

1825

William Buïe émigre au Canada.

1837

23 janvier Mariage, à Sorel, de William Buïe et de Léocadie d'Estimauville.

17 octobre Naissance, à New York, de Marie-Isabelle-Victoria Buïe, fille de William Buïe et de Léocadie d'Estimauville.

1840

24 janvier Naissance, à Montréal (Côte-des-Neiges), de Joseph-Marie-Arthur Buïe, fils de William Buïe et de Léocadie d'Estimauville.

12 février Baptême à Notre-Dame de Montréal. Parrain, Clément Hurtubise, qui n'a su signer ; marraine, Marie-Julie Hurtubise, soussignée, le père absent.

1841

Janvier Les parents d'Arthur Buië s'installent à Berbice, en Guyane britannique. Arthur et sa sœur Victoria sont confiés aux grands-tantes Drapeau, Luce-Gertrude (M^me^ Casault) et Louise-Angèle, seigneuresses de Rimouski.

1842

29 avril Décès de sa mère à Berbice en Guyane britannique.

1853-1854

Pensionnaire au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Renvoyé pour indiscipline.

1854-1855

Janvier Pensionnaire au collège de Nicolet.

Novembre Études en Rhétorique au Petit Séminaire de Québec.

1856

Janvier Part en Guyane où son père, remarié à Eliza Margaret Shields, dirige une plantation de canne à sucre appelée Smithson's Place. Le couple a trois enfants.

Juillet Départ pour Dublin, où son père l'envoie étudier au Trinity College. Visite l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre. Décide d'étudier à Paris, contre la volonté paternelle.

1857

Janvier Arrive à Paris, où il sera aidé financièrement par ses tutrices, les grands-tantes Casault et Drapeau de Rimouski.

Octobre Pensionnaire au lycée impérial Saint-Louis, à Paris ; inscrit en Rhétorique et en Logique.

1858

Août Au lycée, se classe 7^e^, obtient des prix d'anglais et de conférence, un accessit en composition française.

1859

Envisage des études de Droit. Échec au baccalauréat.

1860

Février Travaille dans une étude d'avoué. Prépare à nouveau l'examen du baccalauréat : nouvel échec.

Mai Habite Palaiseau, près de Paris. Donne des leçons d'anglais et de latin. Vit dans la gêne.

Juin Rejoint l'armée de Garibaldi en Sicile. Se bat à Milazzo et à Policastrel.

15 septembre Déserte à Naples et rentre à Paris via Marseille, rapatrié aux frais du gouvernement français.

Octobre De retour à Paris, prépare à nouveau l'examen du baccalauréat.

1861

Septembre Troisième échec au baccalauréat. Veut se présenter une quatrième fois en novembre.

12 novembre Sa sœur Victoria épouse le notaire Édouard Lemoine à Québec. Nouvel et dernier échec au baccalauréat.

1862

Janvier Rentré au Canada, participe aux activités de l'Institut canadien de Montréal et devient rédacteur au *Pays*. Modifie son nom en Buies. (On ne sait pourquoi).

26 décembre Conférence à l'Institut canadien intitulée : « L'Avenir de la race française en Amérique ».

1863

Nombreuses activités à l'Institut canadien :

3 mars Participe à une discussion sur le sujet suivant : « Le projet d'une banque de crédit foncier adopté à l'assemblée tenue à Saint-Hyacinthe en janvier dernier serait-il avantageux au Canada s'il était mis à exécution ? »

12 mars Conférence : « Situation politique en Canada ».

19 mars Conférence : « La composition de la législature et ses conséquences ».

Début mai Élu secrétaire correspondant du comité de régie de l'Institut canadien.

13 novembre Conférence : « Le progrès et la raison ».

19 novembre Participe à la discussion à l'ordre du jour : « Le gouvernement devrait-il faire des allocations de fonds aux institutions sur lesquelles il n'a aucun contrôle ? »

10 décembre À la question : « L'Institut Canadien devrait-il avoir un programme politique et social ? », Buies répond : oui.

1864

8 septembre Question à l'ordre du jour à l'Institut canadien : « L'à-propos d'une confédération des provinces dans l'état actuel des choses ? »

1er et 6 octobre Publication des deux premières *Lettres sur le Canada.*

17 novembre À l'Institut canadien : « Le Canada doit-il livrer aux autorités fédérales les maraudeurs de Saint Albans ? » Buies répond : non.

24 novembre À l'Institut canadien, à la question : « Quelle est la cause principale de la Révolution française ? », Buies répond : l'éducation donnée en France depuis plusieurs siècles.

1865

28 avril Décès de son père à Berbice à l'âge de 60 ans.

Octobre Publication de « Barbarismes canadiens » dans *le Pays.*

11 novembre Élu vice-président de l'Institut canadien.

1866

Fait quelques semaines de cléricature (sur les trois ans réglementaires) dans l'étude de Me Rodolphe Laflamme. Reçu au Barreau.

1867

29 mai Départ de Montréal pour New York.

1er juin Quitte New York pour Paris à bord du paquebot *Europe.*

12 juin Arrive à Brest. « Me voilà donc de nouveau dans ma vieille France, et cette fois, je le pense bien pour ne plus en sortir » (lettre à sa sœur Victoria).

19 juin S'installe dans la banlieue de Paris, à l'entrée du bois de Vincennes.

14 août Publie un article contre la Confédération dans la *Revue libérale, politique, littéraire, scientifique et financière.* Fait la connaissance de George Sand.

Septembre Connaît des difficultés financières très sérieuses. Fait un travail pour le géographe Cortambert : la « partie américaine » d'une géographie.

1868

Janvier Déçu de l'accueil qu'il a reçu dans les salles de rédaction parisiennes, il rentre à Montréal, où il redevient actif au sein de l'Institut canadien.

7 mars « *Institut Canadien.* M. Buies a parlé avec cet entraînement, cette chaleur, cette riche abondance qui sont chez lui le résultat d'une grande expérience acquise en peu d'années, de fortes études, et des convictions inébranlables » (*le Pays*, p. 2).

12 mars « *Institut Canadien.* Jeudi en 15, le sujet de discussion, proposé par M. Buies, est ainsi formulé : *Quels sont les moyens d'instruire le peuple en Canada ?* » (*le Pays*, p. 2).

26 mars Lecture publique de *la Voix d'un exilé*, de Louis Fréchette, membre correspondant de l'Institut à Chicago.

24 mars « *Institut Canadien.* M. Buies, dans un long discours, semé de souvenirs historiques, a passé en revue le développement du système représentatif en Angleterre, depuis l'époque de la *Grande Charte* jusqu'au dernier *Reform Bill* passé dans le parlement Anglais » (*le Pays*, p. 2).

4 avril « *Institut Canadien.* [...] La discussion s'engagea ensuite sur 'Les moyens d'instruire le peuple en Canada.' MM. Buies, Aubin, Lusignan, Duval et Blanchet prirent tour à tour la parole » (*le Pays*, p. 2).

23 avril Lecture publique d'un poème de Louis Fréchette sur la mort de l'Honorable J. D'Arcy McGee.

19 mai Rédacteur au *Pays*. Élu secrétaire correspondant de l'Institut canadien.

6 août « L'Institut canadien reconnaît avec gratitude les souscriptions suivantes pour l'extinction de sa dette » (*le Pays*, p. 3 ; Buies a donné cinquante dollars).

17 septembre Lance un hebdomadaire, *la Lanterne canadienne.*

27 octobre Écrit au rédacteur du *Pays* pour annoncer qu'il répondra aux attaques du docteur Bibaud contre *la Lanterne.*

10 novembre Élu assistant au comité de régie de l'Institut canadien.

1869

18 mars Dernier numéro de *la Lanterne.*

7 avril « J'ai appris [...] que vous en aviez fini avec votre journal et que vous <illisible> pour la vente de vos terres dans le Bas-Canada ; qu'après cela vous comptiez partir pour Paris » (lettre de Prume à Buies).

25 avril Entreprend des démarches auprès de Louis-Joseph Papineau en vue de trouver un emploi de journaliste dans la presse française à New York.

1870

Juin Fondation de *l'Indépendant*, hebdomadaire républicain bilingue, qui aura une cinquantaine de numéros.

1871

S'installe définitivement à Québec, mais séjourne fréquemment à Montréal et à Ottawa.

L'*Indépendant* cesse de paraître.

Collaboration régulière au *Pays*, et occasionnelle à *l'Événement* et à *l'Opinion Publique.*

Printemps Parcourt la province pendant la campagne électorale provinciale.

Été Visite les stations balnéaires de la côte nord du Bas-Saint-Laurent. Reportages électoraux et touristiques.

1872

Printemps Collaboration à *la Minerve* (mai-juin).

Été Collaboration désormais régulière au *National.* Visite les stations balnéaires des rives nord et sud du Saint-Laurent.

Automne Séjour à Montréal (septembre). Parcourt ensuite le Golfe du Saint-Laurent jusqu'à la Baie des Chaleurs, à bord du *Secret*.

1873

Hiver-printemps Séjourne à Montréal et collabore au *National*.

2 février « [...] que les membres suivants soient exclus et que leurs noms soient rayés des registres, sans préjudice aux droits de l'Institut contre eux : MM. Arthur Buies, [...] Revd. Casgrain, [...] Alfred De Celles, [...] » (*Archives de l'Institut Canadien de Québec. Procédés du bureau de direction*, 4 février 1863 au 27 octobre 1877, p. 110). On ne connaît pas la raison de cette exclusion. Peut-être n'avaient-ils pas payé leur cotisation ?

Été Parcourt la rive nord du Saint-Laurent et la région du lac Saint-Jean. Collabore au *National* et au *Canadien*. Publication de *Chroniques, humeurs et caprices*.

1874

2 février Dans une lettre à Alfred Garneau, annonce son intention d'entreprendre un voyage de trois mois à San Francisco, et d'en tirer un livre.

10 juin Départ pour la Californie. Crise et désespoir à San Francisco.

Août Retour à Québec

Collaboration à *l'Opinion publique*, au *National*, au *Canadien*. Interruption de sa carrière de chroniqueur d'octobre 1874 à mai 1877.

1875

20 septembre Conférence : « La presse canadienne-française et les améliorations de Québec ». Publication de *Chroniques, voyages, etc., etc.*

1876

19 janvier Conférence : « L'ancien et le futur Québec », prononcée à la salle Victoria, Québec.

27 mai Fonde l'hebdomadaire *le Réveil*, à Québec.

31 août Condamnation du *Réveil* par le cardinal Taschereau.

23 septembre Le *Réveil* cesse de paraître.

Décès d'Angèle Drapeau, une des deux grands-tantes qui l'ont élevé.

1877

19 mai Collabore au *National* jusqu'au 15 septembre à titre de chroniqueur. Parcourt les stations balnéaires des rives nord et sud du Saint-Laurent. Publication de « Question franco-canadienne » (brochure, sans éditeur).

De septembre 1877 à mars 1882, interrompt une nouvelle fois sa carrière de chroniqueur.

1878

Publication des *Petites chroniques pour 1877.*

1879

27 janvier-
3 mars Séjour à Ottawa.

21 avril Québec : « Après une semaine de crise morale et physique terrible, n'en pouvant plus, éperdu, désespéré, accablé, je suis allé me jeter dans les bras de mon bon ami M. Bégin, les sanglots m'étouffaient ; le moment de la grâce était arrivé subitement » (lettre à Alfred Garneau).

3 mai « Je vais à la messe tous les matins, régulièrement, là, sans broncher, à 7 heures, et cela fait que, tout le reste de la journée, je me comporte d'une façon diamétralement opposée à l'antique... je veux t'apprendre que je suis à la veille d'avoir une bonne situation aux terres de la Couronne. Il s'agit de me faire faire des monographies complètes de toutes les vallées du Canada » (lettre à Alfred Garneau). Fait des travaux de traduction.

31 mai « Depuis le jour où j'ai communié de nouveau, après 23 ans d'abstention, je n'ai pas éprouvé un pareil soulagement. Tu n'as pas d'idée de la position atroce, devenue absolument intolérable, dans laquelle je me trouvais » (lettre au même).

Juin Après avoir rencontré le curé Labelle, il est nommé par Félix-Gabriel Marchand à la Commission des Terres publiques, avec mission d'écrire une monographie sur le territoire du Saguenay.

9 juin « On m'a demandé une brochure pour laquelle on me paie cent dollars et l'on me presse ; il s'agit de l'avoir faite avant la fin du mois » (lettre à Alfred Garneau).

7 novembre Conférence sur le Saguenay, à la salle Victoria, Québec (*Archives du Petit Séminaire de Québec. Journal du Séminaire*, vol. 3, p. 60).

28 novembre Seconde conférence sur le Saguenay (*Archives du Petit Séminaire de Québec. Journal du Séminaire*, vol. 3, p. 63).

22 décembre Sous les auspices de l'Institut canadien de Québec, à la salle Victoria, conférence intitulée : « Histoire de la colonisation du lac Saint-Jean » (*Annuaire de l'Institut Canadien de Québec*, n° 7, 1880, p. iv).

1880

5 novembre « J'ai lu avec le plus grand plaisir votre ouvrage sur le Saguenay et le lac Saint-Jean [...] J'espère que vous entretenez toujours l'idée d'être l'historien de la vallée de l'Ottawa » (lettre du curé Labelle à Buies).

Décès de sa grand-tante Luce-Gertrude Casault. Buies s'installe dans une jolie résidence de la Grande-Allée.

1881

16 février « J'arrive de Boston, ville délicieuse [...] Parkman lui-même m'a recommandé à son éditeur qui attend un de mes volumes modifiés pour en faire une édition spéciale » (lettre à Alfred Garneau).

22 mars «Je ne suis pas allé à la Nouvelle comme je l'avais longtemps espéré. L'ajournement de mon mariage en est la cause, mais je compte reprendre cela l'automne prochain » (lettre au même. S'agit-il de la Nouvelle-Orléans ?).

6 avril «Mes affaires vont bien. Je vais être nommé d'ici au 20 courant agent de colonisation général pour tout le pays, avec un salaire de $1000, et mes voyages payés » (lettre au même).

23 avril Nommé agent général de la colonisation avec un salaire de $1000 par année (voir le mémoire adressé au Premier ministre Mercier, en date du 18 novembre 1887).

4 août « *Ça et là.* M. Arthur Buies est arrivé à Saint-Jérôme depuis mardi dernier en route pour la Rivière Rouge et les cantons du Nord qu'il doit visiter. Nous croyons savoir qu'il écrira un ouvrage sur ces contrées qui ne sont pas assez connues » (*le Nord*, p. 1).

18 août « *Colonisation.* M. Buies visite la vallée de l'Ottawa et il est enchanté de la beauté de ce pays. [...] Commençons à lire cette lettre écrite à la hâte, mais qui n'en est pas moins remarquable. Chute aux Iroquois, 11 août 1881. Cher M. le curé [...] » (*le Nord*, p. 1).

25 août « *Le Nord et M. Buies.* M. Buies nous est arrivé tout à coup de son grand voyage du Nord. [...] Buies va préparer pour le gou-

vernement un rapport officiel de son exploration et des progrès de la colonisation depuis ces derniers temps ; il publiera aussi dans les journaux une série d'articles qui feront connaître le Nord [...] » (*le Nord*, p. 1).

6 octobre Québec : « Ne soyez pas inquiet ; mon rapport avance et dans quelques jours j'en livrerai le préambule à la presse : ce sera un pronunciamento » (lettre au curé Labelle).

21 octobre Québec : « Je prépare un grand travail sur la vallée de l'Ottawa en commençant par le bassin de la Rouge » (lettre à Alfred Garneau).

25 octobre Québec : « Ma longue absence de Québec durant l'été m'a créé une situation difficile [...], j'ai monté toute une maison le printemps dernier, ce qui m'a occasionné des frais considérables » (lettre au curé Labelle).

28 octobre Québec : « Vous ne serez peut-être pas longtemps sans me revoir à Saint-Jérôme. Il faudra que je sois à Montréal pour voir moi-même aux épreuves et surveiller la publication de mon préambule dans les journaux » (lettre au même).

29 novembre Prononce une conférence à Ottawa.

1882

Janvier Fonde les *Nouvelles Soirées canadiennes*, avec un groupe de collaborateurs.

21 mars Présence de Buies au banquet organisé pour Charles-Ovide Perreault (*la Patrie*, 22 mars 1882, p. 2).

26 mai Québec : « Je compte avoir fini mon volume dans deux mois environ. Tu me verras probablement à Ottawa dans deux ou trois semaines » (lettre à Alfred Garneau). Publie une série d'articles dans *le Nord* du 17 août au 2 novembre.

28 août Saint-Jérôme : « Maintenant, tu m'invites à aller villéchiasser avec toi – (villéchiasser, ce qui veut dire « chier en ville pour engraisser la campagne ») ; il faut que j'aille à Québec cette semaine ; j'y vais chercher tous mes effets ; parce que mon intention est de passer l'hiver à Montréal et à Ottawa [...] » (lettre à Alphonse Lusignan).

23 novembre Séjour à Saint-Jérôme.

6 décembre « J'ai appris à Montréal, avec regret, que vous aviez oublié vos bonnes résolutions. On me rapporte que parfois mon vicaire s'oublie un peu trop. Je dois vous dire qu'il y a déjà des plaintes contre vous au sujet de l'intempérance » (lettre du curé Labelle).

Séjour d'environ trois semaines à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. Crise possible de *delirium tremens* (voir *la Patrie*, 30 décembre 1882, 3 et 9 janvier 1883, « L'hôpital Notre-Dame »).

1883

Destitué de ses fonctions à la Commission du service civil par le Premier ministre Mousseau.

13 avril Condamné à payer la somme de « cent seize piastres et quatre-vingt-dix-sept cents » à la maison Bergevin de Québec, « Manufacturer of ready made clothing and general dry goods merchant » (jugement rendu par la Cour supérieure du District de Québec).

25 juillet Départ pour l'Ouest (*le Nord*, 26 juillet, p. 2).

31 juillet Séjour à Saint-Boniface (*le Manitoba*, 31 juillet, p. 3).

27 août Retour à Saint-Boniface après un voyage dans les Montagnes Rocheuses en compagnie de V. Beaupré (*le Manitoba*, 28 août, p. 3).

début septembre Conférence au Cercle Provencher de Saint-Boniface (*le Manitoba*, 14 septembre, p. 3).

13 septembre Rentre de son voyage dans l'Ouest (*le Nord*, 13 septembre, p. 2).

17 octobre Montréal : « Ta lettre a couru après moi pendant près de trois semaines, pendant que je parcourais le bas du fleuve jusqu'à Cap Chat [...] Tu n'ignores pas sans doute que j'ai fait une maladie de dix semaines l'hiver dernier [...] » (lettre à Alfred Garneau).

6 décembre Conférence : « Une évocation » donnée à Montréal, dans la salle du journal *la Patrie*.

1884

2 mai Le curé Labelle propose d'acheter 400 exemplaires du livre tant annoncé de Buies sur l'Outaouais, et de les distribuer comme propagande en France et ailleurs. Il lui donne cinquante dollars pour visiter les cantons du Nord et lui obtient un billet à prix réduit du Canadien Pacifique pour se rendre au Témiscamingue. Collaboration à *la Patrie* et aux *Nouvelles soirées canadiennes*.

30 juin Réédition de *la Lanterne*.

8 juillet Immobilisé à Rimouski par « un mal de pied sérieux ».

15 septembre Réédition des *Chroniques canadiennes*.

21 octobre Séjourne à Montréal, 34, rue Saint-Denis. Annonce à J.-A. Papineau le lancement d'un « journal très avancé ».

1885

Prospectus du journal *le Signal*, qui ne paraîtra pas.

5 janvier Réside momentanément à Québec, chez sa sœur, 21, rue des Remparts.

27 février Prépare un séjour à Ottawa.

9 mai Rentre d'un voyage d'un mois dans le Bas-Saint-Laurent.

19 mai Compte retourner à la fin du mois à Ottawa.

8 novembre Séjourne au Riendeau Hotel, rue Saint-Gabriel, à Montréal. A vendu 25 exemplaires du *Saguenay* à la Bibliothèque du Parlement.

1886

11 janvier Québec : « Je m'empresse de te faire savoir que je suis criblé de rhumatismes, dont un, entre autres, au bras droit [...] Je compte m'entendre avec le gouvernement de la province inférieure pour faire une série d'ouvrages comme mon *Saguenay* ; mais à lui seul en appartiendra <*sic*> la distribution et la propriété ; [...] P.S. Je ne bois plus du tout ; je me désaltère à même le [vieux] » (lettre à Alfred Garneau).

31 mars Première conférence sur « le parcours du chemin de fer du lac Saint-Jean », à la salle Victoria, Québec.

9 novembre Lors d'une réunion du bureau de direction de l'Institut canadien de Québec, le président lit une lettre du cardinal Taschereau faisant état d'une circulaire adressée au clergé du diocèse de Québec, qui condamne la réédition de *la Lanterne*. « En conséquence, les Directeurs présents décident que la lecture que doit donner M. Buies le 11 courant dans les salles de l'Institut Canadien, n'aura pas lieu, et cela en obéissance à un désir implicitement contenu dans la dite lettre » (*Archives de l'Institut canadien de Québec. Minutes du bureau de direction*, du 30 novembre 1877 au 27 décembre 1887, p. 302).

1887

18 avril Québec. Assiste à une réception du Président de l'Assemblée (*l'Électeur*, p. 1).

28 avril Deuxième conférence sur « le parcours du chemin de fer du lac Saint-Jean », à la salle Saint-Patrice (ancienne salle Victoria), (*l'Électeur*, 23 avril, p. 4).

8 août Épouse Marie-Mila Catellier, à Québec, en la chapelle Saint-Louis. Son beau-père, Ludger-Aimé Catellier, est « registrateur » général adjoint du Canada à Ottawa. Voyage de noces au Saguenay.

1888

8 février Buies et sa femme assistent au bal du lieutenant-gouverneur (*l'Électeur*, 9 février 1888).

Série de chroniques dans *l'Électeur* du 7 janvier au 2 juillet.

2 juin Sault-Montmorency : « L'avènement du curé Labelle au poste de directeur de la colonisation, avec pleins pouvoirs et liberté d'action illimitée, a mis le comble aux espérances que j'avais conçues. Le curé vient de m'assurer une existence en me donnant $1000 de salaire fixe, en dehors de mes frais d'exploration et de voyage, ce que j'évalue à environ $300 de plus par année, cela sans compter tout ce que je retirerai de différentes brochures que je publierai ça et là, suivant les circonstances » (lettre à Alfred Garneau).

12 juin Annonce deux nouveaux volumes « comme mon Saguenay, sur la vallée de l'Outaouais » (lettre au même).

16 août Naissance de Marie-Joseph-Antoine-Alphonse, qui mourra le 31 mars 1889.

Septembre Réside à Sainte-Lucie, comté de Kamouraska.

Octobre Souffre d'un érysipèle.

Décembre Corrige les préambules aux rapports officiels du curé Labelle. Réside à Saint-Raymond, comté de Portneuf.

1889

Janvier Séjour à Ottawa.

Février Réside à Saint-Raymond, comté de Portneuf.

9 mars Alfred Garneau corrige les épreuves de *l'Outaouais supérieur* : « Je te suis reconnaissant du plus profond du cœur, lui écrit Buies. Je ne me doutais pas qu'il y avait tant de fautes dans mon ouvrage. »

11 mars Déménage avec sa famille à Québec.

16 mars « [...] je suis rarement bien et j'éprouve une difficulté énorme à travailler [...] Tout le temps le sommeil semble me guetter et

vouloir tomber sur moi à la plus petite occasion ; c'est avec bien de la peine que je combats cette torpeur qui, de la tête, se répand dans tout mon système » (lettre à Alfred Garneau).

20 avril « Je suis malade, très malade, la plupart du temps au lit. Mon système nerveux est ébranlé, en sorte que je ne puis rien faire encore d'ici à une huitaine au moins. [...] Le petit que ma femme porte en elle [...] remplacera l'autre [...] qui est disparu si inopinément, si brusquement » (lettre au même).

14 octobre Naissance de Marie-Victoria-Yvonne, future épouse de Maître Auguste Côté, de Rimouski.

1890

Avril Réside au 284, rue Saint-Jean, à Québec.

Octobre Déménage au 86 1/2, rue Saint-Eustache, à Québec.

27 décembre Naissance de Marie-Éléonne-Mathilde, qui mourra en bas-âge à Rimouski.

1891

4 janvier Mort du curé Labelle, « le meilleur ami ».

24 janvier « Il est à peu près décidé que je me ferais faire à moi-même une opération, comme celle qu'on a faite au curé, d'ici à un mois » (lettre à Alfred Garneau).

Été Vacances à Rimouski.

1892

30 avril Naissance de Marie-Joseph-Jules-Arthur Buies, qui sera inspecteur des Postes à Québec.

Juillet Perd son poste d'agent de la colonisation au ministère de l'Agriculture (« Guerre aux hommes de lettres », *l'Électeur*, 14 juillet, p. 1).

1893

29 mai Conférence : « Québec en 1900 », à l'Académie de musique de Québec.

1894

14 février Difficultés financières : « J'ignore combien de temps je resterai à Ottawa. Il faut que j'y fasse des affaires sérieuses à tout prix. Si ça mord, j'y ferai aussi une conférence. Comme mon séjour ne pourra pas être long, je ne trouve pas trop cher le prix demandé par M^me^ Duhamel » (lettre à Alfred Garneau).

1895

Réside désormais au 24, rue d'Aiguillon, à Québec. Publie *la Vallée de Matapédia* ; *le Chemin de fer du Lac- Saint-Jean.*

1896

La famille Buies s'installe à Rimouski.

1897

24 juillet Naissance de Marie-Corinne-Augusta, qui mourra le 11 janvier 1899.

septembre Démissionne de l'Institut canadien de Québec.

1898

Revient s'installer à Québec.

28 septembre Décès, à Québec, de sa sœur Victoria, épouse du notaire Édouard Lemoine.

1900

À l'automne, il fait construire une maison à Rimouski.

Travaux pour l'Exposition universelle de Paris : *les Poissons et les animaux à fourrures du Canada* ; *la Province de Québec.*

26 novembre « Croirais-tu que Fisher ne m'a encore rien demandé pour l'exposition de 1900 ? Je me rabats entièrement sur le 'local', et je crois pouvoir faire bien mieux. En tout cas j'ai beaucoup de besogne à l'heure qu'il est, et cela me suffit » (lettre à Alfred De Celles).

1901

26 janvier Mort d'Arthur Buies, à Québec, rue d'Aiguillon.

29 janvier Funérailles ; inhumation au cimetière Belmont.

1950

Incendie de Rimouski qui détruit le manoir Tessier (qui avait appartenu à ses grand-tantes Drapeau) et une grande partie de la correspondance d'Arthur Buies.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANQ	Archives nationales du Québec
APC	Archives publiques du Canada
BVM	Bibliothèque de la ville de Montréal
DBC	*Dictionnaire biographique du Canada*
chap.	chapitre
édit.	éditeur
f.	feuillet, feuillets
ibid.	même lieu
id.	même auteur
infra	plus bas
n.	note
n°	numéro
op. cit.	ouvrage cité
p.	page, pages
s.édit.	sans éditeur
s.l.	sans lieu
supra	plus haut
Suppl.	supplément
t.	tome
vol.	volume
< >	commentaire critique dans les variantes
//	changement de paragraphe
[ ]	remarque ou ajout de l'éditeur
[...]	passage supprimé dans une citation

Page laissée blanche

Chroniques

Page laissée blanche

[1]
POUR LE « PAYS »[1]

QUÉBEC, 8 MAI 1871.

[11] Avez-vous jamais fait cette réflexion que, dans les pays montagneux, les hommes sont bien plus conservateurs, plus soumis aux traditions, plus difficiles à transformer que partout ailleurs ? Les idées pénètrent difficilement dans les montagnes, et, quand elles y arrivent, elles s'y arrêtent, s'enracinent, logent dans le creux des rochers, et se perpétuent jusqu'aux dernières générations sans subir le moindre mélange ni la moindre atteinte de l'extérieur. Le vent des révolutions souffle au-dessus d'elles sans presque les effleurer, et lorsque le voyageur mo-

VARIANTES : I : « Correspondance particulière du 'Pays' », *le Pays*, 16 mai 1871, p. 2 : l. 4-29 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 2 mai 1871, p. 2 : l. 30-78 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 9 mai 1871, p. 2 : l. 79-124 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 5 mai 1871, p. 2 : l. 125-164 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 2 mai 1871, p. 2 : l. 165-211 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 26 mai 1871, p. 2 : l. 212-227 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 2 mai 1871, p. 2 : l. 228-246 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 5 mai 1871, p. 2 : l. 247-340 ; « Correspondance particulière du 'Pays' », 2 mai 1871, p. 2 : l. 341-349. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 7-19.

2 I *Correspondance particulière du « Pays » //* Québec, *14* mai 8 I et quand I elles s'arrêtent, s'enracinent, *se* logent dans *les* creux *de* rochers, et *l'on a toutes les peines du monde à les atteindre. Les vents* des révolutions *soufflent* au-dessus

1. Fondé par J.-A. Plinguet et Édouard-Raymond Fabre, à Montréal, le 15 janvier 1852, *le Pays* fut démocrate, annexionniste, libre-échangiste, anticlérical. Il prit part à toutes les luttes politiques, appuya le Parti libéral, et fut le porte-parole officieux de l'Institut canadien de Montréal. Entre le 21 octobre 1862 et le 3 novembre 1871, Buies y publia des articles, des conférences, des lettres et des chroniques. Son nom y est régulièrement cité en rapport avec l'Institut canadien. *Le Pays* cessa de paraître le 26 décembre 1871.

derne s'arrête dans ces endroits qui échappent aux transformations sociales, il cherche, dans son étonnement, des causes politiques et morales, quand la simple explication s'offre à lui dans la situation géographique.

Si une bonne partie du Canada conserve encore les traditions et les mœurs du dernier siècle, c'est grâce aux Laurentides[2]. La neige y est bien, il est vrai, pour quelque chose, la neige qui enveloppe dans son manteau muet tout ce qui respire, et endort dans un silence de six mois hommes, idées, mouvements et aspirations. À la vue de cette longue chaîne de montagnes qui borde le Saint-Laurent tout d'un côté, qui arrête la colonisation à ses premiers pas et fait de la rive nord une bande de terre étroite, barbare, presque inaccessible, on ne s'étonne pas de ce que les quelques campagnes glacées [12] qui s'y trouvent et dont on voit au loin les collines soulever péniblement leur froid linceul, n'aient aucun culte pour le progrès ni aucune notion de ce qui le constitue[3].

*

Je porte mes regards à l'est, à l'ouest, au sud, au nord ; partout un ciel bas, chargé de nuages, de vents, de brouillards froids, pèse sur des campagnes encore à moitié ensevelies sous la neige. Le souffle furieux du nord-est fait trembler les vitres,

---

14 I étonnement des *raisons morales et politiques,* quand la *plus* simple 16 I géographique. Si 19 I bien pour 21 I respire et 22 I aspirations. *Ces pensées me viennent à* la 23 I qui *bordent* le *fleuve en face de moi, et qui font du côté nord du St-Laurent une lisière étroite, aride, presque inaccessible. Il n'y a donc rien d'étonnant à* ce que *ces* campagnes glacées, *dont je vois* au II le *St-Laurent* tout 28 I n'aient <voir Appendice II, [1], l. 28> // Je 30 I *Correspondance particulière du « Pays »* // Je I nord, partout I,II partout, un 31 I de *vent,* de brouillards *et d'humidité froide* pèse 32 I ensevelies *dans* la neige. Le *mugissement* du

2. « Cette chaîne n'ayant pas de nom propre et reconnu, nous lui avons donné le nom de Laurentides, qui nous paraît bien convenable à la situation de ces montagnes, dont la direction est parallèle au Saint-Laurent » (François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada,* t. I, p. 110, n. 4).

3. La notion de progrès est un des articles de foi du libéralisme au XIX^e^ siècle. Les 6 et 13 décembre 1864, Buies publie dans *le Pays* sous le titre « Le progrès », deux articles qui ont déjà fait l'objet d'une « lecture » et d'un débat à l'Institut canadien le 1^er^ décembre. « C'est la raison, écrit-il, qui a détruit les vieilles théories, les routines d'école, les hypothèses qui prétendaient arrêter la science en la restreignant, en ne lui donnant pour domaine que des futilités imaginaires » (*le Pays,* 6 décembre 1864, p. 2).

onduler les passants, frémir les arbres qui se courbent en sanglotant sous son terrible passage, frissonner la nature entière. Depuis trois semaines, cet horrible enfant du golfe, éclos des mugissements et des tempêtes de l'Atlantique, se précipite en rafales formidables, sans pouvoir l'ébranler, sur le roc où perche la citadelle, et soulève sur le fleuve une plaine d'écume bondissante, aussitôt dispersée dans l'air, aussitôt rejaillissant de l'abîme en fureur : « Ce vent souffle pour faire monter la flotte, » disent les Québecquois. Et, en effet, la flotte monte, monte, mais ne s'arrête pas, et nous passe devant le nez, cinglant à toutes voiles vers Montréal[4].

Ainsi donc, Québec a le nord-est sans la flotte, Montréal a la flotte sans le nord-est ; lequel vaut mieux ? Mais si Québec n'a pas la flotte, en revanche il a les cancans, et cela dans toutes les saisons de l'année. Voilà le vent qui souffle toujours ici. Oh ! les petites histoires, les petits scandales, les grosses bêtises, comme ça pleut ! Il n'est pas étonnant que Québec devienne de plus en plus un désert, les gens s'y mangent entre eux. Pauvre vieille capitale[5].

[13] Le commérage est l'industrie spéciale et perfectionnée de ses matrones. Quelle espèce endiablée ! Si encore le cancan n'était que la médisance ! mais il faut entendre les fables absurdes, les récits grotesques, imaginés on ne sait par quelles têtes

---

34 I passants ; *il souffle comme un furieux enchaîné, et cela depuis quinze jours : « C'est* pour 39 II bondissante, *sans cesse déchirée et brisée* dans l'air, *sans cesse* rejaillissant 41 II fureur : «*C'est* pour I flotte disent les *québecquois, « et* en effet *elle* monte II les *québecquois.* Et 43 I et *leur* passe I à *toute voile* vers 45 I flotte ; Montréal 47 I flotte, il 48 I année ; *voilà* le I toujours... Oh ! 49 I scandales.... les 51 I désert ; les II eux ! Pauvre I capitale ! *nid de commères et de casse-cous de casse- cous pour les promeneurs, de commères pour les ménages. //* Le *cancan* est 53 I perfectionnée *des belles-mères.* Quelle *gent* endiablée ! 55 I médisance ; mais 56 I grotesques, *fabuleux,* qui

4. « En 1870, François Langelier, pressé de remettre une chronique sur la ville de Québec à son éditeur, écrivait : 'Mais de quoi voulez-vous que j'y parle ? De politique ?, de commerce, d'affaires ? Mais vous ne devez pas ignorer qu'il ne s'en fait pas à Québec. Ce qui s'y passe en ce moment peut se dire en trois mots : on danse, on dîne, et l'on parle de M. Veuillot' [...] » (A. Faucher, *Québec en Amérique au XIX^e siècle,* p. 70).

5. À la diminution des activités portuaires, s'ajoutent le retrait des 3 000 hommes de la garnison britannique et de graves incendies qui détruisent des quartiers entiers. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain,* t. I, p. 157.

malfaisantes, qui se débitent et sont acceptés comme monnaie ayant cours ! C'est une atmosphère d'épingles qui vous rentrent dans la peau de tous les côtés. Vous cherchez un abri et vous croyez le trouver dans une amitié sincère, sympathique, bah ! c'est là que vous vous faites écorcher pour la vie. Je connais des gens qui, à proprement parler, ne se quittent pas, qu'on voit presque toujours ensemble, eh bien ! c'est afin de ne se rien laisser sur les côtes. Quel appétit les uns des autres, et quel ver rongeur que la langue d'un ami, d'une amie surtout ! O Dieu ! aimer tant les femmes et être obligé de les fuir....

Les fuir ! et où ? On ne peut pas faire deux pas dans les rues de Québec sans se rompre les doigts ou se désarticuler la cheville du pied. Tous les faits divers des journaux sont formés de gens aux trois quarts démolis pour avoir cru marcher sur des trottoirs, quand ils n'étaient que sur des tronçons vermoulus qui vous sautent à la figure dès qu'on les touche[6]. Et les chemins ! des effrondrements. Fuyez quand une voiture passe ; sans cela elle vous couvrira, de la tête aux pieds, d'une boue qui ne voudra plus partir. Tout est par trous et bosses ; aussi il faut voir les voitures sauter là-dedans, essieux et brancards disloqués, chevaux cassant leurs traits, piétons à la recherche des endroits guéables, et pourtant ! peu d'accidents. C'est fait exprès.

*

57 I monnaie *courante* ! C'est II monnaie *ordinaire* ! C'est 58 I atmosphère *de papiers* d'épingles 59 I côtés : vous 60 I sympathique ; bah ! 62 I qui *ne se quittent pas à proprement parler,* qu'on 63 I ensemble ; eh 65 I surtout ; *j'adore les femmes et je suis* obligé de les fuir ; *concevez-vous un pareil supplice* ? // Les II surtout ! *Ô dieux* ! aimer 67 I pas *sur les trottoirs* de 68 I doigts *de pied* ou se *démancher* la II doigts *de pied* ou I,II cheville. Tous 69 I sont *faits* de gens *à moitié* démolis 71 I,II trottoirs quand I des *bouts de planches vermoulues* qui sautent *aux yeux quand on met le pied dessus.* Et II qui sautent *aux yeux* dès 74 I,II couvrira de la tête aux pieds d'une I boue *insolente à force d'être généreuse. Jamais le nettoyeur n'y met le grattoir ou le balai ; c'est là un luxe et le luxe est le danger des sociétés modernes, – non, jamais les rues de Québec ne sont nettoyées, réparées d'une manière quelconque. Aussi, ça en devient comique ; tout* est II boue *ineffaçable autant que prodigue.* – Tout 75 I bosses ; il 76 II là-dedans, *c'est une désolation d'essieux et de brancards,* et 78 I pourtant, peu d'accidents ! C'est fait exprès. // *Maintenant <suite, ligne 165>.* // La

6. Il était alors d'usage de faire les trottoirs en bois ou en macadam ; vers 1870 on eut de plus en plus recours à des matériaux plus résistants, tels le ciment et l'asphalte.

[14] La nature ayant fait de Québec un roc, ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou.

C'est ce que le juge Caron[7] a dit dans un langage plus élégant, mais moins précis, au grand jury rassemblé pour le « terme »[8] de la semaine dernière.

L'honorable juge, qui habite le Cap Rouge, avait failli être démantibulé en passant par les ornières du chemin Saint-Louis pour se rendre à la cour. Aussi fit-il *ex abrupto* une mercuriale à la Municipalité qui, comme tous les coupables, est très susceptible. Elle voulut s'en venger, et, dans une séance subséquente, le conseiller Hearn demanda s'il était juste de faire du chemin Saint-Louis un pavé de mosaïque pour le juge et sa famille, *aux dépens des autres rues de la ville.* Un autre conseiller déclara « ne pas comprendre pourquoi l'honorable juge avait plus raison de se plaindre que le plus humble contribuable. » « Mais il en a au moins autant, » répondrai-je, ce qui me rappelle l'axiome mémorable formulé par *l'Ordre*[9], dans le dernier numéro de ce journal : «*La vérité a autant de droit d'être proclamée que l'erreur,* »[10] et j'ajouterai « par n'importe qui, fût-ce même par un juge. »

Le maire, pour ne pas rester en faute, fit remarquer « que le juge aurait dû se borner dans son adresse aux choses concer-

79 I *Correspondance particulière pour le « Pays ». //* La 80 I trou. // C'est 82 I précis *dans son adresse aux Grands Jurés* la II le *terme* de <sans guillemets> 84 I L'*hon. Juge* qui II L'honorable *Juge* qui habite *au* Cap-Rouge 85 I,II chemin *St. Louis* pour 86 II la *Cour.* Aussi 87 I la *corporation* qui II la *Corporation* qui 88 I et dans 89 I demanda *si c'était* juste I,II chemin *St.Louis* un 90 I pour *l'avantage du Juge et de* sa famille aux dépens <ital.> 91 I conseiller, *M. Jobin,* déclara ne 92 I pourquoi l'*hon. Juge* avait 93 I contribuable. Mais 94 I autant, ce 95 I dans *son numéro de jeudi dernier : La* <ital.> 96 I *l'erreur* <ital.>. Le *Maire* pour 99 I le *Juge* aurait

7. Le juge Adolphe Caron (1843-1908) devint ministre de la Milice en 1885, année de la pendaison de Louis Riel.

8. Anglicisme désignant une session au tribunal.

9. *L'Ordre* (23 novembre 1858-23 octobre 1871) eut comme collaborateurs Louis-Amable Jetté, Félix-Gabriel Marchand et Charles Laberge. Ce journal entendait faire la preuve qu'on peut être à la fois libéral *et* catholique, ce qui l'amena à donner son appui au Parti libéral-conservateur.

10. « Encore une fois, nous le demandons, s'il y a des erreurs dans notre programme qu'on nous les signale et qu'on ne vienne plus nous opposer cet argument usé de *l'inopportunité.* La vérité a droit d'être proclamée au moins à l'égal de l'erreur. Et baillonner ceux qui la confessent, c'est favoriser ceux qui la combattent » (*l'Ordre,* 4 mai 1871, p. 1).

nant l'administration de la justice, et qu'il y avait d'autres moyens d'obtenir le redressement des torts de la Municipalité, etc. » C'est ce qui n'est nullement démontré, attendu que tous les moyens tentés jusqu'aujourd'hui n'ont abouti qu'à multiplier ces torts indéfiniment, au point qu'il a fallu constituer [15] dans Québec un comité de surveillance, comme il s'en est formé un à New York pour contrôler l'administration dilapidatrice et souvent criminelle du *Tammany Ring*[11]. Toutefois, après avoir ressenti le coup et l'avoir rendu, le conseil de ville s'est vu forcé d'améliorer le chemin Saint-Louis et de *promettre qu'il ferait paver* la rue Saint-Jean.

La municipalité de Québec est comme toutes les vieilles rosses. Au premier coup de fouet, elle regimbe ; mais au vingt-cinquième, elle commence à prendre le petit trot.

*

Vous savez qu'on démolit en ce moment l'ancien bureau de poste[12] ; on en profite pour démolir quelques passants par la même occasion. La ruelle qui fait face au vieil édifice est très étroite et aboutit à l'escalier de la basse-ville où tout le monde doit passer pour se rendre à ses affaires ou en revenir ; or, on n'a rien mis là pour garer des débris qui tombent et des pierres qui

---

101 I obtenir *les redressements* des I la *corporation*, etc... » C'est ce *qu'il* n'est II la *Corporation*, etc 104 I indéfiniment au 105 I surveillance, *composé de cinquante membres*, comme 106 I New York, pour 107 I Toutefois après 108 I rendu, la *corporation* s'est II rendu, *la Corporation* s'est I forcée *de s'exécuter, et le grand jury, qui vient de faire son rapport, la félicite de la résolution où elle en est venue d'améliorer le chemin St-Louis en dehors de la porte, d'agrandir la porte Prescott, de relier par un escalier le quartier du Palais au quartier St-Pierre par la Grande batterie et de paver la rue St-Jean extra muros* < ital. > *dans toute sa longueur.* // La *corporation* de II la *Corporation* de 113 I à *partir au* petit 115 I poste, *et* on I,II démolir *aussi* quelques 118 I revenir ; on n'a rien mis pour 119 I tombent, des

11. Le Parti démocrate de la ville de New York avait été surnommé Tammany Hall. Au cours de la guerre de Sécession, l'administration de la ville de New York, alors dominée par Tammany Hall, fut accusée de corruption et on donna aux politiciens engagés dans une gigantesque entreprise de fraude, sans précédent aux États-Unis, le nom de Tammany Ring.

12. Le premier bureau de poste, situé dans l'ancienne rue du Parloir (qui passait devant l'archevêché actuel pour aller au parloir du Séminaire, placé au bout de cette allée), fut détruit par un incendie en 1841. Jusqu'en 1846, les services postaux furent installés au Château Haldimand, puis à l'hôtel du Chien d'or, jusqu'à sa démolition en 1871.

viennent sauter sur le pavé. Ce serait le moment pour « le plus humble des contribuables » de faire des remontrances ; mais nous avons ici l'habitude des ruines ; celles qui tombent ne font qu'une variété piquante au spectacle de celles qui sont tombées déjà et qui restent où elles sont, sans qu'on les enlève.

*

Les gens de notre bonne vieille ville ont adopté depuis quelque temps une nouvelle spécialité ; c'est la mort subite. Tous les jours il y a deux ou trois narquois qui se paient cette boutade aux fils d'Esculape, ce qui varie un peu les faits-divers, devenus monotones, [16] d'orteils écrasés entre deux madriers de trottoirs. La boue des rues s'est durcie depuis hier, de sorte qu'au lieu d'éclabousser quand elle vous jaillit au visage, elle vous casse une dent ou vous crève un œil ; il n'y a que l'embarras du choix. On avait craint beaucoup l'apparition de la petite vérole ; dimanche dernier les curés avaient fait les plus vives recommandations sur ce sujet à tous les prônes. Recherches faites, on a trouvé que la petite vérole en question se réduisait à deux cas de jaunisse. Rien n'est tel que de prendre ses précautions.

*

Il vient de paraître une nouvelle brochure sur la colonisation, sujet d'une haute nouveauté[13]. Vous savez que, dans la

120 I pour *le plus humble des contribuables* <ital. : cinq mots> de II pour le plus humble des contribuables <sans guillemets> de 124 I sont. // *Il y a* <voir Appendice II, [1], l. 124> // Les II sont. // Les 125 I // *Si* <*suite, ligne 247*> // *Une nouvelle spécialité des gens de notre bonne vieille ville,* c'est 127 I y *en a un ou deux* qui 128 I qui *apporte une variété de plus aux faits divers* devenus monotones d'orteils 131 I vous *saute* au 133 II la *petite-vérole* ; dimanche I vérole (*terme vulgaire qui n'est pas pour les lecteurs du Pays, picotte* <ital. : deux mots>) ; dimanche dernier, les 135 I prônes ; recherches 136 I la *terrible épidémie se réduisait à un cas qui n'en est pas un. Il n'y a rien de* tel 139 I colonisation. Vous 140 I que dans

13. Dès 1848, *l'Avenir*, organe des libéraux, et l'Institut canadien de Montréal encouragent la colonisation des Cantons de l'Est par les Canadiens français, afin d'enrayer l'émigration vers les États-Unis. Papineau lui-même avait donné son appui le plus complet à la colonisation. Dans un article du *Pays* en date du 23 mai 1871, Buies reproche au parti conservateur son indifférence envers la colonisation et les chemins de fer. Il convient cependant de noter que le gouvernement Chauveau – conservateur – avait fait adopter en 1869 une politique d'aide financière aux chemins de fer et que, par ailleurs, il avait réorganisé le « département » de l'agriculture, encouragé la création de sociétés de coloni-

province de Québec, toute la colonisation se fait par brochures. Celle-ci[14] sort des presses du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, et on y lit les préceptes suivants donnés aux colons comme base fondamentale du développement de notre jeune pays :

1° *Un colon doit être sobre et jouir d'un bon caractère.*

(Cela, bien entendu, remplace les instruments aratoires et le petit capital nécessaire pour commencer le défrichement.)

2° *Il doit avoir une bonne santé, de l'énergie et l'amour du travail.*

(Supposons qu'il soit perclus de rhumatismes, mou comme un boudin, paresseux comme un lézard, il n'a pas de chance.)

3° *Il doit avoir quelques ressources à sa disposition.*

(La brochure du *Courrier*, probablement, et beaucoup de *Petits Albert*.[15])

[17] 4° *Il lui faut faire le choix d'un lot avantageux.*

(Oui ; s'il se met sur le haut d'une montagne, le gouvernement ne lui garantit pas les moyens de communication.)

5° *Le colon, s'il se livre à une entreprise quelconque pour la première fois, doit demander conseil.*

Tenez-vous bien là-dessus, tout est en friche maintenant.

Remarquez, s'il vous plaît, que cette brochure est publiée par ordre du gouvernement provincial.

Encore une comme celle-là et le pays sera désert.

*

---

141 I Québec toute 142 I,II *de St-. Hyacinthe* <ital.>, et 143 I lit *ces* préceptes donnés 146 I aratoires, et 147 I,II commencer.) // 2° *Il* <ital.> 149 I *et de l'amour* <ital.> 154 I probablement). // 4° *Il* <ital.> 157 I Oui, s'il 160 I *conseil* <ital.> // (Tenez-vous bien là-dessus ; tout 161 I maintenant.) // Remarquez 163 I,II gouvernement *local.* // Encore

---

sation, fait passer une loi dont l'objectif était d'exempter de saisie les biens des colons, et enfin subventionné les chemins de colonisation.

14. Brochure de l'abbé J.-B. Chartier, intitulée *la Colonisation dans les Cantons de l'Est*. Les citations de Buies sont tirées du chapitre XI, « Conditions de *succès* » (p. 33-36). La brochure contient 21 chapitres : « L'émigration aux États-Unis » ; « Le luxe » ; « L'usure » ; « L'ivrognerie » ; « La honte du travail », etc.

15. Allusion au *Petit Albert* de *l'Influence d'un livre*, roman de Philippe Aubert de Gaspé. Les *Secrets du grand Albert* et les *Secrets du petit Albert*, recueils de magie populaire à bon marché, étaient attribués à Albert le Grand.

Maintenant, que je vous parle un peu politique. Tout le monde m'en casse les oreilles, je me venge sur vous. Et d'abord, je vous annonce que l'honorable M. Langevin[16], compagnon du Bain[17] et du Grand-Tronc, vient de partir pour Ottawa, ne jugeant pas sans doute qu'il lui fût nécessaire de rester pour acheter lui-même en bloc les électeurs de Québec-centre[18] ; il abandonne ce soin à des comptables ordinaires, mais il n'a pas voulu laisser la capitale sans faire une grande chose.

Vous vous rappelez qu'autrefois les épiciers avaient la permission de vendre au verre comme les aubergistes. Cet usage était tombé en désuétude, non pas parce que les épiciers l'avaient négligé, mais parce que le nombre des aubergistes était devenu si formidable que le détail des liqueurs, au milieu de la chandelle et de la canelle, ne payait plus. Aujourd'hui les épiciers se sentent repris d'un vif désir de concurrence ; aussi ont-ils [18] envoyé une députation à l'honorable Hector, lui assurant leurs votes, s'il obtenait qu'ils pussent reprendre leur petit commerce d'autrefois. L'honorable « compagnon » le leur a promis. Pendant ce temps, les amis de M. Pelletier[19] essaient de se remuer ; ils ont eu un caucus vendredi soir et vont convoquer

165 I <*lignes 30 à 78*> // Maintenant, *à mon tour de faire des cancans.* Et 167 II l'honorable *Mr.* Langevin I,II du *bain* et 168 I Grand-Tronc, *est parti hier soir* pour 169 I rester *lui-même* pour acheter en 170 I de *Québec-Centre* ; il *a laissé* ce 171 I ordinaires ; mais 174 I aubergistes ; cet 177 I,II liqueurs au I milieu *des chandelles* et 178 I,II canelle ne I Aujourd'hui, les 180 I à l'*Hon.* Hector 182 I,II honorable *compagnon* <sans guillemets> le 184 I soir, et

16. Hector-Louis Langevin (1826-1906), adjoint de George-Étienne Cartier et l'un des pères de la Confédération. Fondateur du *Courrier du Canada* (1857), maire de Québec (1857-1860) et député conservateur aux Communes successivement des comtés de Dorchester (1867-1874) et de Trois-Rivières (1878-1896).

17. Le « Très Honorable Ordre du Bain » est un Ordre de chevalerie anglais, dont font partie, notamment, le souverain, les princes du sang et quelques étrangers de marque.

18. Hector-Louis Langevin fut élu sans opposition aux élections provinciales de juin 1871, peu de temps après la chute de la Commune de Paris. Habilement, les « bleus » assimilèrent les « rouges » du Canada aux « rouges » de Paris, tenus responsables de l'exécution de l'archevêque de Paris, et du double incendie de l'Hôtel de Ville et des Tuileries.

19. Pantaléon Pelletier (1837-1911), avocat, journaliste, membre du Parti national, élu député de Kamouraska aux Communes en 1872 contre Basile Routhier.

ces jours-ci une assemblée publique, sur laquelle ils comptent pour porter un grand coup.

Des assemblées publiques ! vous savez ce qui en est presque toujours résulté pour les libéraux. Presque toujours ils y ont remporté les triomphes de la parole, et, séduits par les acclamations du peuple, ils s'endormaient sur leurs lauriers, attendant avec une dédaigneuse confiance la victoire des polls. Certes, il n'est pas difficile de parler mieux et surtout plus vrai que les orateurs panachés du gouvernement, et le peuple, tant qu'on ne s'adresse qu'à son bon sens et à ses instincts libres, accepte plus volontiers des vérités même dures que des phrases mielleuses dont il devine l'objet. Mais ce n'est pas tout d'avoir pour soi la vérité en face d'une population habituée à une grossière corruption politique[20]. Les leçons des hustings[21] sont vite oubliées, tandis que l'action incessante, matérielle, s'exerçant directement sur toutes les faiblesses, subjugue facilement l'individu isolé qui ne peut puiser, ni dans ses connaissances ni dans sa vertu, assez de force ou assez de raison pour résister aux embûches de l'intérêt. C'est par l'action que le parti conservateur nous a toujours vaincus, c'est par l'inaction que nous avons toujours succombé. Le découragement, en outre, s'empare bientôt de nous, parce que nous ne disposons pas d'autant de moyens que nos adversaires ; nous disons qu'il [19] n'y a rien à faire, que

185 I,II publique sur 188 I pour *ces* libéraux 189 I,II et séduits 190 I lauriers, *tenant l'élection dans les deux mains,* attendant 191 I victoire *du poll.* Certes 194 I libres, *admet* plus volontiers des *explications justes et des raisons* même 196 I avoir, *avec* soi, la vérité *auprès d'une population pauvre, ignorante,* habituée 199 I matérielle, *directe,* s'exerçant sur 202 I vertu, *la force ou la raison de résister.* C'est II vertu assez 205 I succombé *! Il est vrai que nous ne disposons pas d'autant de moyens, de puissance ou de contrôle ; mais nous pourrions au moins avoir autant d'activité. Or le découragement nous prend vite,* nous disons

20. « La violence, la brutalité, la fraude sous toutes ses formes deviennent les traits dominants de nos campagnes électorales » (J. et M. Hamelin, *les Mœurs électorales dans le Québec,* p. 68). Une première réforme électorale, votée en 1875, apportait plusieurs changements aux pratiques en vigueur, notamment l'introduction du scrutin secret, adopté par l'Angleterre en 1873 et par le gouvernement fédéral canadien en 1874. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain,* t. I, p. 279-280.

21. Mot anglais désignant les tréteaux dressés sur la place publique, durant une campagne électorale, à l'usage des orateurs qui haranguaient la foule. C'est en 1875 que fut supprimée la mise en nomination à main levée, pratique qui donnait lieu parfois à des rixes sanglantes.

tout est inutile, qu'il n'y a pas d'opinion publique... ; nous négligeons les moyens grossiers, mais décisifs, et nous arrivons au parlement avec une phalange oppositionniste de dix ou douze membres, contre quarante ministériels[22].

Si vous voulez avoir une idée du génie politique de notre race et de l'intelligence que le peuple apporte en moyenne aux questions qui s'agitent autour de lui, retenez cette exclamation échappée à un brave homme discutant avec plusieurs autres sur les mérites et les torts respectifs du ministère. Je l'entendis par hasard, comme font toujours ceux qui prêtent attentivement l'oreille : « Quoi ! disait ce digne électeur, vous voulez que je sois en faveur d'un gouvernement qui nous a voté un nouveau péché ? – – Un nouveau péché ! s'écrièrent tous ensemble les auditeurs ébahis. – – Mais oui, un nouveau péché ; comme s'il n'y en avait pas assez déjà ! le gouvernement ne nous a-t-il pas voté la *Calomnie anglaise* ?...[23] »

Et voilà pourtant les hommes à qui l'on sacrifiera, pour avoir l'honneur de les représenter, sa santé, sa fortune, ses affai-

208 I publique, *que le peuple est un troupeau de moutons,* et II publique, nous 210 I douze contre quarante ministériels. // *Je crains bien que le spectacle des vingt dernières années ne se reproduise cette fois encore dans les élections de Québec-centre. Je ne vois aucune organisation, aucune concentration de forces actives et agissantes, aucune réunion d'efforts. Il faudrait un comité central déjà formé et des sous-comités en pleine opération. Il n'y a rien de tout cela, et M. Langevin qui, sans doute, a déjà préparé la plupart de ses moyens d'action, surprendra un beau matin les citoyens de Québec-centre par un bref d'élection qui ne laissera plus de temps aux libéraux de former leurs rangs.* // Si 212 I *Correspondance particulière du « Pays ». // J'arrive* <voir Appendice II, [1], l. 212> // Si 216 I torts *relatifs* du ministère, *je* l'entendis 218 I digne *descendant de nos pères,* vous voulez que je sois *pour ce* gouvernement qui *vient de nous voter* un 220 I péché ! – *Comment* ! un nouveau péché ; s'écrièrent II péché ! – Un 221 I auditeurs. Mais I péché, comme 222 I déjà, le II nous *a t'il* pas 223 I anglaise ? ... » <Voir Appendice II, [1], l. 223> // Et voilà

22. Aux élections provinciales de 1867 et 1871, les libéraux recueillirent respectivement 14 et 20 sièges, et les Conservateurs 50 et 45. Notons que le principe du suffrage universel n'est pas encore acquis et que le droit de vote est lié à la propriété. Ainsi, en 1871, le nombre d'électeurs inscrits ne représente que 14.8% de la population. Par ailleurs, seuls les propriétaires masculins de plus de 21 ans peuvent se prévaloir des dispositions de la loi.

23. Jeu de mots sur *Colombie anglaise.* En effet, la Colombie britannique subordonnait son entrée dans la Confédération canadienne à la promesse de construction d'une ligne de chemin de fer la reliant à l'Est. Des libéraux, dont Buies, s'y opposèrent, prétextant que la priorité en matière de chemin de fer devait être accordée à l'Est, notamment au Québec.

res, son repos, sa famille, tout, tout ce qu'on a de plus cher ! Idiots de candidats !

*

Québec-est est muet comme la tombe dont ses chantiers abandonnés, ses quartiers dépeuplés, ses industries éteintes, sont l'image désolante.

Quartiers dépeuplés ! oui, certes : il reste à peine quelques ouvriers pour des travaux de détail, là où retentissaient autrefois les mille haches des charpentiers [20] et où foisonnait ce rude peuple, plein d'un patriotisme chatouilleux et sur lequel la corruption glissait comme l'eau sur les roches polies. Je devrais dire *quartiers en ruines*, car c'est à peine si quelques pâtés de maisons en briques, malingres, chétifs, apparaissent sur les emplacements encore noirs des derniers incendies[24]. Çà et là de larges espaces vides que l'industrie ne vient plus animer ; et, cependant, il y avait là autrefois des maisons joyeuses, vivantes, des rues entières où l'on sentait courir le souffle du travail et le mouvement rénovateur ! Quelle décadence ! Et dire que ce reste de peuple qui souffre, qui gémit, qui se lamente, qui comprend qu'il lui faut l'annexion[25] à tout prix, se vendra à la livre

229 I éteintes sont 231 I certes ; il 234 I patriotisme *indomptable* et II chatouilleux, et 236 I quelques *blocs* de 237 I briques *maigres, craintifs, s'élèvent* sur II briques, *maigres, craintifs*, apparaissent 238 I derniers *feux*. Ça 239 I l'industrie *humaine* ne vient plus *combler* ; et I,II animer, et cependant 240 I des *rues entières et des maisons animées, joyeuses ! quelle* décadence ! *et* dire 244 I prix, *ira se vendre* à

24. À la fin de mai 1870, un incendie détruisit plus de quatre cents maisons à Québec.

25. L'annexion aux États-Unis constituait un des quatre articles du programme de *l'Avenir* de 1849, les trois autres étant l'abolition des réserves du clergé protestant, l'abolition du système des dîmes et de la tenure seigneuriale. En 1870, le mouvement annexionniste connut un regain de popularité. L. Fréchette prononça des conférences aux portes des églises en faveur de l'annexion ; Papineau lui-même écrivit une lettre, reproduite dans les journaux, au Dr Cadieux, secrétaire de la Société française de tempérance et d'éducation de Syracuse, dans laquelle il souhaitait l'annexion aux États-Unis.

au premier braillard intrigant qui lui sera expédié pour les élections !...

*

Si l'honorable Hector Langevin n'est pas élu par acclamation, ce n'est pas ma faute ni celle de M. Joseph Hamel, négociant en gros et cabaleur en détail de la bonne vieille ville. La candidature de M. Pelletier est devenue un mythe, personne ne s'en occupe ; la liste qu'on devait faire signer en sa faveur est invisible, les gros bonnets qui voulaient l'élire ne se mêlant de rien : « Nous voterons, disent-ils, mais ce n'est pas à nous de nous mettre sur le chemin pour notre candidat. » Et c'est ainsi que ces incomparables citoyens que vous entendez gémir, brailler à cœur de jour, dire qu'il leur faut un changement de régime ou la mort, qu'il faut l'annexion quand même ou aller au diable, c'est ainsi qu'ils *changent de régime* lorsque la seule occasion favorable s'en offre à eux.

[21] « Ils ne veulent pas se mettre sur le chemin » ! tout est là. Voilà le Canadien d'aujourd'hui, inerte, passif, qui soupire et qui désire, mais qui, pour avoir ce qu'il désire, trouve que le moindre effort est déjà trop grand.
– – Si M. Pelletier est élu, ah ! quel bonheur ! S'il ne l'est pas, ah ! c'est malheureux... et l'on se couche en répétant qu'il faut un changement de régime.

---

245 I intrigant *que le ministère lui enverra pendant* les élections. // *Dans le comté de Beauce, M. Fortier essaie de faire un simulacre d'opposition à M. Pazer, mais c'est pour le fun* <ital.>, *comme on dit ici.* // *On est à peu près certain des comtés de Montmagny et de l'Islet ; l'honorable M. Letellier et M. Fournier seront élus.* // *Dans le comté de Québec, W. Evanturel, homme actif, persistant, me paraît faire beaucoup plus de besogne que son concurrent supposé, M. Chauveau. Ce qu'est M. Évanturel, vous pouvez le voir par le Canadien* <ital.>, *journal qui ne bronche pas, ne se laisse pas détourner un instant de la voie ou du but, ne néglige pas un accident, pas un côté faible, pas une occasion de frapper. Voilà le vrai journal de parti qui ne ménage rien et qui cependant fait une guerre toujours loyale. Aussi l'influence du Canadien* <ital.> *est-elle considérable et compte-t-elle pour beaucoup dans les préparatifs de la bataille.* // *J'apprends* <suite, lignes 341-349> // Si 247 I *Correspondance particulière du « Pays »* // Québec, 3 mai // Si *l'Hon.* Hector 248 II de *Mr.* Joseph 250 II de *Mr.* Pelletier I mythe ; personne 251 I la *réquisition*, qu'on I faveur, est *déjà suspendue* ; les 252 I se *mêlent* de 255 I ces *gens de Québec*, que II ces citoyens que 257 I l'annexion *à tout prix* ou 258 I changent *le* régime <ital. : trois mots> 260 I chemin. » *Tout* est là ; *voilà* le 261 I Canadien *de nos jours*, inerte, passif, *immobile ; il soupire et désire ; mais, pour avoir, c'est un trop grand effort.* Si 264 I pas .... c'est malheureux ! et 266 I changement. *Aussi l'Evénement* <ital.> *a-t-il bien raison de dire que le ministre local ne sera pas sérieusement en cause dans les élections prochaines.* <ital. : dix mots> On

On s'attendait à une véritable révolution politique dans Québec-centre ; on ne savait sur quel candidat annexionniste arrêter son choix, tant il y en avait !... Tout d'un coup, plus d'annexion, plus de candidats. Que voit-on ? Tout simplement l'honorable Hector qui, pendant une semaine, n'a l'air de rien du tout, ne fait aucun bruit, donne tous ses contrats et décampe sans qu'on le sache à peine, laissant M. Joseph Hamel chargé d'inscrire ses partisans.

Meilleur lieutenant ne pouvait être choisi. M. Joseph Hamel, voilà un homme à *réquisitions*[a] ! c'est un vrai Prussien. Il *se met sur les chemins*, celui-là. Ce n'est pas parce qu'il est marchand en gros et l'un des porte-bourses de Québec qu'il dédaigne les moyens de faire élire le candidat de son choix ; c'est au contraire à cause de cela qu'il se donne du mal. Aussi c'est sur lui que pleuvent les quolibets, les invectives, les attaques journalières. Mais quoi ! que fait donc M. Hamel, sinon ce que vous devriez faire vous-mêmes, plaignards libéraux toujours prêts à critiquer et à craindre, jamais à agir. Plût aux cieux que nous eussions dans nos rangs plusieurs Joseph Hamel ! nous pour[22]rions au moins disputer les élections, au lieu d'être réduits au rôle d'impuissants dédaignés.

Et savez-vous ce que produit chez des hommes de cœur ce spectacle d'une inertie démoralisante qui laisse tout sacrifier ? le croirez-vous ? Je l'ai entendu dire plusieurs fois déjà par des gens sérieux, de position très respectable : « Les insurgés de Pa-

a. « Réquisition » est un mot passé dans la langue politique en Canada. On l'emploie pour sollicitation, demande, quelquefois pour enrôlement dans les rangs d'un parti.

---

268 I Québec-centre : on 269 I,II avait..... Tout 270 I simplement *M.* Hector 271 I,II Hector *pendant une semaine, qui* n'a 272 I et *file* sans 273 II laissant *Mr.* Joseph I chargé *de la réquisition.* Meilleur 275 II choisi. *Mr.* Joseph 276 I un *réquisitionnaire* ! <ital.> C'est II *réquisitions ?* <ital.> c'est I,II <sans note> I,II vrai *prussien.* Il I Prussien. *Il est sur les chemins,* <rom. : cinq mots> celui-là II *Il est sur* <ital. : trois mots> 277 I,II celui-là ! Ce 278 I dédaigne de faire 279 II choix ! c'est 282 II donc *Mr.* Hamel 284 I,II et à *geindre,* jamais I que *vous en eûssiez un seul comme lui dans nos rangs, et que vous pourriez contester une élection, sinon la gagner, loin de vous réduire* au rôle 285 II Hamel, *et* nous 286 II élections, *loin* d'être 290 I le *croyez*-vous

ris[26] ont bien raison : quand on a affaire à un peuple qu'aucune expérience ne peut éclairer, quand on ne voit en haut que des avachis satisfaits auxquels tout soin public répugne, et en bas qu'une masse ignorante prête à bénir sa misère et ceux qui en sont les auteurs, il n'y a qu'une révolution radicale et les violences d'une minorité exaspérée qui puissent changer l'état des choses. » Aussi je vois ces hommes énergiques, dévoués, qui comptaient sur un mouvement annexionniste, devenir sombres, irrités, brefs dans leurs paroles et comme travaillés d'une colère sourde que le dégoût même ne parviendra pas à comprimer longtemps.

*

Passons à Lévis. Ah ! ici du moins je respire, ici il y a des hommes : il est vrai que ce sont surtout des jeunes, mais il n'y a plus que ceux-là aujourd'hui. Si tous les vieux voulaient céder la place aux jeunes, on referait le parti libéral en un clin d'œil et l'on retrouverait les bonnes années.

À Lévis, ce n'est pas une lutte d'hommes qui se fait comme dans la plupart des autres comtés, c'est une lutte de principes, c'est l'idée d'annexion représentée par Fréchette contre le *statu quo* vermoulu ; c'est en[23]core la guerre au double mandat[b] contre lequel le comté s'affirme énergiquement. Le poëte, devenu politique, se multiplie sur tous les points. Dimanche dernier, le

b. On appelait alors « Double mandat »[27] l'investiture dans le même député d'un mandat à la Chambre fédérale et d'un autre mandat à l'Assemblée provinciale.

292 I raison ; quand 295 I misère *et le gouvernement qui en est l'auteur,* il 298 II Aussi, je 299 I annexioniste *aux prochaines élections,* devenir 300 I paroles, comme 303 I respire. *Ici* il y a des hommes ; il 304 I,II surtout *les* jeunes I jeunes ; mais 307 I années. *Fréchette est partout et le docteur Blanchet n'est nulle part. Des renseigneurs positifs qui, ce matin même, me permettent de vous annoncer que la ville de Lévis qui compte 1600 voteurs, et qui a toujours été presque unanime en faveur de M. Blanchet, est aujourd'hui presque également divisée entre les candidats. // Ici,* ce n'est 309 I lutte *véritable* de 310 I l'idée *de l'*annexion 311 I la *lutte* au I,II <sans note> 313 I dernier, *il parlait à l'église St-Joseph, tout près de Lévis ; le docteur, comptant sur son absence, était en frais de le démolir à l'église de Notre-Dame ;* on II dernier le

26. Buies, qui n'éprouvait aucune sympathie pour la Commune et les Communards, tirait ses informations d'une de ses feuilles favorites, *le Courrier des États-Unis,* journal français publié à New York et violemment anti-communard.

27. Dès 1868, Marchand avait réclamé l'abolition du double mandat qui fut supprimé par une loi fédérale de 1873. Seuls les sénateurs y eurent encore droit.

docteur Blanchet[28] était en train de le démolir en son absence devant quelques centaines d'auditeurs ; on vient prévenir Fréchette ; de suite il accourt au moment où le docteur, se balançant dans sa téméraire sécurité, expliquait pour la trentième fois sa fameuse conversion du rouge vif au bleu opaque, faite en 1861, à la suite d'une vision... C'est toujours comme cela. En apercevant son antagoniste, le docteur voulut l'attaquer personnellement : « C'est un homme qui a été chassé de toutes les villes des États-Unis, s'écria-t-il, c'est un homme qui n'a jamais rien pu faire, c'est un aventurier, un ci, un ça... »

Tous les regards se portent sur Fréchette dont vous connaissez la vigoureuse charpente : « Mais s'il avait été chassé de toutes les villes, hasarda quelqu'un, il ne serait pas si gras qu'il l'est... » Rires et cris de « Fréchette ! Fréchette ! » Le poëte monte sur le perron de l'église et, en moins de dix minutes, soulève les acclamations de tout ce monde qui n'était venu là que pour applaudir son concurrent. Celui-ci ne se possédait plus, lui, l'orateur de husting par excellence, toujours maître de lui-même ; il tremblait de colère et, depuis lors, il a tant tremblé qu'on le reconnaît à peine ; il est devenu pâle, défait, de rubicond, d'épanoui qu'il était jadis. Les femmes ne le reconnaissent plus, elles dont l'enthousiaste faveur lui avait valu presque tous [24] ses triomphes. Ô dieux ! être abandonné des femmes quand la disgrâce commence à poindre à l'horizon des jours heureux, être abandonné des femmes lorsqu'on leur doit tant, c'est arriver d'un trait au fond de la coupe et avaler la lie pleine de fiel !

---

319 I vision – *c'est* toujours comme cela – *les bleus sont presque toujours visionaires.* – En II cela.... En 320 I antagoniste, *il* voulut II antagoniste, *le Dr.* voulut I personnellement *par la diffamation et l'injure.* « C'est 322 I États-Unis, qui 323 I aventurier, *un* ...., *etc.* // Tous 325 I la *fraîche allure, la* vigoureuse 326 I villes, *hasarde* quelqu'un I qu'il est. « Rires II qu'il est .... « Rires 327 I de «*M.* Fréchette, *M.* Fréchette. » Le II « Fréchette, Fréchette. » Le 328 I et en I minutes *soulevait* les 330 I pour *entendre et* applaudir son concurrent. – Celui-ci, *paraît-il,* ne 331 I lui, *l'homme froid, maître de lui-même, l'orateur de husting par excellence* ; il tremblait *convulsivement* de colère et depuis lors il 333 I rubicond, *rose,* épanoui 335 I l'enthousiaste *appui* lui 336 I,II Ô *Dieux* ! être 337 I à *pointer* à 338 I femmes *quand on n'est rien que par elles,* c'est 339 I et *boire* la 340 I fiel ! // <Voir Appendice II, [1], l. 340> // suite, ligne 125 // J'apprends

---

28. Jean Blanchet (1843-1908), avocat, candidat du Parti conservateur ; défait aux élections fédérales de 1872, dans la circonscription de Beauce.

J'apprends à l'instant que le *Courrier du Canada*, journal ultra-conservateur, est menacé d'être mis à l'index pour avoir adopté le fameux programme ultramontain[29]. Vicissitude des choses humaines ! Voilà le *Courrier du Canada*[30] qui prend la place du *Pays*, organe des libéraux. 345

Allons, il est temps que je vous dise adieu. L'heure de la malle a sonné au cadran des âges, et chaque minute qui s'écoule me rappelle que le Grand-Tronc[c] n'attend jamais, quoiqu'il fasse toujours attendre.

c. Principale ligne de chemin de fer du Canada[31].

341 I,II Canada <ital.> est 343 I ultramontain. *M. le grand vicaire Casault vient de le renvoyer.* Vicissitude 345 I Pays <ital.> ! // *L'Evénement* <ital.> *continue d'accabler de son sarcasme froid et incisif* les quatre journaux *ultramontains en déroute. M. Fabre a trouvé un mot pour peindre le nouveau parti fourvoyé dès le premier pas : il l'appelle le parti Catolico-Trifluvien* <ital.> // *Je vous dis* adieu ; *l'heure* de 348 I,II <sans note>

29. Aux élections provinciales de 1871, l'aile ultramontaine du Parti conservateur lança le *Programme catholique*, dont l'objectif avoué était l'instauration d'une force politique catholique permanente au Québec, exigeant des candidats qu'ils soumettent leurs principes d'action politique à la doctrine de l'Église. Ce programme, rédigé par A.-B. Routhier, fut appuyé par Mgr Bourget et Mgr Laflèche, mais désapprouvé par Mgr Taschereau. Un seul programmiste fut élu en 1871, François-Xavier Trudel, dans le comté de Champlain.

Le programme catholique reprenait presque intégralement le contenu d'une lettre pastorale de Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, dans laquelle on pouvait lire : « L'adhésion pleine et entière aux doctrines romaines en religion, en politique et en économie sociale doit donc être la première et la principale qualification que les électeurs catholiques devront exiger du candidat catholique [...]. En deux mots, nous voulons sauvegarder à la fois l'honneur de la Patrie et la liberté de l'Église, et tout notre programme peut se résumer dans ce motto : 'Religion et Patrie'. » Voir Jean-Louis Roy, *les Programmes électoraux du, Québec*, p. 16-18.

30. Le *Courrier du Canada* (2 février 1857-11 avril 1901) fondé par H.-L. Langevin (cf. *supra*, n. 6) et dont l'éditeur-imprimeur Léger Brousseau fut le propriétaire de 1861 à 1873. Principaux collaborateurs : Arthur Casgrain, Stanislas Drapeau, A.-B. Routhier et Ernest Gagnon.

31. Le Grand-Tronc, compagnie formée en 1853, construisit des voies jusqu'en 1860. Son réseau s'étendait de Sarnia à Rivière-du-Loup, en passant par Montréal, Saint-Hyacinthe et Richmond. À cet endroit, un embranchement reliait la voie principale à Portland, dans le Maine, assurant ainsi à Montréal un débouché sur la mer à l'année longue.

Le développement des voies ferrées fut plus rapide en Ontario qu'au Québec : en 1867, le Québec en comptait 945 km et l'Ontario 2 285. Voir A. Faucher, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, p. 48-64.

[2]
Élection de l'hon. Hector Langevin, compagnon du Bain, dans Québec-Centre.

Vendredi, 9 juin. [1871]

[24] Je l'ai vu ; tout est consommé. Quelle misère ! Ils avaient signé, disait-on, plus de quinze cents, pour porter à la candidature de Québec-centre l'honorable Hector Langevin[1]. Il n'y avait pas d'opposition, ni songeait-on à en faire ; c'était une élection par acclamation, et le candidat si populaire allait être porté aux hustings sur les mille bras de ses adorateurs, puis ramené en triomphe. Ce matin, je m'éveillai, croyant entendre au loin les voix confuses de la multitude [25] acclamant l'élu ; j'avais comme un transport d'impatience, et, à peine habillé, je me précipitais dans la rue pour respirer l'atmosphère brûlante de la foule. Il était dix heures ; de loin j'aperçus le husting, je courus vivement, croyant entendre déjà le peuple frémissant appeler son idole, j'arrive... désert ! Pas un être vivant auprès de ce husting qui semblait s'être dressé seul au sein de l'oubli ; pas un passant qui s'arrêtât même pour le regarder ; aucun groupe, pas de curieux, et les ouvriers de cette œuvre improvisée l'avaient fuie comme frappés de remords. Alors je montai, lentement cette fois, le cœur saisi, jusqu'à la demeure de l'honorable Hector ; celui-ci avait convié ses amis à venir le chercher pour se

VARIANTES : I : « Correspondance particulière du 'Pays' », *le Pays*, 13 juin 1871, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 20-25.

2 I *Correspondance particulière du « Pays »* 17 I idole : j'arrive I,II désert. Pas 19 I passant *isolé* qui I regarder, aucun 20 I curieux et 21 I montai lentement 22 I,II Hector *qui* avait 23 I,II le *prendre* pour

1. Sur la procédure de mise en nomination, voir *supra*, chronique 1, n. 21.

rendre à la nomination des candidats. Là, rien non plus, pas un signe de manifestation, pas le plus petit rassemblement, pas une tête aux croisées des maisons. « Est-ce une illusion, me demandai-je, et me serais-je trompé de jour ? » J'arrêtai quelques amis ; ils me dirent que c'était bien aujourd'hui, vendredi, le 9 juin. Ils me regardèrent, étonnés, et continuèrent leur route ; moi, je restai sur place, les yeux rivés sur cette maison où devaient s'agiter en ce moment de si grandes espérances. Je restai là près d'une demi-heure, fixé dans cette contemplation indécise qu'on éprouve au sein des solitudes, puis je partis comme un boulet pour le lieu de la nomination, déterminé à ne pas rêver les yeux tout grands ouverts.

Là je trouvai à peu près deux cents individus se regardant les uns les autres, se faisant des questions, se demandant quelle était cette plaisanterie, puis enfin l'officier-rapporteur juché sur le husting comme un merle sur son perchoir. Tout à coup il se fait un petit [26] bruit, un mouvement insensible d'épaules qui se déplacent, je regarde..... l'honorable Hector venait de se faufiler, honteux, surpris, le long du groupe, afin d'arriver comme inaperçu au husting solitaire. MM. Chauveau[2], Simard[3], Daniel et quelques dévoués l'accompagnaient en silence. Mais aussitôt, ô peuple ! que tu es grand dans tes réveils ! « Trois hourrahs pour M. Langevin » s'écrie une tête nue qui se détache sur le flanc du husting, et quarante voix enrouées, avinées, criardes, répètent « Trois hourrahs pour M. Langevin. » Ces quarante voix étaient celles de quarante individus engagés, soudoyés à l'avance, aux trois quarts ivres, qui s'étaient emparé des abords

24 I,II nomination. Là 26 I croisées *de la maison.* Est-ce II croisées *de la maison.* « Est-ce 27 I,II jour ? » *j'*arrêtai 29 I,II regardèrent étonnés et 31 I restai près d'une demi-heure *bercé* dans 34 I le *meeting*, déterminé 37 I demandant *aussi eux* quelle 38 I plaisanterie, *et* l'officier-rapporteur 42 I surpris, *il se glissait* le I,II groupe *pour* arriver 44 I dévoués *prêts à toutes les déceptions*, l'accompagnaient 45 I réveils : « Trois 47 I criardes *répondent* « Trois II criardes, *répondent* « Trois

2. Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890), avocat, professeur, écrivain, surintendant de l'Instruction publique (1855-1867), Premier ministre (conservateur) du Québec (1867-1873), doyen de la Faculté de droit de l'Université Laval (1884). Fondateur et directeur du *Journal de l'Instruction publique*, auteur de poèmes, d'essais, de souvenirs, de biographies et du roman *Charles Guérin* (1853).

3. Georges-Honoré Simard (1817-1873), élu député conservateur de Québec-Centre à l'Assemblée législative en 1867. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur l'autre personnage, Daniel.

du husting et qui vociféraient comme des forcenés au milieu du silence morne de tout le reste des assistants[4].

Être ministre fédéral, être élu par acclamation, et ne trouver, autour de l'estrade que l'on gravit pour y cueillir le triomphe, qu'un ramassis repoussant de vauriens en goguette qui vous applaudissent, quelle honte ! Et cependant, voilà ce qu'a accepté M. Langevin. Les ouvriers, qui travaillent à la démolition du bureau de poste et à d'autres ouvrages publics, avaient tous reçu congé afin de grossir la foule, et une bande de voyous, pris dans Saint-Roch[5] parmi la plus épaisse crapule, se tenaient en groupe compact, prêts à toutes les violences, tellement que, ne trouvant pas d'adversaires à combattre, ils se prirent de querelle entre eux et échangèrent des coups de poing pour essayer leur force. C'était hideux et humiliant. Derrière ce groupe de pendards se tenaient cent cinquante à deux cents spectateurs froids, immobiles, confus, muets, surpris de se voir là, attendant.

[27] Enfin, après la lecture de la proclamation et les autres formalités requises, l'honorable Hector leva son chapeau et fit signe qu'il allait parler.

« Cieux, écoutez ma voix ! Terre, prête l'oreille ! » non : « Électeurs libres et intelligents de la division centre de la grande ville de Québec » !... Aussitôt que j'entendis ce début, je partis à la course, j'en avais de reste, j'allai me réfugier sur une galerie voisine pour n'avoir pas à entendre, mais seulement à regarder.

---

52 I assistants. Être 53 I,II trouver autour 54 I,II triomphe qu'un 55 I goguette *pour vous applaudir*, quelle 57 I,II ouvriers qui 58 I,II publics avaient 59 I,II voyous pris dans *St. Roch* parmi 60 I crapule, *et payés probablement*, se 61 I,II que ne 63 I pour *utiliser* leur 64 I force *perdue*. C'était 69 I,II Hector *tira* son 71 I voix, terre, prête l'oreille »non. « Électeurs 73 I Québec »... Aussitôt 74 I avais *assez*, j'allai 76 I regarder *car, je vous assure, c'était pour moi un spectacle inattendu et douloureux que cet irrémédiable aplatissement de tout un peuple qui ne songe pas même à aller saluer de sa présence l'homme qu'il a choisi pour être son image. Où en sommes-nous donc, grands dieux et faut-il crier, à l'instar de Kaskiaska mourant « finis... »* <ital.> *j'allais dire Finis Canada,* <ital. : deux mots> *mais c'est impossible, depuis que M. Cartier a chanté Ô Canada, mon pays, mes amours,*

---

4. Voir *supra*, chronique 1, n. 21.

5. Le quartier Saint-Roch, situé en bordure de la rivière Saint-Charles, était composé en grande majorité d'ouvriers émigrés des campagnes. On l'avait surnommé, dès 1842, le « boulevard français » de Québec.

M. Langevin a la voix forte ; on ne le dirait pas à voir sa petite bouche pincée qui a l'air d'envoyer des sifflements plutôt que des sons, mais c'est comme ça. Cette voix de l'honorable compagnon du Bain m'arriva éclatante, perçante, jusqu'à mon refuge. « Je veux représenter la cité de Québec, dit-il d'abord, sans faire aucune distinction de race ou de religion. » Voilà qui est grand, mais ce n'est pas conforme au programme catholique, la plus grande chose qui ait jamais été imaginée. Il y a des nuances dans le sublime. Après cet exorde qui révélait un puissant orateur populaire, l'honorable Hector a parlé du chemin de fer du Pacifique[6] et a renouvelé la déclaration qu'aucune taxe nouvelle ne serait imposée au pays pour sa construction, parce que le gouvernement l'abandonnait aux compagnies particulières. Ici, les quarante voix crièrent « Hourrah pour M. Langevin », probablement parce qu'il venait de prendre un verre d'eau.

Puis, développant cette féconde conception du chemin du Pacifique canadien qui coûterait cent cinquante millions, s'il y avait dans le monde assez d'idiots riches pour l'entreprendre, à côté de la ligne parallèle que les [28] Américains construisent[7], l'honorable Hector s'est écrié que la Confédération deviendrait le grand entrepôt du commerce de l'Asie ; et, emporté par les mouvements de son imagination trop sensible, en face des splendides horizons qui s'ouvraient devant nous, il s'exclama, en parlant des Chinois et des Cris de la Colombie Anglaise[8] : «*Nos frères du Pacifique* » et il étendit les bras comme pour les embrasser. Ce cri de l'âme arriva jusqu'à mes oreilles plus sonore

< ital. : six mots > *il n'y a plus moyen de rien faire de poétique avec ce nom là. // Mais* M. Langevin

79 I ça : *on n'est ministre fédéral en somme que pour tromper. Quand on est simplement ministre local, on ne trompe pas les autres, on se trompe soi-même, comme M. Robinson dans ses comptes.* Cette 80 I,II du *bain* m'arriva 89 I,II particulières. *Ca, ce n'est pas malin ; il est bien clair que nous ne serons jamais taxés pour un chemin de fer qui ne se fera jamais.* Ici 96 I côté *d'une* ligne 98 I l'Asie, et 101 I,II des *Crics* de

6. Le Parti national s'opposait à la construction du chemin de fer du Pacifique, qui devait relier la Colombie britannique à l'Est du Canada (voir *supra*, chronique 1, n. 23).

7. Il s'agit sans doute du chemin de fer transcontinental américain qui relie la côte atlantique au Pacifique dès 1869.

8. La Colombie britannique comptait en 1871, 16 000 blancs, 1 000 Chinois et 45 000 métis.

que tout le reste. En ce moment, un gros muffle, face d'hippopotame repu, empoignant le husting de ses deux bras pour ne pas tomber, hurla encore une fois : « Hourrah pour M. Langevin. »

Ceci fut le signal de nombreux cris : « Pelletier, Pelletier », et une grêle de coups de poing s'ensuivit entre les pochards qui entouraient l'estrade et qui étaient trop ivres pour se reconnaître entre eux. Mais ce fut l'affaire d'un instant, et l'élu par acclamation reprit : « Mes frères (il confondait, il avait toujours les Chinois dans la tête), mes frères, à propos de la navigation libre du Saint-Laurent, nous n'accordons presque rien de nouveau aux Américains ; ils ont toujours joui de cette navigation librement, excepté entre Coteau-du-Lac et Montréal, et c'est ce petit bout du fleuve seulement que nous leur donnons de plus par le traité de Washington[9], mais ils n'ont pas l'usage de nos canaux, qui restent pour eux dans leur condition antérieure.

« Et à propos des pêcheries, la plus grande question de toutes pour la Confédération Canadienne, notre représentant à Washington, Sir John A. Macdonald, a protesté contre l'abandon qui en était fait aux États-Unis. Mais on lui a répondu : « Signez toujours le [29] traité, puisqu'il y a une clause qui stipule qu'il devra être ratifié par le parlement fédéral. »

Vous voyez le truc : comme si l'Angleterre et les États-Unis allaient signer un traité pour rire, à la condition qu'il soit ratifié par le Canada !...

---

104 I reste ; *je me l'explique : comme il n'y avait personne autour de l'estrade, la voix était plus libre et partait de plus loin.* En 110 I trop *souls* pour 114 I,II du *St. Laurent*, nous 115 I,II aux *américains* ; ils I,II toujours *eu* cette navigation *libre*, excepté 118 I,II canaux qui 119 I antérieure. // Et 123 I répondu : «*signez* toujours 125 I fédéral. » Vous

---

9. Le traité de Washington, signé en 1871, apportait une solution aux diverses questions en litige entre le Canada et les États-Unis. Les Américains acquirent le droit de libre navigation sur le Saint-Laurent et les Grands Lacs, ainsi que le droit de pêche dans les eaux territoriales canadiennes pendant dix ans.

Pour la première fois de son histoire, le Canada prit part aux négociations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis en la personne de son premier ministre, John A. Macdonald. Toutefois, le Canada ne parvint pas à convaincre les Américains de renouveler le Traité de réciprocité, ni de verser des dédommagements aux victimes des incursions des Féniens en territoire canadien. Les Féniens, installés aux États-Unis, étaient des nationalistes Irlandais qui, pour promouvoir la cause de l'indépendance irlandaise, organisaient périodiquement des raids au Canada.

Il y a des ficelles politiques qui sont comme les câbles du *Great Eastern*[10] ; si on ne les voit pas, c'est qu'elles bouchent les yeux.

Son speech en français débité, l'hon. Hector l'a répété en anglais, ce qui ne valait pas mieux ; puis M. Chauveau a dit quelques paroles bien senties, mais peu appréciées ; M. Simard est venu ensuite et a témoigné de l'honneur qu'il s'était fait à lui-même en cédant sa place à M. Langevin pour représenter Québec-centre. En ce moment il n'y avait plus personne auprès du husting, et les paroles sentimentales de M. Simard se perdirent dans les démolitions du bureau de poste.

À Saint-Roch, il y avait plus de monde, mais pas plus de têtes. Du reste, ça été charmant, limpide et doux. M. Rhéaume[11] a fait quelques petites farces, on a ri et il a été élu. C'est simple comme bonjour. Et l'on dira maintenant que les gens de Québec ne savent pas faire les choses ! Au surplus, M. Rhéaume est un brave homme ; il n'est pas plus ministériel que vous et moi ; il est réduit à la besace, caractère distinctif des gens de l'opposition, et s'il s'est décidé à voter toujours pour le gouvernement provincial, c'est que, suivant son expression, il était temps pour lui de se mettre *du côté où il y a des croquignols*[12]. Mais si, dans le

131 I,II yeux. // *Après son* speech en français, l'hon. 133 I mieux, puis 134 I,II mais *non* appréciées 138 I,II husting et 144 I,II choses. Au 147 I,II gouvernement *local*, c'est 149 I *des croquignoles.* <ital. : deux mots> *Si*, dans

10. Paquebot rapide qui faisait la navette entre l'Angleterre et le Canada. Il servit à la pose du premier câble sous-marin entre l'Europe et l'Amérique, de 1865 à 1866.

11. Philippe Rhéaume (1818-1891), conseiller municipal du quartier Saint-Roch au Conseil de ville de Québec de 1847 à 1861, élu député conservateur de Québec-Est à l'Assemblée législative en 1867 et en 1871.

12. Croquignole : pâtisserie, beignet cuit dans la graisse. « Se mettre du côté où il y a des croquignoles » : du côté du plus fort, là où il y a des faveurs à obtenir.

150 prochain parlement, l'opposition a plus de croquignols que le ministère, que fera M. Rhéaume ?

150 I de *croquignoles* que le ministère, *nous aurons M. Rhéaume avec nous. Il comptera toujours pour un. // Samedi 10 juin. // J'ai bien rencontré aujourd'hui des gens qui étaient indignés de ce qui s'est passé hier et qui déclarent que si M. Pelletier avait voulu faire le moindre effort, il aurait été élu. Bonnes gens qui attendent toujours les faits accomplis pour récriminer, mais qui ne savent rien faire pour les prévenir ! « Que nous reste-t-il à faire, me disait l'un d'eux ; il n'y a plus qu'à mettre Langevin dans une cave pour le faire moisir. Non, ai-je répondu, il moisit encore plus vite dans le parlement fédéral, même avec son bain* <ital.> *dont il est compagnon inséparable, par la grâce de sa Majesté ». // Ceci n'est pas très fort, mais je me rattraperai dans ma prochaine correspondance qui sera semée de traits admirables. //*

[3]
[« Après la lutte »]

Québec, 22 juin. [1871]

[30] Je voudrais pouvoir rire à mon gré de la bêtise humaine, mais cela demanderait trop de temps et j'en ai bien peu à vous donner ; du reste, à quoi cela servirait-il de rire aujourd'hui ? Il y a une telle ressemblance entre le rire et les pleurs qu'on pourrait s'y méprendre, et l'on croirait peut-être que je ris jaune. Et pourtant cela m'amuse bien, je vous le jure, de voir que toutes les choses de ce monde sont si petites, si bornées, et que la bêtise seule n'a pas de limites.

Donc, nous sommes battus, battus sur toute la ligne, à Bagot, à Québec, à Lévis[1]. Évanturel est écrasé, moulu, c'en est fini de lui ; Fréchette est en dessous de trois cents voix ; mais il est tombé héroïquement, sur un lit de mitraille d'où il se relèvera plus terrible et plus fort dans un an. « La cause des vainqueurs plut aux dieux, mais Caton préféra la vaincue[2]. » Ainsi de Fré-

VARIANTES : I : « Correspondance particulière du 'Pays' », *le Pays*, 23 juin [1871], p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 25-30.

2 I *Correspondance particulière du « Pays »* 6 I donner *aujourd'hui* ; du I reste à I aujourd'hui ; *il* y 9 I bien je 11 I limites. Donc 14 I lui. Fréchette I voix, *c'est trois cents de trop*, mais 17 I,II vaincue ; » *ainsi* de

1. Les Conservateurs furent vainqueurs dans chacun des comtés suivants : Bagot : Gendron, conservateur, 1 152 voix, Langelier, libéral, 864 voix ; Québec : Chauveau, conservateur, 1 447 voix, Évanturel, libéral, 371 voix ; Lévis : Blanchet, conservateur, 1 429 voix, Fréchette, libéral, 1 292 voix.

2. « Qui avait plus le droit de prendre les armes ? c'est une impiété de le savoir : la cause du vainqueur plut aux dieux, mais celle du vaincu plut à Caton » (Lucain, *la Guerre civile (la Pharsale)*, Paris, « Les Belles Lettres », 1958, vol. 1, p. 7).

chette ; je ne dis pas qu'il l'ait fait absolument exprès, mais il est aussi solide dans la défaite qu'il était triomphant sur les hustings ; ce qu'il a perdu en votes, il le gagne en force morale.

Le comté de Lévis offre un bizarre spectacle, une anomalie qu'on ne tolèrerait pas dans un pays vraiment constitutionnel ; toute la campagne contre la ville. La ville, un groupe compact de travailleurs, d'employés, de mercenaires de toute espèce qui étouffent la voix des habitants de tout le comté ; cette masse vote comme une masse, pas autre chose, et cela suffit pour exclure le véritable représentant de la grande majorité des électeurs libres. Lévis, la ville, devrait avoir un député à elle seule, et le comté un autre ; [31] comme cela, il n'y aurait pas de faux représentant.

Les partisans enthousiastes de Fréchette étaient si sûrs du vote écrasant des campagnes qu'ils ne pouvaient croire que celui de la ville fût suffisant à leur enlever le succès ; mais il y a eu des déceptions et des trahisons. Laissons tout cela ; c'est l'histoire éternelle, et à quoi bon récriminer ? On se sent pris d'une espèce de dégoût, et l'on se demande ce qu'il y a désormais à faire. Depuis quinze ans, nous n'avons vu que des avortements ; s'il fut une époque où l'on pût concevoir de légitimes espérances, c'était bien celle-ci, et voyez le résultat. Une chose nous console toutefois, c'est que si les libéraux sont battus, ils partagent ce sort avec le programme catholique qui, lui, est tout simplement enterré[3]. Quelle plaisanterie du destin ! Le programme catholique repoussé, proscrit en même temps que les libéraux qui, toute leur vie, ont combattu le fanatisme, ennemi de la religion ! Je me demande si tout n'est pas une illusion et si les hommes se conduisent réellement d'après des mobiles, et

20 I morale. Le 23 I ville ; *la* ville 24 I qui *étouffe* la 28 I à *lui seul*, et 29 I cela il I représentant. // *Ce qu'on a fait jouer de machines, asservi d'hommes pour élire le Dr. Blanchet est incroyable. Pas un de ceux qui sont employés dans les chantiers, dans les usines, ou au service des différentes compagnies industrielles n'a été laissé libre de voter comme bon lui semblait, et c'est ainsi qu'on a obtenu cette majorité factice qui, je le répète, laisse du côté des vaincus toute la force morale et du côté des vainqueurs la honte de payer tous les lauriers qu'ils ont cueillis. // Que puis-je vous dire maintenant ? Jusqu'à la dernière heure, on a douté de la victoire du Dr. Blanchet, et le fait est que la majorité a baissé le deuxième jour. Les partisans enthousiastes de Fréchette qui remplissaient sa maison attendaient impatiemment les nouvelles et sont restés confiants jusqu'au mardi, bien avant dans la soirée. Ils* étaient 34 I cela, c'est 35 I,II éternelle et

3. Voir *supra*, chronique 1, n. 29.

non d'après des souffles qui passent et les emportent comme insensibles. Ils marchent, ils agissent, ils espèrent, ils préparent, ils combinent ; à quoi bon ? une chiquenaude du lutin moqueur qui pirouette dans l'invisible renverse tous leurs projets. Y a-t-il encore des causes aux effets ? J'en doute ; ce que je vois, c'est que les causes et les effets sont entre eux comme les antipodes, et qu'au lieu de se suivre, ils se choquent.

Aujourd'hui la moitié des bureaux et des magasins de la ville est fermée ; une salve de vingt coups de canon est tirée sur la plateforme, bon nombre de bâtiments sont pavoisés, des branches d'érable paraissent [32] aux fenêtres, devant les maisons ; une grande messe est chantée à la cathédrale ; du reste, aucune manifestation publique, et l'on se demande en l'honneur de qui cet apparat insolite ; c'est le 25e anniversaire du pontificat du Pie IX[4] qu'on célèbre.

À part cet événement, rien n'arrête ni ne distrait la population de notre bonne ville que l'érection du nouveau bureau de poste au milieu de deux ou trois masures restées intactes, dont l'une contient l'atelier de notre confrère l'*Événement*[5], qui est là, juché sur un escalier solitaire, presque en ruines, affaissé, poussiéreux, comme un pécheur qui se couvre de cendres. Cher *Événement* ! il a l'air de demander la permission de vous tomber sur la tête, à la différence de ses confrères qui ne la demandent pas et qui n'en font pas moins. Pas un passant qui ne s'arrête devant

50 I,II l'invisible, renverse I tous *les* projets. 51 I effets ? *j'*en I c'est *qu'ils* sont 53 I choquent. // *Ce n'est pas très gai ce que je vous dis là ; auriez-vous par hasard l'intention de vous amuser au milieu de tous nos désastres ? Attendez, je vais vous dire quelque chose de très drôle.* Aujourd'hui 55 I de coups 57 I,II maisons, une 58 I cathédrale, du 65 I confrère, l'Événement <ital.> 66 I,II escalier, solitaire

4. Pape de 1846 à 1878. Il eut un début de règne libéral, mais fut amené à adopter des positions de plus en plus conservatrices. Il s'opposa notamment à la réunification de l'Italie, résistant à la tentative de Garibaldi sur Rome, avec l'aide des troupes françaises (1867). En 1870, lors de l'investissement de Rome par les troupes italiennes, il se considéra comme prisonnier du roi d'Italie et refusa, en 1871, la « loi des garanties » qui lui reconnaissait la souveraineté sur le Vatican et promettait la non-immixtion de l'État italien dans les affaires de l'Église.

5. Journal de Québec fondé en 1867 par Hector Fabre, de tendance libérale de 1867 à 1878 et conservatrice de 1879 à 1883 ; il eut pour collaborateurs, entre autres, H.-R. Casgrain, Lucien Turcotte, Pamphile Le May, Faucher de Saint-Maurice et Arthur Buies. Il disparut le 3 mars 1967.

le bureau de poste en construction et qui ne regarde comme fasciné chaque nouvelle pierre en granit qui s'ajoute aux fondations. C'est que c'est un fait inouï que l'érection d'un édifice dans Québec, et les gens qui savent qu'ils en ont pour longtemps après celui-ci, veulent se repaître, savourer sans rien perdre afin de pouvoir raconter cela un jour à leurs petits neveux étonnés.

Comme je sortais, il y a quelques minutes, pour chercher des nouvelles, je rencontre un homme intelligent. Cela vous étonne ? revenez à vous, ce n'était pas un électeur. Il m'apostrophe : « Vous qui êtes journaliste, (je me rengorgeai) pourriez-vous me dire ce que signifient les élections qui viennent d'avoir lieu, sur quelles bases elles se font, que demande l'opinion publique, enfin quels sont les intérêts ou les principes en jeu ? — — Il y a tout simplement, lui répondis-je, un [33] malaise physique qui produit l'affaissement ; chacun comprend qu'il faut un changement à l'état actuel, mais personne ne discerne ni ne veut employer les moyens propres à y conduire. Il n'existe point une opinion morale, une conscience publique qui s'éclaire et qui juge ; il y a tout au plus du mécontentement, de la *dissatisfaction* ; pourquoi ? on n'en sait rien. Je ne vois que deux partis à proprement parler ; les satisfaits qui ont des places, et les non-satisfaits qui ont des dettes ou ne peuvent en faire ; mais comme la majorité de ceux-ci votent pour les satisfaits, voyez ce que c'est que l'opinion publique du Canada. Cette opinion ressemble au candidat qui *n'approuve pas* le programme catholique, mais qui ne le *désapprouve pas* non plus. Toujours flottants entre une affirmation et une négation, les candidats n'osent pas se prononcer par crainte des électeurs, et ceux-ci ne se prononcent pas non plus parce qu'ils ne savent pas ce que les candidats veulent. Ne rien savoir, ne rien vouloir, toujours espérer jusqu'à en désespérer, se plaindre beaucoup en craignant le remède, comme ceux qui souffrent des dents et qui n'ont pas de plus grande horreur que le dentiste, avoir peur d'être dans les ténèbres et s'enfuir à l'aspect de la lumière, voir des maux partout et n'avoir d'autre idée que de s'y endurcir, subir toutes les pressions, se livrer passivement à tous les charlatanismes, attendre les événements comme

---

75 I,II perdre *pour* pouvoir 77 I étonnés. // <Voir Appendice II, [3], l. 77> // Comme 80 I étonne ! revenez I Il *m'apostropha* : « Vous 83 I,II bases *se font-elles*, que 91 I pourquoi, on 95 I au *Dr. Larocque, candidat de Chambly*, qui 102 I remède comme

s'ils étaient au-dessus ou en dehors de l'action humaine, accepter les faits accomplis sans prévenir ceux qui nous menacent, voilà l'état moral de notre société... »

En quittant mon interlocuteur, je continuai à me promener de par la ville : j'arrivai à la porte Saint-Louis [34] qu'on démolira ou qu'on ne démolira pas, personne ne le sait ; toujours est-il qu'on a percé les remparts tortueux, le dédale de petits bastions à moitié démolis d'eux-mêmes qui se trouvaient au dehors, afin de faire un chemin large et droit[6]. Mais voyez un peu ; à peine a-t-on fini cette œuvre indispensable à la circulation qu'on relève et qu'on appuie de nouveau par des murs les misérables petits mamelons échancrés, en ruine, isolés, qui, auparavant, étaient des remparts continus ; pourquoi cela ? Probablement pour qu'il n'y ait aucun espace vide dans la vieille capitale déjà étouffée. Québec est une ville où l'on a le respect inné de tout ce qui nuit, comme celui des Égyptiens pour les crocodiles ; on y a le culte des *nuisances*. Des rues qui seraient pavées ou seulement praticables y feraient l'effet d'un habit neuf sur le dos d'un paralytique. Il y a ici beaucoup d'Américains qui sont attirés par l'étrangeté du spectacle d'une capitale en ruines sur le sol encore si jeune de l'Amérique ; ils regardent avec des mines tout ahuries et ont l'air de chercher des souvenirs parmi les décombres, comme les visiteurs de Pompeï.

Une jolie illumination se prépare pour ce soir : les pavillons se tendent d'un côté à l'autre des rues, les fenêtres s'emplissent de lanternes et de bougies, les bustes et les portraits de Pie IX apparaissent aux façades, aux vitraux, sur les arches en bois qu'on a construites pour l'occasion ; en somme cela donne un air de fête de village assez réjouissant. J'ai vu parader aussi l'artillerie volontaire, ce qui m'a déterminé à être en faveur des armées permanentes. Quant à avoir des soldats, vaut mieux les

110 I société, *et voyez s'il peut contenir une opinion.* » En 112 I ville ; j'arrivai I,II porte *St. Louis* qu'on 124 I nuisances <ital.>, *et des* rues II nuisances <ital.> ; *des* rues 125 I praticables feraient 126 I,II beaucoup d'*américains* qui 130 I Pompéï. // *Il se prépare une jolie illumination* pour 133 I lanternes, de 135 I l'occasion, en 136 I réjouissant. *Québec est un endroit où il n'y a pas de différence entre l'état et l'église, l'un est tout dans l'autre.* J'ai

6. Au début des années 1870, on démolit de nombreuses fortifications qui constituaient une entrave à la circulation devenue plus dense. Voir Ginette Noël, « Les travaux publics », dans G.-H. Dagneau, édit., *la Ville de Québec, histoire municipale*, t. IV, p. 89.

avoir comme [35] il faut de suite, avec la mine qui leur convient et
140 non pas celle qui les défigure. Du reste cette artillerie volontaire paraît aussi bien qu'il lui est possible, vu qu'elle a de rares occasions de se montrer, et qu'elle ne figure guère que pour faire escorte au lieutenant-gouverneur, à l'ouverture et à la clôture du parlement.

143 I lieutenant-gouverneur à 144 I parlement. // *On se demande s'il y aura cette année une saison d'été ; tous les jours il pleut et souvent l'air est froid ; le Magnet <ital.> qui a fait son premier voyage au Saguenay, n'avait presque personne à bord ; aujourd'hui le nord-est souffle comme un taureau blessé et emplit les yeux de poussière, car c'est encore un des agréments de Québec que les rues n'y sont jamais arrosées, excepté lorsqu'il pleut, et alors elles deviennent de véritables fondrières. // Pour finir, je vais vous donner une idée de la confiance qu'avaient les partisans de Fréchette dans son élection ; des parts en sa faveur se montent à plus $1,500, et, le dernier jour même de la votation, un électeur offrait de parier $10 contre $5 jusqu'à la concurrence de mille, qu'il serait victorieux. Aussi vous ne sauriez croire avec quel étonnement et quelle incrédulité ils ont appris sa défaite. //*

[4]

CACOUNA, 13 JUILLET 1871.

[35] Quelle étrange saison ! Ciel brillant, ciel qui invite et qui fait peur à la fois, qui échauffe et glace tour à tour dans la même journée, pur et limpide le matin, chaud à midi, brûlant à cinq heures, froid à huit. Quand vient le soir, le voyageur qui voulait partir le lendemain matin hésite ; sa femme a le frisson, ses jeunes filles s'enveloppent dans leurs mantilles : *Ah mama ! how chilly !* et le bon père, qui a les poumons pleins de la poussière des rues, s'immole : l'homme est né pour le sacrifice, la femme pour l'imposer. Les jeunes gens, les élégants, les cocodès[1] et autres, excepté les correspondants de journaux, hommes inaltérables, voyant les jeunes filles rester à la ville, y restent aussi. C'est logique, mais c'est ennuyeux comme tout ce qui est bien raisonné.

Cependant les Anglaises sont braves. Quel est ce bruit de voix argentines, ce gazouillement humain qui [36] brise la ca-

VARIANTES : I : « Chronique des eaux », *le Pays*, 15 juillet 1871, p. 2 : l. 3-152 ; « Chronique des eaux », *l'Opinion Publique*, 27 juillet 1871, p. 358 : l. 153-345. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 31-43.

2 I *Chronique des eaux* 3 I brillant, *pur et limpide le matin, chaud à midi, brûlant à cinq heures, frais à huit. Toutes les températures y passent dans la même journée, ciel de tous les genres comme le sol cosmopolite qu'il échauffe et glace tour à tour. C'est un ciel qui invite et fait peur à la fois.* Quand 7 I hésite, sa 8 I mantilles, Ah <ital.> 9 I,II chilly <ital.>, et I père qui 11 I pour *le commander.* Les 16 I,II les *anglaises* sont

1. Terme inventé dans les années 1800 en France, désignant une catégorie de jeunes gens qui dilapident la fortune paternelle et affectent une mise et des manières excentriques.

dence monotone des roues des bateaux, c'est la voix des femmes d'Albion qui volent aux eaux par troupes comme les hirondelles qui fuient. Quoique les Anglaises du Canada continuent d'appeler l'Angleterre leur *home*, une patrie que la plupart d'entre elles n'ont jamais ni vue ni connue, elles se font parfaitement à leur patrie réelle et bravent mieux que les vraies Canadiennes l'inconstance de son climat. Que voit-on dans les stations d'eau renommées, fashionables ? Des familles anglaises et rien que des familles anglaises. Ce sont elles qui ont bâti les jolis et riants cottages qui font de Cacouna le Saratoga canadien[2], et ces cottages se comptent par vingtaines ; ils s'échelonnent sur le coteau jadis abrupt et inculte qui domine le fleuve, et leurs parterres émaillés, leurs petits jardins coupés de rocs et de taillis, les allées étroites, les sentiers épineux en font comme un petit Éden à moitié sauvage où l'on peut rêver, gémir, chanter et grelotter à discrétion.

*

Depuis deux jours que je suis ici, je parcours d'un bout à l'autre ce village qui n'existait pas il y a vingt ans, et qui aujourd'hui a plus de deux milles de longueur, avec des maisons élégantes, presque aussi proches les unes des autres que celles de la ville, eh bien ! je n'ai pas encore entendu un mot de français, si ce n'est des habitants qui viennent vendre leurs produits et des cochers qui mènent les visiteurs. Déjà quelques Américains, fuyant le ciel corrosif de New York, sont venus à Cacouna avec leurs femmes pour *respirer*, disent-ils, et ils respirent tant qu'ils demandent, avec un grand sérieux, quelle est la distance entre Cacouna et le pôle [37] nord. Moi qui suis de toutes les conversations, je leurs réponds, comme l'aurait fait Mirabeau, qu'il

20 I,II les *anglaises* du I Canada, *qui* continuent 23 I,II vraies *canadiennes* l'inconstance 24 I les *places* d'eau 29 I parterres *soigneux*, *et* leurs 30 I taillis, *et* les allées étroites, *et* les 32 I rêver, *mais non pleurer, comme dit Lamartine. //* Depuis 35 I,II il y a *dix* ans 36 I de *dix* milles 38 II ville, *et* bien I pas entendu 40 I,II quelques *américains*, fuyant 45 I,II réponds qu'il

2. Saratoga Springs, station thermale située à 200 km au nord de New York, était le lieu de rencontre de la société élégante américaine de l'époque. Sur Cacouna, voir Lorraine Boivin, « Cacouna, paradis du tourisme au XIX^e siècle », *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 10, n° 1, janvier-avril 1984, p. 16-27.

n'y a entre eux que la distance du Capitole à la roche Tarpéienne, l'espace d'un pas, mais que ce pas est un abîme.

Il n'y a pas encore beaucoup d'études de mœurs à faire ; les voyageurs sont en retard, et le grand hôtel de Cacouna, qui compte 400 chambres, en a à peine une cinquantaine de remplies. Mais en revanche, toutes les maisons privées ont reçu leurs familles ; on attend de jour en jour l'essaim nombreux, bruyant, qui vient toujours tôt ou tard s'abattre dans les hôtels, mais cette fois il se fait désirer. Quoi de plus attrayant pourtant que ce grand hôtel de Cacouna ! L'habitant du Saint Lawrence Hall est un dieu et il n'a pas le temps d'avoir un désir. Pour égayer les repas et faciliter la digestion troublée par le surcroît d'appétit qu'apporte l'air vif de la campagne, des musiciens loués pour la saison font entendre les sons de la harpe, du violon et de la flûte, et cela au déjeuner, au lunch, au dîner, au souper. Je suis arrivé ici au son des fanfares, comme un triomphateur ; la valse, la valse joyeuse, toujours amoureuse, éclatait dans les airs ; quelques amis que je ne m'attendais pas à voir me reçurent dans leurs bras ; on ne me donna pas le temps de rien demander, tous mes désirs étant prévenus et satisfaits d'avance.

Il était six heures du soir. Je pris un souper homérique, fabuleux, puis je descendis la colline et me promenai sur la rive retentissante, écoutant le sourd battement des flots repoussés par l'abîme, qui ressemble à une canonnade lointaine. Quel grand et superbe fleuve que ce Saint-Laurent avec la bordure

---

47 I abîme. *Un chroniqueur doit toujours être un érudit et parler à l'antique, puisqu'il s'adresse aux hommes d'aujourd'hui, les plus vieux qui furent jamais.* // II 49 I Cacouna qui compte *700* chambres en II compte *600* chambres 51 I reçu *leur famille* ; on 53 I,II bruyant qui 55 I Cacouna, *qui s'appelle St. Lawrence Hall, comme celui de Montréal ! Là, sont réunis tous les plaisirs, toutes les commodités, toutes les fantaisies de luxe et de confort, espace, propreté exquise, soins, attentions de toute espèce.* L'habitant I,II du *St. Lawrence* Hall 56 I désir. *Voulez-vous un bain d'eau salée dans votre chambre, une douche, un bain chaud, dites-le et vous l'aurez à l'heure, avant l'heure ; fussiez-vous cinq cents, vous l'aurez tous, et cependant il n'y a pour aller au fleuve qu'une petite colline de trois cents pas à peine que vous descendez sur un trottoir au bout duquel vous trouvez une maison de bain divisée en une vingtaine de compartiments spacieux. L'eau y vient battre vos pieds et vous n'avez qu'à vous lancer [dans] l'onde amère, je veux dire l'onde salée, ce qui vaut mieux, quoique moins poétique.* Pour *agacer* les 63 I airs, *et je signai en cadence sur le registre de l'hôtel mon nom, ce nom tant de fois méconnu pour être trop connu. On me porta presqu'à ma chambre,* quelques 64 I bras, on 65 I désirs *étaient* prévenus et satisfaits *avant d'être exprimés.* Il 66 I soir, *je* pris II soir : *je* pris 68 I écoutant *ce* sourd 69 l'abîme qui I,II lointaine. – Quel 70 I,II ce *St. Laurent* avec

des énormes montagnes du nord, escarpées, jaillissantes, sourcilleuses, [38] et luttant entre le ciel et la terre pour conserver leur effrayant équilibre ! Moi, pensif, surpris par la petitesse de mon être devant la hauteur de ce spectacle, rappelant avec effort les plus profondes images et les plus chers souvenirs de ma vie, je restai confondu du néant de l'ambition humaine et de la folie d'espérer !

Ce fut en ce moment que j'aperçus quelques cabanes d'Indiens, jetées sur le rivage comme des tas de varech. « Ô Wistitis[3], Micmacs, Hurons, Abénaquis, Onontagués que venez-vous faire ici ? — — Nous faisons des paniers, des corbeilles, des bracelets, des petites boîtes, des pendants d'oreilles et des porte-cigares en osier ou en paille, et nous les vendons aux beaux messieurs comme vous », me répondit de son wigwam fumeux une horrible créature plus laide qu'une grimace de fée, plus crasseuse que la natte grossière qui couvrait le sol de sa cabane. *Beau monsieur* était alléchant, je le pris au sérieux : en un clin d'œil passa devant moi la vision de mes innombrables victimes, et je pensai qu'un porte-cigares de vingt-cinq cents était bien le moindre holocauste que je pusse offrir à tous ces fantômes.

*

Le ciel commençait à se couvrir, c'est de rigueur. Cette année le ciel se couvre régulièrement tous les soirs, verse des torrents de pluie et se découvre ensuite tous les matins. C'est le contraire de l'humanité ; aussi je ne m'étonne pas de ce que les hommes déraisonnent tant.

Je vous ai dit que les Canadiens viennent peu aux stations d'eau fashionables. S'ils se rendent moins dans [39] les lieux où il y a encombrement, ils se répandent davantage dans les différen-

71 I sourcilleuses et 73 I équilibre. – *Et* moi, II équilibre ! – Moi, 74 I être, rappelant 76 I,II néant *du cœur* et I folie *de ses espérances.* Ce II folie *de ses espérances* ! Ce 81 I,II ici ? « Nous 85 I laide *que le huitième péché capital,* plus 87 I je pris *cela* au 88 I clin d'œil *passèrent* devant moi *les visions* de 92 I rigueur, *cette* année 94 I matins, *c'est* 97 I,II les *canadiens* viennent peu aux *places* d'eau 98 I fashionables, *mais ils ont leurs endroits de prédilection ; il y a beaucoup de familles canadiennes à Rimouski, à la Rivière-du-Loup, à Kamouraska, lieux où ils s'amusent mieux, sont moins gênés et goûtent mieux la campagne que dans ces capharnaüms de luxe et de toilette qu'on appelle Cacouna et la Malbaie.* S'ils

3. Plaisanterie à partir de Ouistiti (singe de très petite taille).

tes campagnes qui bordent le fleuve, où presque tous ils ont des familles amies qui les attendent pour passer un mois ou deux. Au lieu de revenir des eaux amaigris, fatigués, ahuris, ils en reviennent avec des forces nouvelles et des couleurs éclatantes sur les joues. Mais pour celui qui cherche le tourbillon, qui veut oublier et se plonger durant quelques jours dans l'ivresse des plaisirs semés sous ses pas, qu'il vienne au Saint Lawrence Hall, il est certain d'oublier les heures et les quantièmes. Perdre le fil du temps, c'est un des rares bienfaits que la Providence ménage aux malheureux, mais hélas ! il faut toujours le ressaisir, et les heures de repos comptent alors comme des siècles.

Cacouna, vous le savez, est à deux lieues et du village et du quai de la Rivière-du-Loup, deux lieues d'une route charmante, plus belle et mieux tenue qu'aucune rue de la ville. Son nom est déjà célèbre même aux États-Unis ; un Américain, avec qui j'ai fait le trajet, me disait que bon nombre de ses compatriotes songeaient à déserter les oasis brûlantes de Long Branch[4] et les ruineuses somptuosités de Saratoga, pour venir ici se retremper avec beaucoup moins d'argent et beaucoup plus de satisfaction. Il regardait les champs, les clôtures, les maisons, les voitures qui passaient, et ne cessait de m'interroger sur les habitudes, les progrès, les ressources, les différents genres de culture, le degré de prospérité, les tendances des habitants, et, tout en m'interrogeant, il m'instruisait moi-même. Pour les Américains, tout est matière à instruction ; ils possèdent une foule de connaissances pratiques sur les [40] pays qui avoisinent le leur ; ils voyagent moins pour le plaisir que pour connaître et comparer ; à leurs yeux, perdre du temps n'a pour ainsi dire rien d'humain, et, tout en prenant du repos, ils se meublent la mémoire de tout ce qui peut lui être utile ou avantageux. Voyez leurs femmes, leurs filles en voyage ; toujours un livre à la main ; aussi jamais vous ne les prenez au dépourvu sur quelque sujet que ce soit. Quelles charmantes et faciles causeuses, et quelle conversation intéressante que la leur ! À ma table, il y en a deux ou trois qui font à el-

100 I,II fleuve où 101 I deux. *En fin de compte ce sont eux qui ont raison, et au* lieu 106 I semés *à profusion* sous I,II au *St. Lawrence* Hall 112 I Rivière-du-Loup, *terminus du chemin de fer et des vapeurs sur la rive Sud,* deux 114 I un *américain* avec II un *américain,* avec 122 I et tout *en m'interrogeant* il 123 I les *américains* tout 127 I yeux perdre I et tout 130 I,II vous les 132 I,II intéressante ! À

4. Station balnéaire dans le New Jersey.

les seules tous les frais de la causerie, et, moi qui suis un bavard, je désespère de placer un mot. Ajoutez à cela qu'elles sont presque millionnaires... oh ! voilà le danger. Chut ! je méprise le métal ... parce que je ne le connais pas ! C'est toujours ainsi.

À la table d'à côté, ce sont des Anglaises ; celles-là ne parlent pas de trop, c'est dérogatoire. Quand on a de la dignité, on n'a pas de langue ; ces Anglaises n'ouvrent les lèvres que pour introduire une bouchée précieusement, comme si elles se faisaient une opération à la gencive ; du reste, irréprochables, droites comme des fioles, avec mille louis de revenus. Il y a peu d'hommes ici, et les dames se montrent rarement ; elles sont comme effrayées de la solitude du grand hôtel ; le jour, tout le monde reste chez soi ; mais le soir, il y a foule sur le trottoir. Ce n'est pas encore le temps du carnaval ; dans quinze jours, le bal incessant commencera et l'hôtel sera comme un vaisseau dans la tempête. Dans quinze jours je serai déjà loin ! J'aurai été au Saguenay, à Kamouraska, à la Malbaie, que sais-je ? Peut-être même que je ne serai plus, tout cela pour les lecteurs du *Pays* qui se moqueront de moi si je péris en route.

[41] Pour « L'Opinion Publique »[5]

CACOUNA, 16 JUILLET, 1871.

Il pleut et il tonne, il pleuvra et il tonnera demain, il a plu et il a tonné hier, voilà le bilan de la saison. Comment s'étonner après cela que les gens viennent peu aux eaux cette année ? Ils ont de l'eau tous les jours tant qu'ils en veulent, l'eau du ciel, intarissable, diluvienne, qui vous surprend à toute heure et vous accable de ses bienfaits. La terre en est saturée et les bons habitants qui, il y a un mois, imploraient à genoux le dieu des ora-

---

134 I et moi 136 I le *vil* métal 137 I,II pas ! *c'est* toujours 138 I,II des *anglaises* ; celles-là 139 I dérogatoire, *quand* on 140 I langue ; *elles* n'ouvrent II ces *anglaises* n'ouvrent 145 I,II jour tout 146 I,II soir il y a 147 I carnaval, dans quinze jours le 149 I loin, *j'aurai* II loin ! *j'aurai* 153 I *Chronique des eaux* // II 157 I,II année ? *ils* ont 159 I heure, *qui n'attend pas la digestion* et 161 I,II le *Dieu* des

---

5. *L'Opinion publique*, hebdomadaire nationaliste à tendance libérale, (1er janvier 1870-27 décembre 1883). Il eut comme rédacteurs L.-O. David (1870-1871), Oscar Dunn (1872-1874), Auguste Achintre (1875-1876). Jusqu'en 1873, le journal reflèta l'opinion des libéraux montréalais. À partir de 1875, il prit une orientation essentiellement artistique et littéraire. Buies, Fréchette, Faucher de Saint-Maurice y collaborèrent.

ges, se relèvent épouvantés de la générosité divine. Dans le grand hôtel de Cacouna, deux cents chambres, retenues depuis le 13 juillet, sont encore veuves ; le propriétaire, joyeux, plein d'espoir tous les matins, s'assombrit vers le soir comme le ciel ; il attend et ne voit rien venir que son *coach* vide de sa course quotidienne au bateau à vapeur et au chemin de fer. Cependant toutes les maisons privées et les jolis cottages de Cacouna sont pleins, pleins de familles qui restent chez elles tout le jour et qui, le soir, s'échappent par torrents sur les trottoirs ; ce sont surtout les femmes : place aux blondes filles d'Albion. Les jeunes gens, et ils ne sont guère nombreux, sont obligés de marcher dans le chemin poudreux, sans autre distraction que d'ôter leur chapeau à chaque instant et de se rompre l'échine dans cette gymnastique gracieuse.

C'est la mode de s'ennuyer à Cacouna ; aussi tout le monde y court. Entendons-nous ; tout le monde ici, ce sont les Anglais, peuple né pour la contrainte. [42] Mettez cent familles canadiennes dans Cacouna, et le village est bouleversé ; parties de plaisir, piques-niques, promenades sur l'eau, bains, bals, ce sera un divertissement, un train-train continuel. Il n'y aura pas autant de jolies résidences, de cottages bâtis avec luxe, pas autant de parterres bien alignés et proprets, pas autant de bosquets découpés avec art sur le coteau onduleux qui descend au fleuve, pas autant de petits jardins perdus dans les taillis muets, ni de maisonnettes de bains s'attristant dans leur abandon, mais vous sentirez une vie bruyante, la mêlée des plaisirs, des amusements sans cesse renouvelés, des hommes et des femmes qui se cherchent au lieu de se fuir dans un repos monotone ; vous entendrez une tempête de cancans, chose redoutable et charmante ; vous verrez les gens debout à huit heures, courant les bois et les champs, des jeunes filles et des jeunes gens infatigables, toujours prêts à recommencer la vie joyeuse de la veille, des amourettes, des fleurettes, des ariettes, des riens, des matrones indul-

163 I,II chambres retenues depuis le 13 juillet sont 164 I propriétaire joyeux 165 II ciel : il 168 I,II et *tous* les 171 I Albion. *Ses* jeunes 172 I,II ils *sont peu,* sont 175 I gracieuse. C'est 181 I,II divertissement, un *tapage* continuel I pas *tant* de 182 I de *beaux* cottages II luxe, autant I pas *tant* de 183 I,II parterres *soigneux* et II proprets, autant I pas *tant* de 184 II fleuve, autant 185 I pas *tant* de I muets, *pas tant* de II muets, *autant* de 187 I,II plaisirs, *l'union de toutes les joies,* des hommes 192 I,II champs, *les* jeunes filles *infatigables, toujours renouvelées, presque toujours nouvelles, et les* jeunes gens *cherchant à l'être ;* des

gentes, des pères bons comme le pain béni, des réunions intimes de cent personnes, tout le monde se connaissant, jouissant, riant, sautant, embrassant la vie par tous les pores, cette vie de deux mois qui revient tous les ans. Au lieu de cela, vous avez dans Cacouna des gens qui ressemblent à la pluie ; ils ont des visages comme des nuages. Quand ils sourient, c'est signe de mauvais temps, et quand ils marchent, on se sent inquiet et l'on regarde l'horizon. Les Canadiens, eux, savent s'amuser ; hélas ! que sauraient-ils s'ils ignoraient cela ? Jouir vite et rapidement des quelques heures que le ciel nous mesure ; aimer et sentir, se répandre au dehors, fouetter l'aile souvent lente du [43] temps, s'oublier soi-même en oubliant de compter les jours, voilà le secret de la vie !

*

Il est six heures du soir ; je suis enveloppé de nuages qui portent la foudre, et partout autour de moi l'horizon se resserre. Un bruit de pas précipités vient frapper mon oreille ; le roulement des voitures gronde sur le gravier, et j'entends un bruit mêlé de voix qui se répandent en bruyants échos dans les longs corridors de l'hôtel. C'est l'arrivée des nouveaux voyageurs ; j'accours les voir ; ils sont quarante à cinquante, presque tous des femmes et des jeunes filles ; c'est monotone et ravissant ; nous ne sommes pas assez du sexe laid pour faire diversion et nous sommes encore de trop pour le plaisir de ces dames. Quoi de plus réservé, de plus retenu, de plus exclusif qu'une Anglaise en voyage ? C'est un mur à triple enceinte ; on l'aborde en grande cérémonie, après avoir fait mille circonvallations, et si on ne l'aborde pas, tant mieux ! Il fait déjà assez froid sans aller se geler au contact de ces pâles beautés dont les paroles tombent comme des flocons de neige. Ce sont, ce soir surtout, des femmes du Haut-Canada ; demain l'on attend beaucoup d'Américaines du Sud ; oh ! demain, c'est le grand jour. Combien n'ai-je pas compté de lendemains, moi, pauvre chroniqueur dont le lendemain est toute la fortune ! Mais pour les femmes, demain, c'est jamais. Donc, je n'attends pas les Améri-

199 I,II ont *le visage* comme 200 I,II comme *les* nuages I nuages ; *quand* ils 202 I Les *canadiens* savent II Canadiens savent 204 I mesure, aimer 207 I vie. // *Je deviens mélancolique ; la faute en est au temps* ; je 209 I resserre. – *Il est six heures du soir ; un* bruit 210 I oreille, le 211 I,II j'entends *des voix tumultueuses qui se brisent en mille* échos 222 I les *rares* paroles 228 I,II jamais. – Donc

caines du Sud, parce qu'elles ont écrit qu'elles allaient venir. Dans deux jours je serai parti, et pourtant j'aurais bien voulu rêver sous [44] le feu de ces noires prunelles qui promettent tout ce qu'elles ne tiennent pas et vous font désirer d'être heureux sans croire au bonheur.

Décidément, j'ai besoin d'une douche..... Si je descendais le coteau, trois cents pas à faire, au bout desquels la marée haute m'invite en même temps qu'une maison de bain divisée en quinze à vingt compartiments où il n'y a personne ? Bah ! est-ce qu'on vient aux eaux pour se baigner ? Je veux faire comme les autres ; demain matin, à 7 heures, on m'apportera dans ma chambre un bain d'eau salée avec un verre de la même liqueur ; on a tout ce qu'on veut ici, et en cadence encore ! on se baigne au son de la musique, on déjeune, on dîne et l'on soupe au son de la musique.

C'est une maison unique que ce grand hôtel de Cacouna qui contient quatre cents chambres ; nulle part ailleurs le service n'est aussi complet, aussi intelligent, aussi actif. Construit il y a dix ans, il a été agrandi depuis de deux ailes immenses où les pas se perdent. Quand je pense qu'il y a vingt ans Cacouna n'était rien ! Quelques rares voyageurs y venaient dans le *Rowland Hill*, petit vapeur-sabot qui faisait mine de se mouvoir ; plus tard le *Saguenay* vint y déposer de temps à autre des curieux qui cherchaient des plages vierges. Enfin, l'on bâtit le quai de la Rivière-du-Loup, et le *Magnet* inaugura une série de voyages réguliers qui sont devenus aujourd'hui quotidiens, sans cependant suffire encore à la foule énorme qui se donne rendez-vous dans ce *resort* de la fashion. Vous n'habitez pas ici dans le Canada ; rien ne peut y donner l'idée d'un village de notre pays ; toutes les anciennes maisons d'habitants ont fait place à des villas qui af[45]fectent tous les styles sans en revêtir un seul, mais qui cependant ne manquent pas de pittoresque, villas construites par des étrangers, entourées de jardins, échelonnées à perte de vue sur une ligne capricieusement brisée, assises dans cent attitudes

---

234 I douche, *je suis d'un sombre funèbre.* Si 237 I,II personne. Bah 241 I ici, *tous les désirs sont satisfaits aussitôt exprimés* ; on se II encore ! *On* se 243 I musique. C'est 245 I,II contient *six* cents 246 I,II n'est *si* complet, *si* intelligent, *si* actif. - Construit 248 I,II perdent. – Quand 249 I rien ; *quelques* rares 252 I vierges ; *enfin* l'on 255 I,II dans *cet endroit* de 258 I,II à *de somptueuses* villas construites 261 I,II jardins, *s'échelonnant* à 262 I,II ligne *droite*, assises *triomphalement* sur

diverses sur le coteau qui domine le fleuve et d'où l'on embrasse une vue qui s'étend à plus de vingt lieues dans tous les sens.

LUNDI MATIN, 17 JUILLET.

Il est neuf heures, oui, neuf heures ; j'en ai honte ; aussi, je me pardonne. Je m'éveille au son de *Rigoletto* ; la harpe frémit et sanglote en jouant *la Dona è mobile.*

« Souvent femme varie,
« Bien fol est qui s'y fie. »

Chanson de François 1er, que le père Adam avait fredonnée déjà et que ses fils chanteront encore jusqu'à la fin du monde sans se lasser d'être *fols.*

Quelle journée radieuse ! quel ciel étincelant ! Les oiseaux gazouillent sous ma fenêtre ; ils sautillent, volètent de branche en branche, portant avec eux leurs amours ; la nature s'épanouit et sourit au soleil satisfait. Fredonne, fredonne le motif de tous les âges, ô harpe divine ! tes accords montent en se gonflant dans le ciel pur, si pur qu'un soupir peut s'y faire entendre jusque dans les nues. Sur la rive dorée se jouent et flottent de caressants rayons ; des jeunes filles blanches comme le lait, blondes comme les épis, sont étendues sur le sable, un livre à la main, un livre qui ferait croire qu'elles lisent ! Quand vous passez, elles l'ouvrent en abaissant leurs regards ; mais vous n'avez [46] pas fait deux pas que le livre retombe à leur côté, sans même qu'elles s'en doutent. Regardez bien ; elles lèvent leurs grands yeux sur l'horizon lointain, vague comme leur pensée ; elles cherchent l'image de leur âme sur la surface de l'onde éternellement ondoyante et changeante ; les parfums de la mer dilatent leur poitrine émue ; çà et là des enfants courent en ramassant des coquilles et s'ébaudissent dans les flaques d'eau abandonnées par le reflux... Plus loin, là-bas, un amoureux de trente ans se promène, une jeune femme au bras, en soupirant la plainte qui recommence toujours et ne cesse qu'avec la vie. Je détourne les yeux avec amertume ; la folie humaine est affligeante parce qu'elle est éternelle ; sans cela ce serait délicieux. Les hommes

---

265 I LUNDI, 17 *juillet* // Il 266 I,II heures, j'en 269 I,II mobile <ital.> ...../// « Souvent 276 I nature, *fatiguée d'orages, se relevant sous les averses des derniers jours,* s'épanouit 277 I,II fredonne *ton cruel* motif, ô 283 I lisent. Quand 285 I,II pas *qu'il* retombe I,II côté sans 293 I,II plainte *de tous les âges, cette plainte* qui

n'apprendront jamais rien, et l'expérience est un fruit amer qui n'est pas même bon pour les dyspeptiques.

« Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
« Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
« Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main
« Que le vent nous l'enlève.

« Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
« Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
« Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
« Sur un roc en poussière.

« Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
« La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
« La source desséchée où vacillait l'image
« De leurs traits oubliés.

« Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
« Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
« Ils croyaient échapper à cet Être immobile
« Qui regarde mourir ! »

Alfred de Musset[6].

[47] Je ne déjeunerai pas ce matin, il fait trop beau ; il me faut une poésie vivante, en chair et en os ou en marbre ; vous savez que le marbre parle par la bouche des femmes ; donc, je vais faire une cour effrénée à toutes celles qui ont envie de se moquer de moi. Halte-là ! qui passe ? C'est le gros propriétaire de l'hôtel, Jean. En voilà de la chair et peu d'os, encore moins de marbre, de la bonne pâte d'habitant ! Ce digne bonhomme est aussi malheureux que replet ; pas une âme encore chez lui, un bon hôtel, ma foi, où l'on paie $1.25 par jour. Pour nourrir son envie, il passe et repasse à toute heure devant le Saint Lawrence Hall et jette des regards désespérés sur tous les élégants qui, comme moi,

299 I meurt, ce 314 I,II mourir. » // <sans nom d'auteur> // Je 315 I Musset. // *Si ce ne sont pas là de beaux vers, les plus vrais qui furent jamais écrits, je cesse de gagner des des sommes folles à faire des chroniques. Vous y perdrez d'autant plus que j'y gagnerai d'autant moins.* // Je 319 I moi ; *c'est étonnant comme on s'habitue à cela.* Halte 322 I d'habitant. Ce 325 I,II le *St. Lawrence* Hall

6. Extrait de « Souvenir », d'Alfred de Musset, *Poésies nouvelles, 1836-1852*, suivies des *Poésies complémentaires* et des *Poésies posthumes*, Paris, Garnier, 1965, p. 140-141.

promènent leur victorieux dédain du levant au couchant, sans se soucier de ce qu'ils auront à payer pour cela. Il ne peut croire que la Providence ait de pareilles injustices, ni que nous consentions à payer deux fois plus que chez lui pour rester où nous sommes. Oui, $2.50 par jour, voilà ce qu'il nous en coûte pour contempler, trois fois en vingt-quatre heures, au moment solennel et antique des repas, les nymphes de Toronto, de Montréal et de New York.

Déjà les étrangers de Cacouna commencent à se dégourdir ; sans doute ils étaient paralysés par le froid. On les voit aller aujourd'hui de çi, de là, sur la longue route ; le bruit et le mouvement se répandent et l'on s'apprête aux plaisirs. Hélas ! c'est à la veille de mon départ : mais il est d'autres plages où soufflent tout l'été les vents qui balaient les ennuis ; je vais aller vers elles ; il me reste encore à voir la Malbaie, Kamouraska, le Saguenay, Rimouski, Tadoussac, assez pour le Juif errant, peut-être pas assez pour l'âme [48] errante. Mais je me ferai une philosophie intime et j'en doterai vos lecteurs, qui n'y comprendront rien. C'est le meilleur moyen de réussir auprès d'eux.

---

327 I,II du *soleil* au 330 I,II plus pour 331 I,II ce *que ça nous* coûte 334 I New York. *Mais dussé-je y épuiser ma verve de chroniqueur, et mes dollars, source encore bien moins intarissable, je resterai ici, je me ruinerai pour le plaisir de mes yeux.* // Déjà 337 I,II là *dans la rue* ; le 341 I encore la 342 I,II le *juif*-errant, peut-être 343 I errante, *mais* je 345 I réussir. // <La chronique est signée *LAN...*>

[5]
SOUVENIR DU SAGUENAY

[48] Je vous écris sur un tronc d'arbre, dans la solitude mélodieuse des bois. J'ai pour compagnons l'aimable propriétaire de l'hôtel de Tadoussac, M. Fennall, le vieux Willy, un guide endurci dans mille excursions périlleuses, et une foule innombrable de moustiques qui me communiquent l'inspiration et la rage. Nous sommes partis pour visiter, à quinze milles dans l'intérieur, le premier lac poissonneux dont le vieux Willy a la garde. Tout autour de nous est la forêt, forêt de sapins, d'épinettes, de bouleaux, qui suit dans mille détours la chaîne abrupte des Laurentides ; de distance en distance on aperçoit quelques espaces nus où poussent de maigres champs de blé, essais pénibles des premiers colons qui se sont établis dans ces solitudes.

Il fait chaud, je ne m'en plains pas, puisque c'est la première fois cette année ; l'atmosphère est pleine de molles caresses et le soleil ruisselle parmi les feuilles encore chargées de la pluie des derniers jours. Nous suivons un chemin, ou plutôt un sentier tracé avec peine parmi les ronces, les arbres entrelacés dont les racines se croisent sous les pas, les troncs noircis, déchiquetés et comme frappés de la foudre, image désolante des combats que l'homme livre à la nature. Ça [49] et là une chau-

---

VARIANTES : I : « Souvenir du Saguenay », *l'Opinion Publique*, 3 août 1871, p. 378. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 43-51.

3 I arbre, *au sein de* la 7 I qui *nous* communiquent 12 I distance, quelques II distance, on 17 I caresses, *je m'en plains encore moins*, et 19 I Nous *avons* un 21 I déchiquetés, et

mière isolée, construite en bois brut[a], à peine couverte d'un toit d'écorce où perce un tuyau brisé, s'échappe de la lisière du bois, et nous entendons les coups redoublés de la hache du défricheur et les craquements des arbres s'abattant sous sa main.

Ici règne la misère dans une horreur souveraine. Ces défricheurs, ces *squatters* courageux sont seuls dans le fond des bois, en lutte contre tous les éléments, contre la terre ingrate, contre un ciel glacé pendant sept mois de l'année, contre les fléaux imprévus, contre le feu qui, embrasant la forêt[1], dévore en même temps la moisson, contre la faim, contre l'isolement. Et cependant accablés, mais non abattus, épuisés de fatigue, ils luttent toujours et pendant des années jusqu'à ce que leurs fils, devenus grands, leur assurent enfin le fruit de leurs rudes labeurs. Il faut qu'une génération s'efface pour que la terre se féconde, et lorsqu'elle est fécondée, les enfants, en trop grand nombre pour la partager entre eux, se séparent. Les uns vont plus loin, défricher de nouveaux espaces ; les autres restent, travaillent de longues années encore jusqu'à ce qu'enfin leurs fils, devenus trop nombreux à leur tour, et emportés par le souffle puissant qui pénètre jusque dans les plus solitaires réduits du Nouveau-Monde, émigrent vers l'ouest des États-Unis[2].

Un instant attristés par le spectacle des souffrances humaines, nous continuons notre route. Au loin, dominant l'horizon des forêts, les montagnes se dressent dans toutes sortes d'attitudes fantastiques ; on dirait les vagues pétrifiées d'un océan en

a. On appelle ici ces chaumières des « loghouses, » ou encore communément des « chantiers ».

24 I,II isolée, *faite de poutres brutes,* à I,II <sans note> 38 I enfants *trop nombreux pour se la partager,* se 39 I,II loin défricher 40 I espaces, les autres restent, *travaillant* de 44 I,II émigrent *dans* l'ouest I États-Unis. *C'est là l'histoire de toute colonisation en Canada, aux pères la misère, aux fils une jouissance laborieuse, aux petit-fils l'exil.* // Un 47 I dans *toute espèce* d'attitudes II dressent *avec* toutes

1. L'année 1870 resta longtemps dans le Saguenay, « l'année du grand feu ». Des villages naissants furent rasés et des centaines de familles se trouvèrent sans asile et sans ressources. La population passa de 2 275 en 1872 à 1 075 en 1875. Sur l'incendie du 19 mai 1870 au lac Saint-Jean, voir le mémoire de licence de M. Girard : « Le grand feu de Québec », Québec, Université Laval, 1965.

2. Des Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre émigrèrent au Minnesota, au Montana et en Illinois.

fureur. Des pics dé[50]pouillés, des crêtes nues jaillissent dans l'air ; et parfois, sans que rien ait préparé ce spectacle, car la nature a toujours des sourires imprévus, on voit une pente douce s'incliner et le chant des oiseaux égaye le murmure de la brise à travers le feuillage.

Impossible de nous tenir tous les trois dans la charrette qui a pour siège une petite planche de sapin ; le chemin est coupé ça et là par des arbres que les orages ont renversés ; ailleurs, il passe sur une lisière étroite, entre deux précipices. Willy, le guide, à chaque instant s'arrête pour déblayer le terrain. Willy, c'est l'enfant de la forêt, un enfant de sept pieds qui a grandi avec les chênes et les pins. Il paraît comme un géant parmi ces géants du sol ; rien n'entrave sa marche à travers les taillis habitués à se courber sous ses pas ; il est le maître de ces solitudes indomptées, et les grands arbres, abaissant sur lui leurs ombres muettes, le saluent en passant. Des nuées de brûlots assiégent son vaste cou découvert, il ne les sent même pas, il est haletant, un ruisseau de sueurs inonde son front ; on le croirait épuisé, et cependant il soulève encore, et d'une seule main, les énormes troncs qui embarrassent la route. Au bout de quatre heures, nous avions fait trois lieues, et je ne voyais pas encore de terme à notre marche. Willy soufflait à faire frissonner les feuilles, et je songeais avec effroi à l'heure où il pourrait avoir faim, car nous n'avions avec nous qu'un jambon et quelques œufs.

Enfin, à un petit détour du sentier, un enclos d'avoine et de patates s'offre soudain à nos yeux. Le vent souffle librement autour de nous ; un lac formé de deux baies apparaît au pied de collines touffues, et, [51] sur ses bords, la cabane de Willy où nous attendent sa femme Josephte et son fils Maltus, un nom romain qui lui sert à prendre des truites.

---

50 I l'air, et 52 I oiseaux *vient égayer* le 55 I de *sapins* ; le 62 I sous *ces* pas 66 I front, on 67 I encore et 68 I,II qui *ferment* la 75 I nous, un 76 I,II et sur I sur *ces* bords I,II bords la 77 I,II nom *de science* qui 78 I truites. *Certes, je ne suis pas ici dans une place d'eau fashionable, ni vais-je vous écrire une chronique retentissante du frôlement des robes de satin, des accords de la musique, du roulement des équipages. Du reste, il n'y a pas de places d'eau cette année ; je suis allé à peu près partout et je n'ai vu que l'ennui et le désespoir des maîtres d'hôtel, excepté peut-être à Cacouna, où il y a une foule énorme, mais qui ne s'amuse pas plus pour tout cela. Je vous raconte simplement un petit épisode qui m'est personnel, et si je cours le risque d'être moins amusant pour vos lecteurs, au moins j'ai la satisfaction de ne pas m'éreinter sur des riens et de ne pas remplir deux colonnes quand il n'y a rien à dire.* // Nous

Nous n'étions pas partis pour faire la pêche ; j'ai horreur de cet exercice qui exige l'immobilité et une patience ridicule. Tenir pendant des heures une perche à la main et jeter des appâts aux goujons indéfiniment, sans changer de posture, ne me semble pas essentiellement gai. Mais, en revanche, quelle délicieuse chose que de se bercer sur la surface bleue d'un lac, en mêlant la cadence aisée de la rame au petit clapotis de l'eau subitement éveillée ! Nous eûmes bientôt lancé sur l'azur limpide le frêle canot d'écorce, avec Willy au milieu de nous ; les rames, poussées par ses bras de chêne, coupaient la nappe d'eau sans presque y laisser de trace que des gouttelettes pendantes qui tombaient sans bruit. En un instant, nous atteignîmes la première baie, en face d'un petit promontoire flanqué de deux rochers nus, dont l'ombre sourcilleuse se noie dans les profondeurs du lac. Nous gravîmes lentement, saillie par saillie, ce petit cap solitaire dont les parois brûlantes, frappées par le soleil, se répétaient sur l'eau en mille reflets incandescents. Parvenus au sommet, nous nous arrêtâmes pour regarder tout autour de nous.

Dans le silence et l'infini nous étions seuls. L'inconnu semblait agrandir autour de nous sa sphère mystérieuse ; un mirage universel enveloppait le ciel et la terre. Il me semblait voir les collines s'élever lentement, enguirlandées de longues vapeurs baignées de lumière. J'abaissai doucement les yeux sur l'étroit rocher où nous étions debout. En bas, Willy, à moitié [52] couché sur la plage, regardait les petites vagues clapoter le long des galets, et, sur le bord des crevasses étroites qui serpentaient à mes pieds, quelques lézards se tenaient accroupis, silencieux habitants de ces retraites où peut-être jadis avait retenti le cri de guerre des Hurons. Compagnons de la solitude et des souvenirs effacés, ils en gardaient l'immobilité, l'inaltérable repos.

« Voulez-vous savoir ce qu'est l'écho dans nos montagnes ? » me dit M. Fennall, « vous pourrez le redire ensuite dans vos chroniques ». Et, prenant un fusil, mon compagnon le déchargea dans l'air. Un bruit sec alla frapper le ciel, et tel qu'une fusée qui, retombant du haut de sa course, s'éparpille en une pluie lumineuse, il se brisa dans l'espace en mille vibrations éclatantes. L'écho roulant de montagne en montagne, de préci-

---

82 I,II indéfiniment sans 84 I,II lac en 87 I rames poussées 88 I,II nappe sans 89 I de *traces* que 92 I nus dont 97 I,II l'infini, nous 104 I et sur 109 I montagnes, me 110 I Fennall, vous 111 I Et prenant

pice en précipice, frappant les rochers aux profondeurs sonores, s'élevant dans l'air pour retomber aussitôt avec un fracas mille fois répété jusque dans les entrailles des collines et des ravins frémissants, s'arrêta tout à coup comme suspendu dans l'immensité : puis, semblable aux derniers tressaillements de la note qui meurt sous les doigts de l'artiste, il s'éteignit doucement en rendant quelques sons plaintifs comme un regret de quitter l'espace ému de ses accents. Oh ! le reste de ma vie au milieu de cette nature paisible, dans la liberté des bois... mais, hélas ! l'homme n'a qu'un jour à vivre sur la terre, et tout ce jour il est esclave !

*

Déjà le soir commençait à déployer son manteau d'ombres ; la brise, chargée de fantômes à peine formés, [53] s'agitait sur l'azur du lac ; la forêt semblait s'épaissir dans le crépuscule naissant, et le chant des oiseaux regagnant leur nid se perdait dans les soupirs de l'air. Willy n'avait pas quitté son attitude pensive et immobile, comme l'Iroquois de jadis qui pouvait guetter son ennemi un jour entier sans remuer d'un pouce. En nous voyant faire un mouvement pour regagner le canot, il se leva tout d'une pièce, ouvrant une bouche comme une des portes de Thèbes, accompagné d'un baîllement semblable au vent s'engouffrant dans une caverne.

« Il commence à être temps, dit-il, il faudra *siffler une giffle*, car, voyez-vous, mon estomac *prend des shires*. »

Je restai ébahi, et M. Fennall, éclatant de rire : « *Siffler une giffle*, me dit-il, cela veut dire avaler une énorme rasade pour tromper l'appétit : aussi ne le fait-on que lorsque l'estomac *prend des shires*, ou lorsqu'il dégringole jusqu'au talon, poussé par la faim. »

J'admirai et compris aussitôt, car, moi aussi, je commençais à éprouver des shires.

Un quart d'heure après, nous étions installés, Fennall et moi, à la table rutilante avec son précieux poids de jambon,

---

123 I accents. *Le* reste 128 I formés s'agitait 129 I lac, la 130 I regagnant *leurs nids* se 135 I pièce, *en* ouvrant 136 I Thèbes, *accompagnée* d'un 139 I,II car voyez-vous 140 I rire : « siffler une <ital.> 141 I dire, avaler 143 I shires <ital.>, *c'est-à-dire*, lorsqu'il I,II talon poussé

d'œufs et de café doré dont les parfums onctueux inondaient la chaumière. Je dévorai, ou plutôt, j'engloutis, et je remarquai en fonctionnant combien l'appétit d'autrui sert à aiguillonner le sien propre. Willy, assis au fond de la cabane, me regardait avec des yeux remplis d'un désespoir immense. Il craignait que le souper ne dût finir jamais. C'était le seul jambon, il n'y avait plus d'œufs, et déjà le café, vidé à longs traits, n'apparaissait plus au fond de la cafetière qu'entremêlé d'épais dépôts de marc. Les shires redoublaient dans [54] l'estomac de Willy avec un fracas qui devenait menaçant ; une dégringolade continue, mêlée de soupirs, nous révélait l'abîme sans bornes qui se creusait en lui. Enfin le pauvre homme s'affaissa, et, d'une voix altérée, il me demanda si j'aimais la pêche, que c'était la bonne heure pour prendre du poisson, et que son fils Maltus me conduirait.

Je partis d'un éclat de rire tellement sonore que le ventre de Willy, semblable aux cavernes de la montagne, se remplit d'échos et fit entendre des mugissements : « Maltus, Maltus, m'écriai-je, ô pêcheur antique, prends ta nacelle, voguons sur l'onde azurée, mais parle bas, parle bas, jette tes filets en silence... » et, entonnant la barcarole si connue de la *Muette de Portici*[3], je me dirigeai vers le lac.

« Mais, papa ! » s'écria à son tour Maltus, le dernier des Romains, « moi, non plus, je n'ai pas soupé ; monsieur, il n'y a pas de truites du tout dans le lac en ce moment, il n'y a que des goujons, et c'est le matin qu'est le meilleur temps pour les prendre ».

Willy se leva avec une colère pareille au rugissement d'un troupeau de buffles, et il allait s'élancer sur Maltus, lorsque, retrouvant tout à coup l'amour du prochain perdu dans mon assiette, je l'arrêtai en l'assurant que j'aimerais mieux pêcher le jour, et qu'il était temps pour lui et sa famille de souper.

---

152 I,II sien. Willy 160 I et d'une 165 I des *gémissements :* « Maltus 168 I,II entonnant *le refrain si connu* de 170 I papa, s'écria II papa ! s'écria I,II des *romains*, moi 171 I,II soupé ; *Monsieur*, il 176 I,II lorsque retrouvant

---

3. Mélodrame en deux actes et cinq parties composé par François Auber (1782-1871), dont la première représentation fut donnée à l'Opéra de Paris en 1828. Sa représentation à Bruxelles, en 1830, donna le signal du soulèvement belge contre les Pays-Bas.

Un soupir parti du fond des entrailles du pauvre affamé, et en même temps un regard, un regard qui disait « souper, souper ! mais avec quoi ? » glissa dans ses yeux, et il chercha sa femme.

Celle-ci arrivait juste en ce moment, les mains pleines d'une nouvelle couvée qu'elle venait de découvrir. [55] À cette vue, Willy faillit tomber à la renverse ; il respira comme si l'air du monde entier lui entrait dans les poumons, son visage s'épanouit, il tendit les bras, saisit sa femme et, avec une ardeur de vingt ans, l'embrassa pour tous les œufs que sa poule avait pondus.

Une heure après, nous étions tous étendus sur le plancher, avec nos paletots pour matelas, et, pour oreillers, nos bras arrondis sous nos têtes. Quant aux jambes, elles se mettaient où elles pouvaient ; pour moi, j'en avais une sur le ventre de Willy qui ne résonnait plus ; le géant était inerte, étendu comme une baleine échouée sur le rivage : sa femme ronflait, la bouche tournée à l'envers et grimaçant au plafond. Les maringouins bourdonnaient et faisaient rage à nos oreilles ; M. Fennall se roulait et se tordait sur lui-même en désespéré pour échapper aux mille petits dards qui le déchiraient. Pour moi, je n'étais qu'une plaie saignante et, de mes deux mains, je me labourais le corps avec fureur. Oh ! que j'en avais assez de la belle nature au sein de laquelle je voulais, la veille même, passer ma vie entière ! !.....

Enfin l'aurore, longtemps appelée, commença d'ouvrir à l'horizon sa tremblante paupière et à jeter quelques pâles lueurs qui, petit à petit, montaient dans le ciel. Il était près de quatre heures lorsque je mis le nez dehors, mon nez gonflé de la morsure de cent maringouins. La forêt s'emplissait déjà du concert matinal des oiseaux ; l'herbe se courbait en ruisselant sous une rosée de perles ; une fraîcheur parfumée s'échappait des bois de sapin où la grive secouait ses ailes alourdies par le sommeil. Plus loin, l'alouette rasait le lac de son aile aiguë, pendant que le petit oiseau-mouche, [56] atome volant, était emporté de branche en branche par le souffle du matin. Des essaims de moustiques, groupés dans l'air, bourdonnaient parmi les premiers rayons du

191 I nous *nous* étions 201 I et de mes deux mains je 205 I Enfin, l'aurore longtemps 206 I paupière, et

soleil ; en les voyant, je fus pris d'une colère insensée et me mis à courir, agitant mon mouchoir, fendant l'air de mes bras partout où je trouvais les exécrables petites bêtes. Mais dans ce combat de l'homme contre l'insecte, l'homme fut le vaincu et je cédai le terrain, haletant, le visage et les mains ensanglantés.

C'est avec ces mêmes mains que je vous écris ma chronique. Tant pis si elle n'est pas amusante ; ça n'est pas ma faute. Il y a là tout ce qu'on peut humainement tirer d'une excursion dans l'intérieur du Saguenay ; si vous n'êtes pas satisfait, je recommencerai, et si vos lecteurs font les difficiles, je les enverrai à Tadoussac en faire autant.

221 I,II terrain haletant 222 I chronique, *ce qui, peut-être, la rend si peu amusante.* Tant pis, ça 223 II pis, si I,II faute ; *il* y 227 I Tadoussac, en I autant. <La chronique est signée : *LAN.....*>

[6]
POUR LE « PAYS »

2 AOÛT 1871.

« L'homme est un dieu tombé
Qui se souvient des cieux. »
Lamartine[1].

[56] Il y a si longtemps de cela que le dieu tombé doit avoir la mémoire longue s'il s'en souvient encore. Plus je vais, plus je m'aperçois qu'il a perdu de son origine. Si l'homme est réellement tombé du ciel, ça doit être d'un ciel pluvieux comme celui qui inonde la terre de boue depuis six semaines : il est tombé avec les petits [57] crapauds ses semblables, et s'il n'est pas resté à quatre pattes, c'est par défaut de conformation. La femme, qui était tombée avec lui, s'est relevée la première et l'a aidé, de sorte que vous voyez ce bipède courant aujourd'hui les mers, les fleuves, les continents, et cherchant à rattraper le ciel qui l'a vomi. C'est un spectacle que ce flot humain courant par toutes les routes, mais c'en est un bien maigre cette année pour les voyageurs qui ont l'habitude de visiter régulièrement nos stations balnéaires.

VARIANTES : I : « Chronique des eaux », *le Pays*, 24 juillet 1871, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 51-58.

2 I *Chronique des eaux* // <sans date> 7 I cela *qu'il* doit 13 I femme qui 18 I routes, *et moi qui ai mission de l'observer, moyennant tant par semaine, je m'étonne qu'il y ait rien qui puisse payer un pareil dévouement. Qu'importe, je m'y soumets, et le Pays* <ital.> *est un journal si merveilleux qu'on retrouve des illusions pour le servir. // Si je trouve des illusions, les hôteliers des places d'eau en perdent terriblement, presque autant que de voyageurs. Ils* ont 19 II nos *places d'eau.* // Les

1. Extrait de « l'Homme » d'A. de Lamartine, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » [1963], p. 6.

Les hôteliers ont l'air au désespoir. En effet, à part le grand hôtel de Cacouna, je ne vois pas où les étrangers se dirigent aujourd'hui. Que voulez-vous ? J'étais à Tadoussac avant-hier ; à peine commencé-je à respirer les parfums vigoureux que dégagent les mille montagnes du nord, qu'une averse subite s'abat des nues, une averse de cinq heures ! Hier, je traverse à la Rivière-du-Loup ; il faisait un ciel radieux, clair et pur comme le fond de mon cœur : j'arrive plein d'allégresse, mais à peine suis-je parvenu au bureau de poste, à deux milles du quai, que des grains de pluie commencent à percer la voûte brillante du firmament ; en un clin d'œil, les grains de pluie deviennent un déluge et l'orage est tombé toute la nuit. Aujourd'hui je prends le train pour une destination inconnue, (j'aime à m'envelopper de mystère,) eh bien ! je n'avais pas fait six lieues qu'une nouvelle tempête gronde, le ciel se barbouille comme un journal mal imprimé, il tombe des gouttes d'eau grosses comme des œufs, de la grêle... le diable son train, et un froid ! oh ! le croiriez-vous ? le conducteur fut obligé de faire allumer du feu dans [58] les wagons[a]. Du feu le 20 juillet ! Allez donc à la campagne maintenant. Canada, mon pays, mes amours, tu n'es qu'un farceur.

Il y a à peine trente ou quarante pensionnaires dans ces hôtels renommés où, l'année dernière encore, on ne pouvait trouver, à prix d'or, trois chaises pour se coucher dans un passage. Presque toutes les familles canadiennes et anglaises ont leurs maisons privées, et elles s'y rendent. Pour le voyageur de passage, comme il n'aime pas à se faire inonder de pluie et barbouiller de boue, il va ailleurs. Mais les Américains, eux, sont indomptables ; les Américaines, surtout, bravent tous les climats. Quelles femmes ! on parle d'infuser du sang nouveau dans les veines de notre race, prenez de celui-là. Comme je traversais à Tadoussac, l'autre jour, le bateau en était rempli ; la froide bise du nord nous saisit à quelques milles des côtes ; croyez-vous qu'elles se sauvèrent dans le salon ou s'emmitouflèrent de châles ? Non, elles se précipitèrent toutes à l'avant dans leurs robes

a. En Canada on appelle les wagons des *chars*, du mot anglais *cars*.

21 I l'air *désespéré*. *A* part 24 I,II vigoureux *qu'envoient* les 25 I du *Nord* qu'une 28 I allégresse, *j'y attendais en outre de différentes parts le prix de mes chroniques tant admirées, je n'étais pas plus tôt* parvenu 30 I firmament, en 33 I inconnue, j'aime I mystère, eh 38 I,II allumer *le* feu I,II les *chars*. Du 39 I,II <sans note> 42 I trouver à 47 I,II les *américains*, eux, sont indomptables ; les *américaines* surtout bravent

de mousseline ou de toile, chantant, aspirant avec force l'air presque glacial, et, de leurs yeux pleins d'éclairs, perçant l'horizon sauvage et sombre formé par la chaîne des Laurentides. Quelles bavardes intrépides ! voilà des femmes qui savent rire. Cela nous charme, nous autres Canadiens, habitués que nous sommes à des femmes qui ne rient jamais sans en demander la permission à leurs voisins.

*

C'est un étrange pays que cette côte nord du Saint-[59]Laurent, en bas de Québec. Lorsque vous avez passé les premières campagnes qui sont Beauport, Château-Richer, Sainte-Anne et Saint-Joachim, terminées brusquement par le cap Tourmente, ce cap effrayant qui tombe perpendiculairement dans le fleuve, de deux mille pieds de hauteur, vous ne voyez plus rien qu'une chaîne abrupte, tourmentée, souvent aride, toujours grandiose, de montagnes qui se suivent jusqu'au Labrador en fermant l'accès à toute tentative d'habitation.

Quelques paroisses y viennent couper çà et là la nature surprise dans son orgueilleuse indépendance ; c'est la Baie-Saint-Paul d'abord, après un intervalle de dix lieues de solitude farouche, puis les Éboulements, puis Saint-Irénée, puis la Malbaie, puis... plus rien que quelques petits postes perdus sur le penchant des montagnes. Les quatre paroisses que je viens de nommer se suivent ; comment font-elles ? je n'en sais rien, c'est par esprit d'imitation. Mais si elles se suivent, c'est en se disloquant. Tudieu ! quelles routes ! de la Baie-Saint-Paul à la Malbaie, un espace de neuf lieues, ce sont des côtes continuelles ; l'une de ces côtes a trente arpents de longueur, je veux dire de hauteur. Il faut pour les gravir des chevaux faits exprès, des chevaux qui aient des sabots comme des crampons et des muscles en fil de fer. Les jambes de ces petits chevaux sont comme des rondins

---

56 I et de 58 I intrépides ! *Voilà* des 59 I Canadiens, *nous sommes habitués* à II canadiens, *qui sommes habitués* à 62 I,II du *St. Laurent* en 64 I Beauport, *le château* Richer I,II Château-Richer, *Ste. Anne* et *St-Joachim*, terminées 65 I le *Cap tourmente*, ce II le *Cap* Tourmente 66 I,II effrayant *de deux mille pieds* qui I,II fleuve, vous 72 I,II Baie *St. Paul* d'abord 74 I,II puis *Ste. Irénée*, puis 75 I rien, que 76 I montagnes, *comme des nids d'aigles suspendus au-dessus de l'abîme.* Les 77 I font-elles, je I c'est *l'*esprit 79 I Baie *St. Paul* à 81 I a *vingt* arpents 82 I,II pour *cela* des chevaux exprès, des chevaux qui *ont les pieds* comme 83 I,II des *nerfs* en

crochus ; ils ne montent pas les côtes, ils les saisissent, et quand ils les descendent, c'est comme s'ils les retenaient.

J'ai cru vingt fois que j'allais me casser le cou dans cette fameuse Côte à Corbeaux qui monte du fond de la Baie-Saint-Paul jusqu'au haut du plateau qui domine le fleuve, et en face duquel est l'île aux Coudres : eh bien [60] j'en suis sorti sain et sauf ; c'est tout à fait absurde.

Cette île aux Coudres est habitée, croiriez-vous ça ? Ce sont surtout des navigateurs et des pêcheurs, gens qui habitent partout.

Mais je suis injuste ; l'île aux Coudres est une petite oasis verdoyante, dorée, inondée de rayons, touffue comme un bosquet. Elle contient à peu près mille habitants, primitifs comme aux jours où il n'y avait sur la terre que notre aïeul commun avec sa femme, mère de ces abominables et insupportables générations qui n'en finissent plus ; tant pis pour elles. Ce que c'est que la routine ! On déclame tous les jours contre elle et on la suit aveuglément, passionnément ; moi, célibataire, je m'en lave les mains.

Savez-vous que les habitants commencent à en avoir assez des dons célestes ? Ils demandaient à genoux des pluies, et Dieu leur a envoyé le déluge. La terre est comme un marais, de sorte que les habitants sont épouvantés de leur bonheur, et, comme il n'y a pas de traité de réciprocité avec les États-Unis[2], ils ne sa-

---

86 I retenaient. J'ai 87 I,II fameuse *côte à corbeaux* qui 88 I Baie *St. Paul*, jusqu'au *bout* du II Baie *St. Paul* jusqu'au *bout* du 90 I,II bien ! j'en 91 I,II absurde. – Cette 93 I partout. Mais je suis injuste ; *cette île* aux II injuste ; l'*île* aux 99 I,II et *interminables* générations 100 I plus, tant 101 I routine, *on* déclame 102 I passionnément ; je 106 I déluge ; *la* terre 108 I,II pas *encore* de I,II réciprocité, ils

2. Buies, opposé au protectionnisme, reviendra longuement sur le sujet dans une conférence intitulée « De la réciprocité avec les États-Unis », prononcée à la Salle Victoria le 18 avril 1874, publiée dans *l'Événement* des 25, 27, 28, 29 et 30 avril 1874, et reprise dans l'édition de 1875 des *Chroniques, voyages, etc., etc.*, p. 253-280. Le premier Traité de Réciprocité entre le Canada et les États-Unis datait de 1854. Il avait grandement stimulé l'économie canadienne, surtout pendant la guerre de Sécession. À son expiration en 1866, les États-Unis refusèrent de le renouveler. La crise économique des années 1870 amena le gouvernement conservateur à appliquer une politique protectionniste.

vent ce qu'ils feront de tous leurs trésors cet automne. Ne faisons pas de politique.

*

Puisque je suis sur la côte nord qui mène droit aux glaces éternelles, il faut que je vous rapporte quelque peu de mes impressions de voyage.

Dans les campagnes primitives du Canada, l'on est friand du merveilleux[3]. La superstition y est aussi florissante qu'il y a cent ans, et qu'elle l'est encore dans certaines parties des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne. Il y a là quantité de goules, de sorciers à l'œil [61] louche, de diables galopant dans les fossés où entrant dans les maisons sous la forme de chats noirs, de serpents magiques traversant les chemins la nuit, de mèches de crin jetant des sorts... et toujours deux individus qui ont vu ces prodiges et qui s'appuient mutuellement dans leur narration.

L'un renchérit sur les frayeurs de l'autre et apporte au récit le poids de ses propres terreurs. Les anciens surtout connaissent des espèces innombrables de lutins ; ils causent avec eux, ils ont vu au moins une fois le diable courir le long des clôtures et s'arrêter devant certaines maisons dans des postures rien moins que... surnaturelles... pour les ensorceler peut-être. « Pourquoi, dis-je à l'un des bons habitants qui me racontaient tous ces prodiges, pourquoi vous laissez-vous aller à toutes ces imaginations ? – Mais je crois que vous êtes un *apostat*, me répondit-il ; notre curé a encore chassé le diable, il y a deux mois, chez la fille à Martin qui se faisait battre par lui tous les soirs à sept heures ! » Je ne trouvai rien à répondre, et j'admirai la douce innocence de ces campagnes que le diable a choisies pour venir prendre de l'exercice. On comprend que la superstition puisse établir son empire au sein de cette nature profonde, mystérieuse, terrifiante, pleine de l'inconnu et de l'infini, qui pèse sur l'imagination et augmente encore la faiblesse humaine.

113 I voyage, *je me hâte pour le moment, j'aurai une foule de détails la prochaine fois, car j'aurai côtoyé le Saguenay, pénétré dans l'intérieur et je vous raconterai une foule de merveilles qui ne peuvent être bien décrites que par moi.* // Dans 122 I,II et qui *se prêtent main-forte* dans 127 I et *s'arrêtant* devant 128 I les *charmer* peut-être 129 I me *racontait* tous 136 I,II l'exercice. // On 139 I humaine. Les

3. Voir R.-L. Séguin, *la Sorcellerie au Québec du 17e au 19e siècle.*

Les immenses amphithéâtres des Laurentides, qui s'échelonnent à perte de vue dans un lointain insaisissable, ont quelque chose de formidable qui surprend le regard même le plus intrépide. Souvent on ne peut en distinguer les cimes confondues avec les vapeurs de l'air ; elles grandissent sans cesse et semblent sortir les [62] unes des autres jusqu'à ce qu'elles se plongent dans l'immensité. Derrière l'une d'elles, hérissée comme un géant en fureur, entremêlée de pics nus et désolés comme si la foudre y avait promené ses ravages, se trouve un lac que deux hommes seuls ont visité. L'un de ces hommes, vieillard octogénaire, me raconta le voyage qu'il y avait fait il y a trente ans.

« Dans ce temps-là, me dit-il, les townships[b] n'étaient pas encore établis ; il n'y avait que les montagnes, la forêt et la nuit à deux milles des paroisses. Il me prit envie d'aller faire la pêche dans les lacs que je découvrirais à l'intérieur. Arrivé au bas de la montagne dont je vous parle, j'hésitai ; elle me faisait peur. Roide, sillonnée de précipices, chargée lourdement jusqu'à son sommet d'énormes rochers qui se penchaient comme pour m'engloutir, elle me causa un tel saisissement que je restai plusieurs heures à la contempler, oubliant ce que j'étais venu faire, et le temps qui s'écoulait, et les ombres qui commençaient à s'épaissir tout autour de moi.

Enfin je me décidai à la gravir, et, m'attachant aux ronces, aux branchages, aux saillies des rocs, j'avançai haletant, lorsque tout à coup j'aperçus une crevasse large d'environ un pied, perpendiculaire, profonde comme la montagne même : j'en suivis les bords, et à mesure que j'avançais, la crevasse s'élargissait et je voyais plus clairement dans son gouffre. J'arrivai à un point où elle avait six pieds de largeur ; je pus voir jusqu'à une profondeur de quarante pieds environ ; plus bas c'était l'abîme, les ténèbres. Le vertige faisait tourner ma tête et me sollicitait à me jeter dans ce [63] tombeau sans fond ; je me cramponnai à une branche et je détournai les yeux. C'en était assez ; je m'enfuis de ce gouffre plein d'un attrait horrible et je continuai ma route jusqu'à ce que, rendu sur le penchant opposé, je retrouvai la

b. Cantons.

150 I,II y *fit* il 152 I,II <sans note en bas de page> 163 I et m'attachant 165 I,II pied, *droite,* profonde, *et s'élevant avec la* montagne ; j'en 168 I gouffre, *j'*arrivai 171 I tête, et 174 I horrible, et

même crevasse, suivant la même ligne, mais se rétrécissant à mesure que j'approchais du pied de la montagne. Je crois que cette crevasse est l'effet d'un tremblement de terre, comme il y en a souvent dans nos montagnes, mais qui ont rarement d'aussi terribles effets[4]. »

Je ne sais si ce vieillard avait raison ; mais l'envie ne me prit nullement de le vérifier ; j'ai une sainte horreur des montagnes qui s'entr'ouvrent. Du reste tout porte à croire qu'il disait vrai. À chaque pas qu'on fait au milieu de cette nature tourmentée, informe, gigantesque, on s'attend à quelque cataclysme soudain. Certes, cette triple chaîne des Laurentides qui part du fleuve et se prolonge sur une longueur de trente lieues, en se grossissant toujours, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus à l'horizon si ce sont leurs têtes touffues qui se mêlent, ou d'épais nuages qui se groupent dans l'espace, est un spectacle unique. Mais, en revanche, de longs et fertiles plateaux, où se déversent les eaux des montagnes, s'étendent au loin comme pour attester que la terre est bien l'empire de l'homme, et qu'il n'est sorte de nature sauvage où il puisse trouver encore le bien-être ou du moins ce qui lui ressemble.

181 I,II si *le* vieillard 183 I,II reste, tout 187 I,II prolonge *à une distance* de 190 II unique ! Mais 191 I,II Mais en I,II plateaux où

4. De nombreux tremblements de terre ont secoué la côte nord, notamment ceux de 1663, qui durèrent six mois, de 1791, d'une durée d'un mois, et du 20 octobre 1870 au cours duquel la terre trembla régulièrement jusqu'en mai 1871 et causa de larges fissures dans le sol. Voir R. Blanchard, *l'Est du Canada français*, t. I, p. 313-314.

[7]

10 Août, 1871.

[64] Avant-hier j'étais à la Rivière-du-Loup, hier dans le Saguenay ; j'ai passé la nuit à Cacouna, aujourd'hui je vous écris de Kamouraska. Quel voyageur ! Comme le fils de l'homme, je n'ai pas une pierre où reposer ma tête ; heureusement que j'ai perdu le sommeil.

Je l'ai vu enfin, je l'ai vu, ce fameux Saguenay dont on parle tant ! il n'y a rien de si beau et de si bête. Voir le Saguenay, et puis... vivre !

Quelle lugubre promenade ! Être pendant six heures entre deux chaînes de montagnes qui vous étouffent, qui vous regardent toujours avec la même figure, je ne vois là rien qui prête à l'enthousiasme. Aussi, quand on y est allé une fois, on n'y retourne plus ; le dégoût succède aux transports, comme dans l'amour. Quel ennui dans cette solitude étroite et sublime ! Sur vingt-deux lieues de parcours, pas un être animé. Mais c'est grand tout de même ; il y a toujours quelque chose de grand dans la nature laissée à elle seule, surtout quand cette nature est virile, vigoureuse et hardie dans sa nudité. Les montagnes qui bordent le Saguenay ont quelque chose d'implacable qui repousserait la main de l'homme comme une profanation : aussi sont-elles restées vierges, tout en portant le poids d'innombrables regards jetés sur elles tous les ans par les touristes avides de les voir une fois au moins.

VARIANTES : I : « Chronique des Eaux », *le Pays*, 29 juillet 1871, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 58-65.

2 I *Chronique des eaux* // <sans date> // Avant-hier 3 I,II Avant-hier, j'étais 5 I voyageur ! *comme* le 7 I,II sommeil. Je 24 I,II avides. // On

On va au Saguenay de deux manières : par le *Clyde*, qui ne fait guère que le commerce local entre Chicoutimi et Québec, et par les bateaux de la compagnie *Inland Navigation*, au nombre de deux, l'*Union* et le *Magnet* ; ce sont ces derniers que les promeneurs [65] prennent de préférence. Je ne dirai rien du *Clyde* parce que je ne le connais que pour l'avoir vu : mais certes, s'il est une ligne de bateaux où l'on soit traité dignement, où les officiers du bord soient d'une politesse et d'une obligeance exquises, c'est bien celle de l'*Inland Navigation*[1]. Cette compagnie, du reste, est très vaste. Outre les deux bateaux qui font le voyage du Saguenay quatre fois par semaine, elle en a encore neuf autres qui font le service tous les jours, de Montréal aux extrémités de la province d'Ontario. Il n'y a qu'un défaut à bord de l'*Union* et du *Magnet*, c'est qu'on y mange trop. Je suis devenu énorme en moins de deux jours : les *waiters*[a] pourtant ne sont pas très adroits ni très vifs ; ils ont l'air idiot, mais ils finissent toujours par apporter ce qu'on leur demande : c'est le principal quand rien ne presse.

Vous quittez Québec à 7 1/2 heures du matin ; à une heure de l'après-midi vous êtes à la Malbaie, à 5 heures à la Rivière-du-Loup, et à 7 1/2 heures vous atteignez Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. Vous y êtes sans vous en apercevoir.

*

Quel étrange, capricieux et pittoresque petit Tadoussac ! C'est une miniature dans un cadre colossal ; tout y est imprévu. Vous ne voyez d'abord rien qu'un petit quai bâti entre deux

a. (Garçons de table).

26 I manières, par 29 I,II promeneurs *choisissent* de 35 I Outre *ces* deux 37 I,II jours de 39 I qu'on mange 40 I,II <sans note> 41 I vifs, ils 42 I demande, c'est 44 I,II Vous *laissez* Québec I,II heure vous 47 I,II apercevoir ; *quel* étrange 48 I Tadoussac ! *c'est* une 49 I colossal, tout y est imprévu ; *vous* ne

1. « Qui ne se rappelle le temps où la compagnie des Remorqueurs n'avait qu'un seul bateau, le tranquille et modeste *Clyde*, pour faire le service que font aujourd'hui quatre fois par semaine les élégants et rapides *Saint-Laurent* et *Saguenay* ? [...] En 1872, la compagnie Saint-Laurent acheta le bateau *Union* que la 'Canadian Navigation Company' mettait sur la ligne du Saguenay avec le *Magnet*, en opposition au *Clyde*. La 'Canadian Navigation...' abandonnait complètement toute prétention sur le bas Saint-Laurent et se retirait sur les lacs du Haut-Canada dont elle continue à desservir les différents ports » (A. Buies, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 333-334).

caps qui baignent leurs pieds avec grâce dans l'eau tranquille d'une crique grande comme une soucoupe. Du quai s'élève une colline que vous montez, et alors, subitement, se révèle le village placé, on ne sait comment, au milieu d'un [66] fouillis de caps, de ravins, de petites baies qui ont l'air de vous sourire avec bonhomie. Tout y est calme et doux, et l'on sent comme une espèce de repos se glisser dans l'esprit et le cœur.

Il n'y a pas plus de trente à quarante maisons dans ce village qui n'est plus celui des gens de l'endroit, mais des étrangers qui y ont bâti leurs cottages. Cela a quinze arpents de longueur tout au plus en ligne droite. En tournant le chemin, vous arrivez, après quelques pas à peine, au grand hôtel qui s'étale glorieusement au-dessus d'une baie d'un contour harmonieux et irréprochable. Pas de plus bel endroit pour les bains ; une rive discrète, un sable fin, une eau pure, mais glaciale.

L'onde est trompeuse comme la femme ; c'est pour cela qu'elle attire. Séduit par la limpidité attrayante de ces flots qui venaient mourir si amoureusement sur le sable, et brûlant de me reposer de deux jours de voyage fatigant, je me déshabillai à la hâte et me précipitai comme je l'aurais fait dans un bain public de Montréal. Juste ciel ! Dieux vengeurs ! Je revins à la surface de l'eau comme un homme qui a le tétanos, le corps en deux, les pieds dans les oreilles. Et quelle tête ! comme l'échine d'un porc-épic. J'étais tout horripilé ; l'estomac me rentrait dans le dos et les muscles de mon visage dansaient la gigue. Une, deux ; je me dilatai et je poussai des bras pour regagner la rive ; mais j'avais une vingtaine de crampes dans les jambes. Ô ma patrie ! quel danger tu courus ce jour-là ! Pourtant , par un violent effort et me secouant comme un chêne sous l'orage, je parvins à terre. Il était temps. « Fontaine, je ne boirai plus de ton eau, » ce qui veut [67] dire « Baie de Tadoussac, tu ne me repinceras plus. »

J'arrivai à l'hôtel d'un trait, j'étais furieux ; il y avait foule dans le vestibule, et partout, dans les galeries, sur le balcon, des femmes ravissantes qui me riaient au nez. Ces femmes étaient

---

53 I montez et alors subitement se 56 I Tout est calme et doux et 59 I,II endroit mais 61 I,II plus *sur une* ligne 64 I bains, une 65 I mais *froide.* // L'onde 74 I horripilé, l'estomac 75 I gigue, *une,* deux 78 I jour-là. Pourtant 80 I eau, «*traduit pour la circonstance* » Baie 81 I plus. » *C'est la même chose.* J'arrivai

des Américaines, je leur pardonne ; il ne faut rien faire pour empêcher l'annexion[b].

*

L'hôtel de Tadoussac est un des plus beaux, des mieux construits, des plus frais et des plus agréables qu'il soit possible d'imaginer. Ce qui vaut mieux encore que l'hôtel, c'est son intendant, M. Fennall. Quel homme charmant, empressé, heureux de vous être agréable ! Il voulut me présenter immédiatement aux infâmes et charmantes créatures qui venaient de se moquer de moi. Je me laissai faire, (je suis faible), et, en moins de dix minutes, j'avais mis sur pied toutes ces belles Yankees qui gelaient depuis huit jours, et nous étions lancés dans des valses inouïes. Ce fut une révolution dans l'hôtel. Jusque-là les hôtes et hôtesses y avaient vécu calmes jusqu'à l'engourdissement.

Tadoussac a cela d'agréable qu'il est très ennuyeux. Il n'y a pas dans ce petit port isolé sur la rive nord du Saint-Laurent de divertissement possible que celui de la pêche, à huit ou dix milles de distance ; partout autour de lui une solitude sans issue, et il faut faire dix lieues pour arriver aux Escoumins, simple poste établi [68] pour le commerce du bois. Les étrangers qui vont à Tadoussac n'ont d'autre intention que de se reposer ; ce sont des valétudinaires ou des gens fatigués. Mais ils veulent faire reposer avec eux leurs femmes et leurs filles, vivantes créatures qui ne demandent et ne recherchent que le plaisir. C'est par là que leurs bonnes intentions deviennent mauvaises.

Onze heures sonnèrent. Onze heures, c'est l'heure solennelle où le capitaine du *Magnet* prévient les passagers qu'il faut se rendre à bord du bateau. C'est la nuit qu'on remonte le Saguenay, jusqu'à la Baie de Ha ! Ha !, d'où l'on repart ensuite le lendemain matin à neuf heures, pour que les passagers puissent jouir du spectacle de la rivière dans tout son cours. Arrivés près du quai, nous entendîmes les accords du violon, accompagnés

b. L'annexion du Canada aux États-Unis a toujours été plus ou moins ouvertement convoitée par un grand nombre d'esprits éclairés.

---

85 I,II des *américaines*, je 86 I,II <sans note> 93 I moi, *je* me I faire, je suis faible, et en 95 I,II des *danses* inouïes 96 I l'hôtel ; *jusque*-là 97 I engourdissement ; Tadoussac 99 I,II du *St. Laurent* de 102 I,II Escoumins *qui sont un* simple 103 I,II qui *viennent* à 105 I fatigués, *mais* ils II fatigués ! *mais* ils 107 I plaisir ; *c'est* I,II C'est *en cela* que 109 I sonnèrent, *onze* heures 112 I,II la *baie* de I l'on *revient* ensuite

d'un battement de pieds qui donnait la mesure aux échos éveillés dans la nuit. Une quinzaine de jeunes gens dansaient des reels et des rigodons, ces naïves, harmonieuses et touchantes danses de village qui bercèrent l'enfance de beaucoup d'entre nous et qui nous survivront encore longtemps. Comme ils étaient heureux, ces chers ignorants, et comme je me sentis triste en voyant devant moi le bonheur si facile, le bonheur que nous cherchons en vain au prix de mille peines ! Une journée de travail et le soir un reel au clair de lune, voilà le bonheur ! C'est trop peu vraiment, et je me sentis un amer ressentiment contre la destinée qui m'a versé la coupe pleine de fiel, en y mêlant quelques gouttes de joie pour me la faire mieux avaler. Je regardai longtemps ces braves gens enivrés [69] du plaisir qu'ils donnaient à tous les spectateurs, et rivalisant entre eux de pas grotesques et imprévus à chaque nouvel éclat de rire ; puis je gagnai lentement le bateau qui fumait dans l'ombre. Il était minuit.

Minuit ! c'est l'heure où tout s'achève et où tout recommence ; c'est cette heure où l'on croit pouvoir suspendre un instant sa pensée au jour qui finit, sans voir que le temps a déjà marqué les secondes au jour qui lui succède. Ce qui était espérance n'est plus que le souvenir, et il n'a fallu pour cela, quoi ? qu'une seconde ! Ô dieux ! à quoi sert-il donc de vivre ? Prenons un *night-cap*[c], et couchons-nous.

Le lendemain, à six heures, nous étions à la Baie de Ha ! Ha ! qui est le terminus du voyage. C'est une grande baie monotone où il y a deux villages et d'où partent deux chemins qui vont à Chicoutimi. Si ce n'étaient son contour si pur et si correct, son encadrement à la fois sauvage et doux, et surtout la célébrité que lui a acquise sa position au terme d'un voyage, qu'il faut atteindre si l'on veut voir le Saguenay dans toute sa lon-

c *Night-cap*, un « bonnet de nuit », c'est-à-dire le dernier verre avant de se coucher.

---

120 I,II encore *de* longtemps 123 I peines. Une 124 I bonheur ! *c'est* trop 129 I,II spectateurs et 131 I minuit. Minuit 136 I succède. *Pas une minute pour contempler le présent entre le passé qui échappe et l'avenir qu'on saisit déjà au moment même où l'on y songe. L'avenir ! ce n'est qu'un rêve où l'homme cherche à se consoler du temps qui n'est plus par celui qui n'est pas encore, et ce rêve dure sans cesse !* Ce 138 I seconde. Ô I vivre ? ? Prenons 139 I,II un *night-cap* <rom.> I,II <sans note> 140 I,II la *baie* de 143 I Chicoutimi. *La baie de Ha ! Ha ! est un écart de six milles fait au cours du Saguenay, qui continue jusqu'au lac St-Jean.* Si 146 I,II atteindre *pour* voir le Saguenay, on

gueur, on ne sait pas pourquoi les visiteurs prendraient la peine de s'y rendre. Je ne connais rien de plus morne ni de plus ennuyeux ; c'est à peine si les passagers éprouvent l'envie de descendre et de se promener un quart d'heure sur la rive. Ils ont tout vu en y arrivant. Les Américains même, ces curieux universels, ne se sentent cette fois aucun besoin de connaître et ne voient pas sur quoi faire des questions. Que peut-on interroger dans une pareille solitude ? Je [70] débarquai toutefois et parcourus le premier village : rien, rien ; je revins accablé d'ennui.

À neuf heures, nous repartîmes. Deux heures après, nous étions devant ce fameux cap de la Trinité qui tombe tout d'un bloc, droit et roide, d'une hauteur de 500 mètres. C'est effrayant et vertigineux. Le bateau passe à quelques pieds seulement au bas de cette montagne formidable que recouvrent seulement ça et là quelques rares touffes de sapins étiques, et qui se forme de trois pics s'élançant dans le ciel comme pour attirer et menacer tout à tour la foudre. Par quelle colère, par quelle fureur de la nature ce bloc isolé, horrible, a-t-il été arraché de la chaîne des Laurentides et jeté ainsi dans le Saguenay ? c'est ce qu'on se demande avec effroi. Les échos y sont puissants, multiples infinis ; un coup de sifflet de la vapeur y retentit près de trois minutes en se répercutant de montagne en montagne, de gorge en gorge, jusqu'à ce qu'il se perde dans l'espace comme un soupir douloureux. Seul, le cap Trinité brise la lourde uniformité de cette chaîne aride, désolée, d'une grandeur repoussante, qui borde le Saguenay dans tout son cours. L'instant d'après, on retrouve la même scène, les mêmes aspects, jusqu'à ce qu'on arrive enfin, à deux heures et demie, devant Tadoussac, heureux d'échapper à ce spectacle qui commence à peser de son poids gigantesque.

Le défaut à peu près général du paysage canadien, c'est de manquer de pittoresque, c'est d'avoir une uniformité, pleine de grandeur il est vrai mais bientôt fati[71]gante. L'esprit ne trouve pas à s'y relever de ses premières impressions et finit vite par en sentir le dégoût[2]. En outre, dans ces campagnes du Nord, il fait

148 I,II morne *et* de 151 I,II Les *américains* même 158 I,II 500 *verges.* C'est 160 I,II formidable *qui n'a pas un arbre* et qui 165 I Saguenay, c'est 172 I qui *foule* le I cours ; *l'*instant 177 I général, *du reste,* du

2. « Ce qui manque au paysage canadien, c'est l'animation, c'est le coloris, c'est cette richesse de tons atmosphériques qui se reflètent partout sur la cam-

souvent, même aux plus beaux jours d'été, un vent humide et froid qui porte dans l'âme la tristesse. La nature agonise dans ce pays où elle n'a que trois mois de chaleur incertaine pour se réchauffer. Ici, les fleurs naissent tard, jettent quelques parfums fugitifs, et s'étiolent bientôt sur leur tige, frappées par l'impitoyable vent de nord-est.

L'été passe comme ces brises molles qui apparaissent tout à coup sur une mer calme, et s'enfuient avant que le navire ait pu leur livrer ses voiles. Il répand à la hâte quelques rosées, verse quelques tièdes rayons, s'empresse de mûrir les grains, puis disparaît comme l'oiseau qui fuit un ciel inhospitalier.

Cette année surtout, il disparaîtra plus tôt que d'habitude, pour la bonne raison qu'il n'aura pas même paru. Il fait froid partout, il pleut partout, il grêle même quelquefois ; le foin surabonde, les champs regorgent, l'habitant jubile et le voyageur est gelé.

C'est là ce qu'on appelle la saison des chaleurs en 1871.

183 I l'âme *le découragement et* la 186 I,II impitoyable nord-est 195 I quelquefois, le 196 I jubile, et

pagne de Naples ; [...] Ce qui manque, c'est le pittoresque imprévu et multiple de la Suisse [...] On dirait que tout a été fait sur un plan unique et calculé pour produire un seul et même effet. Cette majesté qui vous entoure après avoir élevé votre pensée et votre imagination, semble peser sur vous de tout son poids » (A. Buies, *Lettres sur le Canada*, p. 8).

[8]
ALLEZ, MES JEUNES ANNÉES !

20 Août.

[71] Je ne vous ai encore rien écrit de Kamouraska, je me réservais, ou plutôt je réservais à Kamouraska une [72] place à part dans le nombre des endroits que je visite depuis six semaines, parce qu'il en a une à part dans mes souvenirs[1] comme il s'en est fait une par sa physionomie propre, par ses traditions encore vivantes, comme au premier jour, dans l'esprit du peuple, enfin par la faveur dont il a joui, pendant plus de cinquante ans, auprès des meilleures familles canadiennes. Ces familles s'y rendaient invariablement, tous les ans, pour faire de la villégiature comme on en faisait alors, villégiature qui accumulait dans les âmes et dans les corps des provisions de santé et de vigueur qu'on mettait ensuite tout un hiver à dépenser.

Aujourd'hui le mouvement des voyageurs se ralentit, le tohu-bohu des arrivées et des départs s'apaise ; toute cette cohue, quelquefois brillante, le plus souvent tapageuse, s'écoule en laissant à la nature le soin de reprendre sa beauté un instant tourmentée, ses charmes simples et doux.

VARIANTES : I : « Chronique » *le Pays*, 1er septembre 1871, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 65-70.

2 I *Chronique* // < sans date > // Je 4 I réservais ; *je* [II réservais. *Je*] *n'ai pas voulu jeter ce joyau parmi les galets, ni chercher une place* [II *donner une place à*] *pour Kamouraska parmi les insipides et ennuyeuses places d'eau que j'ai visitées cet été.* Aujourd'hui 17 I s'apaise, toute cette cohue quelquefois 19 I,II nature de

1. Cf. A. Buies, *Petites chroniques pour 1877*, p. 96-101. Une des grand-tantes de Buies, Luce-Gertrude Drapeau, épouse de feu le notaire Thomas Casault de Kamouraska, recueillit Arthur Buies et sa sœur Victoria après le décès de leur mère.

Que de beaux jours je dois à Kamouraska, et quelle jeunesse pleine de sève j'y ai jetée à tous les vents, en compagnie des plus joyeux amis que j'aie connus ! Maintenant, comme moi ils ont vieilli, ils se sont dispersés, ils oublient le rendez-vous que nous nous donnions dans ce village assourdi pendant toute une saison de nos bruyantes gaietés, de nos chansons éternelles, de nos danses folles le jour comme la nuit, de nos piqueniques imprévus, de notre intrépide arrogance et de nos éclatants dédains de tous les préjugés. Tudieu ! comme nous étions libres et magnifiques ! Il fallait que dans chaque famille il y eût un bal par semaine, et cela ne suffisant pas, nous dansions dans les champs, dans les [73] bosquets, sur les îles à un mille du rivage, sous l'orage comme les épis qui se balancent au vent.

La fatigue nous était inconnue ; nous vivions comme les sauterelles au milieu des riches moissons, semant et prodiguant partout notre inépuisable vie, insouciants, glorieux, fastueux parfois, quand les tantes n'étaient pas trop rétives, ingénieux jusqu'au prodige dans l'invention des divertissements nouveaux, et toujours jeunes. Oh ! j'ai vu là des enfants de cinquante ans qui pouvaient m'en revendre, plus frais, plus dispos, plus alertes que moi, malgré mon exubérante jeunesse. Où sont-ils, où sont-ils maintenant ? et quels rêves suis-je donc venu tout à coup éveiller dans ce Kamouraska surpris par le veuvage de ses joies et livré sans merci aux froids, roides, monotones étrangers qui viennent y respirer l'odeur du varech, sans désempeser un instant pendant six semaines, et qui ne savent pas quels souvenirs passent inaperçus sous leurs regards inconscients, quel passé ils défigurent avec leurs ridicules imitations des joyeusetés d'autrefois ?

Connaissez-vous ce petit cap[2] là-bas, isolé, à un quart d'heure de marche, demeure séculaire des seigneurs de Kamou-

22 I,II vents *parmi les meilleurs amis que le ciel m'ait donnés* ! Maintenant 31 I,II ne *suffisait* pas ; nous 33 I,II vent ! // La 38 I,II jusqu'au *délire* dans 42 I maintenant, et I,II suis-je venu 45 I,II varech sans 47 I,II regards *inertes*, quel 48 I imitations *de plaisirs*. Connaissez II imitations *de plaisir* ? Connaissez

2. Un poème intitulé : « Le petit cap », repris dans *Chroniques, Voyages, etc., etc.*, t. II, p. 305-309, a été publié dans *l'Événement*, 24 juillet 1871, p. 1-2, à la suite d'un texte daté du 19 juillet, écrit à Tadoussac. Il semble que ce soit le seul poème publié par Buies.

raska, brumeux et mystérieux, battu par les flots dont les éternelles caresses ne laissent jamais de traces ? C'est là, ah ! c'est là que j'ai passé les plus délicieuses heures de ma vie, lorsque, fatigué de plaisirs, j'y venais livrer ma pensée vagabonde aux brises mutines qui courent dans les sapins et les broussailles. Que de fois j'ai posé mon front brûlant sur ces rochers nus, enivré de rêves d'ambition, d'avenir et... ! Il est là toujours, le petit cap presque désert, presque abandonné, muet peut-être pour tout autre, excepté pour mon cœur [74] qui y a déposé l'impérissable trésor de ses souvenirs. Pauvre cher petit cap ! Tu n'as pas un sentier, aujourd'hui perdu sous les dépouilles entassées de plusieurs automnes, pas un vieux tronc d'arbre noir, rabougri, déchiqueté, pas un rocher que je ne revoie comme de vieilles connaissances ; je les salue du regard et ils ont l'air de me sourire, ces confidents muets de tant de drames intimes à jamais ignorés. Ah ! souffles du nord-est, brises des marées montantes, parfums âpres de la grève, venez un instant rafraîchir mon front humide des sueurs de la vie : passez sur ces rides d'hier, et effacez la trace des années que je n'ai pas vécues depuis lors ! À moi ! mon beau passé disparu, mes espérances envolées, mes vingt ans !... enterrés sous dix autres. Allons, bon, voilà que je dis mon âge : on oublie tout dans les transports du lyrisme, jusqu'au lecteur qu'on a égaré avec soi et qui suit sans rien comprendre, attendant qu'on ait repris ses sens.

Le lecteur n'est pas toujours un être intelligent, comme cela a été surabondamment démontré par tous les génies méconnus avant le mien ; aussi j'en ai un suprême dédain, et j'entends bien dire tout ce qui me passe par la tête. Je pourrais bien faire encore une colonne de poésie sentimentale, ça n'est pas plus difficile que ça ; mais il fait bien chaud :

> Et comme j'écrivais cette page où j'exhume,
> Le dernier souvenir de mon bonheur passé,
> Un maringouin s'en vint se poser sur ma plume,
> Et jusque à mes doigts fut bientôt arrivé...

---

54 I fatigué *des* plaisirs 58 et... ? Il I toujours presque II toujours, presque 59 I,II abandonné, *froid* peut-être 61 I,II cap ! *Il n'a* pas 64 I,II un *de ses chauves rochers* que 69 I vie, passez 70 I lors. À moi mon 72 I,II ans enterrés sous dix autres... Allons 79 I,II pourrais faire 80 I sentimentale, *ce* n'est 85 I Et *jusqu'à* mes

Il n'y a rien qui change l'allure d'une chronique comme le bourdonnement d'un maringouin ; avez-vous [75] jamais fait cette observation ? Des maringouins le 20 août ! Tout est anomalie cette année ; dire que l'été n'est commencé que depuis huit jours, et que c'est précisément depuis ces huit jours que les étrangers retournent à la ville ! Pour moi, je suis libre comme le coursier du désert, et j'entends porter encore mes pas errants de campagne en campagne jusqu'au dernier rayon chaud de cet été tardif.

Quelle existence charmante on mène ici ! Kamouraska est un des endroits les plus intelligents de la province ; vous y trouvez toute une légion de jeunes gens instruits, déniaisés comme le sont peu de Canadiens, tout à fait de leur temps, libéraux en diable, absolument la chair et l'esprit qu'il faut pour la grande campagne électorale de l'année prochaine[3]. Et les vieux ne le cèdent pas aux jeunes. Quels types ! tous ils diffèrent entre eux ; pareils originaux n'existent nulle part. Grands buveurs, grands mangeurs, grands chasseurs, grands parleurs.

De la chasse et de la pêche tant qu'on en veut, un site ravissant, des lurons accomplis et des femmes... je m'arrête, je ne veux pas dire de ces choses !... Passons au large.

*

On frappe à ma porte. Entrez. C'est une créature : oh ! soutenez-moi. « Que puis-je faire pour vous être agréable, madame ? – Pourriez-vous me dire, monsieur, où demeure M^me^ Demers ? – La porte voisine, madame. – Ah ! Bien des mercis, monsieur. – Nullement, madame, vous êtes bien venue. –Oui, je

88 I observation *profonde* ? Des I,II le *29* août I août ! *n'est-ce pas une atroce anomalie ! mais tout* est 89 I année ; *quand on songe* que 91 I ville ! *Je m'en moque ; pour* moi 94 I tardif. *Tant pis si vous attendez des chroniques québecquoises datées de Québec je n'irai pas respirer la poussière torride des démolitions pour être fidèle à un titre. //* Quelle 96 I,II province, *quoiqu'y demeure Routhier, un des prophètes en retard du programme catholique. Vous trouvez ici* toute 97 I comme peu 101 I,II types ! *Kamouraska est un endroit où les gens n'ont pas de semblables* ; tous I eux ; *je n'ai jamais vu de pareils originaux. Aussi je flanque des plaies et des bosses inouïes, je m'amuse comme un démon.* Grands 103 I parleurs, *mais pas de coucaniers !... voilà qui est plus original que tout le reste dans un village canadien.* De 106 I,II pas *médire.* Passons 107 I oh ! *mon saint patron, soutiens-moi.* » Que 110 II Demers ! - La

3. Élections fédérales d'août 1872.

ne suis pas mal [76] venue, en effet, puisque ce n'est que de la porte voisine que je viens... Pendant que j'y pense, monsieur, vous êtes étranger ? – Comme le Juif dans la terre sainte. – Est-ce que vous ne me feriez pas un peu la charité ?... »

J'examine et je côtoie ma visiteuse des pieds à la tête : je reconnais une ancienne solliciteuse de jadis. – « Mais, est-ce que vous n'avez aucun moyen d'existence, par exemple des fils qui peuvent travailler pour vous ? – Oui, j'ai trois grands garçons. – Que font-ils ? – L'un est marchand. – Marchand ! alors il doit vous venir en aide. – Oui, mais c'est pas un marchand *comme j'en ai vu !...* – Comme quoi donc ? – Il vend des guenilles aux portes. Mon second fils est *officier.* – Bigre, vaillante carrière ! celui-là, du moins, doit faire quelque chose pour vous ? – Ça se pourrait, mais c'est un officier *comme il y en a !...* lui, il balaie les *offices* des avocats. – Et le troisième garçon ? – Il est seigneur. – Corne de bœuf ! Seigneur ! pour le coup, en voilà assurément un qui ne peut pas vous laisser mendier. – Ben clair, mais c'est pas un *seigneur* ah ! ah !... il saigne les cochons et on lui donne le sang. »

*

Kamouraska est un des plus jolis et des plus anciens endroits de la rive sud ; les grands viveurs l'ont de tout temps illustré. Il y a quinze ou vingt ans, quand la rage des stations d'eau fashionables n'avait pas encore fait déserter nos plus belles campagnes, aller à l'eau salée voulait dire aller à Kamouraska. Aussi, quelles joyeuses et intimes familles s'y réunissaient tous les étés, et quelle bonne vieille gaieté fine et franche ! [77] Les hommes les plus spirituels qui aient vu le jour en Canada ont longtemps vécu ici. Qui n'a connu l'incomparable, l'unique M. Chaloult, le grand ami des juges Vallières[4], Aylwin et Stewart,

112 I,II je suis I,II que *c'est rien que* la porte voisine... Pendant 118 I,II existence, des 120 II alors, il 123 I celui-là du moins doit 124 I vous. - Ça 125 I lui, balaie 127 I Seigneur ! *ce coup-ci* en II Seigneur ! *ce coup-ci*, en 128 I ne *faut* pas I,II laisser *quêter.* - Ben 138 I ici ; *qui* n'a 139 I,II Aylwin, Stewart

4. Joseph-Rémi Vallières (1787-1847), député de la Haute-Ville de Québec de 1820 à 1829, nommé juge en chef à Montréal en 1842.

Thomas-Cushing Aylwin (1805-1871), député de Québec de 1844 à 1848, nommé juge de la Cour du Banc de la Reine. La première version de *l'Influence d'un livre* (1837) de Philippe Aubert de Gaspé fils lui était dédiée.

Sir James Stewart (1780-1853), député de Montréal-Est de 1808 à 1810, nommé Juge en chef de la Cour du Banc de la Reine à Montréal en 1838.

qui a laissé un nom presque fabuleux, après avoir été pendant un quart de siècle l'étonnement de tous ceux qui entendaient ses intarissables saillies ?

Qui ne se rappelle le légendaire, l'inouï, le merveilleux shérif Martineau[5], dont l'apparition seule était comme un cri de joie, ce boute-en-train infatigable qui, pendant quinze ans, mit Kamouraska sens dessus dessous, et qui a dépensé plus d'esprit, plus de verve, plus d'irrésistible gaieté dans ses glorieuses soulographies, qu'on ne peut en mettre dans un in-folio de cent pages ? Et, aujourd'hui encore, quels types prodigieux ! Qu'on ne vienne à Kamouraska que pour voir et entendre ces fantastiques originaux, et l'on passera une saison des plus amusantes.

Il y a tant de choses à dire sur Kamouraska que je ne tarirais jamais, mais vous m'avez prescrit des limites et je dois m'y renfermer. Peut-être en ai-je trop dit, hélas ! je ne sais jamais où va ma plume, et je suis plein d'indulgence pour cette bonne vieille amie qui m'a joué tant de mauvais tours. J'ignore la discrétion, cette vertu des sages et souvent de ceux qui ne savent rien dire. Où en seriez-vous, grands dieux ! s'il fallait que je fusse discret, tout en étant chroniqueur ?...

145 I ans mit 147 I,II soulographies qu'on 148 I,II de *bons mots* ? Et 149 I Et aujourd'hui 150 I,II fantastiques *originalités*, et 157 I,II et *des idiots*. Où 158 I discret tout

5. Ovide Martineau, shérif de Kamouraska de 1851 à 1865.

[9]
[78] CHRONIQUE QUÉBECQUOISE

30 Août.

Faire une chronique québecquoise n'implique pas nécessairement qu'on soit à Québec. Pour le commun des lecteurs, cette nécessité semble absolue ; mais le journaliste s'affranchit aisément du despotisme des titres, et son imagination doit être aussi libre que sa profession. Le chroniqueur surtout a un sublime dédain du convenu, ce tyran universel ; il dit ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Donc, je date aujourd'hui ma chronique québecquoise de Saint-Thomas, comté de Montmagny, à dix lieues de la capitale.

Puisque je ne suis pas à Québec, j'ai le droit d'avoir des idées à moi. Or, une de mes idées en ce moment, c'est que je voudrais bien être un habitant de Mycone, l'une des îles Cyclades, dans le Levant. Là, paraît-il, la nouvelle mariée, en arrivant à la demeure nuptiale, trouve au seuil de la porte un crible sur lequel elle doit marcher en entrant. Si le crible ne se brise pas sous ses pieds, le mari conserve des doutes sur la candeur de son épouse.

Ceci est logique ; on s'accorde à ne pas admettre la vertu chez la femme légère ; or, une femme légère courrait grand ris-

---

VARIANTES : I : « Chronique Québecquoise », *le Pays*, 28 août 1871, p. 2 : l. 4-135 ; « Chronique Québecquoise », 11 septembre 1871, p. 2 : l. 138-288 ; « Chronique Québecquoise », 21 août 1871, p. 2 : l. 290-411 ; « Chronique Québecquoise », 10 octobre 1871, p. 2 : l. 415-523. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 71-91.

6 I mais *les lecteurs du Pays,* <ital.> *cette classe d'élus qui augmente étonnamment tous les jours, comprennent que* le 7 I et *que* son 11 I,II de *St. Thomas*, comté 12 I capitale. Puisque

que de ne pas défoncer le crible ; donc, la femme lourde offre toutes les garanties désirables. Une femme lourde, bien nourrie, bien épaisse, [79] est donc le *desideratum* de tout épouseur tant soit peu soupçonneux.

Cela m'a donné à réfléchir, à moi qui suis célibataire, Dieu merci, et quelque peu incrédule, et j'ai résolu de ne plus voyager qu'avec une balance, en cas que la faiblesse commune à tant de mes semblables s'emparât aussi de moi.

Dire qu'il y a un moyen si simple d'être à jamais fixé sur son sort, et que si peu de gens l'emploient !...

Chaque pays cependant a ses mœurs ; il y en a, comme le Canada, où les femmes sont si vertueuses, si fidèles, qu'on peut les épouser sans les peser. À propos de mœurs, il y en a parfois de singulières. Ainsi, sur la côte du Zanguebar[1], en Afrique, le mari est tenu, le jour de ses noces, de se mettre un emplâtre de farine sur l'œil gauche. Cela est bien inutile, puisque, lorsqu'on épouse, on est généralement aveugle. Mais pourquoi cet emplâtre sur l'œil gauche plutôt que sur l'œil droit, et pourquoi de la farine plutôt que de la sciure de bois ou du papier mâché ? O mystères profonds du cœur humain ! Soyez donc philosophe pour rester coi devant un emplâtre !...

Dans la Kabylie, toujours en Afrique, pays bien éloigné de nous heureusement, la jeune fille ne quitte le voile épais qui couvre son visage qu'après que les noces sont consommées. Le marié peut crier au voleur tant qu'il lui plaît, il est trop tard. Trop tard ! c'est le mot que Ledru-Rollin[2] fit entendre d'une voix de stentor, à la tribune française, après la déchéance de Louis-Philippe, et lorsqu'il s'agissait de placer sur le trône son petit-fils, le comte de Paris. Vous saisissez l'analogie ?...

---

24 I,II nourrie, bien *épaissie*, est 26 I peu *inquiet*. Cela II peu *inquiet*. // Cela 27 I,II célibataire, *dieu* merci 33 I mœurs, *et* il 37 I,II mettre *une* emplâtre 38 I,II gauche. *C'est* 39 I,II pourquoi *cette* emplâtre 43 I,II devant *une* emplâtre... // Dans

1. L'île de Zanzibar, aujourd'hui rattachée à la Tanzanie.

2. Homme politique français (1807-1874), un des principaux opposants de la Monarchie de Juillet (1830-1848), ministre de l'Intérieur du gouvernement issu de la révolution de février 1848.

[80] Du reste, dans les pays civilisés, dont le Canada constitue une infime molécule, si les jeunes filles ne gardent pas un voile sempiternel, elles ont en revanche de faux chignons, de fausses dents, de faux... Je ne m'arrêterais plus ; tout est fausseté, tout est mensonge, excepté les discours d'un conseiller législatif.

*

L'été a commencé le quinze août cette année pour notre pays bien aimé. C'est l'époque où les voyageurs songent à revenir à la ville. Pour moi, je m'en sauve ; je suis parti de Québec, indigné pour plus d'une raison, entre autres parce que je suis dyspeptique. Il n'y a pas dans cette capitale, qui date de Champlain, un seul restaurant où l'on puisse à toute heure chiffonner une serviette et machouiller un roastbeef, même mal cuit. Les Québecquois sont moins civilisés que les Chinois, et je vais le démontrer.

En Chine, pays de toutes les inventions restées à l'état d'enfance, il y a ce qu'on appelle les restaurateurs ambulants, qui portent sur un fourneau de la soupe et autres comestibles chauds pour les travailleurs et les passants fatigués. Sous le fourneau, dans un compartiment séparé, est le bois ou le charbon qui alimente le feu, et une carafe d'eau fraîche, accompagnée des ustensiles nécessaires, tels que cuillers, fourchettes, etc... En outre, dans de petits tiroirs ménagés sur les côtés de cette cuisine portative, se trouvent l'arrow-root, mets populaire, le vermicelle, le sucre... Pour un centin et même un demi-centin, tout malheureux affamé peut avoir, à une minute d'avis, de l'arrow-[81]root, des boules de riz, du vermicelle ou du potage pour deux centins, il peut satisfaire sa faim ou du moins la contenir.

Voilà ce qu'on fait dans les pays barbares pour l'amour de ses semblables. À Québec, il vous faut crever de faim, si vous n'êtes pas prêt à dîner entre midi et deux heures[a].

a. C'est bien changé depuis treize ans que cette chronique a été écrite.

55 I plus, tout 60 I,II moi je 62 I,II capitale qui date de Champlain, *plus de deux siècles,* un 68 I ambulants qui 72 I,II fraîche, *accompagnés* des 73 II cuillers, *fourchette,* etc. En I fourchettes.... En 76 I,II un *cent* et même un *demi-cent,* tout 79 I,II deux *cents,* il 82 I,II faim si 83 I heures. // *«Si je n'étais moi, je voudrais être Valois. » // Paroles d'Alexandre-le-Grand après le jugement rendu par le tribunal dans l'élection de Prescott. // Avoir pour soi trois voteurs dans un comté, refuser leurs votes, et être élu quand même, c'est plus grand que le monde. On juge des*

*

Québec a vu naître une nouveauté dans son sein ; c'est la fondation d'un théâtre français à Saint-Roch. De toutes les choses inattendues, celle-là ne l'était pas le moins à coup sûr. Transformer la salle du marché Jacques-Cartier en salle de théâtre était déjà une tentative hardie ; elle a été couronnée du succès. Il y avait foule à la première représentation, et le jeu des acteurs a été aussi brillant que le choix des pièces était heureux. Maugard[3] et Génot sont des comiques de la bonne école ; celui-ci était en même temps le peintre des décors. Son rideau de scène, représentant Jacques Cartier couronné par l'Amérique sous les traits d'une femme, est une véritable inspiration ; c'est rendre du coup le théâtre populaire, et je n'ai nul doute qu'il se soutiendra aisément, grâce à cette intelligente population de Saint-Roch qui n'a pas tout perdu avec le départ de ses nombreuses familles pour les États-Unis.

*

Je reviens à Saint-Thomas ; ce n'est pas difficile, [82] puisque j'y suis. Saint-Thomas est un endroit fort plat, fort laid, fort ennuyeux, mais qui offre un attrait, la pêche au bar. Tout est relatif ; quand je dis *attrait*, je veux parler pour ceux qui ont la patience ridicule de rester des heures entières penchés sur une ligne, à attendre que le bar vienne mordre. D'autres, qui ont moins de patience, en voyant que le bar ne mord pas souvent, ont trouvé tout aussi commode de le prendre par la queue, d'où

choses par leurs résultats ; aussi ce rare événement montre-t-il combien il était essentiel que les tribunaux ordinaires fussent saisis des contestations d'élection. Encore un exemple comme celui-là, et l'institution sera jugée, il n'y aura plus de candidats du tout. // Québec I,II <sans note>

84 I sein : c'est 85 I,II à *St. Roch*. De 87 I la *Salle* du 91 I,II comiques *réels* ; celui-ci 92 I décors ; *son* rideau 93 I scène représentant 94 I femme est 96 I,II cette *population intelligente* de *St. Roch* qui 99 I,II à *St. Thomas* ; ce 101 I,II attrait, *c'est* la 104 I ligne à I D'autres qui 106 I trouvé *un autre procédé, c'est* de

3. « M. et M^me^ Alfred Maugard, acteurs d'origine française, après un séjour aux Antilles durant la guerre de 1870, s'établirent à Québec où ils fondèrent la *Nouvelle Compagnie française* » (J. Laflamme et R. Tourangeau, *l'Église et le théâtre au Québec*, p. 158).

l'on voit que tous les moyens sont bons et que les extrêmes se touchent.

*

Je lis cette pensée dans une revue américaine : « Une lettre est un échange indirect des idées ; la conversation est un échange personnel de la vie. » Il y a de grands écrivains tels que Buffon, Descartes, Lafontaine, Marmontel, Goldsmith, dont la conversation était insupportable, tellement qu'après une heure de causerie avec eux, on était obligé d'avoir recours à leurs livres pour ne pas être tout à fait désenchanté. En revanche, Mmes de Rambouillet, Récamier, de Longueville, de Staël et de Solms, qui réunissaient dans leurs salons les plus beaux génies de leur époque, font voir quelle est la puissance de la conversation. Les femmes ont du moins sur nous cette supériorité incontestable, c'est qu'elles peuvent causer avec beaucoup de charme et écrire en même temps avec une grâce infinie.

Je m'aperçois que ma chronique devient de moins en moins québecquoise. Que voulez-vous que j'y [83] fasse ? Depuis que l'honorable Langevin a quitté la capitale, de quoi peut-on s'entretenir ? Il est vrai qu'on a pris, il y a quelques jours, un veau marin sur la batture de Beauport, et que cet imprudent amphibie avait quatre pieds de long. S'il avait eu cinq pouces de plus, ce serait peut-être plus intéressant ; ces cinq pouces m'auraient sans doute fourni un paragraphe pour finir ma chronique, mais je suis obligé de rester court. Il est évident que cela ne peut pas durer, et qu'avec la reprise du mouvement, au commencement de septembre, il se fera une réaction formidable dans la vie de la

---

107 I bons. // *Un de mes amis vient précisément de réussir à merveille dans ce nouveau genre de pêche, j'ai mangé d'un bar qu'il a pris par la queue et qui avait absolument le même goût que les autres, ce qui prouve que les extrêmes se touchent et au besoin même se confondent.* // *Un chroniqueur doit toujours pouvoir faire des observations profondes...* // Je 111 I vie. » *Que ne puis-je parler à vos lecteurs au lieu de vous écrire mes chroniques ! Mais je me fais illusion peut-être.* Il y a *d'autres* grands écrivains *que moi* tels 121 I temps *des lettres* avec une grâce infinie. // *Une lettre de femme est le plus beau morceau de littérature qui se puisse lire, surtout lorsqu'il y a beaucoup de fautes d'orthographe, parce qu'alors on a dans ses accents vrais le lyrisme de la passion, mais je dois faire cet aveu que les femmes agissent toujours contrairement à ce qu'elles écrivent. Si donc elles peuvent nous être supérieures par la forme qu'on se garde bien de se laisser séduire par cet attrait trompeur. Chez la femme, rien n'est plus différent de la forme que le fond, il n'en coûte que d'essayer pour savoir à quoi s'en tenir.... Hélàs ! c'est déjà beaucoup.* // Je 122 I moins *Québecquoise.* Que 123 I fasse ? *Il n'y a rien, absolument rien dans la capitale.* Depuis que l'honorable Langevin *l'a quittée,* de 127 I long ; *s'il*

capitale comme dans celle de mes correspondances dont j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué

POUR LE « PAYS. »

10 Septembre.

La grande affaire du jour à Québec est le vote du comté de Champlain qui refuse de concourir à la construction du chemin de fer du nord[4]. Il paraît que c'est le diable qui est cause de tout cela ; les habitants du comté en ont une peur incroyable, et depuis le jour où on leur a dit qu'une locomotive était le propre cheval de Belzébuth, ils n'ont plus vu dans les avocats du chemin que des suppôts de l'enfer et ils ont cru à la fin du monde. Le programme catholique n'est pas étranger à ces légitimes appréhensions de consciences [84] délicates. L'hon. M. Cauchon a beau se couvrir de sa cuirasse d'orthodoxie, il a beau invoquer ses vingt-cinq années de services rendus à la religion, les gens de Champlain exigent avant tout qu'il soit exorcisé. L'opération serait difficile, car le président du sénat est un homme robuste, et il prétend mordicus qu'il n'est pas possédé, ou plutôt qu'il ne l'est que du dévouement à la chose publique.

Quoi qu'il en soit, on ne s'attendait guère à voir l'ange des ténèbres jouer un si grand rôle dans un vote municipal du Bas-

135 I,II Votre dévoué *et obéissant ami.* // Pour 136 I *Chronique Québecquoise* // <sans date> // La II le Pays <sans guillemets> // 10 Septembre 146 I de *conscience délicate. Et* l'hon. 149 I tout, qu'il 152 I publique. *Je crois, pour ma part, que l'un du moins des compagnons de Satan le possède jusqu'à un certain point, c'est le diable Plutus qui, du reste, fait des ravages affreux dans les sociétés modernes. Quoiqu'*il

4. L'absence de chemin de fer condamnait la rive nord du Saint-Laurent au sous-développement agricole et industriel. Le curé Labelle réclamait, quant à lui, un chemin de fer qui faciliterait la colonisation au nord de Montréal. Joseph Cauchon (1816-1885), rédacteur au *Canadien*, puis fondateur du *Journal de Québec* (1842), créa une compagnie qui devait assurer la construction d'une ligne de chemin de fer de Montréal à Québec, en passant par Trois-Rivières. En 1875, le gouvernement du Québec subventionna le chemin de fer du Nord et le chemin de fer de la Rive Nord. Seront complétés, successivement : les tronçons Montréal-Saint-Jérôme en 1876, Montréal-Hull en 1877, et Montréal-Québec en 1879.

Buies prononça une conférence le 26 mars 1874 intitulée « Le chemin de fer du nord », qui sera publiée dans *le Canadien* du 30 mars, et reprise dans l'édition de 1875 de *Chroniques, voyages, etc.*, p. 281-304.

Canada, et l'on se demande ce que feront les habitants de Champlain lorsqu'ils verront passer le chemin de fer avec ses ailes de feu, lorsqu'ils entendront au loin son sifflet comme un mugissement de damnés, et lorsqu'ils verront s'élever au beau milieu d'eux une station pour recevoir les maudits qui voyageront de Québec à Montréal. Quand j'y songe attentivement, je trouve que le cheval de Lucifer doit être un animal merveilleux pour pouvoir voyager en même temps dans toutes les parties du monde, et par tant de routes différentes ; je trouve que Lucifer ne le ménage pas assez, et que, d'un autre côté, les citoyens de Champlain montrent trop de compassion envers une bête infernale.

Ceux de Lévis, qui sont irrévocablement condamnés à la damnation éternelle pour avoir élu le Dr Blanchet, semblent en avoir pris leur parti. Ils se lancent tête baissée dans la construction du chemin de Kennebec et la poursuivent avec une ardeur vraiment diabolique. Chose étonnante !ce chemin qui progresse rapidement est un chemin canadien[5] ; il est vrai qu'il mène à la frontière américaine où le diable est mieux reçu que [85] chez nous ; mais, dans tous les cas, c'est jouer gros jeu et c'est risquer son âme bien légèrement, même sur un court espace de chemin. La raison de cette différence entre les deux comtés consiste en ce que Lévis se trouve dans le diocèse de Québec où le programme a été condamné par l'archevêque, et que Champlain est dans le diocèse des Trois-Rivières, dont l'évêque a voulu l'imposer comme une condition indispensable de salut[6]. Dans notre diocèse, nous pouvons donc espérer aller au ciel, même en chemin de fer, tandis que dans Champlain, il

161 I,II Lucifer *est* un 165 I,II Champlain *lui* montrent I,II compassion *pour* une 171 I progresse *si* rapidement 174 I mais dans 177 I comtés *existe* en II comtés *est* en I Lévis *est* dans 179 I,II Trois-Rivières *où* l'évêque

5. La ligne Lévis-Sherbrooke, d'abord appelée Lévis-Kennebec (1869), complétée dans les années 1880, devint le Québec Central. Joseph Blanchet (1829-1890), médecin, député conservateur de Lévis, premier président de l'Assemblée législative, fut vice-président de la Compagnie du chemin à lisses de Lévis à Kennebec en 1870, et son président de 1872 à 1876.

6. Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières de 1870 à 1898 était, avec Mgr Bourget de Montréal, le champion de l'ultramontanisme. Mgr Taschereau, archevêque de Québec, membre d'une grande famille libérale, désapprouvait l'intransigeance des Ultramontains.

faut suivre l'ancien chemin en emboîtant le pas derrière M. Anselme Trudel[7], le représentant des voyages à pied.

L'arrivée de M. Vannier, agent d'émigration française, a fait naître parmi nous de glorieuses espérances. On s'attend à ce que dix Alsaciens viennent s'établir avant la fin de l'année sur la rive nord du Saint-Laurent, pour faire concurrence aux dix-huit Belges annoncés, mais non encore apparus. Ce flot d'émigration mettra un terme, espère-t-on, aux criailleries des membres de l'opposition et de la presse libérale. Le *Courrier du Canada* voit déjà venir à sa suite une quantité innombrable de nouvelles industries, animées d'une âme *qui sache penser* comme l'âme des Canadiens-français. Il plaide à ce sujet la cause de l'émigration cosmopolite, et dit que tout homme, *même un Français*, a le droit de venir grossir notre population[8]. Voilà une vérité désormais acquise ; il est vrai qu'on l'avait bien un peu mise en pratique depuis longtemps, mais jamais elle n'avait été si noblement proclamée. Quand le [86] *Courrier* se met en frais de dire la vérité, il n'y va pas de main-morte. Défaut d'habitude.

*

Québec menace décidément de n'être plus reconnaissable avant six mois ; la ville des ruines commence à avoir des trottoirs. Tous les esprits sont en mouvement et on ne parle que d'améliorations, de manufactures, d'industries nouvelles. Les murs s'écroulent de toutes parts, les portes sont renversées, et dans leurs espaces béants, parmi des flots de poussière, au son des mines qui éclatent, on voit l'essaim des travailleurs, la pioche à la main, ne pas se ralentir du matin au soir. L'avenue Saint-Louis, avec ses adorables résidences, ses jardins, ses gazons, ses bosquets, pourra désormais être embrassée d'un coup

183 I,II suivre *l'ancienne route* en 188 I,II du *St. Laurent*, pour 189 I d'émigration, *comme on dit en termes consacrés*, mettra 191 I libérale *dont le Pays* <ital.> *est le magnifique porte- drapeau.* Le 192 I industries animées 199 I,II dire *une* vérité 200 I main-morte - *défaut* d'habitude II main-morte - Défaut 203 I mouvement, et 204 I nouvelles ; *les* murs 207 I travailleurs, pioche 208 I,II L'avenue *St. Louis*, avec

7. Anselme Trudel (1838-1890) avocat, coauteur du Programme catholique, député conservateur en 1871 et membre du comité organisateur des zouaves pontificaux.

8. En 1871, 59 459 résidants de la province de Québec sont nés en Angleterre et 723 sont d'origine française (*Recensement du Canada*, 1873).

d'œil du haut de la plateforme, et la destruction de la porte Prescott change du tout en tout l'aspect de la côte de la basse-ville. Au sommet de cette côte est notre confrère l'*Événement* qui est là, seul, isolé au milieu des débris, montrant sa face jaune et railleuse à travers une vieille masure qui ne reste debout que par tradition ou par impuissance de tomber toute seule, – ce qui n'empêche pas notre confrère d'être, par lui-même, très vigoureux, au point de trouver que le *Pays* n'est plus un journal assez avancé, et qu'il nous faut aujourd'hui un programme de l'avenir à la place de celui que vous avez publié. Écoutez-le plutôt :

« Le programme esquissé par le *Pays*, et qui, il y a quelques années, aurait paru fort sage, est trop étroit aujourd'hui. C'est un programme tout constitutionnel, [87] fait pour une situation permanente à laquelle au fond il n'y aurait rien à changer. Adopté plus tôt, il aurait probablement donné le pouvoir aux libéraux, mais aujourd'hui il ne promet rien ou à peu près rien au pays. L'espoir de voir régler, dans un sens plutôt que dans un autre, un très petit nombre de questions, ne saurait suffire. Il n'est pas bon en effet de charger l'esprit des masses de trop d'aliments à la fois ; mais il n'en est pas moins absolument nécessaire de lui imprimer une direction ferme et précise, de donner à l'effort commun un but certain et déterminé[9] ».

D'accord ; mais hélas ! dans un pays où l'on ne sait pas où l'on en est, il est encore plus difficile de savoir où l'on va. Notre politique est un gâchis, le *statu quo* une énigme ; si l'avenir peut la résoudre, aidons-le ; mais je crois qu'il vaut toujours mieux commencer par le commencement qui est *aujourd'hui*. La première chose à faire est de se reconnaître, de se rallier, de s'entendre, et c'est déjà un effort assez pénible, au milieu d'éléments sans liaison, pour que cela suffise amplement aux plus vives impatiences.

*

212 I,II tout *au* tout 213 I confrère *de l'Evénement* < ital. > 214 I,II là seul isolé, au I,II face *jeune* et 222 I années aurait 233 I D'accord, mais, hélas 235 I quo < ital. > *qu'*une 239 I,II pénible au 240 I liaison que *la tâche peut suffire* amplement II que *la tâche* suffise

9. « Québec – lundi 4 septembre 1871 », *l'Événement*, 4 septembre 1871, p. 1.

Je suis désespéré. On dirait que tous les peuples du monde s'entendent pour m'empêcher de faire des chroniques. J'ai devant moi une masse de journaux américains, français et canadiens ; j'ai jusqu'à des revues que je feuillette obstinément, minutieusement, eh bien ! dans ce monceau où plongent tour à tour ma main et mes regards, je ne trouve rien, absolument rien qui arrête un instant ma pensée, que deux déclarations de [88] principes ; l'une, de l'empereur de Russie signifiant à l'ambassadeur français « que la France restera isolée en Europe tant qu'elle gardera la forme républicaine » ; l'autre, de M. Letendre, rédacteur du *Courrier de Rimouski*, lequel déclare « qu'après des réflexions sérieuses, après maints efforts, il n'a découvert dans le libéralisme qu'une négation, pas de principe actif, pas de vie, pas de protection, pas d'avenir, et que c'est pour cela qu'il accepte la vie, la protection et l'avenir du parti conservateur qui ne *se contente pas de promettre, mais qui donne...* »[10]

Il faut que l'empereur de Russie soit bien naïf et M. Letendre bien blasé ! Comment, pour sa part, M. Letendre peut-il concilier l'avenir avec un parti dont l'essence même est de ne se rattacher qu'au passé ? L'empereur de Russie peut avoir des illusions, puisque les souverains d'Europe ne sont plus eux-mêmes qu'une illusion vivante ; mais que M. Letendre perde les siennes au moment même où les libéraux voient se réaliser presque tous les articles de leur programme, c'est une aberration qui lui enlèvera au moins cent abonnés sur les deux cents qu'il pourrait avoir dans ce beau comté *qui promet beaucoup*, sans doute, mais *qui donne peu*, j'en parle par expérience, moi, démocrate, qui y possède un fief libre de toute redevance seigneuriale, mais non pas d'arrérages. Et cependant je garde mes illu-

---

244 I français, canadiens 247 I regards, *il m'est impossible de trouver un fait, un seul petit fait qui me donne de l'esprit rien que pour un paragraphe. Le monde est devenu donc bien stupide qu'il ne peut plus même rien faire pour un chroniqueur ! Figurez- vous que* je 249 I l'une de l'empereur de Russie *qui déclare au nouvel* ambassadeur II Russie *déclarant* à 250 I français, *le général Laflô*, que 251 I l'autre de 252 I rédacteur *d'un nouveau journal, le Courrier de Rimouski* <ital.> *qui* déclare 259 I Comment *ces deux personnages peuvent-ils s'accorder si bien dans des conditions si différentes ? Comment*, pour 265 I,II presque *toutes leurs espérances*, c'est 266 I,II lui *coûtera* au 270 I mais pas

---

10. Déclaration du rédacteur en chef A.-P. Letendre, sous le titre « Au lecteur », *Courrier de Rimouski*, 2 septembre 1871, p. 1. Ce journal conservateur (2 septembre 1871 - 21 novembre 1873) se définissait, à l'instar des autres journaux régionaux de l'époque, comme un journal agricole, littéraire et religieux.

sions, au point de faire des chroniques, quand je ne puis rien saisir, quand tout m'échappe et me fuit. Oh ! les illusions, chères et douces consolatrices ! jamais le réel pourrait-il nous enrichir aussi bien que vous avec vos précieux mensonges, et que resterait-il donc aux chroniqueurs s'ils n'ajoutaient au prix monnayé [89] de leurs articles la ravissante erreur de les croire lus par les femmes, ces êtres adorés qui immolent invariablement leurs adorateurs ?

*

Le temps de l'Exposition Provinciale[11] approche. D'excellents préparatifs se font et il règne un mouvement, une activité de brillant augure. Il fait plaisir de voir que le nombre des bêtes à cornes va toujours croissant dans notre beau pays appelé pour cette raison « nos amours » ; mais, en même temps que les bœufs, il ferait bon de voir améliorer aussi les hommes, ces autres bêtes à cornes pour lesquelles il n'y a aucun prix de mentionné. C'est vraiment singulier que les hommes se négligent de la sorte eux-mêmes, malgré leur insondable égoïsme ; espérons que les bestiaux nous feront rougir par leur exemple.

POUR LE « PAYS ».

25 SEPT.

Le tabac que l'Angleterre importe presque tout entier des États-Unis lui donne un revenu de trente-deux millions de dollars. Ceci nous conduit tout naturellement à parler du calumet qu'on vient de découvrir dans les démolitions de la porte Pres-

---

275 I aux *correspondants de journaux* s'ils 276 ravissante *duperie* de 277 I,II lues *avidemment* par 279 I approche. «*C'est le moment de se montrer, cachons-nous ». Cette parole célèbre va recevoir, paraît-il, un éclatant démenti. Les citoyens de Québec tiennent à se montrer cette fois : les plus magnifiques* préparatifs 281 I augure. *On dit même que l'Exposition de cette année dépassera toutes les précédentes, et surtout celle du bétail. Allons cela* fait 284 I bœufs, *je voudrais bien* voir I aussi *un peu* les hommes ces autres bêtes pour 285 I mentionné. *Il est* singulier *comme* les 286 I négligent *toujours* eux-mêmes 288 I que *l'exposition des bestiaux produira son effet moral et qu'ils* nous I exemple. *// Je m'arrête. Vous n'en êtes pas faché ni moi non plus. Et puisque nous sommes d'accord, embrassons- nous et que ça finisse... pour recommencer la semaine prochaine... hélàs ! hélas ! //* Pour 289 I *Chronique Québecquoise // <*sans date*> //* Le 293 I Ceci *m'amène* tout naturellement à *vous* parler 294 I Prescott en

---

11. C'est en 1855 que fut tenue la première Exposition industrielle au Québec, et en 1857 la première Exposition agricole et industrielle.

cott[12], en face de l'édifice du parlement. Ce calumet est en pierre, et, jusqu'à moitié, il est rempli de ce narcotique délicieux [90] qui donne une mort lente, tellement lente que les plus robustes vieillards sont ceux qui en font usage depuis plus d'un demi-siècle. Le tabac est un poison, sans doute ; mais il n'y a pas de remède qui vaille ce poison-là. Avec lui, on goutte le sommeil sans fermer les yeux et l'on trouve l'oubli qui est le bien suprême.

Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?[13]

a dit le poète. C'est vrai : voilà pourquoi l'on enterrait les anciens guerriers sauvages avec leur calumet. Celui dont je vous parle est la chose la plus commune au monde. Des érudits prodigieux assurent que ce calumet remonte à deux cents ans ; à quel signe reconnaissent-ils cela ? Non pas à l'odeur sans doute qui est aussi forte que si le tabac avait été fumé d'hier, ni à aucun signe extérieur du fourneau de la pipe qui est aussi nu qu'un poisson. Mais, pour les savants, il y a dans toutes choses un langage muet que le vulgaire ne saisit pas.

Avec le calumet on a trouvé une petite écuelle en zinc qui a l'air d'être beaucoup plus ancienne, ce qui ferait supposer qu'elle remonte au moins à cinq cents ans. Moi qui ne suis pas un érudit, je me contente d'être logique et de juger d'après les apparences. Les apparences ! Voilà la grande erreur, et cependant c'est ce qu'on cherche à sauver le plus. Je crois qu'il y a là une faute de langage. Ce n'est pas nous qui sauvons les apparences, ce sont les apparences qui nous sauvent.

Et dire que toute la société repose ainsi sur un aphorisme mal tourné !...

*

295 I,II du *Parlement*. Ce 296 I et jusqu'à moitié il 300 I lui on 301 II et on 305 I,II avec *leurs calumets*. Celui 306 I monde ; *ce sont celles-là qui durent le plus longtemps*. Des 308 I cela ? *non* pas 310 I de pipe 311 I Mais pour 312 I pas. *Le vulgaire aujourd'hui, c'est moi, et je viens chercher l'hospitalité dans vos colonnes comme le pauvre au seuil du palais.* // Avec 317 I apparences. Voilà 321 I repose *là dessus*, sur

12. La porte Prescott, construite en 1797, modifiée en 1823, fut démolie en 1871. On a entrepris de la reconstituer au printemps 1983.

13. Alfred de Musset, « Lettre à M. de Lamartine » (*Poésies nouvelles*, p. 65).

[91] En fait de curiosités, il y a encore ici une baleine de soixante pieds qu'on a trouvée échouée sur la côte nord et qu'on a remorquée jusqu'à Québec, pour la montrer aux badauds, moyennant dix cents. C'est une chose très rare qu'une baleine dans les capitales ; aussi ne s'aborde-t-on depuis quelques jours dans les rues qu'avec ce dicton consacré par un usage solennel : « As-tu vu la baleine ? » Ceux qui ne l'ont pas vue rougissent de leur ignorance ou de leur pauvreté ; pour moi, j'ai ces deux grâces heureuses qui mènent droit au royaume des cieux. Et cependant, vous allez voir quelle profondeur de science je trouve à l'occasion.

À propos de ce cétacé qu'on exhibe à mes concitadins, je me suis fait cette question. Quels ont été les premiers baleiniers ? R.S.V.P. Ce n'est pas le Breton, dominateur des océans, ni le rude Danois, ni le Hollandais à moitié amphibie, ni le hardi Norvégien, fils des rois de la mer. Non, ce sont les Biscaïens et les Basques qui, les premiers, osèrent attaquer le Léviathan dans ses abîmes, et cela remonte à 1575[14].

Des historiens, comme il y en a tant, ont voulu prouver, il est vrai que les Norvégiens avaient été les premiers venus sur ce champ de pêche formidable ; mais en cherchant la preuve, ils ont perdu la piste. Ce que les Norvégiens chassèrent, c'est probablement le grampus du Nord, ou quelque autre diminutif de la baleine. Le vieux navigateur norvégien du neuvième siècle, Tethore, qui a raconté lui-même ses aventures merveilleuses au roi Alfred[15], parle de non moins de soixante baleines qu'il aurait tuées en un seul jour. [92] Vous voyez cela d'ici, soixante ba-

325 I Québec pour I,II badauds moyennant 327 I capitales, aussi 330 I pauvreté, pour 337 I,II hardi *Norwégien*, fils 341 I historiens comme il y en a tant ont 342 I,II les *Norwégiens* avaient 343 I formidable, mais 344 I,II les *Norwégiens* chassèrent 346 I,II navigateur *norwégien* du 349 I d'ici, soixante

14. Échafaud-aux-Basques « fut [...] le point extrême de la pénétration des Basques dans le Saint-Laurent. L'endroit est connu du temps de Champlain alors qu'on parle indifféremment de Chafaut-aux-Basques et d'Échafaut-aux-Basques » (René Bélanger, *les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent*, p. 35). Ces incursions des Basques dans le golfe du Saint-Laurent remonteraient au milieu du XVI[e] siècle.

15. Le roi Alfred le Grand (849-899), fit reconnaître ses droits sur les royaumes anglo-danois après une lutte acharnée contre les Scandinaves. Prince lettré, il écrivit des récits de voyage en s'inspirant des voyageurs Othere (et non Tethore, comme dit Buies) et Wulptan.

leines de cent pieds de long tuées en un seul jour par un seul homme ! Ce qui est certain, c'est que les premières barbes de baleine qui aient été vues en Angleterre provenaient du naufrage d'un navire basque en 1594, et, lorsqu'à la fin du seizième siècle, les Anglais équipèrent pour la première fois des baleiniers, ils furent obligés d'en appeler aux Basques pour les guider dans leurs préparatifs et pour remplir les fonctions les plus importantes du bord.

Depuis, quel changement ! c'en est au point que, loin d'avoir à courir au loin la baleine, c'est elle aujourd'hui qui vient nous trouver, comme celle qui est en ce moment à la basse-ville. Je ne dis pas qu'il faille absolument compter là-dessus pour abandonner la pêche dans les mers polaires ; mais enfin, c'est un progrès...

*

On ne vit jamais à Québec autant d'Américains et d'Américaines que cette année ; les portes étant démolies, l'étranger peut accourir. Aussi a-t-il pris possession de la ville désormais sans défense. Les hôteliers, les marchands de nouveautés et les cochers de fiacre font fortune.

Hier, je me suis trouvé ex abrupto avec un de ces fils de Washington qui, tous les soirs, inondent la plateforme avec leurs femmes et leurs filles. La conversation est vite engagée avec des Yankees, et elle roule sans délai sur des sujets sérieux et pratiques : « J'habite, me dit-il, un petit village du Vermont d'à peu près quinze cents âmes ; le maître de poste n'y a d'au[93]tre salaire que celui qu'il retire de sa commission sur chaque lettre ou journal distribué ; or, il s'est fait l'an dernier un revenu de $165 par ce seul moyen. Tous les jours il distribue à peu près trois cents journaux des grandes villes, de sorte qu'il n'y a pas une famille qui n'en reçoive un et même plusieurs. »

---

351 I homme. Ce 352 I qui *avaient* été 354 I,II les *anglais* équipèrent 355 I,II aux *basques* pour 357 I du *Nord.* // Depuis 358 I,II Depuis, *quels changements !* c'en 359 I,II à *aller* courir I,II courir la 363 progrès, *et comme tous les progrès sont contestables, je ne vois pas pourquoi j'aurais pas, aussi moi, droit au paradoxe.* // On 364 I,II autant d'*américains* et d'*américaines* que 368 I fortune. *A part l'américain envahisseur, la ville est déserte, et l'on y voit guère que les ouvriers des démolitions, assez peu nombreux du reste, la population de Québec étant si petite !* // Hier, 369 I trouvé *en abrupte* avec

Je l'écoutais en silence, couvert de confusion. Je me rappelais que, pendant mes courses à la campagne cet été, dans des chefs-lieux qui comptent près de 3,000 âmes, c'était à peine si j'avais pu trouver quinze ou vingt abonnés aux journaux indispensables, quelle qu'en fût la couleur, et que j'avais inutilement cherché en bien des endroits, soit le *Pays*, soit la *Minerve*[16]. En Canada, le journalisme est la profession des hommes intelligents qui n'arrivent à rien, et ceux qui font des chroniques arrivent moins vite que les autres, parce qu'ils sont une espèce à part, beaucoup trop supérieure. Ici, le journalisme n'est qu'un moyen ; aux États-Unis, c'est une puissance. Chaque petit bourg y a sa presse qui communique jusqu'aux *loghouses* les plus reculées des squatters, l'histoire de toutes les heures, les découvertes de chaque jour. Chez nous, c'est à peine si les grandes villes elles-mêmes peuvent sustenter des journaux de premier ordre[17].

À propos de journaux, on se fait une idée bien exagérée des salaires que reçoivent les principaux rédacteurs de New York ; les rédacteurs en chef du *World*, de la *Tribune*, du *Herald* et du *Times* reçoivent chacun $100.00 par semaine. C'est le *Herald*, le croirait-on ? qui paie le moins cher ses écrivains. Ses principaux rédacteurs reçoivent de $35 à $50 par semaine, ceux du *Tribune* de $50 à $60, tandis que deux des écrivains du [94] *World* en reçoivent cent. Le rédacteur du *Times*, qui est chargé spécialement des grands articles de fond, reçoit $150 par semaine, et les au-

380 I confusion, *quoi qu'on me prête un front qui ne rougit jamais.* Je 381 I dans *les* chefs-lieux 390 I puissance. *Là, chaque* petit bourg a 394 I peuvent *entretenir* des I ordre. *Heureusement que le Pays* <ital.> *a quelque peu changé la face des choses depuis un an, et qu'à force d'utilité, d'intérêt, il est parvenu à s'imposer à la grande masse des petits lecteurs ; c'est une consolation, et puisque ce qui console fait espérer, je me flatte que le salaire des rédacteurs et des chroniqueurs atteindra avant peu des proportions gigantesques.* // À 396 I de *salaires*, on I exagérée *de ceux* que 397 I les rédacteurs *des grands journaux* de 398 I World <ital.>, *du* Tribune <ital.> 400 I,II croirait-on, qui 403 I *Times* <ital.> qui

16. *La Minerve* (9 novembre 1826-27 mai 1899), journal conservateur, devint, lors du réalignement politique de 1854, l'organe de l'alliance libérale-conservatrice de Cartier-MacDonald et demeura fidèle aux Conservateurs jusqu'en 1899. *L'Album littéraire et musical de la Minerve* parut de 1845 à 1851.

17. Les journaux de l'époque sont, dans l'ensemble, des organes partisans, liés à la fortune des partis politiques, et donc du pouvoir. Les publications foisonnent mais beaucoup sont éphémères. C'est avec la fondation de *la Presse* (1884) qu'est donné le coup d'envoi du journalisme « de masse » : les journaux commencent à adopter un ton relativement moins partisan.

tres entre $60 et $75.00. C'est assez pour faire venir l'eau à la bouche, mais guère en proportion de ces grands journaux dont les bureaux sont de véritables départements publics. Quand on songe que le propriétaire du *Herald* s'est payé dernièrement la fantaisie de donner $100,000 pour l'érection d'une église, on se demande qui l'empêcherait de doubler le salaire de ses rédacteurs qui en ont plus besoin que tous les temples du monde !

*

À Messrs. Louis Perrault & Cie.,
propriétaires du Pays[a].

15 octobre.

Ah ça ! mes propriétaires, est-ce que vous voulez promener la révolution radicale en charrette jusque dans nos paisibles campagnes ? Depuis deux ou trois jours on n'entend plus parler que des petites voitures [95] peintes en vermillon qui portent le *Pays* dans tous les villages avoisinant la grande métropole canadienne. On nous a raconté l'ébahissement des cultivateurs à la vue de ce véhicule inouï qui promène dans ses flancs le produit de tant d'intelligence hors ligne. On nous a dit leur curiosité, puis leur enthousiasme, puis leur acharnement à se disputer les exemplaires destinés aux dépôts. On nous a dit que le cocher (est-il, lui aussi, peint en vermillon ?) avait toutes les peines du

a. La présente chronique a besoin d'un mot d'éclaircissement. Les MM. Perrault, imprimeurs, de Montréal, alors propriétaires du *Pays*, en avaient fait en quelques mois le premier journal français du Canada. Leur activité, leur esprit d'entreprise et l'éclat dont ils l'environnaient, promettaient au *Pays* un bel avenir. Les premiers, ils avaient imaginé de faire distribuer le *Pays* à la campagne par des facteurs spéciaux, conduisant des petites voitures rouges, couleur du parti libéral. Qui aurait pu penser alors que le *Pays* dût si tôt mourir, lui qui semblait plus vigoureux que jamais ?

---

406 I proportion *énorme* de 411 I monde. // *Je voudrais en ce moment finir ma chronique, mais je m'aperçois qu'il est aussi difficile de finir que de commencer. Il y a disette, disette, disette absolue de toutes choses ; pas même de ridicules, source généralement inépuisable : c'est désespérant. Tout le monde est à la campagne ; ceux qui restent ici tirent la langue et ont peur du choléra ; moi, j'ai peur du lecteur. S'il savait ce que je me donne de peine pour être ennuyeux, il trouverait que je réussis au-delà de mes espérances et ne m'accuserait plus de m'éreinter pour rien. // Adieu, si d'ici à huit jours je trouve par hasard une souris, soyez certains que j'en ferai un éléphant, et que je me tirerai d'affaire par l'invention.* // À 412 I *Chronique Québecquoise* // <sans date> // Ah II Cie., *Propriétaires* du 413 I <sans note> 414 II l'environnaient, *lui* promettaient un 415 I Ah *ha* ! mes 417 I parler *dans notre vieille capitale* que 419 I Pays <ital.>, journal *incomparable* dans tous les villages qui *avoisinent* la II canadienne. – On 424 I dépôts ; *on* nous 425 I vermillon) avait

monde à leur faire comprendre la responsabilité qui pesait sur lui, s'il ne livrait pas aux dépôts le nombre exact des exemplaires qui lui étaient confiés.

Mais il paraît que le peuple est toujours et partout le même ; il n'entend pas raison et il veut se satisfaire tout d'abord. Il y a plus. On nous apprend que vous avez fait l'acquisition d'une presse qui imprime 4000 exemplaires à l'heure. Si cela est, la circulation du *Pays* doit être quadruplée depuis qu'il est entre vos mains. En face de ce résultat merveilleux, un seul sentiment trouve place en moi, l'admiration du génie devant la splendeur. Vous renversez toutes mes idées péniblement, très péniblement acquises sur le journalisme canadien. Je m'étais habitué à le voir revêtu de l'éternelle tunique de *Job*, couvert non pas de lèpre, mais de dettes, ce qui est bien plus irritant ; je me rappelle le temps, et il a duré des années, où cinq à six cents lecteurs, émerveillés de mon style, ne me rapportaient autre chose que l'obligation de demander crédit à mon boulanger. Que de créanciers, assez braves gens du reste, trop peut-être, ont été immolés ainsi aux mânes de l'ancien journalisme !

Ah ! ce n'est donc plus un vain titre que celui [96] d'homme de lettres en Canada, et l'on peut y être écrivain sans porter des habits d'occasion ! Grande et sublime transformation sociale ! Vous êtes des radicaux, mes propriétaires ; avant peu, vous voudrez bien m'associer à vous, comme la *Minerve* vient de le faire de son premier rédacteur[18] qui le mérite bien moins que moi.

427 I lui s'il 428 I,II lui *sont* confiés. 430 I satisfaire *avant tout. Voilà ce que c'est d'abord un journal qui défie toute concurrence ! quelle chance j'ai eue, grands dieux ! de prévoir ce succès légitime dû à votre esprit d'entreprise et que je me trouve bien dans cette galère..... ce vermillon ! Ce n'est pas tout.* On 432 I qui *vous* imprime 433 I,II doit *avoir quadruplé* depuis 436 I splendeur. *Je ne veux pas passer pour un vil sycophante, mais en réalité vous* renversez 439 I irritant, je 443 I peut-être *j'ai* immolés aux 444 I journalisme *disparu sous votre souffle ! // Ils ont comme moi depuis lors perdu leurs illusions ; si comme moi, du moins, ils faisaient tous fortune ! //* Ah ! 447 I habits *d'emprunt.* Grande II habits *d'emprunt* ! Grande 448 I propriétaires ; *mais à l'inverse des autres, loin de faire des ruines, vous créez la richesse. Bientôt, je l'espère, vous m'associerez* à vous, comme *le propriétaire de* la

18. Clément-Arthur Dansereau, rédacteur, débuta comme propriétaire de *la Minerve* avec les frères Duvernay en 1858.

Ça a été là un noble exemple, que le *Nouveau-Monde*[b19] ne suivra pas, sans doute, rien que par esprit d'antagonisme ; et, du reste, ses propriétaires ne pourraient s'associer personne, attendu que la vérité, une et indivisible, ne permet pas de partage.

*

Le *Nouveau-Monde* ayant fait dans un récent article cette immortelle déclaration :

« Le libéralisme est *une erreur dans tous les ordres de choses. On peut en politique le subir comme un moindre mal, le tolérer* pour prévenir les désastres d'une révolution sanglante ; mais il y a un abîme entre souffrir ainsi le despotisme libéral, et l'accepter comme principe ou doctrine politique[20] ».

L'*Événement* lui répond :

« Ces mots, qui contiennent l'essence de la doctrine du *programme*, ouvrent un abîme entre le parti conservateur et ce que nous avons pris la liberté d'appeler le parti réactionnaire. Ils sépareront à jamais ces deux partis, car les hommes d'État, qui ont entrepris de faire fonctionner la constitu-

b. Journal ultramontain.

451 I exemple, *le seul qu'ait donné la Minerve. Quant au Nouveau-Monde, il ne le suivra pas*, rien I,II <sans note> 452 I et du 453 I ne *pouvaient* s'associer 454 I partage. // *Croiriez-vous qu'il fait beau temps aujourd'hui ? Un temps de chronique. Un temps de chronique ! vous ne saviez pas que cela existait. En effet, comment voulez- vous avoir des idées lorsqu'il pleut jour et nuit ou que le vent du nord-est vous retrousse votre queue d'habit jusque dans les oreilles ? Je m'aperçois que mon style est décousu, et que je passe sans transition d'un sujet à un autre ; c'est l'habitude de lire des dépêches qui me donne ce genre que je sais d'ailleurs rendre agréable. J'en ai une précisément sous les yeux ainsi conçue : « Des cas de choléra ont eu lieu à Constantinople. On espère que Sadill Pacha sera bientôt nommé ambassadeur de France. » Je veux être de mon siècle où tout va par l'électricité, et j'ignore le trait d'union dont on ne fait pas usage dans les dépêches télégraphiques. // Je lis dans un fait divers qu'un célibataire du Michigan, âgé de 81 ans seulement, vient de conduire à l'hôtel* <sic> *une vierge de 77 ans. Cette vierge ressemble à nos forêts de bois durs, vierges aussi, mais plus propices aux émigrants. //* Le 455 I récent *numéro* cette 462 I répond *ainsi :* // « Ces 467 I d'État qui II la *Constitution* actuelle

19. *Le Nouveau-Monde* (19 septembre 1867 - 5 juillet 1900), fondé pour prendre la relève des *Mélanges religieux* en vue de combattre le libéralisme, fut le journal ultramontain par excellence, l'organe semi-officiel de Mgr Bourget ; *le Nouveau-Monde* combattit, notamment, le « gallicanisme » de George-Étienne Cartier ; de 1881 à 1897, il s'appellera *le Monde*.

20. « Le libéralisme catholique », *le Nouveau-Monde*, 4 octobre 1871, p. 1. Les extraits du *Nouveau-Monde* et de *la Minerve* doivent être mis en relation avec la série d'articles d'Oscar Dunn, « L'Union des catholiques », qui débute dans *la Minerve* du 27 septembre 1871.

tion actuelle, ne peuvent accepter le concours de ceux qui se déclarent les ennemis des libertés publiques, et qui n'hésitent pas à dire [97] qu'ils ne font que *subir comme un moindre mal, que tolérer* le régime constitutionnel, et qu'il n'y a que la crainte d'une révolution sanglante, que la peur, en un mot, qui les empêche de travailler à le renverser. Les réactionnaires n'élèvent pas de barricades, mais ils s'efforcent d'altérer le système, de fermer les ouvertures, de clore portes et fenêtres, et de chercher à y asphyxier la liberté qu'ils n'osent attaquer de front. L'alliance avec un pareil parti est impossible pour qui est convaincu que la constitution anglaise a posé des limites au-delà desquelles aucun peuple en Amérique ne doit et ne peut reculer. Rien de plus, mais certainement rien de moins. Le libéralisme anglais est devenu pour nous l'essence même de notre vie publique.

« Il faut que les réactionnaires en prennent leur parti : conservateurs et libéraux, nous avons une foi politique commune, le constitutionnalisme. L'ordre de choses actuel contient, pour les uns le *minimum*, pour les autres le *maximum* des libertés publiques ; mais personne, aucun parti, aucun homme public, ne voudrait en laisser supprimer une seule. Nous avons tous pour ancêtres des libéraux, des hommes qui ont lutté pour la liberté et qui ont contribué à la conquérir pour l'avenir. Nous ne renoncerons jamais à cet héritage. Nous différons sur les questions secondaires, transitoires ; nous sommes unis sur ce point principal[21]. »

Cette réponse, qui ne permet pas de réplique, établit nettement l'état des choses, et nous savons désormais à quoi nous en tenir. Les *programmistes* ne sont ni plus ni moins que les perturbateurs de nos institutions sociales, des ennemis dangereux des lois qu'il faut poursuivre à outrance. Je propose donc, pour les [98] punir, qu'ils soient tous élus députés sous l'empire de la constitution. S'ils acceptent, ils se mettront en contradiction

472 I,II peur en 494 I,II réponse qui I,II réplique établit

21. « Les Réactionnaires », *l'Événement*, 6 octobre 1871, p. 7.

avec eux-mêmes ; s'ils n'acceptent pas, ils se mettront nécessairement dans l'opposition qui n'est composée que de libéraux.

*

Les Chinois, nos maîtres en tout, ont un moyen infaillible pour faire changer le temps quand il est mauvais. Le voici :

« Quand la période des pluies, des vents, de la grêle ou de la neige se prolonge outre mesure en Chine, les indigènes, assure-t-on, après avoir vainement supplié leurs dieux de faire cesser l'intempérie régnante, les mettent dehors et les exposent à cette intempérie, pour voir s'ils trouvent la chose de leur goût. »

Parmi les chrétiens, il n'y a que ceux du *Nouveau-Monde* qui en fassent autant.

*

L'hon. M. Langevin est revenu de la Colombie anglaise ; il s'est abattu sur nous au bruit des cloches sonnant à toute volée. Son voyage à la Colombie a eu pour résultat de faire découvrir de nouvelles mines et d'apprendre à dîner aux habitants de Cariboo. En outre, comme il l'annonce lui-même, il a trouvé à 150 pieds sous terre des mineurs pouvant lutter, *pour la grâce des manières avec les premiers gentilshommes du Royaume-Uni.* Il a fait entendre à ces fashionables d'illustres paroles qui renferment tout un programme [99] politique : « Tout dépend, leur a-t-il dit, des prochaines élections. Si vous élisez de mauvais représentants, *vous n'aurez à blâmer que vous-mêmes.* »

---

502 I libéraux. *Voilà de l'allogique comme vous en trouverez dans toutes les tirades ultra-montaines. // Je lis quelque part, que les* Chinois 507 I de *mettre fin à* l'intempérie 509 I chose *à* leur 510 I goût. *// Voilà ce que c'est que le paganisme ! Au moins on y apprend la logique. Quel blasphème ! Dans notre religion, on ne peut pas essayer de ces moyens-là puisque notre Dieu est de tout temps* <ital. : deux mots>, *et que ça lui serait bien égal. //* L'hon. 523 I vous-mêmes <ital.>. *// Comme on le voit, le gouvernement d'Ottawa décline d'avance toute responsabilité. // Le Chronicle* <ital.> *de Québec annonce qu'il ne s'est encore noyé personne dans la boue des rues, mais qu'il est impossible de prévoir ce qui peut arriver. Il propose donc en conséquence l'érection de ponts ou de passerelles au dessous des trottoirs. // Voilà la ville d'où je vous écris tant de belles choses !... //*

[10]
LE RIRE DE DIEU[a]

[99] Je suis furieux ; les hommes sont devenus trop bêtes, même pour qu'on en rie. Il ne m'était resté pourtant que ce plaisir-là, à part celui de rire de moi-même, en dernière ressource. Voyez-moi un peu cet aplati de *Nouveau-Monde* ; il ne lui suffisait pas d'avoir des rédacteurs montréalais ; le voilà maintenant avec un rédacteur québecquois, et quel rédacteur ! C'est M. Routhier[1], programmiste, veuillotiste[2], ci-devant coadjuteur du *Courrier du Canada*. Ce M. Routhier fait un livre dans lequel il y a deux chapitres intitulés : «Le rire des hommes et le rire de Dieu[3]. » Je sais d'avance ce que c'est.

a. Tel est le titre d'un chapitre tiré des « Causeries du Dimanche », volume publié par M. le juge A.B. Routhier.

VARIANTES : I : « Chronique Québecquoise », *le Pays*, 24 octobre 1871, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 91-94.

2 I *Chronique Québecquoise* I <sans note> 5 I part de rire 6 I,II aplati *du* Nouveau-Monde <ital.> 11 I Le *Rire* des hommes et le *Rire* de

---

1. Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), avocat, professeur de droit, magistrat, administrateur, homme de lettres. Défait aux élections fédérales dans Kamouraska en 1872, nommé juge au Saguenay la même année, il compose « Ô Canada » en 1880, pour les grandes célébrations de la fête nationale à Québec. Auteur d'un essai sur le théâtre (*les Grands drames*, 1889), de récits de voyage (*En canot, Petit voyage au Lac Saint-Jean*, 1881, *De Québec à Victoria*, 1893, *Impressions et paysages*, 1881) et d'un recueil de *Causeries du dimanche*, 1871.

2. Louis Veuillot (1813-1883), journaliste français, eut une influence déterminante sur les Ultramontains québécois par le biais de son journal *l'Univers*.

3. L'ouvrage de Routhier fut publié d'abord sous forme d'articles dans *le Courrier du Canada* entre le 25 février et le 31 mars 1871. En 1872, Louis Fréchette répliqua à Routhier par un pamphlet virulent intitulé *Lettres à Basile, à propos des « Causeries du dimanche » de M. A.B. Routhier*. Ces *Lettres* avaient déjà été publiées dans *l'Événement* entre novembre 1871 et janvier 1872.

« Le Rire des hommes », c'est celui qu'on éprouve en lisant les articles de M. Routhier sur les États-Unis. Le « Rire de Dieu », c'est le rire de l'Éternel en voyant le *Nouveau-Monde* se donner comme son représentant. Ce dernier rire doit être parfois bien douloureux. Je vois d'ici le rédacteur québecquois de l'organe programmiste, admis par faveur spéciale en contemplation devant l'Esprit-Saint et étudiant le jeu de sa physionomie. *Le rire de Dieu* ! voilà un titre ! Jusqu'à présent [100] Veuillot s'était contenté de rire tout seul et n'avait pas fait la photographie du rire divin ; mais M. Routhier, *écrivain de premier ordre,* d'après le *Courrier du Canada,* est tenu d'être un chérubin et de rester devant le trône du Tout-Puissant pour le regarder rire. Vous concevez ; un homme qui sait comment Dieu rit, ce n'est plus seulement un prophète ou un inspiré, c'est un assidu de l'Olympe ! Je voudrais bien savoir pourquoi il n'y a pas un troisième chapitre intitulé : « Le rire de M. Routhier » : ce rire doit avoir quelque chose de céleste par imitation, et l'on y apprendrait comment rire dans ce monde-ci à l'instar des séraphins.

Mais je n'en réviens pas. *Le rire de Dieu !* quel chapitre ! On croirait tout d'abord que M. Routhier arrivé en droite ligne du troisième ciel ; pas du tout. Il arrive de Chicago. Ô programme ! serait-ce là une de tes dérisions ?

*

Il y a une chose qui m'agace, c'est l'éternelle plaisanterie des Féniens qui font irruption périodiquement sur notre territoire, regardent et s'en vont. *Veni, vidi, fugi.* Mais ce qui m'agace encore plus, c'est cette levée de boucliers qui se fait par tout le *Dominion,* dès qu'un Fénien ivre ou idiot a traversé la frontière. Les Féniens, cette fois, ont pris un fort où il y avait trois femmes et un infirme, puis ils se sont laissés prendre à leur tour ; la guerre était finie. Cela nous coûte cinq cents hommes envoyés de toutes les provinces et une proclamation de Sir Étienne[4]. Ces

12 II volume *inconnu,* publié par *Son Honneur* A.B. 21 I fait *de* photographie 23 I,II d'après *ce que tout le monde a pu voir dans* le 27 I l'Olympe. Je 28 I Routhier, » ce 38 I,II le *domaine,* dès

4. Allusion à la tentative d'incursion des Féniens au Manitoba, mise en échec par Louis Riel à la tête de quelques centaines d'hommes.

hommes sont choisis, pardieu ! mais la proclamation ne l'est pas. En revan[101]che, celle du gouverneur du Manitoba est très bien. Dès qu'il apprit que les Féniens avaient été capturés par les troupes américaines, il lança un ordre du jour à son peuple en armes : « Les Féniens sont près, s'écria-t-il ; gens de Manitoba ! tenez-vous le corps raide. Dieu sauve la reine ! »

Dieu sauve toujours la reine sans rire dans ces grandes occasions-là. Je ne sais si l'*écrivain de premier ordre* l'a remarqué, mais je vous jure que rien n'est plus exact. Ce n'est cependant pas précisément la reine qui est attaquée quand les Féniens débouchent sur nos domaines. Voilà pourquoi ces proclamations énergiques, mais idiotes, me donnent le rire des hommes.

*

On ne croirait jamais quelle quantité de vieille ferraille il y avait dans Québec. C'est le départ du dernier régiment de la garnison qui nous le dévoile. Canons éclopés, obus rouillés, mortiers infirmes, tout cela dégringole des remparts. Remarquez que ces instruments de destruction étaient là depuis un siècle à essuyer tous les temps, sans avoir une chance d'essuyer le feu de l'ennemi, malgré les provocations de M. Cartier : c'est sans doute ce qui a hâté de beaucoup leur vétusté ; on ne reste pas indéfiniment dans l'attente sans se rouiller. Les officiers et soldats anglais le sont autant que les canons ; ils avaient fini par s'enraciner au sol, par prendre goût à cette carrière militaire, présage, au Canada, d'une paix éternelle, et ça les contrarie d'être envoyés si prématurément sur le champ de bataille de Dorking[5], mais ils ont déjà des [102] remplaçants, et c'est à l'artillerie volontaire, qui prend ses quartiers à la citadelle, que sera désormais dévolue la mission de tirer le coup de canon de midi.

Je ne vous en écris pas plus long pour cette fois. Il faudra que vos lecteurs se rattrapent de la quantité par la qualité. C'est

45 I,II gouverneur *de* Manitoba 48 I près, *s'écrie-t-il* ; gens de Manitoba, tenez-vous 54 I pourquoi *les* proclamations 64 I rouiller. *Des* officiers 67 I présage, *en* Canada, d'une paix éternelle et 72 I fois. *J'ai appris que vous vouliez diminuer le format et faire de l'économie, par suite de la concurrence victorieuse que vous fait le Nouveau-Monde* <ital.> ; *il me faut donc réduire mes articles. Vos lecteurs se*

5. Bataille imaginée par un humoriste, le général Chesney, dans le but de faire comprendre aux Anglais le danger représenté par l'unification de l'Allemagne.

ma prétention, du reste, de me croire presque aussi écrivain *de*
75 *premier ordre* que le rédacteur québecquois dont dit est plus haut. Peut-être y a-t-il là de la jalousie, mais enfin cette jalousie est bénigne et ne m'inspire que le rire, le *rire des hommes*, bien entendu.

rattraperont de la quantité par la qualité. C'est la *toquade ; je me crois presque aussi ouvrier* de <ital. : deux mots>

75 I haut. *C'est peut-être* de 76 I,II est *heureuse* et

20 OCTOBRE.

[102] Quoi ! déjà l'automne, déjà les froides brises qui donnent l'onglée, déjà les poëles que l'on monte, déjà les pétillements de l'âtre et les pardessus précurseurs des épaisses fourrures.

Image de la jeunesse, hélas ! Que les jours chauds, que les jours dorés passent vite ! Image de la vie canadienne surtout, où il faut avoir chaud trois fois plus en un mois que dans tout autre pays, si l'on veut passer l'hiver sans que la dernière goutte de son sang soit figée.

Il avait fait si beau toute la semaine dernière, le soleil avait été si prodigue, il s'était si bien montré que, partout, les plus joyeuses espérances éclataient en un concert de bénédictions poussées vers le ciel. Quel beau mois de septembre ! quel radieux automne on allait avoir ! Les anciens croyaient que leur printemps recommencerait, et les jeunes croyaient que le [103] leur allait être éternel. O illusions ! vous êtes donc de tous les âges !

VARIANTES : I : « Chronique Québecquoise », *le Pays*, 26 septembre 1871, p. 2 : l. 3-166 ; « Chronique Québecquoise », 3 novembre 1871, p. 2 : l. 167-192 ; « Chronique Québecquoise », 4 octobre 1871, p. 2 : l. 193-284 ; « Chronique Québecquoise », 3 novembre 1871, p. 2 : l. 285-353 ; « Chronique Québecquoise », 4 octobre 1871, p. 2 : l. 354-368. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 94-107.

2 I *Chronique Québecquoise* // <sans date> // Quoi ! 3 II Quoi ! *Déjà* l'automne 4 I,II poëles *qui se montent*, déjà 7 I hélas ! *que* les 10 I pays *habité*, si 12 I dernière, *le temps de l'exposition*, le 13 I prodigue il I que partout les 15 I,II septembre, quel radieux automne on *va* avoir 17 I,II printemps *allait recommencer*, et 19 I âges. // Pendant

Pendant que les cœurs se dilataient et que les visages s'épanouissaient sous les chauds rayons qui allaient bientôt nous dire adieu, moi, pensif, je regardais à l'horizon grandir les blancs nuages pleins de vapeurs glacées, et je parcourais les avenues de Sainte-Foy et de Sillery où déjà la terre durcie craque sous les pas. J'ai vu bien des feuilles mortes arrachées à leurs tiges fuir avec la bise aiguë et joncher les champs dépouillés de leurs moissons. Il y aura donc aussi un hiver en 1871 ; bientôt on mettra les doubles croisées ; les scieurs de bois, personnages courbés et sinistres, s'arrêteront à toutes les portes, semblables à ce vieillard éternel, couvert de frimas, qu'on donne comme l'image de l'hiver ; l'érable, le noble érable, cet ornement de nos bois, coupé, fendu, scié, mis en cordes, parcourra la ville avant d'accomplir son dernier sacrifice et de mourir pour nous qui nous parons de ses feuilles au grand jour national ; le givre s'attachera, pour ne les plus quitter, aux carreaux des fenêtres, et chacun, claquemuré dans sa maison comme dans un hôpital, attendra pendant six mois le doux retour des fleurs et les parfums de la plaine.

Six mois d'hiver, c'est déraisonnable, malgré tout ce qu'offrent d'encouragement et de consolations les belles fourrures étalées à l'exposition provinciale, et je ne vois pas que le légitime orgueil des manchonniers nous dédommage des frais qu'il nous coûte. Eh bien ! qu'importe. Allons chercher nos mitaines, nos *crémones* et nos *pea jackets*[1] enfouies dans le camphre, au fond des valises, et faisons-nous une contenance, [104] cela réchauffe. Allons, gilets de laine épaisse, vestes doublées, bonnes grosses fourrures qui caressent le menton et les oreilles, sortez de votre cachette que je vous contemple avant de vous entasser sur mon corps frissonnant... Mais non, non, c'est trop tôt ; restez, hélas ! hélas ! je vois que vous n'en avez plus que pour un hiver peut-être, ménageons ; vous m'avez coûté bien des chroniques et qui sait si je pourrais vous remplacer ! J'ai vieilli d'un an depuis l'hiver dernier, et beaucoup vieilli ; je perds cette verve, si piquante que j'en étais venu à m'admirer moi-même,

---

20 I se *délectaient* et 21 I qui *ont mis trois mois à nous arriver,* moi 24 I,II de *Ste. Foye* et 28 I croisées, les 29 I portes, *comme* ce 44 I nos *Crémones* <ital.> et nos *Pea Jackets* <ital.> enfouies 47 I qui *caressez* le 49 I tôt, restez 54 I moi-même. // Et

---

1. *Pea jacket* : sorte de caban.

Et ma jeunesse et ma gaité,
J'ai perdu jusqu'à la fierté,
Qui faisait croire à mon génie...[2]

Pourtant le *Pays* paie bien. Oui, mes chers propriétaires, vous payez royalement. C'est vous qui avez introduit dans le journalisme canadien cette étonnante réforme qu'au lieu d'avoir à payer soi-même, comme jadis, pour faire insérer ses articles, on en est payé lorsqu'ils en valent la peine. Soyez bénis, et surtout continuez.

Si l'hiver est glacial, s'il abrège les jours, s'il nous oblige à porter cinquante livres pesant d'habits, il n'en est pas moins impuissant contre l'ingéniosité de l'homme. C'est en effet l'hiver qu'il a choisi pour en faire la saison des plaisirs. S'il fait noir à cinq heures, on a en revanche les bals, les soirées qui prolongent les veillées jusqu'au lendemain ; on a surtout le théâtre, oh ! laissez-moi vous en dire un mot. C'est une innovation, c'est un inouïsme que le théâtre français l'hi[105]ver, et c'est nous, les Québecquois, gens de routine et de réserve craintive, qui faisons cette révolution. Mais nous savions d'avance que nous ne risquions rien, voilà pourquoi.

La petite troupe française, composée de six personnages seulement, qui a monté le théâtre Jacques-Cartier, en plein faubourg Saint-Roch, est la troupe la plus parfaite, la mieux équilibrée, la plus *artiste*, dirai-je bien, que nous ayons encore eue. Elle joue deux fois par semaine et chaque fois il y a salle comble, malgré qu'il faille descendre des sommets de la haute ville pour aller à Saint-Roch, et surtout y remonter à onze heures du soir, ce qui est redoutable, je vous le jure. Mais nous sommes poussés comme par un ouragan vers la civilisation. Du reste, il n'y a rien qui tienne au plaisir d'entendre M. et M^me^ Maugard, M. et M^me^ Génot, M. et M^me^ Bourdais ; je les nomme parce qu'ils en

62 I peine, *comme tout ce que j'écris.* Soyez 64 I,II est *glacé,* s'il abrège I,II s'il *vous* oblige 69 I jusqu'*aux lendemains* ; on 76 I,II faubourg *St. Roch,* est 81 I,II à *St. Roch,* et surtout *les* remonter 83 I civilisation, *et Québec, ville de monts et de caps, marche comme s'il allait en rase campagne.* Du

2. A. de Musset, « Tristesse » (*Poésies nouvelles,* p. 135). Le quatrain de Musset se lit comme suit :

J'ai perdu ma force et ma vie,/Et mes amis et ma gaieté ;/J'ai perdu jusqu'à la fierté,/Qui faisait croire à mon génie.

valent la peine, et surtout pour faire bisquer les Montréalais, ces suffisants qui prétendent qu'on ne peut rien trouver à Québec. Attrapez.

*

Lorsqu'on sort du théâtre, à moins d'être un bon père de famille rangé, craignant les indigestions, ou un dyspeptique désespéré, on va généralement manger sa douzaine d'huîtres ; puis on prend son verre de *hot scotch*, puis on allume sa pipe et l'on reste un quart d'heure à la *bar*, puis on prend le deuxième *hot scotch*, et l'on devient causeur, je ne veux pas dire causeur aimable, puis on allume une nouvelle pipe, et lorsqu'on est bien enveloppé dans les nuages d'une fumée [106] épaisse que vingt bouches se renvoient à l'envi, on songe au *night cap*, dernier degré de la perfection humaine.

Heureux les maris que leurs femmes font rentrer de bonne heure ! heureux les fiancés qui ménagent leur jeunesse ! heureux les amoureux qui fuient l'étourdissement et le tumulte fumeux des buvettes ! Ils se lèveront le lendemain sains et dispos, ils n'auront pas mal à la racine des cheveux, et ils trouveront au milieu de leurs pressantes occupations cinq minutes pour lire la chronique du *Pays*, ce qui leur vaudra bien des expiations.

*

Québec a eu enfin ses régates. C'était là la grand affaire. Sans doute ; comment pourrait-on vivre sans régates ? Et qu'est-ce que les journaux auraient donc, sans elles, pour remplir leurs colonnes, dans ce temps d'insignifiance et de monotonie ? Ce n'est pas que je veuille déprécier ce salutaire et gracieux exercice de la rame, ces exercices du corps qui font des Canadiens les imitateurs et presque les émules des anciens Grecs, mais en voyant l'enthousiasme, la frénésie, dirai-je bien, qui fait courir toute une population à ces sortes de spectacles, je m'écrie avec Alfred de Musset :

---

86 I,II ces *fats orgueilleux* qui 100 I heure, heureux I jeunesse, heureux 105 I qui *est le plus grand bonheur que je puisse leur souhaiter. //* Québec 107 I,II doute, comment I sans *les* régates ! Et 108 I elles pour 109 I de *monotonies ? Renforth est mort, vive Renforth !* Ce 110 I,II et *noble* exercice 111 I,II des *canadiens* les 112 I,II anciens *grecs*, mais

O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps ?...[3]

Eh bien ! oui, toujours ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, jusqu'à ce jeu de croquet qu'on a cru une in[107]vention de la libre Angleterre, et qu'on jouait déjà en France du temps de Charles IX, sous le nom de Pêle-mêle. Et que diriez-vous si la mitrailleuse elle-même, la célèbre mitrailleuse, avait déjà été inventée par un habitant de l'île du Prince-Édouard ? Seulement, il n'avait pu en faire l'expérience *en grand, faire merveille,* comme disait le général Favard[4] ; et son génie, faute de ressources, est resté enfoui dans les brumes vaporeuses de son île. Le sort est toujours injuste : c'est bien le moins pourtant que les hommes connaissent exactement ceux qui trouvent les meilleurs moyens de les détruire !

S'il n'y a rien de neuf sous la calotte des cieux, que fera-t-on des douze mille mots nouveaux que le célèbre professeur Hindi vient d'ajouter à son dictionnaire ? Demandons-le aux Chinois qui connaissent tout, mais qui n'ont rien fait connaître. Voilà la différence ; les hommes n'ont fait de progrès que par la publicité ; c'est pourquoi les imprimeurs, et surtout les propriétaires de journaux, sont incontestablement les premiers des humains.

*

Ces Chinois sont assommants. Vous pensiez sans doute que l'emploi du charbon datait de la découverte des mines en Angleterre, eh bien ! non, il y a longtemps que les Chinois en font usage. Il y a dans ce maudit pays, appelé l'empire céleste, des terrains carbonifères plus grands que tous les terrains de même nature réunis en Europe ; ils sont inépuisables, de sorte qu'il n'y a plus moyen d'en finir. Les Chinois ont aussi [108] des usines considérables de fer magnétique ; mais, sous ce rapport du moins, nous n'avons rien à leur envier, grâce aux mines de

119 I bien, oui, toujours ; *c'est désespérant. Il* n'y 122 I que *direz*-vous 126 I Favard, et 132 I,II des *12000* mots 133 I aux *chinoix* qui 137 I des *êtres* humains 138 I,II Ces *chinois* sont 140 I bien non ! il I,II les *chinois* en 144 I,II Les *chinois* ont

3. « Rolla », *ibid.*, p. 13.

4. Général français (1735-1800), auteur des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires.*

Moisic et de Natachequan qui ne sont pas encore exploitées, parce que nous ne sommes pas encore assez Chinois. Ça viendra.

Le Canada a une industrie florissante que vous ignoriez peut-être aussi bien que moi, c'est le fromage. Le fromage raffiné ne s'exporte pas, à cause des quarantaines rigoureuses qui sont établies dans tous les ports d'Europe ; mais les fromages d'autres espèces trouvent un marché abondant. C'est ainsi qu'un seul individu vient d'en expédier 68 000 livres en Angleterre. À ce sujet, je me sens incapable de faire la moindre observation originale ; du reste, je décline visiblement et la fin de ma chronique approche. Ce n'est pas une raison pour que je m'en fâche, mais je suis accessible au remords, malgré huit années de journalisme, et je voudrais trouver au moins une raison pour dire bonjour à vos lecteurs. Ah ! voici. Parlons-leur de M. Langevin, c'est le meilleur moyen de leur faire crier à l'envi « Holà, oh ! assez, assez. » Or donc, l'honorable compagnon du Bain, arrivé à Cariboo, est reparti de Cariboo et retournera à Cariboo où il restera encore jusqu'à ce qu'il quitte Cariboo, o, o, quoi ! Qu'entende-je ? On réclame ? C'est bien, brisons là.

3 NOVEMBRE.

Je suis inondé, submergé, coulé. Ce ne sont plus des averses, ce sont des cataractes qui tombent des nues, et, comme disait le père Lacordaire, « les grandes [109] eaux du ciel se sont déchaînées ». Déchaîné est le mot ; c'est une vraie rage. L'arche de Noé ne serait qu'une coquille au milieu des torrents qui bondissent dans notre pauvre vieille ville qui sombre. S'il n'y avait que de l'eau encore ! mais les rues sont des marais : on a voulu les macadamiser avec les débris des démolitions, et l'on a fait une boue insondable où hommes et voitures disparaissent. On enfonce, on est englouti, et quand, croyant trouver une planche de salut, on met le pied sur un bout de trottoir, on n'est jamais sûr

147 I exploitées parce que 153 I d'Europe, mais 155 I,II livres *pour* l'Angleterre 158 I approche ; *ce* n'est 159 I accessible *aux* remords I,II remords malgré 160 I,II pour *quitter* vos 163 I du *bain* arrivé II du *bain*, arrivé 164 I Cariboo est 165 I quoi ! *j'entends qu'on* réclame, *c'est* bien, *ami lecteur*, brisons là, *je n'avais plus que cette dernière corde à mon arc, et dès lors qu'elle devient une ficelle..... // Adieux, je commence à m'embrouiller. //* 166 II réclame. C'est 167 I Titre *Chronique Québecquoise* // <sans date> // Je 169 I et comme 170 I,II Lacordaire «*Les* grandes 174 I marais, on 175 I et on

que l'autre bout ne vous sautera pas à la figure. Ajoutez à cela qu'il y a beaucoup de gens qui se mouchent avec leurs doigts, qu'il faut changer de chaussures six fois par jour, que le parapluie d'autrui vous entre dans l'œil à chaque instant, sans que le vôtre suffise à vous garantir de la pluie, et que la malle de Montréal n'est jamais distribuée avant onze heures du matin !... et cœtera. Tout cela m'agace horriblement et j'en veux au ministère.

J'affirme que les ministres auraient dû adopter le *programme catholique* : au moins, ils se seraient mis bien avec le ciel et en obtiendraient aujourd'hui de ne pas renouveler le déluge à propos de bottes. Le *rire de Dieu* évidemment a cessé depuis que M. Routhier a voulu le peindre, et maintenant ce sont les pleurs qui commencent. L'Éternel n'a plus de secrets pour nous.

*

Si Québec est une fondrière, ce sont les enfants qui jubilent. Avez-vous remarqué comme les enfants aiment à se salir ? Tant que la capitale n'a pas eu de [110] trottoirs, on les voyait courir assez volontiers sur les pièces de bois pourries, disjointes, trouées, qui en tenaient lieu ; mais depuis que la municipalité s'est ruinée pour en faire construire quelques centaines de pouces, on ne voit plus les enfants courir qu'au milieu des rues marécageuses, délayées par les dernières pluies jusqu'à deux pieds de profondeur.

---

179 I,II pas *au nez.* Ajoutez 184 I matin ! Tout 187 I le programme <ital.> : au II le *Programme* catholique <ital.> 192 I nous. // *Qu'est-ce à dire ? Qu'entends-je ? Des mécontents du Pays* <ital.> *veulent fonder un nouveau journal, et c'est la Minerve* <ital.> *qui annonce cela ! Voilà du désespoir, se sentant perdue, la malheureuse feuille multiplie les traits sur sa poitrine et se cherche partout des ennemis comme pour en finir plus vite. Pourtant la Minerve* <ital.> *a la vie dure, ce qui prouve qu'elle n'est pas parmi* <rom.> *les belles choses qui ont le pire destin* <ital. : trois mots> *et ne vivent qu'un matin. Il n'y a plus assez de badauds aujourd'hui qui se prennent aux ficelles et les coups de théâtre sont presque toujours des coups ratés. // Cette nouvelle de la fondation d'un nouvel organe libéral a fait rire tous nos amis, autant qu'on peut rire de ce qui n'est pas drôle. Le rire des hommes* <ital. : trois mots> *a des nuances.* // <suite, ligne 285> // Si 193 I *Chronique Québecquoise.* // Québec est une fondrière ; *aussi* les enfants jubilent 195 I trottoirs on 197 I lieu, mais 198 I ruinée *dans la construction de cet appendice nécessaire aux rues modernes,* on 199 I courir *que sur les chaussées boueuses ou plutôt marécageuses, car, s'il y a maintenant quelques trottoirs dans Québec, il n'y a pas encore de rues. // «Les trottoirs des petites ruelles ne sont faits que pour les grandes personnes.» (Code Municipal de la Province, page 44, article premier et unique* <ital.>, *Devoir des trottoirs envers les citoyens et vice versa...)* // Si

Si je prends la peine de vous écrire cela, ce n'est pas que je le trouve intéressant, mais je veux prévenir vos lecteurs que j'ai cherché inutilement toute une semaine pour avoir quelque chose à dire et que je ne l'ai pas. Pourtant je me suis donné bien de la peine, ce qui prouve que le travail n'est pas toujours récompensé ; et comme je suis opposé aux grèves, je me vois obligé d'écrire une colonne de niaiseries pour remplir mon devoir.

Étrange ! étrange ! Moins il y a à dire, plus il se fonde de journaux ; c'est le *Courrier de Rimouski*, c'est la *Nation*[5], c'est enfin L'*Écho de la Session*[6] qui s'annonce d'avance et qui promet d'être impartial... comme tous les autres. Aucun journal n'avait songé à dire cela auparavant ; voilà enfin du nouveau.

*

L'Université Laval achève de se perdre. Elle vient de pousser le gallicanisme jusqu'à permettre à ses élèves de donner une fête aux huîtres, à laquelle se sont trouvés beaucoup d'invités du dehors qui ont été *s'irriguer* le palais, suivant l'expression d'un de nos confrères québecquois. Le verbe réfléchi *s'irriguer*, tiré du vocabulaire de l'avenir, vient du substantif *irrigation* [111] dont l'ancienneté se perd dans la nuit des temps. On voit que l'Université Laval se fait un tort énorme.

*

L'Angleterre est bien déterminée à nous laisser seuls ; c'est décidément le 15 novembre que les derniers débris de la garni-

---

202 I vous *dire que les enfants courent au milieu des rues délayées par les dernières pluies jusqu'à deux pieds de profondeur,* ce n'est pas que je trouve *cela* intéressant 203 I lecteurs *qu'ils n'ont rien à attendre de moi aujourd'hui, vu que j'ai attendu moi-même* inutilement 207 II et, comme 208 I devoir. *// Ah bah ! quand bien même cela m'arriverait une fois, voilà un mois que nos confrères ne font pas autre chose. C'est de leur faute si je suis insignifiant. // Drôle de chose ! moins* il 214 I auparavant, *et il est heureux qu'il y en ait un qui nous donne* enfin 217 I huîtres *où se trouvaient* beaucoup 221 I temps. *S'irriguer veut dire se faire à soi-même des irrigations de sauterne ou de chablis dans la dalle du cou ; passez cela à vos sous-rédacteurs qui en ont besoin.* On 223 I,II laisser ; c'est

5. *La Nation* (1871-1873), fondée par J.-C. Langelier, encouragea la collaboration entre libéraux modérés et catholiques. Oscar Dunn, Honoré Mercier, Wilfrid Laurier, L.-O. David y collaborèrent.

6. *L'Écho de la Session* (13 novembre 1871 - 26 décembre 1871), journal des débats parlementaires à l'Assemblée législative.

son s'envolent de Québec. En attendant, la Grande-Bretagne déménage petit à petit ; elle vient de faire transporter, de la citadelle au port, trois chariots de bourres à canons ; la menue ferraille, les essieux rompus, les affûts brisés viendront après. Il n'est pas question d'enlever les remparts, ils partent d'eux-mêmes : dans un mois, Québec sera dénudé et présentera le spectacle indécent d'une ville fortifiée sans fortifications.

Heureusement qu'il nous reste quarante mille hommes de milice pour défendre notre langue, nos lois et nos mœurs contre l'envahisseur. Quel envahisseur ? on n'en sait rien ; mais c'est égal, il faut qu'il y en ait un. À ce propos, le *Chronicle*[7] de Québec, journal révolutionnaire, s'exprime ainsi : « Nous n'avons aucun danger de guerre à craindre ; nos amis les Féniens sont devenus pauvres et faibles, et les États-Unis se sont engagés à nous épargner à l'avenir leurs visites de cérémonie. En outre, nos obligations, provenant de la confédération des provinces et comprenant plusieurs centaines de lieues de voies ferrées à construire, absorbent tout le capital dont nous pourrons disposer pour longtemps.

« Nous n'avons donc aucun besoin d'une milice dispendieuse. Sans doute de brillants uniformes et de longues lignes de baïonnettes reluisant au soleil sont [112] un délicieux spectacle, de même que les volées de l'artillerie sont très agréables à entendre à distance ; mais toutes ces belles choses ne sont ni nécessaires ni avantageuses. Le département de la milice pourrait mettre en usage tous les appareils militaires, toutes les armes et toute la poudre de l'Angleterre sans toutefois constituer une force suffisante. Ce n'est pas la quantité qu'il nous faut, mais la qualité. Une petite armée de miliciens bien disciplinés, bien approvisionnés, formerait le noyau d'une grande force, lorsqu'elle deviendrait nécessaire, et suffirait, pour le présent, à tous nos

225 I attendant la 226 I petit, elle I transporter de 230 I mois Québec 234 I envahisseur. *Lequel* ? on 235 I,II un. – À 243 I longtemps. // Nous 248 I sont nécessaires

7. Québec comptera jusqu'en 1925 – date à laquelle ils fusionnèrent – deux journaux de langue anglaise qui se faisaient une vive concurrence : le *Chronicle*, organe de la bourgeoisie, et le *Telegraph*, plus proche des couches populaires. Rappelons qu'en 1871, la ville de Québec compte encore 30% d'anglophones (comparativement à 40% dix ans plus tôt), mais que, pour la première fois, le président de la Chambre de commerce est francophone.

besoins ; elle remplacerait avec avantage cette grande armée de 40 000 hommes qui est la création de sir George Étienne, mais qui n'a ni discipline, ni équipement, ni habitude des armes. Sir George a, paraît-il, plus d'hommes qu'il n'en peut pourvoir. Si toutes les ressources du département et du pays n'ont pu fournir à 2,500 hommes réunis à Prescott les choses simplement nécessaires à la vie, dans un temps de paix profonde et après une expérience répétée du système des campements, que pouvons-nous attendre, dans les temps de péril, de 40,000 hommes qu'il faudra équiper et former ? Nous pensons que tout notre système de milice a besoin d'être refait et que les réformes doivent embrasser, entre autres, une réduction considérable des dépenses actuelles[8]. »

Pour parler ainsi dans une ville qui a des remparts, sous la gueule entr'ouverte des canons de l'artillerie volontaire, il faut avoir un courage poussé jusqu'à l'indécence et ne tenir aucun compte du préjugé militaire, la plus glorieuse bêtise qui ait jamais possédé les hommes.

*

[113] M. Routhier, l'homme du programme, se rend aux États-Unis ; grande nouvelle ! Il l'annonce lui-même dans le *Courrier du Canada*, et il a l'obligeance d'apprendre au public qu'il est parti *en lisant l'Univers*. Il n'y a pas de meilleure préparation, et si M. Routhier lit l'*Univers* durant tout son voyage, il est incontestable qu'il pourra juger les Américains sans parti pris, comme il en fait la promesse précieuse. Les lecteurs ne seront pas volés lorsqu'il leur donnera à son retour vingt-cinq colonnes de Veuillot en guise d'appréciations ; c'était annoncé. – C'est pourtant bien ainsi que se fait aux trois quarts l'éducation de notre peuple. Réflexion amère !

*

262 I,II vie dans 263 I,II expérience *renouvelée* du 265 I,II faudra *pourvoir* et I former. Nous 271 I,II jusqu'à *la violence* et 272 I bêtise *qu'ait* jamais possédé les hommes. // <suite, [12], lignes 81-91> // M. Routhier 279 I,II les *américains* sans 281 I vingt-cinq *volumes* de 284 II peuple. – Réflexion I amère ! // <suite, ligne 354> // Nous

8. Traduction de l'article paru dans *The Morning Chronicle*, 30 septembre 1871, p. 2.

Nous avons passé jusqu'ici pour une race inférieure[9] et, Dieu merci ! ça n'était pas volé, mais voilà que le Nouveau-Brunswick entreprend notre réhabilitation. Ça surprend d'abord, mais on s'y fait vite et l'on ne devine pas le motif secret ; la louange a la propriété de rendre aveugle, surtout la louange grosse, épaisse. On peut faire brûler n'importe quel encens, pourvu qu'il fume ; il n'y en a jamais de trop grossier, même pour les plus fins esprits ; voilà pourquoi les souverains les mieux doués ne voient jamais les choses qu'à travers un brouillard.

Or donc, le Nouveau-Brunswick, ayant besoin de *meilleurs termes*[10], et n'étant plus satisfait de ceux qu'il a obtenus par l'acte de la confédération, demande au [114] parlement fédéral d'augmenter son subside. La Nouvelle-Écosse en a fait autant l'année dernière et a réussi ; il n'y a donc pas de raison pour que le Nouveau-Brunswick n'ait pas son tour. Mais Ontario, le Cerbère du Dominion, ventru, replet, gorgé et grognard, montre les dents chaque fois que les petits veulent avoir des miettes de la table. Épeuré, le Nouveau-Brunswick se retourne vers nous et « regarde avec espoir, dit le *Telegraph* de Saint-Jean, *les descendants chevaleresques de la vieille France* qui dirigent les destinées de la *noble province de Québec.* » Ça, c'est pour avoir les $150,000 de subsides demandés ; mais qu'importe ! il y a du vrai au fond, et nous avons dans notre noble province tant de *chevaliers* et de *sires*, et tant d'autres qui se sentent propres à l'être, que nous ne pouvons nous empêcher de trouver le compliment mérité.

*

De quelque côté qu'on tourne les yeux, on ne voit que des choses qui s'écroulent, des institutions qui disparaissent comme des souffles et des préjugés qui s'effacent, laissant les hommes tout étonnés d'avoir été si longtemps leurs propres dupes. Croi-

285 I <lignes 167-192>. // Nous 286 I,II merci ! *ce* n'était 288 I vite, et 291 I fume, *et* il 292 I esprits ; c'est *ce qui fait que* les 295 I de *meilleurs termes* <rom.>, et 304 I,II de *St. Jean, les* <ital.> 306 I les *$500,000* de 307 I,II qu'importe, il

9. Allusion au rapport Durham.

10. « Nous n'avons plus besoin de répéter que le Nouveau-Brunswick fait appel à notre charité. Cette province nous demande des *better terms*, ou une augmentation du subside que le trésor fédéral est tenu de lui payer en vertu de la constitution » (*La Minerve*, 7 février 1873, p. 2).

rait-on que l'archevêque de Paris est allé si loin dans la voie des réformes qu'il permette à son clergé de porter la barbe toute longue ? C'est là un rapprochement avec le clergé de l'Église grecque, composé de prêtres énormément barbus.

Comme on n'est sûr de rien et que la Commune pourrait bien revenir, la mesure prise par l'archevêque, quelque schismatique qu'elle soit, sera peut-être bien [115] utile, attendu que bon nombre de prêtres n'ont dû leur salut, sous le règne des communards, qu'à leur barbe qu'ils avaient laissé croître.

Je lis dans un journal québecquois : « M. Thibault doit, nous dit-on, se livrer à l'enseignement privé. *Nous lui souhaitons autant d'élèves qu'il en désire.* »

Il est impossible de mieux manifester ses sympathies. Comment ne pas être sincère quand on est... à ce point ?

Dans le dernier Congrès de la paix tenu à Lausanne[11], où l'on s'est battu pendant trois jours, des choses inouïes et des sciences nouvelles, dont le nom seul dévoile des abîmes de profondeur méditative, ont été révélées au monde.

C'est ainsi qu'un des orateurs, M. Guignard, a proposé de remplacer dans la devise de la Ligue le mot « Liberté », par celui d'« Humanité », et de nommer une commission pour étudier le principe de l'*humanisme végétarien et l'hygiène de la morale.* Une femme, – il y avait là des femmes pour mettre la discorde, bien entendu, – a déclaré que le Congrès était la *fête de toutes les mères*

---

317 I,II avec *l'église orientale formée* de 318 I barbus. Comme 322 I salut sous 323 I,II qu'ils *s'étaient* laissé I croître. // <Appendice II, [11], l. 323> // Je 324 I un *de mes confrères* québecquois I doit nous 325 I,II privé. *Nous lui souhaitons autant d'élèves qu'il en désire.* » <rom. : huit mots> // Il 327 I sympathies. – *On peut supposer l'auteur sincère quand il est aussi naïf.* // Dans II sympathies. – *On peut supposer l'auteur de ce souhait sincère quand il est aussi naïf.* // Dans 330 II jours, *il y a eu des choses inouïes révélées au monde, et des sciences nouvelles dont le nom seul dévoile des abîmes de profondeur méditative.* // C'est 333 I Guignard a 334 I celui, « d'*humanité* », et 336 II morale. <ital.> – Une

---

11. Deux Congrès de la paix se tinrent successivement à Lausanne, en 1869 et en 1871. Le premier, présidé par Victor Hugo, reconnut la nécessité d'établir les États-Unis d'Europe sous forme de République fédérale ; le second proclama la nécessité de la propriété individuelle pour tous, de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, et protesta contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne.

du globe terrestre. Il y a de quoi se réjouir d'être invité à des fêtes comme celles-là.

À Paris, les mœurs se réforment étonnamment depuis la chute de la Commune. Dans cette Babylone où l'on ne se mariait plus et où cette institution sacrée, ou civile, comme on voudra, n'était plus guère que le prétexte ou l'instrument complaisant de toutes les galanteries scandaleuses, le mariage est devenu une [116] espèce de frénésie : on cite une femme de quatre-vingt-cinq ans qui a été enlevée. On ne dit pas toutefois que l'enlèvement a été précipité. M'est avis que la dame en question est une pétroleuse enlevée par un gendarme.

Ici, à Québec, on est dans l'attente de deux événements, le dîner de M. Langevin, et la première séance de l'assemblée dans laquelle il faudra nommer un « orateur ».

La plus grande incertitude règne sur chacun d'eux.

*

Je lis sur l'enseigne d'un digne cordonnier du faubourg Saint-Roch : « X..., marchand de *chossure* en détail, à bon marché... » N'avoir qu'une chaussure et la vendre en détail, c'est là le comble de la concurrence.

Il est évident que le bon marché exceptionnel obtenu par ce procédé nouveau va obliger tous les autres crispins à fermer boutique.

J'extrais cette phrase d'un obituaire fait par un de mes confrères québecquois : « Un tel est mort entouré de toutes les consolations de la religion *et de ses plus proches parents.* » Voilà du moins un rapprochement qui éclate aux yeux. Je voudrais bien trouver quelque chose comme cela qui me rapproche de la fin de ma chronique ; mais, depuis une heure que j'écris des niaiseries, je n'ai rien trouvé encore d'assez niais pour terminer. Pourtant... à tout prendre dans l'ensemble, ça peut suffire.

---

352 II un *orateur.* // La 354 I <lignes 193-284> // Je I,II faubourg *St. Roch* : « X.... 357 II le *dernier degré* de 362 II québecquois. Un 366 II mais depuis 367 I,II d'assez *bête* pour I terminer. *Voyons, chers lecteurs, vous faut-il une colonne absolument ? je vous assure que c'est impossible, et comment du reste pourriez-vous avaler toute une colonne de platitudes pareilles. Vous en avez assez croyez m'en, et brisons là sans en rien dire aux propriétaires du Pays* <ital.> *qui veulent toujours avoir leur compte, ces féroces.* //

[12]
MORT DE PAPINEAU

[117]Lundi matin le télégraphe nous annonçait la douloureuse nouvelle qui a répandu le deuil dans tous les cœurs canadiens[1]. Ce n'était pas seulement un grand homme qui mourait ; depuis longtemps le pays regrettait l'orateur illustre, le patriote indomptable, héroïque, qui l'avait comme tenu tout entier dans son âme au temps des sanglantes épreuves, et qui l'avait arraché à toutes les oppressions, en payant sa liberté par l'exil et souvent même par l'ingratitude.

Le *grand homme, l'orateur* avait disparu depuis près de vingt ans, et ce n'est pas lui que nous pleurons aujourd'hui. Ce que nous pleurons, c'est le dernier représentant de la vertu publique, c'est la glorieuse image, maintenant effacée, d'un temps où il y avait encore des caractères, de la grandeur morale.

Toute une époque disparaît à nos yeux, l'époque où il y eut vraiment un esprit national, un peuple canadien. Cet esprit, ce peuple, M. Papineau le résumait tout entier. Pas un souvenir de

VARIANTES : I : « Lettre de Québec », *le Pays*, 29 septembre 1871, p. 2 : l. 3-80 ; « Chronique Québecquoise », 4 octobre 1871, p. 2 : l. 81-91. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 108-111.

2 I *Lettre de Québec* 7 I héroïque qui 9 I,II oppressions en I liberté *de son* exil et souvent même *de* l'ingratitude 17 I national un

1. Mort de Louis-Joseph Papineau âgé de 85 ans, le 23 septembre 1871, à Montebello. Après la Rébellion de 1837, il se réfugia aux États-Unis jusqu'en 1839 et en France jusqu'en 1845. Partisan de la séparation de l'Église et de l'État, il s'opposa à l'Acte d'Union et à la Confédération. Républicain, il était en faveur de l'annexion aux États-Unis. Il fut, sans conteste, le personnage politique le plus influent de la première moitié du XIX^e siècle.

notre histoire pendant vingt-cinq ans qui ne lui appartienne et que son nom ne rehausse : il était une personnification, un symbole, et comme le génie tutélaire de nos destinées.

Jamais homme n'a été autant que lui une idée vivante ; la Grèce confondue avec Démosthène, l'Irlande confondue avec O'Connell, c'était le Canada unissant sa vie, ses forces, ses aspirations, ses espérances dans [118] le cœur de M. Papineau. Le premier nom que les enfants apprenaient à l'école, c'était le sien ; on le savait avant de rien connaître de notre histoire. Il était devenu une tradition et comme la légende d'un temps qui grandissait à mesure qu'il s'éloignait : lui-même, dans la retraite où il cherchait en vain à être oublié[2], grandissait sans cesse à l'horizon de l'histoire et dominait ce passé orageux qui n'est plus qu'un souvenir. Les flots s'étaient apaisés autour de cet écueil géant qui n'était plus entouré que de l'auréole de la gloire.

Il semblait immortel, tant la nature avait mis en lui de vigueur indomptable, d'inépuisable jeunesse. Il avait survécu à tout, aux choses et aux hommes de son temps, et il avait survécu, non pas comme une épave, non pas comme un triste débris de la vieillesse chagrine, maladive, mais avec toute la verdeur et la force de ses trente ans, droit, vigoureux, imposant et superbe. Qui ne l'a vu de toute la génération actuelle des jeunes gens ? Qui d'entre eux ne l'a pas envié en le regardant passer dans les rues de Montréal, aussi ferme, la tête aussi haute, le regard aussi fier qu'il l'avait à la tribune, la bouche encore pleine de ces apostrophes brûlantes, de ces sarcasmes terribles qui en sortaient autrefois comme des éclats de tonnerre, lorsqu'il provoquait l'oppresseur ?

Mais s'il n'a pas été immortel dans la vie, il le sera dans la postérité.

---

19 I qui *n'appartienne à son nom :* il 29 I s'éloignait lui-même dans II s'éloignait ; lui-même 31 I histoire, et 35 I jeunesse ; *il* avait 41 I,II gens, qui 42 I,II Montréal aussi 43 I,II fier, la bouche 45 I,II tonnerre lorsqu'il

---

2. « Après 1852, Papineau se retira dans sa seigneurie de la Petite-Nation où il croyait trouver, dans un mode de vie campagnard, entouré de sa famille et en compagnie de ses livres, le calme, la sécurité et la sérénité auxquels il avait aspiré depuis sa sortie du Séminaire de Québec en 1804 » (F. Ouellet, *Papineau. Textes choisis et présentés*, p. 11).

C'est donc maintenant la tombe qui s'ouvre pour le plus grand de nos hommes d'État, pour le plus éloquent de nos orateurs, pour le plus dévoué de nos patriotes. La mort, la mort aveugle ne sait pas distinguer, et elle courbe toutes les têtes sous sa main implacable, même [119] celles qui n'ont jamais fléchi. On ne s'attendait pas à la voir sitôt s'appesantir sur le glorieux vieillard, mais, pendant que le télégraphe nous donnait des espérances décevantes, elle préparait déjà son linceul. Il s'est éteint loin des hommes, dans cette éloquente solitude de Montebello devenue le pèlerinage de tant d'esprits distingués, de tant de jeunes gens doués et ambitieux qui voulaient au moins entendre une fois l'illustre retiré, et savoir de lui le secret de la véritable grandeur qui n'est ni dans le génie, ni dans la gloire, mais dans le caractère.

M. Papineau est mort depuis trois jours déjà, et nous pouvons encore à peine le croire. Cette mort est une surprise ; le spectre est venu à l'improviste, furtivement, par derrière, et il a frappé un coup inattendu, sans doute pour se venger des mépris de l'illustre défunt. M. Papineau n'avait pas d'égards pour la vie physique, et, à l'âge de 85 ans, il traitait son corps comme un esclave toujours soumis, toujours prêt aux plus rudes labeurs.

Il en a été victime, il a payé le tribut commun à tous les hommes, et maintenant cette existence unique de près d'un siècle est engloutie au fond d'une tombe lointaine, isolée, inconnue à beaucoup de contemporains, mais où l'oubli, certes, n'arrivera jamais.

Qu'il dorme en paix le titan vaincu ! Ne troublons pas par des regrets vulgaires cette grande âme qui se repose dans l'éternité ; ne versons pas d'inutiles regrets, mais allons tous auprès de cette dernière et immuable retraite dans laquelle la mort a enfermé l'idole populaire, chercher ce qui fait la forme, l'honneur, la vertu et comment perpétuer tant de nobles exemples.

[120] P.S. La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec vient de prendre l'initiative d'un noble projet, celui d'élever un monument à M. Papineau, au moyen d'une souscription nationale de

---

51 I patriotes ! La 55 I vieillard, *et* pendant 56 I elle, préparait 58 I,II le *pélérinage* de 65 I,II furtivement, derrière 68 I,II et à l'âge 72 II lointaine ; isolée I,II inconnue *pour* beaucoup, mais 78 I,II retraite *où* la 79 I populaire chercher 80 I exemples. // <Voir Appendice II, [12], l. 80> // La Saint-Jean-Baptiste II exemples. // P.S.- La Saint-Jean-Baptiste

deux centins par personne. Dans notre ville, cette idée a un succès général et les bourses sont impatientes de s'ouvrir. La mort a rendu le grand homme aussi populaire aujourd'hui que lorsqu'il tonnait du haut des hustings et entraînait tout un peuple à ses moindres pas. Un monument n'est d'ordinaire qu'un trophée ou un souvenir ; celui-ci sera de plus une consécration ; il rappellera l'inaltérable fidélité du sentiment que doit un peuple au plus courageux, au plus éloquent de ses défenseurs.

84 I,II deux *cents* par

[120]Aujourd'hui, 26 décembre, je verse un pleur.

C'est aujourd'hui, en effet, date à jamais douloureuse, le 26 décembre 1871, que le *Pays*[1] a succombé à l'attaque foudroyante d'une maladie qui est restée un mystère, et que personne ne pouvait soupçonner.

Il est mort à vingt ans, entouré de prestige et de force, à l'époque où commençait à crouler de toutes parts le vieux régime d'abâtardissement, de dégradation morale et intellectuelle, qu'il avait toujours combattu.

Il n'a pas vécu pour recueillir le fruit de tant de labeurs obstinés, d'une lutte généreuse, marquée de tous les sacrifices.

Un petit groupe d'hommes, débris de l'ancien libéralisme, s'étaient littéralement ruinés pour lui conserver la vie. Qu'ils aient pu résister pendant vingt ans à toutes les attaques du fanatisme, de la calomnie, de [121] la crainte envieuse, de l'hypocrisie armant tous les préjugés, c'est ce qui est vraiment merveilleux !

Aujourd'hui la fortune a changé et les événements ont pris un autre cours ; la jeunesse a secoué beaucoup de ses langes ;

VARIANTES : 1 : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 112-113.
3 I douloureuse, *en* 1871

---

1. Sur l'idéologie du *Pays* et des libéraux en général, on lira avec profit dans *les Rouges* de Jean-Paul Bernard, le chapitre intitulé : « Les années de maturation et d'expansion (1852-1858) », p. 103-152, ou encore sur *l'Avenir* et *le Pays*, « Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada Français » de Philippe Sylvain, *Recherches sociographiques*, vol. 8, n° 3, septembre-décembre 1967, p. 275-297.

pour l'observateur, une ère nouvelle, aussi bien pour la pensée que pour les conditions politiques, se manifeste à des signes certains et avec une force trop longtemps contenue pour n'être pas irrésistible[2].

Je voulais écrire une épitaphe en commençant cette page, et je me vois entraîné vigoureusement à faire une apothéose. Le *Pays* a cessé de paraître le 26 décembre 1871 ; mais qui oserait dire qu'il est bien mort ? Qui oserait affirmer qu'il n'attend pas sa résurrection[3] ?

2. Buies pense, naturellement, au Parti national.

3. C'est *le National*, fondé le 11 mai 1872 par J.-N. Bienvenu et Maurice Laframboise, qui prendra la relève. Organe du Parti national, apparenté au Parti libéral, *le National* survivra jusqu'en 1878.

[14]

[123] ANNÉE 1872

Printemps

[125] (Pour la *Minerve*)

Première Causerie

Depuis Sainte-Beuve, on a fait un tel abus du nom de *Causeries*, qu'il est devenu à la portée des plus modestes ambitions littéraires. Du reste, le lecteur canadien est très indulgent, beaucoup trop, ce qui le porte à une admiration facile, à ce point qu'on serait presque heureux de lui déplaire.

*

VARIANTES : I : « Causeries du Lundi », *la Minerve*, 13 mai 1872, p. 2 : l. 2-150 ; « Causeries du Lundi », 17 juin 1872, p. 2 : l. 152-294 ; « Causeries du Lundi », 6 juin 1872, p. 2 : l. 296-494 ; « Causeries du Lundi », 1er juin 1872, p. 3 : l. 496-720. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1872, p. 117-143.

5 I *Causeries du Lundi // C'est un titre un peu prétentieux que celui-là mais depuis* Sainte-Beuve 6 I abus *de ce même* nom de «*Causeries* » <rom.>, qu'il 9 I point *que je serais* presque 10 I déplaire *pour commencer ; mais il y a trop de risques à courir dans un pareil début et peut-être n'en verrais-je jamais la fin. // Je vais donc être charmant sans plus tarder. //* Je

Je lis quelque part que le printemps est la plus agréable, mais aussi la plus perfide des saisons, et qu'il n'est pas bon de quitter à cette époque l'endroit où l'on a passé l'hiver. C'est là l'avis des médecins peut-être, mais à coup sûr ce n'est pas celui des locataires. Quant aux propriétaires, ils n'ont pas d'opinion arrêtée sur l'hygiène, et ils se contentent d'admettre en principe général que plus un loyer est élevé, plus une maison est saine.

S'il n'est pas bon de quitter au printemps les lieux où l'on a passé l'hiver, d'où vient donc cet usage immémorial et universel des déménagements ? D'où vient cette tentation irrésistible de casser ses meubles, régulièrement une fois par année, et de payer deux fois le prix de son loyer en réparations, en blanchissage à la chaux, en nettoyage, en papier-tenture, etc... ? D'où [126] vient cette manie qui s'empare de tout le monde, riches et pauvres ? Le déménagement est une fureur, une frénésie, une des formes de ce besoin insatiable de renouvellement, de déplacement et de mouvement qu'éprouvent au printemps tous les êtres animés. On quitte sa demeure comme l'oiseau quitte son vieux nid, comme on jette de côté ses fourrures, ses mocassins, ses gros châles. En outre, il est des attachements qui ne peuvent jamais se former, même par les meilleurs rapports, comme ceux entre propriétaires et locataires.

*

Vos lecteurs éprouvent-ils l'envie de faire connaissance avec l'auteur de ces causeries ? Je leur avouerai tout bonnement que je suis un québecquois. À défaut d'autres qualités, on voit au moins que je suis modeste. Je n'eusse jamais osé faire cet aveu il y a un an ; mais que les choses ont changé depuis ! Il y a quelque mille habitants de moins dans Québec, mais plusieurs

---

16 I,II et se 17 I général, que II que, plus 21 I,II meubles, et 22 I blanchissage, en nettoyage, *accommodations*, en.... ? II blanchissage, en nettoyage, en *tapisseries*, etc... 24 I vient-*elle donc* cette 25 I pauvres, *et qui serait un argument très-fort, auquel malheureusement on n'a pas songé, en faveur de l'égalité sociale* ? Le I frénésie, *c'est* une 26 I besoin de 28 I,II animés ; *on* quitte 32 I locataires ; *voilà pourquoi ces derniers sont si inconstants. // Cette explication laisse à désirer peut-être mais elle est sincère. //* Vos 34 I ces *nouvelles causeries du lundi ? Si j'avais besoin, pour me faire valoir, d'égarer la curiosité, je leur dirais que je suis un être mystérieux, inclassable, qui échappe à toutes les catégories et vit d'idéal* ; je *préfère avouer* tout 35 I qualités, *que je ferai connaître plus tard,* on 38 I,II moins, mais

manufactures de plus[1] ; on parle même d'élever une vaste fabrique dans chaque rue qui se dépeuplera.

L'année dernière, à cette époque, le chemin à lisses Gosford donnait encore des espérances mêlées de craintes ; aujourd'hui il est bien constaté qu'il ne fonctionnera jamais[2]. Faute de casseurs de pierres, on avait mis des amas de rochers au haut des côtes pour, qu'en roulant, ils se brisassent et répandissent un macadam quelconque ; malheureusement, contre toutes les prévisions, ils n'ont servi qu'à emplir quelques trous et à boucher complètement le passage. Les rues tortueuses, étroites, pleines d'abîmes, aux trottoirs dansant la prétentaine, [127] coupées çà et là de pittoresques monticules, avaient au moins cinq pieds de boue ; ...cette année elles n'ont que dix-huit pouces de poussière. Pour retrouver les passerelles en pierres construites le printemps dernier, on s'arme d'un bâton pointu, comme les voyageurs qui montent le Vésuve ; grand nombre de maisons en ruines penchent leur front sourcilleux sur les passants empressés de fuir ; les cours ont gardé les détritus et les immondices de deux ou trois décades, et la Municipalité a fulminé cinq cents décrets de nettoyage qui n'ont eu d'autre effet que de rendre les locataires encore plus sourds. Cependant, la propriété augmente assez joliment en valeur ; c'est parce que le nombre des propriétaires n'augmente pas, disent les finots ; mais moi, j'ai parfaitement constaté deux maisons en brique, bâties depuis l'année dernière à la haute-ville. Quant à la basse-

40 I dépeuplera. L'année 42 I,II mêlées *d'angoisses* ; aujourd'hui 43 I,II ne *marchera* jamais 45 I,II pour qu'en 51 I boue... cette 57 I,II la *Corporation* a 60 I,II parce *qu'elle n'augmente pas en nombre,* disent 62 I,II brique bâties

1. Si la population de la ville de Québec passe de 42 052 en 1861 à 59 699 en 1871, elle connut une augmentation beaucoup moins marquée au cours des trois décennies suivantes (68 840 en 1901). Le déclin conjugué du commerce du bois et des chantiers navals fut toutefois partiellement compensé par l'implantation de nouvelles industries dont la plus importante est celle de la chaussure. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 157-160.

2. Les rails de bois devaient, selon un entrepreneur américain, remplacer avantageusement les rails de fer pour les chemins dits de « colonisation ». L'idée fut bien reçue, car elle constituait une solution moins coûteuse à court terme. Aussi, un chemin à lisses de bois long de 40 km fut-il inauguré entre Québec et Gosford en 1870. Les voies se détériorèrent rapidement et l'entreprise fit faillite.

ville, il est inutile d'en parler ; elle va disparaître bientôt sous les *éboulis* du cap.

On a dit dernièrement que les Internationaux[3] allaient fonder une succursale dans Québec. Grands dieux ! et pourquoi faire ? c'est à peine si les nationaux eux-mêmes peuvent y vivre. Les nationaux ! ce nom, sous lequel ma plume a frémi, me plonge dans un abîme de réflexions mélancoliques ; aussi, je vais à la ligne pour faire la transition.

*

Hélas ! pourquoi notre beau Canada est-il encore la proie des partis ? Se peut-il que les Canadiens n'aient pas tous les mêmes idées et la même opinion depuis 1791[4] ? Pourquoi cette distinction de conservateurs et [128] de libéraux, quand ce sont les conservateurs qui ont accompli toutes les réformes, et que les libéraux n'ont fait que se réformer eux-mêmes ? Est-ce que tout bon patriote ne doit pas désirer ardemment qu'il n'y ait plus qu'un seul parti appelé le parti conservateur-libéral-national-modéré ? Comme cela, on serait à peu près sûr de ne pas laisser de place à d'autres partis, et la nationalité canadienne serait immortelle autant qu'homogène. Mais non, l'orgueil humain veut toujours se satisfaire par des distinctions, et les nationaux n'ont eu d'autre idée, je l'affirme sur ce que j'ai de plus cher, que d'imiter l'Espagne où les partis se comptent à peu près comme suit : Radicaux, républicains-fédéraux, carlistes, conservateurs-opposants, ministériels-frontiéristes, sagastistes,

69 I,II nom sous 70 I mélancoliques, aussi 73 I,II les *canadiens* n'aient 81 I,II d'autres et

3. Le mouvement ouvrier québécois reçut à ses débuts l'impulsion d'immigrants britanniques et américains, qui importèrent l'expérience syndicale de leurs pays d'origine. Deux organisations surtout eurent une influence déterminante : les Chevaliers du Travail et les Syndicats internationaux de métiers, affiliés à la Fédération américaine du Travail (A.F.L.). En 1872, s'inspirant de la législation britannique, John A. MacDonald légalisa les syndicats au Canada. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert, *ibid.*, p. 209-212.

4. En 1791 le Parlement britannique vote l'Acte constitutionnel, qui divise le Canada en Bas et Haut-Canada, et crée les institutions politiques suivantes : 1° un gouverneur général pour les deux Canadas, 2° pour chaque province, un lieutenant-gouverneur ou administrateur, ainsi qu'un Conseil législatif et une Chambre d'assemblée. En 1792, le roi ajoute un Conseil exécutif dans chaque province.

amédéistes, zorillistes[5], des istes et des estes à faire prendre les Espagnols aux cheveux pendant trois générations. Heureusement que, chez nous, les noms seuls diffèrent et que, rien n'étant plus semblable au conservateur renfrogné des anciens temps que le libéral de nos jours, le *national*, qui est l'expression des deux, réussira à tout confondre.

C'est ce qu'il a déjà fait[6].

*

Il n'y a rien dans ce monde d'absolument louable ni de blâmable ; il se mêle à la plupart des choses une forte dose de pour et de contre, qui explique tant de discussions oiseuses et interminables, parce que les hommes ne regardent jamais guère qu'un seul côté des événements ou des questions. Savoir distinguer est le fait des esprits d'élite. Je vais tenter une chose [129] hardie, c'est de justifier une grève ; il y a eu tant de grèves depuis quelques années[7], qu'on peut bien me permettre cette audace. Celle dont je parle est la grève des ouvriers agricoles d'Angleterre, provoquée par la *Land and Labourer League*[8].

---

88 I,II les espagnols aux 90 I que chez I,II nous les I que rien 92 I le *national* <rom.> qui est l'expression des deux réussira 95 I ni blâmable 99 I,II événements, ou 101 I justifier *une* <ital.> grève

---

5. Allusion aux querelles politiques qui marquent l'histoire de l'Espagne au XIX^e^ siècle. Les Carlistes, partisans de Don Carlos et de l'absolutisme, s'opposent aux libéraux fidèles à la reine Isabelle. Cette dernière, montée sur le trône en 1844, laissa le pouvoir à O'Donnell et Navarez et fut renversée par le coup d'État du général Prim en 1868.

6. Dans une lettre à Amédée Papineau vers 1880, Buies fait part de son intention de fonder « un hebdomadaire très avancé en matière de libéralisme véritable, lequel n'a rien à voir avec libéralisme boiteux, louche et impuissant de la politique » (J.-P. Bernard, *les Rouges*, p. 319). En fait, en 1871 le « rougisme » est déjà vaincu.

7. « Dans leur *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e^ siècle*, les historiens Jean Hamelin, Paul Larocque et Jacques Rouillard ont relevé 167 grèves entre 1850 et 1896, et ils estiment que le nombre réel est probablement supérieur » (P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 214).

8. En 1871, une « union » formée d'ouvriers agricoles fut fondée en Angleterre, à Herefordshire et regroupa rapidement 30 000 membres. En 1872, un nommé Joseph Arch, ouvrier agricole et pasteur de l'Église méthodiste, organisa la *Warwickshire Labourers Union*. Au cours d'une grève, le mouvement s'étendit avec une rapidité extraordinaire et, en quelques mois, la *Warwickshire Labourers Union* devint la *National Agricultural Labourers Union*, qui recruta 100 000 membres.

Dans les comtés du nord de l'Angleterre, où les grands centres manufacturiers retiennent presque tous les bras, les travailleurs de la terre sont plus rares et reçoivent de 4 à 5 dollars par semaine ; mais dans le sud, ils n'ont guère que deux dollars. Ce qu'il y a là de paupérisme, d'abaissement et de misère crapuleuse est presque inimaginable. L'ouvrier agricole y vit d'une vie toute animale et végétative ; il ne peut pas même s'élever à la conception d'un déplacement ; l'endroit où il est né est celui où il doit souffrir et mourir ; l'étranger lui est suspect, et l'étranger, pour lui, c'est déjà le village situé à deux lieues de son clocher. Tout mouvement dans cette masse apathique d'hommes ne peut donc que lui faire du bien ; mais comme il est impossible d'apporter un remède rapide à un état de choses qui dure depuis des siècles, le mouvement qui se fait prend la forme d'une vaste émigration agricole ; aussi voit-on qu'il y a, cette année, trois Anglais contre un Irlandais qui quittent le port de Liverpool pour aller à l'étranger[9].

L'Angleterre est le pays de la croyance religieuse, de la bonne foi personnelle et du *fair play*. Ah ! le fair play, il est partout, dans les combats de coqs, dans les batailles de dogues et dans les luttes de boxeurs. Ce n'est pas une raison pour en médire ; tant qu'à se [130] faire pocher un œil, ou aplatir le nez ou défoncer le thorax, vaut autant que ce soit fait suivant les règles et adroitement que par un brutal quelconque, qui ne s'annonce pas. Ce n'est pas là ce qui m'occupe pour le moment ; mais je suis conduit à des réflexions philosophiques en voyant la souscription ouverte et presque déjà close en faveur du prétendant à la succession Tichborne[10].

---

108 I,II deux *piastres*. Ce 113 I l'étranger pour 114 I clocher ; *tout* mouvement 116 I,II mais, comme 119 I voit-on *que, cette année il y a* trois II voit-on *que, cette année, il y a* trois 121 I l'étranger. // <Voir Appendice II, [14], l. 121 > // L'Angleterre 127 I autant *le faire* suivant 130 I philosophiques *de la plus haute sublimeté* en

---

9. En 1871, 35 828 ressortissants Irlandais vivent au Québec (219 451 au Canada), comparativement à 12 371 Anglais (144 999 au Canada) (*Recensement du Canada*, 1873, t. I, p. 336 et 417).

10. Ce « procès », qui se déroulait en Angleterre, connut deux phases : la première, au cours de laquelle le prétendant à la succession Tichborne réclamait son héritage, nécessita de nombreuses enquêtes et dura cinq ans (1867-1872) ; la seconde, où le faux Roger Tichborne (de son vrai nom Arthur Orton, alias Thomas Castro), fut jugé et condamné comme parjure à 14 ans de prison, dura deux ans (1872-1874) et passionna le public. Il fut démontré que le

Croirait-on que cet homme, condamné comme imposteur, comme vilain et faussaire, traduit devant les assises comme parjure, trouve à réaliser, par une simple souscription populaire, vingt-cinq mille dollars de cautionnement ? C'est ici que se révèle avec éclat cet esprit d'équité anglais qui fait que chacun s'intéresse à un acte de justice et veut donner à tout homme ses chances légitimes, son *fair trial.* Ce n'est pas que le prétendant soulève beaucoup de sympathies, mais sa cause devient la cause de tous en face d'une condamnation qui ne satisfait pas tous les esprits, et surtout en présence de la conduite du gouvernement qui met toute son influence et ses ressources à la disposition d'une famille énormément riche, pour combattre un homme auquel on refuse même les moyens de se défendre.

En France, le pauvre Thomas Castro, alias Arthur Orton, alias Sir Roger Tichborne, serait déjà mort sous les quolibets, malgré sa merveilleuse apathie qui fait dire à un journal de la métropole anglaise « qu'il passe la moitié de ses journées à dormir et l'autre moitié à méditer dans une douce somnolence. »

[131] *Deuxième causerie*

Êtes-vous Carliste, mon cher directeur, ou Amédéiste, ou progressiste ou frontiériste ? Je présume que vous n'êtes pas encore tout à fait fixé sur tous ces points et que même vous y mettez quelque indifférence. Cependant il y a des gens qui viennent au monde avec une opinion toute faite. Ainsi il paraît qu'on

---

133 I,II homme condamné 135 I,II réaliser par 139 I son *Fair trial* <ital.> 144 I,II riche pour 145 I défendre. // *La souscription publique au profit de la défense de Tichborne est organisée dans un grand nombre d'endroits ; toutes les sommes y sont reçues, depuis un penny jusqu'à 200. A Londres, c'est surtout dans les restaurants qu'on pousse la souscription, en étalant partout des troncs auxquels on donne le nom de subscription boxes* <ital. : deux mots>. *« Si le prétendant est un imposteur, dit le Morning Advertiser* <ital.>, *c'est étrange de voir combien d'hommes de position et d'intelligence, ayant des moyens d'information spéciaux, croient en lui. Des pairs, des membres des Communes, des capitalistes et même des jurisconsultes, n'ont rien changé à leur conviction à cet égard, malgré tous les témoignages. Pour un grand nombre, il est toujours l'héritier légitime exclu de l'héritage qui lui est légalement dû. »* // En 149 I anglaise *qu'il passe la moitié de ses journées à dormir et l'autre moitié à méditer dans une douce somnolence.* <sans guillemets>. // 150 I somnolence. » // <La chronique est signée *LAN.*> // 151 I *Causeries du Lundi* // *(Pour la* <ital.> *MINERVE)* // Êtes-vous 152 I,II Etes-vous *carliste,* mon cher *Rédacteur* ou

véritable héritier avait péri en mer. Voir J. L. Borgès, « L'imposteur invraisemblable Tom Castro », dans *Histoire de l'infamie, histoire de l'éternité,* Paris, « 10/18 », p. 27-37.

naît Carliste dans la Navarre et dans la Biscaye, absolument comme en Auvergne on naît porteur d'eau, blagueur dans la Gascogne, et conservateur dans les concessions[11] du Canada, ce qui est une autre manière d'être blagueur.

Quant à Don Carlos, lui, il est carliste incontestablement. Seulement, il l'est moins que beaucoup de ses partisans, absolument comme il y a des catholiques beaucoup plus catholiques que le Pape[12]. Pendant qu'on s'administre quelques petites tripotées dans les montagnes de la Navarre, Don Carlos est devenu depuis quelque temps déjà invisible, introuvable. Pour passer et repasser la frontière d'Espagne il a pris cinq jours ; son père, lui, avait trouvé le moyen de soutenir la guerre civile en Espagne pendant cinq années, à partir de 1834, dans ces mêmes montagnes de la Navarre et de la Catalogne, contre les *Christinos*, ou partisans de la reine Christine. En Espagne, on fait des noms, comme on veut ; c'est ainsi que l'appellation de *frontiériste* a été donnée aux prétendants ou autres qui traversent la frontière pour faire du tapage. Il y a une opinion politique qui consiste à passer la frontière d'Espagne, de même qu'il y en a une pour enjamber la frontière du Canada et la repasser l'instant d'après, [132] avec cette différence que, chez nous, les frontiéristes s'appellent des *Fenians*.

*

Dans l'intervalle des cinq jours que Don Carlos a passés sur la terre de ses aïeux, un écrivain du *Figaro*[13] a eu un accès d'en-

157 I Navarre *ou* la 159 I et *national* <ital.> dans 169 I,II années à 175 I,II d'Espagne de 177 I que chez 178 I,II des *Féniens.* <ital.> // Dans 179 I,II Dans *l'espace* des

11. « Tout colon peut obtenir un lot de 100 acres dont le prix varie de $0,20 à $0,80 l'acre selon les régions et les époques. Il obtient alors un billet de concession et il doit remplir certaines obligations dans des délais déterminés, comme construire une maison, y résider et défricher une partie du lot. Quand ces conditions sont remplies et le prix d'achat payé, le colon devient propriétaire en titre de sa terre » (P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 129).

12. Il s'agit, bien entendu, des Ultramontains et, en l'occurrence, des Programmistes (voir *supra*, chronique 1, n. 29).

13. Un *Figaro* québécois, lancé en 1883, se voulait une tribune exclusivement littéraire. L'entreprise échoua rapidement et Buies, dont la participation avait été pressentie au début, n'y collabora jamais.

thousiasme légitimiste comme il est rare d'en avoir de nos jours :

« Vous, prétendant, dit-il, vous mourrez en roi, ce qui est une manière de l'être ! Votre mort, glorieuse pour vous, servira à la cause de ces monarchies qu'on croit perdues et qui peut-être le sont... Elles ont assez péché pour cela ! Votre mort frappera sur les cœurs qui les aiment et qui voudraient les relever. Dans la tombe vous emporterez tout entier le drapeau sous lequel peuple et rois ont combattu et fait la gloire de leur pays... Malheureusement, l'horizon est si noir et le temps si plein de désespérance, que le mieux pour vous et pour le monde qui vous regarde et qui a désappris d'admirer, est peut-être de mourir dans cette lutte suprême que vous n'avez pas redoutée.

Les races qui finissent ont des devoirs envers la gloire des aïeux. Race de héros, il faut mourir en héros. Vous l'avez compris, Sire. »

Don Carlos n'a pas compris tout à fait ; il y a tant de choses qu'on ne voit pas clairement lorsqu'il s'agit de mourir ! Et, du reste, la perspective d'être le dernier roi absolu de l'Espagne ne touche pas tous les cœurs de héros, quelque *droit* qu'ils puissent avoir.

[133] Le droit monarchique abstrait, purement idéal, tel que le définissait Bossuet, n'existe évidemment plus. Dans notre malheureux siècle tout se raisonne, et si l'hérédité subsiste encore dans bon nombre de pays, c'est par le consentement tacite des gouvernés et sous certaines conditions, accompagnées de beaucoup de restrictions. Hérédité ne veut pas dire légitimité. C'est simplement une forme et non pas un droit.

Depuis un siècle, à partir de Charles-Édouard, le dernier des Stuarts, qui voulut revendiquer le trône d'Angleterre et qui

---

182 I jours : // «*La page d'histoire, dit-il, que Don Carlos élabore en ce moment à coups d'épée, sera écrite un jour, brillante et victorieuse, ou malheureuse et désespérée, mais dans ce cas là plus brillante encore ; car l'héroïsme dans l'infortune, comme les diamants sous un crêpe, semble briller mieux...* » // *Cet écrivain reconnaît que Don Carlos fait de l'histoire ancienne dans les temps modernes ; mais il aime le prétendant, précisément parce qu'il est un anachronisme ; il n'y a pas à discuter sur les goûts. Puis il l'encourage en ces termes qui sont vraiment irrésistibles :* // « Vous 183 I prétendant, vous 188 I lequel, peuple et rois, ont 198 I,II mourir. Et 201 I avoir. *Je viens de prononcer là un mot qui est peut-être aussi un anachronisme ; c'est pour cela que je l'aime* < ital. : trois mots > . // Le 206 I conditions accompagnées 210 I qui *veut* revendiquer

périt glorieusement à Culloden[14], tous les prétendants ont échoué. Ce n'est pas, certes, qu'il en manque ; mais ils ne passent pas tous la frontière, et quelques-uns même ont la sagesse de ne pas être des héros.

*

La dernière invention moderne, c'est l'introduction du canon dans tous les genres d'actions humaines. C'est aux États-Unis, pays pacifique par excellence, que nous devons ce progrès. Pour préluder au grand jubilé de Boston qui va avoir lieu prochainement[15], les Américains font des conventions politiques, et, à la fin de chaque tirade d'un orateur plus ou moins allumé, un coup de canon donne le signal des applaudissements. C'est une manière d'utiliser les vieilles pièces ; mais il paraît que ces coups de canon répétés ont produit une intense chaleur dans la salle de la convention de Philadelphie qui vient de se réunir. L'un des péroreurs, à moitié abasourdi, suant à grosses gouttes, a été obligé [134] d'ôter son paletot et de passer à la grande république sa chemise – « ce qui faisait un charmant contraste, dit un des *reporters*, avec les tentures foncées et les draperies de toutes couleurs qui paraient l'estrade ».

Pour moi, je ne suis pas paysagiste et je n'ai pas d'opinion à exprimer là-dessus.

Mais au sujet du canon, les Américains nous donnent un noble exemple. Comme ils n'ont pas d'ennemis autour d'eux, ils s'en servent pour leurs amis. Bientôt on verra le canon portatif que chacun aura dans sa poche aux assemblées populaires et qu'il fera partir au hasard de son enthousiasme. Qui sait ? le ca-

212 I manque, mais 214 I héros. // <Voir Appendice II, [14], l. 214> // La 219 I,II les *américains* tant 224 I Philadelphie, qui 226 I et *d'adresser la grande république en chemise* - « ce 230 I,II paysagiste, et 232 I,II les *américains* nous

14. Localité écossaise située au nord-est d'Inverness, où eut lieu la victoire du duc de Cumberland sur le prétendant Charles Edward Stuart (1746), mettant fin ainsi aux prétentions jacobites.

15. « Tout le monde sait qu'il y aura dans quelques jours, à Boston, un 'grand jubilé de la paix'. On s'en est préoccupé en Europe, on s'en occupe beaucoup en Amérique. Les puissances européennes envoient à cette fête chacune leur contingent de trombones, de cornets à pistons et de tambours, et, nous autres Américains, nous serons deux millions de bonnes âmes pour aller voir cela » (« Le jubilé de la paix », *la Minerve*, 14 juin 1872, p. 2).

non remplacera peut-être un jour la parole, et ce sera là un progrès vraiment humanitaire : il n'y aura plus moyen de déguiser sa pensée.

Québec a des canons, des mortiers et des obus qui se montrent à tout bout de champ. Partout où il y a quelque vieille ruine, quelque amas de pierres effondrées, quelque rempart antique qui s'affaisse, on voit se dresser ces foudres de guerre qui joueraient aujourd'hui à peu près le rôle de flèches d'Iroquois[16]. Je ne sais pas même si l'on pourrait les faire partir pour applaudir un orateur ministériel. Quant à les charger, c'est peut-être encore possible, mais pour les décharger, jamais ! à moins qu'on veuille faire sauter la ville avec tous ses habitants, ce qui les remuerait peut-être un peu. En attendant, ils sont comme leurs canons, dont ils partagent l'immobilité séculaire.

*

Le ciel est chargé de vapeurs, de pluie et de vent de nord-est depuis la fin d'avril, en tout six semaines ; [135] ce qui fait que les navires venus d'Europe ne peuvent plus repartir. Les Québecquois, gonflés d'orgueil, disent qu'ils n'ont jamais vu autant de vaisseaux dans leur port ; mais aussi, dès que le vent du sud-ouest prendra, ce qui n'est pas probable cette année, il n'en restera plus un seul. Quand on songe que nous voilà arrivés au milieu de juin et que nous n'avons pas encore eu une bonne journée de chaleur, et qu'il n'a pas fait beau temps vingt heures de suite, c'est à demander l'annexion à tout prix ! Avec l'annexion, du moins, on est certain qu'il n'y aurait plus d'hiver en Canada et qu'il n'y pleuvrait point à tout propos et sans propos. Mais, tels que nous sommes, avec nos seules ressources coloniales, nous ne pouvons pas lutter contre l'atmosphère. L'indépendance[a] changerait peut-être un peu le cours du vent, mais ça ne durerait pas et tout serait à recommencer.

a. Il a toujours existé en Canada un parti politique visant plus ou moins ouvertement à l'indépendance des colonies anglo-américaines[17].

---

241 I champ ; *les rues seules n'en ont pas ; parce qu'il y a trop de poussière ; mais, partout ailleurs* où 246 I orateur *du parti national.* Quant 253 I,II Les *québecquois,* gonflés 258 I une journée 260 I prix ! *avec* l'annexion 265 I,II <sans note> 266 I pas, et I recommencer. // *Mieux vaut être franchement*

---

16. Allusion au matériel militaire désuet que la garnison britannique, rapatriée en Angleterre, a abandonné à Québec (voir *supra,* chronique 11, p. 172-174).

*

Avez-vous jamais promené votre regard d'aigle sur les grands événements qui agitent notre globe ? Pour moi, il me semble qu'il n'y a rien de plus petit ni de plus comique que ce qu'on appelle les grandes choses ; j'aime mieux m'arrêter aux côtés mesquins de l'histoire.

Ce qui frappe le plus mon attention en ce moment, c'est la loi passée en France contre l'ivrognerie. Cette loi ressemble beaucoup, pour les pénalités édictées, à celle que vous avez à Montréal et qui oblige de fermer [136] les hôtels à onze heures du soir. Elle a eu pour effet immédiat de tripler le nombre des pochards, en même temps que de répandre la pernicieuse habitude de mépriser les lois.

Il paraît que l'ivrognerie fait des ravages notables dans les équipages de la flotte française. Une circulaire du ministre de la marine engage les commissions des ports à étudier les moyens propres à l'arrêter. Que n'adopte-on dans ce cas le système anglais qui divise les marins en trois catégories ? L'une va en permission tous les quatre jours, l'autre tous les quinze jours, et la troisième tous les deux mois. Pour jouir des avantages de la première catégorie, on comprend que les matelots aient tout intérêt à ne jamais entrer en état d'ivresse.

On pourrait ainsi, dans Montréal, donner des permis de boire après onze heures, et cela en divisant les pochards par catégories. Ceux qui, à deux heures du matin, ne rouleraient pas encore sous la table, auraient droit à un crédit illimité chez les aubergistes.

---

annexionniste tout de suite pour abolir le nord-est. // Ceci c'est de la politique nationale < ital. > . *Il y a même à ce propos, dans le programme* < ital. > , *un article très-déguisé, mais que saisissent vite ceux qui savent toutes les roueries dont les auteurs sont capables.* // Avez-vous

272 I frappe plus I,II moment est 275 I Montréal, et 283 II catégories ? *L'un* va 284 II et *le* troisième 289 I,II heures, en

---

17. « Le Canada n'est pas son propre maître, voilà toute la question, et il ne peut pas protéger ses intérêts comme il l'entend, parce qu'il est sous le contrôle d'une métropole. Il ne peut pas faire de stipulations internationales, parce qu'il n'existe pas comme nation » (*l'Indépendant*, 1er octobre 1870, p. 1).

De cette façon, on serait certain qu'avant un mois tous les hôtels seraient fermés pour de bon, dès dix heures du soir.

Troisième causerie

Savez-vous sur quel pied danser, vous, mon cher directeur ? Pour moi, il me semble que notre planète a changé de route et que tous les hommes sont pris de vertige avec elle. Depuis la guerre franco-allemande, [137] le monde n'a pu retrouver son assiette ; toutes les questions s'embrouillent, la diplomatie n'est plus une école de politique, ce n'est plus même une comédie solennelle, cela devient une bouffonnerie, une grosse farce dont les actes se mêlent et n'ont pas de dénouement.

Certes, l'humanité a fait un grand pas le jour où elle a voulu soumettre les différends internationaux à l'arbitrage. Voilà un tribunal constitué à Genève depuis plus d'un an et il n'est même pas encore reconnu ! La question de l'*Alabama* n'est pas plus avancée que lors du fameux discours de Sumner qui posait à l'Angleterre cet ultimatum : « Pay, apologize or fight. »[18] Ça, du moins, c'était clair ; pas d'arguties, pas de subtilités, pas d'échappatoire possible avec ces trois mots.

Depuis, on a présenté des mémoires et des contre-mémoires. Chacun a établi son cas, on y a mis le temps, Dieu merci ! puis, quand tout a été préparé, bien expliqué, quand on a eu rassemblé dans d'énormes volumes toutes les équivoques et fait le compte de toutes les réclamations, on s'est dit : « Tout est prêt maintenant ; réglons. »

---

293 I mois, tous 295 I *Causeries du Lundi // Pour la* <ital.> *MINERVE // Savez-vous* 296 I,II cher *Rédacteur* ? Pour 310 I,II pas d'*argutie*, pas de *subtilité*, pas 312 I,II mémoires, des 314 I,II on *eût* rassemblé 315 I,II équivoques, *qu'on eût* fait 317 I prêt, maintenant, réglons

---

18. L'*Alabama*, croiseur confédéré américain, mais de construction britannique, avait causé des dommages à la marine marchande de l'Union pendant la guerre de Sécession. Les États-Unis réclamèrent des dédommagements à la Grande-Bretagne et une première tentative de règlement intervint en 1869. Cependant, le Sénat rejeta l'entente et de nouvelles négociations s'engagèrent. Ce rejet était dû à l'influence de Charles Sumner, président de 1861 à 1872 du très puissant Foreign Relations Committee et adversaire résolu de la Confédération. Lors des négociations du traité de Washington, la question de l'*Alabama* fut référée, d'un commun accord, au Tribunal international de Genève où siégeaient des représentants de l'Italie, de la Suisse, du Brésil, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Le Tribunal accorda aux États-Unis la somme de $ 15 500 000.

Bah ! il y avait encore les interprétations. Or, chez deux nations élevées dans l'amour de la controverse, comme le sont les Américains et les Anglais, on va loin lorsqu'on veut interpréter. Donc, on avait interprété aux États-Unis que l'Angleterre était encore débitrice de trois à quatre cents millions ; l'Angleterre, elle, avait interprété qu'elle était quitte. Vous voyez qu'il y avait de la marge. Pour combler ce gouffre béant, on a commencé à jeter dedans des notes et des contre-notes, des dépêches, des interpellations, encore des mémoires et des contre-mémoires, des déclarations, des [138] assertions et des contre-assertions ; il y avait là pour $500,000 de papier, nouvelle réclamation indirecte à faire valoir plus tard. Le lion britannique, ahuri, essoufflé, lâcha un suprême rugissement : *Non possumus.*

Alors, ce fut au tour de la presse à présenter ses mémoires ; on se flanqua des tripotées d'articles pendant quatre mois, d'une rive à l'autre de l'Atlantique ; les flots écumaient de menaces éditoriales, et toutes les lignes de steamers n'arrivaient plus qu'avec des cargaisons de provocations.

Ce n'était rien. Le lion britannique, qui avait repris haleine, s'est senti de force à ajouter encore un article à la pyramide de documents sous laquelle gisait la question de l'*Alabama.* L'article supplémentaire traverse les mers et entre en frémissant dans le cabinet du secrétaire Fish. Le ministre d'État était inondé de sueurs ; il venait de recevoir de Londres une dépêche chiffrée et était en train de l'*interpréter* avec le général Grant[19], sans qu'ils pussent se mettre d'accord ni l'un ni l'autre.

– « Vont-ils reconnaître nos réclamations ? – Eh ! non, puisque voilà un article additionnel fait pour les rejeter. – Bah ! un article additionnel n'est pas un refus. – Cela équivaut, et il n'y a pas d'autre sens à lui donner. – Des équivalents ! ah, bien oui ! ce n'est pas avec des équivalents, moi, que j'ai bombardé Vicksburg. Et puis, ça vous paraît comme cela à vous, mais moi, je ne

319 I,II les *américains* et les *anglais*, on 327 I contre-assertions, il 328 pour *$50,000* de 337 I,II article *additionnel* à 338 I,II L'article *additionnel* traverse 340 I du *Secrétaire* Fish 342 I,II et *il* était 344 I,II Eh, non ! puisque

19. Ulysses S. Grant, héros de la guerre de Sécession, vainqueur de la bataille d'Appomattox (Virginie) qui marque la fin de la guerre, fut Président des États-Unis de 1869 à 1877. Quant à Hamilton Fish, il fut secrétaire d'État du gouvernement Grant, et à ce titre négocia le traité de Washington.

vois là qu'une nouvelle ficelle pour retarder le paiement de ce que l'Angleterre reconnaît bien devoir dans son for intérieur. – Ah ! tiens, oui, au fait, c'est vrai, le for intérieur ! je n'avais pas songé à cela ; il y a là matière à interprétation. Si nous soumettions [139] la chose au Sénat ? – Je m'en lave les mains, ou plutôt, je me les frotte, s'écria d'aise le président Grant ; c'est cela ! remettons le tout aux soins du Sénat. »

Et la haute chambre américaine fut saisie de l'article additionnel. Deux jours après, elle l'avait ratifié et renvoyé paraphé au gouvernement anglais. Mais, ô ciel ! ce n'était plus le même. Le Sénat n'avait pas fait attention au for intérieur, et il avait ajouté de petites additions supplémentaires aux additions additionnelles, qui firent de suite hérisser la crinière au lion superbe des îles britanniques.

C'en est là maintenant, et tout est à recommencer. Il n'y a que le tribunal de Genève qui n'ait rien fait. Il est vrai qu'il n'est constitué que depuis un an. M'est avis que la conclusion à tirer de tout ceci, c'est que le français devrait être la langue diplomatique du monde entier. Avec elle, les équivoques ne sont guère possibles et les restrictions mentales percent à jour. Je suis convaincu que si l'on avait fait en français la nouvelle loi des écoles du Nouveau-Brunswick[20], on aurait compris de suite si elle est inconstitutionnelle ou non, et le *Nouveau-Monde* nous eût épargné sans doute sa terrible mercuriale, faite à l'instar de son programme, lequel lui a permis de faire élire *un* candidat aux élections dernières.

---

354 I,II au *sénat* ? - Je 359 I ô *Ciel* ! ce 369 I possibles, et 371 I Nouveau-Brunswick on 374 I a *valu un comté* aux II élire *un* <rom.> candidat

---

20. En 1870, la législature du Nouveau-Brunswick coupait toute subvention aux écoles séparées, c'est-à-dire catholiques, de langue anglaise et française. Les catholiques du Nouveau-Brunswick qui, contrairement aux protestants, s'étaient prononcés en faveur de la Confédération, se croyaient protégés par l'article 93 de la Constitution. Ce dernier, tout en laissant aux législatures provinciales l'entière liberté en matière d'éducation, garantissait cependant les droits des minorités confessionnelles. Les Acadiens s'adressèrent donc avec confiance – mais sans succès – au gouvernement de John A. MacDonald, puis au Parlement fédéral, afin que ce dernier adresse une requête en désaveu au gouverneur général. Ce fut le député Costigan qui introduisit la requête à la Chambre des Communes.

Je présume qu'il faudra, pour donner à cette loi toute la clarté qui lui manque, faire un article additionnel que je rédigerais volontiers en ces termes : « L'instruction publique au Nouveau-Brunswick sera libre et obligatoire, tout en étant gratuite, quoique laïque. Les ministres de quelque religion que ce soit, n'y auront aucun contrôle, si ce n'est les vicaires de [140] paroisses en général, les pasteurs anglicans et presbytériens, les rabbins et les derviches. À mesure qu'un élève aura complété son éducation, il devra faire appel au Conseil Privé d'Angleterre pour être investi de la faculté d'interprétation, surtout en matière diplomatique. Dans le cas où ce Suprême Conseil repousserait sa demande, il devra protester au nom de la liberté de conscience et des minorités opprimées, et se constituera en état d'amendement perpétuel. »

J'ai parlé tout à l'heure de la France. On s'est habitué à croire depuis bientôt deux ans que c'est elle qui avait été vaincue par l'Allemagne ; ce paradoxe, né de trompeuses apparences, tend enfin à disparaître devant certains faits inconnus jusqu'aujourd'hui et qui sont concluants. Il est vrai que la France a convenu de payer cinq milliards de pots cassés[21], mais cet argent lui revient déjà de cent façons, tandis que l'Allemagne est loin de rentrer dans ses déboursés. Il paraît que c'est à qui se sauvera en Allemagne du service militaire et se cachera des splendides rayons du nouvel empire. Plus la Prusse remporte de victoires et reçoit de milliards, plus les Prussiens émigrent[22]. Les hommes politiques de ce pays en ont la chair de poule ; l'un d'eux faisait remarquer, dans une des dernières séances du Reichstag[23], que les émigrés ne se composent pas principalement de gens appartenant aux classes pauvres, mais qu'ils sont pour la plupart de petits propriétaires qui ne sont plus à même de prospérer dans leur pays.

386 I,II ce *suprême conseil* repousserait 403 I,II du *reichstag*, que

21. Par le traité de Francfort, la France dut céder à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine et lui payer cinq milliards de francs-or.

22. De 1820 à 1900, plus de cinq millions de ressortissants de langue allemande s'installèrent aux États-Unis.

23. C'est ainsi que s'appelait l'une des deux assemblées législatives de l'Empire allemand, élue au suffrage universel.

Un autre orateur a mis tout sur le compte des agents d'émigration qui séduisent le peuple. Il a cité à ce propos un district qui, sur une superficie d'environ trois cents lieues, ne comptent que 50,000 habitants, [141] sur lesquels 1,500 ont émigré ce printemps, outre qu'il en part encore, de quinzaine en quinzaine, quelques centaines de plus. La *Landwehr*[24] de ce district a perdu la moitié de ses hommes ; mais ce n'est pas tout. Avec les hommes émigrent les capitaux. Vous qui êtes friand de statistiques, mon cher directeur, et qui en remplissez sans remords des colonnes entières de votre journal, vous apprendrez avec délice que la statistique a démontré que, depuis cinquante ans, les émigrés allemands ont emporté une somme à peu près égale au chiffre de la dette de la France envers l'Allemagne.

Cette émigration contagieuse n'aura pas lieu d'étonner, si l'on songe que la Prusse en particulier est encore un pays de moyen-âge, et que les petites gens y jouissent d'une condition sociale qui les assimile autant que faire se peut aux parias de l'Inde.

Si je vous parle de l'émigration allemande, qui peut n'avoir pas un grand intérêt pour vos lecteurs, c'est pour les consoler de l'émigration canadienne qui les touche de plus près. Au moins, les Canadiens auront désormais une raison d'émigrer : ils pourront aller contrebalancer aux États-Unis l'élément tudesque qui a déjà les proportions d'une nationalité, et qui menace de tenir bientôt l'Ouest sous son contrôle.

*

À propos de France et d'Allemagne, je viens de lire qu'une convention postale, récemment conclue, réduit à quatre centins le port des lettres échangées entre ces deux pays. Il devrait bien être conclu de [142] même une convention postale entre Montréal et Québec pour que les lettres, quel qu'en soit le prix, arrivent à destination dans un délai raisonnable. Nous n'avons jamais ici la malle de Montréal avant onze heures du matin, si ce

408 I propos, un 415 I,II cher *rédacteur*, et 416 I,II avec *délices* que 420 I d'étonner si 424 I l'Inde. // <Voir Appendice II, [14], l. 424> // Si 428 I,II les *canadiens* auront 430 I,II nationalité et 431 I,II bientôt l'*ouest* sous 433 I,II quatre *cents* le

24. Au XIX^e^ siècle, nom donné en Allemagne à une partie de la population armée, servant d'auxiliaire aux troupes de ligne.

n'est celle comparativement restreinte qui vient par les bateaux de la compagnie Richelieu[25]. Pour le Grand-Tronc, il y a des tempêtes de neige tout l'été, et presque chaque jour nous voyons cette affiche sur le bureau de poste : « Western mail delayed four hours, two hours, three hours... » selon le cas ; le retard n'est pas uniforme, ce qui donne quelque variété à notre impatience. Ajoutez que les bateaux à vapeur partent d'ici à 4 heures, et le chemin de fer à 7 heures, et vous verrez ce que nous avons de temps pour correspondre. Encore une raison pour les Québecquois d'émigrer.

Et dire que l'usage des communications postales remonte à l'empereur Auguste, plus de dix-huit cents ans ! Ne pouvant pas déterminer les subsides à accorder au Grand-Tronc, ce souverain eut l'idée d'établir, sur les principales routes de l'empire romain, de distance en distance, des jeunes gens, habiles coureurs, ensuite des voitures, pour transmettre ses ordres dans les provinces. Des relais de chevaux furent installés en même temps, et, dans ces relais étaient aussi des véhicules dont les courriers pouvaient disposer en cas d'accident.

Que dis-je ! chez les barbares même de la Tartarie, dans l'empire du féroce Gengis-Khan, on comptait au dixième siècle plus de 100,000 relais et 200,000 chevaux employés au service des communications postales. Il y avait en outre des courriers à pied qui allaient [143] avec une vitesse surprenante et qui portaient une ceinture garnie de grelots, pour avertir au loin de leur approche.

Aujourd'hui, il n'y a plus que les fous qui fassent ce métier-là, et l'on croit avoir beaucoup progressé !

*

439 I restreinte, qui 450 I pas *s'entendre sur* les 454 I dans *ces* provinces 456 I et dans 462 I surprenante, et 463 I grelots pour 466 I progressé. *O mon siècle ! La vapeur ne serait-elle donc qu'une amère dérision* ! // Les

25. La Compagnie de Navigation Richelieu est l'ancêtre de la Canada Steamship Line. Fondée en 1848, elle dispose, dans les années 1860, d'une flotte d'une dizaine de vapeurs qui desservent Montréal-Trois-Rivières, Montréal-Québec, Montréal-Chambly, Montréal-Terrebonne. En 1875, en fusionnant avec la Canadian Steam Navigation Company, elle prend le nom de Compagnie de Navigation Richelieu et Ontario et devient l'une des plus grosses entreprises du genre en Amérique du Nord. Voir J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec*, p. 117.

Les faiseurs de grève commencent à me mettre l'eau à la bouche. Ne voilà-t-il pas que les tailleurs de pierres, eux aussi, demandent une augmentation de salaire telle que leur journée de travail leur vaudrait cinq dollars ! Le prix d'une causerie, ô grands dieux ! qui me prend vingt-quatre heures d'un travail aussi consciencieux qu'indigeste. Alors, je me mets en grève. Quelle magnifique découverte que cette façon moderne de se graisser la patte ! Un rentier n'a que deux cents louis de revenus, ce qui ne lui suffit pas, si, comme moi, il est généreux jusqu'à la prodigalité. « C'est bien, se dit-il, il me faut cinq cents louis, je me mets en grève. » Et le voilà se battant les flancs, signalant les injustices de la société, entrant dans l'*Internationale* et faisant des acquisitions énormes de pétrole pour incendier les banques[26].

Je vous préviens que cette manie me gagne, et que je vais bientôt vous demander un prix double pour la moitié moins d'ouvrage.

*

On a beau dire, c'est un métier désagréable que celui de bourreau. C'est en vain qu'on veut remplir un devoir, faire le sacrifice de soi-même au bon ordre de la [144] société, les hommes en veulent toujours à ceux qui les protégent, et ils leur flanquent des râclées quand ils en ont l'occasion. C'est ainsi que les deux bourreaux qui viennent d'exécuter les hautes œuvres sur la personne du condamné Bissonnette, ont failli être mis en pièces par la foule[27]. C'est là un genre de protestation qui ne tar-

471 I,II prend *toute une semaine* d'un 474 <Édition de 1884 : « patte ? » Corrigé d'après I et II.> 477 I,II flancs, *accusant* les 485 I,II devoir *et* faire 487 I protègent et leur 488 I râclées, quand 489 I,II qui *ont exécuté* les

26. « Pour parvenir à leur but, pour se protéger mutuellement, les ouvriers peuvent former des associations pourvu que ces organisations ne soient pas une menace pour l'ordre social comme les ramifications de l'*Internationale* » (*le Pays*, 28 septembre 1871).

27. Sous le titre « Exécution à Montmagny », *l'Opinion publique* du 13 juin 1872, p. 1, publie le fait divers suivant : « Villebon Bissonnette était âgé de trente-six ans et résidait à Buckland. Ennuyé de vivre avec son épouse, il [...] finit par concevoir l'horrible projet de mettre fin à ses jours. [...] il [...] obtint enfin du Dr Lebel de Saint-Gervais, sous un faux prétexte, l'arsenic au moyen duquel il consomma son crime. [...] Les deux hommes qui avaient accepté la triste mission de se faire les exécuteurs de la justice, s'embarquèrent dans l'après-midi, à Saint-Thomas, sur le train qui revenait de la Rivière-du-Loup. L'un des deux ayant eu

dera pas, je crois, à l'emporter sur tous les arguments contre la peine de mort[28]. Je n'y vois qu'un défaut, c'est qu'on court risque de tuer les gens pour les empêcher de tuer les autres.

*

Quatrième causerie

Puisque vous avez publié un vendredi ma dernière causerie du lundi, je ne vois pas pourquoi vous ne publieriez pas la présente un samedi. Une fois lancé dans une voie pareille, il n'y a plus aucune raison de s'arrêter, et l'on devient capable de tout, même de faire des causeries *du dimanche*, comme Routhier qui ne respecte rien.

*

À propos du dimanche, laissez-moi vous parler d'un excellent speech d'Henry Ward Beecher[29], que je viens de lire tout au long dans un journal américain.

---

495 I *Causeries du Lundi // Pour la* <ital.> *MINERVE //* Puisque 500 I causeries *du dimanche* : <rom.> *rien n'est sacré pour un chroniqueur. //* À

l'imprudence d'exhiber l'argent qu'il avait reçu comme prix de sa triste besogne, et de dire qu'il n'était pas désagréable de pendre quelqu'un parce que cela payait bien, fut saisi par la foule, à Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, et précipité hors des chars, à coups de pieds et de poings. L'autre, qui avait été renfermé dans un char à bagage, fut aussi découvert et fort maltraité. Il avait la figure déchirée et presque méconnaissable. »

28. De nombreux articles sur la peine de mort paraissent dans *le Pays* des années 1860. Buies en écrit un le 4 juillet 1868, intitulé « La peine de mort ». Reprenant les arguments développés un peu partout contre la peine capitale, notamment ceux de Victor Hugo, il affirme : « C'est la misère et l'ignorance qui enfantent les crimes [...] on ne détruit pas l'ignorance et la misère par des spectacles horribles, mais par l'instruction publique qui est la condition du bien-être. » Le thème est à nouveau évoqué dans *Chroniques, Voyages, etc.*, « La peine de mort », p. 38-50.

29. Henry Ward Beecher (1813-1887), pasteur et prédicateur américain, frère de Harriet Beecher Stowe, auteur de *la Case de l'oncle Tom*. À Brooklyn, ses sermons attiraient au-delà de 2 500 fidèles par semaine et étaient publiés sous forme de dépliants. Il écrivait des éditoriaux dans l'*Independant* et le *Christian Union* dont il fut le rédacteur de 1870 à 1881. Anti-esclavagiste, pro-féministe et partisan d'une réforme du mode de recrutement de la fonction publique, il acceptait l'hypothèse darwinienne de l'évolution tout en continuant à croire aux miracles. Son christianisme était centré sur l'amour de Dieu et la joie que procure la vie religieuse. Voir R.B. Morris, *Encyclopedia of American History*, p. 673-674.

Vous savez qu'une des questions sociales des États-Unis, en ce moment, est l'accès aux bibliothèques le jour du Seigneur. Cela est plus difficile à obtenir que la réforme du travail et le vote du Sénat pour la ratification du traité de Washington.

[145] Nos voisins, qui ne perdent pas une minute la semaine, sont fort aises d'avoir une journée dont ils ne savent que faire. Or, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices, c'est précisément le dimanche qu'on voit le plus de pochards titubant dans les rues et de vauriens parcourant par légions les banlieues des villes, en rendant les promenades inaccessibles aux gens tranquilles qui cherchent l'air libre.

C'est ce qu'on appelle en langue ordinaire *keeping Sabbath day*. Je ne suis pas dans les secrets de la divinité, mais je gagerais fort qu'elle est peu sensible à cet honneur. Cette espèce d'observation du dimanche est le fruit direct du puritanisme, morale pointue qui visse l'humanité dans une boîte à clous pour la rendre irréprochable. Entre nous, vaut mieux avoir quelques défauts, ce qui donne l'occasion de s'en corriger, que des vertus de convention qui vous immobilisent.

« Le puritanisme, dit notre confrère du *Messchacébé*[30], est à la vertu ce que la gloriole est à la gloire, c'est-à-dire une affectation. Ce faux système ne tient aucun compte de la nature humaine, de ses passions, de ses faiblesses, et pose aux sociétés imparfaites un idéal inaccessible, prétendant les lancer vers un sommet ardu et héroïque. »

En effet, il faut être un héros très ardu pour passer un dimanche dans les villes de la Nouvelle-Angleterre sans y mourir

---

508 I traité. Nos 509 I voisins qui 513 I rues, et 514 I villes *et* rendant I,II les *places de promenade* inaccessibles 516 I,II ordinaire *Keeping Sabbath's day* <ital. : trois mots> 523 I,II qui *rendent paralytique.* // « Le

---

30. *Le Messchacébé* et *l'Abeille* de la Nouvelle-Orléans, *le Courrier des États-Unis* et *le Messager franco-américain* de New York figurent parmi les lectures favorites de Buies. *Le Messchacébé* avait salué en ces termes l'apparition de *la Lanterne* : « Nous recevons le n° 6 de *la Lanterne Canadienne,* publiée à Montréal, par M. A. Buies. C'est vif, et même un peu raide pour un pays qui n'a guère entendu jusqu'ici que le son des cloches orthodoxes. [...] Les personnes qui aiment le pamphlet et la polémique, peuvent souscrire à *la Lanterne...* » (*La Lanterne,* p. 150). De son côté, Buies tiendra sur *le Messager Franco- Américain* les propos suivants : «[...] le journal le plus franchement et le plus dignement libre-penseur de tout notre hémisphère » (*ibid.*, p. 291).

d'ennui ou de dégoût. Un dimanche dans Boston ou dans Philadelphie équivaut à un apprentissage de croquemort. Les vrais puritains ont ce jour-là la rigidité cadavérique, et, s'il y avait quelque vertu pour eux à s'envelopper d'un suaire, je suis certain qu'ils le feraient. À défaut de la chose même, ils [146] s'en donnent l'apparence, ce qui est le fond de tout puritanisme moderne.

Or, Henry Ward Beecher, qui est un grand esprit, qui n'est l'esclave d'aucune convention et qui voit le bien partout où il n'y a pas de mal nécessaire, entreprend une croisade contre les froides et tyranniques observances qui mènent droit à la corruption, faute d'une liberté honnête. Il veut que les tramways circulent et que les bibliothèques publiques soient ouvertes le dimanche, aussi bien que les autres jours de la semaine. Comme certains journaux fanatiques de Montréal ont déjà entrepris une croisade en sens contraire, il est bon de leur mettre sous le nez ce que dit le grand prédicateur américain.

S'adressant aux riches et aux heureux de ce monde : « Vous avez des demeures magnifiques, leur dit-il, et toutes les sortes de jouissances ; mais en est-il ainsi du pauvre tonnelier, du pauvre forgeron ? En est-il ainsi du pauvre ouvrier qui monte quatre étages pour atteindre sa chambre solitaire sous quelque mansarde où il ne trouve aucun confort, rien qui réjouisse la vue, pas même une petite branche avec des fleurs à sa fenêtre ? Il ne faut pas prendre pour mesure votre prospérité. Il est très facile de dire : 'Les tramways ne doivent pas aller et venir le dimanche ; les gens doivent rester où ils sont le dimanche.' Pour moi, je crois tout le contraire, et si vous voulez savoir toute ma pensée, je déclare que les hommes riches ne doivent pas se promener dans les tramways le dimanche, mais que les pauvres doivent pouvoir y aller à moitié prix. Il faut rendre la locomotion facile pour ceux qui en ont le plus besoin. Ceux qui sont obligés de travailler [147] toute la semaine ne peuvent pas aller voir leurs parents et leurs amis, tandis que vous, riches, vous pouvez aller les voir dans vos carrosses le jour que vous voulez bien ; pour le

---

532 I dégoût. *Pour tout homme dont les ongles ne sont pas trop saillants et les articulations assez flexibles, un* dimanche 537 I,II est *tout* le fond *du* puritanisme 540 I convention, et 543 I,II les *chars urbains* circulent 544 I,II ouvertes *comme* les 554 I mansarde, où 556 I,II votre *propre* prospérité 557 I,II Les *chars* ne doivent pas *courir* le 558 I dimanche ;' *pour* moi 561 I,II les *chars* le 562 I,II prix ! Il

pauvre, il faut absolument les tramways du dimanche. Rien ne vaut mieux pour l'homme et n'a d'objet plus moral que de conserver les liaisons de l'amitié. Il y a dans New York pas moins de dix mille familles qui n'ont pas d'espace pour se remuer dans leurs petits logements ; il y a des hommes qui ont à peine respiré l'air pur ou vu la lumière du soleil pendant six jours ; ces hommes sont étiolés, n'ont plus de sang, peuvent à peine se dilater la poitrine, eh bien ! lorsque vient le dimanche et qu'ils disent à leur femme et à leurs enfants : 'Si nous allions à Greenwood entendre chanter les oiseaux', leur répondrez-vous avec un dédain morose : 'Mes amis, il faut garder le jour du Seigneur ?' »...

Henry Ward Beecher n'est guère connu que de nom parmi nos compatriotes, et cependant c'est un des grands orateurs du siècle. Son éloquence, puisée dans le cœur humain, s'inspire de toutes ses tendresses, de tous ses désirs. C'est un moraliste qui sait qu'il s'adresse à des hommes, tout en leur montrant les sphères de l'inaltérable pureté céleste. Qu'importent pour lui les systèmes et les fictions sociales érigées en préceptes de conduite ! Il veut satisfaire toutes les aspirations légitimes, et pour donner aux hommes la liberté de faire tout ce qui n'est pas mal en soi, il passe à travers toutes les règles.

On vient de voir un échantillon de son éloquence passionnée, sensible, vraiment chrétienne, puisqu'elle s'inspire de l'amour des déshérités de ce monde, veut-[148]on le voir maintenant dans son *humour* ? qu'on lise le passage suivant du même discours. C'est la peinture du jeune nouveau-venu à New York pour y faire de l'argent et qui, le dimanche, passe la journée à se demander ce qu'il va faire :

« Il y a ici des milliers de jeunes gens qui se trouvent comme des étrangers au milieu d'étrangers. Ils travaillent dur tout le jour ; ils couchent au magasin ou se juchent dans les mansardes d'une maison de pension. Quand vient le dimanche, l'un d'eux se lève de son colombier sous le comptoir, ou de son petit lit solitaire, et s'habille pour aller déjeuner. Après le déjeuner, la question est de savoir ce qu'on va faire : 'Tom, dit-il à son ami, que te proposes-tu, toi ? – Je ne sais pas, et toi ? – Eh bien ! à peu

---

567 I,II les *chars* du 572 I,II pur *pendant six jours ou vu la lumière du soleil* ; ces 576 I avec *votre* dédain 581 I ses *amours, de toutes ses défaillances, de tous ses* désirs 584 I sociales *érigés* en 593 I argent, et qui le 600 I solitaire et

près la même chose.' Il est alors, disons, neuf heures et demie. Les deux jeunes gens ont dormi, dormi, dormi, et ne pourraient recommencer. Après avoir bien mangé ils se disent : 'Allons faire un tour dans la rue et voir ce que nous pourrons trouver.'

« Peut-être ont-ils l'intention d'aller à l'église quelque part. Ils errent çà et là, sans préférence pour aucune église, et entrent dans la première qu'ils trouvent ouverte. Ils comptent les personnes qui s'y trouvent, dix, vingt, trente, cinquante ; ce n'est pas assez. 'Allons ailleurs', se disent-ils. Ils se rendent au temple le plus rapproché, et, à leur entrée, deux ou trois personnes les regardent drôlement, comme pour leur dire : 'Pourquoi, diable, êtes-vous venus ici ?' Personne ne se lève pour les recevoir : aucune complaisance, aucune courtoisie ne leur est témoignée, car vous savez que ceux qui auraient honte d'être impolis [149] dans leur propre maison, croient juste de traiter les autres, dans la maison du Seigneur, comme des condamnés aux galères.

« Sans être décontenancés par cette froide réception, nos deux jeunes gens continuent leur chemin et croient pouvoir trouver un siége, mais le Suisse les arrête : 'non, pas ici', et les ramène et les fait asseoir dans un coin, tout à fait à l'arrière. Ils s'assoient, se regardent l'un l'autre un moment, puis se lèvent et filent. De dimanche en dimanche, ils vont ainsi dans les différentes églises, et c'est un rare bonheur pour eux que d'être reçus poliment dans l'une d'elles où ils rencontrent quelqu'un qui s'intéresse à eux, qui leur demande où ils demeurent et échange avec eux des promesses de visite.

« Eh bien ! que retireront ces jeunes gens de leur fréquentation de l'église ? En supposant qu'ils y trouvent une place, quelle est la nature de l'enseignement qu'ils reçoivent ? On leur dit peut-être que le ministère religieux a été transmis de pasteurs en pasteurs depuis les apôtres, et cela les intéresse énormément ; ils sont enchantés qu'il en soit ainsi ; ils y trouvent autant d'aliment spirituel que s'ils regardaient travailler à un tricot. Rien ne manque dans ces sermons méthodiquement cousus, chaque point est à sa place. Ailleurs, ils entendront dire que

---

603 disons neuf 605 I,II mangé, ils 606 I trouver.' // Peut-être 614 I recevoir, aucune II recevoir ; aucune 618 I galères. » // « Sans 620 I,II chemin, et 621 I,II le *suisse* 626 I d'elles, où 627 I demeurent, et 630 I,II qu'ils trouvent 632 I,II de *pasteur en pasteur* depuis

nous avons tous péché avec Adam, une doctrine bien consolante !

« S'ils vont dans une autre église, ils entendront parler de Balthazar, ou des visions de Daniel, ou des visions de l'Apocalypse. Combien de fois entendront-ils un prédicateur leur dire de ces choses qui vont droit à leur âme, leur parler de leurs tentations, de leurs besoins ? [150] Combien de fois trouveront-ils des cœurs qui battent et brûlent de l'esprit de fraternité ? Combien de fois entreront-ils dans une église où ils auront de quoi nourrir leur âme désolée ?... »

Voilà une peinture faite d'après nature, voilà un tableau de mœurs, voilà du langage qui parle et qui ne ressemble en rien aux froides et vides déclamations de ces prédicants puritains qui se transmettent les mêmes discours de génération en génération et les renouvellent périodiquement, si bien qu'on peut dire d'avance que telle année, à telle grande fête, on entendra répéter le sermon fait par le pasteur en telle autre année.

*

Cependant, les jeunes gens des États-Unis sont bien heureux de n'avoir que le dimanche qui les embarrasse ! Que dire de ceux de Québec qui ne savent où promener leurs pas monotones et leur figure ahurie pendant toute une semaine ? Dans Québec il y a une rue où l'on fait des affaires[31] ; cette rue a huit arpents de long et quinze pieds de largeur ; après une forte pluie, les gens se parlent d'une rive à l'autre, parce que l'usage des canots portatifs n'est pas encore introduit dans la capitale. Il y a une autre rue où l'on se promène[32]. Celle-là est longue d'un demi-mille et n'a ni pavés, ni trottoirs. Opiniâtrement, inévitablement, les mêmes figures, pas belles du tout, malgré ce qu'on en ait dit, vous passent devant le nez cinq cents fois en deux heures. Les mêmes questions et les mêmes réponses se font tous les jours, et quand on n'a plus de quoi répéter et qu'une auberge se trouve sur le chemin, on entre se monter le cerveau au

638 I consolante. // « S'ils 644 I,II leurs *peines*, de leurs besoins I besoins. Combien I,II trouveront-ils *les* cœurs 645 I,II fraternité ! Combien 646 I église, o'ù 647 I désolée !... » // Voilà 656 I embarrasse. Que 659 I,II a *six* arpents 668 I jours et

31. La rue Saint-Pierre.

32. La rue Saint-Jean.

moyen d'un *cocktail.* Là se [151] trouve généralement un groupe d'abrutis qui ont déjà absorbé trois ou quatre verres et qui sont ravis de pouvoir renouveler la « consomme » avec les nouveaux arrivants. On s'attable et l'on imbibe ; cela enlève vingt minutes au temps. Ceux qui ne sont pas tout à fait blasés retournent dans la rue Saint-Jean voir passer et repasser les mêmes binettes. La seule distraction est de se saluer ; aussi il y a de mes amis qui font du salut une véritable gymnastique. Qu'ils soient heureux et que Dieu les bénisse !

De la conversation, point. Et de quoi causer ? Dans ce milieu oisif, dans ce coin isolé du monde, entouré de montagnes, de quoi parlerait-on et qui peut avoir des idées ? Aussi l'homme d'étude en est-il réduit à vivre de lui-même. C'est monotone.

*

On a tort de croire que nos forêts se dépeuplent[33]. Québec les remplace ; la plante des arbres est une véritable fureur dans notre ville cette année. Seulement, ces arbres n'ont pas de feuilles ; j'ai entendu dire que Montréal allait nous expédier une cargaison de nouveaux arbres ; hâtez-vous, si vous voulez qu'ils aient le temps de prendre, car l'hiver va bientôt revenir ici ; le fait est que nous n'en sommes pas encore sortis, et que le vent de nord-est a remplacé les tempêtes de neige qui n'en pouvaient plus de sept mois d'hiver. Le nord-est, à Québec, est une véritable institution, aussi immuable, aussi indestructible que le *mixed bitters*[b].

Il y a ici quantité de vieilles dames et de vieux messieurs qui ont de gros revenus et qui ne savent qu'en [152] faire. Ils ne pensent même pas à faire réparer le trottoir devant leurs maisons, encore moins à consacrer leur argent à quelque entreprise ou à quelque amélioration lucrative. Mais ils le prêtent à 6 ou 7 pour

b. Mélange de différentes boissons.

672 I,II renouveler avec 675 I,II rue *St. Jean* voir 677 I ils *sont* heureux 686 I,II nous *en* expédier une cargaison ; hâtez-vous 687 I,II voulez *que nous ayons le temps de les faire* prendre 689 I nous en 691 II nord-est à 693 I,II <sans note>

33. Après les Cantons de l'Est, dont les ressources en bois étaient déjà épuisées, on s'était attaqué aux vallées de l'Outaouais, du Saint-Maurice et du Saguenay. De 1851 à 1896, c'est plutôt l'improvisation qui caractérise la politique forestière québécoise.

cent, et prient le Seigneur de leur accorder longue vie. Les gens les plus occupés de Québec sont les *policemen*, ou, comme ils s'intitulent eux-mêmes, sergents de ville ; ils ont toutes les peines du monde à faire enlever les ordures des cours, et emploient les trois quarts du jour à voir s'il n'y a pas des toits qui menacent de crouler ou des pierres qui se détachent des murs. Heureux sommes-nous de les avoir !

*

Si les Canadiens du pays se plaignent encore de la sécheresse, c'est qu'ils sont aussi incorrigibles qu'insatiables. Il a plu dans notre district cinq jours par semaine depuis le 1er mai, ce qui n'empêchera pas qu'on entende dire pendant trois mois que le grain n'a pu venir, faute de pluie. Un des traits saillants de notre peuple, c'est de n'être jamais satisfait. Qu'on lui montre des travaux à faire, de l'ouvrage en quantité, des richesses à acquérir, tout cela ne vaut rien si ça se trouve en Canada ; il faut aller le chercher aux États-Unis[34] ; à ce point que pour les grandes entreprises publiques qui seront mises à exécution cette année même, il va falloir aller chez nos voisins, faire ce qu'ils ont fait chez nous depuis si longtemps, chercher des hommes.

L'émigration des Canadiens n'est pas un besoin, c'est une manie ; le fait est que c'est pis. Elle n'a qu'une seule et unique cause, le plaisir de grogner. Voilà.

---

706 I,II les *canadiens* du 714 I États-Unis, à 716 I,II falloir *faire* chez I voisins ce II voisins, ce 718 I,II des *canadiens* n'est 720 I,II cause, *l'envie* de

---

34. « Je disais que l'Union Américaine *cingle vers l'avenir* à travers tous les obstacles. C'est la loi du progrès. [...] C'est ainsi que 600 000 Canadiens y sont allés respirer l'air pur qui manque aux sacrities et aux confréries. Respirant, ils vivent, et vivant, ils subissent avec amour la loi du travail qui regénère, et versent leur part d'activité et d'industrie dans cette grande usine continentale qui s'appelle les États-Unis » (*la Lanterne*, p. 281).

[15]
CAUSERIES
DU MARDI
(Pour le *National*)

PREMIÈRE CAUSERIE

[153] La causerie est le genre le plus difficile et le plus rare en Canada ; on n'y a pas d'aptitude. Il faut être un oisif, un propre à rien, un déclassé, pour y donner ses loisirs. Je suis tout cela. Mes loisirs à moi consistent à chercher tous les moyens d'ennuyer mes semblables, pour leur rendre ce qu'ils me font sans aucun effort. Si je réussis, j'aurai fait en quelques heures ce que Sir George Étienne Cartier fait depuis vingt-cinq ans sans le vouloir, et surtout sans le croire. Ce grand homme d'État a encore des illusions ; moi je n'en ai plus. Cela nous distingue l'un de l'autre. Quant au reste, nous sommes parfaitement d'accord, excepté sur le chemin de fer du Pacifique, sur l'annexion de la Colombie Anglaise, sur le traité de Washington, sur le double mandat, sur l'indépendance du parlement, sur le salaire du gouverneur-général, sur la perpétuité de la dépendance coloniale, sur la juridiction électorale, sur l'emploi des deniers publics,

---

VARIANTES : I : « Causeries du mardi », *le National*, 4 juin 1872, p. 2 : l. 6-165 ; « Causerie du mardi », 2 juillet 1872, p. 2 : l. 167-214 ; « Causeries du mardi », 11 juin 1872, p. 2 : l. 215-246 ; « Causerie du mardi », 26 juin 1872, p. 2 : l. 248-376 ; « Causeries du mardi », 11 juin 1872, p. 2 : l. 378-400 ; « Causerie du mardi », 18 juin 1872, p. 2 : l. 401-414 ; « Causeries du mardi », 11 juin 1872, p. 2 : l. 415-432 ; « Causerie du mardi », 18 juin 1872, p. 2 : l. 433-464 ; « Causeries du mardi » 11 juin 1872, p. 2 : l. 465-531 ; « Causerie du mardi », 2 juillet 1872, p. 2 : l. 532-568. II : « *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 144 à 164.

2 I *Causerie du Mardi* 6 I Première causerie. <Voir Appendice II, [15], l. 5> // La causerie 7 I,II pas d'*aptitudes*. Il 9 I,II loisirs, à moi, consistent 14 I,II moi, je n'en ai plus. Cela *seul* nous

&c. &c. &c., mais ce sont là des bagatelles qui n'empêchent pas une union parfaite de sentiments menant dans des directions diamétralement opposées.

Quant à l'honorable Hector Langevin, compagnon [154] du Bain et des mineurs de Cariboo[1], il est un point essentiel sur lequel nous différons tous deux. Je ne crois pas, comme lui, que le principal avantage de l'annexion de la Colombie soit de permettre à ses habitants l'usage des cartes-lettres, et de correspondre par tout le Dominion au moyen d'un centin. Ce sont là les petits côtés de la politique. La grande chose pour la Colombie, c'est d'envoyer à notre parlement quatre députés et deux sénateurs qui ont leurs frais de voyage payés, ce qui représente plusieurs milliers de dollars pour chacun d'eux. En outre, les Canadiens se mettent en relation directe avec les Caribooiens et les Chrioucks[2], et comme les petits présents entretiennent l'amitié, nous allons payer pour cela cent millions de dollars.

Est-il nécessaire que ma *causerie* soit régulière et s'enchaîne méthodiquement ? Dans ce cas, coupez-moi les ailes, étouffez les cris de mon âme. Pour être intéressant, il faut être décousu, excentrique, presque vertigineux ; c'est la condition de la littérature moderne dont tous les excès se sont fait sentir chez nous avant même que nous eussions une littérature[3].

Ce courant vous plaît-il ? Là n'est pas la question. La nécessité, c'est d'y voguer.

---

21 I,II bagatelles, *et* qui 28 I,II des *postcards* <ital.>, et 29 I,II d'un *cent.* Ce 33 I,II de *piastres* pour I les *canadiens* se 34 I,II en *relations directes* avec les *caribooiens* et les *chriouks*, et 36 I dollars. // *Non, décidément, je ne m'entendrai jamais avec l'honorable compagnon du bain de la rivière Fraser.* // Est-il

---

1. Les mines d'or de Cariboo, Colombie britannique, ouvertes en 1860-1861.

2. Déformation de « Creek », une des tribus indiennes établies dans la région de Cariboo. Voir F.W. Hodge, édit., *Handbook of Indians of Canada*, p. 542.

3. « Faire des œuvres purement littéraires en Canada ! mais où donc seraient mes lecteurs ? où, mes critiques ? où, mes juges ? La presse inepte, barbare, et esclave, foisonne d'éloges pour les âneries de *l'Union catholique* et de *l'Écho du Cabinet de Lecture*. Elle trouve admirables d'éloquence l'intarissable mendication de l'évêque de Montréal, et les réponses des curés à leurs paroissiens qui viennent leur offrir de l'argent.

Mais les productions libres et méritantes n'ont pas même droit à la critique. Tout ce qu'on peut faire pour elles, c'est de les accabler d'injures, ou de feindre de les ignorer » (*la Lanterne*, p. 329).

Avant tout, ne parlons pas de choses sérieuses, ou, du moins, n'en parlons pas sérieusement. Il est permis d'aborder tous les sujets dans une chronique, pourvu que ce soit avec des sourires ; les plus grandes choses de ce monde n'en méritent pas davantage.

Si l'on savait bien d'où viennent la plupart des idées, [155] des convictions, des espérances, ce qui inspire même les plus graves calculs, sur quelles illusions on appuie souvent tout un édifice social, on ne pourrait plus ressentir qu'une pitié railleuse. Les illusions, en particulier, semblent être le patrimoine héréditaire des Bourbons ; le fait est qu'il ne leur reste guère plus que cela. Voyez le Comte de Chambord[4]. Il croit pouvoir séduire le peuple de ses aïeux par des manifestes et s'obstine à se tenir loin de la France pour lui prouver son amour, en proclamant qu'il ne peut y entrer qu'en roi, comme si la royauté, au XIX^e^ siècle, était un fruit qui mûrit sans culture.

Ces illusions bourbonniennes qui résistent au temps, à l'expérience, aux déceptions, et qui conservent quelque chose de noble en elles, comme toute crédulité poëtique, me rappellent une anecdote assez plaisante que je ne puis m'empêcher de vous raconter.

Lorsqu'en 1814 les Bourbons revinrent en France, ils conservèrent la plus grande partie des cadres de l'armée impériale ; les noms seuls changèrent, les grenadiers de la vieille garde, par exemple, devenant les grenadiers royaux. Un jour que le comte d'Artois, plus tard Charles X[5], était venu visiter ces braves gens dans leur casernement, leurs nouveaux chefs, tous officiers légi-

52 I illusions *l'on* 54 I illusions en 66 I,II 1814, les

4. Henri de Bourbon, duc de Bordeaux, comte de Chambord, dernier représentant de la branche aînée des Bourbons (1820-1883). Il fit valoir ses droits au trône en 1870-1871 et son accession au pouvoir parut un moment quasi certaine, mais son refus de renoncer au drapeau blanc mit fin à ses prétentions. Il vécut en exil après la révolution de 1830 et mourut à Frohsdorf, en Autriche.

5. Charles X, roi de France de 1824 à 1830. Son règne fut caractérisé par un renforcement de la politique réactionnaire et autoritaire. Il fut chassé du pouvoir en 1830, sa chute marquant la fin du règne des Bourbons en France.

timistes[6], leur donnèrent le signal d'une ovation en entonnant *Vive Henri IV* ! Au premier couplet, les grenadiers chantèrent :

Vive Bonaparte
Vive ce conquérant...

[156] Au second, ils lâchèrent cette strophe :

Louis dix-huitième
Et vous, comte d'Artois,
Duc d'Angoulême,
J'vous embêt'tous trois !
V'là comment j'les aime !
Les aimez-vous comme moi ?

Le comte d'Artois, qui avait déjà l'oreille dure, pleurait à chaudes larmes : « Comme ils nous aiment ! » répétait-il en serrant les mains des officiers royaux, et ceux-ci préférèrent ne pas détromper leur royal visiteur.

*

Une autre illusion qui résiste à toutes les épreuves, à l'évidence poussée jusqu'à l'éblouissement, c'est l'acharnement des colons britanniques de ce continent à maintenir leur dépendance.

Plus l'Angleterre se détache de nous, plus nous nous rattachons à elle ; mais nous ne pouvons pas lui inoculer cette étrange passion qui nous consume. Nous avons le virus, elle en a le vaccin.

---

78 I vous comte 80 I,II vous *embête* tous 85 I ceux-ci *préféraient* ne 89 I dépendance. *Je ne veux pas faire de politique, j'envisage les choses des sublimes hauteurs de la philosophie sociale ; ceci m'amènera tout-à-l'heure à vous parler de l'Internationale* <ital.>, *vous verrez par quelle liaison insensible mais adroite.* // Plus 93 I,II elle a 94 I vaccin. *L'Angleterre est une nation vaccinée ; c'est pourquoi elle échappe aux maladies sociales des autres peuples, quoiqu'elle en ait elle-même, et peut-être de plus terribles, qui la rongent comme des cancers.* // *Ainsi, dernièrement, les pouvoirs européens se sont étonné, ont été effrayés presque, de la tolérance officielle proclamée par les ministres anglais envers les membres de l'Internationale.* // On II vaccin. *Les anglais sont un peuple vacciné.* // *Dernièrement, les pouvoirs européens se sont étonné, ont été effrayés presque, de la tolérance officielle proclamée par les ministres anglais envers les membres de l'Internationale.* // On

---

6. Légitimistes : nom donné en France, après la révolution de 1830, aux partisans de la branche aînée des Bourbons et de son dernier représentant, le Comte de Chambord.

On croyait pourtant bien à une révolution imminente, on l'annonçait presque, on allait jusqu'à ressusciter le vieux mot de *Jacquerie* à propos des grèves agricoles du Warwickshire. Et, en somme, il y avait quelque raison de craindre pour ceux qui ne connaissent pas le tempérament britannique. Sait-on, en effet, que l'ouvrier agricole d'Angleterre ne gagne, en moyenne, que trois dollars par semaine ? Maintenant, [157] supposez-le chargé de famille comme il arrive d'ordinaire ; supposez-le entouré d'enfants qui ne peuvent, à cause de leur âge, contribuer à grossir le revenu de la maison, et vous aurez bientôt une explication du paupérisme des campagnes.

Le paysan anglais, logé tant bien que mal, n'est ni vêtu ni nourri, et vous savez pourtant tout ce qu'un Anglais peut absorber de bœuf ; on a calculé que la consommation est, en Angleterre, d'un tiers plus considérable que sur le continent, toutes proportions gardées. Quant aux vêtements, le peuple n'en a pas à lui ; il use lamentablement la défroque des classes aisées. Je viens de lire, parmi les faits ressortant d'une des dernières enquêtes agricoles, celui d'un vieux paysan qui a déclaré n'avoir jamais mis de chaussures neuves, sauf une paire de guêtres qu'il se rappelait avec une joie enfantine.

Eh bien ! malgré toutes ses misères, le paysan anglais n'est pas encore prêt à faire une révolution, ni à brûler les plus beaux édifices de Londres pour se venger de ses landlords. L'agitation créée par les grèves du Warwickshire restera pacifique et mènera à une réforme considérable des salaires, sans le secours du pétrole[7]. C'est que le paysan anglais est patient, docile, réfléchi ; il se laisse prêcher, caserner, réglementer : on peut faire sur lui toutes les expériences sociales, le soumettre à tous les essais oratoires, à toutes les conférences, sans lui inspirer de haine pour les classes aisées. Il ira dans les clubs ou aux *public houses* et se fera servir son thé entre deux lectures pieuses, tandis que son frère, l'ouvrier de France, ira aux clubs pour tâcher de démolir les cloisons.

---

100 I que *la plupart des ouvriers agricoles de l'Angleterre ne gagnent*, en I,II que $3.00 par 102 I,II famille, comme 103 I peuvent à 110 I vêtements le 119 I du *Warwick-Shire* restaurant

7. Nouvelle allusion à la Commune de Paris, aux incendies et aux « pétroleuses ».

[158] L'Anglais sait *attendre* ; il sait que toutes les réformes durables sont contenues dans ce seul mot.

*

Hélas ! il ne suffit pas toujours d'attendre pour avoir ce que l'on désire. Voilà bientôt sept à huit années que j'attends pour ma part une sinécure du gouvernement et que je ne puis l'obtenir. J'ai essayé de tout, j'ai même fait de la pharmacie dernièrement et j'ai répandu à flots les prospectus de l'*Omnicure* ; le *Sothérion*[8] me doit la moitié de sa célébrité ; grâce à moi, le *Philodonte*, ce dentifrice vermeil, ruisselle à flots sur l'émail de la plus belle moitié de notre espèce, et cependant j'en suis encore à trouver le magasin de bonnets de coton qui me recevra dans son sein, comme mon prédécesseur Jérôme Paturot[9]. Impossible partout, inutile pour le bien, objet d'épouvante pour tous les commerçants de détail, je fais des causeries comme pis-aller. Je regarde mes amis d'autrefois accumuler devant eux des monceaux d'or... les gredins ! Voyez cet horrible Provencher[10]. Le voilà nommé agent d'émigration en Europe, avec $300 de traitement par mois. Cette nouvelle est tombée dans la bohème littéraire comme un éclat de foudre dans une caverne. Nous nous sommes réjouis bouche béante. Je n'en demandais pas plus, moi, pour pouvoir faire de nouvelles dettes. Tant de luxe m'accable. Heureusement qu'il me reste le rire de Diogène, cette suprême ressource du gueux.

[159] J'ai parcouru le pays en tous sens. On dit que ses ressources sont inépuisables... ; alors, pourquoi va-t-on en chercher de nouvelles jusque dans la Colombie à travers un désert

129 I sait *attendre* <rom.> ; il 130 I,II ce mot 133 I puis *l'avoir.* J'ai 138 I cependant *je* suis 142 I Je *vois* mes 144 I gredins ; *voyez* cet 152 I,II sens ; *on* dit 153 I,II inépuisables ... alors

8. L'*Omnicure* et le *Sothérion* : marques de produits pharmaceutiques.

9. Jérôme Paturot : personnage rendu célèbre par Louis Reybaud (1799-1879), écrivain français, dont les romans satiriques, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1843) et *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (1848), attaquaient la Monarchie de Juillet.

10. Alfred-Norbert Provencher (1843-1887), rédacteur à *la Minerve*, que Buies côtoie à l'*Hôtel de France* (autrefois la *Maison dorée*), restaurant renommé de Montréal. Neveu de Mgr Norbert Provencher, premier évêque de Saint-Boniface, il fut nommé en 1871 commissaire aux Affaires indiennes et en 1872 agent d'émigration à Paris ; il réintégra le journalisme en 1881 à Montréal, d'abord à *la Minerve*, puis à *la Presse*.

de six cents lieues ? C'est sans doute parce que nous ne pouvons épuiser nos pêcheries que nous convions les Américains à les partager avec nous. Que n'en fait-on autant pour notre patience qui semble, elle aussi, n'avoir pas de bornes ?

En dehors des ressources naturelles, il est une autre chose inépuisable en Canada, c'est le vote ministériel. Convenablement exploité, il a produit des merveilles depuis huit ans. J'ai vu passer devant moi cette mer sans fond de votes inconscients et inexplicables, et je suis resté dessus, épave railleuse, bénissant le ciel de m'avoir conservé encore assez d'intelligence pour rester dans l'opposition.

*

DEUXIÈME CAUSERIE

La justice criminelle en France a eu terriblement de la besogne depuis la fin de la guerre. S'il n'y avait que les communeux pour l'entretenir, on ne s'en plaindrait pas[11] ; mais voilà que le crime, jusqu'à présent l'apanage des classes ignorantes et grossières, a monté subitement tous les échelons de la société et se vulgarise jusque dans la plus haute aristocratie. Les journaux français sont pleins depuis quelque temps de [160] meurtres commis par des hommes portant des noms très-huppés ; l'adultère fleurit plus que jamais, et le deuil universel qui a couvert la France pendant deux ans n'a rien changé à ses mœurs. La même frivolité, la même avidité des plaisirs rapides et bruyants, ont repris l'allure échevelée qui semblait provenir de l'impulsion donnée par l'empire, tandis qu'ils ne sont en réalité que le trait distinctif d'une époque. Aucune œuvre sérieuse, inspirée, forte, n'est sortie encore des terribles événements qui ont marqué la guerre avec la Prusse ; la littérature, réfugiée dans le domaine

158 I bornes. // En 161 I,II ans ; *j'*ai 166 I titre *Causerie du mardi* I CAUSERIE // <Voir Appendice II, [15], l. 166> // La justice 179 I,II empire, et qui ne

11. À Montréal, on inaugura le théâtre Dominion en février 1872 avec *la Commune*, « mélodrame américain qui veut représenter les communards et les Pétroleuses de Paris durant les troubles de 1871. La vedette Kate Quinton y obtient un succès énorme dans un rôle de pétroleuse » (J. Laflamme et R. Tourangeau, *l'Église et le théâtre au Québec*, p. 154).

pur et simple de l'actualité, ne travaille, comme sous l'empire, que pour le lecteur pressé ou pour l'oisif[12].

Le *faire*, l'habileté, les ressources du style sont restées les mêmes, et c'est là le mérite le plus incontestable des écrivains français d'aujourd'hui. Ils n'aspirent, pour la plupart, qu'à un certain succès de vente facile et d'estime bourgeoise qui les empêche de se livrer à des visées plus hautes, et, par cela même, moins accessibles à leur clientèle. De là viennent ces compositions frivoles, spirituelles et légères, dans lesquelles on se complaît par-dessus tout ; de là vient aussi cette fuite en quelque sorte systématique du sujet sérieux, de l'œuvre qui fait penser ; de là cette préférence trop accentuée pour ce qui amuse ou seulement fait sourire.

Il en est ainsi des beaux-arts. L'exposition artistique de 1872 a révélé la même insouciance de l'idéal, la même recherche des réalités sensibles, la même habileté consacrée à la reproduction des détails, le même sentiment exact et scrupuleux de la nature, mais d'une nature que les peintres ne songent plus à élever, à purifier, à embellir, oubliant que l'art est encore moins [161] une reproduction de la nature que son interprétation libre et intelligente, marquée de la ferme empreinte de l'artiste.

Néanmoins il ne faut désespérer de rien. La France ne fait que subir un temps d'arrêt, et je dirai même que cette prodigieuse variété d'œuvres légères est encore l'indice de son exubérante fécondité. Jamais on ne vit plus d'esprit que de nos jours ; seulement il se dépense en détail au lieu de se condenser dans des volumes. Autrefois on avait plus le temps de méditer, de coordonner, de rassembler ses études et ses travaux dans un cadre monumental qu'on destinait surtout à la postérité ; aujourd'hui on est de son temps et l'on s'occupe moins du Pan-

193 I,II penser, *et* cette

12. Le grand roman français sur la guerre franco-prussienne et la Commune, *la Débâcle* de Zola, ne parut qu'en 1892, mais c'est le 20 avril 1872 que fut publiée *l'Année terrible*.

théon de l'Histoire qui ne saurait défendre des vers du tombeau.

*

Depuis un an les maladies épidémiques semblent vouloir se naturaliser sur notre sol ; les fièvres typhoïdes, la petite vérole, les fièvres scarlatines, le typhus exercent à la fois leurs ravages. Mais que dire de la mort subite ? On peut à peine ouvrir un journal sans y lire qu'untel est mort d'une maladie de cœur, ou d'une congestion de poumons, ou d'une apoplexie, etc., etc. Mourir subitement devient un genre, une espèce d'habitude. Aussi, l'on commence à s'y faire. Il y a même des gens qui, à ce propos, ont cherché des statistiques.

La statistique ! Voilà encore une épidémie ! elle envahit tout, il n'y a pas de refuge contre les additionneurs de chiffres. L'un d'eux vient de calculer que de 1860 à 1870 il était mort subitement 10 432 personnes en [162] Angleterre. Un autre fait le dénombrement des chiqueurs et trouve qu'il y en a 640 000 en Amérique de plus que dans la Grande-Bretagne ! Celui-ci fait le compte de toutes les particules planétaires volantes que notre globe s'agrège dans sa course, et trouve qu'il y en a cinquante billions par année ; celui-là estime que, dans trois cent mille ans, la fréquence des raz de marée donnera des jours de 480 heures : enfin un autre calcule le nombre de chopes de bière qu'un soulographe émérite a bues durant sa vie et la quantité de pipes qu'il a fumées. Tout cela est fort instructif : mais voici un genre de statistique devant lequel les plus hardis dénombreurs ont jusqu'à présent reculé. On peut calculer à peu près le nombre des étoiles, à la rigueur celui des poissons dans toutes les mers connues, mais on n'osera jamais faire le compte de tous les idiots qui peuplent notre petite planète. Voilà qui épouvante l'imagination, et, à ce que je disais tout à l'heure que la statistique était une véritable épidémie, je suis heureux d'ajouter qu'elle a des limites.

---

213 I,II de l'*histoire* qui I tombeau. // *Chacun veut travailler au plus vite et recueillir au plus vite le fruit de son travail. Ensuite il y a une passion inouïe de jouissances qui naît du luxe et de la rapidité des fortunes ; c'est là, j'ose le dire, une des raisons certaines d'un bon nombre de ces grèves que nous avons vu surgir depuis deux ans et qui menacent de troubler toute l'économie sociale.* <suite, ligne 536> // 215 I <suite, lignes 426-432> 224 I épidémie ; elle 229 I,II Grande-Bretagne, *celui-ci* fait 231 I,II a *cent* cinquante 234 I,II enfin, un 236 I instructif ; mais

Elle est bornée par ce qui n'a pas de bornes, par la bêtise humaine.

*

TROISIÈRE CAUSERIE

Il n'y a rien qui dérange les habitudes de la vie comme un banquet officiel. D'abord, ces banquets sont toujours lourds ; on y mange mal et l'on boit épais ; les discours, mélange de plum pudding et de papier mâché, opèrent sur la digestion comme du plomb [163] fondu. Généralement, il y a autant de speechs que de plats, ce qui fait que, vers les dix heures, on prend souvent les uns pour les autres, et que, si quelque convive par hasard appelle trop bruyamment le « waiter » pour avoir des patates, toute la salle éclate en applaudissements.

Au dernier grand banquet qui a eu lieu en l'honneur de Lord Lisgar[13], on a remarqué un assez bon nombre de Canadiens-français, ce qui prouve que la race inférieure est susceptible d'amélioration. – Une chose non moins remarquable, c'est que Sir George Étienne Cartier n'a pas parlé de lui-même ; cela équivaut à une démission. Il s'est contenté de dire qu'il avait fait partie du conseil exécutif[14] qui a fait de si grandes choses depuis quatre ans, et qu'il continuerait d'en faire partie indéfiniment avec le successeur de Lord Lisgar. – L'Éternel ne s'est jamais affirmé avec cette précision souveraine : « je suis Celui qui suis » a-t-il dit simplement. Sir George Étienne va plus loin : « je suis celui qui suis et *celui qui serai* ». J'admire cette façon de s'éterniser entre une côtelette aux champignons et un verre de madère.

Dans le quartier est de Montréal, cependant, les électeurs, malgré l'héroïque assurance de l'illustre baronet, commencent à sentir leur foi s'ébranler[15]. On ne peut pas toujours être à

247 I <titre> : *Causerie du mardi* 248 I dérange *des* habitudes 255 I,II le *waiter* <sans guillemets> pour 259 I,II inférieure, *avec une alimentation convenable et un régime abondant,* est 262 I,II une *résignation.* Il 266 I suis *celui* qui

13. John Young Lisgar (1807-1876), deuxième gouverneur général du Canada sous la Confédération (1868-1872).

14. Conseil des ministres.

15. Les « Nationaux » feront porter leurs efforts contre G.-É. Cartier dans Montréal-Est, appuyant la candidature de L.-A. Jetté qui, dans l'affaire Guibord,

cette hauteur qui fait soulever les montagnes : or, depuis dix ans que Sir George leur fait entasser Pélion sur Ossa, ils finissent par avoir les épaules meurtries.

Un incident comique s'est produit dans le cours du banquet. Le gouvernement fédéral et le gouvernement local sont tellement fondus l'un dans l'autre que M. [164] Chauveau a cru devoir répondre, après Sir George, à la santé offerte aux ministres fédéraux. L'hon. Premier de Québec l'a reconnu lui-même : « Le gouvernement provincial, a-t-il dit, remplit sa tâche avec *autant de bonne volonté que possible* vis-à-vis le gouvernement fédéral. L'un et l'autre ont surtout combiné leurs efforts pour la colonisation. »[16]

En effet, il est impossible de mieux combiner les efforts et d'arriver à moins de résultats. Les deux gouvernements combinés ont fait des efforts superbes qui ont abouti au néant. Il est vrai que l'abbé Verbist[17], parti l'automne dernier, avec une mission spéciale pour amener ici des immigrants belges, est revenu avec sa nièce et un comte quelconque qui veut faire de la colle forte, mais, jusqu'à présent, cet immense effort combiné n'a pas eu d'effets sensibles et la colonisation ne s'en est pas accrue. Ce n'est assurément la faute de personne, si ce n'est celle des immigrants eux-mêmes qui ne voient pas ce qu'ils viendraient faire dans un pays où leurs compatriotes, venus l'année dernière, ont failli crever de froid et de faim. Mais qu'importe ! le point essentiel pour le moment est de constater avec quelle merveilleuse

279 I,II répondre après Sir George à 281 I,II gouvernement *local*, a-t-il 282 I fédéral. *Ils* ont 283 I,II combiné *des* efforts 290 I la *betterave*, mais 291 I,II mais jusqu'à présent cet 296 I qu'importe ; le

avait été l'avocat de la Fabrique contre la veuve Guibord, défendue par Joseph Doutre et Rodolphe Laflamme. Sur l'affaire Guibord, voir Introduction, n. 27.

16. Chauveau aurait déclaré : « Les gouvernements locaux remplissent leur tâche avec autant de bonne volonté et d'harmonie possible avec le gouvernement fédéral. Ils ont surtout combiné leurs efforts pour la colonisation » (*la Minerve*, 21 juin 1872, p. 1).

17. « Nous avons appris que M. l'abbé Verbist, missionnaire belge, était prochainement attendu ici, qu'il avait l'intention de visiter la vallée de la Matapédia afin d'étudier les ressources et la fertilité de cette contrée et voir quels avantages elle peut offrir à l'émigrant » (*la Minerve*, 23 novembre 1871, p. 2). L'abbé Verbist est l'auteur de deux brochures intitulées : *les Belges au Canada* (Turnhout, Antoine Van Genechten, 1872, 56 p.) et *Projet d'organisation d'une académie des beaux-arts à Montréal* (Montréal, Presses de *la Minerve*, 1873, 20 p.).

harmonie les deux gouvernements s'entendent pour ne rien produire.

Cependant Dieu sait si nous aurions besoin d'émigrants et surtout d'émigrantes pour faire la soupe. Les cuisinières deviennent des êtres fabuleux ; elles abandonnent la popotte pour se mettre dans les manufactures. Dernièrement, des servantes, arrivées d'Angleterre, demandaient vingt dollars par mois et, comme on les leur refusait, elles sont parties pour les États-Unis. Il ne faut pas les en blâmer ; elles sont logiques. [165] En voyant que nous donnons trois cents dollars par mois à un agent d'émigration pour ne rien faire, elles ont bien le droit d'en demander vingt par mois pour faire quelque chose. Ce en quoi elles se trompent, c'est en croyant que les particuliers sont comme le gouvernement, et en leur faisant cette mauvaise plaisanterie avec autant d'aplomb que les ministres en mettent à nous assurer de notre prospérité.

*

Un des toasts portés au banquet du gouverneur général a été celui de la milice et des volontaires :

« Nous sommes heureux de savoir », dit le président en prenant la parole, « que, dans un cas de danger, toutes les forces de l'Empire seraient à notre service. L'essentiel pour nous, c'est de montrer ce que nous pouvons faire et le nombre de soldats que nous pouvons réunir »[18].

Comme c'est là une question très grave, qui implique tout un système d'armements combinés entre le fédéral et le provincial, je me permettrai de vous signaler un fait qui m'a singulière-

---

304 I mois, et 306 I,II les blâmer 310 I,II c'est *de croire* que 311 I gouvernement et I,II et *de leur faire* cette 322 I,II le *local*, je

---

18. Un article de *la Minerve* du 21 juin 1872, p. 2, fait le compte rendu de la réception donnée en l'honneur de Lord Lisgar. La déclaration fut prononcé par Sir Hugh Allan, qui présidait le banquet. En voici la teneur intégrale : « Je porte un toast à la milice et aux volontaires : le départ des régiments anglais nous a fait peine, non pas que nous ne soyons incapables de nous protéger nous-mêmes, mais nous aimions à voir les soldats de Sa Majesté dans nos murs. Mais nous sommes heureux de savoir toutefois que dans un cas de danger toutes les forces de l'Empire seraient à notre service. L'essentiel, pour nous, c'est de montrer ce que nous pouvons et le nombre de soldats que nous pouvons réunir. »

ment frappé, et qui met en relief d'une façon éclatante *les forces que nous pouvons réunir.*

Le lendemain du banquet, Lord Lisgar s'embarquait pour Québec d'où il devait prendre le steamer qui allait à Liverpool. Le bateau de la Compagnie Richelieu était plein de passagers, de ministres, de curieux, de voyageurs ordinaires et de bon nombre d'Américains. Par un hasard que j'oserai appeler providentiel, je me trouvais à bord du *Québec*, ce noble vapeur [166] qui fait l'admiration de ceux-là mêmes qui ont navigué sur l'Hudson, entre New York et Albany.

Je n'avais pas eu le bonheur d'assister au banquet pour plusieurs raisons politiques, économiques et sociales. La raison politique, c'est que je n'avais pas vu sur le programme de la manifestation un seul toast en l'honneur du parti national. La raison sociale, c'est que, de tous mes amis qui n'assistaient pas au banquet, pas un n'a pu me prêter un habit à queue. La raison économique, hélas ! j'en avais plus d'une, mais il y a des choses qu'il vaut mieux laisser dans un oubli profond. Quoi qu'il en soit j'étais à bord du *Québec.*

Arrivés le lendemain matin, à sept heures et demie, dans la vieille capitale de nos pères que leurs enfants abandonnent, nous fûmes surpris de ne voir aucune réception de préparée en l'honneur de l'avant-dernier représentant de la puissance anglaise en Amérique « Où sont donc toutes nos forces réunies ? me disais-je. Ni canons, ni tambours, ni trompettes ! Pas de lieutenant-gouverneur, pas d'aide de camp, pas même une ordonnance ». – Ma loyauté en frémissait. Enfin, après avoir longtemps attendu, je me décidai à gravir la côte escarpée qui mène à la haute ville. C'est là qu'un spectacle vraiment magnifique m'attendait. Je me trouvai en face de quatre-vingt-cinq volontaires de l'artillerie qui descendaient l'arme au bras, en costume bleu foncé, avec d'énormes bonnets à poil. Ces volontaires ha-

328 I passagers, *des* ministres, *des* curieux, *des* voyageurs 329 I et bon 333 I Albany. *Le capitaine du Québec* <*ital.*>, *c'est M. Labelle, l'homme le plus galant et le plus aimable de tous les fleuves connus. Je n'ai aucun intérêt personnel à dire cette vérité banale et je rougis même d'un pareil lieu commun. Qu'importe ! c'est dit, il n'y a plus moyen d'y revenir.* // Je 344 I que *les* enfants 347 I,II réunies, » me disais-je ? ni canons 348 I trompettes. Pas 349 I,II ordonnance. - Ma

bitent la citadelle et ont le sommeil dur ; cela provient du bruit du canon qui, lorsqu'il est trop répété, finit par rendre sourd.

Ils ont assez bonne mine tout de même ; c'est un joli commencement de forces réunies ; mais pourquoi [167] condamner de si vaillants hommes à la mort subite loin de l'ennemi ? Pourquoi, sous prétexte que les artilleurs sont de bonnes têtes, leur mettre dessus une tinette de cinq gallons par une chaleur de 95 degrés à l'ombre ? Dans l'esprit du ministre de la guerre, le bonnet à poil ne pouvait avoir d'autre objet que d'épouvanter le peuple et d'inspirer une loyauté d'ours. En conséquence, il a recherché une coiffure d'un aspect monumental et imposant sans doute. Il a réussi sous ce rapport ; mais je me demande pourquoi, dans un pays où les arts sont encore à naître, on va ainsi, sans raison sérieuse, confondre la coiffure avec l'architecture, élever sur de simples mortels des monuments qui les écrasent par leur grandeur ? Le patriotisme peut se passer de cette exposition de fourrures au temps de la canicule et je crois faire acte de bon citoyen en demandant que des ventouses soient pratiquées au sommet de ces bonnets à poil pour l'aération intérieure, ou que, du moins, les artilleurs aient un parapluie fixé à leurs baïonnettes.

QUATRIÈME CAUSERIE

« Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde », disait Archimède.

Dans ce temps-là, le monde n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui ; on ne connaissait guère que l'Europe, une partie de l'Asie et le littoral nord de l'Afrique. On n'avait pas encore découvert le Manitoba ni la Colombie Anglaise ; on ignorait aussi complètement le [168] régime constitutionnel et par suite les ma-

---

357 I par *abasourdir.* // Ils ont assez *belle* mine 363 I,II Dans l'*intention* du 376 I baïonnettes. // *Voici la saison des voyages qui commence ! Déjà les hôtels de Québec regorgent d'étrangers ; ce sont surtout des touristes américains qui viennent voir la chute Montmorency, le lac Beauport, le lac St-Charles, Ste-Foye, le Cap Rouge, tous ces délicieux environs de la capitale qui ont épuisé l'imagination des poètes descriptifs et qui méritent d'être chantés dans toutes les langues. Qu'il sera bon, dans quelques jours, d'aller à Tadoussac, à Murray-Bay ou à Cacouna ! Les citadins fondent, déjà quelques coups de soleil sont signalés ; voilà le malheur de notre pays : à peine sort-on d'avoir les pieds gelés que déjà l'on est plongé dans une étuve en plein air. // La température du Canada est un bain russe continuel, on est exténué avant d'en sortir, absolument comme je le suis à la fin de cette causerie qui me donne des raideurs dans la nuque et qui m'avait déj'à couvert de sueur avant de la commencer.* // Quatrième 377 I <titre> : *Causerie du mardi* 381 I,II on *n'en* connaissait

jorités parlementaires. Si Archimède eût connu tout cela, il eût douté de la puissance du levier, il aurait craint surtout de l'appliquer à une assemblée de représentants ; il n'y a pas de levier au monde qui puisse soulever une majorité parlementaire aplatie.

Nous venons de le voir. Certes, s'il est un instrument puissant dans notre pays, s'il est un levier avec lequel on puisse tout entreprendre hardiment, c'est bien l'idée religieuse. Eh bien ! dès le premier effort, ce levier a cassé entre les mains de ceux qui le tenaient et la masse parlementaire est restée inerte. Ce spectacle inouï nous révèle des épaisseurs mystérieuses dans la nature humaine et entr'ouvre à nos yeux un abîme de doutes. Depuis que des représentants catholiques du Bas-Canada ont voté contre la motion Costigan[19] il me semble que la terre a rebroussé chemin dans son orbite et qu'elle se précipite à toute vitesse dans l'anneau de Saturne. Ce vote est un « effondrement », dirait Victor Hugo.

*

Mon cher directeur, entre nous, je puis bien vous le dire, je suis blasé ; j'avoue que je ne trouve plus la moindre émotion, même à la lecture de l'*Union des Cantons de l'Est*[20]. Quand on a été contemporain de la guerre civile des États-Unis, de la guerre franco-allemande, du voyage de M. Langevin dans la Colombie Anglaise et de l'érection d'un nouveau bureau de poste dans Québec, on finit par avoir les nerfs comme de la charpie, et l'on trouve qu'on a assez vécu.

[169] Avoir assez vécu ! On en a toujours de reste ; qu'est-ce que la vie en somme ? Voici une définition nouvelle : « C'est la

393 I tenaient, et 399 I « effondrement » dirait Victor Hugo. <Voir Appendice II, [15], l. 399> // <suite, ligne 465> // Mon cher 401 I *Causerie du mardi // «A la recherche d'un sujet de causerie», tel est le titre que je pourrais donner à la présente. C'est du lieu commun, si vous voulez ; il est toujours facile d'expliquer son défaut d'imagination par l'insignifiance des événements et de prendre des airs d'ennui propres à convaincre le lecteur qu'on est profondément dégoûté des choses de ce monde. // Pourtant je le suis,* je ne trouve plus la *plus légère* émotion à

19. Sur cette affaire des écoles du Nouveau-Brunswick, voir *supra*, chronique 14, n. 20.

20. *L'Union des Cantons de l'Est* fut fondée en 1866 à Arthabaska par un groupe de résidants de la région des Bois-Francs : journal catholique, qui soutenait le Parti conservateur et se préoccupait surtout d'agriculture et de colonisation.

réunion de toutes les circonstances qui triomphent momentanément de la mort. » En vérité il sert peu de faire une pareille lutte, et de se dire à soi-même qu'on n'est qu'un « ensemble de circonstances ».

*

Je me suis amusé, ces jours-ci, à lire des annonces et des enseignes. Vous dire les trouvailles que j'ai faites est chose impossible ; ce qu'il y a d'ineffabilités dans ce style est incroyable ! L'annonce est un signe manifeste de la décadence des peuples ! Que diraient les Peaux-Rouges, eux dont le silence est si éloquent, en présence de ces réclames patibulaires, bouffies, grotesques, qui remplissent un cinquième des journaux ? Nous faisons montre de notre civilisation et, pour la faire valoir, nous avons imaginé la réclame. C'est devenu une nécessité. Aujourd'hui rien ne vaut sans cet attirail de grelots fêlés qu'on attache à tout ce qui se vend.

Nombre de nos confrères ne peuvent plus se faire habiller et chausser qu'à la condition de faire de la colonne des entrefilets une quasi-succursale des boutiques de cordonniers et de tailleurs. Ce qui m'attriste, c'est que ça les paie bien au-delà de ce qu'ils valent. J'ai toujours échappé, pour moi, à cette prostitution de ma plume ; mais, en revanche, les tailleurs et les bottiers me conspuent.

Les philosophes ont toujours prétendu qu'il y a en ce [170] monde deux puissances, l'idée et la force. Bismark a l'une. Qui a l'autre ? Le parti national.

---

412 I mort. «*Ce n'est vraiment pas la peine* de 414 I circonstances ». // *Bismark, qui est un grand novateur, a trouvé le moyen de réduire considérablement le nombre de ces circonstances. Mais voyez comme on se fait à tout. Au temps où ce faucheur de peuples monopolisait le télégraphe du monde entier, il n'y avait pas une dépêche qui ne me donnât la chair de poule. Aujourd'hui Bismark ne peut plus même distraire mon attention à la vue d'un enterrement de troisième classe. // Cependant, on dit qu'il n'a pas encore fini de surprendre le monde et on lui prête d'autres vastes projets. Il vise, paraît-il, à être un nouveau Henri VIII, d'Angleterre, méditant une église nationale qui sera sans doute improvisée cet été en un tour de main ; on le dit même plongé dans un plan de conspiration ayant pour objectif final l'annexion des provinces allemandes de l'Autriche ; celles de la Baltique viendraient sans doute après.* // Les philosophes <suite, ligne 433> 419 I,II les *sauvages*, eux 425 I vend. // <Voir Appendice II, [15], l. 425> // Nombre de nos confrères 426 I *Aujourd'hui je connais nombre* de *mes* confrères I confrères *qui* ne peuvent se 431 I plume, mais I revanche, *je n'ai jamais pu avoir de tailleur ni de bottier.* Les philosophes

La force a en son pouvoir la forme matérielle du monde. Elle a les arcs de triomphe, les illuminations commandées et les clefs des villes. Elle a toujours quelque peu pris d'assaut, sous une forme ou sous une autre, la porte qui s'ouvre complaisamment devant elle, et elle se fait apporter sur un plat d'argent l'enthousiasme des populations. En un mot, elle plante sur la muraille humaine l'épée violente de Sadowa et de Sedan.

L'idée, elle, a l'âme du monde pour territoire et pour empire. Où est son origine ? nulle part. Où est son triomphe ? partout. Elle est ce qu'on n'attend pas et ce qu'on accueille. Elle est la victorieuse universelle et éternelle. Elle est le verbe, le premier vers d'Homère, l'épée flamboyante de l'archange.

Sous ce dernier rapport, Québec, la capitale, où je viens de faire une petite excursion, est une ville bien gardée. Ses murailles, impuissantes contre le canon, la protégent admirablement contre le verbe ou contre le premier vers d'Homère. Elle est précisément l'endroit où peut s'éterniser le gouvernement provincial dans sa constitution actuelle.

La capitale a l'air d'une nécropole où le voyageur vient ressusciter par la pensée un monde disparu. Cependant, du milieu de ses ruines s'échappent de charmantes fleurs, comme des flancs d'un tertre tumulaire on voit s'élancer les douces marguerites. Elles ne vivent pas longtemps, il est vrai ; l'odeur de cimetière les tue ; mais, pour un jour qu'elles défient la mort, elles se pa[171]rent de leurs plus brillantes couleurs. On dirait un sourire errant parmi les cyprès.

Quelles ravissantes campagnes ! quelles vues délicieuses et magnifiques ! c'est dommage que la poussière des rues en cache au moins la moitié.

*

---

437 I triomphe *de la surface*, les 443 II et empire. Où est son *régime ?* nulle 446 I éternelle ; *chaque fois qu'elle entre dans une ville, elle reconnaît sa flamme dans l'esprit humain.* Elle 453 I actuelle. // <Voir Appendice II, [15], l. 453> // La capitale 461 I cyprès. // <Voir Appendice II, [15], l. 461> // Quelles ravissantes 463 I,II rues *empêche d'en voir* la 464 I moitié // *A ce propos je vous dirai que la municipalité québecquoise, incorporée par acte du parlement provincial en 1833, a établi en principe qu'il est inutile de nettoyer les rues, parce qu'elles se salissent après ; - la conclusion à tirer de là est qu'il ne faut jamais se laver.* // La capitale <suite, ligne 454>

Il vient de se dresser une potence dans notre heureux pays ; le supplicié est un homme qui a empoisonné sa femme. Voilà un grand crime sans doute, mais combien de maris se fussent sentis indulgents dans leur for intérieur ! Bissonnette, le condamné, a pris la chose comme si le gibet avait toujours été son idée fixe ; il a demandé avec instance qu'on lui permît de travailler à l'échafaud, et, quelques instants avant l'heure fatale, il voulait payer la *traite* à ses gardiens[21].

Évidemment cet assassin était d'un bon caractère, et ce qui le prouve, c'est qu'il a toujours voulu empêcher ses enfants de se servir de la cuillère dans laquelle il mettait les médicaments empoisonnés. Sur l'échafaud, il a avoué son crime sans y mettre d'ostentation, et s'est coiffé lui-même de la taie d'oreiller traditionnelle dans laquelle on enveloppe la tête de ceux qu'on immole à la justice humaine. Il avait deux bourreaux, circonstance aggravante qui fait voir que si la pendaison se généralisait un peu plus, on ne manquerait pas de gens qui voulussent s'y faire une carrière. Mais c'est là précisément la difficulté. La pendaison n'est plus guère aujourd'hui qu'un accident et les hommes de la meilleure volonté possible ne trouveraient pas à gagner leur vie là où d'autres la perdent.

[172] Au reste, les deux exécuteurs, dont j'ignore le nom et auxquels je n'ai pas été présenté, ont failli se faire estourbir par la foule.

*

Il n'y a donc aucune raison de les encourager dans cette voie. J'ignore, mon cher directeur, si vous êtes partisan ou non de la peine de mort, et je me garderai bien de faire une discussion de principes ; l'argumentation n'est pas mon fort et j'en ai constaté du reste depuis longtemps la complète inutilité. Un homme passe sa vie à faire triompher une idée incontestablement juste, il la démontre avec une évidence irréfutable, on le croit dangereux ou fou. Ce n'est que quelques centaines d'an-

---

465 I <Voir ligne 401> // Il vient *encore* de 472 I,II la *traite* <rom.> à 473 I,II et, ce 475 I,II la *cuiller* dans 480 I,II aggravante, *et* qui *prouve* que II que, si 490 I,II ignore, *M. le rédacteur*, si 495 I démontre *par* une

21. Sur l'affaire Bissonnette, voir *supra*, chronique 14, n. 27.

nées après sa mort qu'on lui dresse une statue, alors que toute sa poussière rassemblée ne pourrait pas emplir une tabatière.

Cependant, je dois constater qu'en matière de législation criminelle, les mœurs se sont singulièrement adoucies, et cela en un temps comparativement court. La peine de mort, si fréquente jadis, n'est appliquée aujourd'hui que dans des cas pour ainsi dire exceptionnels. Il faut que le crime soit particulièrement horrible pour que le jury se résigne à prononcer le verdict fatal, et pour que le chef de l'État n'use pas du droit de grâce. Maintenant on cache les bois de justice[22] ; on ne les monte que pendant la nuit, on ne les laisse debout que le temps strictement indispensable. En France, il y a cent ans, le gibet, scellé dans la pierre, tendait son bras sinistre dans les rues et semblait toujours attendre le patient. Il ne se passait pas de se[173]maine, pas de jour peut-être qu'il ne reçût sa proie : c'était une telle affaire d'habitude qu'on n'y faisait guère attention, si bien que l'exécuteur pouvait dire à un prêtre condamné qu'il menait pendre et qui s'accrochait en désespéré à l'échelle du gibet : « Allons donc, M. l'abbé, vous faites l'enfant ! ».

*

Dans ce temps-là, l'exécuteur était poudré, frisé, en bas de soie, et faisait son affreuse besogne aux applaudissements de la multitude. La *profession* de bourreau, car c'en était une, était presque honorée, sinon honorable ; on se la transmettait de père en fils, absolument comme chez les Egyptiens toutes les carrières sont héréditaires. M. de Paris, tel était son nom[23]. C'était un grand niveleur ; il avait surtout alors pour fonction de couper les têtes qui étaient trop hautes. Plus tard, le prestige du métier s'est amoindri et l'exécuteur n'a plus eu qu'à trancher les têtes souillées de crimes. C'est devenu prosaïque, et maintenant

505 I,II de l'*état* n'use 510 <Édition de 1884 : « semaines » : corrigé d'après I et II>

22. Vers 1869, les exécutions avaient lieu dans l'enceinte des murs de la prison, mais cela n'empêchait pas les curieux de se réunir devant l'édifice pendant que quelques centaines de « privilégiés » assistaient à la pendaison.

23. « M. Maxime Du Camp vient de publier un livre intéressant sur Paris. Un des chapitres les plus importants est celui que l'auteur consacre à la guillotine et que M. Mario Proth commente de la manière suivante dans le *Temple souverain* : [...] À propos, un bon point à la mémoire de M. de Paris qui vient de mourir » (*le National*, 27 juin 1872, p. 3).

c'est un véritable pis-aller. On ne se fait plus bourreau que lorsqu'on ne peut pas être journaliste ou chroniqueur. Et encore ! je ne connais pas, pour moi, de pires bourreaux que les traducteurs de dépêches et les faiseurs de faits divers. La *causerie* elle-même est une véritable exécution capitale ; seulement, elle est mitigée par la grâce exquise avec laquelle on exécute le lecteur, qui est toujours, au demeurant, un grand coupable.

*

Ô profondeurs humaines ! On croirait que l'égalité [174] est la passion dominante de notre espèce ; au contraire ! On veut bien être l'égal de ses supérieurs, mais dès qu'on les a atteints, on se cherche immédiatement des inférieurs.

À ce propos, laissez-moi, pour finir, vous parler d'une grève de servantes dans une petite ville d'Écosse appelée Dundee[24]. Ces dames, réunies en convention générale, ont formulé catégoriquement leurs griefs et se sont plaint, entre autres choses,

1°. D'être obligées de se lever de trop bonne heure et de se coucher trop tard ;

2°. D'avoir à faire la cuisine le dimanche ;

3°. Mais surtout (c'est le grand grief) d'être tenues de porter une espèce de couvre-chef ou bonnet, appelé vulgairement « flag », signe distinctif de la domesticité servile. Il a été en conséquence résolu de réclamer :

---

532 I coupable. // <suite, ligne 415> 533 I [lignes 536-568] // Ô profondeurs humaines ! On croirait, *à voir tout cela*, que 536 I inférieurs. // <Voir Appendice II, [15], l. 535> // À ce propos 537 I <Voir ligne 167> // *Puisque j'ai parlé de grèves, je ne saurais passer sous silence celle que viennent de faire les servantes d'une petite ville d'Ecosse, de Dundee. C'est une des choses plaisantes de notre époque, plus plaisante encore que la grève des maçons qui veulent se faire payer pour dix heures de travail tout en n'en donnant que huit. // Une hôtellerie de la ville en question a réuni une centaine de servantes convoquées par lettres, et qui se sont constituées en assemblée, avec un bureau, des secrétaires et une présidente. Ont été lues plusieurs lettres d'adhésion, dont les signataires expliquaient leur absence par la peur de perdre leur place avant que l'association eût pourvu à un fonds de secours. On a procédé ensuite à l'exposé des griefs qui motivaient la ligne contre les maîtresses et d'après les discours prononcés, il paraît que les servantes se plaignent* entre 540 I,II autres : // 1°. D'être 546 I vulgairement *un* « flag »

24. Dans un article de *la Minerve* du 19 juin 1872, p. 2, intitulé « Une grève de servantes », apparaissent, mot pour mot, les griefs cités par Buies.

1°. La condition de se lever le plus tôt à six heures du matin et de se coucher à dix heures du soir le plus tard ;

2°. Une demi-journée de congé par semaine, plus deux dimanches de sortie par mois ;

3°. Le droit de se coiffer en cheveux, de porter le même chapeau que les maîtresses, de se parer de bijoux et de dentelles les jours de sortie ;

4°. D'être dispensées du « flag », même dans la maison, ou de le faire payer aux maîtresses qui persisteraient à l'imposer.

Ces réclamations des servantes de Dundee nous sembleraient à nous de la dernière modération. Il y a longtemps que, sans faire de grève, les servantes canadiennes ont obtenu ou plutôt se sont donné beaucoup plus que cela ; c'est au point que, chez nous, il serait [175] beaucoup plus rationnel que ce fussent les maîtresses qui se mîssent en grève. Dans les maisons où les dames ne font pas la moitié du ménage, les servantes refusent d'ouvrir la porte ; beaucoup d'entre elles même établissent comme condition expresse, à leur entrée en service, de ne jamais répondre au coup de sonnette. Elles sont toutes atteintes de palpitations de cœur, ce qui est un mal très aristocratique.

---

549 I lever *au* plus 550 I soir *au* plus 551 I plus, deux 555 I sortie. // 4°. D'être 557 I l'imposer. // *Ces quatre conditions du service ont été votées à l'unanimité ; mais a été également discutée sans conclusion la proposition de réclamer le droit de recevoir en soirée ses amies et de les faire danser au piano, comme l'obtiennent les servantes des Etats-Unis.* // Ces 559 I de *Québec* nous 560 I que sans 564 I grève. *L'égalité entre serviteurs et servis se manifeste par une confusion étonnante qui s'est établie entre eux ; dans* les 569 I aristocratique. // <suite, ligne 532.>

[16]
[176] À LA CAMPAGNE

LA MALBAIE
(MURRAY BAY)

26 JUILLET

C'est un petit volume qu'il faudrait écrire sur la Malbaie, un petit volume sur papier de soie rose, frais, mêlant l'odeur du varech au parfum de l'héliotrope, colorié, chatoyant, un de ces petits volumes qui s'égarent dans les boudoirs en bois de campêche[1], ou que les jeunes filles portent avec elles lorsqu'elles vont sur le rivage, marier les longues ombres de leurs cils au balancement des jeunes branches d'arbres ou aux somnolentes harmonies de la vague montante.

Rien n'est plus pittoresque, plus rafraîchissant, plus varié, plus gracieux que ce morceau du paradis terrestre égaré sur le flanc des Laurentides. Quelle diversité, quelle fécondité, quels luxueux caprices de la nature ! Vous avez ici tous les aspects, toutes les beautés, toutes les grâces unies à toutes les pompes du paysage. Près du fleuve un rivage accidenté, coupé de petits

VARIANTES : I : « La Malbaie. (Murray Bay), » *le National*, 30 juillet 1872, p. 2 : l. 6-167 ; « La Malbaie », 1er août 1872, p. 2 : l. 169-289 ; « A la Campagne », 5 août 1872, p. 2 : l. 291-431. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 165-180.

2 I *La Malbaie // (Murray Bay) //* <sans date> // C'est 6 I qu'il *faut* écrire 8 I colorié chatoyant 9 I boudoirs *embaumés* ou II boudoirs *embaumés*, ou 11 I,II rivage marier 15 I,II terrestre *oublié* sur

1. Le bois de Campêche (*Hæmatoxylon campechianum* L.) petit arbre de la famille des légumineuses qui pousse au Mexique et en Amérique centrale et qui fournit une teinture jaune devenant noire avec l'âge ou avec certains mordants. Il n'a presque jamais été utilisé en ébénisterie, contrairement à ce que la phrase d'Arthur Buies pourrait laisser croire. Son nom lui vient de la ville de Campêche au Mexique, jadis l'un des principaux ports d'exportation de ce bois.

caps et de ravines perdues ; des sentiers qui sortent de toutes parts et qui mènent on ne sait où, des bordures verdoyantes qui s'échappent avec mystère d'un bois de sapins, des coteaux à peine ébauchés qui naissent pour ainsi dire sous les pas et qui bornent un instant l'horizon, pour laisser entrevoir ensuite des [177] perspectives illimitées ; toutes espèces de petites tromperies séduisantes, des mamelons innombrables, couronnés d'un petit bouquet d'arbres isolés, comme la mèche de cheveux sur la tête rasée d'un Indien ; des détours, des méandres imprévus, toutes les charmantes caresses brusques de la nature qui veut surprendre le regard, comme une mère qui invente à chaque heure de nouveaux plaisirs pour le petit dernier-né.

La Malbaie n'est pas un village comme tous les autres villages du Bas-Canada, une longue suite de maisons blanches sur le bord du fleuve, suite monotone, toujours la même avec son paysage nu et les grands champs en arrière s'étendant jusqu'aux concessions. Ici, tout est rassemblé par groupes, groupes épars, distincts, ayant chacun une physionomie propre et pour ainsi dire un langage à lui seul. La Malbaie vous parle, elle va au-devant de vous quand vous allez à elle, et elle a l'air de dire : « Venez ; jouissez, admirez-moi, regardez comme je suis belle, c'est pour vous que je me suis faite ainsi : demain je serai plus belle encore, et avant que vous me connaissiez bien, vous aurez épuisé toutes les jouissances du touriste et j'aurai porté l'ivresse jusque dans vos souvenirs, lorsque vous serez loin de moi. »

La poésie est ici vivante, animée ; elle prend corps et fait sa toilette, toilette qui change cinq fois par jour, de sorte qu'il y en a pour tous les goûts. On trouve à la Malbaie tous les genres, le grand, le joli, le capricieux, le sauvage, le doux ; on a derrière soi, en fôlatrant dans les bosquets éparpillés parmi les petits caps qui ceinturent le rivage, la chaîne lourde et sombre des montagnes du nord ; on y débarque au pied [178] d'un promontoire plein de menaces, et que les flots, en se brisant sur sa falaise tourmentée, font retentir de sourds grondements. Au bas

---

23 I pas, et 24 I,II horizon pour 25 I illimitées, toutes 26 I innombrables couronnés 28 I d'un *indien*, des II d'un *indien* ; des 30 I regard comme 33 I maisons sur 34 I monotone, *ennuyeuse*, toujours la même avec *ses maisons blanches*, son 38 I,II langage *approprié*. La 41 I ainsi, demain 43 I touriste, et 44 I souvenirs lorsque 45 I animée, elle 52 I flots en 53 I,II sourds *grognements*. Au

de ce promontoire est un village d'Indiens[2] de vingt à trente feux, bizarrement groupé, et qu'aucun visiteur ne manque d'aller voir, soit par curiosité, soit qu'il veuille acheter un des mille petits objets en osier ou en frêne que fabriquent les Indiens, et qui consistent en corbeilles, paniers, vases de toute forme, pendants d'oreilles, pendeloques, etc.

*

Rien encore au débarcadère que ce village d'Algonquins ou d'Iroquois déchus, et trois ou quatre maisons de mesquine apparence pour recevoir les équipages des bateaux à vapeur. Vous voyez bien, en promenant le regard, quelques toits et quelques cheminées surgissant au milieu des rocs qui se penchent sur votre tête, mais rien encore qui indique la subite apparition de la plus délicieuse campagne du Canada. Vous montez une côte roide et dure, caillouteuse et pierreuse comme toutes les côtes du nord ; c'est un escarpement rebelle et indompté, si ce n'est par le sabot des vigoureux petits chevaux du nord qui ont des muscles d'acier ; puis, tout d'un coup, la vue s'étend et c'est une perspective éclatante. Les maisons s'échelonnent au loin sur l'espace d'un mille ; elles s'élèvent à droite, à gauche, irrégulièrement, pittoresquement, se choisissent un nid et s'enveloppent d'arbres, se dissimulent si elles en ont la chance, s'éparpillent comme des fleurs jetées au hasard, et, plus loin, à quelques pas seulement, [179] commence le village des étrangers, populeux, serré, dru, rempli jusqu'aux combles. C'est un village à part ; le faubourg de la paroisse est à trois milles plus loin. Ici, les étrangers sont chez eux, ce village leur appartient ; ils l'ont fondé en quelque sorte, et sans eux, il serait désert.

54 I,II village d'*indiens* de 56 I,II soit *parce qu'il est curieux,* soit 62 I,II les *gens d'équipage.* Vous 65 I indique *qu'on va dans l'instant se trouver en plein milieu* de la plus délicieuse *place d'eau qui existe dans notre pays.* Vous 66 I,II côte *qui est* raide 69 I sabot *de ces* vigoureux 70 I d'acier, puis I et *recule,* c'est une perspective éclatante ; *les* maisons 71 I,II sur *une distance* d'un mille ; elles *sont* à 75 I et plus loin à 77 I part, le 79 I appartient, ils 80 I et, sans eux, il *ne pourrait pas vivre.* // Il

2. Les Indiens établis dans cette région sont des Malécites, embranchement du groupe Abénaki, lui-même issu de la famille des Algonquins. En 1884, 767 Malécites sont répertoriés ; 584 vivent au Nouveau-Brunswick, et 183 au Québec. Voir F.W. Hodge, édit., *Handbook of Indians of Canada,* p. 516.

Il y a dix ou quinze ans, à peine trouvait-on dans cet endroit appelé la *Pointe-aux-Pics* plus de vingt maisons ; la Malbaie était inconnue du touriste ; depuis, les cottages ont surgi de toutes parts, et chaque année en voit accroître le nombre toujours insuffisant. On ne se fait pas d'idée de l'animation, du mouvement, du va-et-vient continuel de voitures et de promeneurs qui rayent ce court espace d'un mille ; mais tout cela sans l'étalage bruyant, pompeux, raide et fatigant de Cacouna ; ici l'on reste à la campagne et l'on va en déshabillé parmi une foule de deux à trois mille personnes venues de tous les points de notre province et de l'Ontario. La grève est couverte, au beau temps, de baigneurs des deux sexes, et les hôtels regorgent de monde[3].

*

Il y a à peu près quatre ou cinq hôtels attitrés ; toutes les autres maisons, *toutes* remarquez bien, sont louées à des étrangers ou prennent des pensionnaires qui, sans cesse, font place à d'autres. Cela dure à peu près deux mois, le temps que le ciel ingrat nous donne pour dégourdir nos membres figés par six mois d'hiver.

Il faut prendre ce qu'on trouve, s'arranger le plus souvent un lit tant bien que mal, payer modérément, ce qui vous étonnera sans doute, et se faire à tous les [180] voisinages ; mais, s'il n'y avait cela, *où serait donc* l'agrément et l'imprévu tant désiré des stations d'eau ? Comme partout et comme toujours, il y a dix Anglais contre un Canadien ; mais, chose inexplicable, les Anglais ôtent ici leurs cols et consentent à se désempeser pour ne pas enlaidir le paysage ; c'est l'influence du lieu. La Malbaie abrupte, pleine de surprises et d'accidents de terrain, avec ses chemins sablonneux et pierreux, montants et descendants, ne permet pas de se guinder et de s'attifer dans une toilette métalli-

83 I,II depuis, *elles* ont 85 I animation du 91 I,II et *d'*Ontario 92 I sexes et I,II regorgent. // Il 97 I pour *trois* mois 103 I,II des *places* d'eau 105 I se *défroquer* pour 106 I lieu ; *la* Malbaie 107 I terrain avec 108 I pierreux montants

3. La Malbaie, comme Cacouna, était un lieu de villégiature privilégié par les familles aisées au XIX^e^ siècle. Beaucoup de touristes en provenance de New York, Toronto, Montréal et Québec y séjournaient à la belle saison.

que ; il faut avoir la couleur locale et se chiffonner un peu, ce dont les Anglais, après tout, sont bien contents eux-mêmes.

*

La Malbaie a toute espèce de noms qui correspondent aux différents endroits qui la composent ; mais l'étranger, qui n'est pas prévenu, s'embrouille. Les gens mêmes de la place ne savent plus à quoi s'en tenir, et ils disent maintenant la « Baie », tout court, pour signifier le lieu ou se trouve l'entrée de la rivière le long de laquelle est le village paroissial ; l'étranger appelle volontiers *Murray Bay* la Pointe-aux-Pics, où nous sommes en ce moment ; puis, il y a encore le Cap-à-l'Aigle, au loin, de l'autre côté de la rivière Malbaie, un nom qui s'étend à une succession de promontoires arrondis par la charrue, conservant encore assez de leur aspect sauvage et de leurs bois sombres pour projeter de grandes ombres qui vont se noyant dans le fleuve. Le Cap-à-l'Aigle peut avoir une lieue de longueur, et toutes les maisons qui s'y [181] trouvent sont déjà, depuis trois semaines, remplies d'étrangers. Avec eux nous n'avons, nous, habitants de la Pointe-aux-Pics, aucune espèce de rapports, et nous ne les voyons qu'à l'arrivée du vapeur, quatre fois par semaine ; ce sont des sauvages qui vont se jucher près des nues pour échapper aux infirmités humaines ; je ne sais pas comment ils s'y amusent, mais à coup sûr il leur faut des fourrures.

Il y a encore la Malbaie proprement dite, nom qui, chaque année, se restreint de plus en plus à l'estuaire que forme la rivière avant de se jeter dans le fleuve, et au village qui la borde. Là, pas un étranger, quoique ce soit un des sites les plus ravissants qui existent. On ne se doute pas en vérité de ce qu'est cet ensemble formé des paysages les plus variés, les plus dissemblables, et qui se complètent l'un l'autre en empruntant à la nature seule leur merveilleuse harmonie. C'est une petite Suisse avec les proportions même scrupuleusement gardées, et peut-être une variété d'aspects plus prolifique.

On s'étonne de trouver un pareil endroit sur l'aride, monotone, dure et rébarbative côte du nord ; on dirait un sourire

---

114 I prévenu s'embrouille, *les* gens 116 I,II rivière *sur* le 119 I moment, puis 124 I avoir *ainsi* une I,II lieue *et demie* de 126 I eux, nous 127 I rapports et 132 I a *maintenant* la 138 I empruntant *qu'*à 141 I prolifique ; on 142 I sur *cette* aride

égaré sur la figure d'un vieillard en courroux, ou bien un ilôt parfumé s'échappant tranquille au milieu des convulsions de la tempête.

*

Le Cap-à-l'Aigle domine la Malbaie et tous ses environs, j'entends ici, par environs, une étendue de quarante lieues, comprenant devant soi le fleuve profond aux fréquentes furies et aux apaisements réparateurs ; [182] de l'autre côté, la rive sud, tranquille, unie, qui s'incline en pente douce, avec ses villages resplendissant au soleil comme une longue draperie frangée d'une lisière éblouissante. En arrière, les Laurentides, dans leur sombre vêtement de pierre, arrêtées dans leur course, semblent vouloir s'élancer frémissantes dans le Saint-Laurent ; à gauche, plus rien que quelques maisons de plus en plus rares se perdant dans les montagnes qui ont repris leur cours, et, à droite, la baie, la Pointe-aux-Pics, les coteaux Mailloux, tout ce gracieux tableau que j'aurais voulu peindre et que je ne fais que barbouiller. Hélas ! l'homme peut concevoir et s'élever bien haut ; dans les élans de sa pensée, il embrasse facilement des mondes sans bornes, mais quand il s'agit de les définir, il se trouve ce qu'il est, un audacieux impuissant.

Je m'arrête, c'est assez pour aujourd'hui ; à demain la suite ; la mer est haute et le varech pétille sous les embrassements de la vague, je vais m'y plonger ; un bain, dans l'onde salée, vaut seul trois mille abonnés du *National.*

30 JUILLET

J'ai dit que la Malbaie était un des plus beaux endroits de la terre et je le répète, je le tripète et je le dirai jusqu'à la fin de mes jours ; mais la Malbaie a un malheur, c'est d'être sur la côte nord

---

148 I,II environs *un espace* de I lieues, devant 149 I,II aux *éternelles* furies 151 I,II douce avec 153 I éblouissante *de blancheur* ; *en* arrière I dans *leurs sombres vêtements* de pierre, arrêtées, dans leur course, *semblant* vouloir 155 I,II frémissantes *pour se jeter* dans le *St. Laurent* 157 I et à 159 I,II je *n'ai fait* que 164 I m'arrête *sur ce mot sonore,* c'est assez pour aujourd'hui, *non que je sois à perte d'haleine, car je me flatte d'écrire dix chroniques sur la Malbaie sans fatiguer le lecteur, mais je préfère, pour être plus sûr, n'en écrire que deux. Donc,* à demain la suite *et la fin* ; la mer est haute *du reste,* et 166 I,II vais *m'inonder ; un bain,* un I bain *seul* dans l'onde salée vaut trois II bain dans l'onde salée vaut 168 I *la Malbaie* // (suite) // <sans date> // J'ai 170 I terre, et I,II tripète, *je le quadrupète,* je 171 I,II jours, *jusqu'à ce que mort s'en suive* ; mais

du Saint-Laurent. Cette côte est inhumaine ; on voit bien qu'elle est un prolongement du Labrador ; là où vivent les Esquimaux, un Canadien ordinaire dépérirait, moins par l'usage immodéré de l'huile de phoque que par l'absence prolongée du soleil.

Des brouillards et des brouillards, des pluies torren[183]tielles, renouvelées tous les deux jours ; des fraîcheurs subites qui envahissent le ciel avant sept heures du soir et vous donnent le frisson jusqu'au lendemain matin, voilà la température régnante de la Malbaie depuis près de quinze jours. La Providence m'est témoin que ce n'est pas elle que j'accuse ; mais, enfin, il y a des *imites*[a], et, puisque le cultivateur est archisatisfait, que ses terres sont humectées au-delà de tout ce qu'il désire, il me semble qu'on pourrait bien faire quelque chose pour le voyageur qui a besoin d'un peu de beau temps, par ci par là, pour admirer les splendeurs qui l'entourent au lieu d'en être dégoûté..... bien à regret.

*

Vous prendriez un mois pour tout voir dans ce lieu incomparable que ce ne serait pas encore suffisant. Tous les jours on trouve du nouveau, des aspects inaperçus, des petites retraites inexplorées où la nature se multiplie et se livre à toutes les débauches du caprice. Aujourd'hui, c'est un petit lac caché sur un plateau, à dix arpents de vous, et que vous ne soupçonniez même pas ; vous le trouvez en vous promenant sans but, paresseusement, négligemment, comme on le fait à la campagne ; demain ce sera un vallon crêpé de sapins, qu'à peine vous aviez vu auparavant, et où vos pas, s'égarant par hasard, rencontrent des sentiers furtifs, voilés sous les ombrages, conduits mystérieux qui [184] mènent au penchant de quelque coteau où soudain se dévoile toute une perspective nouvelle de montagnes fuyant à l'horizon et d'innombrables vallées qui ondulent sous les vents gonflés d'échos et de murmures. Ailleurs, ce sont des cavernes

a. Manière familière de dire : « Il y a des bornes. » On dit de même : Il y a *un bout.*

---

172 I du *St. Laurent* 174 I,II un *canadien* ordinaire 176 I torrentielles renouvelées tous les deux jours, des 181 I,II mais enfin il 182 I des *limites,* et puisque II des *imites* <rom.>, et I,II <sans note> 186 I dégoûté. // Vous 188 I incomparable *qui a été pour ainsi dire découvert par les premiers citadins qui sont venus y passer l'été* que 189 I jours *c'est* du 195 I,II négligemment comme 196 I,II sapins qu'à peine vous aviez vu auparavant et 202 I cavernes *s'entrouvrant* brusquement

s'entr'ouvrant brusquement dans le flanc des caps qui bordent le rivage, et que des broussailles, entassées comme au hasard, des angles de rochers suspendus au-dessus de vos têtes, avaient jusque-là dérobées ; partout l'imprévu, le divers, et avec cela une harmonie étonnante, un accord merveilleux de toutes ces choses qui diffèrent et qui contrastent entre elles.

Ce n'est pas seulement par son paysage que la Malbaie est indéfiniment variée, c'est encore par les villages qui la composent et qui, tous, forment des groupes à part où les mœurs sont aussi différentes que les aspects. Ainsi, il y a la Pointe-aux-Pics dont je vous ai parlé, le Cap-à-l'Aigle, le village paroissial, le faubourg Lacue qui est une succession de maisons crottées, hideuses, sordides, refuge de toutes les immondices, mais pittoresquement alignées au bord d'un coteau que suit en serpentant, avec un bruit argentin et mille gazouillements d'oiseaux, une petite rivière bordée d'escarpements formidables et de pentes douces où flottent les gazons. Il y a encore la côte Mailloux, la Comportée..... et des chutes, des chutes partout.

Je ne vous parlerai pas de cet endroit bizarre, unique, qu'on appelle le Trou, sorte d'entonnoir entouré par un demi-cercle de montagnes et qu'on dirait creusé dans leurs entrailles ; les habitants, qui ont toujours le mot juste, quoique grossier souvent, lui ont donné le nom qui lui convient exactement. Ce « trou » a environ [185] une lieue de circonférence et reçoit les eaux d'une rivière qui s'y précipite des hauteurs voisines par plusieurs chutes qui se sont creusé des lits où elles ont pu, ou plutôt comme elles ont voulu, en choisissant pour cela les passages les plus fantastiques.

---

204 I broussailles entassées 206 I divers, *un ensemble et une harmonie étonnante de tout ce qui diffère, tout ce qui contraste et se heurte. // Mais je ne puis rassembler l'infini dans un cadre aussi étroit que celui que me donne un exemplaire du National* <ital.> *; je m'étais promis, en commençant, de ne pas me laisser aller aux tentations descriptives ; mais on n'y tient pas, et l'homme, fait pour la résistance, essaie de lutter avec cette nature qui se refuse à être peinte, parce qu'elle décourage le pinceau. //* Ce II divers, *un ensemble et une harmonie étonnants de tout ce qui diffère, tout ce qui contraste et se heurte. //* Ce 211 I qui tous I,II mœurs *ainsi que l'aspect diffèrent.* Ainsi 214 I,II Lacue, une 215 I sordides, *le* refuge 216 I serpentant avec 217 I d'oiseaux une petite rivière *qui compte, elle aussi, des chutes, des* escarpements 218 I et *des* pentes 219 I gazons ; *il* y 222 I le *trou,* sorte I,II sorte *de cave formée par un circuit* de 223 I dirait *sortir de* leurs II dirait *sortie de* leurs 224 I,II souvent, *l'ont parfaitement baptisé de ce nom* ; ce « trou » II *nom.* Ce 225 I,II Ce *trou* a 229 I,II plutôt, comme

Pour s'y rendre, il faut descendre et monter des côtes alpestres. Impossible de se tenir en voiture ; hommes, femmes, enfants, tous descendent ; on marche dans le sable jusqu'aux genoux, on est couvert du sueurs et de poussière, éreinté, abîmé, disloqué. C'est le chemin le plus difficile après celui du ciel, et cependant, allez-y n'importe quel jour de la belle saison, vous y verrez toujours des suites interminables de voitures, remplies de femmes qui veulent se donner la nouveauté d'un peu de misère, peut-être afin d'enlever aux hommes l'idée qu'ils l'ont toute en partage dans cette vallée de larmes.

*

Si la Malbaie est adorable, elle a en revanche, je le répète, le malheur d'être située sur la côte nord du Saint-Laurent. Être sur cette côte veut dire qu'on est en dehors du monde. S'il y avait pour l'homme quelque chose d'impossible, je dirais que ce qui est impossible ici, ce sont les communications. En effet, la malle de terre ne part de la Malbaie et n'y arrive que trois fois par semaine. Que voulez-vous ? c'est un travail herculéen que de gravir et de descendre pendant deux jours des côtes qui ne finissent qu'au troisième ciel. D'autre part, la malle par eau ne vient que quatre fois par semaine ; de sorte que nous sommes [186] réduits à attendre tous les deux jours pour expédier aux citadins essoufflés quelques-uns des souffles rafraîchissants qui gonflent nos poitrines rustiques.

Il y a à la Pointe-aux-Pics quatre hôtels groupés ensemble, pouvant loger en moyenne trois cents personnes. Ces hôtels

---

233 I,II tous *débarquent* <ital.> ; on I,II genoux, couvert 235 I disloqué ; c'est 240 I larmes. // *Encore une fois je m'arrête sur cette pente dangereuse de la description ; c'est moins pour le lecteur que pour moi-même, cela commence à me fatiguer.* // Si 241 I,II adorable, *indéfinissable*, elle a, je 242 I du *St. Laurent. Or, c'est un rude item à retrancher des avantages d'un endroit que cette situation.* Être sur *la côte Nord* veut II du *St. Laurent.* Être 246 I,II ne *quitte* la 250 I semaine ; *l'année dernière, on la recevait cinq fois, mais depuis que la compagnie des remorqueurs a le monopole de cette ligne, elle traite le public comme elle l'entend. Le vapeur Union* <ital.> *fait bien son service, mais rien de plus irrégulier que les voyages du Clyde* <ital.> *; il n'arrive jamais que quatre ou cinq heures après l'heure dûe, et les étrangers, qui ne veulent pas se corriger de leurs illusions, restent des demi-journées entières à l'attendre sur le quai ; la malle de son côté en souffre ; on ne reçoit pas ses lettres à temps pour y répondre ; on se dérange soi-même pour se mettre au niveau des irrégularités du Clyde* <ital.>, *pendant ce temps la malle de terre est partie, et l'on est réduit de cette manière à attendre encore* deux 252 I rafraîchissants *que soufflent* nos 253 I,II rustiques. *C'est démoralisant.* // Il 255 I personnes. *Toutes les autres maisons, au nombre de plus de cent, sont occupées par des familles privées qui en sont ou les propriétaires ou les locataires. Des quatre hôtels en question, aucun n'est*

sont fréquentés surtout par des Anglais qui y gardent leur extérieur morne, taciturne, cassant et lugubre. Les Anglais ne sont et ne seront toujours que des entrepreneurs de pompes funèbres ; leur plaisir unique, c'est le jeu de croquet, et ils poussent leurs boules méthodiquement comme leur personne. Quand ils essaient d'être gais ils font un tapage infernal ; faire beaucoup de bruit, c'est très *jolly*, très *funny*. Pas de musique, pas de danse, mais beaucoup de promenades et beaucoup de parties de pêche. Allez sur la grève, par un soleil ardent, vous êtes sûr d'y trouver des Anglaises un livre à la main, lisant au milieu des coquilles, les pieds baignés par le varech. C'est de bon ton ; une Anglaise qui remue manque aux lois les plus élémentaires de l'étiquette.

À l'hôtel Duberger, on a le jeu de quilles, le billard, de l'entrain, du laisser-aller, de la vraie vie de campagne, et surtout on a madame Duberger mère, une femme héroïque de soixante-dix ans, qui est un prodige parmi tant de prodiges de l'endroit. Toujours sur pied, alerte, vive, elle ne se donne pas un instant de repos. Ses pensionnaires sont ses enfants. Il faut la voir à table, appelant de tous côtés ses servantes, les dirigeant, les stimulant, leur imprimant son infatigable activité. Sa voix domine toutes les voix, et c'est un plaisir autant qu'un spectacle de voir cette incomparable matrone allant à droite, à gauche, prévenant [187] tous les désirs, devinant tous les appétits. La semaine dernière elle tomba morte de fatigue ; on la crut perdue, elle reçut les derniers sacrements, et, deux jours après, sa voix retentissait de nouveau au milieu des tables étonnées et ravies.

Venez donc, venez donc à la Malbaie, habitants des villes ! Vous y trouverez ce que vous cherchez en vain dans les autres

---

comparable à l'hôtel Duberger, le plus ancien, le mieux conduit et le plus gai de tous. Les trois autres ne sont fréquentés que par les anglais et ont l'apparence morne, taciturne, cassante et lugubre de leurs hôtes ; les *anglais* ne

259 I unique *consiste au* jeu de croquet et 260 I personne ; *quand* ils 261 I gais, ils 263 I beaucoup de pêche. Allez *sous* un soleil ardent, vous êtes sûr *de* trouver des *anglaises sur la grève*, un 265 I,II lisant *dans les* coquilles 266 I varech *et la pose immobile*. C'est I une *anglaise* qui 269 I a *les jeux* de quilles, *de billards*, de 271 I Duberger, mère 272 I ans qui 274 I enfants, *il* faut 276 I activité. *Elle* domine 278 I droite, *de* gauche 280 I elle *est tombée* morte 281 I,II et deux jours après sa 282 I ravies. *C'est une femme d'un cœur immense, et en lui payant dans ma chronique ce léger tribut de mon admiration, je me sens dominé autant par la reconnaissance que par le devoir.* // Venez 283 I Malbaie habitants des villes *du Canada* ; *vous* y 284 I,II autres *places* d'eau I d'eau, et

stations d'eau et vous y éviterez l'ennui, cette maladie incurable qui, presque partout ailleurs, s'empare du voyageur au bout d'une semaine. Je vous assure que vous aurez de quoi jouir et vous amuser pendant un mois. N'est-ce pas déjà énorme que de pouvoir être certain d'un mois de bonheur par année ?...

4 AOÛT.

Voici maintenant que la campagne se pare de toutes ses richesses et de toutes ses couleurs. Les champs de blé commencent à jaunir, le foin est mûr et tombe déjà sous la faux, dont la longue lame en forme de croissant rase partout le sol ; les haricots, les petits pois se gonflent sous les chaudes ondées que suit de près l'embrasement du soleil donnant dans toute sa force ; les fruits des vergers revêtent leur enveloppe de velours ; partout, avec les nuances les plus variées, les jeunes moissons se répandent sur les champs comme des robes, comme des guirlandes, comme des bouquets ; des senteurs âcres et douces, pénétrantes et suaves, s'élèvent [188] de toutes parts ; on dirait un concert d'une harmonie tantôt silencieuse, tantôt éclatante, qui monte vers le ciel réjoui. Ah ! qu'ils sont à plaindre les habitants des villes à qui ce spectacle est refusé ! Et pourtant, au milieu de ce calme fortuné, dans cet épanouissement muet de la création, l'homme s'agite, l'homme livré aux tristes passions du jour, à l'agitation maladive de l'espoir et de la crainte.

D'un bout du pays à l'autre, le cri des ambitieux a retenti jusque dans les paisibles demeures : c'est le temps des élections[4].

---

286 II qui presque partout ailleurs s'empare 288 I mois. *Venez voir M. Duberger, fils, qui se met au service de tout le monde et qui trouvera toujours moyen de vous loger, sa maison fût-elle pleine jusqu'au comble. // L'année prochaine, M. Duberger se propose de construire un grand hôtel avec quatre cents chambres, tout à fait sur le bord du fleuve, avec un bain couvert et complètement séparé pour les deux sexes. L'affluence toujours croissante des étrangers nécessite cette construction, et M. Duberger est homme à la compléter rapidement, à l'agrémenter de tous les plaisirs qui peuvent attirer les touristes. //* 4 août 289 II pouvoir *garantir* un 290 I 4 août. *A la Campagne //* <sans date> // <Voir Appendice II, [16], l. 290> // Voici 294 I en croissant 295 I,II pois gonflent 296 I,II soleil *parvenu maintenant à toute sa puissance*; [I puissance,] les 297 I velours, partout les nuances les plus variées *de la moisson prochaine* se 302 I harmonie silencieuse *et en même temps* éclatante qui 303 I réjoui, *ah* ! qu'ils 308 I l'autre le 309 I demeures, c'est

4. Élections fédérales d'août 1872.

Je n'approuve pas qu'on fasse des élections quand les oiseaux gazouillent, quand les prés fleurissent et qu'on entasse dans les granges le foin odorant, dépouille des prairies dorées. La politique n'a rien à faire avec le bucolisme, et ce sera toujours le fait d'un mauvais gouvernement que d'émettre des brefs d'élection avant que tous les grains soient récoltés. Pourquoi troubler la béate quiétude des campagnes par un jargon politique imité des Vandales ! J'ai entendu ici des discours de trois heures qui vous feraient reculer d'épouvante, vous, habitants raffinés des villes ; je vois des candidats partir la nuit pour de petits townships situés à huit lieues dans les montagnes. Quels anthropophages ! Rien n'est sacré pour un candidat, sa personne encore moins que le reste ; voilà de l'égoïsme savant. Dire que je l'admire, non, mais j'en suis émerveillé. J'ai vu de ces ambitieuses victimes pouvoir à peine ouvrir une gorge enrouée par trois ou quatre speechs quotidiens, et se mettre encore hardiment à pérorer pendant deux heures devant un auditoire insatiable.

Dans le comté de Charlevoix, la lutte, comme vous [189] le savez, est entre MM. Tremblay et Cimon[5]. Le premier essaie d'instruire les gens, – tâche difficile, – le second essaie de badiner avec eux ; mais sa plus forte plaisanterie a consisté jusqu'à présent à répandre des gallons de whisky qui semblent inépuisables.

Quand on pense que le whisky est encore parmi nous le premier des engins électoraux, le plus fort des arguments, et que c'est là la règle générale de presque tous les comtés[6], on se

312 I,II gazouillent, *que* les 315 I,II des *writs* avant 318 I Vandales ? *j'*ai II Vandales ? J'ai 319 I qui *nous* ferait reculer d'épouvante, *nous*, habitants 320 I pour *des* petits 329 I lutte comme 331 I gens, tâche difficile, le 332 I eux, mais 333 I présent *dans* des

5. Pierre-Alexis Tremblay (1827-1879), candidat libéral défait dans le comté de Chicoutimi-Saguenay par le conservateur William Price (1827-1880), membre de la plus puissante famille d'industriels de la région, réussit à battre Ernest Cimon, candidat conservateur dans Charlevoix.

6. « Les cabaleurs ne se présentent jamais sans leur carte de visite : une bouteille de rhum ou de porter. La boisson s'avère le boniment le plus efficace pour préparer les esprits à la discussion des grands problèmes politiques. Tenir bar ouvert devient le lot de tout candidat sérieux à la Chambre d'assemblée [...] un extrait de *la Minerve* le 13 janvier 1858, raconte l'élection des Trois-Rivières : [...] on faisait boire les ivrognes jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement ivres ; on les faisait ensuite voter à tous les *polls*, les contraignant chaque fois à jurer solennel-

sent pris d'une indignation vertueuse comme celle que j'éprouve en ce moment, et l'on n'a plus qu'un amour très borné pour ses semblables. Si le semblable n'était pas le prochain, il y a longtemps que je ne l'aimerais plus comme moi-même pour l'amour de Dieu. À voir ces hommes grossiers, ignorants, bien plus semblables à leurs bœufs qu'à nous, ce troupeau hébété et souvent féroce, devant lequel on se jette à genoux pour solliciter des suffrages, l'envie vient aux natures délicates et cultivées d'aller vivre sous l'empire du grand Lama – ou du roi de Birmanie dont je me rappelle en ce moment un des passe-temps ordinaires ; je ne puis m'empêcher de vous le faire connaître.

Un jour, trois généraux de l'armée birmane déplurent au souverain « aux pieds d'or », (pas comme les miens), en éternuant en sa présence ou en commettant quelque crime analogue. Sa Majesté les condamna au pal, – supplice asiatique des plus amusants.

Les trois généraux furent en conséquence assis sur trois paratonnerres, tandis que le roi les regardait s'enfoncer, en dégustant une tasse de thé. Une idée des plus comiques lui traversa la cervelle : il ordonna à trois bourreaux de fourrer les brins de paille dans le [190] nez des patients et de leur chatouiller la plante des pieds avec des plumes de *Kac-ari*.

Les trois généraux, qui étaient encore très vivants et dans un état nerveux facile à comprendre, se mirent à pousser des hurlements ; le roi se tordait de rire. Grâce au mouvement terrible qu'ils se donnèrent, les patients descendirent rapidement le long du pal ; aussi, au bout d'un quart d'heure, expiraient-ils dans d'atroces convulsions.

---

339 I moment, et *d'un* amour 341 I moi-même, pour 344 I se *met* à genoux *en suppliant* pour 346 I Lama ou 347 I rappelle *précisément* en ce moment-*ci* un des passe-temps ordinaires, *et que* je ne puis m'empêcher de vous faire 355 I paratonnerres tandis 356 I s'enfoncer en 357 I,II traversa *tout à coup* la 363 I,II au *terrible mouvement* qu'ils

---

lement faux » (J. et M. Hamelin, *les Mœurs électorales dans le Québec*, p. 40-41, 70-71). La campagne électorale de 1872 dans Québec-Centre, où se présentait Cauchon, fut marquée par des incidents violents, dont une bataille à coups de revolver dans le cimetière anglais de la rue Saint-Jean. Il y eut un tué et plusieurs blessés.

Évidemment, ce roi de Birmanie manquait d'aménité ; mais, à tout prendre, il n'était pas plus cruel que les électeurs, et je trouve le sort des généraux moins horrible que celui d'un candidat.

*

À vivre à la campagne quelque temps, savez-vous qu'on finit par s'assimiler presque entièrement à ce qui vit et respire autour de soi ? On devient aux trois quarts bœuf, et l'histoire de Nabuchodonosor se répète sur une échelle illimitée[7]. Pour ne pas déplaire aux électeurs *nationaux* répandus dans nos vertes campagnes, je dirai que c'est là une impression qui m'est tout à fait personnelle ; veuillez suivre mon explication.

Avant-hier, jour à jamais mémorable, j'étais allé passer la soirée avec un de mes amis fraîchement arrivé de Montréal ; mon ami est un citadin obstiné qui trouve ridicule qu'on fasse des malles énormes, qu'on abandonne ses affaires, qu'on dérange ses habitudes, pour venir s'ennuyer huit jours durant dans des endroits où l'on ne trouve ni café potable, ni omelettes [191] aux fines herbes, ni fricandeaux à l'oseille, ni sauterne. Mais cependant, à peine était-il débarqué, qu'il humait l'air comme un marsouin et se gonflait des odeurs du varech, comme s'il avait eu le vide dans les poumons.

À la soirée succéda la nuit, nuit de godaille, de boustifaille et autres amusements plus ou moins convulsifs. À quatre heures du matin, j'avais des cheveux raides sur l'os frontal, une dépression considérable de la nuque et la tête remplie de vapeurs semblables aux brouillards du nord-ouest ; il me semblait que la compagnie Allan[b] mettait à l'ancre dans mon occiput et chauffait à outrance pour un départ prochain. Dans ces moments-là, l'homme se sent sublime et a toujours envie d'escalader les

b. Compagnie de steamers océaniques qui porte le nom de son fondateur.

372 I,II qui *vous entoure ? on* devient 377 I mon *application. //* Avant-hier 381 I,II qu'on *quitte* ses affaires, qu'on *trouble* ses 383 I,II potable ni 385 II débarqué qu'il 386 I varech comme 392 I,II nord-*est* ; il 393 I,II < sans note >

7. « Nabuchodonosor II, roi de Babylone et de Ninive (606-562 av. J.-C.) raconta qu'il avait fait un songe dans lequel il s'était vu transformé en bête. Le prophète Daniel, invité à en faire l'interprétation, conseilla au roi de se retirer pendant « sept temps » (trois ans et demi) pour vivre comme les bêtes, de l'herbe des champs » (*Dictionnaire de la Bible*, t. II, p. 1248-1249).

nues. Pour moi, heureusement, je n'avais, pour gagner mon domicile, qu'à escalader des coteaux où déjà s'essayaient les timidités du soleil levant et les mille voix confuses de la nature qui s'éveille. C'était comme un bourdonnement insaisissable, un bruissement de notes inarticulées qui s'élevaient du milieu des bois et du sein de la terre ; une fraîcheur lumineuse était répandue comme une rosée dans l'atmosphère et l'herbe ; se soulevant au souffle du matin, elle rejetait ses perles humides comme une parure usée.

Depuis vingt minutes, je pataugeais dans les sentiers, à travers les foins, l'orge et les patates ; la terre oscillait sous mes pas et j'éprouvais un tangage désordonné qui me donnait des velléités océaniques. J'avais de la rosée jusqu'aux genoux, mais ma tête continuait de loger tous les fourneaux de la ligne Allan. Soudain, [192] un mugissement frappe mon oreille ; je crois que c'est le sifflet de la vapeur et que j'arrive dans un port quelconque... c'était un grand bœuf, immobile près d'une clôture, debout avec le jour et assistant sans se déranger de son lit au spectacle ravissant, délicieux, indescriptible de l'aurore sur les coteaux.

Eh bien ! le croiriez-vous ? Je fus jaloux de cet animal. Est-il en effet rien de plus enviable que de pouvoir assister tous les jours, sans frais ni démarches, à la radieuse apparition du soleil, à l'épanchement lent de la fraîche lumière du matin sur les collines dont les versants se perdent au loin dans une ombre affaiblie ? Je sentis que j'avais du bœuf en moi et je m'arrêtai, la narine frémissante, l'œil dilaté, avec une envie incroyable de beugler à mon tour.

Cet épisode de ma vie agreste manque peut-être d'intérêt pour le lecteur ; je le plains. Qu'il aille voter si bon lui semble, moi je mugis ; qu'il crie comme un pendu à l'appel nominal ou coure au poll dans des flots de poussière ; moi, je me lèverai

---

402 I l'atmosphère, et 403 I,II matin, rejetait 409 I Allan, *soudain* un 410 I oreille, je 411 I quelconque, c'était un grand bœuf immobile, près 416 I,II vous ? *je* fus I animal ; *est-il* 418 I,II ni *trouble*, à 420 I,II les *dernières* se I affaiblie ? *je* sentis 421 I moi, et 423 I tour. // *Voilà comment, et de la manière la plus poétique qu'il m'est permis de le démontrer, on devient insensiblement bœuf, lorsqu'on demeure quelque temps à la campagne.* // Cet 425 I semble moi 427 I poussière, moi

tous les matins à cinq heures et je gravirai les coteaux pour me confondre avec les bêtes à cornes communément appelées vil bétail. C'est désormais là toute mon ambition, à part les courtes heures que je réserverai aux chroniques.

429 I,II cornes, communément 430 I désormais toute 431 I chroniques. // *Lundi matin a lieu aux Eboulements l'appel nominal pour le comté de Charlevoix ; j'y serai, j'avalerai pour vous toute une après-midi de discours, et je vous en ferai un compte-rendu aussi partial que possible. Comptez sur mon dévouement au parti.* //

[17]
[193] *LES ÉBOULEMENTS*

8 août.

Me voici maintenant à six lieues de la Malbaie, aux Éboulements, dans un endroit à moitié sorti du chaos primitif. Rien de pareil au monde ; on dirait un cataclysme arrêté court et qui mugit sourdement dans son immobilité. Il y a comme une menace perpétuelle dans ces énormes montagnes qui se dressent sous le regard, tantôt isolées, tantôt reliées en chaînes compactes, et se poursuivant les unes les autres jusque dans un lointain inaccessible. Une charge de montagnes arrêtées tout à coup dans leur élan, voilà l'image de l'endroit où je suis aujourd'hui.

Il y a de l'épouvante et de la colère tout à la fois dans cette nature formidable, et l'on dirait que la main puissante qui la retient frémit. C'est comme un effort gigantesque de tous les jours pour s'affranchir de l'immuable volonté du Créateur, et dont l'impuissance tourne en convulsions horribles. Lorsqu'on débarque sur le rivage des Éboulements, si tant est qu'il y a un rivage au pied de ces montagnes échevelées, on éprouve une invincible crainte de les voir s'écrouler sur sa tête et l'on a besoin de se confier dans les lois éternelles de la création.

VARIANTES : I : « A la Campagne », *le National*, 9 août 1872, p. 2 : l. 3-161 ; « A la campagne », 13 août 1872, p. 2 : l. 162-283. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 180-190.

2 I *A la Campagne* // <sans date> // Me 4 I,II // *J'ai quitté la délicieuse Malbaie, Malbaie la belle, et* me voici maintenant à six lieues de *là*, aux 7 I immobilité ; *il* y 9 I,II en *chaîne compacte*, et 10 I autres dans 12 I je *porte* aujourd'hui *mes pas*. // Il 19 I,II invincible *terreur* de

J'ai vu les effets des derniers tremblements de terre dans ce pays. Pas une habitation qui ne soit à moitié reconstruite, qui n'ai eu ses cheminées jetées à terre et [194] quelque pan de mur écroulé ; quelques-unes ont été entièrement démolies. À un endroit, une vaste colline de sable de deux cents pieds de hauteur s'est effrondrée ; le sable a été emporté à quatre arpents plus loin, déracinant et entraînant avec lui un verger tout entier dans sa course furibonde. Sur le chemin qu'il a traversé, il y a maintenant une côte, et, plus loin, on voit les troncs d'arbres du verger qui repoussent ça et là, et des tiges, arrachées de toutes parts, qui reprennent racine dans un sol nouveau. On dit que la langue de terre, d'un demi-mille environ, sablonneuse et montueuse, qui s'avance du rivage dans le fleuve, et au bout de laquelle se trouve le quai, a été formée également par un tremblement de terre dont le souvenir épouvante encore les gens des Éboulements, et dont le récit est resté une de leurs traditions. L'île aux Coudres, qui est en face, est encore l'effet, paraît-il, d'une convulsion semblable. Qui le dirait pourtant ? Cette île, avec son dos arrondi, ses rivages plats, ses champs qu'aucun rocher n'accidente, semblerait plutôt avoir été formée dans un jour de tendresse et de quiétude. Mais les tremblements de terre sont les plus trompeurs des cataclysmes.

*

Je suis arrivé ici à trois heures du matin, par une nuit noire comme la conscience d'un ministre fédéral. Les grandes ombres des montagnes, mêlées aux ténèbres dans un vague farouche, pendaient sur le fleuve comme des robes de fantômes silencieux ; l'aurore essayait en vain de percer un coin de la voûte épaisse du ciel, et la longue ligne blanche du quai se dessinait péniblement [195] dans les profondeurs de l'obscurité. Rien ne troublait le calme de la nature, et je crus mettre le pied dans l'infini en touchant cette plage déserte.

---

27 I effondrée, le 28 I déracinant *un verger dans sa course furibonde et l'entraînant avec lui jusqu'à ce qu'il se soit arrêté.* Sur II verger dans 30 I et plus loin on 31 I,II là et I tiges arrachées de toutes parts qui 32 I,II dans *leur nouvelle demeure.* On 34 I,II qui *sort* du rivage *et s'avance* dans 35 I,II formée par 36 I,II le *récit épouvantable forme une des traditions* des Éboulements. L'île 39 I pourtant ? *cette* île 41 I,II plutôt *faite* dans 45 I fédéral ; *les* grandes 49 II ciel et

Le quai a six arpents de longueur, et là où il commence, sur le rivage, se trouve une maison en pierre complètement rebâtie depuis le tremblement de terre d'octobre 1870. Cette maison prend le nom d'hôtel des Éboulements ; elle est seule au bord de l'eau en face de l'immensité. J'arrive, je frappe, je frappe, je frappe encore ; au bout de dix minutes, une fenêtre de la mansarde s'entr'ouvre : « Qui est là ? » demande une voix rauque comme l'imprécation d'un pécheur. « Moi réponds-je, moi seul au monde. – Bien, je descends », reprend la voix.

Un quart d'heure après, on m'ouvrait une porte qui semblait scellée dans le mur. J'entre ; une atmosphère étouffante ; des doubles-croisées partout ; je veux en ouvrir une et je m'épuise dans des efforts inutiles. « Depuis le tremblement de terre, me dit la voix, on n'ouvre plus les fenêtres. – Est-ce que vous avez peur qu'il entre ? » m'écriai-je en me pendant de nouveau à l'espagnolette de la croisée. – « Non, mais c'est pour mieux tenir le mur. – Au moins, laissez la porte ouverte, car je ne puis pas passer la nuit dans ce brasier. – Ah ! monsieur », reprit la voix sortant comme d'une caverne profonde, « les loups-garous ! vous ne pensez donc pas aux loups-garous !... »

Entre le tremblement de terre et les loups-garous, pas d'issue possible ; il fallut me résigner à avaler jusqu'au jour des exhalaisons de « bottes indiennes » et de chaussettes de pêcheur. Je voulus alors me rejeter sur le thé et j'en demandai une tasse. On fit un peu de feu, [196] on infusa l'énervant produit de la Chine et on me le servit brûlant. Une seule chandelle, ruisselante, fichée dans un chandelier plein de vert-de-gris, m'éclairait dans un sombre appartement nu et désolé. Un homme moins héroïque aurait éprouvé ces premiers tressaillements de la peur qui font trembloter le gras des jambes ; j'eus quelques instants l'envie d'avoir peur, mais je me rassurai bientôt à l'apparition d'une jeune fille, tendre marguerite perdue dans les broussailles.

---

53 I,II et *au bout* se II et, *au bout*, se 56 I,II seule *sur le rivage*, en 60 I pécheur, «*moi* réponds-je, *moi*, moi seul au monde, - « Bien 63 I entre ; *un air étouffant* ; des 65 I efforts *impuissants*. « Depuis 67 I qu'il *rentre*, m'écriai-je II qu'il *rentre* ? m'écriai-je 68 I,II croisée. - Non 70 I,II monsieur, reprit 71 I,II profonde, les I loups-garous, vous 74 I possible, il 75 I de *culottes* et de chaussettes. Je II de bottes *sauvages* et de chaussettes. Je 76 I thé, et 81 I héroïque *que je le suis* aurait

C'est elle qui m'apporta mon thé, escorté d'une vaste terrine de lait. Ce préambule ranima la confiance et l'espoir dans mon sein ; on a bien dit que la femme est l'ange consolateur de la vie. Mais il faut avec le lait quelque peu de sucre dans le thé pour rétablir les forces du pauvre voyageur. Je me hasardai à demander ce produit des Antilles. – « Du sucre, du sucre », me dit avec une voix douce comme un bâton de tire la tendre marguerite, « il n'y a pas de sucre, monsieur ». Soubresaut subit, mais aussitôt réprimé de toute ma personne. – « Ah ! il n'y a pas de sucre ! Comment voulez-vous que je boive mon thé sans sucre ? Je ne suis pas un anachorète, un de ces martyrs aussi volontaires que sublimes de la Thébaïde, un de ces pèlerins du temps des croisades qui ont fait vœu de s'abstenir de tous les ingrédients propres à édulcorer le breuvage ; je suis simplement un chroniqueur, le premier des chroniqueurs canadiens, un des plus grands pécheurs de mon pays, un homme pour qui le sucre est un noble objet de consommation, une des bouches les plus délicates, un des estomacs les plus difficiles de la Province..... Donc, jeune fille des champs, donnez-moi du sucre, ce sucre fût-il de la mélasse. – « Ah ! pour d'la [197] m'nasse, y en a grossement », reprit la douce pâquerette, et elle alla me chercher une espèce de cruche d'encre, d'où je fis couler le hideux liquide qui devait remplacer la sève de l'arbre national.

Dix minutes après, j'avais des crampes dans l'estomac et je demandais désespérément un lit. Je dois le dire ; à ma grande surprise, on me donna un lit avec les accessoires indispensables, entr'autres un pot d'eau grand comme le creux de la main, que je dus faire remplir huit fois le lendemain matin ; les autres articles analogues étaient éclatants d'absence et il y avait une double croisée ! !..... inouvrable. Une autre particularité de ce refuge des voyageurs, c'est qu'aucune allumette ne voulait prendre feu ; je fus réduit à me coucher au hasard, après avoir disputé pendant une heure le droit de me faire une place à une légion de ces petites bêtes vulgaires, plates, piquantes et nauséabondes, qu'on appelle communément des punaises.

---

91 I,II sucre, me 92 I tire, la I,II marguerite, il 94 I personne. - Ah ! 95 I,II sucre ; comment 98 I fait *un* vœu *d'abstinence* de 108 I national. Dix 110 I dire, à 112 I main que 113 I,II articles *de faïence* étaient 117 I feu *et* je 119 I,II et *incommodes* qu'on

Le lendemain matin, après six heures d'un sommeil agité, mes poumons avaient perdu beaucoup de leur capacité respiratoire et je voulus fuir dans un endroit moins meurtrier, au village qui est à quatre milles de là, sur des hauteurs qui semblent être le refuge des aigles et le séjour du tonnerre. Pas une voiture ; je voulus manger, pas un morceau de lard, pas une bouchée de viande, pas un œuf, pas un poisson, et cela à deux pas du fleuve ; je fus contraint de prendre la route du village à pied, laissant derrière moi mes malles, et de monter à jeun trois milles de côtes.

Voilà ce qu'on appelle l'hôtel des Éboulements.

*

[198] Mais il ne faut pas juger de tout l'endroit par ce tableau de la seule habitation qui se trouve près du quai. Rien de plus pittoresque, de plus original, de plus accidenté que cette montée de la rive au village. C'est sauvage et dur, mais c'est charmant.

Les gens de ce pays sont comme la nature qui les entoure ou plutôt qui les domine. L'homme, c'est là une vérité vulgaire, subit toujours l'influence du milieu où il vit ; l'habitant de la Baie-Saint-Paul, de l'île aux Coudres ou des Éboulements, comme les sauvages d'autrefois, est hospitalier, serviable, poli, mais c'est une bête féroce dans la colère. Alors il devient horrible, ne recule devant rien et se plonge dans le carnage. On n'oubliera de longtemps, dans le comté de Charlevoix, les scènes sanglantes qui ont marqué presque toutes les élections depuis un grand nombre d'années. On y vit, il y a quinze ans, un millier d'hommes qui se battirent pendant toute une après-midi ; ce fut une tuerie formidable. Plusieurs perdirent la vie ; grand nombre furent grièvement blessés et plusieurs de ceux qui cherchèrent un refuge, en se sauvant à la nage, furent assommés dans l'eau. Les pierres, les morceaux de fer et les rondins pleuvaient sur leurs têtes pendant qu'ils se précipitaient dans le *bac* qui traver-

---

122 I respiratoire, et 125 I voiture, je voulus manger ; pas 128 I fleuve, je 129 I trois *mille pieds* de 134 I original, de plus *frappant* que cette montée *du rivage au faubourg de la paroisse.* C'est 135 I charmant. Les 139 I,II la *baie St. Paul,* de l'île aux Coudres *et* des 143 I rien, et 144 I,II Charlevoix les 146 I,II un nombre *infini* d'années I On vit 148 I formidable ; *plusieurs* perdirent 152 I qui *remplaçait alors le pont qui traverse aujourd'hui* la rivière de la *baie St. Paul.* Aux II la *baie St. Paul.* Aux

sait alors la rivière de la Baie-Saint-Paul. Aux élections suivantes, ce fut la même chose, quoique avec moins de résultats désastreux, et pour demain, jour de l'appel nominal, on redoute une mêlée terrible. Mais les plus anciens et les plus au fait disent que ce sera impossible, à cause de l'immense majorité de M. Tremblay.

[199] Je ne puis vous en écrire plus long aujourd'hui. Un des avantages des Éboulements, c'est que la malle y ferme huit heures avant le départ du bateau ; du reste, en voilà assez.

*

14 août.

Je continue d'habiter un pays inhabitable. Ce n'est que trois jours après la votation que j'ai pu apprendre la victoire de MM. Pelletier, Fournier et Taschereau, et, cependant, le premier triomphait à Kamouraska, justement en face d'ici, à dix lieues de distance, et les deux autres à vingt-cinq lieues à peine[1]. Vous, habitants de Montréal, vous l'avez su deux jours avant moi : ce qui prouve que tout, dans ce monde, n'est qu'une immense plaisanterie, la distance qu'un vain mot, et la proximité qu'un mirage trompeur. Nous avons bien ici la malle quatre fois par semaine, mais je ne sais pourquoi les grands événements

158 I Tremblay. // *Certes, si M. Tremblay a une majorité aussi considérable, ça ne sera pas parce que les ministres auront manqué de mettre tout l'argent et d'exercer toute la pression possibles. J'ai vu, de mes yeux, des rouleaux épais de billets de banque, expédiés pour la distribution aux électeurs achetables, j'ai entendu le récit des promesses ministérielles, et j'ai été témoin des efforts prodigieux que M. Price fait depuis huit jours dans tout le comté pour empêcher l'élection du candidat national. Dans Charlevoix comme dans Chicoutimi, M. Price fait des affaires considérables avec tous les marchands du comté et tient presque dans sa main un certain nombre d'hommes jouissant de quelque influence. Mais il a tellement perdu son temps cette fois-ci, qu'il a été obligé de repartir hier, en disant qu'il n'y avait rien à faire* <ital. : six mots> // Je 159 I aujourd'hui ; *un* des 161 I assez ; *demain, ce sera l'appel nominal et je me réserve pour une foule de détails qui rendront ma chronique plus instructive que d'habitude, ce n'est pas peu dire.* // 14 août 162 I *A la campagne* // <sans date> // Je 163 I inhabitable. *Que le lecteur ne m'en veuille pas, j'en souffre encore plus que lui.* Ce 165 I,II et cependant le 167 I lieues. Vous 169 I tout dans ce monde n'est 170 I distance *n'est* qu'un

1. Henri-Thomas Taschereau (1841-1929), neveu de Mgr Taschereau et candidat du Parti national, fut député à la Chambre des Communes de 1872 à 1878. Télesphore Fournier (1823-1896), avocat, journaliste (rédacteur au *National*), député libéral de Montmagny à la Chambre des Communes et à l'Assemblée législative, ministre à Ottawa en 1873 et nommé par la suite à la Cour suprême du Canada.

s'arrangent toujours de façon à arriver après son départ de la ville. En outre, le bateau à vapeur qui doit venir ici les mercredis et samedis, a toujours quelque prétexte nouveau pour arriver le plus tard possible ; tantôt, c'est le brouillard, tantôt la marée, tantôt l'humeur de son capitaine ; quand il n'y a pas de raisons du tout, cette absence même de raisons lui en fournit une ; le désagrément de ne pouvoir être en retard a indisposé la machine, et l'équipage, furieux de cette obligation inattendue d'être exact, s'en venge en faisant tourner le bateau deux heures autour du quai avant d'accoster.

Ou bien, le bateau, venu quatre heures après le temps, se trouve tout à coup pressé au point de ne pouvoir [200] rester en place ; alors, on débarque la moitié des effets et l'on crie à leurs destinataires qu'ils auront le reste au retour.

Les citoyens des Éboulements gémissent et se lamentent, mais comment voulez-vous faire entendre une plainte au reste du monde, lorsqu'on n'a la malle que trois fois par semaine ?

Dire que je suis venu échouer sur ce morceau de terre et que j'ai à peine l'espérance d'en pouvoir sortir, avant d'avoir pris l'habitude des ascensions périlleuses ou des descentes précipitées dans les abîmes ! En effet, d'ici à Québec, ce ne sont que des côtes qui donnent le vertige : on dirait que cette région a regimbé sous la main du Créateur. Pour prendre le bateau, il faut un héroïsme surhumain et se résigner parfois à attendre une journée entière sur le quai désert. Si la patience est la vertu des nations, elle éreinte les individus : à force d'en avoir, on finit par

---

173 I arriver *l'avant-veille au lieu de la veille de* son 174 I vapeur *Clyde,* <ital.> *vrai sabot aquatique,* qui 178 I une, le 182 I accoster. // *D'autrefois, le Clyde* <ital.>, venu 185 I,II effets, et 186 I retour *du bateau. // Si l'on se contentait encore de prolonger démesurément notre attente ! Mais grâce au monopole qu'il exerce, le Clyde* <ital.> *exige des prix fabuleux pour les moindres voyages intermédiaires : c'est ainsi que j'ai payé une piastre à bord de cette charette marine pour faire cinq lieues, moi qui ne paie pas un sou pour en faire soixante à bord des bateaux de la compagnie Richelieu. Le Clyde* <ital.> *appartient à la compagnie des remorqueurs, mais il serait bien plus vrai de dire qu'il est de la compagnie des remorqués. M. McGreevy est le président de cette compagnie de traînards, et, au lieu de faire accélérer les roues de son sabot, il vient à la Malbaie dépenser l'argent qui lui reste de son élection à Québec-ouest en faveur de M. Cimon.* Les 189 I monde, *lorsqu'il n'y a une* malle I semaine. // Dire 193 I effet, *sur terre,* d'ici 194 I,II vertige ; on 195 I du *créateur.* Pour I le *Clyde* <ital.>, il 196 I à *l'*attendre 198 I nations, *c'est aussi l'éreintement des* individus

être enragé. J'ai vu ici une jeune femme dangereusement malade, obligée d'attendre le médecin dix-huit heures avant de pouvoir se faire soigner ; il était allé simplement à deux lieues d'ici, à l'île aux Coudres.

À l'heure où j'écris ces quelques lignes, au moment même de commencer cet alinéa, les nouvelles électorales, déjà vieilles partout, m'arrivent en masse. C'est un flot d'incertitudes et d'invraisemblances grossi par l'imagination de chacun. Mais on écoute le tout avec avidité. Les blagues les plus colossales des journaux sont encore une pâture délicieuse pour nous, malheureux enchaînés au sommet de la terre ; et, de quelque côté qu'arrive une rumeur, elle est reçue comme une compatissante amie.

*

[201] Quel pays curieux ! Les hommes y restent primitifs, malgré toutes les trouées qu'y a faites la civilisation ; mais si vous voulez entendre de vraies saillies sans prétention, de ces mots gaulois comme nos pères en étaient si prodigues, venez ici. À part cela, rien n'est plus étranger au moindre vernis social que l'habitant des Laurentides.

Jusqu'aux chiens qui veulent être barbares. Hier, j'ai voulu faire une marche à deux milles de ma demeure ; je passais paisiblement comme tout homme qui a la conscience de sa force ; eh bien ! malgré cet extérieur peu électoral, j'ai failli me faire dévorer par ces généreux quadrupèdes, amis de l'homme. C'est probablement mon faux-col et ma chemise de toile qui les agaçaient, ces objets inconnus leur étant suspects ; je fus sauvé par la maigreur déplorable qui est comme l'enseigne de mon tempérament ; ne pouvant pas trouver mes mollets, les caniches des Éboulements se contentèrent de faire en mon honneur un con-

---

199 I enragé. *Donc, c'est une école de perdition que la compagnie des remorqueurs a fondée sur les bords abrupts des Laurentides.* J'ai I malade, *et être* obligée 202 I Coudres. // *Que mon bras droit se paralyse, plus de chroniques, et j'en suis réduit à crever de faim dans le voisinage du troisième ciel ! O mon peuple !...* // À 203 I lignes *palpitantes d'intérêt,* au moment même de commencer *ce paragraphe,* les 205 I masse, *c'*est 206 I chacun, *mais* on 207 I avidité, *les* blagues 208 I,II nous malheureux II malheureux, enchaînés 209 I terre, et de 211 I amie. <Voir Appendice II, [17], l. 211> // Quel pays *envieux* ! Les 213 I les *brèches faites par* la civilisation, *ou du moins par ce qui en a l'apparence* ; mais 216 I ici. *Mais, à* part 217 I Laurentides. Jusqu'aux 218 I barbares ; *hier* j'ai 220 I de *la* force 222 I l'homme ; *c'*est 224 I leur *étaient* suspects

cert d'aboiements qui dura deux heures. Voilà le seul divertissement que j'aie eu encore depuis huit jours !

*

J'écoute les histoires des chasseurs ; il y en a de très curieuses : « Par une belle journée de septembre », me dit le père Dufour, (un vieillard qui, depuis l'âge de douze ans, connaît toutes les forêts à dix lieues en arrière des montagnes), « j'étais allé dans les concessions que vous voyez d'ici et qui, il y a vingt ans, ne comp[202]taient pas une seule habitation. Dans ce temps-là, nous chassions le canard partout à trois milles en arrière du village ; les tourtes étaient si nombreuses qu'on les tuait à coups de bâton, il fallait presque s'en défendre dans l'air comme des maringouins. Sur le marché de Québec, j'ai vu ce gibier se vendre souvent au prix de quinze sous la douzaine ; aujourd'hui, vous ne trouvez plus ni gibiers ni forêts, mais des concessions et des villages qui comptent jusqu'à deux cents électeurs, pendus comme des nids aux flancs des montagnes ou juchés sur des plateaux qui semblent inaccessibles.

« Or, un jour, en m'aventurant à quelques milles au milieu des vallées et serpentant avec les détours des bois, je parvins à un petit plateau grand de quelques centaines de pieds, complètement libre d'arbres, et sur lequel s'élevait un seul tronc dénudé d'environ trente pieds de hauteur. La fantaisie me prit de grimper dessus ; laissant donc mon fusil à terre, je montai et j'arrivai au sommet du tronc. Là je vis qu'il était creux et d'un diamètre de deux pieds à peu près ; voulant l'examiner attentivement, je me penchai, mais dans le mouvement que je fis, une moitié du corps emporta l'autre et je dégringolai dans l'arbre béant. Vous pensez bien qu'arrivé au bas je n'étais pas fier. Comment sortir de là ? Me fallait-il donc sans secours y mourir de faim ou de désespoir ? Je me tournai et me retournai en tous sens, j'essayai toutes les façons de grimper, j'enfonçai mes doigts avec rage dans le bois que je croyais à moitié pourri, j'y fis des entailles furieuses avec mon couteau, mais tout cela en vain. Il faut avoir été dans un arbre creux pour savoir ce que c'est !...

---

229 I que *j'ai* eu 230 I curieuses. « Par 231 I,II septembre, me 233 I,II montagnes), j'étais 234 I d'ici, et 237 I les *tirait* à 239 I maringouins ; *sur* le 246 I vallées, et 250 I grimper *après* ; laissant 256 I là ? *me* fallait 258 I grimper, *je m'enfonçai les* doigts 261 I ce qu'*on y éprouve !...* // « Enfin

[203] « Enfin, après des efforts surhumains, comme je me retournais haletant, couvert de sueurs, résigné à la mort, je jetai un dernier regard vers le haut de l'arbre ;.... j'y vis deux yeux flamboyants et une tête d'ours penchée qui semblait interroger la profondeur ; puis, en une minute, la tête se changea en derrière et l'animal commença à descendre lentement dans cette position. « Sauvé ! je suis sauvé ! » m'écriai-je, et j'attendis avec lenteur, jusqu'à ce que le derrière de l'ours étant arrivé à la portée de mon bras, je m'élançai dans un effort suprême, le saisis vigoureusement par le poil avec mes deux mains, et l'animal effrayé, furibond, mugissant, se remit à monter dans le creux de l'arbre. Arrivé au sommet, je me jetai au dehors et tombai près de mon fusil. L'ours resta à me regarder quelques minutes comme se donnant à tous les diables pour savoir ce que cela voulait dire ; puis il descendit gravement, silencieusement, dans son trou. Pour moi, je partis à grands traits, impatient de brûler un cierge en l'honneur de saint Hubert. »

– « Voilà, père, une histoire que je raconterai aux gens de Montréal, lui dis-je. Ils aiment l'invraisemblable et sont un peu blasés sur les prodiges. Pourtant il leur reste encore assez de naïveté pour se confier en tout à l'auteur des chroniques du *National*. Après celle-ci, je tirerai l'échelle. »

---

262 I je *retombais*, haletant II je *retombais* haletant 264 I l'arbre... j'y 266 I derrière, et 267 I lentement *l'orifice* dans cette position. Sauvé ! je suis sauvé ! m'écriai-je 268 I,II j'attendis *quelques instants. L'ours descendit, descendit* avec lenteur, jusqu'à ce *qu'arrivé* à 270 I suprême le 271 I poil *de* mes 276 I dire, puis 277 I grands *pas*, impatient 278 I de *St.-Hubert.* // - Voilà II de *St. Hubert.* » // « – Voilà 282 I *National.* <ital.> *Essayons encore cette fois-ci.* » //

[18]

18 août.

[203] Me voici maintenant à la montagne de fer titanique de Saint-Urbain (urbanus sum)[1]. Pour y arriver, j'ai [204] dû passer par Misère, Blagous, Petoche et Cucreux. Ces noms frémissent sous ma plume ; des deux premiers seulement j'ai découvert l'étymologie ; pour les autres, elle est introuvable.

Misère comprend un espace d'environ une lieue entre les Éboulements et la Baie-Saint-Paul ; c'est une suite de terrains rocailleux, chétifs, allongés sur des hauteurs où l'aigle étend son vol et où l'homme crève de faim. Des chaumières misérables s'élèvent par-ci par-là, au milieu de champs étroits et courts qui laissent percer quelques rares épis entre les roches ; la malédiction semble semée à chaque pas sur cette terre ingrate et l'on dirait que l'homme y traîne le poids d'une expiation fatale. La nature, au loin splendide et grandiose, mêle une cruelle ironie à ce spectacle de l'indigence ; le cheval, cette noble conquête de l'homme, ne s'y voit qu'en passant, et le bœuf de labour seul, aux flancs creux et à l'œil hébété, aide péniblement le colon à tracer des sillons où la charrue pénètre en grinçant.

Blagous tire son nom du premier candidat conservateur qui y prodigua ses promesses et les largesses trompeuses, aussi,

---

VARIANTES : I : « A la Campagne », *le National*, 19 août 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 190-195.

---

1. Gisement de magnétite titanifère. Connu depuis 1666, il ne fut exploité qu'à partir des années 1872-1875, à grands frais mais sans succès, par une compagnie anglaise. Voir R. Blanchard, *l'Est du Canada français*, t. I, p. 357.

l'habitant de ce lieu porte-t-il l'extérieur d'une défiance insurmontable ; il croit voir un faiseur de contes dans chaque étranger qui passe ; son œil est oblique et son oreille difficile ; il écoute sournoisement et sans regarder, de peur de lire dans vos yeux le sourire de la duperie calculée. Pour entamer un pareil homme, il faut avoir toute la candeur d'un touriste, et, pour le faire parler, presque l'autorité d'un confesseur. Jamais on ne connaît son opinion et son vote est presque toujours une surprise. Aussi, les candidats ne font-ils que passer par Blagous [205] en grognant ; le candidat conservateur surtout n'y saurait mettre pied à terre nulle part ; il est jugé d'avance.

*

Quand on a quitté ces quatre endroits qui font frémir ma plume, comme je l'ai dit plus haut, on arrive, après des montées et des descentes innombrables, au Cap à Corbeaux, du haut duquel l'œil plonge dans la Baie-Saint-Paul, l'endroit le plus considérable de toute la côte du nord. On ne se figure pas ce qu'est un pays pareil ; la Côte à Corbeaux a près d'un mille de longueur, et, à ses pieds, parmi des méandres sans fin, serpentant au milieu d'une vallée riante et fertile, se voit la rivière de la Baie-Saint-Paul, communément appelée le Bras. Voyez-vous un peu ce que cela doit être ? Descendre vingt-huit arpents en roidissant tous ses muscles pour pouvoir se retenir et ne pas dégringoler avec les cailloux que le pied pousse devant soi, et qui roulent jusqu'au bas de la côte comme au fond d'un précipice ! L'archange rebelle, dans sa chute, a dû passer par là. Un vieil habitant de l'endroit m'a raconté dans son style naïf l'histoire de la création : « Dieu, dit-il, commença par faire les mers, les fleuves, les ruisseaux, puis le district de Montréal, puis la côte du sud ; cela lui prit quatre à cinq jours. Le sixième jour, il se sentit fatigué ; mais comme il n'avait pas encore fini, de lassitude il jeta ça et là le sac de la création, et voilà comment se fit la côte nord. »

Entre deux promontoires énormes, qui ont l'air de se défier l'un l'autre, s'ouvre la Baie-Saint-Paul et la rivière qui la continue. Cette rivière est peu de chose, [206] un arpent ou deux de largeur, mais des détours sans fin qui la font perdre à chaque instant de vue ; tantôt des terrains plats, tantôt des escarpe-

36 I,II au *cap* à Corbeaux 39 I,II la *côte à corbeaux* a

ments subits, tantôt des oasis délicieusement couchées dans les eaux.

Il m'a fallu trois heures pour me rendre des Éboulements à la Baie-Saint-Paul, distance de trois lieues. J'avais pris un cabriolet, véhicule disloquant ; aussi, à mon arrivée, j'avais les os comme un effet d'indigestion, et le cœur me battait dans la poitrine comme un caillou qu'on met au bout d'une planche pour le faire sauter.

*

La Baie-Saint-Paul fait un contraste étonnant avec le reste de la côte nord ; la vallée, coupée en deux par la rivière, a environ deux milles de largeur, et, sur toute sa longueur, passe un chemin agréable et facile, de quatre lieues, qui mène à Saint-Urbain, où se trouve la mine de fer titanique.

Saint-Urbain est une concession située en arrière de la Baie-Saint-Paul, et qui compte à peu près cent soixante voteurs, tous des *rouges* incorrigibles ; c'est désolant.

Rien n'indique la présence d'une mine ; il faut faire quinze arpents en dehors du chemin pour se rendre au foyer d'opération. Là, on trouve six bâtisses en voie de construction, deux pour mettre le charbon, une pour le minerai et trois pour loger les travailleurs. Ces six bâtisses sont en bois ; à vingt pas plus loin, une cinquantaine d'ouvriers déblaient et creusent le terrain pour poser les fondations des bâtiments qui contiendront les fourneaux. Pour arriver à la mine [207] proprement dite, il faut monter douze arpents raides comme les convictions d'un libéral avancé, puis on aperçoit une quinzaine d'hommes en train de piocher et de miner dans le monticule de fer titanique. L'exploitation est peu avancée à cause du grand nombre de travaux préparatoires qu'il a fallu accomplir avant d'attaquer la mine proprement dite.

---

70 I,II et, *tout le long* passe 71 I,II à *St. Urbain*, où 72 I titanique. *Malgré que j'eusse le corps comme une compote de citrouille, je partis, après vingt minutes de délai, pour la mine déjà célèbre. Rien ne peut m'arrêter lorsqu'il s'agit de faire une chronique, et, pour les abonnés du National* < ital. > *je suis prêt à me faire mettre en soupe. // St. Urbain* est II titanique. // *St. Urbain* est 73 I concession en 74 I Baie *St. Paul*, qui II Baie *St. Paul*, et 75 I incorrigibles, c'est 77 I foyer *d'opérations*. Là, 79 I minerai, et 81 I,II et *minent* le

Cette mine est d'une grande richesse, elle donne à peu près soixante-dix pour cent de minerai pur ; on suppose qu'elle comprend une superficie d'une douzaine de lieues. Depuis la montagne de fer jusqu'à la Baie-Saint-Paul, la Compagnie qui exploite la mine achève de faire construire un *tramway*, chemin à lisses de bois de trois pieds de largeur, qui devra transporter le minerai jusqu'au fleuve. À l'autre extrémité du *tramway*, près du fleuve et à l'entrée de la Baie-Saint-Paul, se trouve un immense hangar bâti par la Compagnie pour emmagasiner le minerai. On évalue, pour le présent, à environ trois cents le nombre des employés à la mine ; mais ce qu'il faut considérer par-dessus tout, ce sont les avantages indirects et les conséquences d'une pareille exploitation.

En premier lieu, la Compagnie, pour pouvoir utiliser ses travaux et faire les choses en grand, devra peser de toute son influence sur le gouvernement pour obtenir la construction d'un quai où pourront mouiller les navires d'un fort tonnage. Aujourd'hui, il n'y a pas de quai à la Baie-Saint-Paul ; les battures s'y étendent sur une longueur de deux milles, et les passagers, qui veulent prendre le *Clyde*, sont obligés de l'attendre à bord d'une goëlette mouillée au large. En outre, la Compagnie devra faire macadamiser tout le chemin [208] compris entre la Baie-Saint-Paul et Saint-Urbain, une distance d'environ dix milles ; déjà elle a fait construire une dizaine de ponts solides sur ce même chemin, dans les endroits où les nombreux détours de la rivière interceptent le terrain. De plus, elle donne une valeur considérable aux terres par le développement rapide de la colonisation qui suit partout les industries bien assises ; déjà même

---

92 I lieues. *En ce moment on ne fait que reconnaître et suivre les veines, puis on fera des galeries dans lesquelles les mineurs travailleront tout l'hiver ; le salaire de chaque homme est de quatre-vingt cents par jour, et celui des conducteurs (foremen) une piastre cinquante.* Depuis 93 I,II la *baie St.Paul*, la *compagnie* qui 95 I largeur, *fait pour* transporter le minerai jusqu'au fleuve : *ces lisses sont très larges, elles ont plus de trois pouces ; on se servira d'abord de chevaux, puis on emploiera la locomotive.* À II largeur, *fait pour* transporter le minerai jusqu'au fleuve : *ces lisses sont très larges, elles ont plus de trois pouces.* À 97 I fleuve, et I,II la *baie St. Paul*, se 98 I,II la *compagnie* pour I minerai *qui ne pourra être, dans les premiers temps, transporté qu'en goëlette, à cause du peu de profondeur de l'eau.* On 99 I cents *hommes* le 103 I,II la *compagnie*, pour 107 I,II la *baie St. Paul* ; les 109 I le *bateau-à-vapeur* sont obligés *d'attendre son passage* à 110 I,II la *compagnie* devra 111 I,II la *baie St. Paul* et *St. Urbain*, une 117 I,II assises ; *il y a même déjà un* bon nombre d'habitants du Saguenay *qui* sont

bon nombre d'habitants du Saguenay sont venus s'établir auprès de la mine de fer.

De l'autre côté de la rivière, en face de la montagne titanique, se trouve une autre mine, presque aussi considérable, et pour l'exploitation de laquelle s'est formée une autre compagnie dans laquelle M. Price a des intérêts considérables, et qui devra, elle aussi, faire construire un *tramway* pour transporter son minerai jusqu'au fleuve.

Voilà à peu près les seuls détails qu'il soit possible de donner maintenant sur cette vaste exploitation qui n'en est encore qu'à ses débuts ; elle transformera en peu d'années une bonne partie des Laurentides, et la Baie-Saint-Paul ne tardera pas à devenir un endroit célèbre où les voyageurs accourront. Elle est aujourd'hui la première station du bateau à vapeur sur la côte nord, en attendant qu'elle devienne un entrepôt renommé pour l'une des premières richesses du monde, dans cet âge de fer où les hommes participent un peu eux-mêmes de la nature du minerai, ce qui, malheureusement, ne les rend pas plus solides tout en les rendant plus durs.

---

128 I qu'à *ces* débuts I bonne *surface* des 129 I,II la *baie St. Paul* ne 136 I durs. *Cette réflexion est simplement le cri d'une âme en détresse dont les illusions ont disparu. // J'apprends à l'instant la victoire écrasante, étourdissante, de M. Tremblay. Je vous l'avais prédite ; comptez toujours sur votre chroniqueur ; il est un ami sûr que la prospérité ne gonfle pas et qui trouve le moyen d'être vrai quand tout autour de lui est faux et trompeur. C'est une belle âme égarée au service de votre journal. Du fond de mes montagnes je vous envoie une salut cordial et je daterai ma correspondance de Rimouski si j'ai de quoi payer mon voyage. //*

[19]

25 août

[209] « Une, deux, trois, ça y est ? Bon, envoyons fort, hourrah ! » et les trois baigneurs s'élancent, torse rejeté en arrière, poitrine bruyante, bras et jambes rayés de muscles. Mais il y avait trente pas à faire pour se jeter dans le fleuve ; le premier atteignit le rivage, le deuxième retourna, en frémissant, à moitié chemin ; « Brrr, brrr, qu'il fait froid ! » et vint se heurter sur le troisième qui était resté sur place, après avoir fait un saut.

C'est que l'eau est terriblement froide à Tadoussac. Il faut être intrépide ou amphibie pour s'y précipiter sans un serrement de cœur qui vous met la poitrine comme dans un étau ; on risque un pied dans l'onde amère et retentissante, puis l'on recule de trois pas en arrière, aux trois quarts crispé : l'homme a horreur de l'abîme comme la nature a horreur du vide. « Décidément ce sera pour demain », dit le premier baigneur, chevrotant et retournant à la course remettre sa chemise et son pantalon. « Oui, oui, pour demain, répètent en chœur les deux autres : demain, il fera plus chaud ; regarde bien la place ; bon, c'est ici ; pas de *crans* (ressac), sable fin, c'est le meilleur endroit, nous reviendrons. » Et le lendemain, c'est la même chose.

VARIANTES : I : « A la Campagne », *le National*, 22 juillet 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 195-199.

2 I *A la Campagne* // <sans date> // « Une 3 I est, *bon*, envoyons 4 I,II torse en 6 I,II avait *dix* pas 7 I deuxième *retournait* en II retourna en 8 I chemin ; «*brrr*, brrr I,II froid, » et I et *venait* se 9 I resté *en* place après 11 I,II ou *marsouin* pour 12 I,II comme un I on *met* un 14 I arrière aux 16 I baigneur chevrotant 18 I en *chorus* les 19 I place, bon, c'est ici, pas 20 I,II *crans* <ital.>, sable

Le lendemain n'appartient pas à l'homme. Eh quoi ! le présent même le fuit, le présent qui lui échappe au moment même où il y pense ! J'écris cette ligne, et celle qui la précède est déjà engloutie dans le passé. C'est une terrible chose que de ne pouvoir pas arrêter [210] une heure cette horloge éternelle que personne ne monte et qui ne retarde jamais.

Demain, qui sait ? Ce sera la pluie, ce sera le nord-est avec ses froids brouillards couvrant la côte et se répandant sur le fleuve comme un océan superposé de vapeurs glaciales. La rive nord du Saint-Laurent est tout ce qu'il y a de plus inhumain. Sur une étendue de quarante lieues mincement habitées, à partir de Sainte-Anne, ce ne sont que des côtes qui plongent dans des abîmes et remontent aux nues. « Le bon Dieu n'a vidé son sac que par *escousses* », me disait un habitant qui me menait en calèche dans ces interminables plongeons des Laurentides ; « c'est pas fait pour des hommes, ce pays cite, c'est bon rien que pour des sauvages et des *nations*. » Rochers, gorges, chemins empierrés se précipitant et rebondissant, voilà la rive nord de la Baie-Saint-Paul à Tadoussac. On met une journée à faire six lieues et l'on saute constamment ; cela vaut le mal de mer. Aucune dyspepsie n'y peut tenir, mais aussi l'on arrive comme du café moulu sortant de l'engrenage ; le postillon qui conduit la malle dans ce pays est tout bossué comme un vieux tambour ; les os lui sortent du corps et il a une épaule qui lui bat constamment sur l'occiput. Quant aux jambes, il n'en a plus ; ce sont des allongements mécaniques qui obéissent à tous les accidents de terrain et qu'il ne peut contrôler. On ne voyage en somme dans ces régions que pour arriver au paradis, puisque c'est le chemin qui y mène.

*

22 I homme ; *et* quoi 27 I ne *ralentit* jamais 28 I pluie ce 31 I,II du *St. Laurent* est 32 I,II habitées à partir de *Québec*, ce 35 I,II *escousses* <ital.>, me 36 I,II Laurentides ; c'est 39 I,II la *baie St. Paul* à 41 I mer ; *aucune* dyspepsie 44 I tambour, les 45 I lui *tape* constamment sur, l'occiput ; *quant* aux 46 I plus, ce 48 I voyage dans II voyage, en somme, dans 50 I mène. *// De tous les beaux endroits, Tadoussac est le plus ennuyeux qui existe. Comment se fait-il qu'il y ait un hôtel, et un beau et grand hôtel sur ce rocher ? c'est ce que je ne m'explique pas. Des touristes anglais, américains surtout, y sont attirés par le renom de la fameuse rivière à l'entrée de laquelle se trouve Tadoussac, un nid d'aigle jeté violemment au pied des montagnes. Quand on y est allé une fois, on n'y retourne plus, absolument comme dans cette rivière du Saguenay qui a la bordure la plus monotone, quoique la plus saisissante, qui se puisse imaginer. // Quel contraste avec le côté sud qui est plat, dont les battures s'éten-*

Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a d'étrangers venus, cette année, de toutes les parties de l'Amérique [211] aux stations d'eau canadiennes. La seule ligne de bateaux à vapeur qui ne fait le service que quatre fois par semaine de Québec à la Baie des Ha ! Ha ! n'y peut suffire ; c'est par centaines qu'ils débordent à la Malbaie et à Cacouna, outre que le chemin de fer en échelonne sur tout le côté sud, à Kamouraska, à la Rivière-du-Loup, à Rimouski... Ce que tous ces endroits prennent d'accroissement et de mouvement chaque année est vraiment remarquable ; mais ils sont encore loin de suffire à la foule avide. Moi qui ai vu, il y a dix ou quinze ans, ces campagnes devenues aujourd'hui de véritables villes rurales, je reste tout émerveillé de leur subite croissance ; partout ont surgi des maisons destinées uniquement aux étrangers ; ce sont des villages entiers qui se forment de la sorte, avec toutes les coquetteries et tous les embellissements qui déterminent le choix, et l'arrêtent, une fois formé.

Mais ce qui manque à la plupart de nos jolies stations d'eau, c'est la facilité, c'est la rapidité des communications. Ainsi, Tadoussac n'a pas même une route qui mène, soit à l'intérieur, soit sur le littoral ; pas de télégraphe non plus ; les voyageurs qui y arrivent ou qui en partent sont obligés de traverser à la Rivière-du-Loup. Ceux qui vont à Cacouna sont encore tenus de descendre à la Rivière-du-Loup, s'ils viennent par eau, et de faire ensuite cinq milles en voiture[1]. Les voyageurs qui vont à Kamouraska font encore en voiture la même longueur de chemin, à partir de la gare du chemin de fer ; impossible de s'y rendre

dent au loin permettant à l'eau de se réchauffer avant d'atteindre le rivage, et qui sur tout son parcours, offre un chemin facile, doux, uni comme du macadam. // Vous

51 I d'étrangers *cette année, arrivant* de II d'étrangers *venant*, cette 52 I,II aux *places* d'eau 54 I,II la *baie* des 58 I,II que *toutes ces places* prennent 60 I,II mais *elles* sont I avide *de se soulager les poumons de l'air embrasé des villes.* Moi 65 I forment *ainsi* avec 66 I,II choix et 67 I formé. *Les propriétaires d'hôtel ont des projets grandioses : ils lèvent des maisons de cinq cents pieds de longueur avec des cabanons de bain qui seraient comme une armée en bataille le long du rivage.* // Mais 68 I qui *est un obstacle* à I,II jolies *places* d'eau 69 I rapidité, *l'instantanéité, dirai-je bien*, des communications ! Ainsi 70 I n'a *ni chemin de fer, ni chemin de* route qui mène soit 71 I plus ; *le bateau à vapeur n'y vient que quatre fois la semaine, et c'est tout* ; les 74 I à *ce dernier endroit*, s'ils 76 I chemin à

1. Rivière-du-Loup restera le terminus de Grand-Tronc jusqu'en 1876, date d'ouverture de l'Intercolonial, qui reliera désormais Québec à Halifax, via Saint-Jean au Nouveau-Brunswick.

par eau, parce que la marée baissante laisse à sec le rivage sur un mille d'étendue.

*

[212] En face de Kamouraska, à un mille seulement du rivage, s'étendent trois îles qui, tous les jours, reçoivent les piqueniqueurs en chaloupes ; il est fortement question de construire à l'une d'elles un petit quai où viendrait atterrir le bateau à vapeur, et d'y bâtir un grand hôtel pour recevoir les voyageurs qui se rendraient à Kamouraska, soit en chaloupe, soit en voiture, à la marée basse. Si ce projet est mis à exécution, Kamouraska deviendra sans contredit avant peu d'années l'endroit fashionable de la rive sud ; on aura bientôt déserté l'ennuyeux Cacouna qui n'est fait que pour les Anglais du dimanche, et qui ne se corrigera jamais de n'être qu'un étalage stupide d'équipages et de toilettes.

Dans ces endroits marqués par la vanité humaine et où le touriste confiant vient se faire victimer, il est impossible de se procurer à souhait les choses qu'on a dans les plus vulgaires campagnes. On y est habitué aux voyageurs qui posent, non à ceux qui viennent se rafraîchir et goûter les avantages de la villégiature. Or, un de ces avantages, il me semble, un des plus naturels et des plus faciles, serait bien d'avoir du lait et de la crème à discrétion ; eh bien ! c'est précisément ce que vous ne pouvez pas vous procurer dans les hôtels de la fashion ; chez les habitants, vous en aurez autant qu'il en faut pour abreuver toute une famille, et cela pour quelques sous ; dans les grands hôtels, ce n'est pas à prix d'or que vous en aurez de quoi vous détremper le larynx. J'en veux à tous ces superbes établissements qui vous vendent l'ennui bruy[213]ant et la somptuosité tapageuse à des prix fabuleux, sans vous donner pour un centin valant du vrai luxe de la campagne.

---

78 I sur *une distance d'un mille. // Pourtant Kamouraska est le village le plus gai, le plus animé et le mieux peuplé de toute la rive sud. Il y a là une société toute formée déjà et mille moyens de varier les amusements.* // En II sur *une profondeur d'un mille.* // En 85 I,II voiture à 86 I,II à *l'exécution* 88 I sud, on I déserté *ce stupide,* ennuyeux II déserté *le stupide,* ennuyeux I,II ennuyeux *et sec* Cacouna 89 I Anglais *le* dimanche 90 I,II étalage *imbécile* d'équipages 91 I toilettes, *sous prétexte d'être une place d'eau.* // Dans 100 I,II chez *le plus pauvre des* habitants 102 I famille et 106 II un *cent* valant

Malheureux et insensés ceux qui se laissent séduire par ce mensonge brillant ! ils s'en retournent à la ville plus fatigués, plus maigres, plus altérés que lorsqu'ils en sont partis. Avec cela, les enfants, le vacarme, les serviteurs ahuris qui ne savent pas où donner la tête, les arrivées nouvelles de chaque jour qui bouleversent les chambres où l'on vous parque deux ou trois ensemble, la gêne de tous les instants, la nécessité d'être magnifique ou du moins de le paraître, l'impossibilité de prendre des bains à son choix, parce que les grèves sont couvertes à chaque instant du jour d'enfants et de femmes qui y viennent on ne sait pourquoi, croyez-vous que tout cela puisse amuser un vrai touriste ou inspirer un chroniqueur ?

Pour moi, je vais où je puis me mettre en chemise et en pantoufles, et surtout à bon marché. Je rends grâce au ciel de m'avoir fait pauvre afin de pouvoir boire du lait à ma fantaisie. Quand les chroniques m'auront rendu millionnaire, alors je songerai à payer quatre dollars par jour pour épaissir la croûte de mon abrutissement ; mais alors vous n'aurez plus de chroniques.

---

109 I,II s'en *retourneront* à I fatigués, maigres 113 I bouleversent *tout* les I trois, la 118 I cela *peut* amuser 119 I chroniqueur ? *Non, c'est un supplice inconnu de Dante et si le grand poète vivait aujourd'hui, il placerait les places d'eau quelque part dans son enfer.* // Pour 120 I,II pantoufles et 125 I abrutissement, mais

[20]
EN VILLE

MONTRÉAL, 6 SEPTEMBRE.

[214] Enfin j'ai dû à mon tour quitter la campagne.

Ce n'est pas que j'eusse grande envie de revenir à Montréal où il n'y a aujourd'hui que des ingrats ; mais puisque tout le monde y revient, j'en fais autant. Un journaliste est toujours un peu singe ; à force de vouloir contenter toutes les gens, il finit par les imiter. À ce propos, j'élève une protestation, tardive, il est vrai, mais qui n'en est que plus motivée, contre cette théorie absurde, malsaine, inqualifiable, qui veut que l'homme soit un singe perfectionné.

L'homme est un singe non perfectionné.

Donc, en arrivant à Montréal, je suis devenu un ingrat, un vrai Athénien. Les Athéniens, rapporte l'histoire, à force d'entendre tous les jours, à tous les coins de rue, par tous les gamins venus, appeler Aristide le *juste*, Aristide par ici, Aristide par là, « As-tu vu Aristide ? As-tu vu le juste ? » en étaient devenus horriblement agacés.

VARIANTES : I : « Chronique du 'National', *le National*, 9 septembre 1872, p. 2 : l. 4-190 ; « Causerie pour le 'National' », 19 septembre 1872, p. 2 : l. 192-374. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 200-212.

2 I *Chronique du « National » //* <sans date> // Enfin 4 I // *Il y a un bout à rester à la campagne ; on ne peut pas se rustifier indéfiniment pour le plaisir du candidat ministériel de St-Hyacinthe (candidat vaincu, entre parenthèses, comme il le mérite, puisqu'il est un de mes amis). //* Ce II // *Il y a un bout* <ital. : cinq mots> *à rester à la campagne. //* Ce 5 I,II eusse *une* grande 6 I,II mais, puisque 8 I contenter *tout le monde,* il 15 I Athéniens, *ce peuple essentiellement canadien,* rapporte 17 I,II par *ci,* Aristide par 19 I agacés. *L'humanité est nerveuse aussi bien que souffrante, c'est là de la philosophie historique. //* De

De même, les Montréalais, à force d'entendre appeler Sir George Étienne l'homme de fer, l'homme de bronze, l'homme de castille, l'homme d'étain, l'homme de cuivre, l'homme d'antimoine, bardé, blindé, imperméable, *water-proof*, *fire-proof*, coffre-fort, en avaient déjà par-dessus les oreilles, même avant l'émission du *writ* électoral[1] et le manifeste de Médéric Lanctot[2] que [215] je ne peux comparer qu'à une soupe au macaroni. Si le procédé Viger[3] avait été connu plus tôt, on aurait coulé Sir George Étienne d'un seul jet. Il y a heureusement la mine de fer titanique de Saint-Urbain qui est inépuisable. La *Minerve* aussi est ingrate pour n'avoir pas ajouté à sa nomenclature de métaux : « Sir George, l'homme de fer titanique, ou l'homme titanique de fer », peu importe ; pourvu que titanique y soit, c'est le principal.

Renverser un homme métallique, quelle épaisse ingratitude ! C'est là la *grande noirceur*, prédite par la *Minerve*. En effet, il faut avoir pour cela l'âme noire...., noire comme du vrai *cirage*. Si ce triste calembour peut me valoir un sourire sur la lèvre impassible de l'élu de Jacques-Cartier, je demande qu'on m'élève une colonne d'argent massif. En fait de métaux, je ne suis pas difficile ; tous les hommes n'ont pas la chance de venir au monde en

24 I,II avant *l'émanation* du 28 I,II Étienne *en acier*, d'un 29 I,II de *St. Urbain* qui 33 I principal, *car, pour du fer, il est bien entendu qu'il y a en a toujours.* // Renverser 35 I la *grande noirceur*, <rom.> prédite 36 I vrai *cirage* <rom.>. *Encore un peu que je faisais un calembour sur l'homme en fer de gueuse.* Si ce calembour

1. Bref d'élection.

2. Médéric Lanctot, *Association du Capital et du Travail. Par le président de l'Association des ouvriers du Canada*, Montréal, John Wilson, 1872, 46 p. Médéric Lanctot (1838-1877), fils d'Hippolyte Lanctot, déporté en Australie pour sa participation à la rébellion de 1837. Rédacteur au *Pays* en 1859, il épousa Agnès Doutre, la sœur de Joseph Doutre, en 1862. Adversaire acharné de la Confédération, il se présenta contre G.-É. Cartier dans Montréal-Est en 1867. Fondateur de journaux : *l'Union Nationale*, *l'Indépendance Canadienne*, *l'Idée nouvelle* et *l'Impartial*, et de la *Grande Association* (1867), qui regroupait vingt corps de métiers.

3. Louis Labrèche-Viger (1824-1872), journaliste (collaborateur de *l'Avenir* et du *Pays*), membre de l'Institut canadien, adversaire de la Confédération. Après 1867, il quitta la politique pour s'intéresser de plus en plus à la métallurgie et à l'exploitation des mines de fer de la rivière Moisie. Il fit la découverte, à Québec, du sable magnétique dont il révéla l'importance pour l'économie du pays et inventa le procédé de fabrication de l'acier auquel son nom fut rattaché. Voir *le National*, 11 mai 1872, p. 3.

fer battu..... ; et, puisque les colosses monopolisent le bronze, moi, petit, je me contente de l'argent.

*

Je m'explique enfin cette adhérence que rien ne pouvait entamer, cette cohésion, cette affinité de Sir George Étienne avec le Grand-Tronc : c'était un homme de fer ! S'il y a de l'ingratitude à trouver cette explication, je m'en décharge sur la *Minerve* qui me l'a inspirée ; mais cela n'empêche pas mes concitoyens d'être bien noirs pour avoir repoussé l'auteur du *drill shed*[a].

[216] Dans un article de la *Minerve*[4] que j'ai lu et relu bien des fois depuis jeudi dernier, il est question de plusieurs grands hommes, victimes de l'ingratitude populaire, lesquels grands hommes, tels que Mirabeau, Wellington, etc., ... ont toutes les ressemblances possibles avec Sir George Étienne. Après avoir fait ce rapprochement qui naît de lui-même sous la plume, la *Minerve* ajoutait avec un accent douloureux :

> Sir George a été sifflé, hué à Montréal, alors qu'il se disposait à grossir encore la liste déjà considérable des bienfaits dont il a doté la ville.
>
> Il a pu entendre, lui aussi, vociférer dans la rue : « la grande trahison de Cartier ! » On ne lui a épargné ni les injures, ni les violences, ni les menaces. Que cela ait chargé son cœur d'amertume, c'est dans l'ordre ; que cela l'ai étonné outre-mesure, non, car tout homme public doit compter sur l'outrage de ceux qu'il a servis ; que cela l'ait dégoûté, découragé et éloigné à tout jamais de l'arène politique, non encore, car Sir George possède une *âme de bronze*, que l'ingratitude populaire ne fera pas *dévier de sa route*.

On ne manie pas le bronze comme on veut ; c'est un métal pesant ; on ne peut pas à discrétion le faire aller de droite ou de gauche. Il ne suffit pas d'être ingrat pour déplacer un baronnet en métal ; il faut absolument qu'il y ait eu de plus des raisons d'une très-grande force et une impulsion formidable donnée à la répugnance publique.

a. Édifice ridicule qu'on avait construit à Montréal pour les exercices des volontaires.

41 I battu...., et 48 I,II <sans note> 57 I doté *cette* ville 66 I pas *dévier de sa route.* <rom. : quatre mots> // On 68 I,II droite *et* de 72 I publique. On

4. *La Minerve*, 5 septembre 1872, p. 2.

On n'est pas ingrat pour le seul plaisir de l'être. S'il en était ainsi, il y a déjà longtemps que les Montréalais se seraient payé cette jouissance ; pour moi, voilà bien certainement douze ans que je suis ingrat envers Sir George, sans que cela m'ait donné toutes les joies de la terre. Malheureusement, nos concitoyens [217] se sont prononcés sur le tard, et cela a donné le temps à Sir George de « grossir » la ville de ses bienfaits.

Je trouve, par ma part, que d'avoir retardé pendant vingt ans l'explosion de son ingratitude, c'est encore montrer diablement de reconnaissance[5]. Que Sir George, après cela, persiste encore à rester dans la vie publique, quand il en est si épouvantablement repoussé, et qu'il veuille encore nous « grossir » de ses bienfaits, lorsqu'évidemment la reconnaissance nous est à charge, qu'il ne soit pas encore éclairé par ce verdict foudroyant de toute notre grande ville, cela prouve qu'il a non seulement une âme de bronze, mais encore une tête de cyclope, et qu'il ne voit que d'un œil, de cet œil avec lequel il n'a fait que se contempler lui-même toute sa vie durant.

*

Maintenant, Sir George est prévenu ; nous sommes ingrats. S'il veut encore, malgré cet avertissement, se faire élire quand même, c'est donc qu'il y trouve son compte et qu'il a bien plus en vue sa propre personne que celle des Canadiens qui n'en veulent plus. Je crois, du reste, que c'est là tout le secret de la vie publique de Sir George et de ces énormes bienfaits dont il nous a surchargés.

Voyons un peu, faisons du raisonnement. Ne semble-t-il pas, en somme, que le métier d'un homme public est de faire des actes publics et de travailler pour le comté ou la ville qui l'élit ? On ne l'envoie pas en chambre uniquement pour chanter

73 I l'être. *Sans cela,* il 74 I,II déjà *vingt ans* que 79 I,II de grossir la I bienfaits. Je 84 I,II nous grossir de 94 I,II des *canadiens* qui 99 I pas *que c'est son métier, en somme, à un homme public,* de

5. En 1872, G.-É. Cartier fut défait dans Montréal-Est par Louis-Amable Jetté, qui l'emporta avec une majorité de 1300 voix. Cette défaite – surprenante – de l'homme politique le plus important du Canada avec MacDonald, s'explique partiellement par l'hostilité que lui portaient non seulement les Libéraux et les « Nationaux », mais également les Ultramontains. Voir Brian Young, *George-Étienne Cartier,* p. 176.

« Vive Ottawa, la capitale des Canadas ». Dès lors que je vous élis et [218] que vous me servez bien, nous sommes quittes. Mais que dire d'un homme qu'on élit malgré tout pendant vingt ans, qui vous sert très-mal, et qu'on ne renvoie qu'à la fin de sa carrière, lorsqu'il n'est plus capable de rien ? Il me semble que si quelqu'un doit avoir de la reconnaissance, c'est bien Sir George, et que si quelqu'un a montré une profonde ingratitude, c'est bien lui pour ses électeurs. Leur avoir donné un *Drill Shed* et fait à peu près deux mille discours horribles, incompréhensibles, intraduisibles, irrépétables, et cela pour les remercier de l'avoir élu pendant un quart de siècle, c'est non-seulement la plus noire des ingratitudes, mais encore le plus odieux des forfaits ! ! !

Maintenant, qu'il soit pénible, douloureux même, de renvoyer de la scène politique, à la fin de sa carrière, le baronet malade[6], après trente ans de services publics et surtout privés, et surtout grand-tronqués[b], je ne dis pas ; mais à qui la faute ? Pourquoi a-t-il persisté à être ingrat envers nous ? Après tout, que diable ! nous ne sommes pas pour nous sacrifier indéfiniment.

Le Parlement n'est ni un hôpital, ni un asile, et s'il fallait y envoyer tous les infirmes, tous les ramollis, sous prétexte qu'ils ont soixante ans et qu'il est difficile, à leur âge, de rompre avec de vieilles habitudes, nous en verrions de belles ! Ce ne serait pas une Législature que nous aurions, mais un musée de fossiles, une collection antédiluvienne, une exhibition vivante de toutes les infirmités humaines. Ce n'est pas avec cela [219] qu'on fait des lois ni qu'on établit ses droits à l'admiration.

b. Allusion à la dépendance complète dans laquelle se trouvait Sir George vis-à-vis la compagnie du chemin de fer « Grand-Tronc »[7].

---

110 I,II incompréhensibles *dans aucune langue,* intraduisibles 118 I,II <sans notes en bas de page> 120 I diable, nous 129 I établit *les terminus de chemins de fer.* // Je

---

6. G.-É. Cartier souffrait du « mal de Bright », maladie considérée à l'époque comme incurable. Les premières manifestations se déclarèrent en 1871 : enflure des pieds et des chevilles après un effort prolongé (*ibid.*, p. 183).

7. La Compagnie du Grand-Tronc, dont la charte datait de 1852, s'était attaché des hommes politiques à titre d'actionnaires, d'administrateurs ou d'avocats, comme Étienne-Pascal Taché, Galt et George-Étienne Cartier. La carrière politique de ce dernier est liée à l'essor du Grand-Tronc et du Séminaire de Saint-Sulpice, dont Cartier était l'ancien élève et l'avocat (*ibid.*, p. 159).

Je compatis de toutes mes forces à la douleur de Sir George, mais je ne puis oublier pour cela les vingt années de souffrances qu'il nous a imposées ; et ce n'est pas une raison, parce que nous avons trouvé aujourd'hui le remède, de faire comme si de rien n'était et de recommencer pour vingt années de plus, en supposant même que l'hydropisie[c] soit un « bienfait public ».

*

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, organe des électeurs en fil de laiton, s'inspirant des articles métalliques de la *Minerve*, a publié ces jours derniers un écrit prodigieux, unique, labradorien, tout ce qu'il y a de plus boréal ; les mots me manquent, il faudrait en chercher dans la lune.

Ainsi débute l'écrit en question du *Courrier de Saint-Hyacinthe*[8] :

AVEUGLEMENT ET INGRATITUDE

L'histoire rapporte qu'un jour, lorsque tous les Grecs s'étaient réunis pour proposer la peine de l'ostracisme ou du bannissement contre un de leurs plus célèbres compatriotes, Aristide, *dont ils étaient jaloux de la gloire* .....

Dont ils étaient jaloux de la gloire ! À cette phrase, l'ingratitude me prend ; je continue, parce que je serais capable de méconnaître toutes les jouissances dont *j'ai été grossi* par le *Courrier* en le lisant.

« Le lecteur voit sans doute où je veux en venir », ajoute le *Courrier* (c'est bien clair). « L'antique terre [220] des Hellènes n'a pas gardé le *monopole de la jalousie* »... « C'est cela ! » s'est dit le *Courrier*, dans un moment d'inspiration, « si j'introduis le *mono-*

c. Sir George souffrait alors de l'hydropisie.

135 I <Pas de note> I,II un bienfait public. // Le 141 I lune. « *Il y a du bœuf* » *dans cet écrit, n'en déplaise au candidat évincé de St. Hyacinthe pour qui je donnerais mon sang, et qui me paie en échange des petits dîners à la Maison Dorée, le seul restaurant où l'on mange* <ital.> *dans Montréal ; partout ailleurs on se bourre, excepté chez Isidore qui tient l'hôtel Richelieu, rue St. Vincent, et qui a un cuisinier français, titanique, ...pas en fer. // Or donc, ainsi* débute 151 I dont *le Courrier* <ital.> m'a *grossi* <rom.> en II dont *le Courrier m'a grossi* <ital. : quatre mots> en 153 I,II venir, ajoute 154 I,II clair). L'antique 155 I cela, s'est II cela ! s'est 156 I d'inspiration, si II d'inspiration ? Si

8. *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 5 septembre 1872, p. 2.

pole de la jalousie dans mon article, d'abord c'est très saisissant comme expression, et ensuite, au point de vue des manufactures canadiennes, ça me ménage une transition habile pour arriver à la protection[9] et ensuite à Sir George ». En effet, le *Courrier*, ayant trouvé le joint, s'écrie : «*Cette misérable passion est venue s'implanter sur le sol canadien.....* » la jalousie qui s'implante *sur* le sol ! hein ! Voyez-vous comme ça vient bien et comme chaque chose est à sa place ?

En signalant à mes concitoyens des articles de ce goût et de cette langue, je crois faire assez pour mon pays et mériter d'être élu jusqu'à la fin des siècles.

Quand je vous dirai maintenant que la lecture des journaux conservateurs est, depuis une quinzaine de jours surtout, la source des plus ineffables jouissances en même temps qu'une expérience à bon marché des profondeurs que peut atteindre la bêtise humaine, je ne pense pas m'avancer trop et je reste convaincu que l'ingratitude est, à côté de cela, encore une noble passion, qu'elle s'implante ou non sur le sol.

De tous les grands bienfaits dont Sir George nous a grossis, le plus important, à mon sens, est celui de nous avoir ramenés à l'âge de fer, qu'il ne faut pas confondre avec l'âge d'innocence, celui du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. Tous les métaux ne se res-

---

160 I George. » *Et, en* effet 162 I,II implante *dans* le 164 I place ? // *« Depuis vingt-cinq années, un homme n'avait vécu que pour son pays ; il avait renoncé aux plaisirs du foyer domestique, dépensé sa fortune, épuisé sa santé en travaux et en veilles continuels. Il ne reculait devant aucun obstacle, il bravait toutes les difficultés quand il s'agissait de l'honneur et des intérêts de la patrie. Aussi son nom était-il connu et respecté jusque par delà les mers, et avec lui le nom des canadiens-français. Mais l'ingratitude a soufflé dans le cœur d'un certain nombre de ces hommes qui font les révolutions. Encouragés par le geste de l'anglais des autres provinces et de l'Américain de la république voisine qui, comme d'autres Tarquin abattant la tête des pavots les plus élevés, les excitaient à agir de même, ils se sont dit : « Faisons-le disparaître ». Et le peuple, ou plutôt une partie des habitants de quelques villes, aveuglés par les paroles mensongères de certain coryphée de la démagogie, ont trépigné de joie au bruit de la chute du colosse,* <ital. : sept mots> *comme le disait un de ces histrions. »* // En 172 I trop, et 174 I,II non *dans* le 175 I nous *ait* grossis 176 I,II important à 177 I l'âge *d'or, ou l'âge* d'innocence, *qui est* celui

9. La crise économique, qui va durer une bonne partie des années 1870, incitera certains Conservateurs et Libéraux québécois à proposer des remèdes diamétralement opposés : les premiers réclameront des mesures protectionnistes visant à protéger les industries locales, notamment celle de la chaussure ; les seconds – comme Buies – défendront au contraire la thèse du libre-échange, thèse qui en toute logique, s'inscrivait dans la perspective de l'annexionnisme.

semblent pas, quoique Sir George les ait réunis tous dans sa seule personne, comme dans un immortel laboratoire pour l'instruction des chimistes reconnaissants. Si nous avons pu méconnaître un pareil homme, c'est que notre [221] éducation a toujours été mal faite ; on n'enseigne pas la métallurgie dans les collèges et les écoles du Bas-Canada, ou du moins, on n'en enseigne pas assez pour rendre les élèves capables de mesurer tout ce qu'il peut y avoir de bronze dans une âme humaine ou d'aluminium dans les bienfaits dont on grossit une population.

Tout est à refaire en ce sens ; et tant que nous ne serons pas plus forts sur les métaux que nous le sommes, nous serons éternellement des ingrats.

*

16 septembre.

Tantôt à Kamouraska, tantôt à la Malbaie, tantôt aux Éboulements, tantôt à Rimouski, puis à Montréal, aujourd'hui à Québec, j'ai rasé de mon aile toutes les plages, et maintenant, las, tirant la patte, avec des cors aux pieds, avec des mains et un visage brûlés par les vents et le soleil, je suis venu m'abattre de nouveau sur le glorieux rocher d'où Frontenac envoya ses boulets rouges à l'amiral Phipps[10], et d'où reste encore à « être tiré par une main canadienne le dernier coup de canon pour la domination anglaise en Amérique »[d].

d. Sir Étienne Pascal Taché avait déclaré en plein Conseil Législatif que « le dernier coup de canon tiré du haut de la citadelle de Québec le serait par un Canadien-français pour le maintien de la domination anglaise en Canada »[11].

---

179 I tous, dans 191 I titre : *Causerie pour le « National. » //* <sans date> *// « A la Campagne, Chronique, Causerie, » tout cela provient de la même source et est la même chose au fond, quoique très varié dans la forme. //* Tantôt 198 I d'où *le dernier coup de canon pour la domination anglaise en Amérique reste encore à être tiré par une main canadienne. //* Mais II à «*tirer* par 200 I,II <sans note>

---

10. L'amiral Phipps, commandant de la flotte anglaise, envoya le 16 octobre 1690 un officier britannique à Québec sommer la ville de se rendre. Frontenac lui répliqua : « Je vais répondre à votre maître par la bouche de mes canons ; qu'il apprennne que ce n'est pas de la sorte qu'on fait sommer un homme comme moi. » Voir F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 387.

11. Sir Étienne-Pascal Taché (1795-1865), président du Conseil législatif (1856) et Premier ministre (1864), prononça en faveur de la nouvelle loi de la milice un discours retentissant au cours duquel il déclara : « Le dernier coup de canon tiré pour le maintien de la puissance anglaise en Amérique le sera par un bras canadien. » Voir *DBC*, t. IX, p. 857.

Mais partout, en quelque endroit que se portent mes pas, partout me poursuit le fantôme de l'homme de bronze ; il se dresse devant moi avec des yeux flamboyants comme des creusets et une haleine brûlante comme le souffle des forges. Dieu ! quel éternel cauche[222]mar se sont préparé les électeurs de Montréal ! Ils ne savaient pas que chacun de leurs votes allait retentir dans les siècles comme le cri du remords et comme le glas funèbre de notre nationalité. Oui, sans Sir George, tout est fini, tout a sombré, peuple, institutions, histoire, avenir, dans le naufrage où il s'est englouti. Il n'y avait qu'un homme, un seul qui pût porter le poids un peu lourd des destinées de toute une race, et cet homme est tombé comme une grosse cloche sur la tête d'un bedeau.

> « Chose étrange ! (dit l'*Écho de Lévis*) » ce *coup* qui devait, *dans le calcul* (quel français) de ses ennemis, frapper Cartier à mort et lui enlever du *coup* son prestige et sa force, a créé en sa faveur un élan spontané d'irrésistibles sympathies et l'a consacré, pour le reste de ses jours, l'idole du peuple. *Ils* (Qui, *ils* ?) ont voulu l'humilier, et, pour le venger, *on* (Ils ... on ! ... c'est à n'y rien comprendre) l'appelle et on l'appellera avec orgueil : «*Le vaincu du 28 août*[12]. »

Oui, en effet, ce sera là une grande, superbe et terrible vengeance que de se faire appeler le « vaincu du 28 août ». Quand ce vaincu aura, quel que soit le métal qui le compose, payé, comme tous les hommes, son tribut à l'implacable nature, quand on aura mis l'*idole du peuple* dans un cercueil de bronze, il en frémira d'aise au fond de sa tombe ; ses os tressailleront d'une joie inconnue ; et lorsque, parfois, son spectre, agité d'un souvenir horrible, se dressera pâle, effaré, grelottant dans son suaire, appelant ses voteurs, et qu'il cherchera ses fidèles disparus, une voix, partant des rives de Lévis, lui criera pour le venger : « Sois tranquille, George Étienne, tu es le « vaincu du 28 août ! »

---

201 I,II quelque *part que fuient* mes 202 I bronze : il 209 I dans *ce* naufrage 214 I,II Lévis,) <ital.> ce I,II devait, *dans le calcul* <rom. : trois mots> de 215 I mort, et 218 I,II peuple. *Ils* <rom.> ont 219 I,II venger, *on* <rom.> l'appelle 222 I,II Quand *il aura, comme tous les hommes, quel que soit le métal qui le compose, payé* son 227 I inconnue, et 229 I voteurs et

12. *L'Écho de Lévis*, 9 septembre 1872, p. 2.

Il n'y a pas de mânes qui résistent à un nom pareil, [223] et si, vraiment, la vengeance est le plaisir des dieux, il y a là de quoi rendre tout le monde fou de joie dans l'Olympe.

Mais si c'est un plaisir ineffable pour Sir George d'être appelé le *vaincu du 28 août*, qu'est-ce que cela doit donc être pour M. Jetté qui est le *vainqueur* de la même date ? Il faut reculer ici les bornes de la jouissance humaine et imaginer des raffinements qui ne peuvent se traduire dans aucune langue. Être vaincu le 28 août, c'est tout ce qu'un homme peut désirer ; mais être vainqueur ce même jour-là, c'est se lancer à pieds joints dans le troisième ciel et s'ébaudir avec les Séraphins.

Malgré tout ce qu'il peut y avoir pour Sir George de délectable à se faire appeler le *vaincu du 28 août*, moi qui me contente de jouissances purement humaines, je trouve qu'il n'y a rien de comparable à celles que donne en ce moment la lecture des journaux conservateurs. Écoutons encore l'*Écho de Lévis* qui me fera mourir d'allégresse :

> « Sans la défaite qu'il vient de subir à Montréal, Sir George E. Cartier n'eut peut-être jamais deviné la nature et la force du sentiment public à son égard. L'injustice de ses ennemis, l'ingratitude d'une portion trop considérable de ceux qui auraient dû mieux reconnaître ses services, hâteront le jugement de l'*histoire* sur le compte de cet homme, dont la renommée jettera dans l'ombre tous les noms les plus marquants de notre *histoire*. Sa grande figure *apparaîtra maintenant à cette nouvelle auréole*
> .....

Et Jacques Cartier, et Champlain, et d'Iberville, et Frontenac, et Montcalm, et Papineau, tout cela, c'est de la pâtée, des objets confus, jetés dans l'ombre. [224] Pardieu ! mes amis conservateurs, si vous nous trouvez ingrats pour méconnaître Sir George tout seul, qu'êtes-vous donc, vous autres, pour dédaigner de si grands noms ? À l'ingratitude ne joignez-vous pas

---

236 I,II Mais, si I,II Sir *Etienne* d'être 254 I,II de l'*histoire* <rom.> sur 256 I,II notre *histoire* <rom.>. Sa 257 I auréole <ital.>, *et l'on dira qu'il n'a rien manqué à sa gloire, puisqu'il a fait assez de bien, pour voir s'ameuter contre lui la foule de gens qui ne donnent leurs faveurs qu'à ceux qui flattent leurs passions et leurs mauvais instincts.* » // Et 261 I,II l'ombre ! Pardieu 262 I ingrats *de* méconnaître

quelque peu de bêtise, tout ce qu'il vous en reste encore, après en avoir tant consommé ? Mais, continuons à savourer l'*Écho* :

> « Sir George, dit-il, malgré cet échec, malgré les brutalités *dont on l'a assailli*, alors qu'il ne pouvait lui-même descendre dans l'arène, malgré la trahison d'un certain nombre que le dépit poussa à faire cause commune avec ses ennemis, malgré les calomnies, les fausses représentations, est resté le grand homme d'état, le grand patriote, l'intrépide défenseur de nos droits religieux et politiques, l'homme enfin qui, depuis vingt ans, personnifie la véritable politique nationale, celle qui consiste à réunir en un faisceau les intérêts bas-canadiens pour résister à l'oppression étrangère. »

Je ne sais pas quels peuples étrangers peuvent vouloir nous opprimer à ce point, et j'ai beau chercher dans l'histoire, je ne vois que l'Angleterre, cette Angleterre dont sir George s'est fait le plus opiniâtre adorateur, l'Angleterre qui l'a *siré*[e], *compagnonné*, *baigné*, que sais-je encore ? Ah ! une idée me vient. C'est de l'oppression haut-canadienne qu'il s'agit peut-être. Mais on nous avait tant assuré que la confédération avait surtout pour objet de détruire à tout jamais la prépondérance de la province-sœur, d'enlever à l'Ontario son droit à la représentation basée sur la population[13], que je ne vois pas qu'on puisse se plaindre d'être opprimé, quand sir George a vaincu toutes les oppres[225]sions ! Sans doute, c'est une belle profession que celle de défendre les opprimés, mais lorsqu'il n'y a pas d'oppresseurs, c'est exposer en pure perte sa *grande figure apparaissant à une nouvelle auréole.*

e. Sir George avait été fait compagnon du « Bain », une espèce d'ordre anglais.

---

267 I,II brutalités *dont on l'a assailli* <rom. : quatre mots> alors 270 I les *malveillances*, *les* calomnies 271 II représentations est 273 I qui depuis vingt ans personnifie 277 II et, j'ai 278 I que l'Angleterre dont 279 I l'a *siré*, *compagnonné*, *baigné* <rom. : trois mots>, que I,II oppressions. Sans 279 I,II <sans note> 284 I,II à Ontario 285 II population que 287 I Mais, on

---

13. Le régime de l'Union avait été fondé sur le principe de l'égalité parlementaire du Haut et du Bas-Canada, à une époque où le Bas-Canada (le Québec) avait l'avantage démographique sur le Haut-Canada (l'Ontario). Quand l'Ontario se trouva plus riche et plus peuplé que le Québec vers la fin des années 1860, il réclama alors une modification aux règles du jeu, soit la « Representation by population », souvent abrégée en « Rep. by Pop. », et traduite en français par « Représentation basée sur la population ».

Le *Constitutionnel*, de qui l'on pouvait attendre mieux, tourne la manivelle à son tour et se fait l'écho de l'*Écho*.

> « Aux yeux des hommes, dit-il, qui veulent juger les choses sans passion, sans parti pris, la carrière politique de sir George est une des plus belles que l'on puisse *rencontrer*. L'histoire impartiale, ce juge froid et tardif, lui rendra justice un jour. L'histoire dira que cet homme d'une activité extraordinaire n'eut qu'une passion dans sa vie : servir son pays avec honneur. L'histoire dira surtout qu'il a passé quinze ans de sa vie *à côté de la caisse gouvernementale* et que jamais on n'a pu l'accuser de faire usage de sa position politique pour favoriser ses intérêts pécuniaires[14]. »

Rencontrer une carrière n'est pas absolument de la plus pure linguistique. – Une carrière ne se rencontre pas sur le chemin comme un électeur décidé à faire acte d'ingratitude. Je voudrais, pour ma part, que les seuls hommes au monde qui aient du sentiment et de la reconnaissance sachent au moins l'exprimer, que ceux qui ont fait de sir George le pilier de la nationalité canadienne, ne le démolissent pas par leur style ; mais on ne peut pas tout avoir. La gratitude, paraît-il, est un sentiment exclusif, et, lorsqu'on est reconnaissant, on oublie la syntaxe.

Mais voyez où l'on en est réduit pour prôner l'homme de bronze ; on l'adule parce qu'il a passé *quinze ans de sa vie à côté de la caisse gouvernementale sans qu'il ait profité de sa position pour favoriser ses intérêts pécu*[226]*niaires*. Cette louange ne laisse pas d'alternative. Ou l'on est un croquant, un fripon, ou l'on a tout simplement fait son devoir en ne prenant pas pour soi l'argent du public. Cette vertu me paraît facile, d'autant plus qu'elle est contrôlée.

Ce que j'admire, ce qui me gonfle d'étonnement, c'est qu'un homme qui a eu, pendant de si longues années, la direction d'un pays, ne soit entouré que de braillards et n'ait pas prévu qu'il était mortel. Est-il rien de plus humiliant que de se voir réduit à n'être plus rien parce qu'un homme disparaît de la

---

291 I mieux, *parce qu'il est rédigé par un homme intelligent*, tourne 297 I homme, d'une activité extraordinaire, n'eut 298 I,II honneur. » L'histoire 306 I reconnaissance, sachent 310 I et lorsqu'on 321 I,II ne *se* soit 322 I était *immortel*. Est-il

---

14. *Le Constitutionnel*, 9 septembre 1872, p. 2. *Le Constitutionnel* est un journal conservateur trifluvien (1868-1884) qui, comme son nom l'indique, défend la nouvelle constitution de 1867. De ton modéré, pragmatique, il manifeste de l'intérêt pour les questions économiques.

scène politique ? Est-il une condamnation plus honteuse de la carrière d'un chef de parti et comment veut-on maintenant que nous ne soyons pas écrapoutis par le premier *oppresseur* venu, puisque vingt années de pouvoir n'ont produit que des impuissants et des pleurnicheurs ? Quoi, pas un homme, pas un seul pour remplacer le dieu d'argile qui, en un jour, a vu ses autels déserts et son temple écroulé sous un souffle ! Deux générations passives, obéissantes, avaient été formées dans l'adoration muette et dans un fétichisme aveugle qui ne laissait plus de ressource à l'intelligence ni d'espoir à la pensée. Tout s'était effacé, courbé, pour ne laisser debout qu'un fantôme revêtu de toutes les apparences de la force.

Autour de lui il avait fait le vide, repoussé toutes les capacités, découragé tous les talents, sans songer qu'il faut avoir à soi le lendemain et commander le temps, qui n'obéit à personne, pour se décréter immuable. Aussi, lorsque le glas funèbre a sonné, sir George s'est-il trouvé seul en présence de l'*Écho de Lévis* qui le venge en l'appelant vaincu, du *Constitu*[227]*tionnel* qui le loue de n'avoir rien volé, et de la *Minerve* qui le livre aux expériences des métallurgistes. Dressez des autels maintenant, élevez des colonnes à ces hommes-là, et asseyez-vous dessus.

*

Dès que sir George aura disparu entièrement, le silence, un silence de plomb se fera sur lui, et, pour ma part, je souscrirai volontiers pour qu'on lui élève un monument, n'importe où, n'importe de quoi. Mais tant qu'il restera sur la scène politique, je le poursuivrai sans relâche du souvenir du véritable grand homme d'État canadien dont il n'a pas craint de souiller le noble repos, qu'il a outragé et vilipendé sur tous les tons, de M. Papineau dont la gloire majestueuse et calme, bien différente du fracas du petit *sir*, ne faisait qu'irriter son envie et gonfler son venin.

C'est pour avoir jeté l'outrage à la plus pure, à la plus élevée de nos illustrations nationales, qu'il tombe aujourd'hui dans la boue si longtemps pétrie de ses propres mains, qu'il tombe

---

325 I parti, et 340 I,II sir *Etienne* s'est-il 343 I Dressez-*moi* des autels maintenant, élevez-*moi* des colonnes *pour* ces 345 I sir *Etienne* aura 347 I lui *passe* un 351 I vilipendé, *lui et sa cohorte*, sur 353 I,II petit *sir* <rom.>, ne 356 I nationales qu'il

honni, conspué, repoussé par ses propres compatriotes qu'il avait voulu, avant tout, faire anglais comme il l'était lui-même, et qu'il n'a jamais servis qu'au point de vue de la politique impériale.

*

On dit que sir George veut se chercher des électeurs dans le Manitoba[15], c'est la dernière ressource d'une fortune politique à tout jamais détruite. Les Manitobains en seront probablement peu flattés et trouveront de mauvais goût qu'on leur fasse jouer le rôle de [228] bouche-trous dans la Confédération, de cheville dans la charpente du puissant édifice.

Il y a dans le Manitoba quatre comtés dont l'un compte 21 voix. Concevez-vous l'ébahissement des braves gens de ce pays en voyant le grand chef, à qui ils croient le Canada appartenir tout entier, le grand, le vaste, l'incommensurable vaincu du 28 août, leur demander un asile dans leurs chétives retraites !

Et maintenant apprenez, *sirs*, métis, Montréalais et autres.

Nunc erudimini[16].

---

359 II lui-même et 362 I,II chercher *un siège* dans Manitoba 368 I,II dans Manitoba 369 I voix. *Voyez*-vous 370 I chef à 372 I août leur 373 I,II apprenez, *sires*, <rom.> métis *et montréalais.* // Nunc <ital.>

---

15. Après sa défaite dans Montréal-Est (voir *supra*, n. 5), G.-É. Cartier se présenta dans le comté de Provencher, au Manitoba, où Louis Riel affrontait le procureur général Henry Clarke. Mgr Taché obtint le retrait de Louis Riel et Cartier fut élu par acclamation, le 14 septembre 1872, sans même se présenter une seule fois devant ses électeurs.

16. « Et *nunc* reges, intelligite ; *erudimini*, qui judicatis terram » (et *maintenant*, rois, comprenez ; *instruisez-vous*, vous qui décidez du sort de la terre). Paroles du Psaume II, 10, citées par Bossuet dans son oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

20 SEPTEMBRE.

[228] « Il y aura des pluies, des grincements de dents et du vent de nord-est durant toute l'éternité. Et le vent de nord-est ayant soufflé pendant quarante nuits et quarante jours, tous les Québecquois auront le rhume de cerveau et le nez comme une citrouille. » (Paroles de l'Apocalypse, chapitre II, livre X^e^.)

Cette prédiction s'accomplit à la lettre ; peut-être que les impies de la *Minerve* n'en croiront rien, mais les Québecquois qui, depuis une semaine, ont les deux mains pendues à leur nez comme à une navette qu'ils tordent, savent qu'il n'y a plus de raison pour que ça finisse et qu'ils iront dans l'autre monde en éternuant. Jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu pareille boue ; les pavés ont disparu et la ville est un cloaque. Si Québec n'était pas un promontoire, il serait englouti. On dit que les patates pourrissent dans la terre ; c'est bien le moins ; les maisons elles-mêmes pourrissent, [229] l'eau y suinte par tous les toits dans toutes les mansardes et, de là, arrive dans le nez qui sert de dalle. C'est un spectacle inouï que cinquante mille âmes se mouchant à la fois pendant toute une semaine.

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 25 septembre 1872, p. 2 : l. 3-150 ; « Chronique du 'National' », 10 octobre 1872, p. 2 : l. 152-307. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 213-223.

2 I *Chronique du « National » //* < sans date > *//* « Il y 6 I et *des nez comme des citrouilles.* (Paroles de *XXX*, chapitre 12 I qu'ils *vont* dans 13 I,II vu *pareil déluge*, pareille 16 I moins, les 18 I mansardes, et de là arrive

Ce qui m'étonne, c'est que plus le nez se vide, plus il grossit ; c'est donc un réservoir infini qu'une tête humaine et il n'y aurait pas de melon plus juteux au monde ! Connaissez-vous rien de plus humiliant qu'un rhume de cerveau ni rien qui témoigne mieux de la faiblesse humaine ? Être pris tout à coup d'un éternuement obstiné, opiniâtre, et être obligé d'y céder sans relâche, c'est tout ce qu'il y a de plus irritant et à la fois de plus instructif. La philosophie du nez, quelle découverte ! et, comme presque toutes les grandes découvertes, elle sera due à un accident. Je mets en fait qu'un nez qui éternue, c'est tout un monde d'illusions envolées et que l'homme, le roi des animaux, en devient le plus bête avec le coryza. De là je conclus que le rhume de cerveau est une affection essentiellement nationale.

Comment après cela bâtir des théories sur cet organe si nécessaire à la sécrétion cérébrale ? Que va devenir la nasomancie, science chérie de M. Bué, devant ce déluge qui confond tous les nez dans un seul type, celui de la pomme cuite ? Avant les pluies torrentielles qui ont changé la ville en un vaste égoût collecteur, il y avait encore, même à Québec, des nez qui faisaient rêver et des nez de rêveurs ; maintenant il n'y a plus que des nez de pochards endurcis.

*

Renifler sans cesse était autrefois l'indice d'un caractère moqueur et caustique ; aujourd'hui, n'allez pas [230] croire que votre interlocuteur, lorsque vous le verrez renifler, se moque de vous ; mais éloignez-vous tout simplement de deux ou trois pas. Dire que nous voilà au vingt septembre, au mois des fruits, de la moisson et du feuillage doré, et que la pluie n'a fait que tomber, tomber sans cesse depuis le huit ! Douze jours d'arrosage consécutif, de clapotage et de crottage ! Et remarquez que nous habitons une ville où il n'y a pas de pavés, une ville qui devient un marais à la première pluie et dont on laisse s'entasser la boue depuis l'époque de la conquête. On a commencé au mois de juin à paver la rue Saint-Jean, principale artère de la haute-ville ; cent cinquante pieds de macadam ont été couchés et mainte-

21 I plus *il en sort du nez*, plus 22 I,II n'y *a* pas 27 I a *au monde* de 28 I découverte, et comme 31 I envolées, et 32 I bête *en face du* coryza I là, je 37 I cuite. Avant 45 I vous, mais 46 I,II septembre, *ce* mois 47 I que *l'eau* n'a 50 I pavés, qui 53 I à *vouloir* paver I haute-ville : cent 54 I couchés, et

nant l'ouvrage est suspendu. À la basse ville, les goëlettes viennent ancrer sur les trottoirs et chargent ou déchargent leurs cargaisons à domicile.

Là où se trouvaient les quais, il y a quinze jours, les navires jettent maintenant la sonde ; avant-hier, un bateau de la compagnie Richelieu, le *Montréal*, je crois, a dû mouiller au pied de la citadelle et débarquer ses passagers au moyen de poulies ; tout le trafic se fait dans des chalands, les cochers ont ôté les roues de leurs voitures et le premier essai de chiens de Terre-Neuve, comme moyen de locomotion, vient d'être fait par un riche propriétaire dont les deux chevaux se sont noyés en traversant la rue Saint-Paul ; quant à sa voiture, elle s'est trouvée placée sur un navire en partance pour l'Angleterre, et lui-même n'a pu rester dans la ville de Champlain qu'en sautant sur les remparts qui se trouvent à fleur d'eau. La chute Montmorency se décharge sur l'île d'Orléans dont on ne voit que la cime indécise ; enfin, le gouverneur a lancé une proclamation conviant [231] tous les citoyens à se réfugier dans la citadelle, et le Conseil de ville vient de décréter l'abrogation de la taxe sur l'eau.

Si ce tableau d'une catastrophe semblable à celle dans laquelle le monde fut englouti, il y a cinq mille ans, vous fait frémir, croyez qu'il n'est encore rien en comparaison de la réalité, puisque la réalité, c'est que, malgré le déluge qui nous inonde, il y a encore des feux dans la vieille capitale et des feux que rien ne peut éteindre. Des maisons prendre en feu dans l'eau, conçoit-on cela ! Eh bien ! c'est ce qui arrive ; avant-hier soir, toute une manufacture a brûlé, malgré un immense concours de peuple qui regardait. Rien n'était plus saisissant à contempler que ces flammes jaillissant à travers les flots d'eau versés par les nues et les minces filets des pompes ajoutant leur impuissance à celle du ciel lui-même ! Si une ville, aux trois quarts engloutie, n'est pas à l'abri du feu, où faudra-t-il donc se bâtir désormais et n'est-il pas à craindre que la simple sécheresse ait l'effet de réduire nos os en charpie ?

*

56 I trottoirs, et 63 I voitures, et I Terreneuve comme 70 I indécise ; le 77 I qui *vous* inonde 78 I capitale, et 80 I,II cela ! *Et* bien 83 I par *le ciel* et 85 I lui-même. Si 86 I désormais, et

Malgré le déluge, malgré les vents et les rhumes, Québec s'amuse ; c'est un bal quotidien dans la chère et bonne vieille ville. Lord Dufferin est le plus galant, le plus aimable, le plus intelligent des gouverneurs que l'Angleterre nous ait donnés depuis Lord Elgin et de longtemps avant lui[1]. C'est aux Canadiens-français surtout qu'il donne ses prédilections, parce qu'étant un esprit cultivé, littéraire, amant des arts, il se porte de préférence vers la race qui a le plus [232] le culte de l'idéal. C'est pour nous, je vous l'assure, un sujet d'orgueil et de réjouissances que d'échapper, sous cette haute protection, à l'épaisse atmosphère qu'appesantit de plus en plus autour de nous le commerce grossier et ignorant des simples enrichis, des parvenus aux grosses mains pleines de gros sous[2]. L'Angleterre nous a-t-elle envoyé Lord Dufferin à la dernière heure pour adoucir les regrets d'une séparation devenue inévitable, ou pour offrir un témoignage d'estime, d'affection pour des colonies si longtemps fidèles ? Certainement, un homme comme celui-là n'est pas un choix du hasard ; il n'est pas venu ici, comme d'autres gouverneurs, simplement pour refaire une fortune ébréchée. À la veille de circonstances décisives, l'Angleterre ne nous envoie pas un homme de plâtre qui ne se recommanderait que par sa position et la suprême autorité qu'il représente ; elle donne, aux uns, l'homme d'État qui sera à la hauteur des événe-

101 I sous. *Lord Dufferin, en esprit élevé qu'il est, fait sortir aujourd'hui de leur humble, mais fière obscurité, beaucoup d'hommes intelligents et instruits qu'éclaboussent depuis des années les carosses des gros richards, et qui se voyaient réduits à céder le pas, faute de pouvoir être compris par une société digne d'eux.* L'Angleterre 103 I ou *comme un témoignage d'estime pour nous,* d'affection 105 I comme *Lord Dufferin* n'est 108 I ébréchée : *à* la 109 I,II qui *n'aurait d'autre intérêt que* sa 111 I,II uns l'homme I événements *et* aux II événements, *et* aux

1. Lord Elgin, gouverneur général du Canada de 1847 à 1854. Gendre de Durham, il se refusera cependant à pratiquer une politique d'assimilation des Québecois, et ouvrit même la session de 1849 en prononçant le discours dans les deux langues, ce qui consacra l'usage de la langue française. Lord Dufferin (1826-1902), gouverneur général du Canada de 1872 à 1878. En 1875, il commua la condamnation à mort de Lépine – l'adjoint de Riel – en deux ans de détention et perte de ses droits politiques. La conférence de Buies intitulée « L'Ancien et le futur Québec » (1876) porte en sous-titre « Projet de son Excellence Lord Dufferin ».

2. Les cas d'ascension sociale rapide ne sont pas rares à l'époque. Ainsi, dans les années 1885, près du tiers des membres de l'élite industrielle canadienne ont un père agriculteur ou artisan. Voir P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain,* t. I, p. 68.

ments, aux autres, à ceux dont le cerveau débile frémit à l'idée du *self possession*, une consolation.

Aussi, toute la presse de Québec est-elle en liesse au sujet du charmant lord qui est venu secouer les vieilles matrones dans leur léthargie et rendre aux jeunes filles leur enjouement animé, le vif incarnat que les plaisirs donnent à la jeunesse. Les Québecquoises ont retrouvé leurs couleurs, elles sont radieuses et ravissantes ; une espèce d'ivresse joyeuse les envahit ; tous les jours il y a une promenade empressée à la citadelle ; le bon vieil esprit d'autrefois se ranime, tout le monde se sent envie de paraître, de briller ; il n'y a pas jusqu'au *Journal de Québec*[3] qui n'en éprouve le vertige, qui ne tourne aux bons mots et ne fasse des calembours.

[233] Je me suis souvent demandé pourquoi les trois quarts des journalistes canadiens ne renchaussaient pas des patates au lieu de tenir une plume. À force de les lire je suis arrivé à en découvrir la raison ; c'est que ces écrivains ne font pas la moindre différence entre une plume et une pioche.

C'est une épouvantable fatalité que celle qui nous condamne à appeler confrères des gens comme ceux de l'*Union des Cantons de l'Est*, du *Pionnier de Sherbrooke*[4]... Le premier ne disait-il pas ces jours-ci que « la confédération et ses légitimes influences avaient renversé le parti rouge, *comme le christianisme avait fait de la synagogue* ! » Ne disait-il pas encore que « les nationaux faisaient germer dans l'esprit *cette ivraie de la doctrine, si funeste aux populations* !... Foudroyons l'hydre de la révolution, le libéralisme...[5] » s'écriait-il dans un transport, au milieu d'un orage où le tonnerre devait être à discrétion. Oui, confrère, puisqu'il le

---

119 I ravissantes, une I envahit, *c'est* tous les jours une 120 I,II citadelle, le 122 I qui *n'ait* le vertige, *il* tourne aux bons mots, *il fait* des calembours, <Voir Appendice II, [21], l. 122> // Je 127 I plume. *Des articles comme celui dont je viens de faire un extrait m'en donnent* la 136 I,II dans *les esprits* cette <ital.> 138 I,II transport au 139 I discrétion, *oui*, confrère puisqu'il

3. *Le Journal de Québec* (1842-1889), fondé par Joseph Cauchon, fut à ses débuts, de tendance réformiste. De 1850 à 1872, il soutint la coalition libérale-conservatrice. Il fut de tendance libérale de 1873 à 1878, pour prôner ensuite un conservatisme modéré.

4. *Le Pionnier de Sherbrooke* (1866-1902), soutint la Confédération et défendit avec modération les principes du parti libéral-conservateur.

5. *L'Union des Cantons de l'Est*, 12 septembre 1872, p. 2.

faut, arrachez l'ivraie de la doctrine si funeste... ; mais, au nom du ciel, attendez que vous ayez lu quelque chose pour écrire ; cela vous fera peut-être comprendre que vous n'en aurez jamais le droit.

*

Ce qui me console un peu du journalisme canadien, c'est l'exemple que vient de donner le Groënland. Dans cette contrée boréale, séjour des ours blancs et des pingouins, ont paru dernièrement deux journaux dans la langue *esquimale* ; voilà une perspective pour [234] le rédacteur de l'*Union des Cantons de l'Est.* L'un de ces journaux s'appelle *Atuagagadlutit* ; on croit lire, en voyant ce mot, l'en-tête d'un article de l'*Union des Cantons.*

30 SEPTEMBRE.

House to let or for sale, Shop to let, – Maison à louer ou à vendre, Magasin à louer, voilà ce qui attire l'œil à chaque instant sous forme d'écriteau, dans les rues de Québec. Ô capitale ! on prétend que nous sommes dans une époque de progrès : mille fois non. Du temps de Champlain, il n'y avait pas autant de maisons abandonnées, autant de magasins vides. Il n'y avait pas ces amas de débris, ces rapiéçages et ces rafistolages de masures moisies, ces constructions qui s'affaissent subitement comme des octogénaires qu'un souffle emporte, ces trottoirs vermoulus qui se pulvérisent sous les pas, ces rues jonchées de torrents de pierres, inondées de boue, tous les délabrements, tous les écroulements, toutes les ruines.

Il y a des heures du jour où Québec semble une ville abandonnée dans une sorte de terreur mystérieuse ; un repos sépulcral envahit les rues, quelques fantômes tournent ça et là des coins de maisons et se perdent ; les magasins solitaires bâillent au passant qui a l'air de s'échapper ; tantôt on entend une voi-

---

140 I,II mais au 147 I esquimale <ital.>, voilà 148 I l'Union de l'Est <ital.> 149 I s'appelle *le* Atuagagadlutit <ital.> 150 I Union <ital.>. *Si le rédacteur de ce journal veut faire un échange, nous n'aurons qu'à choisir parmi le tas confus d'ignorants imbéciles qui pullulent dans le journalisme canadien, et nous le lui passerons avec plaisir, convaincus que nous y gagnerons, ou que, du moins, nous le comprendrons mieux. //* 151 I Titre : *Chronique du « National »* 152 I let, *maison* à <ital. : trois mots> 153 I,II instant, sous 156 I,II abandonnées, *tant* de 160 I vermoulus, *disjoints, où le pied enfonce, et* qui 165 I mystérieuse ; *les rues reposent,* quelques fantômes *ça et là* tournent des coins de maisons, et se perdent, les

ture qui se débat contre les pierres, saute de l'une à l'autre, cahote, bondit et retombe ; tantôt, une chute saccadée, puis un bruit mat, c'est un caillou qui roule jusqu'à ce qu'il s'arrête sur un amas d'autres cailloux laissés là par les soins de la municipalité. D'autres fois c'est un clapotement flasque et des jets de boue qui vont frapper le [235] nez, les yeux, la bouche des piétons indifférents ; monter, descendre, plonger dans les ornières, se crotter des pieds à la tête, se rompre les orteils, se mettre à l'abri des maisons qui croulent ou menacent de crouler, voilà le sort de ceux que la fièvre ou le rhumatisme ne retient pas dans un foyer peuplé d'ennuis.

*

La semaine dernière une maison s'est affaissée sur elle-même. Songez-vous un instant à tout ce qu'éveille de pensées dans l'esprit le fait qu'une maison tombe de décrépitude en pleine ville, et que cela ne soit appelé qu'un simple accident auquel rien n'aurait pu remédier ! Dans cet *accident* il y avait de quoi tuer trente personnes, trente victimes d'un état de société à demi barbare où l'on voit toutes choses laissées à l'abandon ; aucune loi municipale mise en vigueur, si ce n'est celles qui molestent ou fatiguent les citoyens ; rien d'établi, ni même rien auquel on songe pour la sûreté ou simplement la commodité publique ; enfin la négligence, le désordre, le mépris ou l'ignorance des lois les plus élémentaires d'administration civique, une population habituée au laisser-faire le plus sauvage, et un corps municipal siégeant dans l'impuissance !

Une maison écroulée ! ce n'est pas tout. À deux pas de là, dans l'escalier qui mène à la basse-ville, c'est-à-dire dans une impasse large de dix pieds tout au plus, où montent et descendent chaque jour des centaines de personnes, une autre maison allait choir, ses pierres s'ébranlaient, le toit s'enfonçait, le ciment gémissait et s'échappait en débris sur la tête des passants. C'est à la dernière heure, au moment où la maison allait [236] sombrer et bloquer l'impasse sous ses ruines, qu'on s'est décidé

---

172 I la *corporation* ; *d'autrefois* c'est II la *corporation. D'autrefois*, c'est 176 I tête, rompre *ses* orteils *dans des restes malfaisants de trottoirs*, se 180 I elle-même ; *vous l'avez lu dans les faits divers de Québec et vous l'avez reproduit sans commentaires. Quoi ! vous n'avez pas songé* un 186 I barbare *dans lequel* toutes choses *sont* laissées 189 I publique, la 193 I impuissance. // Une 198 I choir, *les* pierres 199 I passants ; *c'est*

à lui appliquer des étais ; mais les étais, eux-mêmes chancelants, ne rassuraient pas les citadins nerveux. Alors, on a commencé à démolir le toit ; c'était un suprême effort, aussi s'y est-on arrêté. Maintenant, la maison béante entr'ouvre au ciel ses profondeurs meurtries, et l'orage s'y engouffre avec des gémissements accusateurs.....

*

Le croiriez-vous ? Notre cher *Événement*, notre *Événement* bien-aimé, menace aussi de joncher le sol. On lui a mis des étais, à lui, ornement et perle de la presse canadienne ; c'est du fond d'une mansarde ouverte à tous les vents, tremblant au moindre bruit, que partent tous les jours ces fins articles qui font les délices de tous les esprits cultivés. Là, dans un taudis poussiéreux, chevrotant, s'abandonne le plus spirituel et le plus éloquent des rédacteurs. À chaque coup de presse, tout l'édifice gémit, et le visiteur affolé s'élance à la fenêtre. Cependant, Fabre rédige toujours avec une catastrophe sur la tête ; évidemment la Providence a des vues sur lui et les dieux protégent le parti national.

En face de l'*Événement*, le *Canadien*[6] contemple, avec une satisfaction perfide et un orgueil barbare, cette ruine qui l'éblouit et qui persiste dans sa gueuserie éclatante. Nonchalamment assis à sa croisée, dans un fauteuil archiministériel, le propriétaire du *Canadien*[a] étudie tous les jours chaque lézarde qui s'allonge sur son confrère et cherche à voir quel pan de mur croulera le premier.

[237] Lorsqu'il a passé des heures d'attente et de désespérance, il applique à son tour des poutres au pouvoir ; dans cette

a. L'excellent, le satisfait et volumineux L.H. Huot.

202 I étais eux-mêmes chancelants *(tout, jusqu'aux poutres, est vermoulu dans la capitale, sans compter le ministère)* ne 203 I nerveux ; *alors*, on 204 I toit, c'était 207 I accusateurs. *Gémissements accusateurs ! c'est très bien dit, cela ; je remercie le ciel de me donner des chevilles.* // Le II accusateurs ! ..... // Le 212 I fins, *ces incomparables* articles 218 I lui, et 219 I contemple avec 222 I le *rédacteur* du 223 I,II <sans note>

6. *Le Canadien* (Québec, 1806-1893 ; Montréal, 1893-1909). Fondé par Pierre Bédard et François Blanchet, il eut plusieurs propriétaires dont François Évanturel (1866-1872), qui donna au journal une orientation libérale modérée, Louis-Hippolyte Huot (1872-1874), William-Edmond Blumhart (1874-1875) futur fondateur de *la Presse*, et Joseph-Israël Tarte qui transforma le journal en un organe ultramontain à partir de 1877.

tâche ingrate, son rédacteur[b] a dépensé le plus beau de ses forces, le plus fort de sa volonté. Jeune, il a cru qu'il lui suffisait de sa jeunesse accolée à cette ruine pour la soutenir. Il n'a pas encore voulu y mettre son talent, tant l'illusion l'a toujours aveuglé, et il le réserve pour le jour de la chute, comme un éclair dans le naufrage. Je le plains, tout en l'estimant comme on estime tous ceux qui se fourvoient avec conviction ; car il n'est pas fait pour chanter des hosannas, mais pour porter la pioche au noir édifice conservateur dans lequel, depuis des années, s'engloutissent tant de talents jetés hors de la voie. Il a un esprit vigoureux, un talent ferme, une science peu commune, mais dont l'éclat ne peut percer à travers les épaisses couches qui l'entourent. Que faire, lorsqu'on est réduit à préconiser deux ou trois « compagnons du Bain » qu'aucune lessive ne peut décrasser ? Comment tirer l'honorable Hector de son néant ? Autant vaudrait entreprendre d'illustrer Charles de Boucherville[7] ou de couvrir Bellerose[8] de lauriers.

*

Il me revient justement à la mémoire en ce moment un entrefilet du *Canadien*, évidemment dû à une plume étrangère, sinon intéressée. Je le reproduis, parce qu'il me fait tressaillir d'orgueil, mais je ne prétends à aucun autre mérite qu'à celui d'en vouloir prolonger le souvenir. Cet entrefilet était écrit il y a quinze [238] jours ; qu'on le reproduise à outrance dans tous les journaux du pays, et puis qu'on se taise dans une contemplation admirative. Voici comment était conçu ce paragraphe cher à tout cœur canadien :

b. Lucien Turcotte[9].

228 I ingrate, *il* a 232 I,II comme *l'*éclair 234 I il *n'était* pas 236 I conservateur *où* depuis des années s'engloutissent 237 I Il *avait* un 240 I,II trois compagnons du bain qu'aucune 243 I,II d'illustrer *Chapais* ou de couvrir *Ouimet* de 244 I lauriers. <Voir Appendice II, [21], l. 244> // Il 245 I moment, un 250 I,II jours ; *répétons-le à l'envi, et puis taisons-nous* dans

7. Charles-Eugène de Boucherville (1822-1915), député conservateur de Chambly à la Chambre d'Assemblée de 1861 à 1867, Premier ministre du Québec de 1874 à 1878 et de 1891 à 1892.

8. Joseph Bellerose (1820-1899), élu député conservateur de Laval aux Communes en 1867 et en 1872, nommé sénateur en 1873.

9. Voir *Morituri Mortuo* (A. Buies, *Chroniques, Voyages, etc.*, p. 21-24).

« Le gouverneur-général a donné samedi dernier, à sa résidence de la Citadelle, un dîner auquel assistaient l'hon. M. Langevin[10] et M^me^ Langevin, M. le Consul général de France et M^me^ Chevalier.

Vendredi soir, Son Excellence a donné un bal. Lord Dufferin a dansé le premier quadrille avec madame Langevin et la comtesse Dufferin avec l'hon. M. Langevin.

Au souper, Son Excellence conduisait aussi M^me^ Langevin et la comtesse Dufferin était accompagnée par l'hon. M. Langevin. »[11]

M. Langevin, M. Langevin, M. Langevin, M. Langevin, M. Langevin, M. Langevin..... L'écho, affaibli sous le poids de ce grand nom, se tait petit à petit, chuchote, soupire, s'endort et nous laisse rêver aux grandeurs de ce monde, en attendant que les coups de canon tirés en l'honneur du départ de Sir George viennent nous réveiller.

*

Hier, un spectacle m'a frappé. Une trentaine d'artilleurs canadiens remettaient sur leurs affûts quelques vieux canons que les Anglais avaient laissés démontés, croyant sans doute qu'après leur départ on les jetterait à l'eau. La domination anglaise nous a laissés, mais son protectorat nous reste, Dieu merci, et il s'exerce sous la forme de toutes les vieilles ferrailles non com[239]merçables. Donc, hier, quelques obusiers, grinçant sous la rouille, dévorés à demi par ce grand chancre qu'on appelle le temps, reprenaient place, grâce aux bras musculeux de nos artilleurs. C'était par un temps opaque, et la flotte ennemie, si longtemps attendue par Sir George, était retenue par les brumes dans le golfe. Néanmoins, des télégrammes répétés ne laissaient aucun doute sur le péril qui nous menaçait. Nos canonniers étaient en chemise, avec des manches retroussées

256 I et *Mde.* Langevin II et Mme. Langevin I et *Madame* Chevalier II et Mme. Chevalier 265 I Langevin, *M. Langevin...* L'écho 266 I petit, *soupire, étend les bras, s'endort et rêve* aux 267 I monde en 269 I viennent *le* réveiller 275 I merci : et 281 I répétés, ne 282 I,II menaçait ; *nos* canonniers

10. Hector Langevin.

11. « Informations », *le Canadien*, 23 septembre 1872, p. 2.

jusqu'aux coudes, et l'on pouvait voir à nu l'antique vaillance de nos pères courir dans leurs veines. L'officier qui les commandait, en grand uniforme, pantalon collant et martial, tunique flamboyante, terriblement campé sur la batterie, jetait des regards pleins de défis et d'éclairs dans les brouillards que le nord-est balayait à l'horizon ; il cherchait la première voile américaine et sa narine palpitante humait le feu des batailles.

« Holà, hé ! m'écriai-je, y sommes-nous cette fois ? Où faut-il fuir ? Pensez-vous qu'il ne vaudrait pas mieux jeter tous ces canons-là dans le fleuve pour en barrer le passage ? – Passage de quoi ? cria l'officier d'une voix habituée à dominer la foudre, comment ! fuir ? Est-ce que tu rêves, pékin, civil abject ? Ne sais-tu pas que ces canons ne sont pas pour l'ennemi contre qui nous n'avons besoin que de nos porte-plumes ? Nous remontons ces foudres de guerre, pékin, pour fêter le retour de sir George, lorsqu'il reviendra d'Angleterre. »

Tant de sécurité, un dédain si beau en présence de ces engins qui éclateront infailliblement au premier coup, me laissèrent confus d'admiration ; mais je n'en tremble [240] pas moins à l'idée qu'il ne sera pas besoin de l'ennemi pour abattre nos remparts ; encore quelques bouffées du nord-est et ils seront emportés en poussière dans l'espace, à moins que les déluges d'automne n'en fassent du macadam pour nos rues où vont bientôt s'ébattre les crocodiles et les marsouins.

---

284 I coudes, on 286 I collant *mais* martial 288 I,II de *défi* et 291 I fois ? *Ou* 292 I ne *faudrait* pas 295 I comment fuir ? I pékin, *civilien* abject 297 I,II nos *manches de* plumes ? 304 I,II nord-est, et I emportés *dans l'espace en poussière*, à

[22]
VOYAGE
DANS LE GOLFE
(À bord du steamer *Secret*)[1]

Automne de 1872

[241] Puisque le ciel le veut, je m'y soumets. À quoi sert de regimber contre les torrents ? Dieux vengeurs ! s'il est dans vos desseins de faire du Canada un marais, soyez bénis. L'émigration ne s'en sentira guère, et mes compatriotes deviendront des amphibies. Il ne leur manquait plus que cela !...

Il n'y a pas de raison pour que Québec ne soit pas avant quinze jours une ville submergée, et que, dans cinquante ans, des archéologues, aussi savants qu'abrutis, en retrouvant quelques-uns de ses toits à fleur d'eau, ne la proclament un monument d'une civilisation depuis longtemps éteinte.

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 22 octobre 1872, p. 2 : l. 6-149 ; « Chronique du 'National' », 23 octobre 1872, p. 2 : l. 150-287. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 224-234.

2 I *Chronique du « National » //* Puisque II Automne de 1872 *// 8 octobre //* Puisque 6 I soumets. *Je suis national.* À 7 I torrents ? *L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ; il a dégringolé comme les petits crapauds par ce temps de pluies interminables.* Dieux 12 I que dans 13 I,II savants *que stupides*, en 15 I éteinte. *A propos de cités englouties, évidemment de la même façon, sous les pluies d'automne, je viens de lire qu'à une distance d'environ sept milles du fort de St-Augustin, en Floride, on a découvert les ruines d'une ville submergée. C'est dans la partie occidentale de ce qu'on appelle le North-River et par suite de l'abaissement de la marée qu'on a fait cette trouvaille. // Plusieurs murailles recouvertes de coquillages sont maintenant à découvert ; mais les fondations des maisons et la trace des rues n'ont pu être suivies qu'au moyen d'une perche. On a découvert également une carrière de coquillart. Cette carrière paraît avoir été employée pour la construction des maisons qui autrefois composaient la ville. //* Quand

1. Les steamers, *Secret*, *Georgia* et *Miramichi* propriétés de la Quebec & Gulf Ports Steamship Company, formée en 1867 pour assurer la liaison entre Québec et Pictou (Nouvelle-Écosse).

Quand on voudra savoir, au siècle prochain, de quoi étaient construites les maisons de Québec, il faudra chercher dans les marais, les fougères en décomposition et les racines de chiendent cimentées avec des nids d'hirondelle. Alors, la science aura dit son dernier mot et le nombre des heureux sera incalculable.

[242] Mardi, 8 octobre.

Complaisant lecteur, je m'élance à l'instant du cap de Québec dans le steamer *Secret* qui m'emporte aux Provinces Maritimes. Il est trois heures et demie. Depuis une heure la pluie a cessé, les brouillards se déchirent et s'élèvent dans le ciel ; une température d'août, un petit vent tendre, empressé, chasse les dernières vapeurs qui somnolaient à fleur d'eau ; nous partons. Le *Secret* est le plus alerte des bateaux de la Compagnie du Golfe ; il porte un fret énorme et quarante à cinquante passagers qui manquent d'air dans le salon fermé hermétiquement ; la machine du bateau envoie des bouffées d'huile et de charbon qui ne sont pas à dédaigner ; lorsque les passagers se déchausseront pour se mettre au lit, il y aura une agréable complication.

6 heures du soir.

J'allonge le nez sur l'avant du steamer pour attraper les premières senteurs salines ; pas encore. On me dit de revenir dans quarante minutes juste ; tout cela est réglé d'avance par la Compagnie.

7 heures.

J'aspire un varech lointain, mais indubitable. Le temps est suave ; rien de neuf encore, la machine continue toujours de fonctionner et de puer comme un artilleur volontaire en petite tenue.

8 1/2 heures.

Derechef je renifle ; enfin, le salin me pénètre. C'est ici que le voyage commence véritablement. Tant [243] qu'on est encore dans l'eau douce, on reste stationnaire ; l'humanité a besoin de

---

16 I savoir, *dans deux cents ans d'ici*, de 20 I,II mot, et 22 I lecteur, *sans transition* je m'élance du 24 I demie ; *depuis* une 25 I ciel, une 27 I,II vapeurs à 28 I alerte de 29 I Golfe ; *nous faisons quinze milles à l'heure* ; un 34 I,II heures. // J'allonge le *bec* sur 35 I du *vaisseau* pour 37 I,II la *compagnie*. // 7 heures 40 I indubitable ; *le* temps

sel pour ne pas croupir, et si les hommes étaient privés de varech, ils moisiraient comme des champignons sur les arbres frappés de la foudre.

Minuit.

Heure solennelle à laquelle il ne fait pas bon d'entrer dans une cabine déjà occupée. Du reste, une odeur horrible partout : l'infanterie allemande tout entière lui est inférieure, après une marche forcée. Le principal objectif du maître-d'hôtel, *steward*, semble être d'étouffer son monde. Sous prétexte de répandre de la chaleur, on nous calfeutre : encore deux jours de concentration pareille, et il faudra saler les voyageurs. Il y a du fret jusque dans le salon inférieur, qui est une cale bordée de lits ; on respire au milieu d'un amoncellement de balais et de barils de provisions.

Les bateaux de la Compagnie sont tous beaucoup trop petits pour le trafic énorme qu'il leur faut desservir. Le *Secret*, en particulier, ne jauge que 293 tonneaux ; il est obligé de laisser une grande partie de son fret à Québec. Durant toute la saison, le nombre moyen des passagers a été de trois cents par voyage ; ils se sont couchés les uns sur les autres. Quant aux passagers de pont, il y en avait jusque dans les roues ; c'est pour cela que plusieurs palettes des roues du *Miramichi* ne peuvent plus fonctionner.

MERCREDI, 6 h. du matin.

Aurore, saluons-nous. Les vagues d'azur chuchotent mollement autour du bateau comme des commères [244] fatiguées de médire. Tous les passagers ont mal dormi ; quelques-uns même se sont réveillés sans connaissance ; l'asphyxie a été complète, dans certains cas même mortelle. Pour moi, que le lecteur ne doit pas perdre de vue, je suis sur le pont depuis trois heures ; j'aime mieux mourir gelé que de tomber en décomposition tout vivant.

Ce qui est choquant, ce qui est superlativement stupide, c'est qu'il n'y ait pas une carte à bord pour orienter les passa-

48 I privés *du* varech 49 I,II comme *les* champignons sur *des* arbres 54 I,II inférieure après 55 I,II du steward <ital.>, semble 57 I on *vous* calfeutre 59 I,II inférieur qui 60 I provisions. Les 61 I,II la *compagnie* sont 62 I desservir. *C'est une ligne semi-quotidienne au lieu d'une ligne hebdomadaire qu'il faut désormais pour les provinces maritimes.* Le Secret <ital.> en particulier ne 63 I,II tonneaux *et* il 65 I cents ; ils II par *année* ; ils 76 I heures, j'aime

gers ; il faut voyager dans ces bateaux-là en aveugle. La Compagnie vous donne à manger, vous couche dans des coquilles, prend votre argent, mais ne fait rien pour l'intelligence du voyageur. Il faut fatiguer le capitaine, puis le second, puis le pilote, puis chacun des matelots tour à tour pour avoir des renseignements qui, souvent, se contredisent entre eux. Pourvu qu'on vous rende à destination, comme un ballot de marchandises, c'est tout ce qu'on semble envisager ; le voyageur ne doit rien savoir, si ce n'est l'heure d'arrivée et le prix du passage. C'est comme cela qu'on apprend à l'étranger à connaître notre pays, et aux Canadiens eux-mêmes à en parcourir d'immenses étendues, sans autre notion que celle de la distance et des inconvénients ou agréments passagers de telle ou telle expédition.

*

En ce moment, midi et demi, nous sommes devant Matane, à quatre-vingt lieues en bas de Québec. Ce n'est pas encore le Golfe, mais ça y ressemble bien. Le fleuve a ici quinze lieues de largeur et la côte du nord émerge à peine à l'horizon ; nous suivons la rive [245] sud d'assez près pour qu'avec une longue-vue l'apparence de la contrée soit parfaitement saisissable. C'est encore plat ; peu d'accidents de terrains, peu de variété, si ce n'est une petite chaîne de montagnes qui sert de contrefort au versant de cette région dans le fleuve. Nous arrivons à la limite des paroisses qui se suivent régulièrement ; dans une heure il n'y aura plus que des établissements détachés, de plus en plus rares, des « chantiers », des postes de pêche et quelques villages comme Cap-Chat, Sainte-Anne-des-Monts...

La houle du Golfe commence à se faire sentir, mais personne encore n'a le mal de mer, si ce n'est une jeune et jolie femme qui m'a aimé jadis ; aussi, son cœur est-il plus promptement atteint. On la couche sur le pont, bien enveloppée d'une couverture de voyage, et son regard se porte de moi sur les flots, d'un supplice à l'autre. Moi, cruel, je souris aux éléments.

---

81 I,II aveugle ; la *compagnie* vous 89 I et *ce qu'il lui en coûte* ; c'est II et *ce qu'il en coûte.* C'est 91 I étendues sans 92 I distance, et 93 I,II de *tel ou tel voyage.* // En 96 I a quinze 100 I plat, peu I de *variétés,* une II de *variétés,* si 101 I montagnes *en arrière* qui 104 I détachés de 105 I,II des chantiers, des 106 I,II comme *le* Cap-Chat 110 I atteint ; *on* la 112 I l'autre, *moi,* cruel

Nous sommes une cinquantaine de passagers de cabine, dix hommes d'équipage, un capitaine de soixante-et-dix ans, vieux loup de mer qui a un *brandy nose*[a] où l'on pourrait jeter l'ancre au besoin, et la tête comme une équerre, ce qui ne l'empêche pas d'être un galant homme et un homme galant. Il commande le *Secret* depuis des années et il a couru le blocus durant la guerre civile des États-Unis[2] : à ce propos, laissez-moi vous dire que plusieurs des bateaux de la Compagnie ne sont ni plus ni moins que d'anciens coureurs de blocus ; c'est pour cela qu'ils sont si étroits. La guerre finie, ils ne pouvaient plus servir qu'à un com[246]merce naissant ; mais la Compagnie du Golfe était loin de se douter alors que le commerce avec les Provinces Maritimes prendrait le développement prodigieux qu'il a acquis depuis lors, et qu'il faudrait augmenter tous les ans le nombre des steamers, jusqu'à établir peut-être bientôt une ligne quotidienne.

Aujourd'hui, la ligne compte un steamer de mille tonneaux qui va jusqu'à Terre-Neuve, un autre de sept cent cinquante tonneaux, le *Georgia*, et quatre autres d'une capacité moindre, qui ont pour destination Pictou, dans la Nouvelle-Écosse. Ils arrêtent à tous les ports de mer qui se trouvent sur leur route, et mettent ainsi en communication régulière tous les centres de commerce.

La ligne du Golfe n'a pas servi seulement de moyen de transport ; elle a surtout facilité les relations des provinces entre elles et créé un esprit d'entreprise inconnu alors que les communications manquaient. Elle a tout développé, tout avivé sur son passage ; grâce à elle, les populations, qui habitent à cent lieues seulement de Québec, ne nous sont plus étrangères ;

a. On appelle en anglais « brandy nose » une trogne d'ivrogne.

113 I,II dix *matelots à dix-huit piastres par mois*, un 115 I,II un *brandy-nose* <rom.> où I,II <sans note> 120 I,II la *compagnie* ne 122 I étroits ; *la* guerre I servir *que pour* un 123 I,II la *compagnie* du 124 I Maritimes *allait prendre* le 126 I,II nombre *de ses* steamers 130 I,II cinquante, le 131 I,II moindre, *dont le terme de voyage est* Pictou 136 I,II du *golfe* n'a 137 I surtout *aidé aux* relations 138 I elles, *à leur rapprochement, à la création d'*un 139 I manquaient ; *elle* a

2. Le président Lincoln avait décrété le blocus des États confédérés le 19 avril 1861. Près de 7 000 km de lignes côtières furent ainsi placés sous surveillance par la marine de l'Union. L'efficacité du blocus s'accrut rapidement et fut presque totale en 1864.

leurs ressources, leurs besoins, leurs progrès nous deviennent de plus en plus familiers. À la suite de l'établissement d'une ligne de steamers, d'autres communications sont devenues nécessaires ; il a fallu en conséquence créer des intermédiaires ou en augmenter le nombre ; les produits ont trouvé un débouché certain, et les ports sont sortis de cet isolement funeste qui les aurait condamnés à n'être éternellement que les petits entrepôts d'un trafic limité, purement local.

*

[247] Il faut voir et entendre les gens qui ont l'habitude de voyager sur cette ligne pour se faire une idée de la métamorphose qui s'est accomplie en plusieurs endroits de son parcours. Qu'on se rappelle que, il y a quelques années seulement, la péninsule de Gaspé, dans notre propre pays, était plus éloignée de nous que ne l'est l'Europe ; que de petites goëlettes seules s'y rendaient et en revenaient, que nous n'en connaissions que ce qu'en disait le commandant Fortin[3] dans ses rapports annuels auxquels bien peu s'intéressaient, parce que, pour s'intéresser à un pays, comme aux hommes qui l'habitent, il faut le connaître, avoir avec lui des relations, un contact fréquent d'où naissent une identité de mœurs et une certaine communauté d'intérêts propres à relier entre eux les hommes vivant éloignés les uns des autres. De tout le littoral qui s'étend de Matane à Halifax, nous ne savions rien que par les récits fantastiques des marins, par des traditions tronquées et des bribes d'histoire qui nous transportaient dans un monde tout différent du nôtre. Personne ne se serait avisé de faire le voyage du Golfe pour le voyage lui-même ; aujourd'hui le nombre des touristes est réellement incroyable, et, en ce moment même, à la fin de la

142 I progrès, nous 145 I fallu *se mettre en rapport avec elle, par conséquent créer ou augmenter des intermédiaires* ; les 150 I Titre *Chronique du « National » // (suite)* // Il faut 155 I,II Europe, que 156 I nous *ne connaissions que parce* qu'en 159 I hommes, il 161 I,II d'où *naît* une I communauté *d'intérêt qui relie et confond des* hommes II d'intérêts *qui relient et confondent des* hommes 163 I tout *cet immense* littoral 167 I,II du *golfe* pour 168 I,II touristes *purs* est

3. Pierre Fortin (1823-1888), médecin et magistrat, chargé de l'application des lois sur les pêcheries dans le Golfe du Saint-Laurent ; député conservateur de Gaspé de 1867 à 1872 ; fondateur de la Bibliothèque maritime du Québec en 1867. Voir L.-O. David, *Mélanges historiques et littéraires*, p. 93.

belle saison, il y a, à bord du *Secret*, une vingtaine de passagers qui, comme moi, voyagent pour voir et connaître.

Il y a des Américains qui cherchent de nouveaux endroits de villégiature pour l'été prochain, et qui s'étonnent de ne pouvoir tirer de renseignements des Cana[248]diens eux-mêmes ; ils s'étonnent de voir un si vaste pays isolé pendant si longtemps, sauvage encore et inconnu. Le bas Saint-Laurent, découvert il y a plus de trois siècles, n'a pas été révélé encore ; il faut recommencer la découverte, sacrifier la tradition, abandonner le rêve et embrasser la réalité, maintenant que chacun est à portée de se rendre compte par lui-même.

Le voyage de Gaspé, long de quatre cent quarante-trois milles, se fait maintenant en trente-six heures, à partir de Québec. Par terre, le même voyage prend dix jours, parce que, sur un parcours de cent dix milles, de Sainte-Anne-des-Monts au bassin de Gaspé, le chemin n'est pas encore propre à la voiture ; le postillon, chargé de la malle dans cette partie du pays, la porte sur son dos ; il fait tout ce trajet à pied.

Comment se fait-il que des hommes habitent cette contrée âpre, aride, dure, presque repoussante, qui s'étend de Cap-Chat au bassin de Gaspé ? On le conçoit à peine. Cependant, vous le voyez, ça et là apparaissent des lopins de terre cultivés, des maisons éparses sur le rivage, et, de distance en distance, des petites églises[4]. Mais n'anticipons pas ; il ne faut pas aller plus vite que le steamer.

*

Je vous ai laissé à midi et demi, je vous reprends à six heures du soir. En ce moment, l'ombre des grandes montagnes

170 I a à 172 I,II des *américains* qui I,II de *nouvelles places d'eau* pour 174 I,II des *canadiens* eux-mêmes 175 I longtemps *au milieu d'une civilisation active, remuante qui l'enveloppe de toutes parts.* Le 177 I encore, il 181 I,II voyage *à* Gaspé I Gaspé long 182 I Québec ; *par* terre, *cela* prend 187 I pied, *le chemin ne sera voiturable que dans deux années d'ici, m'assure l'inspecteur des postes qui fait le voyage avec moi.* Comment se fait-il *qu'il y ait* des hommes *qui* habitent 188 II se *peut*-il 189 I,II étend *du cap* Chat 190 I Gaspé, *on* le 191 I,II des *particules* de 192 I,II distance, *de* petites 193 I pas ; *dans mon désir ardent de faire connaître au lecteur tout ce que j'ai appris, je m'aperçois pas que je vais plus vite que le steamer, rétrogradons. //* Je

4. Voir l'article de Buies : « Dans la Gaspésie. Retour d'excursion », *la Revue des Deux Frances*, Québec-Paris, vol. 14, 2e année, novembre 1898, p. 101-109.

s'épanche sur le fleuve comme un manteau agité par la brise. D'un côté, à cinq milles de nous, sur la rive sud, la silhouette sévère, hautaine des monts Saint-Louis qui se dressent comme des géants entassés, pleins de colères, sous les rayons doux, craintifs [249] de la lune ; de l'autre, l'espace, un horizon de vagues et le vent qui bondit sur leur cime. Tout est silencieux ; les étoiles nous regardent et le sillon que trace le steamer se remplit d'étincelles. Le jour n'est pas encore éteint et la nuit l'enveloppe de ses replis innombrables ; c'est l'heure où l'on pense en automne, où l'on ferme son ombrelle en été, où l'on soupe dans toutes les saisons. Nous sommes dans le sombre infini. Les cieux, les flots et l'air, le grand air, l'air libre, flottent au-dessus et autour de nous...

Quelle chose délicieuse que d'avoir des poumons ! J'engouffre l'oxygène de l'immensité. Le temps nous cajole toujours ; évidemment, c'est là une plaisanterie qui va bientôt tourner au tragique. Néanmoins, les matelots nous assurent que nous allons avoir beau pendant deux jours. Illusion nautique ! Le marin, fils de l'espace, est candide et se fie aux apparences ; Éole le blague tout en ayant l'air de n'avoir aucun secret pour lui ; le dieu des vents est comme tous les mauvais dieux, ses fidèles ne sont que des dupes.

La soirée est longue à bord, surtout lorsqu'il n'y a ni joueurs de whist, ni musique, et que le *hot scotch* seul vient couper les heures monotones qui s'accumulent comme autant de sacs de plomb sur la tête. On ne peut pas toujours être à quatre pattes devant l'immensité à lui dire qu'on la trouve superbe. Quand on a reconnu cinq ou six fois en vingt-quatre heures sa petitesse humaine, il semble que cela suffit et qu'un peu de variété à cet exercice rafraîchirait le tempérament ; mais dans le Golfe, à cent milles de Gaspé, l'homme n'a d'autre ressource que de se comparer aux astres et de se mesurer en face de mondes innombrables, des [250] millions de fois plus grands que la terre, qui lui apparaissent comme dans une soucoupe. C'est surtout sur l'eau que le ciel est grand ; entre deux abîmes, l'homme

---

197 I,II la *bise.* D'un 202 I silencieux, les 203 I regardent, et I,II remplit *d'éclairs.* Le 204 I éteint, et I,II enveloppe *déjà* de 208 I libre *que ne souille plus aucune plage.* Quelle II libre *que ne souille plus aucune plage,* flottent 216 I n'avoir *aucuns secrets* pour 223 I superbe ; *quand* on 225 I,II semble *qu'on en est satisfait* et 227 I,II n'a *d'autres ressources* que 228 I,II mondes, *mille* fois

juge et sent mieux la profondeur de la création ; Dieu lui apparaît plus visible, plus éclatant ; il se manifeste dans toute la liberté de sa puissance, et chaque bouffée d'air, qui arrive comme un torrent dans les poumons, est une révélation partielle de l'infini.

9 h. du soir.

J'ai réussi à former une partie de whist ; mais au moment de prendre les cartes, le cœur me monte aux lèvres ; le vent qui souffle à l'encontre de la marée soulève une houle intérieure dans mon thorax. Néanmoins, je tiens bon ; il est absurde de vomir sur l'atout. Ce qu'il faut d'énergie en ce moment rien que pour marquer mes points est incroyable. Ici, je constate que l'homme est bien le roi de la nature. Gagner un rubber dans le tangage, c'est être au-dessus des éléments.

11 h. du soir.

Entre les deux mon cœur balance. Est-ce à droite ou à gauche que je vais déborder ? Tribord et babord me tendent les bras tour à tour. Ô thorax ! tu n'as donc pu contenir le flot montant de mes nausées ! Mais quoi ! qu'est-ce à dire ? qu'y a-t-il ? Borée s'apaise, la vague s'allonge et s'abat, et sur le dos aplani de la prairie liquide, le *Secret* s'avance comme un héros antique, inébranlé, inébranlable. C'est que la marée change et que le vent est avec elle ; ainsi, tout est contraste dans la nature ; une loi succède à une autre, et de ce con[251]traste passager naît l'harmonie éternelle et le bien-être particulier d'un cœur remis dans son assiette.

Maintenant, la côte sud est montagneuse et sourcilleuse ; l'ombre des montagnes trouve encore le moyen d'assombrir les voiles de la nuit épandus sur le fleuve. Le *Secret* file le long de la côte comme un pirate ; un sillon rapide, semé d'étoiles, éclaire notre fuite argentée ; nous glissons et nous ne roulons plus, que Dieu est grand ! Je ne me couche pas, rien n'est plus monotone. À quatre heures du matin, assure le second qui passe son temps à remplacer le premier, nous arriverons au bassin de Gaspé. Je

234 I d'air qui 235 I poumons est 242 I atout ; *ce* qu'il II moment, rien 243 II points, est I,II incroyable ; *ici* je 244 I nature ; *gagner* un 249 I,II bras. Ô 250 I quoi qu'est-ce à dire, qu'y 252 I liquide le 255 II et, de II passager, naît 258 I montagneuse, *sourcilleuse, noircisseuse parce que* l'ombre 260 I,II fleuve. *Nous filons* le 262 I argentée, nous

vais attendre dans le recueillement et la congélation. Quatre heures sous le dôme céleste, par une nuit d'octobre, lorsqu'on coupe le vent, c'est héroïque ! Mais je m'élèverai avec la souffrance : « Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur » ; c'est Musset[5] qui a dit cela un jour qu'il se chauffait devant une bonne grille, ce qui prouve que tout est relatif dans ce monde.

4 h. jeudi matin.

Nous y sommes, mais je ne vois rien ; j'attendrai que les lueurs matinales glissent sur ma paupière alourdie.

Cinq heures ! Le bassin se dessine et le cadre s'éclaire. Quel spectacle ! Qu'on se figure une baie de vingt milles de longueur se terminant en un bassin où peut loger une flotte de mille vaisseaux ! À droite et à gauche, deux rivières, séparées par le port, descendent le long des falaises de granit ; ça et là des collines sauvages, [252] couvertes de pâturages veloutés ; au bas, une petite suite de quais, des bateaux-pêcheurs, des goëlettes et quelques brigs[6] balançant leurs voiles amollies au souffle tiède qui s'échappe du rivage ; quelque chose d'agreste, de naïf et de vigoureux comme le premier jet d'une grande création. Le bassin de Gaspé a du géant et de l'enfant, il étonne et charme, il a une harmonie délicate et saisissante à la fois ; c'est un bébé qui fait la tempête dans son berceau.

---

268 I souffrance, «*rien* ne 269 I si *grand* qu'une 273 I,II rien, j'attendrai 276 I,II longueur terminant 278 I vaisseaux. À I,II rivières, *que sépare le port lui-même, s'élèvent des deux côtés en amphithéâtre* ; des collines *ça et là* sauvages, *ici recouvertes de pelouses arrondies* ; au 282 I brigs *qui balancent* leurs 283 I de *rigoureux* comme 285 I charme, *c'est* une 286 I fois. *Ici, dans ce simple entrepôt de pêche, plus d'un événement mémorable de notre histoire s'est passé ; qu'il me soit permis d'en rappeler un seul. //*

5. Alfred de Musset, « La nuit de mai » (*Poésies nouvelles*, p. 39).

6. Bricks.

[23]

[252] En quittant le bassin de Gaspé, nous remontons la baie qui, comme je vous l'ai dit, a vingt et un milles de long, jusqu'à Percé qui est sur le Golfe même. Cela nous prend près de deux heures. Notons en passant que Gaspé est le seul port sur toute la ligne des bateaux du Golfe où l'on mouille au quai même ; partout ailleurs, il y a trop peu d'eau et l'on débarque dans des chaloupes qui viennent du rivage chercher le fret et les passagers.

Percé est une des curiosités du Saint-Laurent. Si l'on croyait tous les récits fantastiques, auxquels la tradition ajoute son prestige, qui se débitent sur ce roc formidable, projeté dans une mer toujours houleuse, souvent orageuse, comme un défi audacieux de l'écueil à l'abîme, on n'en approcherait qu'avec une terreur mystérieuse mêlée d'angoisse. Percé proprement dit est un village de deux cents feux, établi sur un promontoire qui semble garder l'entrée du Saint-Laurent : ce promontoire n'a pas de hauteur, il n'approche en rien de nos montagnes du nord ; mais il est rugueux, menaçant, [253] d'une hardiesse violente ; on dirait que sa longue lutte avec l'océan lui a révélé sa force et le pouvoir qu'il tient de Dieu de ne pas laisser les flots

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 25 octobre 1872, p. 2 : l. 1-82 ; « Chronique du 'National' », 31 octobre 1872, p. 2 : l. 83-99. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 234-238.

2 I *Chronique du « National »* // <Voir Appendice II, [23], l. 2> // En quittant 4 I est *en plein sur le golfe.* Cela 6 I du *golfe* où 7 I et *ce sont* des 16 I feux établi 17 I,II garder *le St.* Laurent

dépasser leurs bornes. C'est un archer du moyen-âge, bardé de fer, immobile dans son armure, et qui reçoit, invulnérable, tous les coups de l'ennemi.

Percé, en face de l'Atlantique qui le bat de ses tempêtes depuis des milliers de siècles, frémissant sous l'averse éternelle des flots, mais immuable comme un décret du ciel, morne, pensif, subissant sans murmure les torrents pleins de colères qui l'inondent, penché comme un dieu déchu qui expie dans l'éternité l'orgueil d'un jour, nous remplit comme d'une admiration douloureuse et d'une pitié grande et profonde.

En face du promontoire est ce rocher célèbre, long d'un demi-mille, couvert d'un plateau uni comme une mer calme, fendu verticalement en deux à l'une de ses extrémités, et, à quelques cents pieds plus loin, s'ouvrant dans les flots de manière à former une arche, rocher à pic, roide, droit comme un poids qui tombe, qui a donné son nom à l'espace tout entier de terre qui termine la baie de Gaspé et fait saillie dans le Golfe. Près de là est l'île Bonaventure, longue de quelques milles, où se trouve un des établissements de la maison Le Bouthillier[1] ; et, en face, de l'autre côté de la baie, à trois lieues de distance, un autre rocher analogue, nommé La Vieille, qui a été miné par l'action des flots et qui s'est écroulé en partie, laissant une échancrure béante, noire, où tous les génies malfaisants de l'abîme doivent venir faire leur sabbat durant les tempêtes.

Le plateau du roc de Percé est la demeure des goëlands, des mouettes, des cormorans, des pétrels et des [254] pigeons de mer. C'est là qu'ils déposent leurs œufs, chaque espèce séparément ; jour et nuit ils lui font un dôme de leurs ailes, et l'on entend leurs cris aigus à travers les sifflements de la bise. On raconte qu'un hardi pêcheur avait réussi à fixer une corde au

22 I bornes ; c'est II bornes : C'est 23 I armure qui 25 I Percé ! en 30 I remplit *à la fois*, d'une II remplit, *à la fois*, d'une 31 I,II d'une *espèce de* pitié *grandiose.* // En 35 I loin s'ouvrant 40 I Bouthillier, et 42 I,II qui *s'est* miné *sous* l'action 48 I,II chaque *ordre de volatiles* séparément

1. Anciens employés de la Charles Robin Company, les frères Le Bouthillier fondent en 1838 à Paspébiac la maison Le Bouthillier Brothers, qui déménage sur l'île Bonaventure en 1845. Au milieu du XIX^e siècle, elle est la principale exportatrice de morue séchée après la compagnie Robin. Voir J. Bélanger, M. Desjardins, Y. Frenette, *Histoire de la Gaspésie*, p. 210-211.

sommet du plateau, et qu'il s'en servait pour aller ramasser, en une seule nuit, sept à huit quarts d'œufs qu'il descendait au moyen de poulies attachées à la corde ; mais, un beau jour, la corde trop usée manqua, et, barils et pêcheur roulèrent dans l'abîme. Depuis lors, toute tentative de ce genre a été interdite par la loi.

*

Percé est le plus grand entrepôt de pêche de tout le Golfe. C'est là que les Robin ont leur principal établissement, sans compter ceux qu'ils ont à Gaspé et à Paspébiac[2]. On voit du bateau sur le rivage les longues claies ou échasses sur lesquelles la morue sèche et d'où elle est expédiée aux Antilles, de même qu'au Brésil et au Portugal. Une multitude de bateaux-pêcheurs nous entourent, la plupart faisant la pêche à la morue, au hareng et au maquereau. Quel réservoir inépuisable que ce Golfe Saint-Laurent ! Croiriez-vous que des goëlettes prennent de soixante-quinze à cent quarts de harengs en un seul jour, non-seulement pendant toute une saison, mais encore depuis des siècles chaque année, et qu'il n'y a aucune raison pour que cela finisse jamais !

Il en est ainsi du maquereau, si abondant qu'il fatigue les pêcheurs ; il n'y a qu'à jeter et tirer incessamment la ligne ; l'un met l'appât, l'autre hale, et [255] cela pendant trois mois de l'année, tous les jours. Le maquereau et la morue se pêchent à la ligne, une ligne parfois semée de cinquante hameçons ; le hareng est pris au filet, pêche rapide, mais sans émotions.

Huit heures.

Nous quittons Percé par un temps incroyable en cette saison-ci, merveilleusement beau, brillant, étincelant comme

52 I ramasser en une seule nuit sept à huit quarts d'œufs *de ces gibiers* qu'il 60 I Paspébiac *dont je vous parlerai tout à l'heure.* On 62 I,II expédiée *dans les* Antilles, I Antilles, *au Brésil et au Portugal principalement.* Une 64 I la *chasse* à la morue, *parce que celle du hareng et du maquereau tire à sa fin.* Quel 67 I non seulement toute 69 I,II siècles, et 71 I maquereau ; si 75 I hameçons, le 76 I,II pris *à la raie, ce qui va plus vite, mais est bien moins pittoresque* [II *amusant*]. // Huit

2. Fondée dans l'île de Jersey en 1743, la compagnie Robin étendit son commerce dans la Baie-des-Chaleurs dès 1766. Elle exerça un quasi-monopole sur la pêche jusqu'au milieu du XIX^e siècle (voir *ibid.*, p. 203-210).

l'étoile du bonheur, et nous nous dirigeons sur Paspébiac, à soixante-douze milles plus loin, en passant par la Pointe aux Maquereaux qui est à l'entrée de la Baie-des-Chaleurs.

À la Pointe aux Maquereaux, trente milles plus loin que Percé, s'entr'ouvre cette onduleuse, voluptueuse Baie-des-Chaleurs, pleine de longs replis, de languissants contours, que le vent caresse comme un éventail, et dont les grèves amollies reçoivent sans murmure l'épanchement des flots. Quarante milles plus loin, au pied de collines douces, légèrement aplanies, apparaissent Paspébiac et New Carlisle, les deux plus jolis, les deux plus coquets endroits de la Baie.

Ici commencent une nature, des formes, des aspects tout différents de ceux que nous venons de quitter avec les rives du Saint-Laurent. Ce ne sont plus les montagnes abruptes de la côte nord, ni les champs amaigris, fatigués de la côte sud, mais de gras pâturages, des champs bien nourris, une végétation pleine de jeunesse. D'un côté c'est le Canada, de l'autre c'est le Nouveau-Brunswick ; mais, dès maintenant, que le lecteur s'apprête à des usages, à une population, à une physionomie locale qui ne lui rappelleront en rien le Canada.

---

80 I bonheur et 81 I milles *d'ici*, en 84 I onduleuse, *cette* voluptueuse 86 I éventail et 88 I aplanies, *apparaît sur le rivage Paspébiac, le plus joli, le plus coquet endroit de toute la côte nord de la baie. Quand je dis Paspébiac, je veux dire aussi New-Carlisle qui le suit de près et ne constitue avec lui, à proprement parler, qu'une seule et même petite ville. //* Ici

[256] Nous sommes, nous, un peuple ancien. Tout est vieux en Canada, les villes, les campagnes, les mœurs, le langage ; tout y est pénétré de l'antique et a la senteur lointaine d'un monde dès longtemps disparu. Nous parlons et nous vivons comme nos ancêtres ; en maints endroits, des souvenirs déjà séculaires attestent une vie, une histoire, des traditions dont nous n'avons fait qu'hériter, et qui sont maintenues par des coutumes pour ainsi dire invariables. Quand on parcourt les campagnes canadiennes, le plus souvent on respire comme la poussière d'une civilisation éteinte ; des ruines, déjà vieilles de cent ans, jonchent le sol dans bien des villages ; il y a des églises et des demeures que le moindre souffle du vent ébranle, et qui remontent au temps de la régence d'Orléans. Des cités entières même, comme Québec, s'enveloppent dans des manteaux de débris et semblent souffrir toutes les atteintes d'une vieillesse trop longtemps prolongée.

Le Bas-Canada est le vieux monde dans le nouveau, le vieux monde resté passif au milieu des secousses modernes, lézardé, mais immuable, sillonné de moisissures et jetant au loin l'odeur des nécropoles. Depuis plus de deux siècles, bien des champs ont la même apparence, bien des foyers ont entendu les

---

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 31 octobre 1872, p. 2 : l. 2-96 ; « Chronique du 'National' », 2 novembre 1872, p. 2 : l. 97-163. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 238-244.

2 I *Chronique du « National »* 14 I,II d'Orléans ; *des* cités 17 I prolongée. Le 18 I,II dans *l'ancien*, le vieux

mêmes récits des vieux, morts presque centenaires ; les générations se sont succédé comme un flot suit l'autre et vient mourir sur le même rivage, et c'est à peine si, depuis une quinzaine d'années, des mains hardies se sont mises à secouer le linceul sous lequel les Canadiens [257] avaient enseveli les légendes de leur passé et les beautés de leur histoire.

Il y a chez nous des classes sociales, des aristocrates, débris de l'orgueil et de l'ignorance féodaux ; il y a des vieilles familles qui se détachent de la masse et qui conservent intactes des mœurs et des manières surannées ; il y a les parvenus, il y a les enrichis, les petits bourgeois et les ouvriers, tous gens se tenant à part les uns des autres ; il y a des pauvres bien-nés et de gros marchands qui reçoivent dans des palais, et qu'on pourrait atteler avec des bœufs de labour ; il y a à part cela la classe d'élite, fière de sa valeur, dont l'exclusivisme n'a rien d'arrogant, qui se mêle volontiers avec toutes les autres et dont les prédilections s'abaissent maintes fois jusqu'aux rangs les plus obscurs, c'est la classe des hommes de l'esprit et de l'étude. Mais ici, dès que l'on met le pied dans la Baie-des-Chaleurs, et dans tout le reste des provinces maritimes, les distinctions sociales disparaissent ; il n'y a plus que des égaux.

Les communautés sont petites, jeunes et formées invariablement des mêmes éléments. On n'y connaît pas plus la mendicité que les grandes fortunes, et si les hommes en général n'y travaillent pas avec l'ardeur et l'âpreté que nous mettons dans nos entreprises, du moins ils font tous quelque chose. Prenez l'un après l'autre tous les groupes isolés d'habitations, auxquels on a donné le nom de villes, le long de la Baie et sur le littoral du Nouveau-Brunswick, et vous retrouverez, non seulement la même physionomie extérieure, mais encore les mêmes mœurs et les mêmes occupations.

---

23 I vieux morts, presque centenaires, les 27 I,II les *canadiens* avaient 28 I histoire *sans vouloir rien attendre de l'avenir.* // Il 30 I ignorance *féodale.* <Édition de 1884 : *féodales*>, il 32 I parvenus, *ce fléau des sociétés divisées par rangs*, il 34 I et *les* gros 35 I palais et 39 I,II fois aux 41 I Chaleurs ; et *par* tout 47 I,II nous y mettons, du 49 I habitations auxquels 51 I,II Nouveau-Brunswick, – et

[258] Ce pays n'a pas de passé, pas de coutumes établies[1] ; il n'y a là, pour ainsi dire, pas de lien, pas de solidarité ; chacun y vit de sa vie propre, affermit, développe, élève et embellit son existence comme il l'entend. Les chaudes amitiés qui datent de l'enfance et qui remontent aux vieilles liaisons de famille, sont inconnues. C'est que les hommes, en petit nombre encore, y sont tous dispersés sur une étendue considérable ; pas de paroisses, pas de villages nulle part ; seulement, ça et là, des centres de commerce appelés villes, et qui ne ressemblent en rien à ce que nous sommes habitués à appeler de ce nom.

*

En parcourant les rivages de la Baie-des-Chaleurs, vous verrez paraître inopinément un clocher au milieu d'espaces vides, comme ces calvaires qui, dans notre pays, se dressent tout à coup sur les routes solitaires ; c'est la chapelle protestante ou catholique ; mais, autour d'elle, rien de ce rassemblement qui rappelle aussitôt l'idée du troupeau réuni sous la main du pasteur. Les habitations sont disséminées sur la grande route, parfois quelque peu rapprochées, assez suivies, le plus souvent clairsemées ; aucun endroit ne tire son nom d'un village ou du saint auquel il est consacré, mais d'une configuration de terrain, d'une petite rivière, d'un souvenir fortuit, d'un accident et même d'un hasard. On dirait que l'homme est arrivé sur cette terre comme une paille emportée par le vent, qu'il s'est arrêté tout à coup et a planté sa tente sans s'occuper de ce qui l'entourait, ni de son passé désormais perdu dans l'oubli.

[259] Dans une pareille contrée, les mœurs sont nécessairement quelque peu dures. Chacun, renfermé dans une individualité semi-barbare, a peu de notions de la réciprocité sociale, des égards mutuels. On sent que les hommes y ont l'habitude de vivre séparés ; aussi sont-ils défiants les uns des autres. La loi,

---

59 I,II encore, sont 61 I part seulement, ça et là des 69 I pasteur ; *les* habitations 70 I,II parfois *assez rapides*, assez *bien* suivies 77 I,II et *que, là, il* a 80 I dures ; *chacun* renfermé 81 I,II réciprocité, des 83 I autres ; *la* loi

---

1. Vers 1760, des Acadiens qui avaient fui vers le Canada en 1755 s'établirent le long de la Baie-des-Chaleurs. En 1775, ils furent suivis par des Loyalistes américains. Puis vinrent des Écossais, des Irlandais et des Jersiais. Quelques centaines d'Indiens micmacs furent regroupés à Restigouche et à Maria.

quand il y a lieu, reçoit son application la plus rigoureuse ; pas de tempéraments, pas d'adoucissements.

Dans une civilisation qui a pris son développement complet, tous les membres de la société sentent qu'ils se doivent mutuellement protection ; on observe moins la lettre que l'esprit de la loi, on l'élude même par mille fictions qui, en somme, ne font que démontrer combien chacun se repose plus sur les mœurs générales que sur les ordonnances, combien on s'en rapporte plus à l'intérêt de tous, dans l'ordre de choses établi, qu'à la contrainte imposée par des textes inflexibles. Mais ici, l'on dirait que la loi, loin d'être faite pour les hommes, est faite contre eux, et qu'il n'existe pas d'autre sauvegarde mutuelle que dans une application draconienne de ses obligations.

*

Le lecteur saisira mieux du reste le sens et l'étendue de ces considérations par des exemples.

Nous étions arrivés à Paspébiac jeudi, le 10 octobre, à trois heures de l'après-midi. Il faisait un temps à égayer des croque-morts et à faire chanter des corbeaux ; le ciel était resplendissant, la mer légèrement ondulée par la brise. Dans le port, la *Canadienne*[2], tirant des bordées, voletait comme un oiseau-mouche sur des flocons de lilas ; quelques navires blanchis[260]saient à l'horizon ; d'autres, mouillés, attendaient leur cargaison de bois ou de morue sèche pour les Antilles, tandis qu'une centaine de bateaux-pêcheurs se balançaient sur les flots dans toutes les directions.

Nous fûmes accostés par deux énormes barges qui vinrent prendre le fret et les passagers. L'opération dura une heure et demie, pendant laquelle nous pûmes examiner à loisir la physionomie de l'endroit éloigné de nous d'à peu près un demi-mille. À part le site qui est charmant, je dirais presque suave, tant il y a

85 I adoucissements. Dans 91 I que sur les *prescriptions*, combien 92 I,II tous dans 98 I exemples ; <Voir Appendice II, [24], l. 98> // Nous étions *donc rendus* à 101 I resplendissant, *une* mer 105 I d'autres, *à l'ancre*, attendaient 109 I,II énormes *barques* qui 110 I passagers *destinés à Paspébiac*. L'opération

2. La *Canadienne*, goélette chargée d'assurer la police maritime du Bas-Saint-Laurent.

de douceur agreste dans les longues collines qui viennent se baigner à la mer, ce qu'il faut remarquer avant tout à Paspébiac, c'est l'immense établissement de la maison Robin qui constitue à lui seul une petite cité.

La maison Robin emploie environ six cents hommes à la seule préparation de la morue ; ces six cents hommes demeurent tous dans l'enceinte de l'établissement qui est divisé par rues et par quartiers, et qui contient des boutiques de menuisier, de charpentier, de tonnelier, de forgeron, de mécanicien... tout ce qui est nécessaire à une exploitation considérable. Il y a là jusqu'à des petits docks et des chantiers pour la construction des navires ; l'entrepôt général s'élève sur pilotis dans la mer même, et en arrière s'échelonnent les diverses rues qui fractionnent l'établissement.

Une particularité de la maison Robin, c'est qu'aucun de ses commis n'a le droit de se marier ; s'il en est qui ont ce malheur, il faut que leurs femmes vivent au loin et qu'ils n'aillent les voir qu'une fois tous les deux ans. Il y a loin de là au mormonisme.

Un jeune homme qui entre comme commis dans la maison Robin doit faire six années d'apprentissage à [261] vingt-cinq louis par an, puis deux autres années à cinquante louis, puis, successivement de cette façon, jusqu'à ce qu'il finisse par avoir une part dans la société.

Cet établissement célèbre remonte à l'époque même de la conquête. Son fondateur, un Jersiais, vint, dans ce temps-là, établir un petit entrepôt de pêche sur les côtes de la Gaspésie, et, depuis lors, toujours graduellement, ses successeurs ont étendu la société jusqu'à ce qu'elle ait eu des comptoirs dans tous les ports du Golfe. La maison Le Bouthillier[3], qui rivalise avec la maison Robin, ne compte guère, elle, que trente à trente-cinq ans d'existence et emploie à peu près la moitié autant de monde. M. LeBouthillier, qui est mort conseiller législatif, il y a quelques mois à peine, avait d'abord été commis de la maison

118 I emploie *là* environ 123 I exploitation *aussi* considérable 125 I,II l'entrepôt *ou store* général 126 II et, en arrière, s'échelonnent I,II qui *divisent* l'établissement 131 I ans : *il* y 135 I façon jusqu'à 138 I conquête ; *le* fondateur I vint dans ce temps-là, *fonder* un 139 I et depuis 141 I,II qu'elle *eût* des 145 I monde : M. Le Bouthillier qui

3. Voir *supra*, chronique 23, n. 1.

Robin, jusqu'à ce qu'il fût élu pour représenter l'immense comté de Gaspé, vers 1838. Ses patrons n'ayant pas trouvé conforme aux règlements de la maison que le premier employé s'occupât d'affaires publiques, il se sépara d'avec eux et fonda l'établissement rival, connu aujourd'hui sous son nom, et dont quatre fils sont maintenant les héritiers. De même que les Robin, les LeBouthillier ont des entrepôts partout ; le plus considérable d'entre eux est sur l'île Bonaventure, en face de Percé.

*

Il était près de cinq heures du soir lorsque nous quittâmes Paspébiac. Trois milles plus loin, nous passâmes devant New Carlisle qui est le chef-lieu judiciaire du côté nord de la Baie-des-Chaleurs, et qui ne forme, à proprement parler, avec Paspébiac, qu'une seule et [262] même ville. Nous en avions encore pour quatre heures avant d'atteindre Dalhousie, le terme de mon voyage par eau et le port le plus reculé de la Baie. Là, j'allais commencer un voyage par terre qui devait m'initier à des mœurs et à des usages tout à fait nouveaux.

148 I 1838, *je crois.* Ses 149 I que *leur* premier 151 I rival connu 153 I partout, *dont le plus considérable, d'après ce qu'on m'a dit,* est 154 I Percé. // <Voir Appendice II, [24], l. 154> // Il était 156 I Paspébiac, *à trois* milles plus loin nous 163 I fait *inattendus. Que le lecteur ne soit pas surpris d'avance ; il le sera du reste au fur et à mesure que je débiterai mon récit.* //

[262] Il était passé huit heures du soir lorsque nous arrivâmes à Dalhousie, après avoir parcouru six cents milles de côtes. À notre droite s'étendait la rive canadienne de la Baie-des-Chaleurs et de la rivière Ristigouche, et, à notre gauche, se découvraient les premières campagnes veloutées, fraîches et grasses du Nouveau-Brunswick ; d'un côté, les montagnes de la Gaspésie ; de l'autre, une vallée basse, sinueuse, moitié sauvage, moitié cultivée, où se trouvent les plus belles fermes et où paissent les plus beaux troupeaux de l'Amérique anglaise.

Un coup de canon retentit à notre bord et des milliers d'échos le répétèrent dans les solitudes assombries qui nous entouraient de toutes parts. « Le *scow* », crièrent alors plusieurs voix de l'équipage, « où est le *scow* ? » Je dressai l'oreille et j'entr'ouvris des yeux pleins d'éclairs qui durent illuminer le paysage. Le *scow* ! dis-je à mon tour d'une voix où il y avait de la terreur, que peut bien être le *scow* ? Le *Secret* avait jeté l'ancre et sa longue forme noire coupait les ombres qui semblaient menaçantes dans leur immobilité.

VARIANTES : « Chronique du 'National' », *le National*, 5 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 244-252.

2 I *Chronique du « National » //* Il 3 I,II avoir *fait* six cents milles de *marche.* À 5 I Ristigouche *qui se jette dans la baie précisément à cet endroit,* et à notre gauche *s'étendaient* les 6 I fraîches, *si* grasses *et si riches* du 7 I,II Nouveau-Brunswick : d'un 8 I Gaspésie, de l'autre une 13 I parts. Le scow <ital.> crièrent II scow <ital.>, crièrent 14 I équipage, où est le scow <ital.> ? Je II équipage, où 16 I scow <ital.>, dis-je

Les mouvements de l'équipage étaient devenus silencieux ; le capitaine et le second interrogeaient tour à tour les flots et la rive : les passagers, debout sur le pont, étaient rivés à leur place comme des morts ré[263]veillés qui ne savent pas quel côté prendre ; l'anxiété et le mystère planaient dans les longs replis de la nuit ; il ne manquait plus que des hiboux et des chouettes vinssent s'abattre sur les chapeaux des passagers et frétiller dans leurs oreilles.

Tout à coup un objet noir, plat, large, à peine émergeant de la ligne des flots, se détacha du rivage et s'avança vers nous sans qu'on pût distinguer un seul de ses mouvements. Sa marche était lente, on eût dit qu'il rampait et qu'il cherchait à se dérober ; rien n'indiquait qu'il fût conduit par aucune main humaine, et l'onde, autour de lui, n'avait pas la plus légère ride. Il approchait cependant ; quand il ne fut plus qu'à quelques verges du *Secret* : « Voilà, voilà le *Scow* ! » cria le maître d'équipage, et aussitôt passagers et matelots, tenant des amarres, s'élancèrent au bord du steamer. En un instant je redevins moi-même, capable d'affronter tous les périls ; mon angoisse fit place à une douce allégresse et à un grand soulagement ; le *Scow* ! le *Scow* ! n'était autre que le chaland à bord duquel sont transportés les passagers qui descendent à Dalhousie. C'est ainsi que la Compagnie du Golfe ménage des surprises à ses passagers les plus chers.

Nous sautâmes dans le chaland une douzaine de passagers environ, et deux minutes après, nous abordions au quai Dalhousie. Il faisait nuit noire, de lumière nulle part ; mais des maisons blanches, carrées, dans le style américain, coupaient ça et là l'obscurité.

*

Dalhousie est une petite ville de quinze cents âmes environ, qui a des rues larges et dont les habitations [264] sont espacées, comme dans toutes les cités naissantes des États-Unis. Elle est située au point où la rivière Ristigouche se décharge dans la

---

20 I silencieux, le capitaine et le second, *muets*, interrogeaient 21 II second, interrogeaient 23 I prendre ; *l'angoisse* et 30 I mouvements, *sa* marche 36 I matelots tenant des amarres s'élancèrent *sur le* bord 39 I Scow <ital.> *c'était un* chaland 43 I chers ; *tout cela est très savant et admirablement calculé.* // Nous 44 I,II chaland, une 46 I,II noire ; *pas* de lumière nulle part, mais

Baie-des-Chaleurs, au sein d'un magnifique panorama qui s'étend à perte de vue. Sa position convient admirablement à l'exploitation agricole et forestière d'une vaste région ; mais, jusqu'à présent, c'est le commerce de bois qui a été l'objet presque exclusif de tous ceux qui se sont livrés à des affaires sérieuses. Le pin et le cèdre, dans toute la région qui forme la vallée de la Baie des Chaleurs, sont en quantité incalculable et constituent à peu près les seuls articles d'exportation. Vous voyez les clôtures, qui séparent les champs, construites en troncs de cèdre de six à huit pouces de diamètre sur vingt à vingt-cinq pieds de longueur ; (dans ce pays le bois ne coûte rien, on n'a que la peine de l'aller chercher).

Un fait singulier, c'est que personne ne fait sa provision de bois pour l'hiver ; au fur et à mesure qu'on en a besoin, on va le prendre dans la forêt qui avoisine les établissements, et l'on en chauffe des demeures qui n'ont jamais de doubles fenêtres et dont les cloisons ne sont jamais embouffetées. Toutes les maisons sont en bois, faites de madriers disjoints, sur lesquels on applique immédiatement le crépi et qu'on recouvre ensuite d'une couche de bardeaux ; on dirait que l'homme apporte dans ce pays une négligence calculée pour son bien-être, et qu'il ne fait que juste ce qu'il faut pour conserver la quantité de chaleur nécessaire à la vie.

Du reste, c'est là une observation qui s'applique à tous les actes, à toutes les façons d'agir des gens de la Baie-des-Chaleurs. En général ils travaillent peu, la [265] vie étant pour eux trop facile ; ils n'ont qu'à lever la main pour avoir le plus beau poisson et le plus fin gibier ; les pièces exquises que nous recherchons tant et qui ornent nos tables de festins, ils les dédaignent ; la morue fraîche, le homard, les canards, les perdrix sont pour eux des plats vulgaires auxquels ils ne songent même pas. Pour le chauffage, il n'est d'homme assez pauvre qu'il ne puisse se procurer du bois à discrétion ; les terres sont d'un prix nominal et donnent, pour un peu de culture, des produits magnifiques ; nulle part, sur tout le continent américain, on ne saurait voir d'aussi belles races de bestiaux, des porcs aussi gras, des pommes de terre plus grosses et plus nourries que dans cette

---

59 I,II incalculable, et 61 I clôtures qui 63 I longueur ; dans 64 I chercher. // Un 70 I bois faites 78 I,II vie *est* pour 83 I eux *les* plats 84 I,II pauvre *qui* ne 85 I nominal, et 88 I,II des *patates* plus

contrée fortunée dont bien peu de Canadiens connaissent la richesse agricole. Il n'y a de pauvres, dans ce pays, si toutefois on peut les appeler de ce nom, que ceux qui se font journaliers ou pêcheurs au service de quelque grand établissement. Tous ceux qui se livrent à la culture sont dans l'aisance ; les terres sont moins grandes qu'en Canada, mais produisent infiniment plus ; les quelques personnes qui, cependant, ont voulu faire de grandes exploitations agricoles, sont arrivées à des résultats qui nous jetteraient dans l'admiration. Qu'on aille voir les fermes des Ferguson et des Fraser[1], où paissent des centaines de bêtes à cornes et trente à quarante chevaux, et l'on s'étonnera qu'un pareil pays soit si peu connu et si peu habité.

*

Les Acadiens et les Écossais, qui constituent le plus grand nombre de ceux qui habitent les rives de la Baie, [266] sont tous dans l'aisance ; qu'on entre chez le plus mince cultivateur d'entre eux et l'on y aura du beurre frais comme il serait impossible de s'en procurer à aucun prix sur les marchés canadiens. Jusqu'à l'époque où les travaux de l'Intercolonial ont commencé, tout ce monde-là, à peu près, ignorait la couleur de l'argent ; les journaliers travaillaient aux grandes scieries des Ferguson et des Moffat[2] et étaient payés en bons de provisions qu'ils prenaient dans les stores de leurs maîtres, absolument comme cela a été longtemps et est encore jusqu'à un certain point pratiqué par la maison Price dans le Saguenay. Quant aux cultivateurs, ils vivaient du produit de leurs terres sans songer à l'exportation.

Ce que le chemin de fer a apporté de changements dans les habitudes, dans les relations et jusque dans les exigences de cette population, en moins de quatre années, aurait lieu de surprendre si l'on ne savait, par d'autres exemples, les effets vio-

---

95 I plus, les 100 I et *de* trente 102 I Écossais qui 103 I Baie sont 105 I eux, et 110 I,II Moffat, et

---

1. Une grande partie de la propriété des Ferguson avait été rachetée par John Fraser dès 1843. En 1863, Fraser est propriétaire de 5 000 arpents à l'embouchure de la Matapédia. Voir J. Bélanger, M. Desjardins, Y. Frenette, *Histoire de la Gaspésie*, p. 350.

2. Durant la décennie 1870-1880, la Compagnie Moffat exploitait les forêts des rivières Escuminac, Nouvelle et Assametquaghan.

lents et contagieux d'une importation brusque d'argent dans les petites communautés habituées à l'usage primitif de l'échange.

Les mêmes hommes qui, autrefois, gagnaient à peine deux shillings[a] par jour, payés avec du lard et des biscuits, en recevant tout à coup un salaire mensuel de trente dollars soldé en espèces sonnantes, conçurent un désir immodéré d'argent, et s'imaginèrent, dans leur naïve avidité, que le métal du Canada coulait comme l'eau de leurs rivières, et qu'il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre comme ils font des homards. C'est ce qui explique plusieurs grèves faites [267] par les travailleurs de l'Intercolonial et la difficulté qu'on eut à se procurer des ouvriers dans les commencements de cette gigantesque entreprise. Aujourd'hui même, cette difficulté existe encore et est une des nombreuses causes qui ont retardé l'accomplissement de cette œuvre qui sera l'une des plus belles de l'Amérique, malgré les préjugés de partis et les fausses idées de ceux qui, placés à distance, ne peuvent juger de ce qui se passe sur les lieux.

*

Il y a cinquante-deux ans, Dalhousie n'existait pas. Il n'y avait qu'une chaumière de tonnelier là où s'élève maintenant une petite ville qui, avant longtemps, aura quintuplé sa population. Ce tonnelier travaillait pour les bâtiments qui venaient à l'entrée de la Ristigouche prendre des cargaisons de bois et de saumons. Sur le parcours de la Baie, jusqu'à une distance de dix-huit ou vingt lieues environ, il n'y avait que cinq à six maisons de pêcheurs, et toute la contrée était sauvage. Depuis Métis jusqu'à Dalhousie, à travers la vallée de la Matapédia, une longueur de chemin de quarante-cinq lieues, il n'y avait que des Indiens éparpillés ça et là, les descendants de ceux qui avaient

a. Quarante centins ou deux francs.

123 I,II <sans note> 124 I trente *piastres par mois, soldées* en II trente *piastres soldées* en 128 I,II homards. - C'est 129 I,II plusieurs *des* grèves 130 I Intercolonial, et I,II difficulté *d'avoir* des 137 I ans, *me dit le capitaine Armstrong, de Sorel, qui habite temporairement la Baie des Chaleurs,* Dalhousie 139 I longtemps aura 141 I de *saumon,* sur le II de *saumon.* Sur 142 I,II Baie, *dans un espace de dix-huit lieues à peu près, jusqu'à Bathurst,* il II près jusqu'à 144 I sauvage. *Le capitaine Armstrong était venu à Dalhousie en raquettes, depuis* Métis, à travers 145 I Matapédia *une distance* de quarante-cinq lieues. // Il n'y II Matapédia, *une distance* de 146 I avait *alors* que 147 I là *dans cette vaste région intérieure,* les

combattu pour le pavillon français[3]. On peut voir encore à Esquiminac, sur le côté canadien de la Restigouche, à dix milles de Dalhousie, l'endroit où une troupe d'Indiens massacra un équipage anglais qui avait voulu pénétrer dans l'intérieur de la colonie française ; et, plus loin, le voyageur peut contempler la Pointe à la Batterie, fortification élevée pour défendre les missions des Jésuites qui, à cette époque, étaient [268] florissantes le long de la rivière Restigouche. Aujourd'hui, il y a là des villages importants, tels que Bourdeau, Cross Point, surtout Campbellton, et les deux plus belles fermes peut-être de l'Amérique anglaise, celles de M. Fraser et de M. Ferguson.

Dalhousie n'a ni gaz, ni trottoirs, ni aqueduc, ni rien de ce qui peut donner l'idée d'une ville telle que nous la concevons, mais c'est un entrepôt considérable de bois et de commerce de poisson. On y voit une prison et une cour qui ont l'air de simples résidences de campagne, et même une école militaire semblable à celles que nous avons le bonheur de posséder, quelques cottages ça et là sur les hauteurs, enveloppés dans des bosquets de sapins et d'épinettes ; voilà tout ce qui constitue l'ornementation de cette *ville* où s'arrêtent deux fois par semaine les steamers du Golfe et le *Rothsay Castle,* un grand vapeur qui fait le service de tous les ports du Nouveau-Brunswick, dans cette partie de la province.

*

Lorsqu'on arrive à la Baie-des-Chaleurs, le désir le plus légitime qui vient naturellement à l'esprit est bien d'avoir de la morue fraîche, des homards, des huîtres sortant de l'eau, du hareng et du saumon encore ruisselants de l'onde. Longtemps d'avance, le palais s'humecte à l'idée des jouissances que lui donnera le contact de ces chairs délicieuses dans leur succulente fraîcheur. On prendra des huîtres sur les bancs mêmes et on les ouvrira sur le rivage ; tous les jours une éblouissante mo-

149 I,II à *environ* dix 150 I,II Indiens *massacrèrent* un 151 I anglais, qui 152 I française, et 153 I Batterie, *qui tire son nom d'une fortification que les Français avaient* élevée 164 I,II posséder. *Quelques* cottages 165 I hauteurs enveloppés 166 I,II épinettes, voilà 170 I province, *entre New-Castle, sur l'Atlantique, et Campletown, qui est l'extrémité navigable de la rivière Restigouche, à seize milles de Dalhousie. //* Lorsqu'on 171 I Chaleurs, *un des désirs les plus légitimes qui viennent* à 177 I fraîcheur ; *on* prendra I mêmes, et

3. Voir *supra,* chronique 24, n. 1.

rue, encore saturée des essences de la mer, viendra réjouir sa table ; on voit les homards à [269] l'écaille de pourpre étinceler dans le plat ; le hareng et le maquereau, rissolant dans la poële, inondés d'une sauce dorée, pétillent déjà sous les regards avides ; on pense au large saumon attendant seulement le contact du couteau pour ouvrir ses chairs tremblantes d'embonpoint et presque animées encore... eh bien ! toute cette eau qui vient à la bouche par anticipation n'est qu'une duperie ; on déguste dans le rêve et ni huîtres, ni saumon, ni morue ne viendront une seule fois jusqu'à ce palais que ses illusions caressent.

Ce qu'il est à peu près impossible d'avoir dans la Baie-des-Chaleurs, c'est du poisson sous aucune forme. Vous dirai-je que j'ai mangé là de la morue sèche revenue de Québec ? On ne le croira pas, et aujourd'hui encore j'enrage d'être convaincu que c'est vrai. Il faut que j'explique ce phénomène.

D'abord, il est très rare que le poisson soit détaillé dans la Baie-des-Chaleurs, ceux qui s'occupent de pêche étant généralement au service des Robin et des LeBouthillier auxquels ils doivent apporter le produit entier de leur travail : puis, les goëlettes et autres bâtiments qui viennent faire la pêche pour leur compte se gardent bien de débiter le poisson là où il n'a aucun prix ; ils l'apportent dans les villes du Canada ou bien vont le vendre aux Antilles ; ensuite, les particuliers n'ont aucun goût pour un produit si abondant qu'ils en sont comme écœurés. Enfin, quoique Caraquet soit à l'entrée de la Baie-des-Chaleurs et que Shédiac soit sur le littoral du Nouveau-Brunswick, il est plus difficile de se procurer des huîtres à vingt milles de ces deux ports qu'à Montréal et à Québec, faute de communications locales.

[270] Et puis, la même raison existe pour les huîtres que pour les autres produits de la mer ; ceux qui en font le commerce le font en grand et se gardent bien de détailler dans des lieux où ce commerce ne serait pas lucratif, et où la population est trop clairsemée. J'ai demandé, je l'ai fait presque avec prière, dans

---

179 I,II des *parfums* de I réjouir *votre* table II réjouir *la* table 181 I maquereau *ruisselant* dans II maquereau, *ruisselant* dans 182 I sous *vos yeux* avides 187 I rêve, et 188 I,II fois *chatouiller le palais caressé d'illusions. // Ce* 192 II et, aujourd'hui 195 I,II Chaleurs ; ceux qui s'occupent de pêche *sont* généralement 206 I Québec faute 210 I,II et *ne le détaillent pas sur* des lieux où *il* ne 212 I,II demandé, *j'ai supplié à genoux* dans

tous les hôtels où je suis allé, qu'on me donnât une bouchée de morue fraîche et une assiettée d'huîtres ; j'ai offert des sommes folles, comme seul un chroniqueur du *National* peut en prodiguer, et j'ai éprouvé partout les mêmes refus amers. Si l'on en avait eu, on m'en aurait donné pour rien, mais on n'en avait pas ! J'ai passé devant une fabrique où l'on préparait le homard, j'ai vu quinze à vingt champs couverts des carapaces de ce crustacé vermeil, et j'ai dû me contenter d'en aspirer la provocante odeur. À deux cents pas de moi la Baie roulait ses ondes vertes et bleues tour à tour ; on y voyait presque foisonner des myriades de maquereaux et de morues, et j'ai dû les laisser foisonner. Quoi ! j'ai foulé sous mes pieds vainqueurs la rivière aux Anguilles, et je n'en ai pas même pu pincer la queue d'une ! Ainsi, l'une des plus chères illusions de mon voyage s'est effacée à peine conçue, et j'ai dû corriger mon tourment avec du mouton, du lard et des patates, moi qui m'étais élevé jusqu'à l'huître !

213 I,II allé, *pour avoir* une 218 I fabrique *pour la préparation du* homard 219 I champs *de suite* couverts I,II des *écailles* de 220 I,II me *lécher les babines dans le vide* : *à* deux II vide. À 221 I moi, la 222 I foisonner *les* myriades 225 I d'une. Ainsi 227 I,II dû *calmer mon désespoir* avec

[270] À vingt-six milles plus haut que Dalhousie, sur la rivière Ristigouche, commencent les premières sections de l'Intercolonial dans le Nouveau-Brunswick. C'est toute une histoire que l'entreprise des quatre [271] sections qui s'étendent depuis cet endroit jusqu'à Nipesiguit et qui comprennent en tout soixante-dix-huit milles ; je dirai plutôt que c'est une conquête de l'énergie, du talent, de la persévérance indomptable et du savoir faire de Messieurs Berlinguet et Bertrand qui ont eu l'entreprise de ces quatre sections, il y a trois ans.

Je ne m'expliquais pas pourquoi le chemin de fer du Pacifique américain, qui a neuf cents lieues de longueur, avait été fait en trois ans, tandis que l'Intercolonial, qui n'est long que de huit cents milles, n'était pas encore fini, et je faisais à ce sujet les comparaisons les plus déraisonnables. Aller sur les lieux, voir par soi-même, s'instruire par sa propre expérience, est un remède souverain pour toutes les erreurs ; je l'ai employé, et, maintenant, mes idées sont toutes différentes de ce qu'elles étaient.

Quand on a vu en détail cette partie du chemin que j'ai visitée, quand on connaît le nombre et la nature des difficultés qu'il

---

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 7 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 252-257.

2 I *Chronique du « National »* 6 I qui *comprend* en 9 I,II ont *obtenu* l'entreprise 11 I,II Pacifique, qui 12 I,II lieues, avait 13 I,II qui *n'a que* huit cents milles, n'était pas fini *encore*, et 14 I faisais les comparaisons les plus déraisonnables, *les plus aveugles*. Aller 16 I est *le* remède 17 I et maintenant mes

a fallu vaincre, et dont quelques-unes subsistent encore, on reste surpris du résultat et l'on se sent fier de ce que ce soient deux Canadiens-français qui aient fait le plus bel ouvrage sur toute la ligne. Les diverses constructions élevées par MM. Bertrand et Berlinguet sont vraiment monumentales ; ce sont même parfois des œuvres d'art auxquelles ils ont apporté la perfection, le poli et la finesse de l'architecture. J'ai vu des ingénieurs américains admirer les travaux de maçonnerie exécutés par nos deux compatriotes, et je les ai entendus dire qu'il n'y avait rien qui leur fût comparable aux États-Unis, tant pour la solidité que pour le fini du travail.

[272] « Cela se conçoit, me disait l'un d'eux ; aux États-Unis nous sommes toujours pressés de faire des chemins de fer ; dès qu'une localité en sent le besoin, vite il se forme une compagnie, on se fait donner une charte et l'on construit à la hâte pour les exigences du jour, quitte à faire renouveler la ligne par l'État quelques années après, lorsque la nécessité d'une construction solide et durable est devenue impérieuse. Ici, c'est tout différent. L'Intercolonial est une voie nationale ; il est, pour ainsi dire, le chemin de fer du Dominion ; il faut qu'il ait le caractère et la constitution qui conviennent à toute œuvre publique, patrimoine d'une nation, héritage des générations à venir. Ce que vous élevez aujourd'hui, ce n'est pas seulement une voie ferrée, mais encore un monument de toute une époque. En voyant les magnifiques ponts qui couvrent les nombreuses rivières de la Baie-des-Chaleurs, on comprendra que l'Intercolonial n'a pas été fait seulement pour les besoins vulgaires du commerce, mais encore pour être un témoignage du degré de civilisation et de vigueur de tout un peuple.

« Le chemin de fer du Pacifique s'est fait très rapidement, il est vrai, mais voyez combien étaient différentes les conditions de cette entreprise. Nous avions des ouvriers en foule et des milliers de Chinois qui travaillaient sur la ligne, pour un prix nominal, de l'aube au crépuscule ; tous les mois il arrivait de nouvelles masses d'hommes venus de tous les points de l'Europe et des États-Unis ; aucune saison n'arrêtait les travaux, l'argent abondait ; aucun parti hostile n'entravait la marche de l'entre-

---

26 I Berlinguet, sont 28 I vu *les* ingénieurs 32 I,II travail : // « Cela 40 I nationale, *c'est*, pour 41 I,II dire, *la ligne* du 53 I foule, et des milliers de *chinois* travaillaient 55 I crépuscule, tous 58 I,II abondait, aucun

prise, le chemin du Pacifique était fait pour tous et au nom de tous sans que la politique [273] y réservât un pouce de terrain pour ses batailles ; en outre, c'était une œuvre purement commerciale et chacun était impatient de voir compléter le grand *Thorough fare* qui apporterait sur le sol américain les produits de la Chine et du Japon.

« Ici, vous avez à peine le nombre d'ouvriers indispensables, et cela à des prix très élevés ; tout s'oppose au progrès de l'entreprise, le bas prix des soumissions, qui ruine presque tous les entrepreneurs, après en avoir réduit quelques-uns à déserter leurs obligations, l'hostilité d'un parti politique[1] qui ne laisse au gouvernement d'autre alternative que de sacrifier les soumissionnaires et la marche même de l'ouvrage aux exigences de l'économie, le climat qui paralyse les travaux pendant plusieurs mois de l'année, l'inaptitude de presque tous les ouvriers et entrepreneurs à un genre d'ouvrage presque nouveau dans votre pays, les rapports inexacts des explorateurs qui, en trompant le gouvernement et le public, ont porté les soumissionnaires à sous-évaluer le coût de plusieurs sections où se trouvent des obstacles presque insurmontables ; enfin, cette dernière et puissante entrave créée par l'idée que l'Intercolonial n'est que l'affaire du gouvernement et que le public n'y a aucun intérêt... »

Peut-être y avait-il dans ces paroles de l'ingénieur américain de la bienveillance et une politesse poussée jusqu'au lyrisme ; mais ce que je sais pertinemment, ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'ai appris par de nombreux témoignages, je vais vous le dire.

*

Lorsque MM. Bertrand et Berlinguet arrivèrent à [274] leurs destinations respectives, les gens de la Baie-des-Chaleurs n'avaient pas encore acquis le degré de civilisation qui est résulté depuis du contact de nombreux éléments étrangers. Une

61 I commerciale, et 62 I,II grand *thorough* fare <ital. : deux mots> 65 I ouvriers, indispensables 67 I,II soumissions qui 68 I,II les *contracteurs*, après 74 I dans *notre* pays 79 I entrave *qui provient de* l'idée 86 I,II arrivèrent *sur leurs sections* respectives

1. En réalité, plutôt que l'hostilité d'un parti politique, c'est l'hésitation du gouvernement fédéral entre plusieurs tracés possibles qui retint l'attention des contemporains.

loi féroce, qui n'est pas encore abolie, réglait les rapports commerciaux ; tout homme pouvait vous faire emprisonner pour vingt-cinq centins, que sa créance fût ou non établie ; il n'avait qu'à déposer une plainte et vous étiez emprisonné ou forcé de donner caution. Souvent ces plaintes n'avaient aucun fondement, mais vous étiez tout de même tenu de payer les frais de cour à défaut du poursuivant, s'il n'avait pas le sou ; tel est l'admirable système judiciaire du Nouveau-Brunswick. On se fait un jeu de cette faculté offerte au premier venu et on l'exerce sans discernement, sans motif ; c'est ainsi que MM. Berlinguet et Bertrand se sont vus arrêtés des semaines entières par les caprices barbares de quelques-uns de leurs employés. En outre, ils ont dû subir des grèves systématiques, à peine arrivés sur le sol brunswickois ; chacun cherchait à tirer avantage de leur position, de leur isolement dans un pays étranger et de la difficulté pour eux de transiger dans une langue qui leur était alors presque inconnue.

Le jour même de son arrivée à Dalhousie, M. Berlinguet a vu réunis sous ses fenêtres deux à trois cents hommes, dont bon nombre armés, qui proféraient contre lui des cris de mort et menaçaient de l'exécuter s'il n'augmentait pas leur salaire. Mais il fit tête à l'orage, et sans accorder aucune concession, par la seule force de l'énergie, il contint tous ces mutins qui durent retourner à l'ouvrage aux anciennes conditions. M. Bertrand a été victime des mêmes tentatives de [275] violence, mais il est resté inébranlable et a eu le dernier mot.

Ce que la nature oppose de difficultés dans les quatre sections qui longent la Ristigouche et la Baie-des-Chaleurs est vraiment étonnant. M. Berlinguet a eu à construire cent vingt ponceaux sur les différents cours d'eau qui sillonnent cette région et il a fait un ouvrage remarquable, le tunnel de Morrissy Rock. De son côté, M. Bertrand a détourné les eaux de trente à qua-

---

90 I,II abolie, *régissait* les 92 I,II vingt-cinq *cents*, que I,II non *certaine* ; il 96 I poursuivant *qui* n'avait 109 I,II mort, s'il 111 I,II et, sans 113 I a *éprouvé les mêmes scènes plus d'une fois*, mais 118 I vingt *culverts* < ital. > sur 119 I région, et 120 I,II ouvrage *admirable*, le I Rock, *le seul tunnel de l'Amérique anglaise. Avant lui, le premier contracteur, M. Jobin, avait abandonné l'entreprise de désespoir ; M. Berlinguet a tenu bon, et il a creusé ce roc de cinq cents pieds de longueur sur cent dix de hauteur en moins de six mois.* De II Rock, *le seul tunnel de l'Amérique anglaise.* De 121 I côté M. Bertrand

rante rivières et il a construit des ponts monumentaux, entre autres celui de Nipesiguit et de Peters' River.

Près de Bathurst, sur la section N° quinze, entreprise par M. Bertrand, se trouvent de magnifiques carrières de granit. Au dire des vieux Écossais du pays, ce granit est même supérieur à celui d'Aberdeen, en Écosse, lequel sert aux constructions de luxe dans un grand nombre de pays. Il brille, il étincelle comme le diamant ; on reste émerveillé à la vue de cette splendide pierre qui fait l'effet d'un amas compact de rubis ; on ne la mine pas, afin qu'elle ne soit pas fracturée en trop petits morceaux, mais on l'entr'ouvre avec des coins après l'avoir percée en plusieurs endroits ; c'est ainsi qu'on obtient des blocs de sept à huit pieds de longueur sur trois ou quatre de hauteur, blocs qui servent aux constructions maçonniques des sixième et quinzième sections.

Le voyageur qui, dans deux ans, passera en chemin de fer le long de la Baie-des-Chaleurs, admirera peut-être encore moins ce granit que la manière dont il est travaillé ; il demandera le nom de l'homme qui a présidé à cet ouvrage et il me saura gré, s'il m'a lu, de lui [276] avoir rendu d'avance le juste tribut d'éloges qu'il mérite.

122 I monumentaux entre 124 I,II section quinze 125 I,II granit *qui se puissent imaginer.* Au 126 I,II vieux *écossais* du 127 I,II Aberdeen *qui* sert 131 I pas afin 134 I hauteur, qui 135 I,II des sections *six et quinze.* // Le 140 I ouvrage, et

[27]
[« DE DALHOUSIE À BATHURST »]

[276] De Dalhousie à Bathurst, ce n'est ni très gai ni très beau. Il y a là dix-huit lieues monotones, coupées de nombreuses savanes et de cours d'eau plus nombreux encore ; pas de villages, mais une suite de maisons plus ou moins espacées ; quatre à cinq chapelles protestantes et deux ou trois églises catholiques, dont la plus grande est celle de Madisco, l'endroit le plus peuplé, le plus riche de tout le littoral. Ces églises sont toutes sur le même modèle et les maisons d'école, qui sont bâties de distance en distance, leur ressemblent à s'y tromper.

On dirait que tout a été calculé d'avance dans ce pays pour reproduire de toutes choses une même image. C'est une stéréotypie énervante ; pas de paysage, pas d'accidents de terrain, pas de variété, si ce n'est que la Baie a parfois quinze milles, d'autres fois vingt milles, d'autres fois trente milles de largeur. À l'un des endroits où elle a vingt milles, j'ai appris qu'un pont de glace s'était formé, il y a quelques années, et que tous les maquignons du lieu avaient concouru pour le prix donné à celui qui traverserait le pont dans le moins de temps. C'était un fait merveilleux que ce pont de glace sur une largeur de vingt milles, et les vieux habitants en parlent encore avec un attendrissement qui vous gagne.

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 15 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 257-259.

2 I *Chronique du « National »* 3 I gai, ni 10 I modèle, et les maisons d'école qui 11 I distance leur ressemblent à s'y tromper *parfois.* // On 14 I terrain, *et la baie constamment s'étend devant nous, avec cette seule variété qu'elle* a 16 I À *un endroit* où 18 I maquignons avaient 21 I les *plus* vieux

Ces vieux habitants sont en général des Écossais et des Acadiens, pour la plupart cultivateurs et vivant assez à l'aise sur des terres ayant toutes la même fer[277]tilité. Ce qui frappe le plus le voyageur qui fait le parcours entre Dalhousie et Bathurst, c'est la beauté des chemins ; le sol est partout sablonneux, et les pluies torrentielles qui, depuis trois mois, n'ont cessé de tomber sur lui presque tous les jours, l'ont à peine détrempé ; il n'y a que les chemins à travers les savanes qui soient difficiles, et encore a-t-il fallu, pour les rendre tels, le lourd charroyage de la pierre pour la maçonnerie de l'Intercolonial.

*

Mais si les chemins sont beaux, il n'en est pas ainsi des femmes. Tudieu ! quelles girafes ! Comment se fait-il que le Nouveau-Brunswick ne soit pas un désert quand il s'y trouve des créatures pareilles ? Ce ne sont pas des monstres, mais ce ne sont pas des femmes ; de grands homards sur des pattes de cinq pieds de long. On conçoit le laid, puisqu'on a l'idée du beau ; mais on ne le conçoit que comme une exception, une négligence coupable ou un mauvais vouloir de la nature ; personne ne s'imaginerait que les femmes de tout un pays s'entendent pour en faire la règle, et qu'elles aient, pour horripiler le voyageur, cette unanimité opiniâtre qui jamais les distingue dans le reste de leurs actes.

Ô Brunswickoises ! vous m'avez fait bien du mal...

Je vous aimais pourtant d'avance et je vous confondais, dans mon ardente imagination, avec les truites et les morues fraîches qui courent dans vos eaux ; j'étais arrivé sur les rivages de la Baie-des-Chaleurs, séduit par ce nom historique et vénérable, comme le cerf altéré s'élance lorsqu'il entend au loin la source jaillissante ; je vous aurais trouvé belles, quoique médiocres, [278] car le voyageur emporté par l'appétit ne s'arrête guère aux nuances ; il mange aveuglément de tous les plats et se con-

---

25 I,II cultivateurs, et 28 I,II sablonneux, *argileux*, et 31 I,II que les *savanes, ayant rarement plus de dix à douze arpents de longueur, où les chemins* soient 34 I,II Mais, si 38 I,II femmes ; *des* grands 39 I beau, mais 40 I exception, *contraste, dérangement* de II exception, *caprice, désordre* de 45 I reste. // Ô 49 I dans *nos* eaux 53 I,II emporté *ne connaît pas les* nuances

tente de tous les lits ; vous m'auriez consolé des huîtres qui me fuyaient, ah !... et vous m'avez fait fuir comme elles !...

Parcourir trente lieues de littoral sous les bouffées tonifiantes de l'air salin ; jouir, pour tous ses mouvements et pour tous ses actes, d'une liberté grande comme la mer ; contempler à chaque instant des vaches laitières superbes qui donnent envie d'être veau ; avoir sous les yeux, dans un heureux accord, les trois races les plus fécondes et les plus vigoureuses, les races irlandaise, canadienne, écossaise, et ne pouvoir trouver une seule femme qui vous révèle le secret de cette harmonie partout ailleurs ignorée, c'est à en devenir exaspéré, et l'on se sent des tisons courir dans la racine des cheveux.

Pourtant, un jour, au milieu même de cette laideur endémique, dans cette poignante uniformité de binettes retorses, j'ai failli faire un rêve, j'ai failli trouver une vraie fille de cette Ève adorée, quoique pécheresse, qui a laissé à toutes ses descendantes un morceau de la pomme fatale.

---

55 I,II lits, *surtout lorsqu'il vient* [II *vient,*] *comme je l'ai fait à Dalhousie, chez des amis qui l'attendent et qui nont pas de meubles dans leurs maisons* [II *leur maison*] ; vous 56 I,II fuyaient, et 57 I,II bouffées *toniques* de l'air salin, *avoir autour de soi,* pour tous ses mouvements, pour tous ses actes, une 59 I mer, contempler 62 I vigoureuses, *irlandais, canadiens, écossais,* et II vigoureuses, *irlandaises, canadiennes, écossaises,* et 65 I,II à *donner le délire, à faire courir des tisons* dans 67 I,II laideur *épidémique,* dans 71 I fatale. // C'était <suite, [28]>

[28]

[278] C'était par une nuit terne et crue ; l'atmosphère était pleine de gelées indécises ; on se demandait s'il allait neiger ou pleuvoir ; toutes les étoiles avaient un feutre, et des brouillards gris couraient dans le ciel qui semblait peuplé de saules pleureurs. La Baie était nue et les rivages, recevant les gémissements de ses flots, semblaient se plaindre avec elle ; de temps à autre, la [279] lune s'amusait à jeter des lueurs sur les raies boueuses et les longues flaques d'eau du chemin ; pas un passant, pas même un hibou éclairant la savane de ses deux yeux ronds comme des calus de lave ; seul, le quac[1], ce gibier morose, éternel vieux garçon qui hante les grèves à la tombée du jour, lâchait par intervalles le cri sec et dur qui lui a valu son nom. Les cieux, la mer, les champs, tout était désert ; tout s'était réfugié, pour garder la chaleur et la vie, dans les entrailles de la nature ; et, dans cette immensité froide, sous ce firmament transi d'où tombaient déjà les longs fils glacés qui couvrent la terre d'un réseau de frimas, seul, le chroniqueur du *National* s'avançait, de ce pas de géant

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 15 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 260-264.

3 I,II indécises, on 6 I,II La *baie* était I et *ses* rivages *se plaignaient avec elle des déchirements* de ses flots ; de 13 I,II nom ; *les* cieux 14 I,II désert, tout 15 I et dans 16 I d'où *coulaient* déjà 18 I,II s'avançait de

1. Nom populaire donné au bihoreau à couronne noire, de la même famille que le héron, commun partout au Québec. Ses cris « couac, couac » lui ont valu son surnom.

qui le distingue, vers l'hôtel du père Chalmers, situé à vingt et un milles de Bathurst.

Il était onze heures du soir lorsque le poing formidable et gelé du chroniqueur frappa à la porte de l'hôtel et que son talon, plein de terre glaise, retentit sur le perron du vestibule. Sarah était encore debout. Sarah, c'est la fille et la nièce des géants, c'est la reine de la Baie, une femme de cinq pieds huit pouces, souple, veinée, aux muscles frémissants, comme la cavale d'Arabie qui fait cinq lieues à l'heure.

Le père de Sarah est un homme de soixante-seize ans, qui a six pieds trois pouces, Écossais d'Écosse[2], venu pour fonder un foyer dans la Baie-des-Chaleurs, il y a quarante-deux ans. D'abord, il construisit une petite auberge, sorte de station pour les quelques voyageurs qui, dans ces temps primitifs, faisaient en voiture tout le littoral du Nouveau-Brunswick. Puis, les voyageurs augmentèrent, et, avec eux, l'auberge du bonhomme qui s'accrût d'une *rallonge*, puis d'une autre, jusqu'à ce [280] qu'enfin la maison eut quatre-vingts pieds de longueur. Aujourd'hui elle est flanquée de grands bâtiments, et de beaux troupeaux paissent dans la ferme qui l'entoure.

Cette maison est unique sur tout le littoral de la Baie ; elle est la seule où l'on puisse se faire servir, bien manger, être bien couché et chauffé ! c'est là un *item*, comme nous disons dans notre pays.

Ordinairement, dans le pays que nous parcourons, les portes sont constamment ouvertes à tout venant et il n'y a pas de feu dans les maisons qui n'ont pas de doubles-croisées, mais un seul grand poële dans la pièce la plus reculée où se tient la famille, et un autre dans le vestibule où les voyageurs, quels que soient leurs goûts, leurs habitudes, leur rang, doivent tous se réunir s'ils veulent se dégeler.

---

19 I,II distingue vers 20 I milles *bien juste* de 21 I,II poing *héroïque* et 22 I de *l'hôte*, et 25 I,II la *baie*, une 29 I,II pouces, *écossais* venu 30 I,II la *baie* des 34 I et avec eux l'auberge 36 I,II Aujourd'hui, elle 37 I,II bâtiments et de beaux troupeaux *paissant* dans 39 I,II la *baie* ; elle 41 I dans *ce* pays *barbare*. // Ordinairement II pays *barbare*. // Ordinairement 43 I,II Ordinairement, les 44 I venant, et 45 I,II dans *des* maisons I doubles-croisées ; un 46 I reculée *de la maison* où 48 I,II leurs *répugnances*, leur

2. Le père de Buies était Écossais d'Écosse.

Or, l'hôtel du père Chalmers a des poëles dans chaque grande pièce ; c'est merveilleux. La physionomie intime de cette *albergo* vénérable et l'atmosphère qu'on y respire rappellent ces bonnes vieilles maisons canadiennes du temps jadis, bien avant qu'il y eût des chemins de fer, des maisons qui ne s'ouvraient pas à tous les passants, mais où les gens *comme il faut* de toute la rive du Saint-Laurent se rencontraient dans des jours de prédilection, et s'amusaient comme on s'amusait alors sans craindre les intrus de catégories quelconques. Jamais ces maisons n'étaient envahies, jamais souillées par des voyageurs de toute provenance ; aussi elles conservaient cette dignité patriarcale qui répandait au loin leur réputation et l'odeur d'un confortable distingué. En entrant chez le père Chalmers, ce souvenir frappe immé[281]diatement l'esprit, et vous êtes transporté dans le bon vieux Canada d'autrefois.

Le père Chalmers a six frères tous plus longs que lui ; bout à bout, ces sept hommes font une pièce de cinquante-quatre pieds, un vrai cèdre du Liban. Il a en outre quatre filles robustes, vigoureuses comme la mère Ève, debout à cinq heures du matin, prêtes à toute heure pour les voyageurs nombreux qui, depuis deux ans, passent et repassent sans cesse. Mais jamais elles ne se montrent [c'est la règle inflexible de la maison] excepté Sarah, l'aînée, qui a droit d'être partout et de voir tout le monde ; c'est elle qui serre la main des vieux amis et qui fait les honneurs de la maison aux nouveaux venus.

Quand Sarah s'habille, c'est une reine. Jamais plus beau buste ni démarche plus royale n'enchantèrent les rêves d'un poëte. Quand elle met ses habits de travail et qu'elle porte dans ses bras vigoureux les brassées de bois ou les larges plats de mouton, elle a encore la majesté d'une Pénélope qui rehausse et anoblit le travail le plus vulgaire.

*

Dans cette demeure puritaine, mais sans morgue, sans ostentation, il y a une discipline serrée, impitoyable, qu'exige le va-et-vient continuel de toute espèce de passants, dont quel-

---

51 I,II merveilleux. *L'aspect* et l'atmosphère qu'on respire *dans cette albergo* <ital.> *vénérable* rappellent 54 I,II fer, où les gens *comme il faut* <rom.> de 56 I,II du *St. Laurent* se 59 I,II par *de grossiers passants* ; aussi 63 I vous *vous transportez* dans le bon vieux Canada *de nos pères.* // Le 67 I filles, robustes 69 I qui, *maintenant,* passent 74 I,II honneurs aux 79 I mouton ; elle

ques-uns, comme le chroniqueur, peuvent être dangereux. La mère Chalmers a l'œil là-dessus. Jamais, chez elle, de plaisirs bruyants ni de fêtes, quoique chacun ait la plus grande liberté d'action. Seulement, comme pour montrer les contrastes [282] étranges qui marquent toutes les actions humaines, lorsque les villageois et villageoises d'alentour jugent à propos d'avoir des danses folles pendant toute une nuit, les quatre filles Chalmers fuient comme des hirondelles le vieux toit du bonhomme et se livrent à une chorégraphie infatigable qui met sur les dents les plus intrépides valseurs et *giggeurs*.

Après la danse, fût-il cinq heures du matin, toutes quatre sont à l'ouvrage, attisant les feux, balayant, charroyant, portant les fardeaux, préparant les repas. C'est un spectacle unique et superbe, quand on peut en jouir à la dérobée, que celui des trois cadettes dans leurs robustes opérations. Le bonhomme Chalmers, pendant ce temps, fume sa pipe à côté du grand poële, ou bien attelle ou dételle des chevaux. Je vous l'ai déjà dit ; dans la Baie-des-Chaleurs, ce sont les femmes qui travaillent, les hommes n'en ont pas besoin. Sarah fait à elle seule plus d'ouvrage et se donne plus de mouvement qu'une compagnie de volontaires un jour de revue.

Maintenant, pourquoi ai-je parlé si au long de l'hôtel du père Chalmers qui semble ne pas mériter un si grand intérêt ? C'est d'abord parce que je lui garderai une reconnaissance éternelle pour m'avoir chauffé et fait voir les seules femmes montrables de toute la Baie-des-Chaleurs, et, ensuite, parce que c'est une maison unique qui, à elle seule, est un tableau des mœurs de toute cette contrée.

L'endroit où habite le père Chalmers n'a pas de nom ; on dit simplement « Aller chez Chalmers », comme on dirait « aller à Lachine ». Ce patriarche résume tout dans trois lieues à la ronde. Lorsque l'Intercolo[283]nial passera sur sa ferme dans deux ans, il faudra que les lecteurs du *National* arrêtent chez lui et, en voyant Sarah, lui parlent de ce séduisant voyageur qui,

---

85 I Jamais *là* de 86 I liberté *d'agir*. Seulement 90 I nuit, *alors* les 93 I,II et *giggeurs* <rom.>. // Après 97 I,II superbe *que de voir, à la dérobée, dans leurs robustes opérations, les trois cadettes qui ne se montrent jamais*. Le 98 I Chalmers pendant 100 I dit, dans 101 I,II la *baie* des 102 I,II besoin ; Sarah I,II et plus 109 I,II la *b*aie des 111 I contrée. L'endroit 115 I ronde : *lorsque* l'Intercolonial

dans l'automne de 1872, l'aida à monter le poële du petit salon privé. Si elle jette un cri, si ses joues s'empourprent, si ses yeux s'illuminent, vous aurez compris de suite et vous saurez pourquoi la blonde brunswickoise a failli me faire faire un rêve.

20 Novembre.

[283] Le dix-sept octobre dernier j'étais à Bathurst. Il y a déjà plus d'un mois : ô temps ! ô éternité ! Quand je pense qu'il y a plus d'un mois j'étais à Bathurst, je me demande ce que c'est que l'homme. Il y a trente-deux ans et neuf mois, à pareille date, je n'étais pas encore né ; et dire que j'ai déjà tant souffert ! La coupe des larmes est tarie dans mon cœur et je n'ai pas encore payé le quart de mes dettes. J'ai eu tous les malheurs possibles, et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que mes créanciers le savaient toujours d'avance. Que je cherche dans tous mes souvenirs, je n'en trouve aucun qui me console d'avoir vécu ces trente-deux ans et neuf mois ; je n'ai pas été ministre provincial ni compagnon du Bain, c'est là tout ce qui peut me faire pardonner tant d'années perdues.

Il y a cinq ans et demi, par exemple, je crus faire un beau coup en quittant le Canada, *mes amours*, pour aller à Paris[1], capi-

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 23 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 264-270.

2 I *Chronique du National* // <sans date> // Le dix-sept 4 I mois : *oh* temps ! *oh* éternité ! 7 I né, et 10 I et ce 11 I,II d'avance. – Que 13 I,II ministre *local* ni 14 I c'est *tout ce que je puis dire pour m'excuser de* tant 17 I Canada, *mes amours* <rom.>, pour

1. Deux lettres relatant son séjour dans la capitale française parurent dans *le Pays* des 19 et 21 septembre 1867. Sur les difficultés qu'il a rencontrées et qui motiveront finalement son retour en janvier 1868, il écrit : « J'ai eu bien des déceptions, bien des désespérances, je me suis trouvé ici sans ressources, et combien de fois, revenu dans ma petite chambre, loin de la ville, à la suite d'une tentative avortée, je me suis demandé jusqu'où je pourrais aller ainsi » (*le Pays*, 21

tale du monde civilisé, où des boucheries d'hommes se font en moyenne tous les dix ans[2]. Dans le *Dominion* nous n'avons pas besoin de ce pro[284]cédé dépuratif qui enlève le mauvais sang d'un peuple ; ceux qui sont de trop s'en vont aux États-Unis où il est entendu qu'ils pourrissent.

C'était au temps de l'Exposition[3] à laquelle, on le sait, notre pays a figuré par quelques bois, quelques métaux, quelques grains et un commissaire qui ne se montrait jamais, tout comme les quatre mille cinquante-trois émigrants qu'on dit s'être fixés ou figés sur notre sol depuis un an.

Il me plaît aujourd'hui d'initier le lecteur à cette phase de mon passé, de me reporter à ce souvenir déjà vieux, probablement parce qu'il m'a fait beaucoup vieillir ; ensuite, je lui dirai ce qui m'est arrivé à Bathurst. Ça ne traînera pas.

*

Paris ! c'est un nom qui donne le vertige et j'étais allé me jeter dans le gouffre. Force m'est ici de faire des révélations pathétiques. J'étais seul, sans appui, ignoré, ignorant le sombre et délicieux enfer où s'engloutissent tous les jours tant de vigoureuses espérances[4].

J'avais dit adieu à mes dernières affections et serré la main de mes nombreux amis qui étaient venus me reconduire à la gare Bonaventure, ainsi appelée parce qu'on y éprouve tous les mécomptes possibles à l'arrivée comme au départ. J'étais ruiné,

19 I le *Dominion* <rom.> nous 23 I Exposition *Universelle où* notre 27 I an. // *Attendu que les lecteurs du National* <ital.> *n'ont aucune idée de ce qu'est Paris, il me plaît de leur en dire quelques mots,* de me 30 I je *leur* dirai 32 I vertige, et

septembre 1867, p. 2). Au cours de ce séjour, il écrivit un article hostile à la Confédération intitulé : « L'Amérique britannique, Confédération canadienne. », signé Lareau et Buies (*Revue libérale, politique, littéraire, scientifique et financière*, vol. 3, n° 9, 10 août 1867, p. 5-31).

2. Allusion aux révolutions de 1830 et de 1848 et à la Commune de 1870.

3. L'Exposition universelle de Paris de 1867.

4. À sa sœur Victoria, Buies écrit le 12 juin 1867 : « L'âge des illusions est passé ; celui des ambitions est venu, je saurai subir ce nouvel état sans faiblir. [...] Le monde est devenu froid, chacun cherche à faire de l'argent, il n'y a plus de jeunesse » (BVM, fonds Gagnon).

ce qui paraîtra surprenant, et j'étais ambitieux, chose digne de remarque, attendu que je suis arrivé à être chroniqueur éternel.

Mon ambition était d'étonner mes contemporains par mon style. On voudra bien admettre que j'ai [285] réussi ; mais cet étonnement, fort légitime du reste, ne s'est pas encore manifesté par des colonnes ni par des statues ; j'attendrai quelques dizaines d'années après ma mort pour jouir de ce spectacle.

Ne pouvant prétendre à aucune renommée littéraire dans un pays où disparaît de jour en jour la langue de la France[5], je m'exilais, sans espoir de retour, à la recherche d'un nom dans la ville du monde où il est le plus difficile à conquérir. Un fantôme allait devant moi et me sollicitait à le suivre, je le suivis, ne pouvant résister, faiblesse particulière aux grands hommes que, seule, la réalité ne peut émouvoir. Mille bruits bourdonnaient à mes oreilles quand je songeais aux applaudissements qui m'attendaient ; je me voyais déjà l'auréole de la gloire au front, j'avais franchi d'un pas impérieux les portes de son temple, ne sachant pas que ce temple ne reçoit que des victimes couronnées. Insatiable de sacrifices, la gloire ne donne en échange qu'un vain nom qui n'est même bientôt plus à nous, puisqu'il devient la proie de tout le monde, dès qu'il est célèbre.

Je tombai donc dans cet immense Paris, et dès le premier jour j'eus peur. Il n'est pas de solitude plus déserte qu'une grande ville où l'on ne connaît personne. Je connaissais bien, il est vrai, le commissaire de l'exposition canadienne ; mais, je l'ai déjà dit, il était invisible ; généralement il se faisait remplacer par un Abénaquis, ce qui eût été pour moi une petite protection.

J'errai, et bientôt je sentis le vide, l'angoisse, le vague saisissement de l'inconnu. J'étais venu plein d'illusions et rien ne me frappait. Je marchai sans but, [286] sans volonté, allant toujours devant moi. Je vis passer le flot de la multitude, cet océan de tê-

---

44 I style ; *on* voudra 45 I,II encore *traduit* par des colonnes ni des statues ; *j'attends* quelques 50 I m'exilais sans *ressource* à 53 I résister ; faiblesse 60 I même plus 68 I,II l'angoisse, l'inconnu 70 I toujours. Je

---

5. Buies publie dans *le Pays* des 26 et 31 octobre et des 7 et 28 novembre 1865 quatre articles signés « Bl » et intitulés « Barbarismes canadiens », et dans l'*Électeur* des 9, 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février et 3 mars 1888, des « chroniques » qui traitent essentiellement du même sujet et qui seront reprises dans *Anglicismes et Canadianismes*.

tes toujours renouvelées qui vont et viennent, confuses, tourmentées, sombres, avides, inquiètes. Je me demandai ce que j'étais pour tout ce monde et ce qu'il était pour moi, et je me sentis seul. Quelque chose de farouche entra alors dans mon âme ; je me pris à haïr, à voir des ennemis dans tous ces indifférents ; puis un accablement subit s'appesantit sur tout mon être, l'angoisse étreignit mon cœur dans ses serres brûlantes, tout mon sang y reflua, rapide ; mon front se couvrit de sueurs et je m'assis haletant, près de défaillir, sur un des bancs qui se trouvaient le long du chemin. Je restai longtemps dans cette prostration ; car, lorsque je me levai, des flots de lumière tombaient sur moi de toutes parts ; la foule joyeuse et blasée se rendait aux théâtres, aux cafés, aux concerts ; les équipages ruisselaient sur le boulevard, les boutiques étincelaient, l'air était chargé de parfums et l'on entendait au loin le murmure bruyant de la grande ville s'ébattant dans les plaisirs avant de se plonger dans la nuit.

Je partis lentement. De sinistres présages commençaient à s'éveiller dans mon esprit ; le doute, ce doute horrible, précurseur du désespoir, saisissait mon esprit pour la première fois ; je me rappelle qu'un lourd nuage flottait sur mes yeux et que j'avançais avec peine. Le bruit retentissant de la ville, les mille séductions de l'élégance, la grandeur des monuments, le raffinement du luxe, tout cela m'apparaissait comme autant de pompeux supplices imaginés pour les malheureux. Oh ! quelle désillusion m'avait surpris tout à coup, dans ce Paris que j'avais tant désiré voir, cette [287] reine des arts et de la pensée dont le nom rayonne sur le monde, éblouissant les imaginations. Je ne le connaissais pas encore et, déjà, j'aurais voulu l'ignorer toujours ; de toutes les figures qui passaient, pas une qui me fût connue... pas une main à serrer dans la mienne[6] !...

77 I sur *moi*, l'angoisse *serra* mon 79 I rapide, mon I sueurs, et 80 I haletant, *prêt à* défaillir I trouvaient *sur mon* chemin 85 I parfums, et 88 I présages *commencèrent* à 90 I,II désespoir, *étreignit* [II *étreignait*] mon *cœur* pour I fois, je 91 I yeux, et 99 I et déjà j'aurais 101 I connue, pas I mienne. // Alors

6. « Jamais je n'ai souffert d'ennui, jamais je n'ai senti d'accablement comme depuis les six jours que je suis à Paris, tout est changé, tout ; plus rien de ce qui était le vieux Paris de mes 20 ans, plus d'amis, ils sont dispersés ; le vide, le vide au milieu de splendides boulevards, d'un monde innombrable, des magnificences sans cesse étalées à mes yeux. [...] Tu ne saurais croire ce que j'ai éprouvé d'abandon, de solitude navrante, durant ces six jours que je viens de passer à Paris. Je regarde partout sans trouver aucune affection [...] me voilà au-

Alors le regret amer, le remords déchirant pénétrèrent en moi. Il me vint en souvenir les vieilles forêts d'Amérique où j'avais tant rêvé, les rives profondes du grand fleuve où souvent j'avais bercé avec les flots mes joyeuses pensées d'avenir. Je me rappelai mes amis et mon cœur vola vers eux sur un flot de larmes ; je les nommai tous, je leur parlai ; un instant je fus emporté près d'eux, mais, l'instant d'après, l'affreuse réalité retomba sur moi de tout son implacable poids.....

Il était tard quand je rentrai à mon hôtel. On avait retardé les formalités de police ; on me demanda mon nom, mon état, ma dernière demeure, et quand j'eus tout fait connaître, on me pria de payer un mois d'avance ; je payai et il me resta trente francs[7].

Trente francs ! et après ? J'oubliai que je n'avais pas dîné ce jour-là. Tout était si changé dans mon existence que ces vulgaires soucis me semblaient désormais étrangers. Ah ! s'il en était ainsi !... Je montai à ma chambre, je m'assis en soupirant et me mis à réfléchir. En ce moment-là j'étais très faible, la lassitude avait succédé à l'accablement. Mais le ciel m'a donné une nature élastique, prompte à la réaction, vite abattue, plus vite encore relevée. Je sentis de nouveau mon sang s'animer, j'eus honte de tant de faiblesse et, m'arrachant à ma torpeur, je me mis à [288] marcher précipitamment. Un flot d'idées nouvelles bondit à mon cerveau ; ce n'était pas la fièvre de l'épuisement, c'était l'énergie réparatrice et vigoureuse qui reprenait son empire. Une voix me dit qu'on n'est pas vaincu avant la lutte et qu'il reste toujours à l'homme quelque chose qui survit à toutes les défaites, l'espérance.

J'étais seul, je me sentis renaître, ou plutôt non, je n'étais pas seul. Qu'est-ce que l'isolement quand la foule des souvenirs

---

106 I amis, et 107 I parlai, un 108 I mais l'instant d'après l'affreuse 109 I,II son *poids implacable... //* II 113 I payai, et 115 I après. J'oubliai 119 I moment j'étais 123 I faiblesse, et m'arrachant 127 I lutte, et

---

jourd'hui dans un gouffre immense, plein de splendeurs et plein de victimes » (lettre à sa sœur Victoria, septembre 1867, BVM, fonds Gagnon).

7. « Ces derniers quinze jours, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre, j'ai tout mis en gage, mon habit à queue, ma montre, mes deux épingles de cravate, et j'ai vendu tous les vêtements dont je ne me servais guère. Si Rolland n'avait pas payé d'avance l'appartement que j'occupe, j'aurais couru le risque de me loger avec les hirondelles, dans les cheminées » (*ibid.*, BVM, fonds Gagnon).

vous enveloppe, quand tout le passé vous accompagne, quand l'espoir et le regret, se combattant, forment autour de vous une atmosphère brûlante ? On n'est jamais seul quand on pense et qu'on se souvient. Les désenchantements du passé, les illusions de l'avenir viennent peupler la petite chambre où tout votre univers se concentre, où vous êtes heureux et malheureux tout ensemble. La solitude a des entraînements que le malheureux seul goûte et chérit, parce que rien ne convient au malheur comme l'oubli et le silence. Ceux qui ne pensent pas aiment le bruit, il remplit le vide de leur cerveau ; ceux qui pensent veulent être seuls, parce qu'il faut à la pensée l'espace et le calme.

J'avais quelques manuscrits ; je les rassemblai, je les relus ; je me dis : « On doit être avide de connaître tout ce qui se passe en ce moment en Amérique ; voilà cinq ans que l'Europe a les yeux tournés vers elle[8] ; commençons par un article de journal ; s'il est accepté, je verrai bien ensuite ce que je puis faire. »

Et je me mis à travailler fiévreusement. Un premier article ! Savez-vous ce que c'est qu'un premier article ? C'est l'épreuve terrible de l'initié. S'il en sort vic[289]torieux, l'avenir est à lui. Je me creusai la tête pour donner à mon article une originalité saisissante, je dis des choses certainement ignorées, je fis des considérations toutes neuves, je retouchai, je corrigeai et je signai. En voyant mon nom au bas de cet article qui cependant n'était qu'une ébauche inconnue, j'eus un frémissement. Oh ! qui ne connaît pas les émotions d'un début ? Qui n'est pas familier avec ces combats intérieurs de l'espoir et de la crainte qui vous laissent haletant, effrayé, enchanté, inquiet et rassuré tout ensemble ? On se dit que ce qu'on a fait est admirable, qu'il est impossible de ne pas réussir, et l'on est épouvanté. Qui te porte à mesurer le champ de la renommée et à t'y choisir une place, toi, pauvre diable qui ne peux attendre et qui as besoin de vivre avant d'être célèbre ? Mais l'espoir l'emporte ; la jeunesse, la confiance en soi, l'élan de la volonté sont comme le torrent qui bondit sur l'obstacle, ou l'enlève quand il ne peut le franchir.

133 I regret se combattant forment 144 I dis «*on* doit 145 I Amérique ; *y* voilà 146 I journal ; *et* s'il 147 I faire. // Et 157 I crainte, qui 165 I l'enlève, quand

8. Allusion à la guerre de Sécession (1861-1865).

Je m'endormis au milieu de chimères souriantes ; mon sommeil fut léger, long et bienfaisant ; quand je m'éveillai, vers onze heures, ma chambre me parut enchantée. Le soleil, luttant contre les persiennes, essayait de m'envoyer quelques-uns de ses rayons joyeux ; mille rumeurs s'élevaient du sein des rues, mais ce n'était pas ce bruit de la veille, étourdissant, fatigant, mêlé de notes aiguës, de clameurs douloureuses, c'était un vaste concert plein de force et d'harmonie, la grande ville en travail. Je me levai à la hâte, brûlant de voir Paris dans sa fiévreuse activité ; je ne le redoutais plus : au contraire, il me tardait d'aspirer son souffle puissant, de saisir le sein toujours gonflé où s'alimen[290]tent le génie défaillant, l'espérance lasse d'attendre.

Je sortis, emportant avec moi deux lettres de recommandation très flatteuses, l'une pour le rédacteur en chef d'un grand journal[9], l'autre pour un savant très estimé et très répandu, homme précieux pour ceux qui ont besoin d'appui, aimé pour l'inépuisable bienveillance et la générosité de son cœur autant qu'admiré pour ses travaux. C'était M. Cortambert, géographe éminent, frère du rédacteur en chef du *Messager Franco-Américain*, que toute la jeunesse de Montréal a connu[10].

---

167 I bienfaisant ; *et* quand je m'éveillai vers 168 I soleil luttant contre les persiennes essayait 174 I activité, je

---

9. « J'ai d'excellentes lettres de recommandation pour des écrivains distingués qui me feront, j'espère, parvenir promptement » (lettre à sa sœur Victoria, 12 juin 1867, BVM, fonds Gagnon).

« Je viens de voir M. Peyrat, rédacteur en chef de *l'Avenir national* qui va me prendre des articles sur le Canada et les États-Unis » (lettre à la même, 20 juin 1867, BVM, fonds Gagnon).

Pourtant, en septembre 1867, il écrit à Victoria : « Il en faut du courage pour résister à tous les malheurs qui fondent sur moi. Je commençais à bien faire, j'étais entré à la rédaction d'une revue importante, et voilà que cette revue cesse d'être publiée trois semaines après. J'y avais déjà envoyé un second travail qui devait me rapporter $24 et j'ai été obligé de le reprendre sans pouvoir le replacer depuis » (BVM, fonds Gagnon).

10. « En ce moment-ci, M. Cortambert, le géographe, m'a chargé d'un grand travail pour une géographie qu'il va publier dans trois mois. Je dois faire la partie américaine et il mettra mon nom dans son livre comme collaborateur, mais c'est un travail du diable qui va me prendre 7 à 8 heures par jour et devine ce que je gagnerai [...] $20.00 ! Ajoute à cela que ce travail m'empêchera de faire autre chose pendant au moins trois semaines » (lettre à sa sœur Victoria, 12 juin 1867, BVM, fonds Gagnon).

« Rappelez-vous, mon cher ami, les quelques heures agréables passées ensemble au milieu de tant d'heures de perplexité et de profonde tristesse. Revenez-nous ambassadeur, puisque cela est votre souhait ; soyez même président

Je ne dirai pas tout ce que M. Cortambert et son fils ont fait pour moi ; ce serait trop long et ça m'éloignerait trop de Bathurst, auquel il est temps que je revienne.

187 I long, et 188 I revienne, *mais dans un numéro subséquent du National* <ital.>, *attendu que j'en ai écrit assez aujourd'hui pour gagner ma pitance. //*

d'une nouvelle union ; – je n'y vois pas d'obstacle ! Mais ne perdez pas votre esprit élevé et toutes vos illusions – Restez garçon et ayez beaucoup d'enfants » (lettre de Richard Cortambert à Buies, 31 janvier 1868, BVM, fonds Gagnon).

[290] Ayant quitté Paris il y a cinq ans, je me suis trouvé à Bathurst, dans la Baie-des-Chaleurs, le 17 octobre dernier.

Ce n'est pas tout d'être à Bathurst : il faut s'y loger, et, une fois logé, ne pas se faire jeter dehors à propos de bottes. Vous allez voir où je veux en venir.

Bathurst, soit dit en forme de préambule, est une petite ville de seize à dix-huit cents âmes, bien et mal bâtie en bois, avec des rues larges qui n'ont pas de trottoirs, pittoresquement située au fond d'une baie dont le contour a trois milles, mais où il n'y a d'eau que pour les chalands et les goélettes ; fendue en trois ou quatre parts par des rivières comparativement larges, sur l'une desquelles entre autres est construit un pont d'un demi-mille de longueur ; flanquée à droite, à gauche, en avant, en arrière, de collines magnifiques, de val[291]lons et de pâturages comme ceux des beaux comtés agricoles de l'Angleterre ; faisant un commerce actif, surtout de bois, possédant trois avocats, dont deux sont idiots et le troisième ivrogne ; plus, un chef

---

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 28 novembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 271-277.

2 I *Chronique* 3 I,II dernier. *J'ai dit qu'il y avait plus d'un mois de cela, je le répète mais si le lecteur trouve que ce n'est pas essentiel, nous passerons outre.* // Ce II répète ; mais 5 I logé ne I,II bottes. *Or, cela est plus difficile qu'à une femme de passer par le trou d'une aiguille* <ital. : dix mots> ; *ceci n'est pas textuel, mais ça pourrait l'être.* // Bathurst 10 I baie *formant un arc de* trois 11 I goëlettes, fendue 14 I longueur, flanquée 15 I arrière, *par des* collines 16 I Angleterre, faisant 18 I plus un

de douane qui est un bandit de grand chemin, et un vaste établissement pour la préparation de la morue.

Les deux tiers de Bathurst sont peuplés d'Acadiens, dont plusieurs ont des magasins considérables ; l'autre tiers est formé d'Écossais et d'Irlandais généralement employés sur l'Intercolonial. Bathurst possède encore un couvent et la plus belle église de toute la Baie-des-Chaleurs, à côté du plus brillant jardin de l'Amérique anglaise ; ce jardin appartient à l'honorable Ferguson, le roi de ces régions, un rustre consommé.

Cette petite ville est très ennuyeuse ; la vie sociale, qui résulte de positions indépendantes, de la culture intellectuelle et de loisirs élégants, y est à peu près inconnue. À Bathurst, il est rare qu'il y ait une veillée et presque inouï que l'on danse. J'ai déjà dit que cette absence de vie sociale chez les populations de la grande baie influait beaucoup sur les mœurs ; voici un fait brutal qui le démontrera mieux que toutes les considérations et qui fera voir quelle arme barbare peut devenir la loi entre des mains grossières.

*

Depuis trois jours j'étais installé dans une vaste maison somptueusement meublée, ornée avec profusion et avec recherche, ayant des corps de logis distincts comme ceux des châteaux, des chambres à coucher grandes comme des salons et des passages qui sont de [292] véritables vestibules. Cette maison est unique dans Bathurst où il n'y a pas seulement un hôtel tolérable pour les voyageurs habitués au confort. Comment j'avais fait pour m'y introduire, moi, inconnu, étranger, c'est mon secret. On a des ressources ou on n'en a pas.

M. Sutherland, le propriétaire, était, il y a deux ans à peine, le premier négociant de la ville ; il faisait des affaires pour $180,000 par année ; mais la chute subite de deux grandes maisons de Boston l'avait forcé à se mettre sous la loi de banqueroute. Néanmoins il avait payé intégralement, et, pour ne pas être troublé dans son intérieur, il avait fait à son meilleur ami, moyennant $1,600 dollars, une vente nominale de sa maison

---

21 I,II peuplés d'*acadiens*, dont 23 I,II formé d'*écossais* et d'*irlandais* généralement 26 I anglaise, *lequel* appartient 34 I considérations, et 38 I ornée *également* avec 51 I,II fait *une vente nominale à son meilleur ami, moyennant 1600 piastres*, de

qui en valait huit mille. Ce meilleur ami était le chef de la douane, Frank Mehan, un homme qui deviendra célèbre s'il se décide à aller dans les Calabres[1].

Or, le 17 octobre dernier, j'étais tout bonnement enfoui, chez M. Sutherland, dans un fauteuil à ressorts, proportionné à l'ampleur de l'habitation, et je dégustais ma tasse de moka doré en fumant un des cigares princiers de M. Bertrand qui me comblait de largesses, comme font tous mes amis lorsque je les y invite spécialement, ce qu'ils qualifient du mot technique *d'exploitation.*

M. Bertrand, qui partageait avec moi une partie de la demeure de M. Sutherland, avait pris plaisir à étaler en outre, à côté de la boîte aux cigares, toute une légion de carafes contenant du rhum de Sainte-Croix, du pur whisky écossais, un « Sherry » qui donnait des pamoisons, du genièvre de Hollande authentique, du Allsopp et du Bass de dix ans et du Sauterne de Barton [293] Guestier. Pour le chroniqueur, c'était là un rêve réalisé, une illusion devenue tangible, prenant forme.

Abandonné à l'ivresse délectable que le moka, savamment combiné avec le rhum, répandait dans mes sens, je ne m'étais pas aperçu que tous les hôtes de la maison étaient partis, qui d'un côté, qui de l'autre, me laissant absolument seul dans ces luxueux pénates, comme font tous les petits dieux de l'Olympe quand Jupiter fait la sieste. Il n'y avait pas jusqu'à une amie de la maison, jeune femme affligée déjà de six années de veuvage, qui ne fût sortie, après être toutefois venue à plusieurs reprises voir si je ne trouverais pas quelques prétextes pour la retenir ; mais, enveloppé dans les vapeurs du bien-être, je n'avais rien compris à ce manège féminin et je me contentais de répondre du coin de l'œil aux regards profonds et obstinés de cette fille d'Ève.

Dans la matinée même on avait pris des dispositions pour l'hiver qui s'annonçait ; la jeune veuve avait rentré les nom-

---

63 I une *section* de 66 I,II du *vrai Scotch, un Sherry* qui 67 I,II genièvre *pur* de Hollande, du 69 I,II le *Chroniqueur,* c'était 75 I dieux d'Olympe 76 I sieste. *La sœur de M. Sutherland elle-même, une jeune femme qui a déjà six années de veuvage, était sortie, mais non sans être* venue 82 I,II et *tenaces* de

---

1. La Calabre, région montagneuse située à l'extrémité méridionale de l'Italie et couverte de maquis, fut longtemps considérée comme le pays des brigands.

breux pots de fleurs et les plantes qui s'épanouissaient dans la serre, et les avait affectueusement étagés devant chaque fenêtre ; on avait fait un ménage général, changé la destination de plusieurs pièces, et chacun, une fois l'œuvre finie, avait voulu faire une promenade par un de ces beaux jours d'automne où le soleil rassemble en deux ou trois heures ses plus éclatants rayons.

Je sommeillais ainsi dans ma solitude enchantée, depuis dix à quinze minutes peut-être, lorsque, tout à coup, j'entendis résonner le timbre de la porte. L'instant d'après la servante alla ouvrir ; j'étais resté seul [294] dans la maison avec cette créature et je n'en savais rien ! mais elle devait le savoir, elle, oh !...

Comment dirai-je ce qui suivit ? C'est un épisode des chauffeurs sous le premier empire, un exploit de la « bande noire »[2].

À peine la servante avait-elle ouvert que cinq hommes se précipitaient à la fois dans la maison. Tout à fait réveillé par ce bruit insolite et par un cri d'épouvante poussé par la fille qui fuyait, je me levai précipitamment. J'avais devant moi cinq gaillards taillés en hercules, armés de marteaux et de grands clous ; deux d'entre eux montèrent à l'instant l'escalier du haut duquel je regardais ébahi, trop étonné encore pour songer à la peur.

Évidemment, c'était à moi qu'ils en voulaient et ils allaient me crucifier. Je songeai à mes tantes, au *National*, à mes créanciers devenus forcément mes légataires, à mon correcteur d'épreuves qui m'avait fait dire tant de platitudes, et que j'aurais voulu, en ce moment-là, serrer sur mon cœur. Je trouvai que le Canada était un pays superbe, que je n'aurais jamais dû quitter ; j'énumérai toutes les femmes qui m'avaient juré un amour éternel et que je n'avais plus revues après huit jours de soupir ; tout ce que j'avais aimé, jusqu'à mes plumes d'oie, passa en un clin d'œil devant mes yeux, puis je pris une attitude provocante en

86 I serre et 92 I ainsi, dans 93 I peut-être lorsque 98 I,II de *Bédouins.* // À 103 I clous, *dont* deux montèrent 108 I légataires ; je 111 I superbe, *et* que je n'aurais jamais dû *le* quitter

2. Sous la Restauration – et non sous le Premier Empire – les écrivains romantiques donnaient le surnom de « bande noire » aux sociétés de spéculateurs qui achetaient les vieux châteaux et les abbayes pour les démolir et en revendre les matériaux, et qui dépeçaient en petits lots les domaines environnants.

face de l'invasion, sans vouloir faire de sortie maladroite, comme le général Trochu[3] et l'on va voir pourquoi.

« Monsieur, me dit le chef de ces galériens échappés, en prenant un ton de crocodile repu, je suis au désespoir de vous déranger ; vous êtes étranger ici sans doute ; c'est pourquoi vous ne comprenez guère ce que signi[295]fie ma présence, mais je suis le propriétaire de cette maison et je viens m'en emparer. »

Vous saisissez mon épatement. Ces façons, ces excuses à peu près, ces paroles dans la bouche d'un homme qui profite de l'absence des hôtes d'une maison pour venir s'en emparer à main armée, me jetèrent dans un véritable désarroi. J'avoue que je restai interloqué devant ce pandour de six pieds deux pouces qui avait des bras comme des billots, une barbe et une carrure de burgrave. Après deux minutes d'une stupéfaction voisine de l'hébétement, je me hasardai à dire : « Comment cela ? vous, le propriétaire ! mais il me semble que je suis ici chez M. Sutherland, le seul Sutherland, et qu'il n'a pas eu le temps, depuis une heure, d'aller dans l'autre monde et d'en revenir métamorphosé comme vous voulez me le faire croire. Il me semble que c'est parfaitement Sutherland qui m'a reçu chez lui, chez lui, et non pas chez un autre, que cela s'est fait tout seul, que vous n'étiez pas là pour lui en donner la permission ; que, dans tous les cas, si vous êtes propriétaire de cette maison, c'est du moins Sutherland qui l'habite, qui en est le détenteur incontestable, et que vous ne pouvez venir ainsi armé dans son intérieur, au milieu de ses meubles, avec tous les signes de la violence et de desseins criminels. »

– Monsieur, me répliqua alors en s'avançant vers moi un homme de soixante ans peut-être, mais droit et fort, je suis magistrat ; celui-ci est mon fils, Frank Mehan, propriétaire de cette maison, et je viens lui prêter l'appui de la loi et main forte en cas de résistance.

---

119 I,II vous *troubler* ; vous 124 I Ces *formes*, ces excuses à peu près, ces *façons* dans 127 I,II me *donnèrent une espèce de confusion*. J'avoue 128 I pouces, qui 130 I minutes *de* stupéfaction, voisine 145 II fort, - je 148 I résistance. » // Ce

---

3. Général français (1815-1896). Gouverneur militaire de Paris en 1870, il défendit mollement la capitale contre les Allemands.

Ce *magistrat, père* de l'individu qui se disait *propriét*[296]*taire* d'une maison qu'il venait surprendre, ces trois autres grands gaillards qui étaient allés se placer immédiatement à chaque porte comme des sentinelles de bronze, tout cela me déroutait et me confusionnait tellement que je ne savais plus que dire ni que faire.

En un instant, mon nouveau propriétaire et sa famille eurent encloué toutes les fenêtres et toutes les portes, moins une, pour empêcher qui que ce fût d'entrer. À cette dernière porte deux hommes se postèrent, chacun avec un marteau de forge, et Frank Mehan commença aussitôt à parcourir la maison, tout en regardant à chaque moment par les fenêtres comme un homme qui a besoin de se rassurer. Malgré son audace, il était vert et bleu tour à tour. Cette iniquité, fût-elle même légale, était si monstrueuse qu'elle l'effrayait lui-même.

Il paraît toutefois, d'après ce qu'on m'en a dit ensuite, que la loi du Nouveau-Brunswick a de ces guets-apens féroces et que Frank Mehan était strictement dans son droit. Il avait acheté la maison de son ancien ami pour $1,600 dollars ; c'était une vente simulée, mais il s'en tenait à son contrat et il avait refusé plus tard d'accepter même $2,000 de Sutherland, pour rescinder l'acte de vente. De là était venue la difficulté qui n'en était pas une, mais il n'en fallait pas plus à un bandit pour la faire naître. Ne pouvant se faire mettre en possession de la propriété par les tribunaux sans se couvrir d'opprobre et sans avoir à subir un procès qui eût traîné longtemps, il s'était muni d'un bref d'expulsion et il était entré à la sourdine, bien sûr de tenir la maison dès qu'il serait dedans.

Ce qui suivit est horrible à raconter ; aussi je fuis à [297] la hâte devant ce spectacle navrant dont ma mémoire indignée se rappelle tous les détails.

Frank Mehan et ses hommes, dès que toutes les issues furent bien clouées et murées, commencèrent aussitôt le déménagement. Ce ne furent pas seulement les meubles qu'ils enlevèrent, mais la literie, le linge, les fleurs, les articles de toilette, les

---

157 I,II cette porte 158 I postèrent chacun 160 I à *tout* moment 164 I,II paraît *tout de même*, d'après 165 I féroces, et 167 I,II pour *1600* dollars 168 I contrat, et 169 I même *$2,000.00* de II $2,000, de I pour *détruire* l'acte 177 I je *passe à la course* devant

mille petits objets qui composent l'ornement d'un intérieur, la batterie de cuisine, jusqu'aux mets qui cuisaient dans les poêles, la verrerie, tout fut mis dehors et déposé sur la voie publique.

Sutherland, prévenu, restait impuissant ; il ne put que contempler cette scène poignante, voir sa femme, sa sœur et deux petites filles adoptives jetées brusquement dans le chemin sans aucun avis, sans qu'il eût pu même s'en douter, par le fait de cette barbarie légale qui armait un vaurien jusque dans le foyer d'un citoyen anglais.

Il nous fallut partir, M. Bertrand et moi ; le soir même nous quittions Bathurst sous le poids d'une douloureuse émotion pour n'y plus revenir. Quant à Sutherland, il dut faire transporter tout son ménage à son magasin et se pourvoir d'un logement, pour cette nuit-là même, avec toute sa famille.

186 I,II verrerie, *tout*, tout I fut *sorti* et 189 I jetées *en un instant* dans 196 I logement pour cette nuit là même avec

[31]
DE RETOUR

16 NOVEMBRE.

[298] Aujourd'hui je n'ai nulle envie de rire ni de faire rire. Ceux qui ont dit que Démocrite passait son temps à cela sont des farceurs, comme les ministres des finances qui déclarent invariablement, chaque année, avoir un excédent de recettes. De quelles larmes, versées loin des regards, les grands rieurs ont-ils payé les rires faits pour la foule et qui les ont rendus célèbres, on serait bien surpris de l'apprendre. Pour moi, je crois que le rire est une variété de la souffrance et c'est comme martyr hebdomadaire, à tant de la colonne, que je veux arriver à la postérité.

Je serais bien en peine de savoir le dire, mais c'est un fait certain qu'aujourd'hui j'ai le désespoir dans l'âme. Il y a longtemps que ça ne m'était arrivé, depuis, je crois, le vote sur le double mandat qui a fait triompher l'opposition, mais en la laissant dans l'opposition. Ceux qui diront que ce n'est pas là une opposition systématique, n'ont aucun sens des choses.

Puisque je suis au désespoir, il convient que je m'analyse. Qu'est-ce que le désespoir ? C'est l'état de l'âme qui a perdu toute espérance.

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 10 décembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 278-284.

2 I *Chronique* 4 I faire rire ; *on ne peut pas constamment avoir le rictus en trompette.* Ceux 5 I Démocrite *riait toujours* sont 6 I qui *ont* invariablement, chaque année, *on ne sait pas comment*, un 9 I faits *par* la 11 I souffrance, et

Quand on en est là, on n'a plus de larmes pour les bonheurs passés, les illusions enfuies ; on reste muet, morne et planté comme un poteau de télégraphe. Ôtez [299] au soleil sa lumière, au ciel ses astres ; que restera-t-il ? l'immensité dans la nuit. Voilà le désespoir.

*

En ce moment il est onze heures passées, du soir, bien entendu. Je suis seul et je pense, et la solitude s'agrandit autour de moi comme au crépuscule les ombres s'étendent en s'épaississant. Le feu de mon foyer seul vit et s'agite dans le calme où je suis enseveli ; rêveur, je regarde ses flammes monter dans la cheminée, tantôt par soubresauts, tantôt enlacées et se tordant, comme des serpents roulés ensemble qui dressent la tête. Au dehors le vent passe avec des accents de colère et de furie sur les toits frémissants ; les branches sèches des sapins craquent, des nuages pressés courent sur la lune comme des souffles, pendant qu'elle, terne et solitaire au ciel, semble un grand œil morne ouvert sur l'immensité.

De l'âtre pétillant où plongent mes rêves un murmure s'élève, triste comme les choses passées qu'on ne peut plus ressaisir, avec mille accents comme ceux des souvenirs qui reviennent frapper en foule à la porte du cœur. Dans ce murmure j'entends une voix qui me dit : « Tu as été jeune, tu as été aimé, l'espérance t'a souri, tu as oublié le temps, tu as ouvert la digue aux flots de la vie, et maintenant qu'es-tu ? Vois ce feu qui se meurt ; il a brillé comme toi ; ta main qui l'attisait insouciante a abrégé sa vie d'une heure ; ainsi les hommes ont fait de toi... et les femmes donc !... Déjà ta tête blanchit et ton printemps s'achève à peine. Aujourd'hui tu comptes les heures [300] pendant qu'elles se sauvent ; tu cherches à les saisir et tu ne fais qu'avancer le terme où ta main défaillante ne pourra plus compter que des instants. La coupe de tes jours est séchée. Tu t'effaces de ce monde comme un torrent rapide dont le soleil a dévoré la course et la disperse en vapeurs dans les airs, et quand on dira : « Où est-il », et qu'on te cherchera, on ne trouvera plus qu'une vilaine poussière pas même bonne à faire des engrais sur les champs de tes censitaires. »

---

27 I nuit ; *voilà* le 28 I passées ; *p.m.*, bien 29 I pense et 32 II enseveli : rêveur 40 I où *ployent* mes 58 I censitaires. « Ô

Ô ciel ! être seigneur[1], avoir le droit de corvée et se trouver pris de désespoir tout à coup à côté d'un bon feu, avec la perspective de l'Intercolonial passant l'été prochain sur mes domaines, quelle sombre dérision de ma fragilité ! J'aimerais presque autant n'avoir jamais eu de lods et ventes[2] ;... ils sont substitués, malheureusement !

Tu te rappelles, lecteur pour qui je suis en train d'attraper un ramollissement de cerveau *national*, que tantôt, vers onze heures un quart, je devais m'analyser. Il y a de cela à peu près une demi-colonne. Si je parle par colonnes, c'est que c'est mon métier ; la colonne est mon unité générale à laquelle je ramène tout, qui me sert de mesure en toutes choses. Ainsi, quand j'ai trois dollars dans ma poche, je me dis : « Tiens, j'ai une colonne aujourd'hui », et je m'achemine vers la Maison Dorée ou chez Éthier[3], si je suis à Montréal, chez Laforce, si je suis à Québec,

---

59 I ciel, être I,II corvée, et 63 I lods-et ventes : *heureusement qu'*ils sont substitués ! // Tu 66 I,II cerveau *national* <rom.>, que 68 I demi-colonne ; *si* je 70 I j'ai *quatre piastres* dans 71 II trois *piastres* dans 72 I Dorée, si

---

1. Sa mère, Marie-Antoinette, était la fille de Jean-Baptiste Philippe d'Estimauville de Beaumouchel et de Marie-Josephte Drapeau (elle-même héritière, par son père, Joseph Drapeau, des seigneuries de Rimouski et de l'île d'Orléans). Les d'Estimauville de Beaumouchel étaient originaires de Normandie. Leur noblesse remonte aux premières années du XVI^e^ siècle. Voir L. Lamontagne, *Arthur Buies, homme de lettres*, p. 14, n. 3.

2. Droit de mutation entre vifs perçu par le seigneur à l'occasion de la vente d'une censive. « Les droits de mutation sont dûs non seulement sur les ventes proprement dites, mais sur les baux à rente foncière amortissable, les rentes viagères, les donations en paiement, les ventes entre père et fils avant le partage d'un héritage, indivis, etc. Les seigneurs attachent autant de soin à percevoir ces droits que les censitaires à les éviter » (Louise Dechêne, « L'évolution du régime seigneurial au Canada, le cas de Montréal aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », *Recherches sociographiques*, vol. 12, n° 2, mai-août 1971, p. 157).

3. Annonce : « Maison E.L. Éthier, restaurant de première classe, au coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel, Montréal » (*la Minerve*, 26 mai 1874, p. 3).

« Située ruelle des Fortifications, à quelques pas de la rue Saint-Gabriel, la Maison Dorée portait bien son nom puisqu'elle fut fréquentée surtout par la jeunesse dorée de l'époque, les Chapleau, Mercier [...] Dunn, Arthur Buies et combien d'autres [...] De 1874 à 1890, la rue Saint-Gabriel est devenue l'endroit où l'on peut coudoyer le plus grand nombre de journalistes de langue française, d'opinions les plus diverses. Le restaurant Ethier (situé dans cette rue) est aménagé avec un luxe qui surprend les visiteurs. Il a comme cuisinier un maître de l'art culinaire venu de Paris » (Léon Trépanier, *les Rues du Vieux Montréal au fil du temps*, p. 129-131, 136).

avec mes amis Lucien et Oscar[4] qui boivent prodigieusement depuis un mois ou deux ; heureusement qu'ils ont plus de colonnes que moi.

M. Le Bas, ingénieur de la marine française, qui avait présidé à l'installation de l'obélisque de Louqsor, [301] à Paris, avait une unité analogue à la mienne ; ainsi il ramenait tout à son obélisque, jusqu'à son nom qui était devenu M. Le Bas de l'Obélisque. Il semble que cela est fatal en architecture.

*

Tu as le droit d'être surpris, lecteur, de ce que je n'aie pas encore analysé le désespoir, et pourtant il est minuit déjà. Minuit ! c'est l'heure du *night cap* universel, celle où le lion ronge sa proie s'il a pu l'attraper, après que le crépuscule a descendu ses voiles sur le désert. C'est une heure unique dans la journée, une heure qui fait tressaillir la chrétienté entière une fois par an, une heure où le monde semble retenu un instant dans les abîmes de la durée, où la pensée humaine se repose comme suspendue au jour qui finit, alors que le temps a déjà marqué une seconde au jour qui commence. Ainsi, rien n'est fini pour le temps, pour lui le jour n'arrête jamais. Il marche pendant que les hommes comptent, pendant qu'ils sommeillent et ne se sentent pas durer, comme le remords qui veille et tient l'âme éveillée au milieu des songes.

Non, pas une minute où l'homme puisse dire : « Cette minute ne compte pour rien dans mon existence ; cet instant, je puis en jouir sans qu'il s'ajoute à tous les autres qui m'entraînent dans l'éternité ; pas un, pas un seul où je m'arrête pour contempler le présent entre le passé qui m'a fui et l'avenir qui m'échappe déjà au moment où j'y songe. L'avenir ! qu'est-ce donc que ce mot pour exprimer ce qui ne fut jamais ? Qu'est-ce

74 I,II avec *mon ami* Lucien I Oscar *de la Minerve* <ital.>, qui 77 I marine, qui 83 I déjà ; *trois-quarts de colonne.* Minuit 84 I,II du *night-cap* <rom.> universel. 95 I songes. // *Ainsi,* pas 98 I s'ajoute *aux* autres 101 I L'avenir, qu'est-ce

4. Il s'agit de Lucien Turcotte (voir *supra,* chronique 21, n. 7) et d'Oscar Dunn (1845-1885), ce dernier auteur de *Dix ans de journalisme, Mélanges* (1876) et du *Glossaire franco-canadien et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada* (1880). Rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe,* de *l'Opinion publique* et de *la Minerve,* Turcotte est copropriétaire de la *Revue canadienne* en 1875 et rédacteur adjoint du *Journal de l'Instruction publique* (1876).

que cette pensée constante, si ce n'est un rêve où [302] l'homme cherche à se consoler du temps qui n'est plus par celui qui n'est pas encore, et ce rêve dure sans cesse ! Cette seconde insaisissable qu'on appelle le présent n'existe pas elle-même, parce qu'elle se confond de suite avec le passé à l'instant précis où l'on y songe. Dieu seul peut dire « Je suis » parce que Dieu seul possède un présent éternel. Pour nous, mortels, chroniqueurs et lecteurs, nous n'avons qu'un jour pour paraître et disparaître en emplissant le monde de notre néant ; nous ne faisons que passer, croyant avoir vécu ; nous sommes une ombre jetée dans la clarté de l'infini et nous effaçant à notre apparition même.

Mais le désespoir ? ah oui ! c'est vrai ; encore une demi-colonne.

*

Un soir de l'été dernier, je me promenais sur la grève retentissante, retentissante à cause de mes bottes neuves qui craquaient à m'énerver. Dire qu'il y a tant de macadam sur les rives du Saint-Laurent et que nous avons si peu de chemins macadamisés ! Le Canadien évidemment est digne de tous les dons de la fortune, puisqu'il les méprise.

La lune était rousse et sèche ; autour d'elle aucun nuage, mais un ciel cuivré et bas qui semblait descendre sur la terre pour l'absorber ; la marée du fleuve montait lentement, lentement, comme une tache qui s'agrandit ; ses vagues avaient l'éclat terne d'un œil qui s'endort ; tout se taisait, excepté mes bottes. Il y avait dans cette nuit indécise quelque chose du voile qui s'ouvre en laissant passer la lumière comme un éclair, puis se referme soudain, épaississant les ténèbres. [303] Je marchais la tête basse et le diable bleu dans le corps, – à quel endroit précis de ma personne ? je ne saurais dire.

C'était dans les premiers jours d'octobre. Le souffle de l'automne refroidissait déjà les vallées attristées, les épis penchaient leurs têtes jaunissantes en attendant la faux ; les foins séchaient entassés dans les granges où le colon met son espoir.

---

103 I constante si 105 I cesse. Cette 113 I l'infini, et 114 I Mais *ce* désespoir ! ah oui, c'est 116 I grève retentissante à 119 I,II du *St. Laurent* et I macadamisés ? Le 128 I s'ouvre, en I,II laissant *la lumière passer* comme 130 I corps ; à quel endroit précis de ma personne, je 135 I séchaient *cabassés* dans

Déjà le crépuscule donnait à peine quelques instants à la nature pour préparer son sommeil ; j'avais vu mourir les fleurs, je ne trouvais plus rien à aimer dans la campagne qui se dépouillait tous les jours sous mes yeux et j'avais hâte de m'enfuir sous des cieux plus propices, fatigué de la monotonie de la solitude.

Il y avait dans tout cela une préparation au désespoir, mais ce n'était encore rien. J'arrivai à Québec après avoir fait mille détours, comme dans mes chroniques, notamment après avoir fait le tour de la Baie-des-Chaleurs. La session était commencée et les séances allaient leur train qui est celui d'une rosse des concessions. M. Chauveau et M. Cauchon s'étaient déjà pris aux cheveux sans se faire mal, et l'opposition préparait avec science ces sorties glorieuses où la fortune, toujours marâtre, a de nouveau trahi son courage.

M. Joly[5] adressait journellement ses philippiques veloutées et M. Holton[6] décrassait les rouages. M. Marchand[7], tirailleur obstiné, toujours sur la détente, envoyait à droite et à gauche des calembours inouïs, oubliant que la gloire l'attendait le 4 décembre, à la représentation de sa ravissante petite comédie *Erreur n'est pas compte* ; M. Bachand[8] compilait les statuts, et [304] M.

136 I crépuscule, donnait 137 I sommeil, j'avais 139 I yeux, et 147 I,II mal ; *M. Ouimet n'avait encore rien passé à l'étamine* <ital. : trois mots> *de l'examen,* et 149 I courage. M. Joly 155 I statuts et

5. Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1829-1900), né et éduqué en France et de religion protestante, seigneur de Lotbinière, élu député libéral du comté de Lotbinière de 1867 à 1881 ; adversaire de la Confédération ; un des chefs du Parti national ; chef de l'opposition au Provincial. Il sera appelé en 1878 à former le gouvernement par le lieutenant-gouverneur Luc Letellier de Saint-Just, qui renvoie le Cabinet conservateur de Boucherville sous prétexte d'une absence de consultation entre lui et le Premier ministre. C'est ce qu'on a appelé le « coup d'État » de Letellier de Saint-Just.

6. Luther Hamilton Holton (1817-1880), propriétaire du *Herald* et adversaire de la Confédération, député libéral de Châteauguay à la Chambre des Communes en 1867 et député de Montréal-Centre à l'Assemblée législative en 1871.

7. Félix-Gabriel Marchand (1832-1900), journaliste, écrivain, député libéral de Saint-Jean à l'Assemblée législative en 1867, réélu en 1871, membre de l'Exécutif du Parti national de Montréal en 1875 ; Premier ministre du Québec de 1897 à 1900 ; auteur de plusieurs pièces de théâtre, dont *Erreur n'est pas compte* (1872) et *le Lauréat* (1899).

8. Pierre Bachan (1835-1878), avocat, homme d'affaires, député libéral de Saint-Hyacinthe à l'Assemblée législative en 1867, membre du Parti national, trésorier provincial dans le cabinet Joly en 1878.

Fournier[9] faisait ses terribles interpellations qui tombent dans le camp ministériel comme des boulets de soixante tout rouges.

Piqué de l'aiguillon de la chose publique, je m'acheminai vers le Parlement ; j'entrai, il faisait sombre et horriblement chaud. Je montai en sueurs les deux escaliers qui mènent à la galerie de la presse ; j'arrivai... qu'entendis-je ? M. Bellerose faisant une péroraison !... Alors je baissai la tête et je sondai les abîmes de mon malheur ; je n'eus pas une plainte, pas une larme, mais je sentis le vide de la vie et mon âme me sembla un désert où tous les sables tourbillonnaient.

M. Bellerose parla une demi-heure et je restai une demi-heure à l'entendre. Qu'est-ce donc si ce n'était pas là du désespoir ?

Enfin, je l'ai...

157 I rouges. *Quant à mon propriétaire, je n'ose en parler, tant il était superbe dans son dédain pour la majorité ministérielle.* // Piqué 167 I,II désespoir ! ! ! // Enfin

9. Voir *supra*, chronique 17, n. 1.

[32]

30 NOVEMBRE.

[304] Enfin, voilà le franc et joyeux hiver qui s'annonce, l'hiver blanc et net, pur et sain. Cela date d'hier seulement, 29 novembre ; cette année il y a du retard, mais nous ne perdrons rien pour avoir attendu. Quelle journée que celle d'hier, et quelle vie, quel bonheur, quel entrain dans la rue Saint-Jean, à quatre heures de l'après-midi, heure des équipages, des dandies, des filles à marier, des paresseux et des chroniqueurs ! Dans Québec il n'y a qu'une rue, pour ainsi dire, c'est la rue Saint-Jean, large comme un trottoir de la rue Saint-Jacques[1] de Montréal, et longue comme un des corridors du Mechanics' Hall[2] ; mais quand toute la gent élé[305]gante s'y précipite par un temps qui

VARIANTES : I : « Chronique à bout portant », *l'Opinion Publique*, 12 décembre 1872, p. 3. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 289-291.

2 I *Chronique à bout portant* // I // <Voir Appendice II, [32], l. 2> // Enfin 10 I rue pour I St-Jean large 11 I St-Jacques, *à* Montréal II St-Jacques *à* Montréal 12 I Hall, mais

1. « De 1864 à 1870, on procéda à l'élargissement de la rue Saint-Jacques entre autres. [...] Les vieilles rues Notre-Dame et Saint-Jacques devinrent alors (1890) ce qu'elles sont restées depuis, un centre où se sont groupés les grandes institutions bancaires, les magasins de commerce en gros, les maisons de bourse et de spéculation » (C. Bertrand, *Histoire de Montréal*, t. II, p. 153 et 163).

2. La fondation du *Mechanic's Institute* de Montréal remonte à 1828. Apolitique, le *Mechanic's Institute* réunissait des hommes venus d'horizons divers, tels John Molson et Louis-Joseph Papineau. Après sa fermeture entre 1835 et 1840, le *Mechanic's Institute* s'installa au coin des rues Saint-Pierre et Saint-Jacques. Dans les années 1870, il comptait 528 membres en règle ; il possédait une bibliothèque de 4 500 volumes et une salle de lecture de 65 journaux et revues. Voir Edgar C. Moodey, *The Fraser-Hickson Library*, p. 17, 19-20.

rajeunit de dix années comme celui d'hier, c'est un hallali, une fanfare, un chassé-croisé enivrant, des figures jeunes et fraîches qui passent avec un sourire qu'on retrouve cinq minutes après en les revoyant ; des matrones, enveloppées de fourrures, qui s'abandonnent au glissement de leurs sleighs longs et dociles, un tintement de grelots sur tous les tons, sans vacarme, mais joyeux et heureux, le trot mis en musique.

Tout se montre, tout se pare, éclate et pétille d'allégresse.

Ah ! de toutes les choses suaves de ce monde, il n'en est pas de comparables à une belle soirée d'hiver en Canada, sous la lumière égale et douce d'une lune sans rayons qui illumine l'espace entier de son regard. Qu'il est beau, durant ces éclatantes nuits, sous un ciel blanc comme le lait, de regarder les longues raies des aurores boréales courir sur la neige éblouissante ! Quelle mélancolie profonde, quelle poésie méditative se répandent sur les campagnes endormies dans un lointain horizon ! Tout est plainte et murmure parmi les branches dépouillées des bois de sapin. La lune, solitaire, dans un ciel sans nuages, regarde avec une sorte d'attendrissement maternel cette terre inanimée que la neige couvre comme un linceul. Les montagnes, moitié ombre, moitié lumière, apparaissent informes. Le Saint-Laurent, emprisonné par les glaces jusqu'à une lieue du rivage, roule loin de ses bords des eaux pesantes et muettes qu'aucun navire ne sillonne plus. Mais, dans cette transparence lumineuse du firmament, dans cet immense désert de l'espace muet, il y a parfois quelque chose de désolé, semblable aux couvercles [306] de marbre des tombeaux dont le froid éclat se détache dans une nuit étoilée. C'est l'heure où les rêves arrivent comme des flots pressés dans l'âme des poètes ; c'est aussi parfois le moment où le chroniqueur cherche une transition pour passer du style descriptif aux choses vulgaires de ce monde que l'exigence du lecteur ne lui permet pas de dédaigner.

Et voilà pourquoi la chronique est si difficile ; tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, bondissant à perpétuité sur la corde roide, le chroniqueur est un vrai nègre. Avec cela que le moindre écart le rend ridicule ou insupportable ; il faut être un génie pour braver tant de périls. Croyez-vous que je n'aimerais pas

20 I,II joyeux, heureux 25 I beau, *qu'il est beau,* durant 28 I se *répand* sur 34 I,II Le *St-Laurent,* emprisonné 46 I difficile, tantôt

mieux faire un discours en parlement ou rédiger un bill ? Cela ne demande ni style, ni idées ; au contraire. Aussi a-t-on imaginé un mot baroque et dédaigneux pour exprimer ce que cela vaut. On dit « une indemnité parlementaire », comme on dirait « je vous rends la monnaie de votre pièce ; vous m'assommez pour mon plus grand bien, je vous flanque six cents dollars ; allons, que ça ne traîne pas » : voilà pourquoi les sessions sont si courtes.

56 I,II cents *piastres* ; allons, que ça ne traîne pas, » voilà 58 I,II courtes. // <suite, [34], ligne 40> //

[33]
À L'HON. M. LAFRAMBOISE[1]
Propriétaire du «*National*»

2 DÉCEMBRE

[307] « Mon cher propriétaire, vous à qui je dois la vie, vous qui me tenez lieu tous les jours de père et de mère, de boulanger et de restaurateur, vous qui ne mettez pas de bornes à vos largesses pour moi comme je n'en mets pas aux contes que j'invente exprès pour les lecteurs du *National*, c'est à vous que je dois dire que votre chroniqueur a reçu une bien profonde humiliation ces jours derniers. Je veux vider ma douleur dans votre sein.

Figurez-vous qu'un grand journal de votre ville m'a offert formellement *dix dollars par semaine*, pour lui *rapporter* les débats parlementaires ! Outrage plus sanglant ne me fut onques infligé. Pour qui prend-on le chroniqueur, by Jingo ? Eh quoi ! rien que pour écouter ces messieurs du Parlement, cela vaut au moins vingt dollars par semaine. Je ne parle, bien entendu, que

VARIANTES : I : « Chronique du 'National' », *le National*, 5 décembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 284-289.

2 I *Chronique du « National »* II Laframboise // 2 DÉCEMBRE 5 I // Mon 7 II restaurateur vous 8 I aux *blagues* que *je confectionne* exprès 9 I,II National <ital.>, votre 13 I,II offert *de façon officielle, mais non officieuse*, dix <ital.> 15 I,II parlementaires ! ! Outrage 16 I prend-on *the* chroniqueur II Jingo ? *Et* quoi I quoi ! *mais* rien 17 I,II vaut vingt 18 I parle bien entendu que

1. Maurice Laframboise (1821-1882), avocat, député libéral de Shefford à l'Assemblée législative en 1871. Il collabora au *Pays* en 1868 et fonda *le National* en 1872. Il avait fait partie du Club Saint-Jean-Baptiste, la société secrète de Médéric Lanctôt, lors des luttes contre le projet de Confédération.

des ministres et de leurs partisans, car, pour les députés de l'opposition, rien ne saurait donner une idée de leur éloquence.

J'ai une très mauvaise réputation depuis que j'ai écrit ma chronique sur l'Intercolonial[2]. Il a suffi qu'un niais ridicule, un de ces hébétés, comme il en existe même en Canada, pays superfin, ait dit une fois que [308] je m'étais vendu[3] pour que cette *infâme calomnie* ait été reçue avec plaisir par bien des gens qui voudraient m'acheter peut-être, mais qui ne l'osent pas, me croyant incorruptible. Dans tous les cas, il n'y a que les gens d'esprit à qui cette tentative pourrait sourire ; pour les imbéciles, je ne suis d'aucune valeur. Mais le diable veut que les gens d'esprit soient toujours pauvres. Donc, je ne suis pas achetable.

Si le grand journal dont je viens de parler veut faire un marché avec moi, je noterai toutes les ineffabilités qui se disent en parlement dans un français inconnu, et il me paiera au poids de l'or ; je lui promets qu'il en aura pour son argent.

Oh ! si l'on savait tout ce qu'il m'en a coûté pour faire la chronique en question sur l'Intercolonial, on ne m'accuserait pas d'être un vil mercenaire ! Ce reproche m'est sensible, attendu que je puis le mériter ; mais il sera toujours temps de me

---

20 I saurait *exprimer* leur éloquence. *Si Laurier ne m'avait pas payé à dîner ces jours-ci, je rappellerais, entre parenthèses, ce que j'ai dit déjà l'an dernier, qu'il est un Vergniaud exilé en Canada, mais je dois me taire, parce qu'il y a des gens qui m'ont vu accepter de lui du Champagne. // Or, j'*ai 29 I valeur. *Il me semble que l'insinuation est assez directe comme cela. Arrivez, messieurs, enchérissez, surenchérissez.* Mais 30 I,II achetable. *// Il y a de curieuses choses dans le monde. // Ainsi, figurez-vous que c'est le procureur général Ouimet qui s'est trouvé à* [II *qui a dû*] *répondre à M. Laurier, l'autre jour. Le contraste était déjà brutal, mais personne ne croyait que le procureur en ferait un abus. Eh bien ! il a encore renchéri sur lui-même, sur le Ouimet des sessions précédentes. On ne s'imagine pas tout ce que l'honorable procureur peut ménager de surprises. Lui seul pouvait dire comme il l'a dit en effet : « les orphelins d'un membre » ou encore « passer les lois à l'étamine. »* <ital.> *« C'est à faire pâlir M. Bellerose le député de Laval, qui,* [II *qui dit-on*] *dit-on, est atteint d'un spleen incurable* [II *incurable,*] *depuis qu'il est convaincu que le procureur l'éclipse.* Si 31 I,II je *parlais tout-à-l'heure* veut 34 I l'or, *cela va de soi* ; je 36 I chronique *dont dit est* sur 37 I mercenaire. Ce 38 I mais *pas cette fois. Il* sera

2. Voir *supra*, chronique 26.

3. Le 19 mars 1870, p. 83, *l'Opinion publique* publie sous le titre « Correspondance – L'indépendance – l'annexion – M. Buies » une lettre d'un certain Jules Nadar, accusant Buies d'être à la solde du gouvernement de Cartier-MacDonald qui financerait *l'Indépendant*, le nouveau journal de Buies, afin de jeter le discrédit sur la cause de l'annexion et de l'indépendance. Voir Introduction, n. 26.

prendre en flagrant délit et j'espère que ça ne tardera pas... Écoutez mon récit, amis trop chers qui connaissez mon dévouement, parce que vous en avez souffert autant que moi, vous que j'ai exploités sous toutes les formes et qui m'avez prêté de l'argent comme d'autres en feraient le sacrifice !

*

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit »[4] ; il était six heures du soir. J'avais fait mes malles et la diligence était prête à partir de l'hôtel Fraser, sur la rivière Ristigouche, pour suivre toute la vallée de la Matapédia jusqu'à Sainte-Flavie, sur le Saint-Laurent, [309] un parcours de trente-cinq lieues. Faire trente-cinq lieues en voiture lorsqu'on est déjà à moitié moulu et aux trois quarts gelé, cela exige un héroïsme surprenant chez un mercenaire.

Or donc, je voulais me rendre jusqu'à Sainte-Flavie par terre afin de connaître cette fameuse vallée de la Matapédia dont on parle tant et qui, en réalité, vaut mieux encore que sa réputation.

J'avais revêtu deux gros *capots*, mis une paire de grandes bottes et des jambières en caoutchouc, plus un *casque*[a], de sorte que j'étais immobilisé dans une enveloppe qui aurait pu m'être fatale si la Providence n'avait des vues sur moi.

Il faisait noir comme dans les comptes publics de la province, lesquels présentent toujours un excédent de recettes invisible. Il avait plu sans interruption depuis deux mois et la pluie menaçait de tomber encore, de sorte que j'avais toutes les raisons de craindre l'humidité.

a. On appelle communément *casque* en Canada un chapeau de fourrure.

39 I délit, et I pas. *Me vendre ! j'aurais un plaisir énorme à faire cette opération ; c'est la seule qui me soit permise ou possible. Ce serait original, sur ma foi, et j'ai presque envie de payer quelqu'un pour m'acheter.* Ecoutez 43 I sacrifice. // C'était 47 I,II jusqu'à *Ste. Flavie*, sur le *St. Laurent, une distance* de 52 I,II jusqu'à *Ste. Flavie* par 54 I tant, et qui en réalité vaut 55 I réputation. *Ste-Flavie est à quinze milles plus bas que la Pointe-aux-Pères, dont les lecteurs du National* <ital.> *ont vu souvent le nom sans avoir la moindre idée de l'endroit.* // J'avais 57 I,II des *jambes* en I,II <sans note> 59 I n'avait *pas* des 60 I province *où il y a* toujours 61 I recettes *invisibles.* Il 63 I,II menaçait encore

4. Racine, *Athalie*, II, 5.

Dans la diligence, qui ne pouvait raisonnablement contenir que trois personnes, se trouvaient avec moi deux autres gaillards, ouvriers du chemin de fer, avec leurs malles, plus le postillon qui, étant ivre mort, comptait pour un homme et demi. Nous partîmes.

La diligence avait l'air d'une pyramide ; c'était affreux ; un pied de boue dans le chemin qu'on ne voyait pas à trois pas devant soi, et des ornières qui rappelaient l'ancien chaos d'où Jéhovah fit sortir des mondes qui n'en valent guère mieux pour cela.

[310] Nous allions donc, enfonçant, bousculant, cahotant, deux sur l'avant, deux sur l'arrière, nous cognant la tête l'un contre l'autre avec une précision muette, mais expressive. Il s'agissait de faire trente-deux milles avec les mêmes chevaux qui étaient déjà éreintés dès le départ. Remarquez que M. Fraser, le conducteur de la malle, est obligé par son contrat de tenir le chemin en bon ordre, ce qu'il exécute en laissant le chemin s'entretenir tout seul. Cela ne suffit pas, quoiqu'aux yeux du gouvernement paternel qui nous étouffe, cela puisse paraître du zèle. Le postillon, la tête renversée en arrière, avait dégobillé deux ou trois fois sur les malles, et il envoyait des exhalaisons combinées de gin chaud et de whisky qui refoulaient le vent à quinze pas.

Le passager à sa gauche avait pris les rênes et fouettait les chevaux comme un homme qui n'a aucune idée de l'anatomie. « Nous allons rester en chemin, c'est clair », me disais-je à chaque minute. Et quel chemin pour y rester ! D'un côté, la montagne coupée à pic ; de l'autre, le précipice sur le bord duquel, de distance en distance, aux endroits les plus dangereux, on a élevé un rempart en palissades ou en perches superposées. Nous descendions les côtes au galop et nous les tournions sur le même train. Notre conducteur improvisé disait qu'il profitait des des-

---

69 I partîmes ; *la* diligence 73 I,II mieux. *Je comprends aujourd'hui que l'homme soit venu de la boue puisqu'il aime tant à y retourner. Il y a des gens qui, prenant tout au rebours, ont prétendu que l'homme était un singe perfectionné ; c'est le contraire du vrai ; ainsi, c'est le singe qui est l'homme perfectionné ; tirez-vous de là, philosophes. //* Nous 79 II départ. - Remarquez 80 I le *contracteur* de I,II contrat *d'entretenir* le 84 II zèle. - Le 85 I malles et I exhalaisons *de gin chaud et de whisky combinés*, qui 89 I idée d'anatomie 91 I côté la montagne coupée à pic, de l'autre le 95 I nous tournions

centes *pour aller plus vite* ; en effet, c'est comme cela qu'on va dans l'autre monde avec la rapidité de l'éclair.

Je me sentais amincir dans mes deux gros capots ; je devais avoir l'air très pâle ; il me semble que j'aurais pu prendre le mors aux dents.

Vers dix heures, la lune, depuis longtemps levée, [311] parvint à dépasser la crête des montagnes qui nous la dérobaient ; alors elle apparut brillante et superbe derrière les nuages qui fuyaient devant elle ; je n'oublierai jamais cette clarté subite sur ce terrible paysage. À droite, des rochers énormes, en escalade, comme des flots de pierres poussés l'un sur l'autre par une tempête ; à gauche, des vallons, des ravins, des forêts comme des manteaux qu'on déploie lentement, et la rivière de la Matapédia, tantôt se heurtant parmi ses mille îlots, tantôt coulant large et puissante et se développant en lacs successifs qui sont comme des réservoirs où elle puise et se déverse tour à tour.

La vallée de la Matapédia, au point du vue pittoresque, est admirable pendant les trente à quarante premiers milles. Ensuite elle s'enlaidit petit à petit, devient monotone ; ses horizons se rétrécissent, et l'on se trouve enveloppé dans une ceinture de bois qui n'ont ni beauté, ni charme, ni même de gibier. Mais quelle superbe région agricole ! C'est là que sera un jour le grenier du Canada[5]...

---

103 I dérobaient, alors 105 I elle, je 107 I par *la* tempête 109 I,II qu'on *déplie* lentement 111 I,II et *s'arrondissant* en I,II comme *les écuelles* où 117 I charme, ni *poésie.* Mais I,II Mais, quelle 118 I,II agricole. C'est 119 I Canada. //

---

5. « Réduite aux proportions purement géographiques, la vallée de la Matapédia est loin d'avoir l'étendue ou l'importance de vallées telles que celles du lac Saint-Jean, de l'Outaouais, du Saint-Maurice ou même de la Chaudière, mais c'est une magnifique région agricole, éclose d'hier seulement à la colonisation, recherchée de plus en plus tous les jours à mesure qu'elle est connue davantage, capable de nourrir aisément une population de trois cent mille âmes et offrant des avantages exceptionnels d'établissement » (A. Buies, *la Vallée de la Matapédia*, p. 4).

[34]

10 DÉCEMBRE.

[311] Savez-vous, lecteurs, que nous ne savons rien, et que c'est presque toujours le hasard qui apprend aux hommes le peu de choses qu'ils savent ?

Sept matelots, naufragés dernièrement sur la côte d'Afrique, se sont sauvés un à un en s'attachant aux pattes d'un énorme oiseau herbivore ; puis ils ont vu le même oiseau se jeter sur des tortues colossales, les briser sur les rochers et en manger cinq ou six dans [312] le même jour. Dans notre pays il y a une espèce d'oiseaux qui ressemblent beaucoup à celui-là ; on les appelle vulgairement des *contracteurs* (entrepreneurs). Leur mets de prédilection est le bank note ; il y en a qui en avalent en hors-d'œuvres pour plus de cinq cent mille dollars en deux ou trois ans.

Dans les parages de la Cafrerie, un capitaine de navire a vu capturer un oiseau gigantesque qui avait saisi et mis en pièces un éléphant et en avait déjà mangé le quart, quand on parvint à le tuer à l'aide de flèches empoisonnées. Une des grandes plumes des ailes ayant été coupée, on vit que le tuyau pouvait contenir deux outres d'eau et plus.

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 21 février 1873, p. 2 : l. 1-39 ; « Chronique à bout portant », *l'Opinion Publique*, 12 décembre 1872, p. 4 : l. 40-69 ; « Causerie », *le National*, 18 décembre 1872, p. 2 : l. 70-192. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 291-298.

2 I *Chronique* // <sans date> // <Voir Appendice II, [34], l. 2> Savez-vous 8 I puis ont 10 I manger *jusqu'à* cinq 12 I,II contracteurs <ital.>. Leur 21 I plus. // *Enfin, il y a mieux encore. On cite une plume d'oiseau dont le tuyau était long de deux aunes, et servait de réservoir pour l'eau. Un naufragé raconte*

Il n'y a aucune raison de s'étonner de ces prodiges. La nature est partout conséquente et judicieuse. Dans les pays où les arbres atteignent une hauteur de trois cents pieds, il n'est que juste qu'il s'y trouve des oiseaux d'au moins vingt pieds de long pour se nicher dessus. Chose étrange toutefois ! C'est dans ces mêmes pays qu'on voit le plus d'insectes ; mais cette apparente disparité se concilie aisément au moyen du proverbe : « Les extrêmes se touchent. »

L'homme est rarement embarrassé dans ses explications de l'inconnu ; pour les choses qu'il ne comprend pas, il imagine la loi des contrastes qui répond à tout. Avec cela on va loin, et quand par hasard on se trompe, on s'en console au moyen d'un autre proverbe : *errare humanum est.* Si la loi des contrastes est si naturelle et si vraie, il me semble qu'on ne peut guère voir un moucheron sans songer de suite à un éléphant, ni de même voir le gouvernement provincial sans se porter immédiatement vers le système solaire au sein duquel [313] notre globe tourbillonne, gros en proportion, comme une pilule. Mais passons.

*

Les découvertes géologiques qu'on fait depuis quelque temps sont vraiment merveilleuses ; sans doute, l'homme, dégoûté de ce qu'il est aujourd'hui, cherche à se rattraper par ce qu'il pouvait être il y a cinquante mille ans. On ne trouve plus dans les cavernes du vieux et du nouveau monde que des squelettes de sept à huit pieds, avec des armes en pierre de cinq à six formes différentes.

Aujourd'hui, c'est dans les tavernes qu'on trouve les hommes, et, s'ils sont moins longs qu'autrefois, en revanche ils sont beaucoup plus épais. Moralement, il n'y a pas de bornes à cette

---

même que, dans une hutte, au milieu de plantations de riz, il vit arriver un homme conduisant deux taureaux chargés de douze outres d'eau qu'il vida dans un réservoir analogue. C'était un tuyau de plume, translucide, et portant encore sur les côtés des traces de barbes. // Il

24 I pieds il 26 I toutefois ! *c'est* dans 27 I d'insectes, mais 28 I proverbe : les extrêmes se touchent. L'homme 31 I pas il 37 I,II gouvernement *local* sans 39 I proportion comme I,II une *noisette.* Mais I passons *à d'autres découvertes. //* <Voir Appendice II, [34], l. 39> // Les découvertes 40 I <Voir [32], l. 58> 41 I l'homme dégoûté 42 I rattraper *sur* ce 43 I,II a *dix* mille 45 I pierre *à leurs côtés, telles que stylets, haches, etc., l'âge des métaux n'étant pas encore venu. //* Aujourd'hui II pierre, *telles que des stylets, des haches, etc. //* Aujourd'hui

épaisseur. Pour faire des recherches spéciales sur l'homme, il faut être atteint d'une misanthropie incurable, et détester ses semblables au point de vouloir se suicider pour ne pas leur ressembler. Quand on pense qu'il a fallu des centaines et des centaines de siècles pour arriver de la connaissance à l'usage de quelques métaux maintenant familiers, on admire cet incommensurable idiot qui s'intitule le roi de la création et qui a fait socialement de la femme son inférieure, sans doute pour se venger de la nature qui l'avait faite infiniment sa supérieure.

Au reste ce bipède n'en fait jamais d'autres.

N'ayant pu apprivoiser le renard, parce que le renard est beaucoup plus fin que lui, il a eu recours à la force, et quelle force ! dix, vingt, trente hommes, et dix, vingt, trente chevaux contre un renard !

[314] La nature a vengé la faiblesse en lui donnant des ressources inconnues ; il n'en est pas moins vrai que la force bête continuera encore de se pavaner à cheval pendant des siècles à la poursuite d'une queue[a] ! Il paraît que le Canada produit beaucoup de fromage depuis deux ou trois ans ; c'est, dit-on, un résultat de la Confédération.

Le fromage est une variété de la chaussette de gendarme ; nous avons donc fait beaucoup de progrès sous la constitution nouvelle. Ce que nous avons exporté de fromage l'année dernière se monte à près de vingt millions de livres ; il y a même une petite ville du Haut-Canada qui, tous les jours, en a expédié cinquante wagons pleins pendant trois mois[1].

a. On sait que la grande ambition du chasseur, dans une partie de chasse au renard, c'est de pouvoir rapporter la tête ou la queue de l'animal.

50 I épaisseur, *et il ne tient pas à eux qu'il y en ait du tout sous tous les rapports.* Pour I spéciales, sur 55 I métaux *aujourd'hui* familiers 67 I queue. <Voir Appendice II, [34], l. 67> II queue. *Si, au moins, les hommes trouvaient une leçon dans ce trophée sanglant* !... // Il paraît I,II <sans note> 69 I confédération. Le 69 I animal. // <Titre> I *Causerie* // Il paraît 70 I gendarme ; *évidemment* nous avons fait 71 I la *nouvelle* constitution. Ce que nous *en* avons exporté l'année 75 I mois. Le

1. L'agriculture québécoise s'oriente de plus en plus vers la production laitière, à cette époque. Ainsi, s'ouvrent dans l'Estrie la première fabrique de fromage en 1865 et en 1869 la première fabrique de beurre. Toutefois, le Québec accuse beaucoup de retard par rapport à l'Ontario.

Le fromage ayant été donné à l'homme pour déguiser son haleine comme la parole pour déguiser sa pensée, il est manifeste que, sous le rapport moral comme au point de vue commercial, nous sommes devenus extrêmement *raffinés*[b]. Oh !...

Les adversaires de la réciprocité avec les États-Unis[2] disent que la production du fromage est un des traits de l'énergie que nous avons mise à ne dépendre que de nous-mêmes et à développer nos propres ressources. Je suppose que cela est vrai ; mais les bêtes à cornes y [315] sont bien pour quelque chose ; tout seuls, nous n'aurions jamais pu produire tant de fromage que cela. On dira que c'est nous qui élevons et qui exploitons les bêtes à cornes ; soit. Toujours est-il que c'est à un grave symptôme, et que de pareils monceaux de fromage sont un signe du temps. On ne se serait jamais douté, sans les indiscrétions de la statistique, qu'il y eût tant de bêtes à cornes *utiles* dans le Dominion. Que dire maintenant de ce qu'il adviendrait si elles se mêlaient toutes d'être aussi fertiles ?

*

Passons maintenant aux mines. Le Canadien se croit un fin-fin, il croit dire une grande chose lorsqu'il chante sur tous les tons «*qu'il faut développer cette richesse naturelle, exploiter ce trésor de notre sol*», phrases de journaux et d'agents de colonisation. Eh bien ! il y a longtemps que ce trésor a été exploité. On a découvert dernièrement sur l'île Royale, dans le lac Supérieur, un certain nombre de mines de cuivre qui avaient été travaillées par une race d'hommes depuis longtemps disparue. Jusqu'où faut-il remonter pour retracer ce peuple éteint, je n'en sais rien ni ai-je envie de le savoir : je trouve que cela est tout simplement insupportable et que l'idée de progrès reçoit tous les jours de tels dé-

b. On fabrique en Canada une espèce de fromage très goûté des gourmets et que l'on appelle le « raffiné ». Il a beaucoup de ressemblance avec le Brie. L'odeur est horrible.

78 I que sous 79 I extrêmement *raffinés* <rom.>. Oh ! *quel calembourg* ! ..../// Les I,II <sans note> 83 I nos ressources 90 I bêtes à cornes *utiles* <rom.> dans 92 I fertiles ? *Le Canada inonderait l'univers de ce produit national.* // Passons *à un autre article,* aux mines *par exemple, afin de suivre un ordre régulier.* Le 94 I il croit *avoir dit* une 95 I tons qu'il faut développer <ital.> 96 I de *journal* et d'*agent* de 99 I cuivre, *ce qui indiquait qu'elles* avaient 103 I démentis que

2. Voir *supra,* chronique 16, n. 2.

mentis, que c'est à dérouter les plus fermes croyances. On dirait que le grand livre de la nature est ouvert et refermé périodiquement pendant des siècles, mais que nous sommes seulement à une époque où il a été ouvert le plus largement ; voilà tout.

Depuis que les sciences naturelles ont été assises sur [316] leur base véritable, grâce à la méthode expérimentale de Bacon, nous avons marché si vite et si vigoureusement qu'il semble qu'aucun effort de la barbarie ne puisse désormais refermer le livre. Le dépôt de la science n'est plus circonscrit à un ou deux peuples privilégiés, mais il est le trésor commun de l'humanité entière ; je ne parle pas des Hottentots ni des Cafres qui ne sont hommes qu'à certaines conditions.

Quoique nous n'en soyons encore qu'aux premiers feuillets du grand livre, je maintiens que nous avons raison d'avoir des idées arrêtées sur le progrès et les principes sur lesquels il repose.

*

En effet, si le progrès n'était point, il faudrait admettre que les hommes sont parfaits dès aujourd'hui ; il serait inutile que l'existence du genre humain se continuât, puisqu'il n'aurait plus de but à poursuivre, puisque la recherche de la vérité et l'étude de la nature seraient d'absurdes tentatives.

Chaque pas que l'homme fait dans la science est une révélation de plus qui apporte un nouvel appui à la vérité. Est-ce que cette agitation particulière à notre époque, en vue d'une amélioration successive et sans limite de la condition sociale, n'est pas un des caractères saillants de cette idée de progrès qui se présente à l'homme moderne sans cesse et sous toutes les formes ?

---

106 I sommes *cependant* à 107 I largement. // Depuis 108 I ont *reçu leur fondement positif*, grâce à la méthode *d'expérimentation* de II ont *acquis* leur 111 I,II ne *pourra* désormais 119 I repose. *Plongeons-nous dans l'argumentation.* // En 123 I,II à *remplir*, puisque I et *de la science* de II et *la science* de 124 I tentatives. *Dieu aurait dit à l'homme : « J'ai fait pour toi de vastes mondes, mais ton intelligence ne s'élèvera jamais jusqu'à eux. Je les ai faits afin que tu me comprennes mieux en les connaissant d'avantage, mais tu ne devras jamais chercher à les connaître. Je t'ai mis sur une planète dont je t'ai donné toutes les richesses en partage, mais tu ne devras jamais chercher à en découvrir les secrets. Tu devras ignorer toujours ce qui est à toi, ce que j'ai voulu que tu saches. » // Voilà le langage de Dieu si l'esprit humain ne doit ni se développer, ni s'élever. Mais il a été fait pour aspirer de plus en plus à la perfection ; cette perfection est illimitée, il n'en atteindra jamais le terme, parce que ce terme n'existe point.* Chaque 127 I époque en

Elle offre le plus parfait contraste avec le monde ancien, avec ses plus nobles interprètes, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle qui, tout en déplorant et en méprisant leur époque, n'imaginent rien pour la réfor[317]mer, ne découvrent dans leur esprit aucune vue d'avenir, aucune perspective d'un nouvel ordre politique ou moral.

L'image d'une perfection idéale et toujours fugitive ne s'est jamais présentée à l'esprit humain avec une force aussi transcendante et expansive que depuis les deux dernières générations. Les nations démocratiques et libres, placées en face des continuels changements qui se passent à chaque instant dans leur sein, toujours cherchant, tombant, se redressant, souvent déçues, jamais découragées, découvrent sans peine que rien ne les borne ni ne les fixe, et tendent incessamment vers cette grandeur immense qu'elles entrevoient confusément au bout de la longue carrière que l'humanité doit parcourir...

De tout ce dont je vous parle en ce moment, lecteur, il n'est jamais question dans le parlement provincial. Pourquoi ? Je ne saurais le dire en vérité. Et cependant, le procureur-général a l'habitude de *passer à l'étamine* de l'examen philosophique toutes les questions qui se présentent, et M. Bellerose ne se lève jamais que pour enfoncer Platon.

*

Ce qui prouve que nous sommes dans une époque de progrès incontestable, c'est qu'on vient de faire la plus grande des découvertes, à mon sens, une découverte exprès pour les parlements qui ont besoin, plus que toute autre institution, que le génie de l'inventeur vienne à leur secours. Cette découverte, c'est la *tribune mécanique.*

---

133 II qui tout 136 I moral. // «*C'est la recherche de l'idéal, dit un auteur de nos jours, qui a donné aux esprits modernes l'idée de sa perfectibilité indéfinie, dont les conséquences éclatent à chaque instant dans les actions des sociétés.* L'image 139 I générations. *Comment expliquer cela ? Par des nouveaux et grands progrès que la démocratie et l'égalité des conditions ont faits et font chaque jour dans les états modernes.* Les 144 I,II ni les 146 I parcourir. *Il n'en est pas ainsi des sociétés aristocratiques qui se figurent volontiers que tout est à sa place, qui ne conçoivent que l'amélioration, non le changement...* » // De 148 I,II parlement *local.* Pourquoi ? je 152 I,II Platon. // *Mais il y a des lacunes partout. Cela tient au tempérament national* [I *des canadiens*] *qui est porté à la négligence.* // Ce 156 I besoin plus que toute autre institution que

[318] Vous êtes dans une assemblée parlementaire. Le premier orateur inscrit se place à la tribune ; les autres, dans l'ordre de leur inscription, sur des siéges préparés *ad hoc*. Chaque auditeur est muni d'une balle de plomb. Quand l'orateur commence à l'embê... pardon ! quand la conviction de l'auditeur est formée, il laisse couler la balle de plomb dans un tube qui se trouve à côté de chaque siége ; et, quand la moitié plus un des assistants a lâché sa boule, grâce à un ingénieux mécanisme, le poids de ces balles de plomb réunies fait basculer la tribune, l'orateur est englouti dans les dessous, et le suivant lui est mécaniquement substitué. On rend les balles et la fête recommence.

Sans doute cette invention n'a pas été faite pour le conseil législatif qui n'en a pas besoin ; car, là, il n'y a pas plus d'auditeurs que d'orateurs. Depuis un mois que siége le parlement provincial, personne n'avait encore entendu parler de cette chambre *haute*[3], lorsque, tout à coup, la discussion sur le double mandat est venue subitement révéler son existence. Oh, grands dieux ! quelle dérision imprévue ! J'ai vu des hommes entichés de cette institution, qu'ils regardaient comme un contrepoids nécessaire, s'en revenir accablés après cette séance.

Nos honorables étaient pris comme des rats dans un filet ; ils gigotaient, piaillaient, questionnaient, abasourdis d'avoir à rendre une décision, chose insolite. Toute la presse s'amuse de cette scène bouffonne, et la ville en fait des gorges chaudes, heureuse de trouver dans son désœuvrement un objet risible.

La session tire à sa fin ; il le faut bien, le gouvernement a épuisé presque toutes les mesures conçues par [319] l'opposition.

---

170 I faite *par* le *Conseil Législatif* qui II le *Conseil Législatif* qui 172 I,II parlement *local*, personne 174 I lorsque tout-à-coup la 176 I,II dérision *fortuite* ! J'ai 178 I séance. *On a vu là un conseiller demander comme en famille au président s'il pourrait encore voter pour le bill alors qu'un amendement hostile d'un autre conseiller aurait réuni la majorité des voix contre sa deuxième lecture, et le président répondre à la bonne franquette qu'il fallait pour cela consulter le livre des réglements parlementaires. Motion principale, amendements, personne ne savait discerner* ; *nos* honorables étaient *là* pris comme des rats *par la queue* dans 181 I,II chose *inattendue*. Toute 183 I risible. < Voir Appendice II, [34], l. 183 > // La session 185 I mesures *soumises* par

---

3. Le Conseil législatif du Québec, sorte de Sénat composé de vingt-quatre membres nommés à vie par le lieutenant-gouverneur en conseil. Charles de Boucherville en fut le premier président. Aux élections de 1872, le Parti national demanda son abolition.

L'année prochaine il se présentera avec les autres mesures des députés de la gauche laissées de côté pour cette année, et cela constituera le *discours du trône.* De cette façon, on s'éternise au pouvoir ; le moyen est simple et à la portée de la majorité.

L'année prochaine, si le gouvernement ne fait pas encore 190
des questions ouvertes[c] de toutes celles qu'il a fermées jusqu'à présent, nous pouvons compter sur un début triomphal.

c. Questions libres, c'est-à-dire de celles où la politique essentielle du gouvernement n'est pas en cause.

189 I majorité ; *m'est avis que le procureur-général est pour beaucoup dans cette découverte. // L'abolition du double mandat, l'expulsion de M. Cauchon, le bill de M. Bachand, voilà trois victoires successives remportées par nos gens. C'est assez pour cette session-ci* ; l'année 191 I,II <sans note> 192 I triomphal. *Soyons pleins d'espoir. Un an ! qu'est-ce que c'est dans la vie des peuples ?..... //*

[35]
POUR LES DÉSESPÉRÉS

[319] Je viens de voir une statistique désolante. L'année dernière il s'est commis, dans la France seulement, plus de *quatre mille* suicides, dont 734 par amour !

Si la statistique se met à constater et à fixer le nombre des faiblesses humaines, elle a du champ devant elle.

On dit que notre siècle est froid, matériel, calculé, dur. Voilà pourtant un chiffre effrayant, 734, qui montre qu'il y a encore du cœur de reste dans cette pauvre humanité tant calomniée. Se suicider par amour, quelle chose navrante ! Mais ce qui est plus navrant encore, c'est ce qu'il faut avoir souffert pour en arriver là. Qu'on ajoute la folie de se tuer à la folie d'aimer, c'est à se révolter contre sa propre nature. Si encore cela servait à quelque chose ! Mais [320] plus on se révoltera, plus on se tuera ; plus il y aura de femmes méchantes, égoïstes, cruelles, plus il y aura de cervelles sautées en leur honneur.

Hélas ! rien n'est plus puéril que l'amour, et cependant rien n'agit si fortement sur l'esprit humain. Qu'y a-t-il de plus déplorable en effet que de voir un homme faire d'une créature l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions, de voir que l'humanité entière est jetée dans l'oubli pour

---

VARIANTES : I : « Chronique pour les désespérés », *le National*, 23 décembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 298-304.

2 I *Chronique pour les désespérés* 11 I,II quelle *horrible* chose ! Mais ce qui est plus *horrible* encore, c'est *de compter tout* ce 13 I là. *Ajouter* la 14 I nature. *Mais le pire, c'est que cela ne sert à rien* ; plus 20 I d'une *simple* créature

l'amour d'une femme qui souvent n'est qu'un monstre de duplicité, d'égoïsme et de vanité féroce qu'aucune immolation ne peut assouvir. On se tue pour cette femme qui, probablement, ne viendra pas verser une seule larme sur la tombe qu'elle aura creusée et qui n'aura pas même la peine de se consoler de vous avoir perdu.

Comment la femme peut-elle prendre sur le cœur de l'homme un empire aussi funeste, aussi inévitable, c'est là un de ces mystères douloureux, une de ces fatalités horribles que la chute du premier homme a attachées à notre espèce maudite.

« Qu'il est doux d'être aimé ! » dit-on de toutes parts. Oui, mais à la condition de l'être tout seul et de ne pas payer de retour. Que de maux naissent en effet du lien formé entre deux cœurs ! Est-il une seule douleur, est-il quelque amère déception, quelque désespoir que l'amour mutuel ne renferme en lui et ne fasse éclater à travers toutes les fibres de l'âme ? Est-il une illusion qu'il n'ait détruite, une vie qu'il n'ait brisée ?

Plus la passion est grande, plus elle est malheureuse, plus elle renferme de jalousies cuisantes, de craintes qu'un rien éveille, de supplices à chaque instant renouvelés, de tortures morales que le moindre soupçon ou [321] la moindre chimère enfante en un instant. Tous nos maux viennent de l'amour et le cœur de l'homme n'en soupire pas moins après lui ! Pauvres mortels ! Tristes jouets de toutes les faiblesses, vous désirez l'éternel, l'infini, et le moindre choc des choses périssables suffit à vous anéantir !

*

Tu veux te donner la mort, malheureux ! parce qu'une simple illusion, la première peut-être, vient de sombrer en toi ; tu dis que la vie est un fardeau trop lourd quand l'espoir ne la soutient plus ; tu dis que lorsque les liens du cœur sont brisés, l'homme devient insensible au sentiment ou au bienfait de l'existence. Oui, cela serait vrai sans doute si l'homme pouvait

---

23 I,II monstre de *mensonge et de cruauté* ? On se tue pour *cet être* qui 33 I,II aimé, » dit-on 35 I,II maux *en effet naissent* du 39 I brisée ? Plus 45 I lui. Pauvres 46 I faiblesses ; vous 47 I infini et 49 I,II parce *que ta première illusion peut-être vient de se détruire. Tu* dis 54 I,II existence. *Cela* serait I serait si II vrai si

être un seul instant isolé sur la terre, et s'il pouvait trouver le vide quand la vie s'agite tout autour de lui.

Tu te plains de la chute de tes espérances. Mais vois d'abord si elles étaient légitimes ou si elles étaient autre chose que des chimères enfantées par ton imagination. Compare les espérances légitimes à celles que nourrit un cœur malade et dévoyé, et dis-moi si celles-là périssent. Insensé ! Tu crois donc avoir fait à vingt ans tout ce que tu devais faire sur la terre ? Tu crois donc pouvoir mettre toi-même un terme au bien que tu peux accomplir, aux services que tu peux rendre, à l'utilité dont tu peux être pour tes semblables ? Tu te crois donc seul dans le monde, affranchi de tous les devoirs et de la solidarité qui lie les hommes entre eux ? Tu dis que ta vie t'appartient et que tu as le droit de la détruire... Eh bien ! non, ta vie n'est pas à toi ; j'y ai autant de droit que toi-même, et, ce droit, je [322] veux l'exercer, parce que chacun se doit à tous ; j'exige que tu vives, parce que ta vie est un contrat fait avec la mienne.

Que peux-tu me répondre ? Ton découragement, tes désillusions ? Enfant, qui te crois malheureux et qui as encore des illusions à perdre ! Attends donc que tu ne puisses plus t'affliger de rien, que tu ne saches plus comment ni pourquoi pleurer pour croire à la souffrance.

Chaque homme en naissant reçut une coupe que sa vie entière se passe à remplir de fiel. À vingt ans, âge des sourires de l'amour, quand le premier rêve est brisé, le flot monte subitement dans la coupe jusqu'aux bords, et l'homme, qui n'a pas la mesure de ses forces, se croit perdu. On a tant de confiance à cet âge que le premier malheur semble irréparable ; la douleur est une chose si nouvelle, si inattendue, elle saisit tellement à l'improviste, et ses premiers coups sont si violents que le malheureux, ne sachant comment résister devant cette terrible inconnue, fléchit, s'épouvante, et se croit anéanti parce qu'il est accablé.

---

58 I elles *sont* légitimes I,II légitimes *et si tu ne les enfantais pas seulement dans les chimères de ton* imagination. 60 I légitimes *et* celles 61 I,II si *elles* périssent 62 I terre ; *tu* crois 64 I l'utilité *que* tu 66 I qui *relie tous* les hommes ! Tu 68 I détruire. Eh I toi ; j'ai 69 I et ce droit je 70 I tous ; *et* j'exige que tu vives parce que 72 I désillusions ! Enfant 73 I as des 76 I souffrance. Chaque 84 I que *l'homme*, ne

Mais ce que la douleur à cet âge a de plus redoutable, c'est la volupté même qu'elle inspire. Ce qu'on redoute le plus lorsqu'on est frappé pour la première fois, c'est la consolation ; on repousse tout espoir de remède comme un outrage fait à son mal, que l'on croit éternel, et l'on préfère mourir afin de n'avoir pas à se reprocher une vaine affliction.

« Qu'importe la consolation, t'écries-tu, si le mal subsiste ! c'est le mal qu'il faut détruire. » Mais, mon ami, n'est-ce pas le temps qui fait naître, qui a agrandi et approfondi ta souffrance ? Eh bien ! laisse-le [323] donc maintenant détruire ce qu'il a fait. Quelques jours il t'a donné le bonheur, il te l'ôte aujourd'hui : attends pour le voir revenir.

*

Ce qui est triste et malheureux en amour, c'est que la femme aimée remplace le monde entier pour soi, et, quand on l'a perdue, on croit qu'il ne reste plus rien à désirer. On aime encore plus sa souffrance que la femme qui en est la cause. On ne veut pas se consoler, parce qu'on craint de ne pas aimer autant en souffrant moins ; on craint le calme des passions comme si l'on devait sentir moins en se résignant davantage.

Le secret de la résignation, il est vrai, est dans le caractère. Un homme bouillant et emporté préfère la mort à la souffrance calme et patiente ; mais l'homme vraiment fort accepte son destin et conserve l'espérance.

Pourquoi le cœur de l'homme serait-il seul immuable, éternel dans ses affections ? Pourquoi se révolter contre la nature qui veut que tout périsse ? Quoi ! mon ami, il est donc possible que ton âme se nourrisse toujours d'une seule pensée et que ton esprit succombe parce que ton cœur est malade ! Si tu as le courage de vivre, un jour tu trouveras dans la satisfaction de tes vœux, dans le sacrifice de ta personne au bonheur des autres, assez de jouissances pour aimer encore la vie, et, si tu es condamné à souffrir, du moins ce ne sera pas sans compensation et sans utilité.

88 I,II ce *qu'elle* a 91 I,II à *sa douleur* que l'on croit *éternelle*, et 94 I subsiste ; c'est 96 I,II et *creusé* ta *douleur* ? Eh

Ah ! ce qui empêche d'être tout à fait malheureux, c'est de savoir que ses maux peuvent servir au bonheur et à l'expérience des autres hommes. Si tu [324] ne veux plus vivre pour toi, vis au moins pour ceux qui auront besoin de savoir comment dompter la souffrance et retremper leur courage dans le malheur même, pour ceux qui auront besoin de savoir que la vie doit être un exemple et une leçon, non une possession, un métier.

Oublie-toi, si tu le veux, mais songe à l'humanité. Songe que depuis que tu as reçu le jour, tu as vécu sans cesse parmi les hommes, et qu'ils ont besoin tous de se fortifier entre eux, s'ils veulent pouvoir vivre. Dieu a voulu que nous ayons une intelligence et des sentiments pour comprendre nos maux et pour en souffrir ; mais l'intelligence et le sentiment nous crient d'accord de ne pas nous borner seulement à nous-mêmes. Sache bien ceci : personne n'est heureux, et cependant tout le monde aime la vie ; elle a donc certaines jouissances qui l'emportent sur tous les maux possibles.

Quel est l'homme qui n'a pas eu dans le cours de sa vie une pensée dominante, un but suprême auxquels il a sacrifié tout ce qui pouvait lui assurer une vie tranquille et heureuse, auxquels il a consacré toutes ses inclinations, toutes ses énergies, toutes ses facultés ? Et, que serait aujourd'hui l'humanité si chacun de ces hommes se fût donné la mort pour n'avoir pas réussi ? Non, non ; l'homme en naissant était fait pour la lutte, car tout lui montrait un obstacle. Luttes dans son cœur, luttes dans sa pensée, luttes pour l'accomplissement du moindre de ses vœux. Dans son cœur était le foyer de l'amour ; mais dans son cerveau était le foyer de son immortelle grandeur. Dans son cerveau était le remède à toutes les passions, à tous les maux ; car l'homme, par la pensée, devait s'élever au-dessus de toutes les [325] misères qui rattachent son cœur à la terre ; là étaient l'énergie, le travail, la foi, l'avenir. Dans le cœur il n'y a que faiblesse et découragement ; dans la pensée il y a l'espérance, la force et l'élévation.

Que serait donc notre œuvre ici-bas si tout se bornait à fléchir sous le premier sentiment qui envahit notre âme, ou devant

---

122 I,II ses *souffrances* peuvent 127 I métier. Oublie-toi 133 I,II sentiment *doivent nous dire* de 136 I vie ; *il y a donc dans la vie* certaines 139 I,II suprême *auquel il sacrifiât tous ses désirs, auquel il dévouât* toutes ses inclinations ? Et 144 I non, l'homme 154 I l'élévation. // *Eh ! que* serait

les tristes déceptions des affections rompues ? À quoi servirait l'existence si l'on ne devait pas être plus fort que tous les maux et si le premier souffle devait tout emporter ? Il n'y aurait aucune dignité à vivre, et loin d'être les maîtres, nous serions les esclaves de la nature.

*

Avant de vouloir mourir, sache donc au moins ce que c'est que de vivre. Embrasse un instant l'immensité des choses de cet univers qui toutes se rattachent à l'homme ; vois ce que tu quittes en quittant la vie, et reporte ensuite ta pensée sur l'objet misérable qui égarait ta raison ; tu rougiras de ta faiblesse. Écoute ! tu as vingt ans et tu as connu le bonheur ; il est donc possible pour toi ! Ton cœur s'est brisé ; mais lorsque tu étais heureux, tu ne concevais pas que ton bonheur pût finir. Aujourd'hui tu souffres, et tu ne veux pas croire que ta souffrance cessera. L'homme étant le jouet des événements, l'espoir seul peut le rendre heureux. Avant d'y renoncer, demande-toi donc s'il est des choses éternelles ici-bas, et si la cause de ton malheur présent ne sera pas celle de ton bonheur futur.

Tu désires ce qui est éternel. Eh bien ! vis pour savoir que tes affections ne le sont point. Vis pour souffrir, puisque c'est là ta condition ; plus tard tu [326] trouveras que la souffrance est un bien. Si l'homme était fait pour être heureux, il croupirait dans l'oisiveté et laisserait la fortune se charger de son bonheur ; tout végéterait et l'existence elle-même perdrait de son prix à cause du peu de cas qu'on en ferait. Le bonheur qu'on ne peut apprécier lasse et tourmente ; mais le bien qu'on sait tirer, même de ses maux, est ce qui fait le mérite, la force et la consolation du sage.

---

160 I,II et, loin 169 I,II Aujourd'hui, tu 174 I futur. *S'il y a des maux sans remède, il n'y en a pas du moins qui soient sans consolation ni sans compensation. // Qu'espères-tu en te donnant la mort ? Guérir ! Eh ! ta guérison est donc possible ? Tu supposes donc un état où tu ne souffriras plus ! Eh bien ! s'il tient à toi de te faire cette condition en quittant la vie, ne peux-tu pas aussi bien te la faire tout en vivant ? Supporte donc cette douleur qui n'a qu'un temps, et ne cherche pas à croire que tout ton être ne se compose que d'une chose, tes affections d'aujourd'hui. //* Tu 179 I l'oisiveté, et 182 I tirer même de ses maux est

[36]
[327] ANNÉE 1873
[329] LE NOUVEL AN

Est-ce une année de plus ou une année de moins que nous avons aujourd'hui ? Hélas ! c'est bien plutôt une année de moins. Alors, conçoit-on tout ce monde qui se félicite d'en être arrivé là ? Conçoit-on tous ces souhaits insensés, toutes ces salutations à la vieillesse qui s'avance, toutes ces cajoleries à cette cruelle nouvelle année qui vous apporte des chagrins en perspective et le sceau éternel, ineffaçable, mis sur le passé ?

Pour moi, j'avoue que je ne suis nullement gai ce jourd'hui, et je compte bien le dire à tous ceux que je vais voir. Ce ne sont pas des félicitations qu'ils entendront de ma bouche, mais une litanie d'agonisant. Je leur parlerai de ce qui n'est plus au lieu de leur parler de ce qui sera, on court moins risque ainsi de se tromper. Du reste, si le passé laisse des regrets, il n'en est pas moins le passé, et ce qu'on a souffert est une affaire faite.

Puisque le bonheur est impossible, je ne vois pas pourquoi l'on persiste à se le souhaiter régulièrement à un jour fixe sur tous les tons connus de la doucereuseté.

Mais ce que j'admire le plus, c'est ce bon saint Sylvestre qui ne se lasse pas, depuis le pape Grégoire XIII, qui l'a institué à cette fonction, de suivre le [330] convoi funèbre de chaque année qui disparaît. On sait que le 31 décembre est invariablement le

---

VARIANTES : I : « Chronique du Nouvel An », *le National*, 31 décembre 1872, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 307-312.

3 I *Chronique du Nouvel An* 7 I là ? *conçoit-on* tout 12 I et *j'entends* bien 18 I pourquoi *on se morfond* à 19 I fixe *de l'année* sur 21 I,II bon *St-Sylvestre* qui 22 I pas depuis

jour de la Saint-Sylvestre ; les saints ne doivent pas être entre eux d'aussi bons amis qu'on serait porté à le croire, puisqu'il ne s'en trouve pas un qui veuille épargner à saint Sylvestre une pauvre petite fois cette besogne funèbre. C'est un métier qui me paraîtrait pénible, à moi, simple mortel, que de rogner toujours, toujours, tous les ans, au temps un bout de ses ailes, sans jamais en finir, et je trouve que d'habiter le ciel à ce prix, ce n'est pas en jouir.

Il y a un vieux proverbe qui dit : « tout nouveau tout beau », comme si c'était du nouveau que de vieillir, et comme si c'était bien beau que de s'enlaidir de plus en plus ! Hélas ! je connais bien des choses déjà vieilles qui sont beaucoup plus belles que toutes celles que j'attends désormais, et le proverbe ne m'en consolera pas.

Vieillir, quelle horrible chose ! S'acheminer lentement, mais irrévocablement, à la perte de tout ce qui faisait sa force et sa gloire, se sentir miné sourdement sans jamais éclater, voir ses dents jaunir petit à petit sans que le Philodonte, ou le Sozodonte[1], ou tous les odontes du monde y puissent rien, s'approcher tous les jours du terme fatal au bout duquel est la mort qui ne manque jamais son coup ; voir tout autour de soi se faner, se flétrir et disparaître, avec la certitude qu'il nous en arrive autant à chaque instant de plus que l'on croit vivre pendant que l'on meurt à petit feu, quelles autres perspectives puis-je vous offrir, lecteurs bien-aimés, quand bien même je vous ferais les souhaits les plus radieux et les plus savamment trompeurs ?

[331] Attendez-vous de moi que j'aille m'asseoir aujourd'hui une minute dans cinquante salons différents pour débiter la même banalité perfide ? Croyez-vous que je vais répéter avec mille autres imbéciles comme vous et moi cette formule, la même dans toutes les bouches, de la «*bonne et heureuse année*»,

25 I,II la *St-Sylvestre* ; les 30 I ans au I ailes sans 31 I,II que *gagner* le I prix *n'est pas lucratif.* // Il 33 I,II beau ». *C'est pour cela qu'on trouve si beau de recommencer chaque année les même déboires, de ruminer sur un autre mode les mêmes sensations, rien que pour l'amour d'un proverbe qui se moque de nous,* comme 35 I plus. Hélas 40 I irrévocablement à 45 I coup, voir 46 I,II flétrir, *puis* disparaître 54 I,II formule *identique* dans 55 I la bonne et heureuse année <ital.>, quand

1. Marques de pâte dentifrice, dont on trouve des annonces publicitaires dans les journaux de l'époque.

quand je sais d'avance à coup sûr que l'année qui commence sera plus triste encore que toutes celles qui l'ont précédée ? Non, je ne vous ferai pas cette atroce plaisanterie, moi qui vous en fais tant d'autres dans le cours des trois cent soixante-cinq jours qui composent l'année calendaire. Je vous prédis au contraire que plusieurs d'entre vous mourront cette année même, peut-être moi le premier, ce qui n'en sera que mieux, et, quand vous m'aurez perdu, vous trouverez qu'il n'y a plus rien à désirer au monde.

Que puis-je donc souhaiter pour vous ? Rien. Ah ! si l'on pouvait un seul jour arrêter cet impitoyable et indestructible vieillard qui s'appelle le Temps, je ne dis pas, je vous ferais sans doute pour ce jour-là des souhaits comme jamais vous n'en avez entendu dans aucune langue ; mais à quoi bon, puisque, malgré tous les bonheurs que vous pourriez entasser ce jour-là, il est irrévocablement perdu pour vous ?

*

Toujours des feuilles qui tombent, toujours des larmes nouvelles pour remplacer celles qui sont séchées, Dieu sait comment ; toujours recommencer pour finir et recommencer encore, éprouver les mêmes sensations, souffrir des mêmes misères, c'est plus que monotone, [332] c'est accablant, et je ne comprends pas pourquoi les gens ne s'évitent pas soigneusement aujourd'hui plutôt que de se féliciter d'avoir encore cette besogne à accomplir pendant toute une année.

---

58 I cette *blague*, moi 66 I,II et *immourable* vieillard 67 I,II ferais pour 69 I,II langue, *et je vous dirais en canadien « envoyez fort* <ital. : deux mots>, *vous êtes sûrs de vivre un jour sans y perdre »*, [I *ce qui réduirait l'année à trois cent soixante-quatre*] *mais nous ne pouvons pas même faire cette déduction qui a l'air si simple.* // Toujours 74 I,II encore, *répéter* les mêmes sensations, *renouveler les* mêmes 77 I,II pourquoi *tout le monde ne se suicide pas* aujourd'hui 79 I,II année. // *Supposons que j'entre aujourd'hui dans un de vos salons, vous me recevez avec toutes les formalités d'usage, c'est convenu. Je m'assieds, ce qui est bien inutile puisque je dois me lever l'instant d'après pour faire place à un nigaud qui, ce jour-là, aura autant d'esprit que moi... que voulez-vous que je vous dise ? « Bonjour, madame, je vous souhaite une heureuse année. - Merci, monsieur, moi aussi. - Il fait assez froid aujourd'hui, madame. - Oui, monsieur, il fait pas mal froid. - Hier, il faisait plus doux, madame. - En effet, il faisait plus doux hier, monsieur. - La température pourrait changer d'ici à demain. - Oui, cela est possible, monsieur. »* // *Après cela je me trouve coi, et j'attends le coup de sonnette libérateur qui m'enverra chez votre voisin répéter les mêmes traits d'éloquence qui ne séduisent personne, malgré tout leur mérite.* // Connaissez-vous I moi ; que

Connaissez-vous rien de plus assommant que cette habitude de se plâtrer en règle les uns les autres, et sur le même ton, une fois par année ? Tout le monde l'exècre et cependant tout le monde la suit. Mais que dire de ceux qui, non contents de faire cent visites à leurs amis et connaissances, en font cinquante autres à ceux qu'ils ne connaissent même pas, dans l'espoir d'être invités à leurs bals ou soirées du carnaval ? qui choisissent précisément le jour où le nombre des amis vous accable pour y ajouter celui des inconnus[2] ? Oh ! Dieu bon ! heureusement que vous n'êtes pour rien là-dedans. Ce sont les hommes qui ont divisé les années ; vous qui êtes éternel, vous ne connaissez pas ces distinctions qui nous mènent au supplice avec des gants lilas et des cravates neuves. Vous durez toujours, et nous, pour nous consoler et ne durer qu'un temps, nous avons inventé la *bonne année*, comme si une année valait mieux qu'une autre.

Allons ; puisqu'il faut grimper toujours le même rocher comme Sisyphe, grimpons. La vie est un promontoire ; quand on est rendu au sommet, on meurt ; c'est là une petite consolation, mais ça n'en est pas moins une, car alors on n'a plus à recommencer. Il est triste tout de même de finir comme cela ; mais puisque c'est la loi, soumettons-nous. *Dura lex, sed lex.* Si quelqu'un aujourd'hui, madame, vous parle latin, dites-lui qu'il s'est inspiré du Chroniqueur. Vous n'y comprendrez pas un mot, mais j'en serai fier [333] pour vous qui aurez évité ainsi une banalité de plus en langue française, la langue de nos aïeux, qu'il faut conserver sans doute avec nos lois et nos institutions, mais qu'il est pénible de faire servir à toutes les niaiseries consacrées.

Maintenant, voulez-vous savoir ma pensée entière ? Je ne vous en veux pas, au contraire, puisque je me morfonds réguliè-

81 I se *blaguer* en I autres et sur le même ton une 92 I gants et 94 I mieux *que* l'autre 98 I c'est une 105 I aïeux qu'il

2. « Connaissez-vous une habitude plus sottement despotique que les visites du jour de l'an ? Tout le monde l'exècre et tout le monde la suit. [...] Mais que dire de ceux qui, non contents de faire cent visites à leurs amis et connaissances, en font cinquante autres à ceux qu'ils ne connaissent pas, dans l'espoir de ne pas être oubliés à leurs bals ou soirées de carnaval ? qui choisissent précisément le jour où le nombre des amis vous accable, pour venir y ajouter celui des inconnus ? » (A. Buies, *la Lanterne*, p. 273).

rement pour vous une fois par semaine (trouvez donc quelqu'un qui en fasse autant parmi tous ceux qui, aujourd'hui, vous inondent de félicitations) ; mais il m'est impossible de vous faire des souhaits. Je vous dirais plutôt :

« Regardez dans le passé ; il est plus ou moins lugubre, mais il est passé ; vous n'avez plus rien à en craindre ; vous savez ce qu'il vous a coûté et ce qu'il vous réserve. Quant à l'avenir, c'est l'inconnu. Or l'inconnu, malgré ses attractions, épouvante. Vous n'êtes pas tous des poètes qui cherchez l'idéal, et je vous en plains tout en vous enviant. Pour moi, hélas ! malgré toutes les désillusions, je me lance encore dans le mystère, je me précipite dans l'insaisissable, pensant y trouver encore mieux que ce que je saisis depuis que je fais des chroniques ; mais les désirs humains sont insatiables, et si vous avez un souhait à me faire pour l'année nouvelle, adressez-vous à mon éditeur qui a le cœur tendre et qui comprend ce qu'il en coûte pour vivre au même prix toute une année de plus. S'il est content de moi, j'ai une bonne chance. Sinon, ô dieux ! il me faudra grimper encore sur les flancs du rocher de Sisyphe, mais je n'y grimperai plus avec les mêmes forces ».

112 I qui vous 123 I chroniques, *ce qui n'est pourtant pas à dédaigner* ; mais 125 I,II mon *propriétaire* qui 128 I,II encore *le* rocher 129 I,II je *ne le* grimperai 130 I forces ». // *Mon sort est entre vos mains. Faites que mes chroniques vaillent aussi cher que le bois, et vous vous en chaufferez.* //

[37]
APRÈS

[334] C'est le trois janvier enfin !... On a fini de serrer et de resserrer ma pauvre main tout empoulée. On a fini d'avoir du bonheur par-dessus la tête et de s'en souhaiter mutuellement à s'en rendre malade. Les paresseux ont eu leur congé du deux de l'an sans compter celui du premier, lequel est obligatoire, mais non gratuit. De braves gens, mes compatriotes, que je ne vois pas une heure de toute l'année durant, ont voulu rattraper le temps perdu ; ils se sont précipités sur ma main comme sur des étrennes, et l'ont engloutie dans leurs transports ; il me semble qu'ils la tiennent encore... Pendant deux jours, elle a été à tout le monde, excepté à moi, et j'ai peine à la reconnaître maintenant qu'elle m'est revenue.

Je regarde cette pauvre main qui essaie de reprendre la plume, et j'ai envie de lui souhaiter la bonne année. Si je me la serrais !... C'est une vraie frénésie. Le jour de l'an est épidémique : j'ignorais cela ; s'il durait seulement une semaine, on ne pourrait plus se lâcher.

Les amis de nos amis sont nos amis ; c'est le cas de le dire. Pour moi, j'en ai vu de nombreux, qui ne sont certainement pas les miens, ce que je regrette, car ils m'eussent sans doute épargné, – je les ai vus s'élancer [335] vers moi, du plus loin qu'ils me

---

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 24 janvier 1874, p. 2. II : *Chroniques, voyages*, 1875, p. 8-14.

2 I *Chronique* // <Voir Appendice II, [37], l. 2> // C'est 13 I reconnaître, maintenant 17 I,II épidémique ; j'ignorais 22 I miens, – ce

voyaient, frémissant d'allégresse, transportés de bonheur. « Je vous la souhaite ! » s'écriaient-ils tout à tour comme hors d'eux-mêmes. D'autres, ne faisant qu'un bond à travers la rue : « Je vous la souhaite ! » s'écriaient-ils aussi, et crac, c'était encore un serrement de main à me faire trouver mal. Il y a même des amis de mes amis qui m'ont souhaité les *compliments de la saison* ; d'autres, *beaucoup d'heureux retours* !... chacun fait et dit comme il peut ; le jour de l'an étant le jour de tout le monde, il ne faut pas se montrer trop difficile sur la langue.

Cette opération du serrement de main étant subie deux ou trois cents fois, j'avoue que, pour ma part, je ne déteste pas le jour de l'an. Mon triste état de vieux garçon m'oblige malheureusement à tout apprécier à un point de vue personnel ; eh bien ! je le déclare, le jour de l'an me plaît, malgré le danger que je cours d'une paralysie absolue du bras droit. Ce jour-là, je me distingue des sept-huitièmes de mes compatriotes ; ce jour-là, plus que tout autre, je suis libre et je savoure ma sauvage indépendance, comme si je devais la perdre pour le reste de l'année ; je ne fais pas une visite, non, pas une, je m'affranchis de ce supplice ridicule et je ne vais pas marmotter à deux cents personnes indifférentes mes souhaits de convention.

Si le jour de l'an est vraiment un jour de bonheur, j'entends en jouir. Je garde au fond de mon cœur des trésors de souhaits pour mes amis, mes vrais amis, et je me garde bien d'aller confondre ces souhaits avec le flot de banalités qu'ils se condamnent à entendre. Pour les autres, les personnages, les gens à position, dont un abîme me séparera toujours, je me contente de les [336] plaindre. Je les plains d'avoir tant de devoirs à remplir en un seul jour, et d'en avoir si peu tout le reste de l'année, puisqu'il est entendu que nous vivons dans un pays de cocagne où la sinécure est l'objet légitime des plus honnêtes ambitions.

Mais, d'un autre côté, je les envie. La plupart d'entre eux ont une famille... oh ! la famille... Le matin, avant le jour, avant

---

24 I voyaient, *frémissants* d'allégresse 25 I souhaite, » s'écriaient-ils 27 I souhaite, » s'écriaient-ils aussi 29 I souhaité *bien* les 32 I,II difficile. // Cette 36 I personnel, eh 37 I plaît malgré 47 I d'aller *les* confondre avec 51 I plaindre. *Je les plains, surtout lorsqu'ils sont intelligents, ce qui est une bonne occasion de ne pas prodiguer ma sensibilité ; je* les 54 I légitime *de l'ambition de tout individu qui sait lire, écrire (?) compter et se plier...* // Mais

l'aube, il n'est pas encore cinq heures, les petits, ces petits qui donnent tant de mal et qui causent tant de joie, les petits enfants sont déjà debout : ils courent, ils accourent les bras ouverts, la bouche pleine de baisers, vers le lit où la maman, qui les épie déjà depuis plus d'une heure, sans faire semblant de rien, les reçoit sur son cœur frémissant, les couvre de caresses, leur trouve à chacun une place sur son sein gonflé de bonheur, les prend tous dans ses bras et les passe au papa qui pleure de joie et qui devient presque une mère, en oubliant tout dans cette heure unique, excepté ce qu'il a dans son cœur.

On entend ensuite, on voit les petits, tout rouges encore de tant de baisers, tout essoufflés, courir à la cachette des étrennes, ces trésors légers, parcelles fugitives détachées de cet autre trésor inépuisable, l'amour maternel.

Mais moi, ah ! moi qui n'ai même pas eu de berceau et qui n'ai pas connu ma mère[1], moi, condamné solitaire dès ma naissance, je ne connais le jour de l'an que le bonheur des autres, et son fatal retour et son inexorable fuite. Comme chaque jour de ma vie, je me suis éveillé le jour de l'an de cette année dans le froid et dans l'étreinte de l'isolement. J'ai regardé le ciel ; pour moi, il était vide. J'ai promené mon regard désolé autour [337] de ma chambre... elle était muette : pas une voix, pas un écho, si ce n'est celui des souvenirs qui, en un instant, en foule, se sont précipités sur mon lit silencieux. Être seul ce jour-là, se réveiller seul, se sentir seul surtout, c'est plus qu'une infortune, c'est une expiation, et l'on éprouve comme un remords de ne pas mériter ce bonheur dont tant d'autres jouissent, sans le comprendre souvent et sans avoir rien fait pour en être dignes.

Le bonheur que tout le monde s'obstine à croire introuvable, est pourtant facile et vulgaire ; mais comme toutes les choses de ce monde, il est purement négatif ; il suffit, pour être heureux, de n'être pas malheureux. Réalisez toutes vos espérances, tous vos projets, vous en concevrez d'autres, et vous serez tout

57 I heures les I qui *vous* donnent tant de mal et *vous* causent 59 I accourent, les 65 I heure *marquée*, excepté 71 I berceau, *moi qui n'ai connu de ma mère que sa tombe, sur un coin de terre bien éloigné et presque inconnu*, moi 83 I le *savoir peut-être* et 89 I en *concevez* d'autres

1. « De ma mère je ne connus que son tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour » (A. Buies, *Chroniques, Voyages, etc., etc.*, p. 64).

aussi inquiets, tout aussi impatients, tout aussi malheureux que vous l'étiez d'abord. Être heureux, c'est jouir de ce qu'on a et s'en contenter ; mais être malheureux, c'est ne pouvoir jouir de rien, comme les vieux garçons qui sont toujours pauvres, fussent-ils millionnaires ; ils manquent du premier des biens, celui d'une affection sûre qui partage leur fortune comme leur détresse. Les avares seuls croient trouver une jouissance dans ce qui n'est qu'une aberration, car on ne peut être heureux que du bonheur qu'on donne et de celui qu'on reçoit. Thésauriser est une maladie, répandre est un remède ; et l'homme se soulage par la générosité comme l'arbre qui écoule sa sève et en nourrit les lianes qui se tordent en suppliant autour de sa tige. Ah ! de tous les souhaits qu'on m'a faits le premier de l'an, on n'en a oublié qu'un seul, celui d'une compagne assez parfaite pour suppléer à toutes mes imperfections, assez indul[338]gente pour ne pas m'en tenir compte et assez discrète pour ne pas s'en apercevoir[2]. Montrez-moi ce trésor, ô mes amis ! et je le garderai pour moi seul, au risque de passer pour ingrat.

*

Il est envolé déjà, ce premier jour de l'année qui entr'ouvre l'inconnu. Quelques heures de soleil, beaucoup de tapage, des félicitations et des poignées de main innombrables, voilà tout ce qui l'a marqué dans le cours du temps.

Maintenant, il faut songer à l'avenir, prévoir, préparer, édifier : c'est la tâche toujours nouvelle, toujours ancienne. Qu'allons-nous faire en 1873 ? Il ne suffit plus de se démener, de politiquer, de pousser dans une ornière de plus en plus profonde le coche boiteux et branlant de vieilles rivalités sans motif et de divisions sans objet ; il faut marcher, sortir du sentier ingrat où nous épuisons notre jeunesse trop prolongée, il faut secouer nos langes, nous défaire du vieil homme dont les loques pendent obstinément à nos bras, il faut rompre avec les petitesses et les traditions mesquines, jeter hors du chemin les débris fossiles

93 I rien, *comme moi qui manquerais de tout même au sein de la richesse. // Les* vieux garçons sont 95 I comme *elle ferait de* leur 101 I les *rameaux desséchés* qui 104 I imperfections, assez *parfaite* pour 114 I,II en *1874* ? Il 116 I de *division* sans objet, il

2. Buies épousera le 8 août 1887, à Québec, Marie-Mila, fille de Ludger-Aimé Catellier, registrateur général adjoint du Canada à Ottawa.

qui l'obstruent et devenir un peuple jeune de fait, comme nous le sommes de nom, avec toute l'activité, la souplesse et l'énergie qui conviennent à la jeunesse.

Voici les élections générales qui s'annoncent[3] : profitons-en pour renouveler non seulement les hommes, mais les choses. Nous avons tout à faire ou à refaire ; eh bien ! faisons et refaisons. Cessons de languir ; les peuples jeunes qui ne croissent pas, s'étiolent et meurent sur leur tronc plein de sève. Nous sommes [339] déjà aux trois quarts anémiques ; nous n'avons guère vécu, depuis vingt-cinq ans, que de la force que nous ont laissée les générations antérieures. Si nous ne fouettons pas notre sang qui s'épaissit et se caille à vue d'œil, nous allons mourir d'une syncope nationale. Ce n'est pas la peine que les années se renouvellent pour nous, si nous reculons au lieu d'avancer avec elles.

Ce qui a toujours manqué au peuple canadien, c'est l'action. Il en faut bien peu pour que nous fassions de grandes choses, car nous avons tout en main. Les ferons-nous ? Que la jeunesse réponde ; qu'elle mette hardiment le pied sur le vaste terrain qui s'étend des deux côtés du triste chemin que nous parcourons, qu'elle conquière cet espace qui s'offre à elle, et, en moins d'une année, nous aurons grandi de tout ce que nous avons négligé de le faire en vingt ans.

Depuis un quart de siècle, notre race subit une décroissance qui la mène à une infériorité aussi évidente que douloureuse pour les esprits qui savent voir les choses, au lieu de se payer de mots et de présomptions puériles. Rien n'est plus fatal que de vieillir en se croyant toujours jeune ; l'impuissance vient et l'on compte encore sur l'avenir. Il ne suffit pas de se souhaiter de bonnes et heureuses années ; il faut les rendre telles. Se féliciter, puis se croiser les bras, mène droit à la momification. Avant un autre quart de siècle notre peuple serait pétrifié, et les Canadiens orneraient les musées de l'Europe.

139 I main. *Le* ferons 142 I,II et en 153 I,II siècle, notre peuple *sera* pétrifié, et les *canadiens orneront* les 154 I musées de *la race européenne.* // Un

3. Les élections fédérales de février 1874.

Un trait distinctif de notre race, c'est la fossilisation dès le bas âge ; il semble que nous ne soyons bons qu'à être mis en bocal ou conservés dans l'esprit de térébenthine. Tout Canadien a une peine infinie à sortir [340] de l'écaille ; s'il pouvait y vivre indéfiniment renfermé, comme l'huître, il attendrait, dans une immobilité satisfaite, le réveil des morts à la vallée de Josaphat, sans se douter un instant que le monde s'agite autour de lui. Pourvu qu'il puisse dire tous les ans : « Je vous la souhaite ! » qu'il soit rond comme une balle le lendemain de chaque fête, qu'il en ait de ces fêtes à tout propos, inventées uniquement, je crois, pour faire concurrence aux innombrables fêtes d'obligation de son pays, c'est tout ce que le Canadien désire ici-bas. Le reste, il sait bien qu'il l'aura dans l'autre monde, pour lequel seul il semble vouloir vivre.

156 I bocal *et être* conservés 157 I,II Tout *canadien* a 163 I,II balle *les lendemains* de 165 I d'obligation, c'est 166 I,II le *canadien* désire 167 I lequel, il

[38]
CHRONIQUE D'OUTRE-TOMBE[1]

16 JANVIER.

[341] Être seul près d'un feu qui rayonne et pâlit tout à tour, par une de ces nuits d'hiver où les rafales du vent font crier les toits et gonflent les cheminées de bruits qui courent dans tous les sens ; quand l'ombre des arbres, luttant avec le froid et monotone éclat de la lune, s'étend sur la neige comme un crêpe sur un front de vierge, est-il rien dans la vie qui approche de cette jouissance que l'on concentre et que l'on réchauffe pour ainsi dire autour de soi ? Est-il une heure plus propre à la rêverie, aux tranquilles retours vers les tourmentes du passé, à la douce fréquentation de tant de fantômes chéris qui reprennent un instant leur forme réelle pour inonder l'âme avide de se retrouver et de se rajeunir par l'illusion ?

Veiller aussi tard qu'on le peut, étendre les longues soirées d'hiver jusque bien avant dans la nuit et se lever ensuite avec le jour, c'est un moyen de prolonger la vie, de fixer quelques minutes son éclair rapide. D'autres diront que c'est le plus sûr moyen de l'abréger : ils se trompent. On vit double, on vit triple durant ces longues et cependant fugitives heures que l'on donne à la méditation, à la revue silencieuse des années envo-

VARIANTES : I : « Chronique d'Outre-Tombe », *le National*, 13 janvier 1873, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 312-320.

3 I <sans date> // Être 7 I sens, quand 11 I soi, *est*-il I heure *semblable pour* la II heure *comparable pour* la I,II rêverie, *les* tranquilles 12 I,II passé, la

1. Thème qui sera repris dans « Le dernier mot », dernière chronique de *Chroniques, Voyages, etc., etc.*, vol. 2, 1875, p. 325-337.

lées, au bienfaisant espoir de revivre plus tard dans un monde sans regrets et sans alarmes.

[342] Pour échapper aux misères qui nous entourent, à la certitude désolante que tout est faux, périssable, qu'il n'est rien, rien sur lequel on puisse fonder une assurance absolue, sans faire une large part aux défaillances humaines et à l'égoïsme d'autrui qui est l'écueil de toute confiance, il n'y a qu'un remède, se plonger dans l'idéal et créer par la pensée une existence en dehors de toutes les atteintes.

Lorsque je m'abandonne ainsi à cette divinité familière qu'on appelle la réflexion et qui m'attend toujours, patiente comme une veilleuse, dans quelque coin de ma chambre solitaire, il est une chose qui me frappe souvent, c'est l'impossiblité de la mort. Pourquoi la même pensée revient-elle toujours, sous une forme presque réelle, comme un ami qui me parle pour me rassurer ? Je ne l'explique pas, si ce n'est que rien ne peut me contenter de ce que je vois, de ce que j'ai et de ce qui me charme un jour pour me laisser le lendemain le dégoût ou le regret.

La mort, comme toutes les choses de ce monde, est relative. On est dissous, on est disséminé, pulvérisé, mais on reste quelque chose. Il n'y a pas une petite parcelle de cadavre qui ne se trouve un jour, sous une forme ou sous une autre, mêlée à d'autres objets. Être quelque chose indéfiniment, toujours, faire partie d'une multitude d'existences futures qui, à leur tour, se transformeront, se mêleront, voilà pour le corps. Quant à l'âme, qui est entièrement séparée de son enveloppe, quoi qu'on en dise, elle reste immortelle, invariable dans son essence. Elle embellit, se spiritualise, se purifie de plus en plus, mais ne change pas.

*

[343] L'autre soir, comme je songeais, fatigué des mille agitations du jour, et cherchant en vain à fixer ma pensée sur quelque chose de saisissable, moitié assoupi moitié rêveur, je me sentis comme emporté dans une atmosphère inconnue, et une voix d'outre-tombe, une voix de trépassé, que je reconnus pour l'avoir entendue souvent, vint frapper mon oreille :

---

27 I absolue sans 33 I patiente, comme 34 I de *la* chambre 38 I rassurer, *je* ne 42 I On *se dissout*, on *se dissémine*, on *se pulvérise*, mais 47 I l'âme qui 54 I,II assoupi, moitié 56 I,II trépassé que 57 I oreille : « Tu

« Tu ne mourras point, tu ne mourras jamais. Ton âme, étincelle divine, purifiée, flottera libre dans les cieux que tu ne fais qu'entrevoir. Ce qui pense ne peut être enfoui dans un tombeau. Tu seras toujours, parce que rien ne peut détruire ce qui est insaisissable, ce qui est à l'épreuve du temps. La poussière de ton corps seule ira se perdre dans la source sans fond, dans le creuset de la nature où tout se transforme, où la vie se renouvelle sans cesse en changeant d'aspect et de nom. Qu'étais-tu avant d'être un homme ? Quelque chose que tu ne connais pas, mais qui a existé et qui s'est brisé, détruit, pour te donner à ton tour l'existence. Tu es né dans le mystère : mais ce mystère, devras-tu toujours l'ignorer ? Non ; en quittant ta forme présente, tu deviens un esprit qui s'agrandit, s'élève, passe par tous les degrés de la perfectibilité et arrive ainsi à la connaissance de toutes choses.

« Si cela n'était point, autant vaudrait dire qu'en devenant un homme, tu n'étais pas plus que l'objet inconnu, le germe mystérieux où tu as pris le jour, et que ta pensée est restée aussi faible qu'elle l'était à ton berceau. La nature entière marche au progrès ; [344] chaque être est dans un état continuel de perfectionnement. Cet état durera-t-il toujours ? Oui, puisque le temps n'a pas de fin. Éternité veut dire perfection.

« J'ai habité comme toi la terre et je l'ai arrosée de larmes. Aujourd'hui l'espérance me porte sur ses ailes dans l'infini des cieux. Mon âme embrasse des mondes inconnus de toi ; je vois comme un jour éclatant ce que les hommes appellent des mystères, parce qu'il n'y a de mystères que pour l'ignorance. Je contemple face à face la vérité que les hommes appellent souvent l'erreur, parce que leurs passions perverses leur cachent la lumière..... »

*

Mourir ! c'est une chose que je ne comprends pas. Il faudrait pour *mourir*, ce qui serait vraiment la mort, c'est-à-dire l'extinction complète de la vie et de la pensée, une philosophie au-dessus des forces humaines. Non, je ne me sens pas capable de tomber dans le néant ; non, je n'ai pas le courage de n'être un

65 I nom. *Qui* étais 67 I,II existé, et I,II donner l'existence 68 I mystère ; mais 72 I choses. Si 86 I,II lumière ... » // Mourir ! <ital.>

jour qu'un cadavre hideux, masse infecte rongée par les vers. Cette seule pensée me fait plus d'horreur que si je voyais la terre éclater, jetée à tous les vents de l'espace, et moi-même précipité de mondes en mondes dans l'infini.

Je dis qu'il est absurde, illogique, impossible de naître pour mourir. Je dis que si l'homme devait mourir, il n'aurait pas eu la pensée en partage, car la pensée et le néant se repoussent.

Peu importe d'où vient la pensée, qu'elle soit une [345] sécrétion, qu'elle ait son siége invisible, mais certain, dans un lobe du cerveau, qu'elle soit un fluide électrique, qu'elle soit l'essence de la vie, la résultante de l'organisme, je dis qu'elle ne peut s'éteindre.

Cela ne se démontre pas, cela se conçoit, et cette conception est dans mon esprit si forte, si irrésistible, que j'ai beau me raisonner moi-même, invoquer les démonstrations les plus irréfutables du matérialisme, j'en viens toujours à me heurter à l'absurde.

Il faut que toute créature ait une raison d'être et un objet, et quand cette créature est intelligente, il faut qu'elle ait un but. Or, si l'âme n'est pas immortelle, nous n'avons plus ni raison d'être, ni but à atteindre.

Dites-moi, que servirait de venir au monde, jouer un jour la ridicule comédie de la vie et puis disparaître ? C'est à cela que se bornerait notre fonction, à nous qui mesurons le cours des astres et qui cherchons le secret de tous les mondes, non contents d'approfondir celui où nous sommes ? Qui ne voit que si ces mondes ne devaient pas être un jour habités par l'homme, il n'y penserait même point ? Qui ne comprend que si sa vie devait cesser avec sa disparition de cette terre, il se bornerait uniquement à la poursuite des choses dont il a immédiatement besoin, à la satisfaction de ses goûts et de ses penchants, à mesure qu'ils naissent ? Il n'aurait aucune aspiration, aucun désir de se perfectionner, de se perpétuer par des œuvres qui lui survivront, et il se bornerait à l'horizon étroit qui entoure la petite scène où il s'agite.

---

93 I,II vers. // Cette 105 I et *en ce moment* cette 115 I,II vie, et 125 I survivront et se

Qu'est-ce qui me pousse à écrire ces lignes pour d'autres, au lieu de les penser tout simplement ? C'est que j'ai une vie en dehors de ma vie propre, et par [346] conséquent toute mon existence ne se borne pas à l'enveloppe qui entoure mon corps.

*

Je dis que si l'âme n'était pas immortelle, l'idée n'en pourrait même pas venir à l'homme. Comment lui viendrait-elle ? qu'est-ce qui pourrait la faire naître ? Mais cette idée tombe sous les sens...

Quelques-uns diront qu'elle n'est qu'une aspiration. Soit. Mais cette aspiration, quelle serait sa raison d'être si elle n'était pas justifiée ? Encore une fois, comment existerait-elle, comment surtout viendrait-elle au cœur de chaque homme, la même, oui toujours la même, partout, et dans tous les temps, si elle n'était pas comme une nécessité de son existence ?

Je sens que cette aspiration est invincible, qu'elle résiste à tous les chocs, à toutes les réfutations scientifiques, et c'est pour cela que je réponds sans hésiter à ceux qui demandent des preuves, que « l'immortalité de l'âme étant au-dessus de la science, ce n'est pas la science qui puisse la démontrer, ce n'est pas elle non plus qui puisse la détruire. »

Si l'âme n'était pas immortelle, l'homme ne pourrait pas vivre ; car le désespoir le prendrait à ses premiers pas dans le monde. Comment en effet résister aux déceptions, aux injustices, aux persécutions, à la méchanceté, aux illusions perdues, à ces peines profondes du cœur, plus cuisantes que toutes les blessures, si la certitude d'une vie plus heureuse ne soutenait pas la défaillance humaine ?

Et cette certitude l'accompagne dans toutes ses [347] espérances, le suit jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier soupir. L'homme, en mourant, espère encore. Pourquoi cela, si tout est fini ? Pourquoi souffrir pour le bien, pourquoi se dévouer, pourquoi se rendre inutilement malheureux ? Le voyez-vous ? Le voyez-vous ? Si l'âme n'est pas immortelle, il n'y a plus de vertus possibles, les hommes ne sont tous que d'horribles égoïstes et chacun d'eux est l'ennemi naturel de l'autre.

---

135 I sens. Quelques 145 I science ce 154 I,II humaine. // Et 155 I espérances, *et cette espérance* le

Qu'est-ce qui peut soutenir contre la méchanceté envieuse, contre le préjugé cruel, contre la calomnie envenimée ? Est-ce la volupté d'accomplir le bien ? Cela ne peut suffire longtemps. Est-ce le sentiment de sa supériorité ? Il n'y a certes là rien de bien consolant, et toutes les fois qu'on veut se renfermer dans son orgueil, on fait au dedans de soi un vide plus affreux que tout le mal qu'on peut recevoir du dehors. Ce qui soutient, ce qui uniquement soutient l'homme, c'est le sentiment de son immortalité, c'est la certitude qu'il n'est pas né seulement pour souffrir, et que, s'il souffre, cela doit être en vue d'une récompense.

*

Hélas ! j'ai longtemps nié moi-même l'immortalité de l'âme, sans réfléchir[2]. Aujourd'hui je ne la trouve même pas niable ; et, à mesure que j'avance dans la vie, que j'approche du tombeau, l'espérance grandit et me soulève, et j'entends de plus en plus distinctement les voix de l'infini qui m'appellent. Peu disposé à croire en général, n'admettant que ce qui est irréfutable, dans l'ordre des démonstrations scientifiques, c'est-à-dire très [348] peu de chose, je ne demande cependant pas de preuves de mon immortalité, parce que je la sens, je la sens, elle me frappe comme l'évidence et résulte à mes yeux de mon existence même.

Qui ne voit que la vie humaine, même la plus longue, n'est dans aucun rapport avec l'infini des désirs ? qu'on ne saurait avoir des aspirations qui n'ont pas de limites et ne vivre que soixante à quatre-vingts ans ? Cela est naturellement, physiquement impossible.

Voici encore une preuve que l'âme est non seulement immortelle, mais encore indéfiniment perfectible, car c'est là la

186 I désirs, qu'on ne saurait avoir *les* aspirations

2. Le matérialisme philosophique de Buies n'avait jamais fait l'objet d'un aveu aussi direct. Tout au plus trouve-t-on, dans *la Lanterne*, une profession de fois scientiste : « Cependant, l'ordre de la science émerge lentement des vapeurs épaisses sur les mondes, il se dilate dans une atmosphère plus propice. [...] Éternel, il a ses racines partout : seulement, il vient à peine de secouer sur la terre quelques gouttes de sa rosée immortelle, et ces quelques gouttes, plus fécondes que toutes les philosophies entassées, étalage puéril d'impuissance, vaines recherches dans une nuit obscurcie encore par l'orgueil, ont suffi pour faire naître d'impérissables germes » (*la Lanterne canadienne*, 17 novembre 1868, p. 154).

condition de son immortalité. La vie se passe à enfanter des désirs qui, aussitôt satisfaits, se changent en dégoûts. Mais remarquez la progression ascendante de ces désirs. Ils passent toujours d'un ordre de choses inférieur à un autre ordre plus élevé ; ce qu'hier on convoitait ardemment, aujourd'hui semble indigne de soi ; et, ainsi de désir en désir, d'aspiration en aspiration, on arrive à ne plus pouvoir se contenter de ce qu'offre la terre, et l'on se porte vers les mondes inconnus où désormais tendent tous les vœux. Ces vœux doivent être satisfaits, car ils sont légitimes ; ils naissent d'eux-mêmes, inévitablement, comme une conséquence propre de notre nature, et, ce qui prouve que la vie future sera meilleure que celle-ci, c'est qu'on y aspire.

*

Souvent je suis allé contempler sur le bord de la mer le firmament profond d'une nuit étoilée. Oh ! l'océan ! l'océan ! c'est l'infini réalisé, c'est l'insondable aperçu, devenu tangible, c'est l'immense inconnu qui se fait [349] larme, murmure, harmonie, caresse ; c'est l'éternité qui se circonscrit et se rassemble pour que l'homme puisse l'embrasser au moins du regard.

Je restais là des heures, des heures que j'ignore, car, alors, je n'appartenais plus à la terre. Parfois j'ai cru avoir des ailes et j'étais soulevé ; tous les mondes lumineux m'attiraient et j'étais prêt à prendre mon vol. Oh ! combien je sentais alors que je ne suis ici-bas qu'en fugitif, que j'y traverse une phase de mon existence, et que je ne peux pas plus avoir de terme que l'espace lui-même que je gravite par la pensée, jusqu'au dernier astre qu'atteint mon regard !

Malheur, malheur, à celui qui ne s'est jamais arrêté une heure pour contempler une nuit semée d'étoiles ! Il a peut-être raison de se croire mortel, puisque sa pensée ne dépasse pas sa sphère ni son horizon.

J'ai lu peu de choses sur l'immortalité de l'âme, à peine même l'entretien de Socrate avec ses amis la veille de sa mort. Je n'en ai pas besoin, parce que je ne tire pas mes arguments de la philosophie, mais de la nature des choses. Je n'ai qu'à me de-

---

204 I je *vais* contempler 205 I l'océan, l'océan 208 I caresse, c'est I circonscrit, et 210 I Je *reste* là 211 I je n'*appartiens* plus 213 I je *sens* alors 216 I pensée jusqu'au 217 I regard. // Malheur 221 I,II horizon. *Je n'ai jamais rien lu* sur l'immortalité de l'âme, *pas* même

mander pourquoi je vis, je n'ai qu'à regarder un homme, chercher son regard presque toujours porté vers le ciel, contempler son front que les mondes ne peuvent remplir, pour savoir que ce qui, de cet être-là deviendra l'aliment des vers, n'est que son
230 enveloppe de nerfs et de muscles, semblable à celle qui retient le papillon jusqu'au moment où il s'envole dans les airs.

229 I,II être-là, deviendra I,II que *cette* enveloppe

25 JANVIER.

[350] Lecteurs, je suis à Montréal aujourd'hui, c'est-à-dire depuis huit jours, à Montréal, ville terrible et superbe !

Il est heureux que je sois immortel, comme je l'ai déclaré dans ma dernière chronique ; sans cela la vie que je mène ici me tuerait en moins d'une semaine. Quels féroces bambocheurs que ces Montréalais de tout âge ! Depuis huit jours, ils me plongent dans le mixed bitter, le cocktail, le kirsch et le bitter havrais, cet apéritif olympien inventé par un grec du Bas-Empire pour les estomacs fatigués et cependant encore pleins de convoitises.

Grands dieux ! quelle jauge il y a chez l'homme, quelle immense capacité d'absorption ! Je ne suis pas un ivrogne, non, certes ; tous ceux qui me connaissent on pu en juger à ma physionomie de cénobite ; c'est pour cela que je m'épouvante de la quantité que j'ingurgite, et je me demande combien il faut s'être

---

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 20 janvier 1873, p. 2. II : «*Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 321-325.

2 I *Chronique* // <sans date> // Lecteurs 4 I jours, Montréal I superbe. Il 6 I chronique *qui a causé trois suicides* ; sans cela, la 8 I âge ! *Il n'y a pas d'imites* ; *depuis* huit I,II jours ils 9 I kirsch, *boisson qu'on ne trouve qu'à la Maison Dorée, comme aussi à la Maison Dorée seulement on trouve* le bitter havrais apéritif 11 I,II estomacs *repus et* fatigués. // Grands 16 I cénobite *et à mes allures austères* ; c'est

logé de tonneaux dans l'abdomen pour devenir un vrai pochard[1].

Ô ma génération ! tu mourras embouteillée ; tu mourras de tes propres mains qui tremblent et peuvent à peine tenir le verre homicide ; tu mourras ginée, cocktailisée, whiskyfiée ; toi, je te le jure, tu ne seras pas immortelle, tu dureras ce que durent les futailles et tu te lanceras dans le néant la main dans les cheveux.

C'est la position dans laquelle je me suis trouvé ce matin. Ah ! quel moment délicieux ! Y a-t-il une ivresse qui égale les titillations du cuir chevelu ?

Pour être vraiment grand comme le monde, il faut [351] s'être couché la veille avec l'aide de plusieurs amis chancelants, mais dévoués, et quand on s'éveille le lendemain, on est maître de l'univers autant qu'on l'est peu de soi-même.

C'est le moment ou jamais d'entamer une chronique, œuvre difficile lorsqu'on est à jeun, œuvre de prédilection lorsqu'on se souvient juste assez du lecteur pour lui rendre d'un coup tout le mal qu'il nous fait en une semaine.

Pour moi, je le regrette, je n'ai pas les lendemains féroces ; c'est sans doute là un des signes du ramollissement prématuré qui m'envahit. Quand un homme a le feu dans la tête et qu'il n'est pas furieux, c'est qu'il est bien près d'être idiot. Juste ciel !... Mais parlons des événements d'Europe.

*

Napoléon III est mort[2], c'est incontestable, et on lui en sait généralement gré, quoiqu'il se soit fait un peu tirer l'oreille pour en venir là. Malheureusement pour lui on ne peut l'ou-

---

18 I dans *le pancréas* pour 22 I,II cocktailisée, *whiskée* ; toi 26 I délicieux ! *Il n'y a pas d'*ivresse 27 I chevelu. // Pour 39 I,II est *épileptique ou près de l'idiotisme.* Juste ciel ! *dire que je cumule* ! Mais

---

1. « De 1897 à 1901, j'ai été le médecin de Buies durant les vacances. Il faisait souvent de fortes indigestions de Scotch Whisky, et recourait alors à mes services » (J. Gauvreau, médecin d'A. Buies, note manuscrite non datée, ANQ, fonds Buies).

2. Napoléon III meurt, en exil, à Chislehurst, dans le Kent, le 9 janvier 1873. Le « châtiment » de la phrase suivante est peut-être une allusion aux *Châtiments* de V. Hugo, parus à Bruxelles en 1853 et qui attaquent avec virulence Napoléon III et son régime.

blier, et c'est le souvenir qu'il laisse qui est son plus terrible châtiment. Sedan n'était qu'un stigmate, la mort est un sceau impérissable, ineffaçable, mis sur sa vie. Il s'éteint sans avoir rien racheté, en prolongeant même les impuissantes espérances du crime avorté. Il a traîné jusqu'à la tombe le boulet de l'ambition coupable, et, ne pouvant plus dominer, il n'a pas cessé d'être nuisible.

Pendant deux ans, à Chiselhurst, il a eu l'audace de conspirer encore et a voulu léguer à son fils l'héritage sordide de son règne. Spectacle hideux et qui [352] donne bien la mesure d'une époque ! Ce qui épouvante, c'est qu'il y ait des gens qui s'appellent encore eux-mêmes bonapartistes ; il y a donc dans l'infamie un certain degré où le cynisme devient nécessaire, et quand on n'a plus rien à redouter de sa conscience, c'est donc une loi fatale qu'il faille l'étouffer pour échapper à ses retours possibles ? Napoléon soudoyant des journalistes pour défendre l'Empire[3], après l'opprobre de Sedan, c'est le gouvernement provincial payant des agents d'émigration pour hâter le dépeuplement du pays.

Cette comparaison peut surprendre comme toutes les vérités crues dites brusquement, mais elle est aussi juste qu'une décision de l'empereur d'Allemagne.

---

50 I nuisible. *Après le coup-d'état du 2 décembre, il pouvait plaider les circonstances atténuantes, et se faire pardonner par le génie dévoué à la nation prise dans un guet apens ; il a mieux aimé spéculer sur son crime, faire fouler la France aux pieds de sa plus implacable ennemie, puis se sauver millionnaire dans la défaite.* Pendant 56 I,II devient *obligatoire,* et 57 I conscience, *est-ce* une 59 I,II Napoléon, *après Sédan,* soudoyant des journalistes pour défendre l'Empire, c'est le gouvernement *local* payant 65 I d'Allemagne. *En ce moment, je voudrais bien que quelqu'un me pompe le cerveau pour en extraire ce qui peut terminer cette chronique ; vous voyez bien, lecteurs, que tout cela est tiré par les cheveux, et que je me donne un mal infini pour être aussi ennuyeux et aussi stérile qu'un éditorial du Times* <ital.> *d'Ottawa. Ne venir à Montréal que trois fois par année pour se secouer le tempérament et se trouver sec comme une morue à un moment donné, c'est à « jeter sa plume de dépit, » comme disait mon ami Joseph Turgeon dans son immortelle biographie de Camille Urso. Il y a de cela huit ans, et quand je me reporte vers ce passé de ma bohême pétulante, moi aussi j'ai envie de jeter toutes mes plumes. //* Quel

3. Napoléon III tenta de regagner l'estime des Français à l'aide de journaux et de brochures. Il avait des journalistes à son service – notamment Cassagnac – et prenait lui-même la plume à l'occasion, essayant de démontrer qu'il n'était pas responsable du désastre de Sedan, et que ses ministres l'avaient trompé.

Puisque je suis à Montréal, laissez-moi me reporter, seulement quelques minutes, au temps où je l'habitais d'un bout de l'année à l'autre, à cette époque où mes amis[4] et moi nous étourdissions la ville de nos bruyants ébats, des éclats fantasques de notre gueuserie.

Quel temps ! nous étions une dizaine de fous qui n'avions d'autre souci que d'abréger notre existence ; quelques-uns d'entre nous ont réussi, hélas ! beaucoup trop vite ; ils sont restés sur ce chemin retentissant que je foule encore de mes talons usés ; les autres sont mariés, sont pères, sont presque riches, ô profanation ! Ils ont épousé et ils se couchent avec des bonnets de coton, et ils paient les robes de leurs femmes, et ils ont des cuisinières... et des bonnes, dieux vengeurs ! et ils font des spéculations, les apostats, les déserteurs de notre glorieuse bohème.

Puisque je suis resté seul, je me venge d'eux et je leur fais des chroniques en échange des dîners et des [353] lunchs dont ils m'accablent, s'imaginant, par ce procédé vulgaire, étouffer la voix du passé et le cri de mon orgueil qui ne se refuse à rien et qui accepte par pitié pour leur splendeur. Grâce à eux, grâce à tous ces traîtres qui m'ont laissé comme un chardon envieux sur la route qu'ils sèment de fleurs, *je n'ai pas eu le temps* de faire des visites à des familles qui me sont chères et qui me prennent sans doute pour un ingrat. C'est ainsi ; jusqu'à présent je n'avais passé que pour insolvable, aujourd'hui je suis un oublieux ; j'arriverai à ne plus être rien du tout, ne laissant pas même de quoi payer mon épitaphe. Ô mes amis ! vous auriez bien dû me prendre en société, et j'aurais pesé de tout mon poids dans la colonne des dépenses ; quant aux recettes, nous aurions noblement partagé en frères. Aujourd'hui vous me faites des

78 I cuisinières et I vengeurs ! *dont je me contenterais, moi, pour jeter le reste de mes plumes,* et 79 I glorieuse *dèche* ! // Puisque 81 I je *m'en* venge, et 83 I s'imaginant par ce procédé vulgaire étouffer

4. Dans *Réminiscences. Les jeunes barbares* (1892) Buies, après avoir tracé les portraits de Laurier, Geoffrion, Lusignan, Gonzalve Doutre, Ovide Perrault, Oscar Archambault, Joseph Turgeon, Letendre, Robidoux, Gustave Drolet et Aristide Piché, ajoute : « Transportons-nous maintenant aux années qui s'écoulèrent de 1864 à 1869 inclusivement, années pendant lesquelles nous occupâmes plus particulièrement la scène, et pendant lesquelles le Montréal moderne, brisant de toutes parts sa coquille, s'élançait vers l'avenir, déjà par enjambées gigantesques » (p. 36).

politesses ; c'est bien joli, mais vous gardez les revenus. Soit ; je vous charge de mes obsèques.

*

Maintenant, faisons des appréciations. Savez-vous, Montréalais, que vous habitez la première ville du monde ? Croyez-m'en, moi qui suis un voyageur, un cosmopolite ; je ne connais pas de ville qui ait grandi et se soit métamorphosée comme la vôtre en si peu d'années ; j'entends le développement suivi, régulier, constant, et non pas ces soubresauts qui tiennent de la magie, ces élancements électriques qui ont fait jaillir Chicago et quelques villes semblables comme par des coups de foudre. Montréal va vite, mais sans emportement ; les particuliers qui ont de la fortune semblent fiers d'en consacrer une bonne partie à l'em[354]bellissement de leur ville, et ils se bâtissent pour cela des palais qui, toutes proportions gardées, n'ont pas d'égaux dans le monde[5].

Ce qui étonne, c'est que cela se fasse dans une ville où l'accroissement de la population n'est nullement en rapport avec celui du commerce et de la richesse. On dirait de Montréal : « C'est une ville de millionnaires », mais on la croirait habitée par 500,000 âmes ; elle a l'étendue, le déploiement d'une grande métropole, tandis que sa population ne dépasse pas celle d'une cité de quatrième ordre. Cent vingt mille âmes pour Montréal, c'est presque humiliant[6]. Allons ! qu'est donc devenue notre race de patriarches ? Où sont-ils ces enfants qui se comptent par dizaines autour de chaque foyer ? Tudieu ! est-ce que nous dégénérons ? Pas encore ; mais cela viendra vite ; car nous faisons pis, nous émigrons ; les plus forts partent, laissant

100 I cosmopolite *hors ligne* ; je 110 I monde. *Je vous dis que vous ne savez pas vous-mêmes où vous en êtes et que vous seriez tout ébahis d'apprendre le nombre de rues nouvelles, déjà aux trois-quarts bâties, qui se sont ouvertes depuis cinq à six ans.* // Ce 111 I que *tout cela ait lieu* dans 116 I,II métropole *et seulement la population* d'une 118 I,II devenue *cette* race 119 I patriarches, *où* sont-ils 121 I car, nous faisons *pire*, nous

5. « À Montréal, la grande bourgeoisie quitte la vieille ville à partir des années 1860 pour s'installer sur les contreforts du Mont-Royal ; elle y érige de somptueuses résidences à l'allure de petits châteaux. [...] Il en est de même à Québec, où la bourgeoisie s'installe confortablement dans la haute-ville » (P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, p. 185).

6. Selon le recensement de 1872, la population de Montréal – moins la banlieue – est de 107 000 habitants.

derrière eux tous les rabougris et les vieux garçons comme moi dont on ne peut plus rien attendre, et qui s'éreintent à prouver qu'ils sont inutiles.

123 I rabougris, les 124 I attendre et

[40]
MATHIEU vs. LAFLAMME[a]
(BREACH OF PROMISE.)[1]

18 FÉVRIER.

[355] Je trouve que cela est odieux ; je trouve que les lois humaines sont trop souvent en contradiction flagrante avec la nature. Enlever à la femme le droit d'être trompeuse, perfide et parjure, droit qu'elle exerce depuis le temps de sa mère Ève, c'est supprimer la femme. Il n'y en a plus : là, vous êtes bien avancés, juges de la terre *qui judicatis mulieres*[2].

D'abord, le suprême du ridicule, c'est de vouloir juger les femmes : ces reptiles suaves ne veulent pas être jugés. La femme aime qu'on l'adore ou qu'on la batte ; l'amour ou la force, la crainte ou la passion ; mais être condamnée aux termes de l'article XX... d'un code saxon quelconque qui date de bien avant la

a. À propos de la rupture d'un engagement matrimonial, de la part de M^lle^ Laflamme, fiancée du docteur Mathieu, dentiste de Montréal, et du procès intenté par ce dernier contre la dite demoiselle.

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 28 février 1873, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 325-332.

2 I *Chronique* // <sans date> // Je II propos *d'une* rupture de *promesse de mariage faite par Mlle Laflamme au* docteur 3 I,II par *celui-ci* contre

1. Sous le titre : « Le procès Mathieu-Laflamme », L.-O. David commente avec humour cette « affaire » dans *l'Opinion publique* du 6 février 1873 (p. 69-70). M^lle^ Laflamme, selon le Dr Mathieu, aurait reçu de lui des présents, acceptant de porter ses joncs et l'embrassant même une fois ou deux, en présence de la mère toutefois. Cependant, après avoir laissé entendre qu'elle épouserait le Dr Mathieu, M^lle^ Laflamme se ravisa. Le Dr Mathieu lui intenta un procès et M^lle^ Laflamme fut condamnée à lui payer 400$.

2. Voir *supra*, chronique 20, n. 16.

conquête normande, cela est pour elles aussi humiliant qu'illogique et monstrueux.

De même que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, de même le mariage a été donné à la femme pour déguiser son inconstance ; mais lorsque, malheureusement, cette inconstance [356] éclate avant les épousailles, il y a un tarif qui règle tout. L'homme se souviendra éternellement de la pomme et il s'en vengera de toutes les manières. Ce qu'il ne reconnaît pas toutefois, c'est que le père Adam n'a pas été plus mal inspiré, il y a six mille ans, que ses fils ne le sont tous les jours. On n'est pas plus avancé aujourd'hui que l'était ce père commun de tant d'imbéciles ; peut-être l'est-on moins. Si l'homme a découvert la vapeur, la femme a découvert la *flirtation*, qui est la vapeur et l'électricité combinées. Découvrons et employons, si nous voulons, toutes les forces de la nature, nous viendrons toujours nous briser contre cette créature en apparence faible, molle, craintive, mais qui résume en elle toutes les forces connues et inconnues.

La femme ! profondeur mystérieuse et terrible ! pour bien y voir il faut être aveugle. Les tribunaux ! elle s'en moque bien ! Est-ce que Dieu ne l'avait pas condamnée dès le premier piège qu'elle tendit à l'homme, et cela l'a-t-il corrigée ? Au contraire ; puisqu'elle était tombée, elle s'en prit à sa victime ; c'est toujours comme cela que la femme raisonne. Il lui fallut, dès sa chute, un souffre-douleur, une pelote sur laquelle elle plantât ses épingles à travers les âges ; et l'homme, avec son air bête et sa confiance bonasse, lui sembla l'objet propre à la chose.

Maintenant il y a un tarif, cela devient sérieux ; les rôles vont changer. L'homme a eu là une lueur d'intelligence : dans un siècle où tout est affaire d'argent, si la femme est prise par la bourse, on court le risque qu'elle soit constante ou du moins qu'elle le paraisse ; épouvantable perspective ! Car, remarquez bien que la [357] femme est tout apparence, tout dehors ; c'est son talent à elle de paraître aussi vraie que la vérité, aussi franche que l'acier trempé. Si donc elle paie, nous sommes coulés, rasés, flambés. Il faut y réfléchir, législateurs, maris et futurs maris. Mieux vaut cent fois faire une expérience qui coûte mille

---

19 I le *choix entre les gros et petits poursuivants* a 23 I ne *méconnaît* pas 25 I inspiré *cette fois-là* que 27 I imbéciles, peut-être *sait-on* moins 39 I Il fallut 41 I l'homme avec 50 I,II Si, donc, elle 52 I,II mille *piastres* en

dollars en voitures et en meubles que d'en faire une qui rend ridicule pour la vie, sans même avoir pour soi les sympathies de son sexe.

Pour moi, homme, si j'avais le malheur de m'être fiancé dans un moment d'oubli, je tâcherais de me sortir de là coûte que coûte ; j'engagerais mes chroniques pendant dix ans, s'il le fallait, et je paierais même pour qu'on me poursuive en dommages-intérêts, préférant payer de ma bourse que de ma personne.

*

Depuis le récent arrêt qui vient de condamner une descendante d'Ève coupable seulement de s'être trompée d'époque, les jeunes filles sont furieuses, surtout les héritières, bien entendu. Dans les premiers transports de leur effroi, elles s'imaginent qu'elles ne pourront plus tromper personne et que, dès lors, leur rôle ici-bas est fini. J'ai reçu d'elles une vingtaine de lettres, toutes plus pressantes les unes que les autres, qui me supplient de revendiquer leurs droits. Je leur rendrais avec enthousiasme ce service si je pouvais compter que l'une d'elles seulement voulût me tenir en dehors de la loi commune, me faire l'honneur de ne pas me prendre à priori pour une dupe, simplement parce que je suis un homme ; je lui assurerais en échange un droit exclusif sur moi.

[358] Ce que je demande à cette femme idéale est bien difficile, c'est vrai ; mais aussi, diable, ce que j'offre l'est bien plus. Arriver ainsi d'un bond à la vertu absolue, sans apprentissage !.....

En principe, j'approuve le docteur Mathieu et je le déclare hautement : dans la pratique, ce qu'il a fait ne vaut rien. L'homme a déjà tout contre lui dans sa lutte avec la femme ; s'il ne peut au moins avoir avec lui la loi, la loi qu'il a faite pour se protéger, pour se garantir surtout contre cet être prétendu faible qui le terrasse invariablement, chaque fois qu'il ose se mesurer avec lui, alors fermons boutique, donnons notre démission. Je sais que ce que j'écris en ce moment ruisselle de contradictions, qu'un paragraphe dément ou détruit celui qui le précède : mais comment parler autrement lorsqu'il s'agit des femmes ?

---

54 I vie sans 60 I bourse, que 65 I et, dès II et, que dès 72 I homme. Ce 75 I,II plus. *On n'est pas chroniqueur pour être inébranlable.* // En 83 I,II mesurer, alors 86 I détruit *l'autre* : mais

Vouloir faire de la logique avec elles, c'est vouloir aller jusque devant le tribunal : or je ne suis pas prêt à conclure avec ce rigorisme, fût-ce même en vue de faire payer mes meubles.

Cependant l'exemple donné par le malheureux ou l'heureux docteur peut avoir du bon pour les gens d'affaires. Faire sa cour deviendra une nouvelle spécialité financière ; il y aura des hommes exprès qui entreprendront des fiançailles et les feront souscrire par actions. À chaque petite visite rendue par le futur à sa fiancée, les actions feront hausse ; à chaque chaise de paille, à chaque oreiller qu'il achètera, prime. S'il se fait serrer l'index ou l'annulaire de cette façon éloquente qui est le langage du silence, deux cent, trois cent pour cent ! Il y a des fortunes à réaliser dans ce *genre d'opérations*, comme on dit en style de commerce. Il [359] est malheureux que je manque de l'esprit d'entreprise nécessaire.

Avant de quitter ce sujet appétissant qui est pour moi, vieux garçon, intarissable, (car j'en sais long là-dessus, moi qui ai été traité comme le docteur Mathieu au moins trente-trois fois), je veux donner un conseil. Le suivra qui pourra. N'allez jamais devant les tribunaux contre une femme ; c'est parfaitement juste, logique, sensé, mais c'est détestable.

Malheureusement ce n'est pas la raison qui gouverne le monde, c'est le préjugé[3]. Or, le préjugé sera toujours plus fort que la loi. Votre exemple ne sera jamais beaucoup suivi, quelque louable qu'il soit dans un cas particulier. Il ne servira tout au plus qu'à donner des espérances aux pleutres et à tous ces petits cuistres vils qui se faufilent dans les familles en calculant d'avance le prix de leur évincement. Ne poursuivez pas la femme, parce qu'il n'y a pas de tribunal qui puisse l'atteindre ; elle est au-dessus comme en dehors de la loi ; ce qu'elle vous paierait en dommages, vous le perdriez dix fois en considération ; et puissiez-vous monter à ce prix trois maisons, vous ne monteriez plus un seul ménage. Mais, servez-vous de ses armes, rendez-lui ce qu'elle vous fait, jouez son jeu. Quand elle vous

90 I de payer 93 I cour, deviendra 95 I,II chaque *petit voyage que fera le futur*, les 97 I,II S'il *reçoit un tendre baiser, prime, prime. S'il* se 100 I opérations <ital.> comme 108 I c'est *odieux*. Malheureusement II c'est *odieux*. // Malheureusement 116 I femme parce

3. Voir « Le préjugé » dans A. Buies, *Chroniques, voyages, etc. etc.*, p. 311-320.

verra aussi fort qu'elle, soyez assuré de sa loyauté et de sa constance. Rien ne plie, rien ne cède comme la femme, mais à la condition qu'on la batte sur son terrain. Essayez cela et vous réussirez, dût-il vous en coûter d'abord vingt défaites. Ce noviciat fini, vous serez le maître et toutes les femmes seront folles de vous ; mais, hélas ! vous ne serez plus fou d'elles.....

[360] 27 FÉVRIER.

Enfin je l'ai vu, je l'ai vu, je l'ai vu... le contrat[4] ! Il a été traduit dans ce style particulier aux traductions, incompréhensible en langage ordinaire. J'ai saisi toutefois, ou plutôt j'ai deviné certains passages ; l'un d'eux m'a épouvanté. Il était pourtant bien entendu que le gouvernement ne devait pas construire le chemin du Pacifique, qu'il l'abandonnait aux compagnies privées et que le peuple, le pauvre peuple, ne serait pas soumis à de nouvelles taxes pour payer cette monstrueuse splendeur. Eh bien ! voilà une déception nouvelle. Il est dit que la Confédération ne fera que des dupes[5].

Pour ce chemin que le gouvernment ne devait pas construire, il donne trente millions ! Or, c'est là une taxe de trente millions payée du coup. À la session prochaine, pour une raison ou pour une autre qui ne sera pas la véritable, on nous flanquera

124 I terrain. *J'ai essayé cela, moi, après* vingt défaites, *et j'ai réussi. Aujourd'hui* toutes les femmes *sont* folles de *moi ; aussi je les ai toutes en horreur...* // Enfin 127 I,II d'elles.... // <sans date> Enfin, je 135 I peuple ne

4. Le contrat pour la construction du Pacifique canadien. Au Parlement d'Ottawa, à la séance du 2 avril 1873, Huntington, l'un des chefs de l'opposition libérale et député de Shefford, accusa MacDonald et Cartier d'avoir accordé le contrat pour la construction du Pacifique canadien à un consortium dirigé par Sir Hugh Allan, en échange de contributions financières à la caisse électorale du parti conservateur. Cet épisode marque le début du « Scandale du Pacifique canadien » qui entraîna la chute du gouvernement conservateur.

5. Buies s'opposa résolument au projet de Confédération pour deux raisons majeures : la perpétuation du pouvoir clérical et les risques d'anglicisation totale. «[...] une clause formelle de la nouvelle Constitution, écrivit-il, consacre explicitement l'ancienne séparation des écoles, perpétuant ainsi l'influence funeste des clergés ruraux, les désordres et les injustices qui naissent du privilège [...] Une chose est généralement reconnue et sentie par la population canadienne, c'est que la nouvelle Constitution n'est guère autre chose que le développement, la sanction de ce fameux projet d'union recommandé par Lord Durham, commissaire extraordinaire, envoyé par le gouvernement anglais, après les troubles de 1837, pour étudier l'état social et politique du Canada » (Arthur Buies, « L'Amérique britannique (Confédération canadienne) », *Revue libérale, politique, littéraire, scientifique et financière*, vol. 3, 10 août 1867, n° 9, p. 24 et 28).

un droit de cinq pour cent plus élevé sur un objet quelconque. Sous prétexte de moralisation, on rendra le tabac et les liqueurs inaccessibles aux petites bourses, qui sont les plus nombreuses. Je n'ai jamais compris, entre parenthèses, pourquoi les petites bourses, étant les plus nombreuses, ce ne soient pas elles qui gouvernent. Le régime constitutionnel est donc aussi lui une duperie !

Nous paierons, c'est superbe, et dans vingt ans nos petits-fils, au lieu d'aller à Cacouna, iront prendre les bains dans le lac Supérieur ou dans les ondes de la Saskatchewan. Quelle perspective ! Avoir à soi, sillonnée par un chemin de fer à voie large, (il faut bien que ce [361] soit une voie large, il y a tant de terre dans ce pays-là !) avoir à soi, dis-je, toute cette immense région de l'ouest entre le 49e et le 57e degré de latitude nord ; faire reculer les ours blancs, les visons et les chats sauvages jusqu'au pôle, qui est l'*adossement* de l'Amérique Anglaise, comme l'a dit un ministre célèbre ; posséder avec cela des embranchements qui multiplieront les aspects du désert ; faire venir le bois de corde du flanc des montagnes Rocheuses, expédier aux innombrables populations de la Colombie Anglaise du fromage raffiné et même de la *tire*, par des trains spéciaux, c'est là une de ces grandes conceptions qui exigent que tous les membres d'un ministère soient des hommes de bronze ! En revanche, les directeurs de la nouvelle compagnie seront des hommes d'acier... hein ! quoi ?...

*

Avez-vous remarqué une chose toute naturelle et qui cependant arrive rarement ? c'est que l'abdication du roi Amédée[6] coïncide exactement avec celle de nos ministres. Je ne soupçonnerai jamais le roi Amédée de s'être entendu avec le

---

143 I un *cinq pour cent de plus* sur 145 I bourses qui 147 I bourses étant 149 I duperie. // Nous 150 I petits, au 153 I large (il 155 I pays-là, *la compagnie Allan, à elle seule, en aura vingt-cinq milles de profondeur sur tout le parcours de la ligne)* ; avoir 156 I et 57e degré de *longitude de* nord 159 I célèbre *qui, malheureusement, vient de résigner* ; posséder 162 I raffiné, et même de la tire <rom.> par 163 II la *tire* <rom.>, par 165 I,II bronze. En 171 I entendu *pour cela* avec I,II avec *l'honorable premier local* pour

6. Après l'échec de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne en 1870, Amédée fut proclamé roi par les Cortès. Il abdiqua devant l'insurrection carliste de 1873, et retourna en Italie.

chef du gouvernement provincial pour laisser ainsi au dépourvu deux peuples dont l'avenir est maintenant brisé ; mais il y a au moins là quelque chose de fatal ; c'est la logique de l'imprévu. Amédée s'en va absolument comme l'honorable Hector Langevin laisse Ottawa pour Québec[7] ; pas de bruit, pas de violence, pas de révolution. Voici un fait singulier. Depuis vingt ans, ce n'est que lorsque des prétendants quelconques montent sur un trône qu'il y a des massacres. Quand ils sont obligés de le [362] quitter, on s'en aperçoit à peine. Pauvre roi d'Espagne ! il était pourtant un des meilleurs et des plus rares, puisqu'il n'a pas voulu gouverner contre la volonté nationale. Il lui eût été si facile pourtant de faire tuer une vingtaine de mille hommes ! Décidément les rois vont devenir méconnaissables.

174 I fatal, c'est 175 I,II Hector laisse 176 I de *train*, pas 180 I Espagne, *c'était cependant* un 183 I hommes ! *décidément* les 184 I méconnaissables. // <Voir Appendice II, [40], l. 184>

7. Jusqu'à l'abolition du double mandat en 1873, Langevin était député au provincial et au fédéral. Le Premier ministre du Québec, Chauveau, se retirant le 27 février 1873, H. Langevin eut à voir à la formation du nouveau gouvernement provincial, sans toutefois y participer lui-même. Voir A. Désilets, *Hector-Louis Langevin*, p. 273.

10 MARS.

[362] Depuis trois ans je cherchais un principe auquel me rattacher dans la confusion des choses sociales, politiques et morales ; le bleu et le rouge ayant disparu pour être remplacés par des nuances, toutes les transformations et les atténuations me laissaient perplexe. J'étais comme dans une mêlée où je me connaissais à peine moi-même. Arriver à douter de soi, c'est l'idéal du scepticisme ; je glissais donc sur cette pente où mon identité devenait de plus en plus incertaine à mes yeux, lorsque, tout à coup, la *Minerve* m'a tiré de ce chaos par un de ces aphorismes vainqueurs, une de ces maximes lumineuses qui font le soutien des peuples et les ramènent au sentiment de leurs destinées.

Cette maxime peut se formuler ainsi :

« Quiconque n'est pas chef de parti, mais simplement sous-chef ou lieutenant, n'a pas le droit de donner des dîners[1]. »

Cela n'admet pas de réplique et il ne manque à cette formule que d'ajouter ce qui en découle comme corollaire rigoureux : « Quiconque n'est que simple membre d'un parti et n'y exerce aucun pouvoir, n'a pas le droit de manger. »

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 22 mars 1873, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 332-338.

2 I *Chronique* // <sans date> // Depuis 4 I confusion *où flottent les* choses sociales et morales *de mon pays* ; le 7 I perplexe. *Je me sentais* comme 10 I,II incertaine, lorsque tout-à-coup la 11 I Minerve <ital.>, m'a 19 I,II parti, et n'y *exerçant* aucun *grade ni* pouvoir

---

1. « L'Hon. M. Cauchon », *la Minerve*, 14 mars 1873, p. 2.

[363] Si l'on veut savoir maintenant ce qui a amené la *Minerve* à rappeler cet axiome, méconnu dans la longue possession du pouvoir et le soin assidu des intérêts privés, nous dirons que c'est à propos du premier dîner public donné par M. Hector Langevin après dix années de ministère. M. Cauchon, dans un récent article du *Journal de Québec*[2], blâmait l'honorable ministre de s'être un peu fait attendre et de ne recourir à la ressource suprême de la table que dans un cas désespéré. Ce reproche paraissait plausible aux esprits non familiarisés avec les vérités fondamentales, mais la *Minerve* eut bientôt rétabli le caractère et les devoirs de chaque condition :

« De quel droit, dit-elle, M. Langevin, jusqu'à ce jour simple lieutenant de M. Cartier, aurait-il convié à un banquet les membres du parti conservateur ? La modestie, le désintéressement de M. Langevin durant le cours d'un commandement subalterne, sont non seulement des titres réels à la considération, à l'estime et au respect de tous, mais encore l'assurance la plus formelle de ses capacités de chef[3]. »

S'il ne faut d'autre garantie, pour devenir un bon chef, que de ne jamais déboucher le champagne ni offrir des perdreaux aux choux, il est indéniable que notre pays est une pépinière de gens propres aux rôles secondaires. La frugalité de M. Langevin, qu'il n'a pas hésité à faire partager, pendant dix ans, aux dociles adhérents de l'homme de bronze, devient un signe de mérite assez commun. « Pour savoir commander, ajoute la *Minerve*, il faut savoir obéir. » Faut-il conclure de là que l'honorable ministre, à force d'assister aux dîners de son chef, a appris à en donner à son [364] tour ? C'est fort méritoire ; mais que l'on mette dix ans à acquérir cette capacité, voilà ce qui rend l'axiome d'une pratique trop restreinte et d'une conception trop difficile.

J'admets que le principe établi par la *Minerve* n'a même pas besoin d'être discuté, mais il met lord Dufferin dans une situa-

22 I axiome méconnu 35 I Langevin, durant 50 I et *d'un accès* trop

2. « C'est au point qu'ici on a vu un ministre donner *un premier dîner*, après dix ans de pouvoir et d'émoluments ! Et veuillez remarquer que les invitations sont sorties après le vote » (« Correspondance particulière du Journal de Québec », *le Journal de Québec*, 13 mars 1873, p. 4).

3. « L'Hon. M. Cauchon », *la Minerve*, 14 mars 1873, p. 2.

tion formidable. En effet, lui seul va être chargé désormais de faire manger à tour de rôle les députés de droite et de gauche ; les *lieutenants*-gouverneurs n'y auront plus aucun droit. En outre, et ce qui est bien plus terrible, l'honorable Langevin, en supposant qu'il reste au pouvoir une session de plus, va y laisser toutes ses épargnes. Avant de formuler son axiome, la *Minerve* aurait bien pu songer qu'il va devenir ruineux pour son chef d'occasion, celui que la fatalité lui impose aux dernières heures, et qui n'est à la tête que pour avoir bien su tenir la queue, comme la *Minerve* le reconnaît elle-même.

*

En voulant trouver une excuse à la longue persévérance de son chef dans l'obéissance, la *Minerve* ne craint-elle pas de le réduire au désespoir et de lui enlever le fruit de tant de labeurs parcimonieux ? Mettre l'honorable Hector dans une obligation semblable à celle où se trouvait l'homme de bronze qui, lui, n'épargnait rien, et qui ne gouvernait souvent qu'à force d'omelettes et de galantines, c'est ériger la cruauté en principe, c'est vouloir faire une victime au nom d'un axiome, sacrifier le compagnon du Bain à une formule, et, pour le plaisir d'émettre une vérité [365] éclatante, imposer un carême général à une population affamée.

Il y a plus. Les députés ministériels, auxquels la *Minerve* envoie cet axiome absolument comme si elle leur jetait un biscaïen, seront décontenancés. Ils ne croiront pas à sa réalisation ; et, par suite de la faiblesse inhérente à la nature humaine, ils sacrifieront le principe en écartant l'homme si peu fait pour le représenter.

Voilà où conduisent les formules gastronomiques.

L'honorable Langevin n'aura pas seulement la consolation d'avoir osé à propos, *en escomptant les devoirs de la conscience par les sensations de l'estomac*[4], comme le dit encore la *Minerve* dans un

63 I comme *elle* le 67 I dans *la même obligation* où 68 I,II qui, lui 71 I axiome, *c'est vouloir* sacrifier 74 I affamée. Il

4. « Offert avant le vote, le dîner pouvait et a dû se considérer comme une convenance politique aussi délicate qu'heureuse, car enfin on ne paie point un vote donné d'une omelette, fût-elle même au rhum, tandis qu'avant, l'omelette

style qui ne manque pas d'ampleur, ni même d'ampoule, ni même de pathos inintelligible. Il aura préparé un dîner pendant dix ans, et cela ne lui donne pas un seul comté dans le district dont il prétend représenter les opinions ! Il aura fait casser des œufs et beaucoup de mâchoires d'électeurs,..... pour voir ses créatures repoussées unanimement dans chaque élection ! Ô principes ! que vous coûtez cher, et que l'*obéissance* est une vertu funeste !

M. Langevin a fait présenter M. Jean Blanchet[5] à la Beauce : battu par douze cents voix. – Il a fait présenter M. Philias Huot[6] dans Québec-Est : battu par huit cents voix. – Il a fait présenter M. Brousseau[7] dans Portneuf : battu. – Il a fait présenter M. Routhier[8] dans Kamouraska : battu. – Il a fait présenter M. Cimon[9] dans Charlevoix : battu par sept cents voix. – Il a fait présenter M. Adolphe Caron[10] dans Bellechasse : battu aussi par sept cents voix ; de telle sorte que M. [366] Langevin, repoussé partout, devra chercher sur la carte une nouvelle province à annexer au Dominion, pour combler tant de vides et se refaire une majorité.

Toujours entraîné par cette vertu de l'obéissance que les singes possèdent à un degré surprenant, M. Langevin a voulu imiter son maître jusqu'au bout et s'entourer de nullités, de pantins, d'automates. Il n'a pas compris que le règne des crétins n'est pas illimité, et que c'est un fait anormal que le gouvernement des peuples par les imbéciles. Un homme, à force d'au-

87 I,II district *qu'il représente* ! Il 91 I et *comme l'obéissance* <rom.> est 94 I M. *Philéas* Huot 97 I Routhier dans *Rimouski* : battu 100 I voix. -*Maintenant il fait encore présenter ce malheureux jeune homme dans le comté de Québec où il va être de nouveau battu, oh ! battu, je vous le dis,* de

peut circonvenir un convive, et les sensations de l'estomac escompter les devoirs de la conscience » (*ibid.*).

5. Voir *supra*, chronique 1, n. 27.

6. Philias Huot publia des chroniques et des poèmes dans *l'Opinion publique.*

7. Jean-Docile Brousseau (1825-1908), libraire, imprimeur, fondateur et propriétaire *du Courrier du Canada* de 1858 à 1872 ; député conservateur de Portneuf à la Chambre des Communes en 1867 et à l'Assemblée législative en 1881, maire de Québec de 1880 à 1882.

8. Voir *supra*, chronique 10, n. 1.

9. Voir *supra*, chronique 16, n. 5.

10. Voir *supra*, chronique 1, n. 7.

dace et de mensonge, et servi par la profonde ignorance de la masse, peut quelque temps escamoter le pouvoir, mais il ne peut être suivi impunément et remplacé par un homme qui n'a que velléités, des convoitises, et seulement les obliquités louches du cynisme dont le premier avait toute l'impudeur agressive et dominatrice. Pour succéder à M. Cartier, il ne faut pas attendre le moment où il croule ; il faut *avoir* tous ses vices et non pas seulement les *afficher* ; il faut avoir autre chose que les vertus négatives qui ne conviennent qu'aux impuissants.

*

Nous assistons à un réveil de l'opinion aussi subit qu'il est général. Jamais pareil revirement ne s'était vu dans notre pays. Cela a commencé du jour où sir George, jusqu'alors possesseur par le droit de la force de Montréal-Est, s'est trouvé tout à coup n'être plus que le représentant de vingt et un métis, de six Blancs et de trois ou quatre Sauvages[11]. Encore a-t-il fallu qu'on les lui offrît. Maintenant il ne peut pas [367] même voter par procuration dans ce parlement où il étouffait tout avec sa majorité accroupie.

Pendant son règne, les Canadiens-français n'avaient de voix à la Chambre que pour voter. Quant à la langue, ils n'en avaient pas ou n'osaient s'en servir de peur de lui donner le coup de grâce[a]. Aujourd'hui la belle langue française a repris ses droits et se fait écouter, par la seule raison que les députés bas-canadiens nouvellement élus savent la parler. Aux ignorants, aux aplatis et aux satisfaits opaques a succédé une phalange de jeunes députés instruits, formés à la parole, connaissant leur histoire et leur droit, et faisant figure, quand leurs prédécesseurs ne faisaient que des ombres[12]. Désormais la pro-

a. Allusion au français horrible que parlaient bon nombre des députés.

116 I faut *avoir* <rom.> tous 117 I,II les *afficher* <rom> ; il I que *ces* vertus 123 I,II métis, six *blancs* et trois 126 I tout *sous les eaux croupissantes de* sa majorité. // Pendant 128 I,II les *canadiens-français* n'avaient 131 I,II <sans note> 134 I opaques, a

11. Voir *supra*, chronique 20, n. 15.

12. Parmi la phalange de jeunes députés « instruits » élus aux élections fédérales de 1872, on trouve Louis-Amable Jetté, dans Montréal-Est ; Honoré Mercier, dans Rouville ; Henri Taschereau dans Montmagny ; Télesphore Fournier, dans Bellechasse ; L.-A. Boyer, dans Maskinongé ; le Dr de Saint-Georges, dans Portneuf ; Philippe-B. Casgrain, dans l'Islet. Fréchette, battu, avait quand même réussi à réduire la majorité de J.-G. Blanchet dans Lévis.

vince de Québec ne joindra plus au désavantage de la minorité celui de l'incapacité et de l'ineptie ; ses représentants ne seront plus des automates mus par des dîners et des cocktails. S'il leur arrive, par condescendance, de manger du dinde officiel, ils n'en seront pas farcis, et le champagne, au lieu de les abrutir, prêtera des ailes à leur imagination.

L'honorable Hector n'a pas compris, en donnant son premier dîner si tardif, que les estomacs diffèrent en même temps que les cerveaux. Que de choses il n'a pas comprises, toujours parce qu'il n'était qu'obéissant, et qu'il ne suffit pas, malgré le proverbe, de savoir obéir pour savoir commander ! La *Minerve* a tort d'en vouloir faire un chef par la seule raison qu'il a été bon soldat. Si on lui ôte l'exercice de l'obéissance, que lui restera-t-il donc, grands dieux ! et quelles [368] destinées nous réserve-t-on avec un homme qui n'a appris que l'usage des signes, et qui veut s'en servir avec une armée formée à une tout autre école !

Dans le district de Québec, nous ambitionnons aujourd'hui autre chose que de danser sur la corde et d'exécuter des battements de pas au commandement d'un jongleur. L'obéissance y est devenue une vertu fort compromise ; la docilité n'a plus d'avenir et les traînards restent en arrière tout seuls sans pouvoir retenir plus longtemps la masse rendue à l'intelligence et aux idées. Si M. Langevin avait appris autre chose qu'à emboîter le pas, il se rendrait compte du changement des temps, et en se rendant ce compte facile, il les jugerait désormais impossibles pour lui.

---

138 I,II désavantage *du nombre* celui 142 I abrutir, *donnera* des 151 I,II destinées *on nous réserve* avec 154 I nous *avons aujourd'hui d'autre ambition que celle* de 157 I compromise, la

28 AVRIL.

[368] Il pleut, il grêle, il neige ; un rayon de soleil par ci par là, des entassements de glaçons dans les rues, des chaos insondables, des trottoirs à moitié dénudés, des passages étroits entre des monceaux de glace et des ornières pleines de neige fondue, un fumier flasque qui vole en éclats sous le pied, des maisons qui suintent, des chariots que mille travailleurs, interceptant le passage, emplissent de glace souillée et d'ordures de toutes sortes, des débris s'ajoutant aux eaux crottées qui se cherchent en tous sens une issue vers les égoûts, voilà le printemps à Québec, précurseur de la belle saison, rénovateur de la vie ; ce qui s'appelle retrouver les beaux jours, sortir d'une léthargie de six mois et renaître sous le soleil !

[369] Cette année, renaître sous le soleil signifie passer à travers dix pieds de neige, quelquefois vingt ; il y a même des poteaux de télégraphe complètement enfouis qui, eux aussi, vont renaître sous le soleil. Dans les cours de certaines maisons, la neige domine les toits ; il y a jusqu'à des rues entières où, pendant un mois, les locataires n'ont eu d'autre issue que par les lucarnes. Maintenant que la neige a fondu de moitié, ils sortent

---

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 24 avril 1873, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 338-344.

2 I *Chronique* // < sans date > // Il 3 I neige, un 5 I des *lisières étroites* entre 6 I de *glaces* et 9 I et *de détritus* de 10 I des *démolitions qui ajoutent leurs débris* aux 11 I,II printemps *en Canada*, précurseur 13 I vie, voilà 14 I soleil. // Cette 15 I,II signifie *percer* à travers *vingt* pieds 16 I,II quelquefois *trente* ; il 18 I soleil ; *dans* les 19 I a *même* des 21 I lucarnes ; *maintenant* que

par les fenêtres du troisième ou du deuxième étage, suivant le cas ; c'est ainsi que fait John A. MacDonald, bloqué par la motion Huntington[1]. Il lui faut descendre d'étage en étage jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la porte qui l'attend avec la débâcle.

Tous les printemps c'est la même chose dans cette ville en compote où tout le monde se plaint et où tout le monde laisse à l'abandon s'entasser devant sa porte des monceaux de fumier et les ordures de toute la province[2]. Avec cela que le pont de glace est inébranlable ; il résiste à la pluie, au vent, au soleil, aux prières de 60,000 âmes en état de grâce et toutes puissantes au ciel. Les ponts de glace sont des châtiments, ils ont l'impassibilité d'une sentence ; jour par jour, je dirai heure par heure, on va regarder si l'un des grands dissolvants de la saison entame sensiblement cette épaisse couche qui tient notre fleuve captif, et, chaque fois, c'est une déception nouvelle.

Depuis trois jours le pont n'a pas bougé d'une ligne. À trois ou quatre cents pieds seulement de l'endroit où il s'arrête, les voitures passent comme en plein cœur d'hiver, et l'on voit, presque sur la limite même de cette prison de glace, un bateau à vapeur tenter d'impuissants efforts pour en sortir. « Quand on aura le [370] chemin de fer du Nord, disent les pauvres Québecquois, on se moquera du pont de glace ». Eh oui ! mais en attendant, ils ne l'ont pas ce chemin tant désiré, et c'est le pont de glace qui se moque d'eux[3].

*

Je vois des choses inouïes. Figurez-vous qu'au lieu de ramasser le fumier délayé qui inonde les rues et de le porter sur les terres, quelques pauvres diables s'amusent, ça et là, à en détacher, avec de petits grattoirs, de légères parties et à les pous-

22 I,II deuxième, suivant 29 I cela le 35 I,II fleuve *bloqué*, et I et chaque *jour* c'est 43 I moquera *des ponts* de 48 I là à 49 I et *de* les

1. Voir *supra*, chronique 40, n. 4.

2. « L'état des rues à Québec était lamentable. La chaussée était garnie de boue sept mois durant, après les pluies torrentielles ou encore après un arrosage fait par les pompiers du temps pour éviter les désagréments de la poussière » (G. Noël, « Les travaux publics », dans G.-H. Dagneau, édit., *la Ville de Québec, histoire municipale*, t. IV, p. 101).

3. Sur le pont de glace entre Québec et Lévis, voir A. Drolet, la *Ville de Québec, histoire municipale*, t. III, p. 90-93.

ser dans les égoûts, pour les boucher sans doute. Le soir, il n'y a plus de gaz dans les rues. Pourquoi ? parce qu'elles sont impraticables et que, le jour même, on a toutes les peines du monde à ne pas se rompre le cou dans les mille trous et bosses qu'y pratique la débâcle. On se fie à la lune pour l'éclairage des rues, comme si la lune n'était pas le plus inconstant et le plus perfide des astres, comme si le moindre nuage n'était pas pour elle un prétexte excellent pour nous envoyer paître. Du reste, la lune est le satellite de la terre, c'est tout dire.

Depuis quelques jours on démolit deux portes, celle du Palais et celle de la côte Léry. Il en restera encore une, renouvelée à grands frais il y a sept ans, celle de la rue Saint-Jean[4]. Combien faudra-t-il de temps encore pour qu'on se décide à démolir tous ces vieux remparts qui font à la capitale comme un bandeau de débris ? Nul ne peut le dire ; c'est le secret de l'honorable M. Langevin, ministre des travaux publics, qui est trop occupé d'élargir les canaux pour élargir les rues et donner de l'air à une population suffoquée. Pourtant, c'est au milieu de cette population que se trouvent ses [371] commettants. Mais il en est partout ainsi ; l'homme, arrivé au faîte des grandeurs, oublie toujours les vils instruments qui l'y ont porté ; et M. Langevin, qui n'est pas du tout une exception aux mortels vulgaires, se venge de la bassesse de son élection en tenant, dans le même statu quo et ceux qui l'on élevé et ceux beaucoup plus nombreux qui l'ont ignoré.

*

Que c'est ennuyeux de dire toujours les mêmes choses ! Eh ! morbleu, donnez-m'en donc de nouvelles. Est-ce que nous

50 I égoûts *afin, sans doute, de les boucher.* Le 64 I débris, *nul* ne 67 I,II population *étouffée.* Pourtant 68 I ses *constituants ; mais* il II ses *constituants.* Mais 69 I l'homme arrivé 72 I quo *rance,* et 76 I Eh morbleu

4. « Dès 1872, un arrêté en conseil accorde à la ville de Québec la permission de démolir les portes du Palais, Hope et Saint-Jean, à la condition explicite que la ville accepte de les reconstruire en cas d'hostilité [...] Cette deuxième série de travaux de démolition s'échelonne en 1873 et 1876 ; seule la porte Saint-Jean [...] est épargnée.

Les travaux de démolition effectués entre 1871 et 1875 vouent les fortifications à la disparition. Grâce à l'initiative du gouverneur général Dufferin, ce destin [...] est renversé. On assiste alors à l'une des première tentatives de conservation d'un monument historique au Canada » (A. Charbonneau, Y. Desloges et M. Lafrance, *Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle,* p. 451-452).

n'habitons pas également, vous et moi, les villes du Canada, les plus monotones de l'univers[5] ? Y a-t-il ici des théâtres, des cafés, des places publiques, des endroits de réunion où les hommes se rencontrent, échangent des idées et reçoivent le contact quotidien des hommes d'autres pays ? Y a-t-il enfin une vie sociale chez nous ? Y a-t-il même, dans ce pays constitutionnel, une vie publique qui fasse naître des incidents et fournisse des objets dignes d'occuper l'attention ? Non, tout est muré, claquemuré, chacun vit chez soi ; mille tonnerres, mille sabords ! est-ce qu'on ne sortira pas de là avant la fin du monde ? Je me morfonds et je m'étiole dans le vide, je m'entoure de visions, je me crée une vie factice et j'enfante des mondes tout autour de moi, afin de pouvoir me débattre dans quelque chose et d'échapper aux étreintes glacées du néant. Mais crac ! dès que j'ai amoncelé des chimères infinies, que j'ai peuplé ma solitude de fantaisies innombrables, je me retrouve tout à coup tout seul, plus seul qu'auparavant. Par le sang-dieu ! ce n'est pas vivre, cela, [372] et les Modocs[6] ont cent fois plus de plaisir que tous les Canadiens ensemble.

Dans le cours de l'hiver nous avons été plus d'une fois trois, quatre et cinq jours sans malle ; il n'y avait plus qu'à répéter les vieux cancans, à redire les médisances cent fois rebattues sur le compte de tous les amis possibles. Maintenant la malle arrive à peu près tous les jours, entre trois et quatre heures de l'après-midi ; mais chose étrange ! les cancans sont restés les mêmes. Oh ! les cancans, voilà une industrie nationale qu'aucune grève n'atteint. Pour les autres industries, c'est une grève continuelle

77 I également les 81 I enfin, une 82 I même dans 84 I attention ! Non I claquemuré ; chacun vit chez soi, mille 87 I vide, *moi, le chroniqueur* ; je 94 I,II les *canadiens* ensemble 101 I étrange, les

5. Rentré de son périple californien, Buies écrira cependant : « Rien n'est beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. [...] Tu es vieux, décrépit, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu as la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu d'aussi jeune que tes mines » (*Chroniques, Voyages, etc. etc.*, p. 250).

6. Tribu indienne refoulée depuis 1864 dans une réserve de l'Orégon. Elle s'en échappa pour retourner sur son territoire, semant la terreur chez les colons qui s'y étaient installés. En septembre 1873, l'armée maîtrisa l'insurrection : le chef fut pendu et les Modocs furent regroupés dans une autre réserve.

dans Québec, une grève sans grévistes ! voilà le prodige de l'art. Vous en étonnez-vous ? C'est bien simple, c'est aussi simple que c'est accablant. Vous voulez, par exemple, fonder une entreprise nouvelle ; c'est une entreprise dont le besoin se fait sentir, dont les avantages sont démontrés, reconnus ; depuis longtemps on en parle, depuis longtemps on regrette de ne pas la voir établie. Vous vous mettez à l'œuvre avec des capitaux, mais pas tout à fait assez pour compléter le matériel ou l'outillage nécessaire ; naturellement vous vous adressez à ceux qui sont en mesure de vous faire des avances, de favoriser cette entreprise destinée immanquablement à réussir.

Vous frappez à la porte des capitalistes. Ici, un capitaliste, c'est un thésauriseur, un homme qui place dans les banques ou prête aux pauvres diables d'habitants afin de prolonger de deux ou trois années leur séjour en Canada. Il y a aussi un certain nombre de vieux bonshommes chétifs, râpés, aux collets reluisants, sorte de rats émaciés, sur deux pattes, qu'on croirait [373] sortir de quelque ruine grecque ou romaine, parfois très corrects dans leur redingote demi-séculaire ; ceux-là vivent de leur argent prêté à quinze ou vingt pour cent. Ces compères ont leurs commères, vierges ou veuves antiques, détachées des liens de ce monde dont elles ne perçoivent que l'intérêt, jaunes, tannées, on les dirait même salées et fumées, dans un bon état de conservation pour l'autre monde. Ces tendres haridelles n'ont qu'un souci, savoir au juste de combien elles peuvent dépasser dans leurs prêts l'intérêt canonique, sans se précipiter dans les feux infernaux à côté de Belzébuth, dont elles ont horreur en sa qualité de démon masculin. Prêteurs des deux sexes sont les taupes qui habitent la ville en ruines et se font des trous dans sa poussière.

Mais vous frappez, comme nous le disions, à la porte des capitalistes. « Ah ! c'est vous, mon cher monsieur, enchanté de vous voir ; vous voulez de l'argent, n'est-ce pas ? bien, bonjour ; pas d'affaires. » Vous ferez ainsi le tour de la ville pour trouver deux mille dollars et vous ne les aurez pas, et ceux qui les refuseront se plaindront comme vous de la mesquinerie et de la lé-

---

104 I Québec ; une grève sans grévistes, voilà 105 I Vous *étonnez-vous de tant d'inertie, de tant de marasme* ? C'est 111 II outillage *nécessaires* ; naturellement 115 I capitalistes ; *ici* un 120 I émaciés sur 123 I,II à *huit ou dix* pour 127 I monde ; *ces* tendres 131 I masculin ; *prêteurs* des I,II sexes, *ils sont les chouettes* qui 138 I,II mille *piastres* et

thargie des Québecquois. Ici, il n'y a que trois ou quatre genres d'affaires qui se maintiennent ; les gens à moyens n'osent sortir de la routine, de la seule et même chose à laquelle ils ont été habitués ; ils ne comprennent pas la solidarité des industries et ne voient pas que du succès de l'une dépend celui de l'autre. Le commerce est ignorant et puéril comme tout le reste : « Si ce que je fais réussit, pourquoi vous aiderais-je à faire autre chose ? faites comme moi. » Voilà la langage que l'on tient en tout temps ; aussi toute l'activité [374] humaine est-elle comprimée dans une sphère étroite et forcée de subir les étreintes de traditions invariables.

*

Voilà deux ans passés que je dis la même chose sur Québec, et Dieu sait combien longtemps encore on le dira après moi. Mais je ne me lasserai pas quand bien même je lasserais tout le monde ; je suis plus énervé encore que mon lecteur, mais j'irai jusqu'au bout. Si vous voyiez comme moi tout ce qu'il y a d'étroitesse et de lésinerie, jusque dans les détails les plus ordinaires, si vous étiez témoin journalier de cette façon de vivre retenue des petits bourgeois de France, si, comme moi, vous aviez été enfermé durant trois hivers consécutifs dans ce tombeau de glace, coupé du reste du monde, battu par l'infatigable nord-est, abasourdi par les cancans de milliers de langues jeunes et vieilles, vous seriez pris de cruels accès d'hydrophobie et vous mangeriez de vos compatriotes.

Heureux ceux qui peuvent s'échapper ! j'envie tous les Canadiens qui émigrent et qui peuvent gagner soixante à quatre-vingts dollars par mois aux États-Unis. Hier, il en arrivait trois cents dans le même train, venus des paroisses d'en bas ; on a beau répéter au peuple qu'il y a toutes espèces de grandes entreprises publiques en perspective, que les chemins de fer, les canaux, les havres, les routes vont donner de l'emploi à des milliers d'ouvriers, c'est comme si l'on chantait un refrain chimérique. Des salaires qui, il y a quelques années, eussent retenu chez nous toute une population industrieuse, sont aujourd'hui regar-

---

140 I,II des *québecquois*. Ici 142 I routine de 143 I,II industries, et 144 I de *l'un vient* celui 145 I reste *dans notre chère bonne ville.* « Si 149 I étreintes *des* traditions 153 I bien je 164 I,II les *canadiens* qui 167 I bas ; *les cultivateurs craignent d'être obligés d'abandonner leurs terres, faute de travailleurs pour leur aider. On* a 171 I ouvriers c'est

dés comme une misère : « Nous gagnons le double aux États-Unis » ; [375] voilà la réponse invariable. Aussi, pour conserver le reste des travailleurs, va-t-il falloir élever à un niveau excessif le prix de la main-d'œuvre. Hé quoi ! que voulez-vous ? Après un hiver où il est tombé de dix à quinze pieds de neige en moyenne, voilà qu'il neige encore, aujourd'hui, le 28 avril ; il y a déjà deux pouces de cette manne sur le sol, les rafales soufflant du fleuve nous aveuglent, on reprend ses fourrures et ses mocassins ; c'est éternel. Et dire qu'à la fin de septembre on recommencera encore à geler, on reviendra de la campagne tout grelottant, et la neige retombera comme de plus belle à la fin de novembre pour ne pas cesser pendant six mois ! Ô mon Dieu ! est-il donc vrai que, dans votre justice infinie, vous ayez voulu que les Canadiens expiassent les péchés du reste des hommes !

174 I États-Unis, » voilà 178 I,II tombé *trente à quarante* pieds 179 I aujourd'hui, *18* avril, il II aujourd'hui, 28 avril 180 I fleuve *vous* aveuglent 181 I mocassins, c'est éternel ; *et* dire 182 I,II fin *d'août* on 184 I,II fin *d'octobre* pour 185 I,II mois. Ô 186 I vous *avez* voulu I,II les *canadiens* expiassent

[43]

11 JUIN.

[375] La mort, l'horrible mort frappe, abat, fauche, moissonne de tous côtés ; on a beau prier l'odieuse invisible, plus elle frappe, plus elle se bouche les oreilles et nous laisse prier. Il semble qu'il y ait comme un crêpe constamment suspendu sur la pauvre vieille capitale ; nombreux sont les foyers en deuil, nombreux sont les cœurs attristés. On meurt, on meurt partout, à chaque porte ; les églises frémissent du chant des libera, les cortéges funèbres défilent à toute heure et les vivants ne semblent avoir plus d'autre office à remplir que de reconduire à la tombe leurs amis disparus[1].

Ce matin, on enterrait ce cher et regretté Dessane[2], un artiste éminent qui, depuis vingt années qu'il est [376] en Canada,

VARIANTES : I : « Correspondance particulière du 'National', *le National*, 16 juin 1873, p. 2. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 345-351.

2 I *Correspondance particulière du « National » // Québec*, 11 juin 6 I crêpe *funèbre* constamment 9 I porte, les 10 I,II heure, et 11 I,II de *suivre* à 14 I depuis *dix-huit* années

1. « La ville de Québec est, au cours du XIX^e^ siècle, la ville canadienne la plus affectée par le retour périodique des épidémies de choléra. L'intense activité commerciale et maritime alliée à l'absence de mesures de protection sanitaire favorise l'expansion des épidémies dans toute la vallée du St-Laurent » (Réjean Lemoine, « La santé publique », dans G.-H. Dagneau, édit., *la Ville de Québec, histoire municipale*, t. IV, p. 153).

2. Antoine Dessane (1828-1873), organiste d'origine française à la cathédrale de Québec de 1853 à 1869, puis à l'église Saint-Roch jusqu'à sa mort. Il composa une grand-messe avec orchestre, un *Regina Cœli* et un grand nombre de valses, de quadrilles et de polkas.

s'est voué à une vie d'incessants et pénibles labeurs. On avait conservé pour sa mort, arrivée dimanche dernier, toutes les décorations funéraires qui ornaient la cathédrale lors du libera officiel chanté en l'honneur de sir George[3]. Ces décorations étaient de longues draperies noires et blanches s'étendant d'un côté à l'autre de la nef, des crêpes couvrant les autels, des tableaux, enfin des tentures déployées du haut des jubés en entourant la vaste église d'un cercle lugubre.

Je ne sais pourquoi, mais toutes ces décorations, disposées à grands frais et rendues imposantes bien plus par la pensée de la mort que par leur seul aspect ou la solennité de la circonstance, avaient, au simple enterrement de Dessane, une physionomie de douleur et de regret qu'on eût en vain cherchée lors de l'orgueilleuse et excessive démonstration faite à la dépouille du ministre canadien.

Jamais, non jamais, malgré tout l'éclat dont on a voulu l'entourer, malgré la pompe de commande et toutes les marques extérieures d'un deuil public, cérémonie funèbre laissa-t-elle moins d'impression, eût-elle une physionomie plus indifférente, plus froide, plus étrangère, pour ainsi dire, à son objet. Une foule énorme de curieux assistaient à un spectacle, mais il n'y avait pas un visage, pas même un visage officiel capable de revêtir seulement l'apparence de la tristesse. On avait convoqué les différentes professions, les différents corps sociaux à former en ordre le cortège funèbre ; on avait fait un programme qui annonçait la participation sans restriction de toutes les classes au malheur qui frappait une famille, un gouvernement, un parti ; longtemps à l'avance une somptueuse mani[377]festation était organisée, le canon retentissait du haut de la citadelle, le parlement et le bureau de poste, deux édifices du gouvernement, déployaient dans l'air d'immenses tentures qui traversaient les

16 I,II décorations *funèbres* qui 18 I,II George. – Ces 20 I,II autels, *les* tableaux, *la chaire*, enfin 33 I moins *d'impressions* eût 34 I étrangère pour 35 I mais pas 37 I tristesse ; *on* avait

3. George-Étienne Cartier, épuisé par les luttes politiques et les progrès de la maladie de Bright, avait entrepris un voyage en Europe à la fin du mois de septembre 1872. Il s'embarqua sur le *Prussian*, un bateau de la Compagnie Allan. Il mourut à Londres le 20 mai 1873. Le 29 mai, son corps fut ramené à bord du même bateau. L'arrivée à Québec le 9 juin donna lieu à une grandiose cérémonie funèbre en son honneur. Les obsèques furent célébrées à Montréal le 13 juin.

rues ; une chapelle ardente avait été dressée par des mains habiles à bord du bateau qui contenait les restes du chef tory, un corbillard, traîné par six chevaux et accompagné de huit honorables portant les coins du drap, avait été commandé pour la circonstance, rien enfin ne manquait aux apprêts, et le 9 juin 1873, jour de l'arrivée du steamer *Prussian*, allait devenir un jour à jamais mémorable, à jamais empreint dans la mémoire du peuple de Québec.

Hélas ! l'administration propose et le peuple dispose. Jamais convoi d'homme public ayant joué un grand rôle n'a reçu moins d'hommages spontanés, ni ne fut à la fois entouré d'un pareil déploiement de démonstrations extravagantes, excentriques, frisant presque le ridicule par leur exagération, je dirai même par leur inconvenance. Ce n'est pas un jugement que je porte en ce moment ; je ne fais que constater, je ne me fais que l'écho d'un grand nombre d'appréciations plusieurs fois répétées et presque toutes analogues.

À la place des différentes professions, des différents corps convoqués, pour ainsi dire sommés de marcher dans leur ordre respectif à la suite du cercueil, et de la foule énorme qu'on s'attendait à voir accompagner la dépouille de celui qui était représenté comme un des grands types de notre nationalité, comme une gloire chère à tous les Canadiens, quels qu'ils fussent, qu'a-t-on vu ? Quelques militaires, personnages très officiels, avec des sabres très retentissants et des bottes impo[378]santes ; huit ou dix avocats, trois ou quatre médecins, tous les élèves des Frères sans exception, tous les hommes de police urbaine et riveraine, un certain nombre d'employés, des ministres fédéraux, des ministres provinciaux surtout, puis plus rien, si ce n'est la foule stationnant sur la marche du convoi et retenue par un irrésistible instinct de curiosité.

Voilà à quoi s'est réduite cette cérémonie dont on a absolument voulu faire une démonstration. Jamais les dehors, l'affectation du deuil n'ont été poussés plus loin ; mais rarement aussi le sentiment public y a-t-il aussi faiblement répondu. Bien des

---

47 I,II corbillard traîné 51 I,II du Prussian <ital.> 55 I,II public, ayant II rôle, n'a 56 I spontanés ni 57 I pareil *déplacement* de 58 I exagération, *et* je dirai *presque* leur 59 I,II inconvenance. – Ce 60 I constater, *que me rendre* l'écho 73 I fédéraux *et locaux* surtout II ministres *locaux* surtout

pauvres gens y trouvaient un prétexte d'envie et murmuraient contre ce déploiement fastueux qu'ils ne trouvaient pas justifié. D'autres, des hommes éclairés et intelligents, cachaient à peine la mauvaise impression que leur faisaient tant *d'honneurs* rendus à un cadavre qu'on allait promener ainsi de ville en ville et apothéoser dans cinq ou six endroits différents avant de le livrer au repos de la tombe, honneurs bien plus grands, bien plus pompeux qu'on n'en aurait rendu à un bienfaiteur public, tandis qu'il ne s'agissait ici que d'un homme politique, exclusivement et absolument homme de parti, qui jamais n'avait pensé, agi et voulu que pour son parti ; qui, dans maintes occasions, avait montré un profond dédain de la justice, pour quoi la violence était un moyen habituel, qui, en somme, n'avait aucune grande qualité morale ni aucun talent supérieur, mais seulement une forte capacité de travail, une énergie que rien ne déroutait et une obstination plus grande encore qui le rendait indifférent quant aux moyens à employer pour atteindre son but.

[379] Voilà quels étaient les sentiments chez les uns et les autres, chez un grand nombre, à la vue du corbillard hermétiquement fermé, traîné par six vilains chevaux qui gravissaient péniblement la côte de la haute ville, et suivi d'un aussi maigre cortège. Évidemment, on sentait que le mort qui passait silencieux sous les nombreuses tentures déployées avec ostentation sur son chemin n'avait jamais rien fait qui allât au cœur du peuple, rien qui laissât de lui un souvenir immortel, une mémoire chérie, qu'il n'avait jamais mis son âme et sa vie en rapport avec l'âme et la vie du peuple qu'il avait été appelé à défendre et à servir ; on sentait que c'était presque un inconnu, sans doute très haut-placé, sans doute superbe, qui, ce jour-là, couché dans une bière, passait comme parmi des étrangers ; on se rappelait qu'il était mort en Canada de véritables grands hommes[4], de beaucoup supérieurs sous tous les rapports à ce chef de parti pour qui le canon tonnait, pour qui se pavoisaient les édifices publics et les églises, et qu'on n'avait pas fait en leur honneur la

81 I murmuraient *tout bas* contre 82 I ne *savaient* pas *si bien* justifié 87 I grands bien 91 I,II son parti, qui 92 I montré *le plus* profond 95 II déroutait, et 96 I encore, qui le rendait indifférent *sur les* moyens 102 II mort, qui 104 II chemin, n'avait 106 I chérie qu'il 110 I étrangers *qui se rappelaient à peine rien d'une vie pourtant si agitée et si retentissante* ; on

4. Buies pense, notamment, à Papineau. Voir *supra*, chronique 12 : « Mort de Papineau ».

moindre démonstration pour témoigner de l'empreinte impérissable qu'ils laissaient dans l'âme de plusieurs générations, comme aussi de la trace immortelle qu'ils laissaient dans l'histoire ; on se demandait pourquoi cette pompe purement officielle, purement organisée, à laquelle ne répondaient aucune impulsion, aucun élan publics, et l'on s'étonnait qu'on eût fait tant de frais au milieu d'un si grande vide.

Mais laissons là ces idées et ces impressions du moment ; l'histoire ne tardera pas à parler à son tour ; peut-être sera-t-elle plus exacte, plus sûre dans son appréciation, mais sera-t-elle plus clémente ? Cela [380] n'est guère possible, à moins qu'elle ne pardonne, aussi elle, comme tant d'autres l'ont fait, sur la tombe à peine fermée d'hier, et où reposent pour un jour les passions et les inimitiés politiques en attendant qu'elles éclatent demain, peut-être plus violentes et plus acharnées.

Jamais temps plus doux, jamais soleil plus bienfaisant, plus pur et plus calme ne s'offrit à nos regards, que le soir où les restes mortels de sir George furent transportés à la cathédrale de Québec. Il semblait qu'un seul et même concert de la nature, suave et doucement solennel, se joignît à la voix profonde du libera pour ne faire qu'un chant qui montât avec des accords toujours plus imposants vers les cieux. On n'eût jamais pensé à prendre un pareil jour pour un jour de deuil, ni à faire contraster les lugubres ombres des tentures avec le blanc et le bleu limpides du firmament. Le lendemain et le surlendemain, encore un temps délicieux : mais la mort n'arrêtait pas son œuvre ; elle a frappé indistinctement à bien des portes depuis.

C'est donc au moment où tout renaît, où la nature se pare, où tout aspire à la vie, où tout ce qui respire en jouit avec plus de force et de bonheur, où, jusqu'aux plus tristes vieillards, tout se sent rajeunir, c'est à ce moment-là, dis-je, que la mort se montre cette année plus avide, plus aveugle, plus impitoyable que jamais !

*

116 I générations comme 119 I,II ne *répondait* aucun 120 I élan *public*, et 122 I moment, l'histoire 125 I,II qu'elle pardonne 126 I pardonne aussi elle comme I fait sur 127 I hier et où, reposent 131 I regards que 136 I imposants, vers 138 I bleu *limpide* du 140 I délicieux ; mais 141 I depuis ; c'est 144 I où jusqu'aux 145 I moment-là, *donc*, que 146 I jamais ! Ah !

Ah ! c'est toujours bien étrange, et c'est vraiment parfois insupportable qu'aux deux actes les plus so[381]lennels qui marquent son passage sur la terre, la naissance et la mort, l'homme ne soit absolument pour rien.

Il reçoit inconscient le misérable cadeau de l'existence et il le perd de même, après des efforts inouïs pour conserver ce qui est vraiment un supplice et une expiation. Heureux ceux qui ne sont plus ! Ils sont certains du moins que c'est une affaire faite et qu'ils n'auront pas à recommencer, comme tant d'autres qui sont menacés de naître. Fût-on grand chef politique ou simple journaliste, on a le même sort et la même consolation, celle de ne faire qu'une fois ce détestable voyage où il n'y a de relais nulle part, pendant lequel on marche toujours, même en dormant, et dont on ne voit le terme que lorsque tout nous quitte à la fois.

Ce qui est étonnant, c'est que tout le monde voudrait retarder le terme de cette étape dans la vie éternelle. Ce qui étonne, c'est qu'un simple instinct de conservation, purement matériel, soit plus fort que tous les raisonnements et l'emporte sur l'évidence ; on veut vivre quand même, comme si ce n'était pas déjà assez d'être né quand même ; et, quand arrive la mort, on tremble. Hélas ! que serait-ce donc à la naissance si l'on savait trembler alors, et si l'on savait tout ce que nous coûtera cette vie qui cause autour du berceau tant de réjouissances ?...

Il fait bon de vivre jusqu'à vingt-cinq, et rarement jusqu'à trente ans. Passé ce terme, on a des rhumatismes, des dyspepsies, des maladies du foie, du cœur, des reins, des bronches, et alors ce n'est plus vivre, c'est se défendre avec un tronçon d'arme pour garder un souffle qui s'éteint quand la mort nous étrangle.

---

153 I même après 155 I,II plus ! ils sont 162 I fois. Ce 164 I éternelle ; *ce* qui étonne c'est qu'un simple instinct, *purement matériel* de conservation, soit 168 I tremble, *hélas* que 171 I autour *de soi* tant 176 I,II mort *vous* étrangle

[44]
À LA CAMPAGNE

8 JUILLET.

[382] Ô campagne, ô nature, varech, montagnes, sapins, clôtures, moutons, flux et reflux ! Enfin nous avons secoué la poussière de nos semelles ainsi que de nos poumons et de nos lèvres ; nous voilà en plein dans le grand air, dans le souffle des vents qui balayent les fleuves, qui courbent les rameaux et font frissonner les feuilles. Ici on respire, on s'épanouit, on engouffre l'oxygène et l'on boit du lait épais comme de la mie de pain. Les grands coteaux ondulent à la limite des champs, les oiseaux chantent comme au jour de la création, les bœufs et les moutons broutent sur l'herbe que dore et assombrit tour à tour le soleil ou l'ombre ; on voit le grand Saint-Laurent arriver doucement, doucement sur les galets, verdâtre, vaseux, sali comme un coursier qui a traversé les marais et les plaines, bondissant encore quand un obstacle se présente, couvert d'écume et laissant flotter sa crinière sur son cou comme des flots indociles.

Le Saint-Laurent monte pendant cinq heures et baisse pendant six. Pourquoi cette différence ? J'ai beau interroger les plus vieux habitants, ils répondent qu'ils ont toujours vu cela *de même*

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 11 juillet 1873, p. 2 : l. 1-144 ; « Chronique », 14 juillet 1873, p. 2 : l. 145-327. II : *Chroniques, humeurs et caprices*, 1873, p. 352-363.

2 I *Chronique* // < sans date > // Ô campagne 4 I montagnes, *sapin*, clôtures 5 I,II reflux ! ! Enfin 6 I,II semelles *comme* de 7 I nous *y* voilà I,II voilà, en I,II air *et les* vents 9 I Ici, *l'*on II Ici *l'*on 11 I,II à *l'horizon, les arbres jouent dans les frémissements de la brise*, les 13 I broutent *comme s'ils avaient des rentes* sur II broutent, *comme s'ils avaient des rentes*, sur 14 I,II grand *St. Laurent* arriver 19 I,II Le *St. Laurent* monte I,II baisse pendant *sept.* Pourquoi

et qu'ils n'ont jamais cherché à se l'expliquer. Tirez d'eux autre chose, si vous le pouvez. Pourtant, c'est une chose bien élémentaire que ce phénomène du flux et du reflux.

Des vieux habitants !... Il n'en reste plus guère, et [383] les jeunes s'en vont presque tous. L'émigration aux États-Unis est un fléau qui ne diminue pas, qui est devenu endémique[1] ; on prend bien des précautions contre le choléra, contre la petite vérole et autres désagréments[2], mais on n'en prend aucune contre cette terrible épidémie qui décime nos campagnes et dépeuple chaque foyer. Les laboureurs surtout, ces fournisseurs du pain quotidien, partent en foule, s'enfuient, comme s'ils désertaient à l'envi une terre maudite. Ô Canada ! c'est pourtant bien un grand homme, un *sir* de bronze qui t'a appelé *nos amours*[3] ! Sol ingrat, il te faut du fumier maintenant bien plus que des sueurs, et tu ne tiens nul compte de l'effort de nos bras ; aussi on te quitte.

C'est bien simple. Les trois quarts des terres sont hypothéquées ; la plupart des jeunes gens sont partis et les hommes de journée se font payer cinq dollars par semaine outre la nourriture, ce qui équivaut à hypothéquer le dernier quart des dernières terres qu'on cultive encore.

Je vous le dis en vérité : tant qu'on n'en finira pas avec la routine en toutes choses et partout sur la terre de nos aïeux, il

---

22 I,II expliquer. *Quand je vous dis que nous sommes dans un pays de routine ! //* Des I routine. - Des 25 I habitants, *il* n'en 27 I pas qui est devenu endémique, on 28 I,II la *picotte* et 31 I,II ces *ouvriers* du 32 I s'enfuient *plutôt,* comme s'ils désertaient, *comme s'ils se sauvaient* à l'envi *d'*une 34 I,II un *sir* <rom.> de 40 I,II cinq *piastres* par semaine *avec* la I nourriture ce

1. 120 000 Québécois ont émigré aux États-Unis entre 1870 et 1880, et 150 000 entre 1880 et 1890, la grande majorité d'entre eux se dirigeant vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre. « Dix-huit cents Canadiens sont partis ces jours derniers, de Québec et de ses environs pour les États-Unis. De toutes parts on s'accorde à dire que l'émigration n'a jamais été aussi considérable » (*l'Opinion publique,* 15 mai 1873, p. 238).

2. La vaccination n'était pas généralisée au Québec ; elle ne devint obligatoire qu'en 1903.

3. En 1834, à l'occasion de la première fête de la Saint-Jean-Baptiste et quelques mois après avoir signé le manifeste de la société secrète « Aide-toi, le ciel t'aidera », George-Étienne Cartier, âgé de 20 ans, écrivit la chanson « Ô Canada, mon pays, mes amours ». Voir Brian Young, *George-Étienne Cartier,* p. 26-28.

en sera toujours ainsi. La routine dans un jeune pays, c'est non seulement stupide, c'est encore contre nature et c'est criminel ; par elle on étouffe dans le germe tous les œufs qui veulent éclore, on se condamne à la stérilité au milieu d'innombrables richesses, on foule éternellement dans les mêmes sentiers un sol gorgé de trésors sans vouloir l'ouvrir, et on le fuit avant même d'avoir joui d'une part infime de ses dons. Il y a de tout ici. Les rivières foisonnent de l'infinie variété des poissons, les montagnes et les [384] sables étincellent de l'éclat du métal ; l'homme seul languit, végète, emprunte, ne rend pas et s'exile.

Les habitants ! bonnes gens à qui nous devons tant, ils s'en vont, ils s'en vont ! Que restera-t-il, dans quelques années, du vieux Canada de nos aïeux ? Rien que les mauvaises terres. Ceux qui ont des faucheuses et des charrues de Chinic et Beaudet[4] prolongeront leur agonie et mourront solitaires, dans un foyer déserté de presque tous leurs enfants.

Je ne vous l'ai jamais dit peut-être, mais mieux vaut tard que jamais. Le Canada est un pays avant tout, par-dessus tout, essentiellement industriel. Tant que nous n'aurons pas d'industries, nous perdrons nos fils et nos frères[5]. Que vont-ils faire aux États-Unis ? Travailler aux fermes ? Jamais. Ils se précipitent dans les manufactures, ils y foisonnent, ils s'y comptent par centaines de mille ! Des centaines de mille qui nous manquent ! Devant ce chiffre je m'arrête éperdu. Il en faudrait si peu de tous ceux-là pour renverser le gouvernement et nous garder au pouvoir jusqu'aux générations les plus reculées ! La Confédération qui devait tout guérir et enrichir tout le monde, n'a fait que coaliser des misères et mettre ensemble des provinces qui se dépeuplent. Rendez-nous les Canadiens du pays, ô mânes de sir

45 I un *pays* jeune, c'est 46 I criminel ; on 53 I,II étincellent *sous* l'éclat 55 I habitants ! *noble race* à II habitants ! - *noble race* à I,II devons *le pain de chaque jour*, ils 59 I,II et *ils* mourront solitaires dans 60 I,II tous *ses* enfants 71 I,II et *tout* enrichir n'a 73 I,II les *canadiens* du

4. La compagnie Chinic et Beaudet (qui s'appelait Méthot et Chinic avant 1833) se spécialisait dans le commerce de la quincaillerie et des instruments agricoles. Son directeur, Guillaume-Eugène Chinic (1818-1889), né à Québec, fut homme d'affaires et homme politique.

5. À partir des années 1870, l'industrialisation devint le moteur principal de la croissance économique du Québec. Cependant, la structure industrielle du Québec n'était pas suffisamment forte pour absorber le surplus de population des campagnes, qui émigrera vers les villes de la Nouvelle-Angleterre.

George ! sinon, nous allons tous, unanimement, adopter Hector[6] pour *chèfre* et vous en grincerez des dents dans l'éternité que je vous souhaite.

Pauvre peuple ! Le voilà donc qui abandonne en [385] masse, par paroisses entières, ces champs concédés depuis deux siècles, ces longues terres de trente à quarante arpents, les régions fertiles où l'on compte tant de chemins de colonisation énumérés dans les rapports officiels, et tout cela malgré les nombreux agents d'émigration envoyés en Europe pour en revenir seuls ! malgré tant de brochures où le Canada paraît comme le premier pays du monde ! Il lui faut fuir cet Éden, ce paradis ignoré, parce qu'il y meurt avant d'y avoir connu la vie, parce qu'il n'a pas d'engrais, parce que les hivers sont trop longs et que sept mois perdus dans l'année sont plus que n'en peuvent supporter les plus fortes races ; parce qu'aujourd'hui il faut de l'argent, de l'argent comptant pour tout ce qui ne se payait autrefois qu'après un quart de siècle, parce qu'il y a une foule de besoins nouveaux qu'on ne peut satisfaire rien qu'avec de l'orge, de l'avoine et du sarrasin, et qu'il faut absolument des fabriques, des usines, des manufactures, des travaux enfin de toutes sortes pour ne pas chômer dans la misère et ne connaître du lendemain que l'effroi qu'il inspire.

*

Et pourtant ! quelle chose suave, adorable, limpide, purpuréenne et azurée que la campagne ! Voyez : C'est maintenant le crépuscule ; les grands, les moyens et les petits bœufs reviennent avec leur compagnes des limites des champs ; ils reviennent pensifs, en songeant à l'avenir de leur race ; le soleil gigote parmi les derniers nuages qui s'étalent à l'horizon ; il s'en échappe des reflets de toutes les couleurs qui [386] s'ébattent un instant parmi les épis, les herbes et les foins ; la lune arrive déjà, prête à disputer au soleil endormi l'empire du ciel qui nous attend dans une vie meilleure ; au loin, de longues clôtures, qui ont souvent besoin d'être réparées, s'étendent parallèlement

74 I,II George, sinon I unanimement adopter 75 I,II pour *chèfre* <rom.> et 82 I seuls, malgré 84 I monde. Il I paradis *inconnu*, parce 86 I,II que *huit* mois 87 I année *font* plus 91 I,II orge et du 93 I de *toute nature* pour 95 I inspire. // *Ô* pourtant 101 I horizon, il

6. Hector Langevin.

jusqu'aux concessions, images et limites de la propriété. Ailleurs, à côté, ce sont les moutons qui arrivent, parfois courant, parfois broutant, mais toujours ensemble. Je ne sais si c'est par patriotisme, mais je me reconnais un amour particulier pour ces douces et innocentes bêtes qui ne se séparent jamais, qui ont un air ministériel à les confondre avec les majorités conservatrices, qui ne raisonnent pas, qui subissent tout ce que l'on veut avec une résignation que rien n'altère et qui bêlent absolument comme on vote pour le Pacifique.

Les bêlements de moutons ! quels accords bucoliques, quelle harmonie champêtre ! Ils se ressemblent tous, c'est ravissant ! Pas d'opposition, pas de discordance possible chez la race ovine. Quand un mouton saute, tous les autres sautent au risque de sauter les uns sur les autres ; et quand l'un bêle, c'est un concert universel et uniforme qui vous transporte en plein parlement provincial. Vous direz ce que vous voudrez, mais j'affirme qu'on ne peut voir un mouton à l'étranger sans ressentir une sombre nostalgie et sans voir accourir en foule comme dans un rêve tous les souvenirs des campagnes électorales.

Maintenant, il est presque nuit ; tout a changé de couleur et d'aspect ; les ombres de la terre s'entendent avec les grands voiles du ciel pour projeter à droite et à gauche toute espèce de formes bizarres, inaccou[387]tumées, presque épeurantes. Les rochers aux noirs profils ont l'air de se précipiter sur vous ; les arbres, tout le jour silencieux, si ce n'est dans les caresses de la brise et les gazouillements des oiseaux, s'emplissent de bruits étranges ; on les dirait chargés de souffles mystérieux et d'esprits qui se jouent de nos terreurs. La lune, qui était venue avant son heure, se cache, se blottit derrière les nuages comme si elle soupçonnait quelque trahison du ciel ; les maringouins bourdonnent, horrible espèce qui commence son vacarme à l'heure où tout se tait ; les moutons et les bestiaux pioncent sans souci du lendemain, et dans l'air courent de grands fils à peine visibles

---

107 I propriété, *personnification du régime constitutionnel qui est basé sur cette maxime, à savoir « que le droit de l'un commence où celui de l'autre finit. »* Ailleurs 110 I amour *tout* particulier 112 I majorités *existantes*, qui 113 I,II subissent avec 114 I,II n'altère, et 116 I moutons, quels 118 I,II possible *avec* la 120 I autres, et 121 I,II parlement *local*. Vous 133 I étranges, on 134 I terreurs ; *la* lune qui 136 I bourdonnent, *l'*horrible

qui sont comme les franges aériennes de quelque voile de séraphin.

Où suis-je ? Je le sais à peine. Pourquoi suis-je venu ici et par quel vent poussé ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est le chemin que j'ai fait et la manière dont je l'ai fait.

*

Lecteur, le Canada est un pays appelé à de grandes destinées nautiques ; c'est dans l'empire des loups marins et des morues que nous faisons les plus rapides progrès. Dans presque tout ce que nous tentons sur terre, nous échouons ; mais dès que nous abordons le domaine des tritons, c'est presque immanquable, nous y trouvons le succès ou du moins l'aisance. Il n'y a pas de compagnie maritime sérieuse qui n'arrive à la fortune ; mais lorsque le succès est dû à un esprit d'entreprise qui ne recule devant rien, à une intelligence large des besoins de notre époque, comme en [388] font preuve les directeurs de la compagnie des Remorqueurs[7], il semble que tout le monde doive en être fier et que chacun de nous reçoive sa part de cette prospérité.

C'est dans un bateau de cette ligne que j'ai quitté Québec pour le Bas-Saint-Laurent ; le même jour il en partait deux autres qui allaient aux mêmes endroits, ou à des endroits, soit intermédiaires, soit plus éloignés. Trois bateaux se suivant à un intervalle de quelques heures, pour prendre une même route, tous appartenant à la même compagnie, et cela pour de simples stations d'eau où ne vont guère que les touristes, voilà certes qui est inouï chez nous !

Il y a deux ans seulement on eût crié au prodige, à l'extravagance, à la folie, en voyant arriver trois bateaux en un seul jour à

---

140 I,II de *quelques voiles de séraphins.* // Où I séraphin. // <Voir Appendice II, [44], l. 140> // Où suis-je. Je le sais à peine. *Je suis venu je ne sais pas encore pourquoi ni poussé par quel vent ; tout* ce 142 II venu *et poussé par quel vent ? je* n'en 144 I,II et *de quelle* manière. // Lecteur 145 fait. // *Chronique // suite //* Lecteur 147 I progrès ; *dans* presque 154 I comme *c'est le cas pour* la II comme *l'est celle* de 155 I que *c'est* tout le monde *qui doit* en II monde *doit* en 156 I de *nous reçoit* sa II de *vous reçoit* sa 159 I Saint-Laurent, le 160 I allaient *toucher les* mêmes endroits *et d'autres,* soit II endroits, *et* à 163 I,II simples *places* d'eau 165 I inouï ! Il II inouï ! // Il

7. Voir *supra,* chronique 7, note 1.

la Malbaie et à la Rivière-du-Loup ; maintenant ils peuvent à peine tenir à la tâche. Eh quoi ! L'année dernière encore, deux bateaux suffisaient aux pérégrinations des Américains et des promeneurs indigènes ; cette année, la compagnie des Remorqueurs a dû, non seulement en augmenter le nombre, mais encore créer de nouveaux services, toucher à de nouveaux ports, et doubler, tripler les anciennes destinations. Il n'y a pas aujourd'hui une seule station d'eau, de quelque renommée même naissante, sur une des rives quelconques du Bas-Saint-Laurent, où ne vienne, au moins deux fois par semaine, un bateau de cette compagnie.

Ses directeurs, hommes entreprenants, fort intelligents, larges en affaires, ont compris cette vérité si simple que « quelque nombreux et quelque jolis que soient les lieux de villégiature, si l'on ne peut en sortir pour aller de l'un à l'autre, si l'on ne peut se déplacer, [389] varier enfin son séjour, on aime mieux rester chez soi que d'aller dans un endroit magnifique où l'ennui vous accable au bout d'une semaine. » Ils ont donc institué des services intermédiaires entre les diverses stations jusqu'alors tenues dans l'impossibilité de communiquer entre elles, et par cette simple facilité offerte aux voyageurs, ils en quintuplent le nombre ; et ce n'est pas tout, cela, c'est ce qu'on pourrait appeler, bien à tort, sans doute, mais enfin le préjugé le veut, c'est ce qu'on pourrait appeler, dis-je, le progrès purement matériel. Qu'à cela ne tienne ! Il y a mieux.

À l'esprit d'entreprise, les directeurs de la compagnie joignent l'esprit de prévoyance, une politesse intelligente qui ne se borne pas à des formes, mais qui a par-dessus tout un objet utile. Ainsi, non seulement les passagers sont traités à bord avec toute espèce d'attentions, non seulement des instructions sévères sont données pour que les employés fassent plus que leur devoir, qu'ils y mettent du zèle et une complaisance sensible,

---

168 I Rivière-du-Loup ; *cette année* ils *y* peuvent à peine *suffire*. Eh 170 I,II des *américains* et 171 I indigènes ; *maintenant*, la 175 I seule *place* d'eau 177 I vienne au 178 I compagnie. Ses 180 I,II simple, que « quelque *nombreuses* et quelque *jolies* que soient les *places d'eau*, si 182 I,II de l'*une* à 183 I,II enfin *sa villégiature*, on 184 II ennui accable 186 I,II les *endroits jusqu'alors tenus dans une impossibilité complète de se visiter, à moins qu'on ne se rendît à Québec pour de là prendre une autre destination. Par* cette 188 I,II aux *promeneurs*, ils 189 I,II tout. Cela 191 I appeler le 192 I tienne, il 194 I de *prévenance*, une 199 I,II sensible, *toujours à l'œuvre, on peut de plus*, grâce

mais encore ils peuvent, grâce aux soins intelligents des directeurs, suivre d'étape en étape, le voyage qu'ils font et acquérir quelque notion exacte des lieux par la seule inspection des cartes géographiques, accompagnées de descriptions, qu'ils peuvent prendre au bureau avant de quitter le port de Québec. Partout ailleurs cela manque ; on est réduit à voyager aveuglément, à regarder sans pouvoir se rendre compte, et quand on demande des informations, on trouve des gens qui n'en savent pas plus long que soi.

Une fois à bord, comptez en outre que vous faites un voyage ravissant. Vous quittez Québec par un brillant jour d'été ; les campagnes sont pleines de [390] rayons et de lumière ; devant vous s'étend l'île d'Orléans, cette île vraiment royale, aux bosquets touffus, aux paysages dorés, aux longues collines assoupies sous le soleil ; puis, au-delà, d'autres îles se succèdent à profusion dans le plus majestueux des fleuves ; vous suivez la côte du nord, cette série ininterrompue de montagnes formidables, coupées ça et là d'oasis enchanteresses, telles que Saint-Joachim, la Baie-Saint-Paul et ce petit paradis du Canada, la Malbaie, qui est un morceau de la Suisse jeté sur les Laurentides à travers l'océan. Vous voyez le cap Tourmente qui se dresse inopinément jusqu'à une hauteur de deux mille pieds, et que suivent d'autres montagnes dans un désordre grandiose, jusqu'à ce qu'elles atteignent le point culminant de la chaîne, le plateau des Éboulements, qui est à une hauteur de deux mille six cents pieds au-dessus du fleuve ; enfin Tadoussac et la *far famed* rivière Saguenay, large en moyenne d'un demi-mille, profonde de huit cents pieds, avec des escarpements, des surprises, des changements à vue dont rien n'interrompt le cours sur une longueur de soixante-dix milles.

---

200 I directeurs, *faire un voyage instructif à quelque endroit qu'on aille, le suivre d'étape en étape, se mettre au fait de son histoire abrégée et de ses ressources* par II directeurs, *suivre d'étape en étape le voyage qu'on fait, se mettre au fait de son histoire abrégée et de ses ressources* par 202 I des *petites* cartes 203 I,II descriptions, *que chaque voyageur peut* prendre 205 I,II à *se promener* aveuglément 216 I série *interrompue* de 217 I enchanteresses, *comme St. Joachim,* la baie *St. Paul* et 219 II Suisse *jetée* sur 220 I océan, vous I,II dresse *subitement d'*une hauteur de mille 224 I,II Éboulements qui 225 I,II pieds, enfin I,II far-famed <ital.> *river* <ital.> Saguenay 229 I milles *pour ne rien dire des deux caps célèbres aujourd'hui connus de tous les Américains et qui portent les noms imposants d'Eternité* <ital.> *et de Trinité* <ital.> // Vous

Vous voyez tout cela sur la rive nord. Puis, du côté sud, c'est Kamouraska, la Rivière-du-Loup, Cacouna, Rimouski ; Kamouraska, l'endroit du plaisir ; Cacouna, le rendez-vous des fashionables et des dames qui ont des robes trop longues pour les porter à la ville ; la Rivière-du-Loup, pays de renom et qui attend, pour devenir un très grand centre commercial, qu'un chemin de fer[8] le relie à Saint-Jean du Nouveau-Brunswick. Déjà ce chemin de fer est en partie livré à la circulation, et l'on espère le voir complètement terminé en 1875 ; enfin, Rimouski, la future métropole du Bas-Saint-[391]Laurent, qui, dans deux ans, aura son havre de refuge où les grands vapeurs transatlantiques arrêteront en passant, et qui attirera tout le commerce de l'immense région de la Matapédia, un des greniers agricoles de notre pays.

*

C'est la première année qu'un vapeur vient toucher à Kamouraska, et cela est dû à l'initiative de la compagnie des Remorqueurs. Auparavant, il fallait s'y rendre en chemin de fer et faire encore cinq milles en voiture, de la station au bord du fleuve où se trouve le village. Voilà pourquoi Kamouraska, malgré une supériorité incontestable sur Cacouna et sur la Rivière-du-Loup, était tenu cependant dans un oubli relatif et n'attirait guère que les mêmes familles légèrement augmentées tous les ans. Mais aujourd'hui voilà en un clin d'œil un changement inespéré.

230 I nord ; puis 234 I ville, la I de *vieux* renom 236 I fer *la* relie *avec St. Jean* du II à *St. Jean* du I Nouveau-Brunswick ; déjà 237 II circulation *depuis Frédériction*, et I circulation *à partir de Frédéricton* et 239 I,II bas *St. Laurent, petite ville pleine d'avenir que sillonne déjà l'Intercolonial,* qui I avenir, que 240 I refuge *avec un petit embranchement qui la reliera à l'Intercolonial,* où 241 I commerce *du vaste district qui porte son nom en même temps que celui* de l'immense région de la Métapédia *appelé à être le grenier* de II Métapédia, *ce futur grenier* de 242 I pays. // *Cette année est la première où* un 246 I voiture de 248 I incontestable *et des avantages sérieux* sur 251 I inespéré. *Prévoyant un peu ce qui arriverait, M. Talbot, homme entreprenant, a fondé depuis un mois dans Kamouraska un hôtel fashionable où les plus distinguées familles de Montréal et de Québec on déjà pris place ; il compte chez lui plus de voyageurs en ce moment que les hôtels les plus renommés même de Cacouna et de la Rivière du Loup. J'éprouve un véritable plaisir à vous faire faire cette nouvelle connaissance, et je vous assure que vous ne perdriez rien à la rendre plus intime.* // Si

8. L'Intercolonial.

Si vous voulez vous promener dans de très-beaux yachts, dans des chaloupes qui défient tous les ouragans ; si vous voulez habiter, ne serait-ce qu'une quinzaine, le plus animé et le plus gai village de toute la rive sud, si vous voulez faire de jolies petites excursions à des îles qui ne sont qu'à un mille de distance, venez à Kamouraska.

Ici, respirons, roulons-nous sur l'herbe, attrapons les mouches, plongeons-nous dans la marée montante, couvrons-nous de varech. Parfums des bois, âcres senteurs du fleuve, arrivez en foule sur nos tempes humides et dans nos narines desséchées ; prairies de trèfle et de foin, champs d'avoine et d'orge, épanouissez-vous sous nos yeux, envoyez-nous à profusion de ces bouf[392]fées fraîches et tièdes à la fois qui succèdent à la pluie. Nos gosiers sont secs comme des mâchoires de fossiles ; ils ont avalé, pendant deux semaines tropicales, la poussière des métropoles et des exhalaisons de cours qui font rêver au défunt Augias, l'inventeur du choléra et le patron de toutes les commissions de voirie ; nous avons la langue roide et dure comme l'oreille d'un juge de la cour d'appel ; il nous faut la rosée, l'air qui enfle et réjouit les poumons, la grande paresse, des allongements infinis de tibias, des ronflements sonores sous l'ombre des épinettes ou des trembles, et des bourdonnements, des gazouillements, des frémissements et des tremblements de nom d'un nom dans tous les alentours et les autours.

Voilà ce que c'est que la nature.

*

Mon cher directeur, savez-vous que la moitié des campagnes s'en va chez le diable ? Dans le mois dernier on a compté

---

253 I beaux *yatches*, dans 254 I ouragans, si 258 I Kamouraska. <Voir Appendice II, [44], l. 258> // Ici, respirons 261 I varech ; parfums 263 I orge épanouissez 264 I,II envoyez-nous *en masse* de 265 I,II pluie ; nos 266 I ont *reçu* pendant 267 I tropicales la poussière *de deux* métropoles 269 I,II de *tous les comités de chemins* ; nous 272 I réjouit *nos* poumons 274 I trembles, *peu importe*, des 275 I nom *de* nom II de nom dans 277 I la *campagne. Il y a tant de gens qui n'en savent rien qu'il est nécessaire de le dire et de l'imprimer. Sur deux mille individus qui vont à Cacouna, il y en a quinze cents qui ne savent pas pourquoi ils y sont et qu'en reviennent amaigris, énervés, éreintés, les cinq cents autres ont pris en moyenne chacun deux bains et ils ont couru dans la poussière des équipages et des grandes robes pendant trois semaines, ce qui s'appelle aller aux eaux. - Il n'y a rien d'étonnant ensuite à ce que nous soyons une race inférieure ou du moins dans une décadence manifeste.* // Mon 278 I,II cher *rédacteur*, savez

cent quatorze familles qui sont parties de trois paroisses du seul comté de Kamouraska pour se rendre aux États-Unis. La propriété diminue, diminue constamment de valeur ; ceux qui ont des terres ruineuses sont obligés de les garder, ne pouvant pas les vendre, et ils s'endettent jusqu'à ce que, pour un misérable petit compte, ils en soient chassés. L'habitant est prêt à accuser qui que ce soit et quoi que ce soit de ses maux, il s'en prend à tout ; son for intérieur est en ébullition. Joignez à cela qu'il a les bras liés, qu'il est comme cloué à la terre qui le ronge, qu'il ne peut rien faire pendant sept mois de l'année et qu'il [393] lui faut vivre avec la perspective de jour en jour grossissante de sa ruine et de sa misère finissant par son départ pour l'étranger. Quelle condition, quelle fatalité ! Sans doute, pour nous consoler, on nous dira que nous sommes jeunes, que nous avons l'avenir, que nous jouissons du meilleur des gouvernements politiques, toutes phrases stéréotypées qui se débitent depuis un temps immémorial.

À force d'être jeunes, d'avoir de l'avenir, des ressources, des mines et des libertés à ne savoir qu'en faire, nous croupissons, nous devenons rassis, rances, nous usons nos pantalons à nous asseoir sur tant de sacs d'écus sans pouvoir y toucher, et tout cela finit par aller dépenser ce qui nous reste de « jeunesse » dans les États de l'Ouest ou dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. J'entends de vieux habitants me dire que le gouvernement ferait bien mieux de payer les votes moins cher et de protéger davantage les industries naissantes.

Bonnes gens ! ils ignorent que les gouvernements que nous avons, depuis dix ans surtout, n'ont pas pour objet le progrès ou la prospérité de la population, mais bien uniquement de res-

---

280 I,II paroisses *seulement* du comté 281 I,II propriété *perd, perd* constamment 285 I chassés ; *les cultivateurs ne se sentent plus ni goût ni émulation dans l'accomplissement d'un travail de plus en plus ingrat ; une espèce de découragement et de lassitude morbide pèse sur les têtes ; on entend jusqu'à des paroles de révolte fréquemment proférées, contre quoi ? nul ne peut le dire ; mais le for intérieur est en ébullition.* L'habitant 287 I tout ; *il ne peut plus payer le marchand qui, à son tour, ne peut plus payer les banques ; l'intérêt sur les marchandises vendues à crédit est arrivé à dix pour cent, et le cultivateur qui ne fait pas trois, ni même souvent deux pour cent du profit de ses terres, se trouve de sept pour cent en dessous et cela tous les ans.* Joignez 289 I,II année, et 291 I,II par *l'exil.* Quelle condition, *quel pays,* quelle 295 I,II toutes *les* phrases I phrases *stupidement* stéréotypées 297 I être *jeune,* d'avoir 299 I,II nos *fonds de culottes* à 301 I,II de jeunesse dans 302 I dans *ces* manufactures 304 I de *construire moins de chemins de fer* et 306 I ils *craignent* que 307 I,II avons depuis 308 I,II resserrer *et* de

serrer, de visser de plus en plus la dépendance et de nous rendre à tout jamais incapables de rien par nous-mêmes, paralytiques avant d'avoir seulement déployé nos bras. Nous réduire graduellement à l'état de fœtus, puis nous mettre en bocal, voilà la pensée constante de tous les *sirs* qui se succèdent comme *chèfres* et de tous les imbéciles qui les suivent.

Ô mon peuple ! meurs donc plutôt que de dépérir sans honneur et sans inspirer d'intérêt, crève tout de [394] suite plutôt que de moisir sur des terres que tu ne peux plus ni engraisser, ni égoutter, ni clôturer ; laisse tes cochons, tes poules, tes vaches efflanquées, jette au loin toute cette misère qui pend à toi, quitte ta demeure à moitié déserte et lance-toi dans les opulentes prairies de l'Ouest. Là, du moins, ta jeunesse te servira à quelque chose ; et, si tu n'en as plus, tu trouveras bien d'autres choses qui la remplaceront ; tu ne t'épuiseras plus dans une existence condamnée ; et si tu veux garder ta race, ta religion, le génie et la langue de tes pères, tu le pourras cent fois mieux qu'ici où tu cours le risque de tout perdre avant deux générations.

J'ai dit.

---

309 I,II dépendance, et 313 I les *Sirs* <rom.> qui I,II comme *chèfres* <rom.> et 318 I clôturer, laisse 319 I toi *comme un paquet de haillons,* quitte 322 I autres *gens* qui la *remplacent* ; tu 326 I générations. J'ai

[45]
DERNIÈRE ÉTAPE
LE LAC-SAINT-JEAN

[395] Lecteur, je suis sur un plateau, à je ne sais combien de cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et de cette hauteur où je plane sur ma patrie encroûtée, tu m'apparais comme un maringouin. Je flotte dans la plénitude du calme et de l'espace. Il est vrai que ce n'est pas là absolument du nouveau ; en Canada il y a du calme, de l'espace et des plateaux tant qu'on en veut ; mais dans cette monotonie générale on trouve encore de temps à autre à varier la scène ; le fond reste le même ; c'est toujours des montagnes, des forêts infinies, des rivières et des lacs, mais le degré d'intérêt diminue ou augmente suivant l'histoire, la physionomie et l'avenir probable des lieux qu'on parcourt.

Cette fois, je me suis enfoncé dans une région intérieure, déjà célèbre quoiqu'à peine ouverte, quoique toujours négligée par les gouvernements *corrompus et corrupteurs*[1] ; je suis à trente-cinq lieues du grand fleuve, dans la vallée féconde et dédaignée du lac Saint-Jean, en compagnie d'un Romain des premiers âges

VARIANTES : I : « Chronique », *le National*, 30 juillet 1872, p. 2 : l. 2-263 ; « Chronique », 7 août 1872, p. 2 : l. 264-506 ; « Chronique », 13 août 1872, p. 2 : l. 507-714 ; « Chronique », 20 août 1872, p. 2 : l. 715-979. II : *Chronique, humeurs et caprices*, 1873, p. 364 à 399.

2 I *Chronique // (En voyage.)* II LAC *ST-JEAN //* 11 I même, c'est 14 I,II l'avenir des 17 I par *ces* gouvernements *corrompus et corrupteurs* <rom. : trois mots> ; je 19 I,II lac *St. Jean*, en

1. « Dans les deux provinces de Québec et d'Ontario pendant les élections, les grits et les nationaux, afin de donner le change, criaient à la corruption du gouvernement et des candidats qui lui étaient favorables » (Anonyme, « Ni corrompus, ni corrupteurs », *le Canadien*, 11 septembre 1872, p. 2).

qui s'appelle Horace[2], et d'un *charretier*, autre Romain, mais moins antique, qui s'appelle Néron. Le Bucéphale qui nous transporte est un latin de la décadence, qui a nom Rossus, ainsi baptisé, il y a seize ans déjà, par [396] un collégien en vacances, très fort en thème, qui n'est jamais parvenu à la célébrité.

Il faut voir avec quelle méthode Rossus modère son allure ! Quand le tyran Néron le fouette, il lève les quatre pattes à la fois, fait un bond, un seul, et s'arrête court, puis, l'instant d'après, il reprend son train de route qui est celui d'un crapaud estropié. Cela donne le temps de faire des observations.

*

Que l'homme est petit quand on le contemple des hauteurs que mon pied foule, au milieu de nuées de mouches, dont une seule suffit à donner la rage ! Les moustiques du Saguenay sont une race unique, indomptable, supérieure. Unies entre elles, par myriades de millions, elles affrontent tous les moyens de destruction connus. Elles ravagent et dévorent tout ce qui existe ; aucune peau d'animal n'est à leur épreuve. Pour les anéantir on dit des messes, mais cela ne suffit pas toujours ; on fait du feu, on enveloppe les maisons de fumée, on s'étouffe littéralement, mais sans jamais étouffer ces maudites petites bêtes, grosses comme des pointes d'aiguilles et que le vent emporte ainsi que des nuées invisibles. Ce ne sont ni des maringouins, ni des cousins, ni des brûlots ; c'est une espèce à part, presque microscopique, armée d'une pompe terrible et d'un appétit colossal.

Vues au microscope, elles sont d'une beauté ravissante ; ô perfidie des apparences ! Être si petit et si vorace ! Elles ont un dard plus long que leurs corps tout entier, la racine duquel est une sorte de réservoir [397] ou d'estomac ; elles enfoncent ce dard dans les pores de la peau, à travers n'importe quelle peau, fût-ce celle d'un crocodile, arrivent jusqu'à la chair, la mordent et en arrachent un morceau qu'elles vont manger ensuite sur les

---

26 I,II il *jaillit, fait un bond unique* et s'arrête court, puis reprend 30 I,II contemple *du fond des vastes solitudes,* au 32 I,II à *lui* donner 37 I anéantir, on dit des messes ; mais 40 I pointes *d'aiguille* et 41 I sont *pas* des 47 I,II entier, *au bout* duquel 48 I réservoir *et* d'estomac

---

2. Horace Dumais, arpenteur, géomètre et éditeur du *Naturaliste canadien.* Voir *la Revue nationale,* vol. 2, n° 10, novembre 1895, p. 357-363.

piquets de clôture, ou sur les souches. Elles ne sucent pas le sang, elles mangent, de sorte qu'elles finiraient par avaler des corps d'hommes tout entiers, si on les laissait faire. Elles ne demandent pas mieux.

Dans les champs, sur les pauvres bêtes à cornes, sur les chevaux et les moutons, c'est une fureur. Pour les combattre, les moutons se tiennent ensemble, serrés les uns contre les autres, et ils courent droit devant eux afin de faire du vent. Les chevaux deviennent fous ; on les voit s'élancer dans des courses vertigineuses jusqu'aux limites des champs, puis revenir, tourner pendant des heures, blancs d'écume, ne s'arrêter que pour prendre haleine et s'élancer de nouveau, tout ensanglantés, aveuglés par la colère et la douleur. Quant aux bestiaux, ils passent la journée à chercher partout un souffle d'air, se précipitent dans le moindre vent, se battent les côtes sans relâche, se lèchent et se frottent incessamment, et, de guerre lasse, tombent épuisés sur l'herbe et se laissent dévorer. Alors, les horribles moustiques font rage ; elles entrent par centaines dans les oreilles, dans les yeux et à travers les poils des bêtes couvertes de sang ; elles s'y repaissent, se gonflent de chair et meurent en éclatant, frappées d'apoplexie.

Vous ne voyez rien, vous n'entendez aucun bourdonnement, et, en moins de cinq minutes, votre corps n'est qu'une suite de boursoufflures brûlantes ; c'est la [398] trahison organisée, savante, impitoyable. Rien ne saurait vous protéger ; les mouches passent à travers votre chapeau et entrent jusque dans vos bottes ; vous avez un moustiquaire ? Elles le dévorent ou le déchirent, et arrivent jusqu'à vous dans votre sommeil confiant. Le plus horrible, c'est qu'on aggrave soi-même et que l'on complète l'œuvre de ces odieuses bêtes : la démangeaison est irrésistible ; on se déchire après avoir été mordu, et l'on se met la plaie à vif, absolument comme celui qui, dans sa douleur aveugle, arrache le fer de sa blessure béante en arrachant avec lui des lambeaux de sa propre chair.

J'ai vu de pauvres vaches, la queue tout épilée, sèche et rude comme une queue de tortue à force de s'en être fouetté les flancs ; j'ai vu des chiens tellement éreintés, morfondus par leur

---

56 I,II cornes, les 74 I,II et en moins de cinq minutes votre 87 I de *se fouetter* les flancs *avec* ; j'ai

lutte avec les moustiques que, pour aboyer aux voitures qui passaient, ils étaient obligés de s'appuyer sur les clôtures, et qu'à peine ouvraient-ils la gueule qu'une nuée de brûlots s'y engouffraient comme au lit d'un ravin se précipitent les sables ardents.

Partout où les animaux des champs se réunissent, on fait un grand feu, de même que lorsqu'il faut aller traire les vaches. Toute action extérieure est impossible ; on ne peut aller pêcher dans les lacs innombrables et poissonneux de cette région sans se voir, en deux ou trois minutes, les mains gonflées sous les piqûres de ces monstres atomiques que rien n'éloigne, que rien n'arrête. Ils sont surtout friands de sang étranger. Ô dieux de mes pères ! que j'en ai laissé de pâture artérielle dans les pompes de ces acharnés invisibles ! J'en tremble encore de colère et [399] de faiblesse ; ils m'ont sucé jusqu'à l'imagination, et je les sens à cette heure, même en souvenir, comme s'il me passait un orage de feu entre la chair et la peau.

Horace, le Romain, qui leur a payé tribut pendant dix ans, ne les sent plus. Du reste, outre qu'il est un héros, Horace est encore un philosophe ; je vous le présente. C'est un ancien compagnon de collège devenu arpenteur de presque toute la région qui s'étend du Saguenay à Betsiamis, sur une profondeur de cinquante lieues. Quatre ou cinq fois propriétaire dans la vallée du lac Saint-Jean, il lui a pris fantaisie un jour de se bâtir un toit sur une petite île de deux milles de tour, située en plein dans le lac, à l'abri des hommes, et d'en faire sa résidence principale. Cette île s'appelle Helena, détail insignifiant, s'il ne me servait à faire une réflexion philosophique sur les faiblesses des héros. Horace a aimé jadis, une première fois, la meilleure pour lui comme pour nous tous, et c'est en souvenir de cet amour printanier qu'il a baptisé son île.

Ermite, philosophe, arpenteur, Horace, en cette triple qualité, a une barbe longue de quinze pouces, une charpente vigoureuse, un torse athlétique. Il possède les sciences par intuition ; seul, dans une région sauvage, sans livres, pendant de longs mois de l'année, il a réfléchi et observé au milieu de la vaste na-

---

99 I,II n'arrête *ni ne diminue.* Ils 100 I pères, que 103 I heure même en souvenir comme I passait *une nuée* de 106 I reste, *à part d'être* un 108 I collège *à moi* devenu I région *du nord* qui s'étend *depuis le* Saguenay *jusqu'à* Betsiamis 111 I,II lac *St. Jean,* il 122 I,II sauvage, pendant de longs mois de l'année sans livres, au milieu de la vaste nature, il a réfléchi et observé ; il

ture, il a questionné ce grand volume, toujours ouvert, où sans cesse s'ajoutent des pages nouvelles à des pages impérissables : aussi a-t-il découvert de nombreux secrets de géologie[3] et explique-t-il, comme s'il l'avait vu se faire, la formation de cette étrange, gigantesque [400] et fantastique région du Saguenay qui ne ressemble à rien de ce qui existe.

Néron, le charretier, abominable tyran, nous mène sur une « planche », seul véhicule connu dans cette primitive contrée. Cette planche a deux siéges, hélas ! entre chacun desquels il y a un espace de quinze pouces pour nous permettre d'allonger nos jambes. Sa largeur est de trois pieds environ ; mais, je viens de le dire, Horace a de l'ampleur, ce qui me réduit à un amincissement que je n'aurais jamais rêvé, même en dormant dans un étau. Seul, sur le siége de devant, Néron devise de choses politiques, agricoles et autres. Il a oublié d'emporter de l'avoine pour Rossus, de sorte qu'il s'arrête à toutes les maisons de la route, pendant deux heures, et en demande au nom de tous les saints, mais inutilement. Il n'y a pas d'avoine dans le Saguenay, malgré les prodigalités du gouvernement provincial et l'envoi de semences qui a lieu régulièrement, mais qui n'arrive presque jamais à destination[4].

Rossus, qui a déjà monté un nombre infini de côtes, commence à battre de la rate, son pas fléchit ; le despote Néron le flagelle en vain, Rossus ne répond que par un hoquet de croupion de plus en plus fréquent à chaque coup qu'il reçoit ; c'est sa

130 I,II le *cocher*, abominable I,II une planche, seul 142 I,II gouvernement *local* et 145 I Rossus qui 146 I Néron flagelle 148 I coup *de son maître* ; c'est

3. Buies soulèvera, dans *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean* (p. 258-281), l'hypothèse d'un « cataclysme » qui serait à l'origine de la formation du Saguenay, hypothèse qui sera réfutée par l'abbé J.-C. K. Laflamme dans un article du *Bulletin de la société de géographie de Québec* (1885, p. 47-65), intitulé « Le Saguenay. Essai de géographie physique ».

Le chapitre « Hypothèse d'un cataclysme » du *Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean* sera repris intégralement dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, 1884, vol. 3, p. 397-405.

4. « De nouveau, au printemps de 1872, le conseil municipal d'Hébertville, devant l'extrême rareté des grains de semence, dut se résoudre une autre fois à contracter un emprunt pour venir en aide aux colons qui, ayant épuisé leurs réserves au cours de l'hiver, n'avaient plus de grains pour les semences. [...] La rareté des grains se poursuivit jusqu'en 1875 » (N. Séguin, *la Conquête du sol au 19e siècle*, p. 169-170).

manière à lui d'objecter. Le philosophe et moi nous avons des crampes ; cependant je descends de voiture pour monter chaque côte, j'ai fait ainsi près d'une lieue, car, il faut vous le dire, quoique nous soyons sur un plateau qui conserve un niveau uniforme jusqu'au lac Saint-Jean, en partant des hauteurs qui s'élèvent de Chicoutimi, ce plateau est néanmoins coupé, presque à chaque minute, de ravins et d'ondulations de toutes sortes qui [401] le rendent extrêmement accidenté et, par suite, pénible à parcourir en voiture.

Toute la vallée du lac Saint-Jean, vallée vaste et féconde, est ainsi formée de mamelons, de collines et de gorges creusées en tous sens, qui sont une histoire vivante et une explication manifeste de sa formation géologique. Le lac, jadis large mer intérieure s'étendant entre les Laurentides et la chaîne des Péribonca, à trente lieues plus loin, s'est retiré petit à petit en déposant, suivant le cours capricieux de son retrait, d'énormes quantités de terre d'alluvion. En même temps, comme le mouvement de ses eaux était fort irrégulier, il y eut des endroits laissés absolument à sec, tandis que, dans d'autres endroits voisins, il s'est formé de véritables petites rivières qui ont creusé leur lit à des profondeurs très variées.

Ailleurs, ce sont des lacs qui se sont trouvés paisiblement installés dans des précipices qu'ils remplissent à moitié ; ça et là, vous voyez de nombreux monticules, tous formés de terre d'alluvion, s'ébouler en partie dans les ravins et les rivières ; cette terre marche toujours, même après la retraite des eaux du lac, et le travail qui se fait en elle, visible aujourd'hui, sert merveilleusement l'intelligence de l'observateur et lui dévoile le phénomène dans toute sa clarté. Les cours d'eau, grands et petits, qui se déchargent dans le lac, entraînent avec eux beaucoup de terre ou de sable qui se détache et roule du sommet ou du flanc des monticules ; vous les voyez, épaissis et chargés, rouler péniblement leurs ondes et faire çà et là des dépôts qui servent à combler insensiblement les ravines, ou à exhausser les rivages. Des lacs apparaissent [402] à chaque instant ; il y en a un nombre

---

151 I,II dire, - quoique 152 I niveau *général* jusqu'au 153 I,II lac *St. Jean*, en 154 I Chicoutimi, *sur un espace d'environ deux milles*, ce II Chicoutimi, - ce I coupé presqu'à chaque minute de 156 I et pénible en 158 I,II lac *St. Jean*, vallée 164 I son *recul*, d'énormes 167 I,II sec tandis I que dans d'autres, voisins 168 I qui *se sont creusées* leur 182 I,II insensiblement *des* ravines

incalculable, les uns très petits, d'autres assez grands, comme le lac Kénogami qui a cinq lieues de longueur, mais tous sont extrêmement profonds : dans chacun d'eux, la truite et le brochet abondent.

Le chemin public, ouvert au milieu d'un terrain aussi accidenté, en a tout le pittoresque et les inconvénients ; il faut monter et descendre à toute heure des côtes qui n'en finissent plus. Tantôt, c'est un sable chaud qui aveugle et qui étouffe pendant deux heures de marche ; tantôt ce sont les grands bois brûlés qui forment de chaque côté du chemin une forêt désolée, nue, noire et absolument dépouillée de rameaux et de feuillages. Tous les arbres sont rongés jusqu'au sommet, et, dans l'espace qui les sépare les uns des autres, l'œil ne distingue plus rien des lianes nombreuses, des *taillis* impénétrables qui les rassemblaient autrefois en forêts touffues, à moins que ce ne soient des souches calcinées qui dressent leurs débris noirs et informes, en attendant que la pluie et le vent les rongent et les rendent au sein de la terre pour fertiliser les arbustes naissants.

Ailleurs, les bois s'éloignent et l'on a des champs de blé et des prairies, mais toujours sans horizons ; la vue ne peut échapper au-delà des innombrables mamelons et coteaux, suivis à plus ou moins de distance de chaînons montagneux qui la bornent dans toutes les directions ; on a beau vouloir percer l'espace devant soi et chercher quelque éclaircie, quelque ouverture qui soulage de cette monotonie en quelque sorte asphyxiante, on ne découvre rien que des monticules nouveaux s'ajoutant à ceux qu'on a laissés derrière [403] soi et à ceux qu'on a sous le regard. L'homme qui vit enfermé dans cette région presque sans issue, comme sans air libre et sans les vastes aspects auxquels sont habitués tous les enfants de l'Amérique, finit par s'y croire absolument isolé du reste du monde et par borner son idée comme son regard au cercle qui l'entoure.

*

Pendant que j'observe, que je raisonne, que je questionne et que je scrute, Rossus a fini par réduire son allure au pas d'une

---

185 I longueur, tous extrêmement 187 I abondent : *il y en a à profusion.* // Le 191 I chaud *dans lequel on s'aveugle et l'on s'étouffe sur une longueur de six à huit milles,* tantôt 194 I feuillages ; *tous* les 195 I et dans 203 I horizons, la 210 I soi, et à ceux qu'on a sous le regard ; *l'*homme 212 I issue comme

grenouille parmi les cailloux ; Néron est arrivé à l'apogée de l'humiliation ; pas encore d'avoine, et nous avons fait plus de quatre lieues ! La paroisse voisine de Chicoutimi, le Grand-Brûlé, est franchie, et, à cinq lieues plus loin, nous avons la perspective d'une autre paroisse, tout aussi brûlée, aussi ensablée, aussi montueuse, aussi mélancoliquement boisée, dont le nom indigène, Caskouïa, a été converti en celui moins harmonieux et beaucoup plus barbare de Saint-Cyriac[5]. Comment se rendre jusque-là sans offrir à Rossus au moins un simulacre de céréales ? Il est cinq heures passées, et déjà nous marchons depuis bientôt trois heures ; j'ai descendu de voiture au moins trente fois pour gravir les côtes. Horace, philosophe et stoïque, est resté immobile ; il prétend que la canicule est antipathique au mouvement ; Néron est devenu sombre et il sonde l'avenir en regardant les flancs mouillés d'écume de son Bucéphale qui a décidément abandonné le trot ; mais il veut toutefois reconnaître en termes éloquents mon abnégation et l'agilité de mes muscles : « Monsieur, dit-il, vous avez dû coucher longtemps sur des fougères, vous ; vous m'excuserais de vous parler [404] comme ça ; mais je suis bien curieux, je voudrais savoir si tous les messieurs de la ville se *graissent* les jambes avec de la gomme. »

« Parle, continue, réponds-je aussitôt, parle monstre de cruauté, pétroleur de la ville éternelle, exterminateur de patriciens ; chacune de tes paroles me vaut de l'or ; je te chroniquerai, tyran abominable ; tu paraîtras sur le *National* avec ton masque sanglant et tes doigts teints de crimes ; le lecteur, qui est toujours une bonne croûte, sache bien ceci, fauve, le lecteur me paiera généreusement chacun de tes mots et gestes ; tu es l'Eldorado et le Colorado de mes convoitises monétaires ; en toi je puise, Néron ; donc, continue, questionne, abonde, déverse-toi, etc... » Tout à coup je m'arrêtai ; Néron était devant moi immobile, stupéfié, cloué sur place ; son regard fixe était comme béant, et sa bouche entr'ouverte avait la profondeur sombre et redoutable d'une caverne ; Rossus gisait sur place, en proie aux

221 I loin nous 225 I,II de *St. Cyriac.* Comment 229 I côtes ; Horace 234 I abnégation *de moi-même* et 236 I vous *m'excuserez* de 240 I patriciens, chacune 241 I chroniquerai tyran 245 I,II paiera *avec abondance* chacun 247 I abonde, etc.

5. Voir A. Buies, « Les colons de St. Cyriac », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 6, 1887, p. 413-416.

taons, la queue basse, les oreilles inertes. Alors Horace, le Romain des premiers âges, républicain convaincu et par conséquent ennemi juré des autocrates, crut utile d'intervenir : « Ne savez-vous pas, s'écria-t-il, Néron, massacreur horrible, ne savez-vous pas que monsieur que voici est un feuilletonniste, un humoriste, un chroniqueur ?...

– Un chroni... quoi ? » hurla Néron sortant d'un abîme d'hébétement. À ce cri, un voile passa devant mes yeux ; j'entendis comme en un rêve toutes les facéties idiotes de mes amis de Montréal et le *quoi* monstrueux qui est encore en vogue ; je m'affaissai, je trébuchai insconscient, puis je tombai raide mort.....

[405] Être mort et en avoir connaissance, voilà un horrible supplice ! c'est celui qu'endure le gouvernement de sir John depuis la publication des documents sur le Pacifique. Ainsi je fus annihilé pendant cinq minutes. Quand je revins à moi, je me sentis faible et creux, ce qui ne veut pas dire que les syncopes donnent de l'appétit, mais je signale un fait ; j'avais faim, et il nous restait encore cinq lieues à parcourir avant d'arriver chez le père Jean, qui tient un *half way house*, entre Chicoutimi et la paroisse d'Hébertville. Cinq lieues avec Rossus, c'est le tour du monde en perspective. Comme je l'avais déjà fait à peu près en réalité, cela me suffisait.

Je regardai Horace qui regarda Néron, lequel n'avait qu'une idée fixe, le minot d'avoine pour Rossus ; mais plus l'idée se vrillait dans sa tête, plus le minot s'éloignait. « Horace, m'écriai-je, ô stoïque, ô fortissime ! arrêtons-nous, je t'en prie, à cette première maison, et demandons une bouchée de pain et de lait, car je succombe... et la vie peut être encore si belle pour moi ! Voir le lac Saint-Jean et puis mourir ! ... je ne demande que ça ; mais je ne voudrais pas mourir d'abord et le voir ensuite. »

Horace, aussi attendri que convaincu, mais toujours bref, ne dit qu'un mot : « Néron, stop. »[a] Rossus comprit le premier ;

a. Mot anglais qui signifie « arrête ».

257 I chroniqueur... // — Un 263 I mort. // Être 265 I supplice ; c'est I gouvernement *fédéral* depuis 269 I,II fait : j'avais 270 I,II à *faire* avant 279 I maison et 281 I,II lac *St. Jean* et I mourir, je 284 I Horace aussi 285 I,II <sans note>

il ne faut qu'un mot pour que Rossus arrête, tandis qu'il faut dix coups de fouet pour qu'il marche.

[406] Nous étions devant une maison d'assez bonne apparence pour cette contrée encore à la fleur de l'âge ; je sautai de voiture, Horace derrière moi, calme, grave et surtout lent, Rossus déjà à moitié enterré dans le foin vert qui borde la route. Nous arrivons... portes ouvertes, maison vide ; pas même un chat, pourtant le plus domestique, le plus casanier des animaux. Nous regardons de tous côtés ; Néron découvre une huche, je me précipite ; il y avait cinq à six pains tout frais ; Horace entrouvre une espèce d'armoire, et soudain brille à nos yeux toute une rangée de bols de lait disposés avec autant de symétrie que de séduction. Devant une telle abondance, au lieu de me plonger, je restai coi avec des scrupules.

Ô lecteur ! des scrupules, ... tu ne sais peut-être pas ce que c'est, mais moi ! ! ! Le ciel, vois-tu, m'a donné une âme timide et douce, lorsque je crève de faim, et alors j'ai le respect des huches.

Comme je continuais d'être perplexe, la bouche immense et les mains immobiles, voilà que, subito, nous voyons arriver à la maison deux gamins tenant chacun une brochetée de truites qu'ils venaient de prendre dans la rivière Chicoutimi.

La rivière Chicoutimi, (entre parenthèses) pleine de méandres et de détours inattendus qui la font perdre de vue à chaque instant, se faufile comme une couleuvre, prend sa source je ne sais où[6], se décharge dans la rivière du Saguenay, déborde au printemps comme s'il n'y avait qu'elle dans le monde, renverse et démolit tout sur son passage, arrache aux collines des monticules entiers de sable, charroie de nombreux billots destinés aux scieries, contient beaucoup de truites [407] comme tous les cours d'eau et les lacs de cette région et, finalement, présente

289 I de *la* voiture 302 I j'ai respect 305 I que subito nous 307 I Chicoutimi *qui coule à deux pas d'où nous étions.* // La 311 I,II Saguenay, *est navigable sur une longueur de douze milles, depuis la dite rivière Saguenay jusqu'au dit port de Chicoutimi,* déborde 313 I collines *du rivage* des 314 I,II sable, *charrie* de nombreux billots *pour le compte de M. Price et même pour celui de M. Guay,* contient

6. La rivière Chicoutimi prend sa source dans le lac Pikauba.

tout l'intérêt qu'on peut attacher à une chose lorsqu'on n'est pas difficile à satisfaire.

De même que les autres rivières de la région saguenachienne, la Chicoutimi mange ses rives, aujourd'hui absolument nues et déboisées, car les feux périodiques dévorent les bois ; les terres cultivées y paraissent à intervalles inégaux, quoiqu'il y ait des habitations sur tout le parcours du chemin qui est un des plus beaux qu'on puisse voir dans n'importe quelle partie de la province. Oui, je le répète à haute voix et suis prêt à le soutenir par un affidavit, dussé-je paraître devant une commission royale, le chemin qui va de Chicoutimi au lac Saint-Jean, sur une longueur de cinquante-six milles, est un chemin doux, agréable et léger, grâce au sol du pays, envers et malgré la *mauvaiseté* du gouvernement à son égard : mais aussi, c'est le seul.

*

Abonnés du *National*, je vais vous dire au juste ce qui en est de cette vallée du lac Saint-Jean dont on vous casse les oreilles depuis tant d'années.

C'est un grenier d'abondance qu'on laisse moisir[7].

Au point de vue agricole, c'est une des plus précieuses portions de notre cher pays qui n'en a pas de reste ; il y a là trois cent mille milles carrés de terres d'alluvion qui n'ont pas de débouchés, et dont les produits ne peuvent se vendre, parce que ces terres sont séparées de la ville par un espace de quarante

325 I Oui je 327 I,II lac *St. Jean*, sur 332 I,II lac *St. Jean* dont 338 I produits, *qui seraient innombrables*, ne peuvent se vendre, parce *qu'ils sont séparés* de

7. L'optimisme de Buies apparaît excessif. « Le véritable domaine agricole du Saguenay est d'envergure limitée [...]. L'occupation des terres sous l'empire de l'économie agro-forestière a rigoureusement suivi la progression des opérations forestières vers l'intérieur, dans l'axe du bassin hydrographique : du Bas-Saguenay vers le Haut-Saguenay et du Haut-Saguenay vers le lac Saint-Jean dans un mouvement d'est en ouest. [...] En prenant pied sur les zones les plus ingrates du domaine régional, l'agriculture se voyait condamnée à des rendements médiocres et ce qui est aussi grave aux cultures pauvres exigeant peu du sol » (N. Séguin, *la Conquête du sol au 19e siècle*, p. 54).

lieues, [408] encore sauvage et sans moyens de communication d'aucune espèce[8].

Quand on atteint le lac Saint-Jean, on est arrivé à un véritable cul-de-sac ; il n'y a plus d'issue nulle part, et il faut revenir sur ses pas si l'on veut regagner les bords du Saint-Laurent. Il y a vingt à vingt-cinq ans, cette partie du Bas-Canada, qui contient aujourd'hui près de 30,000 âmes, n'était encore fréquentée que par les Indiens chasseurs et ne contenait, en fait d'habitations, que les postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, laquelle, on s'en souvient, avait un droit exclusif de chasse sur l'immense étendue de territoire que lui reconnaissait sa charte[9].

Ce fut un Écossais, au service de la compagnie, qui, le premier, eut l'idée d'exploiter les incomparables richesses forestières de cette région, en s'associant pour cela avec M. Price qui devait fournir les fonds. C'est de là que datent la fortune et l'influence de la maison Price, en même temps que la colonisation du Saguenay. C'est là aussi le secret de l'ascendant que cette maison a conservé jusqu'à nos jours au milieu d'une population qu'elle a pour ainsi dire formée. En effet, les premiers travailleurs, ainsi que bon nombre de ceux qui y vinrent plus tard avec leurs amis ou compagnons, furent tous les employés de feu M. Price ; grâce à eux, les premiers défrichements se firent, puis s'étendirent, puis gagnèrent jusqu'au lac Saint-Jean, toujours en suivant le cours de la rivière Chicoutimi. Pendant longtemps,

340 I lieues encore I sans *moyen* de 342 I,II lac *St. Jean*, on 344 I,II du *St. Laurent*. Il 353 I Price, *le père*, qui 360 I tous *des* employés 362 I,II lac *St. Jean*, toujours

8. En 1870, le gouvernement provincial avait fait ouvrir une route de Québec au Lac-Saint-Jean. Malheureusement, elle n'était pas carrossable en hiver et les colons du Lac-Saint-Jean restaient isolés pendant de longs mois.

9. « Un autre monopole, la Compagnie de la Baie d'Hudson, avait longtemps bloqué l'accès de la vallée du Saguenay, isolée et séparée de Québec par une barrière de montagnes. Après des négociations avec le gouverneur George Simpson, les *Vingt-et-un*, une société fondée par des gens de la Malbaie, ont obtenu de couper du bois qu'ils vendaient à William Price, un entrepreneur de Québec [...]. Peter McLeod, junior, construit une autre scierie à la chute de la rivière du Moulin, près de Chicoutimi. McLeod est en société avec Price et, quand il meurt en 1852, la compagnie Price demeure l'unique propriétaire des scieries. Les Price, qui seront en 1872 les plus gros propriétaires de réserves forestières dans le Québec, commencent alors à bâtir leur empire » (J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, p. 219. Voir aussi A. Buies, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 99-126).

la maison Price fut seule à fournir des provisions et des vêtements aux nombreuses familles qu'elle tenait pour ainsi dire sous sa tutelle, de telle sorte qu'il y avait à peine un homme des chantiers ou [409] un cultivateur des environs qui ne lui fût endetté[10].

Voulez-vous vous faire une idée de ce qu'était le bois dans la vallée du Saguenay il y a quelque dix-huit ou vingt ans ? notez ce simple fait. Un navire d'outre-mer, venu pour prendre une cargaison, avait trouvé le marché vide ; tous le bois disponible était expédié depuis quelques jours. La saison était fort avancée ; il ne fallait pas à tout prix que le navire repartît sur l'est ou passât à Québec. On s'adressa à M. Price qui fit venir le navire à son chantier, et, en *quinze jours*, le bois abattu dans le seul voisinage du chantier, puis coupé et scié, était mis à bord du bâtiment et expédié en Angleterre. Aujourd'hui, on ne trouverait pas dans le même lieu assez de bois pour construire un canot d'écorce[11] ; mais en revanche il y a des terres jeunes, fertiles, qui, pour alimenter la moitié de la province, ne demandent que des bras et surtout des moyens de communication.

*

367 I endetté. // *Malheureusement pour elle, la maison Price ne fut jamais conduite par des hommes entendus en affaires, ni capables de grandes entreprises. Le premier, le père de l'honorable David Price, avait des capitaux : il trouva à faire une exploitation qui se faisait pour ainsi dire toute seule ; il la conduisit sur un vaste pied mais sans avoir l'intelligence, si l'on en juge par le résultat, des ressources incalculables qu'elle offrait. Avec de pareils éléments en mains, il y avait des millions à réaliser, et, cela tout en payant scrupuleusement et largement les limites que le gouvernement abandonnait plutôt qu'il ne les concédait pour se faire un appât précieux à l'occasion. Les fils de M. Price, encore moins entendus et moins prévoyants que leur père, ont tourné en routine une exploitation qui eût pu devenir la plus florissante et la plus grande industrie de tout le Canada.* // Voulez-vous 372 I cargaison avait 373 I avancée, il 375 I Québec ; *on* s'adressa 376 I et en 378 I Aujourd'hui, *il n'y aurait pas là de quoi* construire 380 I d'écorce *en cinq ans* ; mais en revanche, il

10. « Pendant plusieurs décennies, les employés de la compagnie Price furent payés sous forme de jetons échangeables contre de la marchandise aux comptoirs de la compagnie. Pour obtenir de l'argent sonnant, ils devaient consentir des frais de change de 6 à 10% » (N. Séguin, *la Conquête du sol au 19e siècle*, p. 48).

11. «[...] le pin du Saguenay, à cette époque, était le plus beau bois de construction au monde. Sur cent pins, il y en avait en moyenne soixante-dix exempts de nœuds. Aujourd'hui les pinières ont à peu près disparu ; le feu les a détruites et le pin a été remplacé par l'épinette » (A. Buies, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 100).

Dans la province de Québec, oui, dans la seule province de Québec, il y a l'une à la suite de l'autre, sur le même côté du Saint-Laurent, trois vallées admirables, vastes, coupées d'innombrables cours d'eau, capables de contenir et de nourrir plusieurs millions d'hommes, séparées l'une de l'autre par un espace relativement insignifiant, et qui seraient aisément réunies, si l'homme voulait tant soit peu aider la nature qui a tout préparé d'avance ; ces trois vallées, qui sont celles du Saguenay, du Saint-Maurice et de l'Ottawa, connues et explorées déjà depuis longtemps, n'ont pas [410] encore un chemin, non seulement qui les relie l'une à l'autre, mais qui leur donne une issue, un simple débouché vers les grands centres situés dans leurs régions respectives[12] ! Combien de temps avons-nous perdu en disputes oiseuses, en rabâchages et en bêtises dans les journaux, c'est quelque chose d'incroyable, de douloureux surtout, et cela pendant qu'autour de nous les peuples marchaient à pas de géants et comptaient par autant de conquêtes sur la nature chaque progrès qui entr'ouvrait devant eux des espaces nouveaux et leur apportait de nouvelles richesses !

Quoi ! Voilà vingt-cinq ans bientôt que la région du Saguenay est ouverte ; il y a là de jeunes paroisses admirablement situées, dont l'enfantement avait été salué avec un véritable enthousiasme, et qui ont été arrêtées dès leur premier essor, paralysées dans leur berceau. Oui, cette contrée nouvelle, qui promettait tant, ce nouveau-né venu juste au moment où les ressources agricoles des vieilles paroisses allaient s'épuiser, ce pays de l'avenir, comme on l'appelait encore, il n'y a pas plus de douze ans, déjà se dépeuple, et déjà le découragement aux sinistres inspirations y souffle de toutes parts, comme le vent du désert qui brûle ou détruit tout sur son passage[13].

---

384 I a, l'une I,II du *St. Laurent*, trois 385 I,II vastes, *munies* d'innombrables 388 I,II insignifiant, *dont la nature favorise aux trois quarts la réunion, si la main de l'homme voulait seulement y ajouter son œuvre facile* ; ces 390 I,II du *St. Maurice* et 394 I centres *qui se trouvent* dans 395 I,II temps *nous avons* perdu en disputes oiseuses, *à barbouiller les journaux de niaiseries, est incalculable*, douloureux I incalculable *et surtout douloureux*, cela 401 I,II richesses ! ! // Quoi 402 I Quoi ! *Il y a* vingt-cinq II Quoi ! *Depuis* vingt-cinq ans bientôt la 408 I allaient *dépérir*, ce 410 I dépeuple et 411 I parts comme

12. Thème repris dans *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 406.

13. Voir *supra*, chronique 5, n. 1.

Parlons donc de notre jeunesse maintenant ! À quoi cela nous sert-il, puisque nous n'arrivons jamais à l'âge mûr, puisque nous mourons étiolés, impuissants, avant même d'avoir atteint notre majorité ; puisque nous ne sommes, d'une part, que des plaignards et des criards à qui l'action est inconnue, et, de l'autre, d'infatigables louangeurs qui trouvent tout admirable, délicieux, splendide, unique, incomparable ?

[411] Nous n'avons pas seulement le moindre principe d'établissement ou de colonisation, pas le moindre sentiment des moyens pratiques de progresser. Qu'on ne parle pas du climat ; c'est là une excuse trop facile. La faute en est dans notre incurable esprit de routine. Est-ce par hasard le climat qui empêche de mettre de l'engrais sur les terres et d'améliorer la culture par tous les moyens possibles ? Il me semble au contraire que, plus un climat est rigoureux, plus on doit redoubler d'énergie et de travail pour en compenser les désavantages ; mais, au lieu de cela, on braille, et des terres excellentes, jeunes encore et fertiles, deviennent la proie des ronces.

*

Voyez comment procèdent les Américains. Eux raisonnent le progrès ; ils ont un *principe* de colonisation régulièrement et partout également appliqué ; tout le sol des États et des Territoires est arpenté d'avance, symétriquement, d'après une même règle invariable. Dès qu'un certain nombre de pionniers vont s'établir dans un endroit, la première chose à laquelle ils pensent est d'avoir un chemin de fer, bâti tant bien que mal, pour répondre aux seuls besoins du moment, quitte à le remplacer plus tard par une voie perfectionnée. Des chemins de fer ainsi construits ont parfois plusieurs cents milles de longueur à travers des espaces plus ou moins déserts ; mais voilà : aussitôt que le grand nombre de ceux qui attendent et qui n'ont pas voulu s'aventurer dans un pays inconnu, savent qu'ils ont désormais une voie de communication rapide, ils [412] arrivent en foule dans les nouveaux établissements, et bientôt on y voit surgir de véritables petites villes qui, en peu d'années, deviennent des cités importantes.

---

416 I majorité, puisque 419 I incomparable. // Nous 423 I notre *inertie et dans notre* incurable 426 I semble *à moi* que 431 I,II les *américains.* Eux 435 I,II pionniers *viennent* s'établir 436 I pensent, *c'est* II pensent, est 439 I perfectionnée ; *ces* chemins de fer ont 446 I,II des *métropoles.* // C'est

C'est là ce que j'appelle un *principe* de colonisation ; faire des routes d'abord. Nous, nous procédons à l'inverse, et, même, nous ne procédons pas du tout ; aussi nous perdons tout notre monde qui se lasse d'attendre et qui quitte d'admirables terres, parce qu'on est ruiné et que, pendant vingt ans, on s'est nourri d'espoir, pendant vingt ans on a fixé ses yeux sur les gouvernements qui se soucient comme de l'an douze que telle ou telle région se développe... et qui gardent toutes les allocations budgétaires pour les comtés amis où il n'y a souvent aucun travail à exécuter, mais des faveurs à prodiguer aux membres qui votent bien.

*

Telles, dans leur ingénuité et leur simplicité éloquente, m'assaillaient ces réflexions, pendant que la huche, ci-haut mentionnée, restait béante devant moi et que les deux gamins, aussi susnommés, arrivaient sur le seuil de la porte avec leurs brochetées de truites. Ô Providence ! ô nature secourable et généreuse ! Dans un pays où la viande fraîche est aussi rare pour les hommes que l'avoine pour les chevaux, des truites sortant de la rivière, encore vivantes ou à peu près, m'apparaissaient comme une manne miraculeuse, comme un bienfait qui ne se renouvellerait plus dans le cours de ma vie. Je ne savais pas, hélas ! que je dusse en être rassasié bientôt au point d'en sentir le dégoût. C'est toujours ainsi pourtant ; l'homme est un [413] être indescriptible ; il souhaite et rejette, voilà toute sa vie. Ne venir au monde que pour accomplir deux fonctions, désirer et repousser, je ne trouve pas que le jeu en vaille la chandelle.

« Viens ci, *boy*, dis-je d'un ton bref à l'un des deux gamins, combien veux-tu vendre tes truites ? » Celui à qui je parlais regarda l'autre ; ils se consultèrent savamment du regard. – « Une piastre », répondit-il, comme quelqu'un qui risque beaucoup et qui redoute d'avoir fait une gaucherie. Or, le *boy* avait tout au plus deux douzaines de truites ; son compagnon n'en avait pas la moitié. – « Une piastre ! repris-je en le regardant avec atten-

---

449 I Nous nous procédons à l'inverse et même nous 450 I,II aussi, nous 452 I ans on 453 I a *viré* ses 454 I,II soucient *bien* que 456 I pour *tous* les 457 I,II exécuter. // Telles 459 I éloquente m'assaillaient II simplicité *éloquentes* m'assaillaient 474 I ci, *boy*, <rom.> *lui* dis-je d'un ton bref, combien 477 I piastre, répondit-il ; comme 478 I le *boy* <rom.> avait

tion, si je t'offre dix centins, penses-tu que ça soit assez ? Tiens, je vais te donner trente sous. – Oh ! oui, trente sous ! s'écria le *boy* avec transport, oui, oui, monsieur, donnez-nous trente sous pour le tout. »

Et les deux gamins se mirent à danser chacun d'une patte en battant des mains. Trente sous ! c'était un rêve. Ils croyaient que cela faisait beaucoup plus qu'une piastre et n'avaient jamais pensé avoir le quart de tant d'argent. Une piastre, c'était quelque chose de féérique, d'absolument idéal, dont ils ne pouvaient jamais se faire aucune idée, qu'ils savaient de nom, mais sans en avoir jamais appris la valeur, tandis que « trente sous » était une somme appréciable, un terme humain, susceptible d'être compris, d'une vertu pratique, et, pour nos deux gamins, c'était la limite de la convoitise, le dernier terme de la fortune.

Dès qu'ils virent mon trente sous[b], mon vrai [414] trente sous, en argent pur, avec sa forme irréprochable, son éclat métallique, ils se regardèrent tous deux comme pour se demander à qui le prendrait. Cela leur faisait peur ; peut-être ça les brûlerait-il ? Qu'allaient-ils pouvoir faire de ce trésor, de ce trésor acquis en un clin d'œil pour quelques truites prises en quelques minutes ? C'était là la conquête d'un empire ! ô innocence ! ô enfance des forêts ! Et dire qu'en naissant, nous citadins, nous sommes déjà insatiables, et que cela va toujours en augmentant, et que, malgré tout, il y aura toujours plus d'or que nous n'en pourrons avoir ! Que voulez-vous qu'on devienne avec un gouvernement comme ça ?

*

Je ne veux pas me plonger dans une mer de réflexions à propos d'un incident, d'autant plus qu'il y a tant à dire sur des choses capitales et que j'ai à peine commencé. Nous n'avons fait encore que cinq lieues dans la vallée du lac Saint-Jean. Nous n'allons pas vite, lecteurs ; c'est du reste l'allure nationale ; le

b. On appelait encore un « trente sous », à cette époque, la pièce de 25 centins, ou le quart d'un dollar.

481 I,II dix *cents*, penses-tu 482 I sous s'écria le *boy* <rom.> avec 487 I plus *d'*une 491 I jamais *mesuré* la II jamais *calculé* la I valeur, *tantôt* que 492 I susceptible d'*application*, d'une II susceptible d'*appréciation*, d'une 493 I et pour 495 I,II <sans note> 497 I deux à 506 II ça. // Je 509 I capitales, et que j'ai à peine commencé : *Cependant, voici déjà la troisième chronique, et nous* n'avons 510 I,II lac *St. Jean*. Nous 511 I,II le *canadien* ne

Canadien ne se précipite pas. Quand on voyage sur une *planche* avec un ennemi de l'humanité, conduit par un vieux cheval qui ne peut trouver d'avoine, en compagnie d'un philosophe indifférent aux mouvements de ce monde, on n'a aucune raison d'être fougueux. Au demeurant, je suis classique : « Hâte-toi lentement », a dit Horace, conseil cher à ceux qui ne savent pas où ils vont, ni comment se tirer d'affaire.

Pour moi, je suis toujours en face de cette huche qui semble grandir avec le vide de mon estomac ; les [415] bons pains tout frais, dorés, continuent de m'éblouir, et de gras vaisseaux de lait, avec leur crème comme une couche de neige vierge, illuminent encore le bahut entr'ouvert. Que faire ? Il faut bien attendre, puisque les gens de la maison ne sont pas arrivés... Holà ! oh ! les voici : ils sont trois, quatre, puis d'autres ; en cinq minutes, voilà dix à douze indigènes. Nous nous prosternons ; Horace explique le cas avec le calme qui convient aux grandes occasions, je me penche mélancoliquement dans la huche en signe de défaillance, et Néron, toujours barbare, plonge un couteau dans le plus vaste des pains qui se trouvent à sa portée.

En un clin d'œil la table est mise : « Vous m'excuser*ais* », dit la maîtresse du lieu qui se multiplie et se dépêche comme dans les bonnes années.

Les truites lavées, éventrées, farinées, gémissent sur la braise ; dix minutes après, elles sont dans une assiette, sous mes yeux remplis de larmes de bonheur. Horace n'a aucune espèce de faim, mais il a pour principe de manger quand une table est mise ; sa philosophie est pratique. Pour moi, je suis rendu à la limite extrême de l'inanition ; on sait que les dyspeptiques sont des gouffres ou des bardeaux, et je me prépare à engloutir. C'est étonnant de ce qu'un homme est insondable quand il s'y met. Un estomac vide, c'est comme un trou dans le néant ! Oui, c'est bien ça.

Ô faim ! Ô faim ! que de crimes on commet en ton nom et que de truites on avale pour apaiser tes sanglantes fureurs ! Le crépuscule n'avait pas encore teint l'horizon de ses tremblantes

---

512 I une *planche* <rom.> avec 516 I demeurant je 524 I arrivés. Holà 525 I,II d'autres, *puis d'autres* ; en 528 I je penche 530 I se *trouve* à 533 I années ; *les* truites 534 I,II la *flamme* ; dix 539 I sont *ou* des 540 I engloutir ; c'est II engloutir. - C'est 542 I met : un II met. - Un 543 I ça. // *Oh ! la faim, la* faim, que

nuances ni semé dans le ciel ses incertitudes blafardes que déjà quinze ou dix-huit truites se disputaient l'empire de mon abdo[416]men ; ce qui me donna l'idée de regarder quelle heure il était. Des yeux je parcourus les murs de la chambre où nous étions pour découvrir une pendule : dans un coin, sous la poussière, silencieux, oublié, enveloppé de fils d'araignée qui lui faisaient comme un voile, semblable à un vieux Lare abandonné dans sa niche, gisait un de ces coucous d'il y a cinquante ans, qui ont émigré tour à tour de la ville dans les paroisses, des paroisses dans les townships[c] et des townships jusqu'au dernier asile de la colonisation moderne, la vallée du lac Saint-Jean. Le coucou s'était arrêté dans sa dernière migration peut-être perclus, peut-être trop vieux pour pouvoir aller plus loin. Il ne battait plus : son reste de vie s'était brisé quand il lui avait fallu partir encore une fois pour un foyer inconnu, peut-être ingrat ; sitôt arrivé sur les bords de la Chicoutimi, il s'était arrêté net comme la colonisation devait le faire quelques années plus tard.

Mon œil restait fixé sur ce pauvre vieux bon meuble qui avait mesuré la vie de deux ou trois générations, qui avait entendu les histoires d'une dizaine de foyers successifs, et qui, maintenant, moitié relique, moitié débris, apparaissait lui-même comme une légende muette avec d'intarissables secrets. Je le regardais sans lui demander l'heure du présent, mais les nombreuses heures du passé pour chacune desquelles il avait eu une voix, qu'il avait comptées une à une lentement, quoique déjà si vite disparues.

[417] Horace avait déjà tendu à Néron deux ou trois fois son flacon de genièvre ; le tyran y puisait à gorgées profondes, oubliant Rossus tout à fait abruti du reste par la bonne chère qu'il faisait le long de la clôture, parmi les grandes herbes vertes. Je songeais, pétri de satisfaction et gonflé de pain de ménage : le pain de ménage est une des gloires du Saguenay ; quiconque n'en a pas mangé ne connaît pas la moitié de la vie. Ce qu'il y a

c. Circonscription territoriale d'environ cent milles carrés, contenant douze concessions ou rangs de lots de ferme ; chaque rang compte 28 lots de 200 acres chacun, y compris les routes.

552 <Édition de 1884 : silencieux oublié ; corrigé d'après I et II> 553 I voile semblable 554 I ans qui 556 I,II <sans note> 557 I moderne *dans* la I,II lac *St. Jean.* Le 558 I,II migration, peut-être I peut-être *perdu,* peut-être 560 I,II plus ; son 574 I,II de *gin* ; le I,II à *doses* profondes 577 I ménage, *c'est* une 579 I vie ; *ce* qu'il

dans le froment dont il est fait, je l'ignore, mais il a un goût unique, délicieux ; il paraît lourd et il est plus léger qu'une promesse de femme ; on en mange deux fois plus que de pain blanc et on s'en aperçoit deux fois moins ; comparé à lui, le pain de la ville n'est autre chose que du mortier, et cela pour deux raisons ; d'abord, il est toujours fait avec de la farine médiocre, sans précaution, sans art ; ensuite, il n'est jamais cuit, d'où vient chez nous la grande et mauvaise habitude des *toasts*[d], qui supplée à l'ignorance du boulanger et corrige son œuvre malsaine. Quand nous aurons de vrais boulangers français, nous saurons alors ce que c'est que du pain ; jusqu'à présent nous ne connaissons encore que la pâte.

Ne trouvant pas l'heure au coucou, je regardai ma montre ; il était six heures passées, détail à peu près indifférent aux trois quarts des lecteurs, et j'avoue qu'aujourd'hui cela m'est presque indifférent à moi-même. Toutefois, je venais à peine de refermer ma montre que j'entendis autour de moi des chuchotements, des questions, et que je vis toutes les têtes s'avancer vers moi et me regarder avec une curiosité visible.

[418] Évidemment je venais de piquer les indigènes. L'un d'eux, s'approchant d'Horace, lui demanda à demi-voix si j'étais un *orfèvre*, à quoi le philosophe, toujours flegmatique, répondit que j'étais simplement un accordeur de pianos venu pour s'établir dans la vallée du lac Saint-Jean !...

Cela dit, il n'y avait plus qu'à fuir honteusement : nous fûmes. Nous fîmes quatre lieues au galop... Rossus était évidemment gris.

À la nuit tombante, nous arrivâmes chez le père Jean qui tient le *half-way house*[e], une maison qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans ces parages barbares, tant elle a de propreté, tant on y trouve de choses inattendues. Figurez-vous que j'y ai mangé de la viande fraîche, quand, dans le Saguenay tout en-

d. Mot anglais qui signifie des tranches de pain rôti.

e. Littéralement : maison mi-chemin, c'est-à-dire qui se trouve à mi-chemin entre deux endroits.

582 I,II femme, on I,II que *du* pain 584 I,II mortier, pour 587 I chez *vous* la I,II <sans note> 597 I,II questions et *des mouvements de têtes qui s'avançaient et me regardaient* avec I et *un mouvement* de 603 I Saint-Jean. // Cela 605 I galop. Rossus 608 I,II <sans note> I,II ne *soupçonnerait pas* dans 610 I,II que j'ai

tier, un morceau de bœuf ou de mouton est introuvable[14]. Et pourtant le Saguenay est le pays des veaux. Il n'y a sorte de maison pauvre, de chaumière misérable au seuil de laquelle on ne voie un veau de trois à quatre semaines, la queue raide, les oreilles retroussées, le nez couvrant la face, les flancs comme une vessie dégonflée et les jambes tricolant comme une dénégation ministérielle. Les mères ne peuvent les nourrir, parce qu'elles ne peuvent rester en place ; les mouches les dévorent ; aussi, dès que vous arrivez près d'une de ces maisons et que vous vous arrêtez seulement quelques instants, vous sentez-vous tout à coup tiré soit par le bas de votre habit, soit par vos pantalons ; vous vous retournez... c'est un veau qui vous tette.

[419] Donc, chez le père Jean, nous mangeâmes de la viande, sur une table nette, avec du linge blanc et des fourchettes, puis nous filâmes vers Hébertville, la plus grande paroisse de la vallée du lac Saint-Jean[15].

Il était alors dix heures du soir et la pluie avait battu les sables, de sorte que nous allions avoir de la fraîcheur et des chemins durs. La lune, combattant avec un amas de nuages de toutes les formes et de toutes les couleurs, se frayait son chemin comme un pionnier à travers les feuilles d'arbres et de touffes entremêlées. Tantôt elle apparaissait soudaine, entière et écla-

613 I pourtant, le 614 I pauvre de 620 I maisons, *si* vous vous arrêtez quelques 622 I,II par *votre queue d'*habit 623 I vous *tête.* // Donc 627 I,II lac *St. Jean.* // Il 633 I éclatante, *en* jetant

14. La situation évoluera assez rapidement puisque Buies pourra écrire en 1880 : « La Grande Baie, comme nous l'avons dit déjà, est entourée d'un cercle de prairies d'une étendue considérable et dont le sol est remarquablement fertile. [...] Les MM. Price y ont introduit, sur une des plus belles fermes qu'ils possèdent, tous les perfectionnements modernes en fait du culture, d'instruments aratoires et d'aménagement intérieur des bâtiments. Ils y ont commencé l'élevage des bestiaux en vue de l'exportation, et, dans le cours de l'année 1878, en ont dirigé vers l'Europe une trentaine qui ont excité l'admiration des connaisseurs partout où ils ont été vus » (A. Buies, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 132-133).

15. « La colonisation de la paroisse d'Hébertville a son histoire consignée dans les mémoires et les écrits du temps, entre autres dans les brochures que fit paraître en 1851 M. l'abbé Pilote, autrefois supérieur du collège de Saint-Anne » (A. Buies, *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 178).

tante, jetant sur toute la vallée comme un flot de rayons qui éclairaient en un clin d'œil les précipices, les lacs, les rochers noirs et les longues traînées de pins et de cèdres brûlés jusqu'au sommet : alors, c'était un spectacle ravissant et formidable. La lumière de la lune a toujours quelque chose, ou de doux qui semble couler comme une onde de perles sur les yeux, ou de farouche qui ajoute à l'horreur des ténèbres, en les remplissant de mille formes insaisissables et souvent monstrueuses. Tantôt, elle ne montrait d'elle-même qu'un segment rompu, qu'un cercle coupé par le passage rapide de quelque nuage, et alors il n'y avait plus que du farouche tout seul ; Rossus lui-même devenait fantastique ; on ne lui voyait plus qu'une oreille et deux pattes galopant sur le chemin. Néron, abandonné aux dieux nocturnes, se balançait comme un épais fantôme sur le siége de devant ; Horace, complètement abruti, cognait des clous en cadence sur son manche de para[420]pluie ; moi seul, bien vivant, bien éveillé, mesurant des yeux le vaste plateau qui se déroulait comme à l'infini devant nous, je songeais à tout le mal que peuvent faire les mauvais gouvernements, et combien dix ans de charlatanisme peuvent aplatir un peuple !

Çà et là les maisons apparaissaient comme des jalons antiques qu'aurait plantés une race disparue ; parfois nous faisions jusqu'à deux milles sans en voir une ; d'autres fois elles se suivaient à quelques arpents de distance pendant dix ou quinze minutes ; puis, la forêt, les bruyères et les chaînons montagneux reprenaient l'empire du sol ; enfin, après quatre heures d'une marche précipitée, comme les dernières couches de la nuit commençaient à se disperser sous le petit jour naissant, nous vîmes poindre le clocher d'Hébertville comme une aiguille argentée trouant les nuages.

*

Hébertville est une paroisse de trois à quatre mille âmes, la plus grande, la plus florissante de la région du Saguenay ; elle est tout entière sur des vallons et des coteaux, et semble onduler sous le regard. Partout, à droite, à gauche, devant, derrière,

---

634 I,II un *flux* de I qui *éclairait* en 637 II formidable. - La 638 I,II chose de 639 I,II yeux, ou *quelque chose* de 640 I ténèbres en 641 II monstrueuses. - Tantôt 646 I sur *un sillon de roues*. Néron II le *sillon*. Néron 651 I devant *moi*, je 657 I minutes, puis 664 I,II de *quinze à dix-huit cents* âmes 667 I regard ; partout

surgissent de petits lacs, remplis de truites, qui noient la base des collines et se plongent dans la terre à des profondeurs souvent prodigieuses ; ces petits lacs donnent naissance à une foule de cours d'eau qui fuient dans toutes les directions et se creusent les lits les plus capricieux ; souvent aussi ils disparaissent tout à coup, et on les retrouve un mille plus loin, débouchant au détour d'un mamelon ou rasant le fond de quelque précipice.

[421] Ce qu'il y a de fertilité, de richesse agricole, d'abondance perdue dans cette admirable région est vraiment indicible ; on se sent exaspéré d'être pauvre au sein d'une pareille fécondité et l'on envoie paître les gouvernements qui paraissent tous idiots ou criminels. Qu'on marchande aux habitants du Saguenay quelques milliers de dollars pour leur ouvrir un chemin jusqu'à Québec, quand il faudrait dépenser de suite deux à trois cent mille dollars pour unir les vallées du lac Saint-Jean et du Saint-Maurice et les relier aux deux villes de Québec et de Trois-Rivières, c'est ce qui semble encore plus odieux que stupide. Pour moi, j'en suis révolté. Ça suffit.

*

Que la civilisation soit l'œuvre du temps, c'est possible, mais je ne vois pas pourquoi les hommes ne s'en mêleraient pas aussi un peu. Avant un demi-siècle il est bien certain que tout le rivage du lac Saint-Jean sera bordé de groupes de villas et peuplé par plusieurs milliers de touristes qui s'y rendront chaque été pour faire la pêche et canoter sur cette grande nappe d'eau de douze lieues de longueur sur dix de largeur, et dont on ne voit pas la rive opposée, en quelque endroit qu'on se place. On y trouvera aussi sans doute deux ou trois grands hôtels en style américain, avec larges galeries, pavillons, belvédères, jardins jetant à l'air mille parfums variés, petits parcs, équipages étincelants, robes longues d'un demi-arpent et chignons défiant les nues, cocodès flûtés, valétudinaires goutteux, asthmatiques et chercheurs de dots. Tout cela y sera comme aujourd'hui à tant

672 I,II souvent ils 674 I précipice : *ce* qu'il 677 I sent *pris de colère de se trouver* pauvre 681 I,II quand *c'est deux à trois cent mille piastres qu'il faudrait* de suite pour 682 I,II lac *St. Jean* et du *St. Maurice* et 685 I,II suffit. // *Si* la civilisation *est* l'œuvre du temps, je 688 I peu. *Dans* un 689 I,II lac *St-Jean* sera I et *de peuple* par 692 I,II de *quinze* lieues de longueur sur dix *à douze* de 693 I,II opposée en I place. *Il y aura là* aussi 695 I américain avec 697 I,II robes d'un 698 I valétudinaires, goutteux 699 I,II aujourd'hui *c'est* à

d'autres places, et l'on ne comprendra pas alors [422] qu'un simple chemin de colonisation ait été si difficile à faire ; on ne comprendra pas que pour une chose indispensable, inévitable, il ait fallu autant de mensonges, autant de tromperies officielles qu'on en prodigue à ce sujet depuis dix ans ; nos petits-fils s'étonneront de leurs grand'pères... En attendant, les colons du Saguenay auront tous blanchi la terre de la poussière de leurs os, et c'est à peine si l'on saura qu'ils ont vécu !

Sic transit defrichatorus.

*

D'Hébertville au lac Saint-Jean il y a encore quatre lieues à faire dans la partie de la vallée la plus pittoresque, la mieux arrosée et la plus fertile. Deux lieues plus loin se trouve le premier poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, autour duquel se groupent quarante familles de Montagnais qui vivent de la chasse et trafiquent avec la compagnie.

Le 24 juillet, à six heures du matin, nous partions, Horace et moi, d'Hébertville pour le lac Saint-Jean. Néron nous avait quittés la veille ; pour moi, Rossus n'était plus qu'un rêve. Retrouverai-je une autre année ce type de *la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite* ? Je l'ignore et le crains également ; j'aime moins Rossus en perspective qu'en souvenir ; et pourtant, il avait galopé comme un lapin les derniers dix milles que nous avions faits ensemble. Aussi, je lui dois une épitaphe :

---

700 I places et 703 I fallu *tant* de mensonges, *tant* de 705 I grand'pères ; *en* attendant 707 I vécu !.... // 709 I,II encore *trois lieues, l'espace le plus pittoresque, le mieux arrosé et le plus fertile de toute la vallée.* Deux 712 I,II la *Compagnie* de 714 I,II la *Compagnie.* // *J'aborderai ces indiens moitié colons, moité sauvages, dans ma prochaine et dernière chronique ; je les comparerai aux Sioux, aux Pawnies, aux Pieds-Noirs, aux Cries, aux Modocs, aux Apaches et aux Canadiens de la décadence, ce qui sera fort intéressant malgré toutes les préventions que pourra nourrir le lecteur. D'ici là, je demande une semaine pour faire des recherches et je m'engage à être complètement inintelligible.* // Le 24 juillet 716 I,II lac *St-Jean.* Néron 717 I rêve ; retrouverai-je

À Rossus, débris équestre ;
« Voyageur, salue ce coursier et prends-en un autre. »

Quant à Néron, l'exécration de l'humanité pèse sur [423] sa tête et je ne lui dois rien, attendu qu'Horace, aussi généreux que stoïque, l'a payé pour nous deux.

*

Trois heures après notre départ d'Hébertville, nous arrivions au premier poste situé sur le lac et tenu par M. Ross, jeune homme de vingt et quelques années, au service de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Un poste est une maison unique avec hangar, magasin, dépôt de provisions, autour de laquelle se groupent un certain nombre de cabanes indiennes. Malgré la cession au gouvernement canadien de l'immense étendue de territoire qu'elle possédait, la compagnie de la Baie d'Hudson a néanmoins conservé tous ses établissements, parmi lesquels se trouvent en première ligne les postes nombreux qui sont disséminés dans tout le Nord-Ouest britannique. La compagnie avait autrefois un droit de chasse exclusif, de sorte que les Indiens qui parcouraient, à la poursuite des fourrures, les vastes solitudes qui s'étendent des montagnes Rocheuses au Labrador, ne pouvaient trafiquer qu'avec elle. À elle seule ils vendaient tous les produits de leur chasse et, en échange, recevaient des vêtements, des armes, des provisions[16]... Depuis la cession du Nord-Ouest, la compagnie a perdu son monopole, mais les Indiens n'en continuent pas moins de trafiquer surtout avec elle, parce qu'elle a ses agents sur les lieux, parce que ses postes sont autant de centres de réunion et d'établissement depuis longtemps connus, parce que les Indiens sont toujours sûrs d'y trouver tout ce dont ils ont besoin en même temps qu'un marché régulier, [424] stable, pour les fourrures qu'ils apportent, enfin, parce qu'ils sont à peu près tous endettés envers la compagnie et qu'ils ne peuvent se passer d'elle.

726 I tête, et 730 I,II la *Compagnie* de 736 I la *Compagnie* de 737 I établissements *et, parmi ces établissements,* se 740 I,II les *indiens* qui I parcouraient à 746 I,II les *indiens* n'en 749 I,II les *indiens* sont 751 I stable pour

16. « Malgré la cession [...] provisions » : passage repris tel quel dans *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 224-225.

Dans les environs du poste où nous étions arrivés, on compte environ quarante familles de Montagnais qui font la pêche en été et la chasse en hiver. Dès que les premières neiges se sont durcies sur le sol, ils partent par groupes nombreux, emmenant, femmes, enfants, chiens, tout. Ils se munissent au poste de provisions pour trois ou quatre mois, et comptent sur la chasse pour vivre le reste du temps. Alors, ils s'enfoncent jusqu'à une profondeur de cent lieues et au-delà dans le nord, et ne reviennent souvent qu'avec un maigre butin, car les animaux à belles fourrures deviennent de plus en plus rares, et il faut aller jusqu'à la vallée de la Saskatchewan et au territoire d'Alaska pour retrouver les espèces opulentes. Une fois partis en campagne, les sauvages marchent à petites journées et dressent leur camp chaque soir dans la neige épaisse des bois. Ce sont leurs femmes invariablement, appelées *squaws*, qui vont de l'avant, faire les reconnaissances et dépister les traces du gibier : pendant ce temps, l'Indien, étendu sur une peau quelconque, fume son calumet. Quand les femmes ont découvert une trace, fût-ce à trois, à quatre lieues du camp, elles reviennent, indiquent à leurs hommes la direction et repartent avec eux.

Bien des fois il se passe de longs jours, des semaines même avant qu'on ait tracé le moindre vison ou le plus petit castor ; les orignaux et les caribous ont fui bien au loin vers le nord, la poudre est restée intacte, l'Indien compte encore toutes ses balles et les provisions [425] ont baissé, baissé de telle sorte qu'on est déjà à la ration et que, dans quelques jours, il ne restera plus rien au fond des coffres ni des sacs. Alors c'en est fini de la petite troupe qui campe, à moins qu'elle ne soit providentiellement rencontrée dans la vaste forêt par une autre troupe, également à la recherche de fourrures, et qui puisse lui venir en aide. C'est alors qu'on voit l'instinct et le dévouement admirables des chiens indiens. Dès qu'ils s'aperçoivent que les provisions sont devenues rares, ils se privent de manger plutôt que de diminuer de la plus minime partie le peu qu'il en reste à leurs maîtres. Mais si une troupe étrangère arrive et campe dans le voisinage,

---

761 I pour le 762 I,II nord et 764 I rares et 768 I sont *les* femmes 769 I,II invariablement, *les squaws* <rom.>, qui I avant faire 770 I gibier. *Pendant* ce 771 I,II temps, l'*indien* étendu 772 I calumet ; *quand* les 773 I trois, quatre 776 I ait *dépisté* le 777 I caribous *se sont enfoncés* bien au loin *dans* le 778 I,II intacte, l'*indien* compte, 780 I que dans quelques jours il 781 I coffres *et* des 784 I recherche *des peaux*, et 788 I maîtres ; *mais* si 789 I voisinage ils

ils se glisseront furtivement la nuit et enlèveront tout ce qu'ils pourront, le transporteront aux huttes de leurs maîtres et feront ripaille, afin de pouvoir jeûner ensuite deux ou trois jours si c'est nécessaire. Quant à l'Indien il se laissera crever silencieusement.

*

Les Montagnais n'ont pas encore acquis le goût de la culture, malgré que le gouvernement ait envoyé chez eux un agent des terres chargé de leur distribuer des lots et de leur apprendre à les faire produire. Fils de l'espace, libre comme le renne sauvage qui parcourt des centaines de lieux sur la neige, l'Indien, à quelque tribu dégénérée qu'il appartienne, ne peut se renfermer dans les limites d'un champ ni s'assujétir aux soins méthodiques, calculés, de la vie agricole. La prévoyance et l'attachement à un lieu précis lui sont étrangers. Pour lui, la terre, c'est ce qu'il peut en mesurer dans [426] sa course annuelle à travers la solitude, et, pour mourir, il ne croit pas avoir besoin d'un foyer ou d'un tombeau.

Fataliste sans le savoir, enfant inculte de la nature, il se laisse aller à elle et n'écoute que sa voix sans songer à lui rien demander au-delà de ce qu'elle offre. Aussi, lorsqu'il a épuisé le peu qu'elle lui donne, lorsqu'il a tari son sein, avare surtout sous un ciel comme le nôtre, n'a-t-il plus qu'à se résigner et à subir en silence la mort inévitable. Pour vivre il ne veut rien apprendre de ceux dont l'apparition sur le sol d'Amérique a été le signal de la chute de ses pères et de sa propre déchéance. Il se laisse effacer, comme s'il comprenait sa faiblesse devant l'homme armé des forces ingénieusement créées de la civilisation.

Il n'y a pas plus d'un siècle encore, il se battait avec d'autres enfants de la forêt, sauvages comme lui et qui se défendaient avec les mêmes armes grossières, la hache et le javelot, et cela dans un espace illimité dont toutes les tribus réunies n'occupaient qu'une infime portion, comme autrefois nos ancêtres, à nous tous, s'égorgeaient pour la possession des cavernes les

---

793 I,II à l'*indien*, il 795 I,II Les *montagnais* n'ont 799 I,II lieux *dans la forêt*, l'*indien* à 805 I et pour I,II mourir il 821 I réunies n'*occupent* qu'une

mieux à l'abri du mammouth et du rhinocéros velu. L'Indien de nos jours, n'ayant plus à lutter, à longueur de bras, avec des hommes aussi faibles que lui, se laisse détruire en paix par la civilisation qui l'envahit et le circonscrit de toutes parts, dont il prend rapidement tous les vices sans pouvoir acquérir une seule de ses vertus ; il ne lui reste que la dignité ou la résignation du silence. Partout il succombe, laissant le blanc seul debout. Ainsi, rien ne peut arrêter la diminution et la mort des races faibles, condamnées d'avance à cause de leur haine d'une demeure fixe, de leur répugnance pour la [427] vie d'ambition et de travail, ou de leur infécondité devenue de plus en plus sensible[17].

*

Autour du lac Saint-Jean il y a plusieurs postes ; je n'en ai vu qu'un, mais cela suffit, les autres n'étant qu'une répétition de celui-là. Ah ! je n'oublierai jamais le long soupir de soulagement que je poussai en revoyant devant moi une large nappe d'eau et un espace libre, après avoir été quatre jours enfermé dans les ravins et les coteaux. L'air m'arriva comme à l'improviste des fraîches profondeurs du lac et des vents qui courent sur son manteau flottant ; je le respirai en ouvrant ma poitrine gonflée de bonheur et de vie ; mille bouffées rafraîchissantes s'y précipitèrent comme pour lui rendre sa puissance et sa force ; je m'élançai hors de la voiture et me mis à courir aux côtés du cheval jusqu'à ce que nous fussions arrivés au poste où rien n'avait pu faire présager le chroniqueur, et où je me croyais certes bien aussi inconnu qu'au fond de la Laponie. Mais, hélas ! j'ai déjà jeté à tous les vents de mon pays tant de chroniques, envolées à peine enfantées, que leur fantôme me poursuit partout ! Oui, hélas ! j'étais connu au Lac-Saint-Jean, et à peine annoncé que

824 I velu, *les plus haut situées, les plus vastes, les plus faciles à défendre à l'ouverture, les plus avantageuses par l'existence de mainte issue. L'indien* de II velu. L'*indien* de 830 I succombe laissant le blanc seul debout ; *ainsi* rien 835 I,II lac *St-Jean* il 840 I comme *tout-à-coup* des 846 I nous *fûmes* arrivés 850 I partout *et que je n'échapperai qu'en les faisant mettre en volume, ce que je ferai assurément dans un mois, moyennant de nombreuses et libérales souscriptions de mes amis, espèce indéfiniment exploitable. J'étais donc* connu 851 I,II lac *St-Jean*, et

17. Les trois paragrapes précédents seront repris intégralement dans *le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean*, p. 225-227.

je me voyais, de la part de monsieur et de madame Ross, l'objet d'une réception aussi flatteuse qu'inattendue.

Saluons de suite la fleur de ces lieux, inclinons-nous devant la douce et fraîche beauté qui orne la rive du lac, comme un lys étend sa blanche corolle sur une couche de feuillages détachés de leur tige. Je veux [428] présenter à la belle et charmante M^me^ Ross les hommages de tous les lecteurs du *National*, et je la prie d'accepter les miens comme les plus empressés, quoique peut-être les plus indignes de lui être offerts.

*

Après un déjeuner sous la tente dans lequel Horace, rendu subitement expansif et très vif dans ses allures, rivalisa d'appétit avec moi, nous engageâmes deux Indiens, nous nous couchâmes au fond d'un canot d'écorce et nous partîmes pour l'île d'Héléna située à trois lieues du poste. Trois heures après, en longeant toujours la côte nous arrivâmes à l'île. Il était temps ; j'étais à peu près rôti et Horace versait à grosses gouttes des sueurs philosophiques qui le détrempaient comme un navet dans la soupe.

Des bords du lac je ne puis dire grand'chose, si ce n'est qu'ils sont habités généralement du côté sud ; quant au lac lui-même, c'est une grande nappe d'eau d'environ cent vingt lieues en superficie (douze lieues de long sur dix de large), entourée d'un côté par une rive assez plate, assez monotone, et de l'autre par le pied des Péribonca, chaîne de montagnes qu'on aperçoit vaguement au nord et dont la silhouette bleue se mire avec éclat dans les eaux transparentes du lac.

Aussitôt arrivés sur l'île, nous en fîmes le tour ; c'était une marche de deux milles à peu près, pas davantage. Ici nous som-

---

852 I,II de *M. et Mme* Ross 853 I inattendue. *Que les lecteurs du National* <ital.> *en prennent un légitime orgueil : je suis leur œuvre. Si leur goût éclairé n'encourageait pas les lettres, j'aurais pu me rendre impunément au Saguenay et jamais peut-être cette région, maintenant illustrée par mon passage, n'aurait eu son chroniqueur. // Avant d'aller plus loin, je veux saluer* la fleur de ces lieux, *je m'incline* devant 856 I étend *aux bords d'une eau dormante,* sa 857 I,II de *leurs tiges.* Je 859 I comme *étant les plus indignes peut-être de lui être offerts, mais à coup sûr les plus certains d'être mérités. //* Après 861 I tente *où* Horace 863 I,II deux *indiens,* nous 866 I,II côte, nous 870 I lac, je 871 I,II généralement *sur toute la partie qui fait face à la vallée* ; quant 872 I,II cent *cinquante* lieues en superficie (*quinze* lieues 878 I tour, c'était 879 I davantage. *Nous étions* en

mes en plein sur le domaine d'Horace ; l'île entière est à lui ; il a droit de haute et basse justice sur tous les veaux et dindons qui s'y trouvent : pas un moucheron qui ne lui paie tribut et ne fête l'arrivée [429] d'un de ses hôtes par des baisers brûlants ; tout, sur l'île d'Héléna, appartient à son seigneur et maître, jusqu'aux bolides qui tombent du ciel, et dont quelques-uns ont depuis orné mon musée d'objets célestes. En mettant le pied sur son île, Horace est le roi et le conquérant de tout ce que foulent ses pas ; conquérant en vérité ! car, pour chaque pouce de terre livré à la semence, il lui faut combattre les bois touffus, les broussailles entremêlées et les ravages des glaces du printemps sur les flancs fragiles d'Héléna.

Île bizarre ! Île mystérieuse ! Est-ce elle qui a surgi des profondeurs du lac, ou bien est-ce le lac qui l'a laissée à sec en se retirant petit à petit ? Toujours est-il que sa formation ne ressemble à rien de ce que nous voyons sur les rivages et les îles du Saint-Laurent. Elle abonde en coquillages et en squelettes antédiluviens pétrifiées. J'ai vu des centaines de coquillages pris ensemble dans une seule masse de pierre, d'innombrables éclats de pierre à chaux, enfin une rangée de couches schisteuses, formant l'ardoise la plus brillante et la plus polie, s'élevant en amphithéâtre du rivage jusqu'à une hauteur de vingt pieds ; à leur sommet ces couches se pulvérisent d'elles-mêmes, et toute leur poussière retombant sur le sol le féconde et le vivifie. Ce travail de pulvérisation est presque sensible à l'œil nu, quand on regarde attentivement les racines des arbustes qui y prennent naissance. J'ai vu encore des cèdres, des pins et des ormes superbes qui forment comme un dôme feuillu à ce petit domaine réellement féerique qu'on croirait être une poignée de terre échappée à l'étreinte d'un titan ; j'ai vu de plus des bolides, tombés là on ne sait quand, et dont l'éclat [430] jaillissant quand on les frappait l'un contre l'autre, produisait une odeur de souffre enflammé. Que n'ai-je pas vu encore ? je ne saurais tout dire ; j'étais sur un sol absolument étranger à tout ce que j'avais contemplé jusqu'alors, et j'oserais dire magique. Parmi les sables et la poussière des ardoises poussent des pruniers sauvages, petits arbrisseaux de vingt pouces de hauteur, dont le fruit est aussi

---

883 I tout sur 885 I dont *j'ai ramassé quelques-uns pour orner* mon 888 I terre *livrée* à 895 I,II du *St-Laurent*. Elle 899 I chaux, une 904 I,II nu quand 906 I naissance ; *j'*ai 909 I bolides, *de véritables bolithes* tombés

savoureux que les prunes de nos vergers. À côté de ces arbrisseaux s'en élèvent d'autres qui donnent une fève également sauvage, en apparence semblable à la fève de jardin.

Pendant deux heures je contemplai, j'étudiai. À chaque pas je trouvais du nouveau ; je voudrais bien qu'il en fût ainsi de mes chroniques, mais je n'ai pas toujours des pruniers sauvages, des bolides et des coquilles pétrifiées à offrir à mes chers lecteurs qui doivent être, à l'heure qu'il est, complètement ahuris par le tableau de tant de prodiges. Et pourtant il n'y a pas dans ce récit un mot de trop ; mais je m'arrête ; me voilà parvenu à la fin de mon voyage et je veux me recueillir quelques instants pour conclure.

*

Lecteur, j'ai fait, depuis mon arrivée à Chicoutimi, vingt lieues en voiture et dix lieues en canot d'écorce ; j'en ai encore autant à faire pour retourner ; je t'ai raconté cela en quatre chroniques qui paient tout juste mes frais de voyage. As-tu quelque chose à me reprocher devant un pareil aveu que je ne saurais faire si ne ne t'aimais plus que moi-même ? Pour toi je me suis assis, pendant dix heures, sur une *planche* sans dos, en proie [431] à la rage des moustiques et aveuglé par le sable brûlant ; j'ai traversé un pays sans issue et j'ai été obligé de revenir sur mes pas pour en sortir, content d'avoir encore dans mes veines quelques gouttes de sang échappées à la fureur des brûlots. Pendant quatre jours je n'ai pas mangé de viande, ce dont il faudra que je tienne compte au carême prochain ; j'ai voyagé, la nuit sous l'orage, le jour sous un soleil mordant, parmi des sables fins et cuisants comme ceux du désert, toujours sans m'arrêter à peine, me bourrant à chaque étape de pain de ménage et de confitures de framboises, de truites et d'omelettes au lard ; j'ai recueilli en quatre jours plus de renseignements sérieux et j'ai fait plus d'observations que tu en a lues dans les journaux depuis cinq ans, sur la même région du Lac-Saint-Jean ; je suis revenu à Chicoutimi juste comme un coup de vent épouvantable, jetant en

---

917 I vergers ; *à* côté 918 I également *sauvagement* semblable à la fève de jardin ; *je n'en finirais plus, et ce que je viens de dire est déjà de reste pour le lecteur sans doute impatient d'aller voir et vérifier de ses propres yeux.* Pendant 925 I pas un 929 I fait depuis 930 I,II et *six* lieues 931 I raconté, cela, en 934 I faire *que privément, entre nous* ? Pour toi, je 935 I une *planche* <rom.> sans dos en proie, à 939 I brûlots ; *pendant* quatre 948 I ans sur I,II lac *St-Jean* : je

un clin d'œil d'horribles ténèbres sur la rivière Saguenay, enlevait autour de moi cinq à six toitures et enfonçait je ne sais combien de portes, pendant que le tonnerre et les éclairs s'arrêtaient exprès au-dessus de ma tête pour y carillonner sur tous les tons du diable. J'ai vu, durant sept à huit minutes, le plus terrible ouragan qui puisse passer sur un fleuve, dans quelque pays que ce soit, en une seconde le jour devenir la nuit et le ciel disparaître sous les flots rapides de nuages noirs comme l'âme d'un entrepreneur. Lorsque les *squalls*[f] s'élèvent sur la rivière Saguenay, on dirait que c'est une portion de l'enfer, avec tous les démons déchaînés qui se ruent sur elle, et qu'alors, se hérissant terrible et formidable, elle lutte [432] avec l'abîme de ses eaux sans fond, avec ses énormes montagnes, avec ce visage souvent horrible, toujours menaçant, que la nature lui a donné dans un jour de colère.....

J'ai vu tout cela, oui, et je l'ai raconté ; aujourd'hui, je m'en repens presque autant que toi, lecteur chéri. Si, l'an prochain, de nouveaux *squalls* n'ont pas changé le lit des torrents et des rivières, transporté le Saguenay au-dessus des montagnes, ouvert subitement et gratuitement un chemin du Lac-Saint-Jean à Québec ; si quelque tremblement de terre n'a pas fait en deux minutes ce que les gouvernements sont déterminés à ne pas faire avant un demi-siècle, alors je t'invite à faire le même voyage que moi, pour constater avec quel scrupule je narre. Néron sera certainement au débarcadère du bateau, conjointement avec Rossus, pour te guetter... Quant à moi, je dis adieu, pour toujours peut-être, au lac et à sa merveilleuse vallée, abandonnant à mes petits-fils le plaisir d'y aller à ma place, quand il y aura un chemin de fer à voie étroite ou des *planches* considérablement améliorées.

f. Coups de vent.

954 I diable ; *j'*ai 958 I,II d'un *contracteur.* Lorsque I,II <sans note> I,II rivière *du* Saguenay 960 I déchaînés, qui se *rue* sur 966 I que *le lecteur* ; *si,* l'an 969 I,II et *gratis* un I,II lac *St-Jean* à 972 I alors *j'invite mon lecteur* à 974 I bateau *pour le guetter,* conjointement avec Rossus... Quant 978 I des *planches* <rom.> considérablement

[46]
LE « TEETOTALISME »[1]

[433] De toutes les aberrations, voilà certainement la plus irritante. Qu'on soit maniaque tant qu'on veut, je n'y peux rien ; mais vouloir imposer sa manie à tout le monde, c'est un peu prétentieux, et je m'insurge.

Il y a, à l'heure même où j'écris, dans la bonne ville de Québec, (*bonne* est une manière de parler) un individu, du nom de Rine[2], qui prêche la tempérance à outrance, une tempérance forcenée, furieuse, qui oblige tous les hommes à ne boire que de l'eau froide, comme si Noé, le sauveur de l'humanité, n'avait pas, depuis quatre mille ans, protesté contre cette bêtise impie, contre cette ingratitude envers les présents du Créateur. Il paraît que ce M. Rine a tellement bu jadis qu'il a réussi à être écœuré de la boisson et qu'il s'en venge sur le reste des hu-

VARIANTES : I : *Petites chroniques pour 1877*, 1878, p. 136-150.

1. *Teetotalism* : abstention de toute boisson alcoolique. Les campagnes anti-alcooliques au Canada coïncident avec des campagnes similaires aux États-Unis et en Angleterre. Le *Dunkin Act* de 1864, l'ancêtre du *Temperance Act* de 1878, qui interdisait la vente d'alcool en quantité inférieure à cinq gallons, était une mesure à caractère local, dont l'application ne pouvait s'effectuer qu'à la suite d'un référendum tenu dans une circonscription électorale.

Buies avait déjà abordé le thème des campagnes anti-alcooliques dans plusieurs de ses chroniques et dans une série d'articles parus dans *le National* des 28 juin, 4 et 13 juillet 1877, articles repris sous forme de brochure publiée à Montréal la même année et intitulée : *Question franco-canadienne.*

2. D.I.K. Rine, de nationalité américaine, vint prêcher une croisade anti-alcoolique au Canada en 1877. Il était de passage au Québec au cours du mois d'octobre. Voir A.J. Birrell, « D.I.K. Rine and the gospel temperance movement in Canada », *The Canadien Historical Review*, vol. 58, mars 1977, p. 23-42.

mains. Ainsi, voilà un monsieur qui veut absolument me faire jeûner, moi, parce qu'il n'est pas capable de manger, lui, sans se donner des indigestions ! Et cela se prêche, et le « teetotalisme » devient une doctrine, et l'on voit de formidables croisades organisées sur tout le continent pour faire rentrer sous terre le seigle et la vigne. On en est envahi ; pas une ville n'y échappe, et ce n'est pas du teetotalisme seulement qu'on devient la proie, mais encore de toutes ses conséquences, qui semblent être l'abstinence sous toutes les formes, la privation volontaire ou forcée [434] d'une foule de choses, surtout le dimanche. Oui, en effet, il ne peut y avoir que des abstinenciers pour faire du dimanche ce qu'il est dans la plupart des villes anglaises et américaines.

La défense de boire le dimanche n'est qu'un premier pas ; on dirait justement que ce n'est qu'un prétexte pour arriver plus sûrement à l'interdiction de tout le reste. En effet, dès qu'un homme fait le sacrifice d'une habitude ou d'un goût, pendant vingt-quatre heures de la semaine, il peut bien en faire d'autres. C'est ainsi que se développe cette succession vraiment merveilleuse de suppressions et d'interdictions qui, si elles continuent, feront du dimanche un jour abhorré et en rendront une nouvelle définition nécessaire ; on dira : « Le dimanche est un jour où l'homme est privé de tous ses droits. »

*

Il y a bon nombre de villes américaines qui, grâce aux abstinenciers, sont devenues absolument ridicules, tout à fait inhabitables le jour du Seigneur. Les nôtres ne tarderont pas à l'être également ; elles ont déjà bien commencé. Voyez par exemple Ottawa ; il n'y est même plus permis de se promener le jour où l'on n'a rien à faire, et les cochers sont tenus, de par injonction municipale, de laisser leurs stations désertes.

Oh ! les conseils de ville ! Quelle bonne pâte, quels instruments excellents de teetotalisme ! Il est impossible que le nôtre échappe longtemps à la tentation de nous encarcaner, de nous museler et de nous presser comme des bottes de foin le dimanche, afin de pouvoir répondre de notre salut éternel, dont on le convaincra [435] aisément qu'il a charge. Il en a déjà donné un commencement de preuve, le printemps dernier, en faisant fer-

41 I commencé ; voyez 51 I de *preuves, au* printemps *de 1875*, en

mer les hôtels le jour dominical et tous les soirs de la semaine à onze heures[3].

Personne n'osera contester à nos conseillers municipaux la profonde sagesse qu'ils apportent dans l'administration de la ville, mais ce qu'on ne pourra se lasser d'admirer, c'est le discernement avec lequel la loi prohibitive a été adoptée et l'époque qu'on a choisie pour la mettre à exécution. C'est justement au commencement des chaleurs, dans la seule saison où les étrangers viennent nous visiter, alors que les soirées ne commencent guère avant neuf heures et demie, que la circulation est encore abondante dans les rues longtemps après que le conseil municipal a fini ses éloquentes séances, c'est à cette époque-là précisément où la vie reprend parmi nous, que les hôtels, seuls endroits de la ville qui accusent une certaine existence sociale, ont dû faire le vide et les ténèbres.

Nous ne savons où passer les soirées ; (tout le monde ne se couche pas à l'heure des poules, tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir des yeux de conseiller municipal qui se ferment à heure fixe dans toutes les saisons) nous sortons à peine de l'écrasante monotonie de six mois d'hiver, nous voulons jouir un peu du temps ; pour nous, les jours doivent être doubles dans la belle saison afin de compenser six à sept mois d'engourdissement ; nous cherchons de tous côtés quels sont les établissements publics où l'on puisse se rencontrer, causer, discuter, passer en revue les événements, jeter un regard sur le monde, mener enfin la vie d'hommes civilisés, comme nous croyons l'être, et nous ne trouvons [436] rien, rien que les hôtels, et ce seul refuge, ce dernier centre de réunion nous a été enlevé à l'heure même où chacun, las de la promenade, énervé par la chaleur, sent le besoin d'un entretien agréable à côté d'un bon

67 I soirées, (tout 70 I saisons,) nous

3. « Buies en veut très fort à un règlement en vertu duquel le Conseil de ville de Québec aurait, au printemps de 1875, obligé les hôtels à fermer le dimanche, et chaque soir de la semaine à onze heures. Or les archives de l'Hôtel de ville de Québec ne contiennent pas un tel règlement, et les minutes des assemblées du conseil, que nous avons compulsées aux années 1875 et 1876, ne portent aucune trace d'une mesure quelconque concernant les hôtels – sauf l'octroi des licences, qui relevait alors du conseil municipal » (Père Hugolin, O.F.M., *Bibliographie des ouvrages concernant la tempérance : livres, brochures, journaux, revues, feuilles, cartes, etc., imprimés à Québec et Lévis depuis l'établissement de l'imprimerie, 1764*, Québec, Imprimerie de *l'Événement*, 1911, p. 60).

verre qui appelle le sommeil et asseoit le système nerveux pour la nuit !

*

Pauvres hôteliers qui paient de lourdes, de très lourdes taxes, et qui mangent l'hiver ce qu'ils gagnent l'été, nous les plaignons ! Avant longtemps, sans doute, Québec n'aura rien à envier aux lugubres et funèbres villes de la Nouvelle-Angleterre qui, le dimanche, sont comme autant de tombeaux refermés sur des êtres vivants. Est-ce là l'idéal qu'ont cherché nos conseillers de ville et n'auraient-ils fait que remettre à plus tard de marcher jusqu'au bout sur les traces des puritains ? Car il faut bien qu'on le sache ; sur cette pente comme sur celle de la fausse dévotion, il est difficile de savoir où s'arrêter. La vertu extérieure a des exigences incontentables ; on commence par prohiber la vente des boissons, et l'on arrive aux magnifiques résultats que tout le monde connaît, la loi éludée, bafouée, l'hypocrisie encouragée et l'amour funeste de l'alcool se déguisant sous mille formes pour se satisfaire davantage. Puis, on fait disparaître les tramways, comme il en a été question sérieusement à Montréal, ville de haute moralité, puis les voitures de louage, comme cela se pratique dans bien des villes américaines, puis, l'exercice du piano, cet instrument si indécent que, dans plusieurs cités de la Nouvelle-Angleterre, on le recouvre d'une vaste tunique et on lui enveloppe soi[437]gneusement les *jambes*, pour que la seule vue de cet objet servant à des divertissements profanes ne trouble pas des regards détournés de la terre.

Après les prohibitions, qui sont purement négatives et qui consistent dans l'interdiction de faire certaines choses, viendra l'obligation positive, formelle, de faire certaines autres choses, comme de ne se montrer en public qu'aux heures de l'office divin, de faire sa cuisine avant le lever du soleil, d'être debout avec les coqs, d'empêcher son chien d'aboyer, de marcher en glissant, de se laver comme les chats afin de faire le moins de bruit possible, enfin, de n'ouvrir la bouche que pour chanter des psaumes n'importe sur quel ton.

Voilà le dimanche tel qu'il sera inévitablement dans cinq ans d'ici, pour peu que nous voulions avoir autant de vertu qu'il

---

91 I des *Puritains ?* Car 93 I où arrêter 98 I les *chars urbains,* comme 106 I pas *les* regards

est possible d'en montrer. Aussi, il faudra voir alors comme les gens se jetteront tête baissée dans tous les excès, afin d'échapper à l'ennui, l'ennui, ce patient tentateur auquel ne résistent guère les vertus modernes.

Or, c'est là précisément ce que nous voudrions empêcher, et, pour cela, nous allons faire à notre tour un peu de morale, car nous supposons bien que c'est au nom de la morale que se font les prohibitions dominicales, et que c'est avec des arguments prétendus moraux qu'on tourne nos conseillers de ville en vrais Dracons promenant le fer rouge dans tous les gosiers. Voyons un peu.

Une loi, pour être respectée et avoir de l'autorité, doit s'appuyer sur une nécessité, sur un besoin, soit [438] pour protéger des droits, soit pour sanctionner de bonnes habitudes ou empêcher des abus qui troublent l'ordre public. Toute loi, faite uniquement pour contraindre, est vexatoire et immorale, immorale, oui, certes. Prenez par exemple New York ; depuis que la vente des liqueurs y est interdite le dimanche, on voit la foule, une foule énorme quitter la ville et se rendre à Hoboken et à Staten Island, et y faire d'épouvantables orgies souvent accompagnées de rixes et de crimes. Le soir, tout ce monde-là revient à la ville, et il faut voir alors quel spectacle présentent les ferry-boats et les rues qui bordent les quais !

Cette conséquence est toute naturelle et il serait surprenant qu'il n'en fût pas ainsi. Laissez aux hommes l'usage ordinaire, quotidien d'une chose ou d'un droit quelconque, il est rare qu'ils en fassent un abus ; la licence, dans ce cas, est exceptionnelle, et ce n'est pas pour l'exception qu'on doit faire les lois. La répression, qui est un châtiment, ne doit s'appliquer qu'aux délits ; or, on en fait ici une mesure générale qui atteint tout le monde. Pour justifier une loi comme celle qui interdit la vente des liqueurs le dimanche, il faut l'existence de graves abus de nature à troubler l'ordre ou la décence publics. Comment les abus sont-ils constatés ? Par la plainte qu'on en fait ou par le cri général qu'ils soulèvent. Or, quels sont les citoyens paisibles, quelles sont les familles que la vente des liqueurs a troublés le dimanche plus qu'aucun autre jour de la semaine ? Le commerce des liqueurs est mauvais en soi ou il est indifférent : s'il

132 I uniquement *pour imposer ou* pour 136 I à *Holyhead* et

est mauvais, qu'on le supprime tout à fait ; s'il est indifférent, en [439] quoi peut-il l'être moins le dimanche qu'un jour quelconque de la semaine ?

En vain l'on voudrait assimiler la vente des liqueurs au verre à celle de toute autre marchandise, on n'y parviendra pas. Ce n'est pas une question de commerce que nous examinons en ce moment ; c'est une simple question de nutrition quotidienne, c'est un besoin qui se renouvelle tous les jours comme tout autre besoin physique, et dont on ne peut prévoir les exigences. On a souvent aussi bien besoin d'un verre de cognac ou de vin qu'on a besoin d'un rosbif ; alors, il vaut autant supprimer les restaurants et les tables d'hôte que les buvettes.

Il y a des abus, dira-t-on. Soit, mais faut-il supprimer une chose, parce qu'elle donne lieu accidentellement à un abus ? N'y a-t-il pas d'autres moyens à employer ? Ne peut-on pas sévir contre les hôteliers qui donnent à boire à ceux qui sont en état d'ivresse ? Et l'abus, dans le cas qui nous occupe, a-t-il jamais été porté assez loin pour donner lieu à un scandale ou à un trouble public ? Au contraire, les citoyens de notre ville n'ont eu qu'à se féliciter jusqu'aujourd'hui de la manière paisible et digne avec laquelle le dimanche est observé ; l'intérêt même des maîtres d'hôtel est d'empêcher tout abus provenant de la vente des liqueurs au détail, et nous serions fort surpris d'apprendre que tel ou tel cas d'ivresse provient de la boisson servie inconsidérément dans l'un des hôtels respectables de notre ville.

*

[440] Mais qu'importe ! Supposons que cela fût ; aurait-on remédié au mal en faisant fermer toutes les buvettes ? Non, l'expérience nous montre au contraire que le mal n'est qu'aggravé ; tout le monde se donne la main pour éluder une loi dont chacun sent l'injustice tant que la vente des liqueurs au détail n'est pas absolument prohibée ; les agents de l'autorité eux-mêmes sont souvent obligés de fermer les yeux, quand ils ne vont pas jusqu'à participer au délit, comme cela se voit souvent dans plus d'une ville, et c'est ainsi qu'une loi, faite au nom de la morale et de l'ordre, va directement contre son objet et devient plus immorale que l'absence même de toute loi.

---

173 I porté *si* loin 190 I objet, et

Il est si déraisonnable de défendre aux gens un usage convenable des boissons un jour plutôt que les autres, que personne n'en attribue la prohibition au sentiment de la décence ou de la morale publique : on en cherche le motif dans un besoin pécuniaire et on accuse les conseils de ville de chercher à se faire, par des amendes faciles à imposer, une nouvelle source de revenus. On dit que l'on compte sur la désobéissance des hôteliers et sur celle du public pour faire arriver de temps à autre quelques centaines de piastres dans le coffre municipal ; pour ne pas décourager complètement les hôteliers, on tolérera pendant plusieurs semaines qu'ils éludent la loi, comédie fort pratiquée à Montréal, puis on les frappera tout à coup, on les laissera ensuite se refaire de ce qu'il leur en coûte, et l'on recommencera.

Au lieu de permettre un commerce légitime et mo[441]déré, qui ne peut avoir qu'exceptionnellement de mauvais effets et ne mener que rarement à des abus passagers, on crée un grand mal pour en corriger un petit et l'on inflige un remède mortel, car rien n'est plus immoral qu'une loi que personne ne respecte, et rien ne corrompt plus une population que l'habitude de désobéir aux lois ou de les éluder.

Au mal de prendre un verre de boisson, puisque c'en est un, l'on ajoute celui de faire fi de la loi qui le défend ; il est donc facile de voir que, de quelque côté qu'on l'examine, une pareille prohibition, loin de répondre à son objet, lui est directement opposée et devient plus condamnable, plus immorale que le vice même qu'elle prétend faire disparaître.

*

En voulant décréter l'abstinence, on donne à l'intempérance une impulsion plus grande et on lui fournit des excuses, car le bien même, dès lors qu'il est imposé, devient odieux[4]. On ne peut pas condamner à la sobriété, parce que c'est faire de la sobriété un châtiment, c'est la dépouiller de toute vertu, c'est la

195 I publique ; on

4. « Ils n'ont pas compris qu'en voulant décréter l'abstinence absolue, ils donnaient à l'intempérance une impulsion plus grande et lui fournissaient des excuses, car le bien même, dès lors qu'il est imposé, devient odieux » (A. Buies, *Question franco-canadienne*, p. 8-9). La suite du paragraphe reproduit le texte de *Question franco-canadienne*, p. 9.

rendre indigne d'être recherchée pour elle-même, et, par conséquent, enlever tout mérite à ceux qui la pratiquent. Dès lors que l'abstinence devient la loi, l'intempérance n'est plus qu'une contravention ; le principe moral est détruit, et une hypocrisie plus ou moins habile ne tarde pas à se glisser dans les actes, comme il en est toutes les fois qu'on veut imposer la vertu ; la contrainte n'amène que le relâchement et le dévergondage, sous des dehors trompeurs qui cachent une cor[442]ruption plus profonde. Ce n'est pas avec des lois qu'on établit les mœurs, et les goûts et les habitudes seront toujours au-dessus de toutes les prescriptions ; il y a du reste, dans les mille moyens mis en œuvre pour éluder les lois prohibitives des boissons fortes, comme une protestation de la conscience gênée dans le choix libre de ses actions et comme une réclamation déguisée de ceux qui savent modérer leurs goûts, contre la tyrannie aveugle qui ne connaît pas de différences.

*

On n'a jamais raison d'entrer en lutte avec la nature, parce qu'un certain nombre d'hommes abusent de ses dons et tournent en maux ce qu'elle leur offre en bienfaits. Ce qui est un abus se corrige de soi-même ; dans tous les cas, les lois ne sont pas faites pour l'exception, et l'on ne peut priver le très-grand nombre d'un usage légitime afin de punir la minorité de ses excès.

Qu'ont produit au reste toutes ces lois aussi barbares que ridicules dans les pays où l'on en fait l'expérience[5] ? Le contraire de ce qu'on attendait d'elles. Voyez dans le Maine, par exemple, la ville de Lewiston qui, la première, a arboré le drapeau de l'abstinence totale ; les plus récentes statistiques établissent que c'est la ville la plus adonnée à l'ivrognerie de tout le continent américain. Voyez l'Angleterre ; dernièrement, sur la demande de plusieurs centaines de ministres de l'église établie, l'archevêque de Canterbury a demandé la formation d'une commission pour étudier les remèdes à porter aux progrès de l'in-

253 I Voyez *en* Angleterre ; *il y a trois ans,* sur 255 I *l'Archevêque* de

5. « Qu'ont produit ces lois aussi barbares que ridicules dans tous les pays où l'on en a fait l'expérience ? » (A. Buies, *Question franco-canadienne,* p. 9). La suite, jusqu'à « par le fatalisme », reproduit le texte de *Question franco-canadienne,* p. 9-10.

tempérance qui, on le sait, fait d'épouvantables ravages dans toutes les classes de [443] la société anglaise. Il a proposé des licences, une surveillance rigoureuse sur les maisons publiques et d'autres moyens également futiles ; mais l'évêque de Peterborough a démontré l'inefficacité de toutes ces entraves ; il a démontré que l'intervention du parlement ferait plus de mal que de bien, et que le meilleur remède était dans une éducation plus répandue des masses en même temps que dans le bon exemple. De son côté, le marquis de Salisbury, parlant au nom du gouvernement, a dit que le parlement avait fait tout en son pouvoir pour contraindre le peuple à la sobriété, mais que chaque effort avait été suivi d'un accroissement d'intempérance. En 1828, le cabinet Wellington avait cru faire une grande réforme en obligeant les aubergistes à obtenir des licences, ce qui n'a pas empêché que les auberges ne devinssent la pire plaie de la nation ; et il en a été ainsi du reste toutes les fois que la loi a voulu intervenir.

Non, mille fois non ; ce ne sont pas les lois qui corrigent les mœurs ; elles peuvent les contrarier, mais jamais les détourner de leur cours ; et quand l'homme n'a plus d'autre frein que la loi, il ne tarde pas à en perdre le respect, parce que l'obéissance à la loi suppose avant tout un principe moral qui fait reconnaître en elle une sanction légitime et nécessaire, et non pas une simple mesure vexatoire. L'idée de traiter tous les hommes comme s'ils étaient des ivrognes est un peu trop monstrueuse pour conquérir les esprits, et l'on ne peut attendre d'elle que des effets aussi monstrueux que son principe.

*

[444] L'abstinence et la tempérance sont deux choses bien différentes ; la première est une violation des droits que Dieu nous a donnés d'user de ses dons ; la deuxième est l'exercice même de ces droits dans la mesure qu'il convient à des êtres intelligents et raisonnables ; or, on ne peut obliger à cette mesure en décrétant des lois farouches qui visent l'exercice légitime et modéré aussi bien que l'abus. C'est vouloir réduire tout à un même niveau et ne voir dans les hommes, sans exception, qu'un amas de brutes incapables de se gouverner, incapables de faire la moindre distinction dans les choses qu'ils doivent ou ne doi-

vent pas faire ; c'est leur enlever leur libre arbitre, et, par conséquent, toute responsabilité, et par conséquent le principe moral qui les conduit, pour le remplacer par le fatalisme.

Voilà ce que veulent les teetotalers, ces instruments d'un fanatisme nouveau qui prétend régénérer la société et apporter à l'homme la perfection en le rendant assez sec pour la combustion spontanée ; despotes étroits et ridicules qui se croient appelés à refaire la création et qui travaillent, de concert avec le phylloxera, à faire disparaître la vigne, l'un des plus généreux dons de la Providence.

Qu'ils continuent leur œuvre, nous n'en avons souci. Il restera toujours quelque chose, avant la fin des siècles, pour arroser les pauvres humains à qui le teetotalisme fait tirer la langue.

294 I conséquent toute 296 I conduit pour 297 I les *Teetotalers*, ces 306 I le *Teetolalisme* fait

APPENDICES
I
Préfaces

[1873]

Chers lecteurs,

Il n'y a pas de difficulté ; je vous offre avec les présentes un petit volume comme vous en verrez peu dans les annales de notre *littérature barbare.* Près d'une centaine de petits chefs-d'œuvre réunis en bloc, c'est du bon butin ! La plupart d'entre vous les ont déjà lus ; relisez-les, ça sera correct. Vous y trouverez sans doute beaucoup de défauts ; alors, contemplez-vous vous-mêmes, il n'y a pas de soin, vous en trouverez encore bien davantage.

Depuis bientôt trois ans que je chronique pour vous dans *le Pays* et dans *le National,* je n'ai pas encore appris à vous craindre, tout en vous aimant de plus en plus. En vérité, votre excès d'indulgence m'affligerait s'il n'était égalé par vos lumières, et si j'y trouvais moins une mortification pour mon amour-prore qu'un légitime sujet d'orgueil.

Se faire mettre en volume n'est pas ce qui force le plus. Ça prend pas toujours des colosses comme moi pour cela : mais ce qui est difficile, c'est d'offrir quelque chose de présentable. Or, j'avouerai que lorsque je me suis vu en train de classer et de choisir dans ce fouillis de fantaisies et d'élucubrations qui remontent au *printemps de 1871,* j'ai désespéré de tout ordre et de toute liaison. Aussi ai-je tout simplement distribué mes chroniques par groupes successifs, suivant les saisons ; tirez-vous de là maintenant comme vous pourrez.

À votre grand hébétement, vous trouverez dans ce volume jusqu'à des *causeries du lundi* écrites pour *la Minerve* ! ! ! Ô fidélité ! ô principes ! qu'êtes-vous devenus ? .... *La Minerve* payait royalement ; je lui par-

donne tout le reste. J'avais prévu *le Pacifique*, et d'avance je vengeais les nationards. – Du reste, mon volume est le fruit de souscriptions prises indifféremment dans toutes les classes d'hommes, à quelque opinion qu'ils appartiennent : vous n'y verrez donc que le simple témoignage de l'admiration qu'inspirent mes vertus.

Je commence avec *le printemps de 1871*, alors que *le Pays* était dans tout l'éclat d'une nouvelle jeunesse, d'une *vigueur retrempée*. Quelques mois après il tombait et *m'entraînait dans sa chute*. Pour la vingtième fois, je fis banqueroute de toutes mes illusions : c'est dur quand on n'a que ça ! Aujourd'hui je suis relativement riche ; *la souscription* est un admirable levier quand on sait le manier avec art ; pour moi, Dieu m'en est témoin, je lui ai fait soulever des trésors[1].

Maintenant donc que, grâce à vous, chers lecteurs, je suis au-dessus de mes affaires pour cinq à six semaines, tous mes frais payés, je vous offre mon volume que vous *relirez*, je le sais, avec plaisir, et quand vous l'aurez lu, vous direz de moi :

« C'est un bon petit canaien, pas mal capable : il aurait un joli avenir, si son passé n'était pas déjà si long... et si...

A. BUIES.

[1884]

C'est en 1871 que j'écrivis mes premières « Chroniques ». Comment cette fantaisie me prit ou comment cette inspiration me vint, je ne le sais plus. J'ai bien rarement su une heure après ce que j'écrivais une heure avant. Mes « Chroniques » sont une œuvre de jeunesse, impré-

---

1. Comme l'atteste la correspondance de Buies avec Alfred Garneau, l'écoulement de ce premier volume fut difficile : « Tu ne saurais croire tout le mal que ce volume me donne et combien j'éprouve de déceptions de tous côtés. Non seulement j'y perds mon temps mais encore le peu de patience qui me reste. [...] Est-ce que tu ne pourrais pas me trouver à Ottawa un bon agent pour vendre mon livre : on m'en a parlé, mais je ne connais personne. Je m'en rapporte à toi, tu pourras conclure et offrir 20 p. cent » (lettre du 30 décembre 1873, fonds privé).

Il revient sur le sujet deux semaines plus tard. « N'as-tu pas encore reçu la 2ème demi-douzaine ? J'ai expédié les deux paquets à la fois et le maître-de-poste de l'Assemblée m'assure les avoir envoyés ensemble. Je suis dans des transes mortelles, et si tu ne me fais pas savoir de suite si tu as reçu le 2ème en question, j'entreprends un pélerinage à Notre-Dame de Lourdes. Toi qui es convaincu (et que je respecte pour ce, quoiqu'il m'en coûte) tu pourrais m'envoyer une goutte de l'eau miraculeuse dans ta prochaine lettre. Mais j'aimerais mieux savoir si tu as reçu la douzaine complète » (lettre du 17 janvier 1874, fonds privé).

vue, fortuite, faite au hasard de l'idée vagabonde, un reflet multiple d'une vie qui n'a été qu'une suite d'accidents toujours nouveaux, de situations toujours inattendues et d'impressions qui, pour être extrêmement mobiles, n'en étaient pas moins souvent profondes et persistantes, malgré leur apparente fugacité.

Une chose me frappait-elle, aussitôt je la mettais dans un alinéa, pressé de courir à une autre qui m'attendait et qui se hâtait de prendre forme, avant d'être délaissée à son tour. Ainsi les impressions m'arrivaient en foule, comme une troupe d'oiseaux qui accourent à tire d'aile, mais dont chacun d'eux laisse saisir distinctement son vol. Conceptions du moment, fugitives empreintes, ainsi mes chroniques ont passé sous les yeux du lecteur, se suivant les unes les autres, et pourtant rassemblées, comme le flot succède au flot dans une course uniforme.

Dans cet abandon rapide de mon esprit à ce qui s'en emparait rapidement, je goûtais d'exquises jouissances, et mon âme débordante se répandait dans celle du lecteur. Le lecteur, c'était pour moi l'ami unique, le confident de toutes les heures, à qui je me livrais tout entier, et dont mes accès d'expansion touchaient toujours des fibres en relation avec celles de ma propre pensée.

C'est ce qui fit le succès de mon premier livre, succès qui fut une révélation. Je ne m'étais jamais imaginé que de simples articles de fantaisie, qui avaient pu amuser ou intéresser le lecteur à ses moments perdus, pussent subir l'épreuve d'une publication nouvelle, sous forme de volume, et je ne l'avais guère tentée, après avoir recueilli assez de souscriptions pour couvrir mes frais, qu'afin d'assurer quelque durée à ce qui était de sa nature essentiellement fugitif, et de pouvoir me retrouver tout entier, aussi longtemps que je vivrais, dans un passé qui renfermait tant d'impressions vivaces et tant d'émotions doucement savourées. Aussi ma première idée fut-elle de ne faire qu'une édition intime, bon nombre de mes amis m'effrayant par leurs prédictions décourageantes et par d'aimables railleries sur ma témérité.

Avouons que ce que j'essayais de faire était alors de la haute nouveauté, et que mes Cassandres avaient toutes les raisons d'avoir raison. Comment, malheureux, tu veux publier un livre ! Mais combien auras-tu de lecteurs ? Quelques centaines à peine. Tu sais bien qu'il y a trop peu de gens dans notre pays qui lisent, trop peu surtout qui achètent des livres. Passe encore pour des articles de journaux. On t'a lu en passant, par distraction, mais prendra-t-on la peine de te relire, de tourner pour cela les pages d'un volume et de chercher de nouveau dans un gros in-douze, tes pensées qui n'ont pu avoir que l'attrait du moment, qu'un intérêt de circonstance ?... Oui, tout cela avait l'air d'être bien vrai ; mais l'était-ce réellement ? Et quand bien même cela eût été vrai sans conteste, devais-je m'y arrêter ? À ce compte, on ne s'affranchirait

jamais des alarmes d'une fausse pusillanimité, de cette défiance de soi, traditionnelle chez les Canadiens Français, qui ne leur avait présenté jusqu'alors que l'image d'une prétendue infériorité et paralysé en eux l'orgueil nécessaire à l'audace. Il fallait briser ces vaines entraves, avoir au moins la force d'essayer et le courage d'échouer même, s'il était nécessaire, livrer enfin le premier assaut au préjugé funeste qui n'a d'autre cause que notre état de dépendance et une éducation si inférieure, si pitoyable, qu'elle nous rendait inhabiles à penser et impropres à aborder quelque partie que ce fût du domaine des lettres, des sciences ou de la critique. Laisser l'obstacle constamment dressé devant nous ne pouvait être notre destinée, et la question se présentait, ou de le renverser après une succession de tentatives, ou de rester à tout jamais dans une infériorité indigne de notre race.

J'entrai résolument dans le chemin dont on me signalait les embûches et les périls avec une complaisance attentive, et je crois en vérité qu'on était peut-être un peu moins effrayé que désagréablement surpris de ce que je bravais des craintes aussi légitimes, aussi invétérées, aussi bien entrées dans les mœurs et comme dans la nature de chacun. Mais un secret instinct m'avertissait que le public avait été méjugé et que si le nombre des lecteurs paraissait si restreint, c'était bien plus la faute des écrivains, ou de ceux qui en prenaient le nom, que celle des lecteurs mêmes. Combien n'est-ce pas changé depuis ! Les écrivains ont repris une telle confiance en leur mérite que c'est eux maintenant qui se croient en nombre trop restreint pour le public, et ils foisonnent, ils foisonnent, ils foisonnent ! Il n'en tient qu'à eux en vérité qu'ils ne dépassent bientôt le nombre de ceux qui les lisent et les admirent ; c'est au point qu'une demi-douzaine des vingt immortels, qui doivent à leur obscurité de faire partie de l'Institut Royal Canadien[1], vont se mettre eux-mêmes à écrire. Tel est en grande partie le fruit d'une haute et intelligente protection, des droits énormes dont sont frappés les livres étrangers, droits éclairés qui équivalent à une véritable prohibition en faveur de la production nationale[2]. Mais déjà nous avons dépassé le but, tant est fécond le cerveau de nos auteurs ! Nous avons

1. La Société royale du Canada, fondée à Ottawa en 1884. Buies fut toujours opposé à son existence comme en témoignent ces propos : « Essayons du parfait bonheur, je crois l'avoir trouvé quelque part, dans un séjour inconnu du reste des mortels, et que je vais vous révéler. – C'est dans le sein doux et somnifère de la Société Royale.

Oh ! que je voudrais finir mes jours dans cette oasis exquise où fleurit le style indigène et où les membres fondateurs coulent, depuis une dizaine d'années, une existence asiatique, en se contemplant le nombril du matin au soir, dans une extase et une admiration que rien ne trouble, ni n'altère et dont rien ne détourne, si ce n'est l'admiration pour le nombril de son cher collègue voisin qui, lui, est en train d'escalader le quatorzième ciel, dans le ravissement de son bonheur » (« Chronique », *la Revue nationale*, février 1895, vol. 1, n° 6, p. 581).

2. « [...] l'enregistrement des droits d'auteur n'était pas monnaie courante

produit outre mesure ; le marché national ne suffit plus, et il va nous falloir trouver coûte que coûte des débouchés à l'extérieur. C'est là que la gloire nous attend. Quel beau jour ne sera-ce pas, lorsque nous aurons forcé tous les peuples de l'Amérique à se nourrir de notre prose, et jusqu'aux Patagons eux-mêmes à nous comprendre !

Mais il n'en était pas ainsi en 1871, et c'est à peine si l'on pouvait écouler alors quelques centaines d'exemplaires d'un chef-d'œuvre, même dans les foyers indigènes les plus hospitaliers. Néanmoins, l'explique qui voudra, je fus accueilli par une véritable explosion de faveur de la part du public, dès que je parus devant lui, et la première édition des « chroniques » s'évanouit comme un songe dans les transports de l'admiration générale. Dirai-je, avec la modestie inhérente aux auteurs, que j'étais loin de m'y attendre ? Non, je m'y attendais un peu, beaucoup, tant qu'on voudra ; et cependant, ce n'était pas là précisément ce que je cherchais. L'ambition du succès ne me vint que plus tard. J'écrivais pour écrire, par fantaisie, par inclination, par goût, pour ne pas me laisser rouiller tout à fait, et aussi beaucoup pour remplir, par ci par là, quelques heures d'une existence qui était à cette époque passablement désœuvrée. J'étais donc bien loin de songer que ces folâtres échappées de mon imagination seraient un jour rassemblées en volume et figureraient dans les rayons d'une bibliothèque quelconque.

Mais le sort, devant lequel je m'incline, en a voulu autrement. Grâce à lui, j'ai été élevé sur le pavois des auteurs. J'ai fait des livres ! J'ai fait des livres, et je ne suis pas encore membre de l'Institut Royal du Canada ! Pourtant, j'y avais tous les titres... moins un, hélas ! et on ne me l'a pas pardonné. C'est que j'avais fait autre chose que des livres, et que, pour être un immortel classé, breveté, siégeant dûment dans l'Olympe des Lettres, il faut n'avoir fait que cela ou n'avoir rien fait du tout. Que pouvais-je contre un destin aussi hostile ? Obligé de renoncer aux honneurs, je me suis jeté dans les bras de cette grande impudique qui s'appelle la popularité, et j'y reste, m'enivrant de plus en plus tous les jours de ses amours grossiers, mais sincères, et ne pouvant m'arracher aux voluptés étranges qu'elle me prodigue, et qui réconfortent plus encore qu'elles ne débilitent.

---

au pays. [...] De leur côté, les imprimeurs-éditeurs pratiquaient sans vergogne la piraterie littéraire, en particulier à l'égard des auteurs européens qui étaient incapables de surveiller leurs intérêts » (Maurice Lemire, « Les relations entre écrivains et éditeurs au Québec au XIX^e siècle », dans Y. Lamonde, *l'Imprimé au Québec*, p. 219). En réalité, un auteur européen – généralement beaucoup plus apprécié du lecteur québécois qu'un auteur local – devait faire réimprimer son œuvre au Canada dans les trente jours qui suivaient sa publication, sinon il perdait ses droits d'auteur et était passible d'une amende de $300,00. D'où la réimpression à bon marché des ouvrages européens, et les profits des éditeurs québécois au détriment de leurs compatriotes écrivains.

J'ai fondu les trois volumes primitifs de «*Chroniques* », dont la contenance et le format étaient inégaux, en deux volumes d'un format uniforme et d'un nombre de pages égal autant que possible, et je leur ai ajouté un volume de chroniques plus récentes et d'écrits inédits, que j'ai appelés divers, afin de ménager quelque illusion au lecteur déjà trop familier avec ma prose[3]. Maintenant, mon œuvre est finie, et j'ose appeler définitive cette nouvelle édition que j'offre à mes chers compatriotes, si singulièrement déniaisés depuis une quinzaine d'années. Qu'ils continuent à m'entourer de leurs précieuses prédilections et cherchent à adoucir pour moi les rigueurs de l'âge qui s'avance. Je les aurai fait rire pendant un demi-quart de siècle ; qu'ils m'empêchent de pleurer sur mes vieux jours. Pour cela, qu'ils aient moins souci de couvrir ma tombe de fleurs que d'éclaircir, de mon vivant, les rangs pressés des fournisseurs qui ont contre moi de vieilles notes flétries, jaunies et

---

3. En réalité, seul le premier tome des *Chroniques canadiennes* verra le jour, accompagné d'une réédition de *la Lanterne*. Buies a-t-il jugé plus important de rééditer *la Lanterne* à cause de la conjoncture politique, ou parce que le succès de librairie du premier volume n'était pas celui qu'il avait escompté ? À Louis-Joseph Papineau, il écrit, le 21 octobre 1884 : « Je vous envoie aujourd'hui deux exemplaires de *la Lanterne* et de mon premier volume des chroniques, lequel devra être suivi de trois autres, dont deux ne contiendront absolument que de l'inédit. En même temps, je me prépare à publier aussitôt que possible un journal hebdomadaire très avancé, mais j'ai des frais épouvantables sur le dos, entre autres huit cents dollars de frais d'impression, rien que pour les deux volumes qui viennent de paraître, et que j'ai fait tirer chacun à 2 000 exemplaires.

Tout mon temps va se passer d'ici à deux mois, j'en ai bien peur, à me chercher des ressources pour mener à fin mon double plan, c'est-à-dire continuer la publication de mes œuvres et faire paraître un journal » (ANQ, fonds Papineau-Bourassa).

Ce journal, c'est vraisemblablement *le Signal*, dont seul le prospectus sera publié l'année suivante.

En 1890, Buies manifestera de nouveau son intention de rééditer les chroniques de 1875 et 1878 : « Au sujet du 2e volume de chroniques dont vous me parlez, je vous annonce qu'il est actuellement à l'impression, qu'il y en a six formes de complétées, revues et corrigées avec soin, et que le volume entier serait imprimé à l'heure qu'il est, si les remaniements ministériels qui bouleversent le secrétariat provincial et, par suite, les « pensionnaires de lettres », n'apportaient forcément un délai dans cette opération. Je compte néanmoins pouvoir livrer à la publicité ce volume dans le cours de juillet prochain. Je m'empresserai alors de vous en adresser une couple d'exemplaires [...] » (Lettre à Mgr Douville, 22 avril 1890, Archives du séminaire de Nicolet, Succ. Mgr Douville, II-48-15).

Le Secrétariat provincial garantissait l'achat d'exemplaires d'ouvrages d'hommes de lettres qui étaient « bien en cour ». Cette garantie constituait une forme de subvention déguisée. Le Registre des Requêtes du Secrétariat provincial révèle que Buies bénéficia du « système » jusqu'à sa mort, quel que fût le titulaire et quelle que fût son allégeance politique. Nous n'avons pu retracer ces épreuves corrigées ; le deuxième tome des *Chroniques canadiennes* n'a jamais paru ; les troisième et quatrième tomes, non plus.

rances, mais toujours fraîches à leurs yeux. Accourez, mes compatriotes. Dans chacun de vous je contemple un souscripteur[4] : soyez toujours dignes de ce beau nom.

A. Buies.

Montréal, 15 septembre, 1884.

4. Dans *la Patrie* du 9 avril 1884, Buies annonce ainsi la réédition des *Chroniques* : « Dans mes études en France, je n'ai pas acquis l'infaillibilité, oh ! grands dieux, non ; je trouve en me relisant quantité de fautes dans mes *Chroniques* que je vais faire rééditer prochainement grâce à mes nombreux amis que je fais souscrire à outrance et que j'exploite cette fois de la façon la plus scandaleuse et la plus effrontée. »

II
Variantes longues

[1], l. 28

n'aient *pas un enthousiasme ardent pour les idées progressives et pour l'annexion qui les résume. // Mais passons et arrivons vite aux faits du jour.*

Un fait du jour, c'est que M. Cauchon a refusé de signer la réquisition faite en faveur de l'honorable Langevin. Un autre fait, c'est que les ministres, qui ont siégé en conseil pendant huit jours, ont fixé l'époque des élections de la province, mais refusent de la faire connaître. Je m'attends à ce qu'ils me le disent confidentiellement demain ou après-demain, et alors je m'empresserai d'être indiscret.

La grande sensation du moment est le traité convenu par les membres de la Haute Commission.

Le Journal de Québec <ital. : trois mots> verse des larmes de sanglier :

« Pour notre part, dit-il, nous protestons humblement, mais énergiquement, contre une politique aussi suicide, (dans les circonstances, douloureuses, suicide <ital.> devient un adjectif) que nous ne comprenons pas, à moins qu'elle ne veuille nous dire que ceux qui doivent bientôt faire partie d'un même peuple doivent, par avance, jouir des mêmes privilèges et absolument des mêmes droits. Mais, alors, pourquoi la réciprocité n'est-elle pas plus réelle, et pourquoi pour nous seuls le sacrifice ? Si tout ce travail de la commission ne devait arriver qu'à ce résultat, uniquement de concessions à notre détriment, qu'était-il besoin de la faire si solennellement et si dispendieuse, et pourquoi ne pas arriver franchement au même but par la ligne droite ? Pourquoi ne nous avoir pas dit sans détours et sans mise en scène : « Vous savez combien nous avons de motifs puissants pour ne pas nous quereller avec les États-Unis. Nous voulons conserver la paix à tout prix, parce que la guerre mettrait trop d'intérêts anglais en péril. Ainsi sacrifiez-vous et donnez même, sans compensation, puisqu'il le faut, jusqu'au dernier de vos privilèges et de vos droits.

Le parlement fédéral donnera-t-il la sanction à un pareil traité ?... Nous l'ignorons, mais qu'on nous laisse au moins la consolation de croire qu'il ne le fera pas, si toutefois ce traité est ce que le font les feuilles américaines. »

J'ai le respect de toutes les douleurs et je ne discuterai pas cette explosion d'amertume. L'Événement <ital.> du reste, se charge de répondre au dernier paragraphe qui paraîtrait belliqueux s'il n'était absurde de se révolter contre l'inévitable et encore plus absurde de ne l'avoir pas prévu. Voici ce que dit l'Événement <ital.> :

« Quelques-uns de nos confrères cherchent encore cependant à se faire illusion à eux-mêmes et à donner le change au public. Ils feignent de croire que les conditions du traité sont à peu près égales pour les trois parties contractantes ; que c'est un compromis très-satisfaisant pour tout le monde. Mais à quoi bon ? Cela ne peut tromper longtemps personne. L'évidence nous crève les yeux.

Il vaut mieux envisager la chose à un autre point de vue et chercher satisfaction dans un autre ordre de considérations. Le traité en lui-même est un traité tout américain ; il mérite bien vraiment d'être appelé le traité de Washington <ital. : trois mots>. Il ne s'ensuit pas cependant qu'il soit absolument contraire à nos intérêts. Loin de là ; tout ce qui nous rapproche des États-Unis, tout ce qui amène les Américains dans notre pays, est bon et utile ; cela ne fait que préparer la voie aux événements à venir. Ce n'est pas notre cause qui est sacrifiée, mais celle de l'Angleterre : en supposant que l'on puisse appeler sacrifice de sa part ce qui sert si bien son dessein de se détacher du Canada.

Le traité sera certainement ratifié par les trois puissances en jeu : par les États-Unis, parce qu'ils l'auraient eux-mêmes dicté qu'il ne leur aurait pas été plus favorable ; par l'Angleterre, parce qu'elle était d'avance décidée à accorder des concessions qui ne font après tout que préparer et faciliter sa retraite d'Amérique ; par le Canada, parce qu'il n'a pas la force d'avoir une opinion, et que l'eût-il, il ne devrait pas l'employer à brouiller deux puissances dont le moindre choc l'écraserait et qui ont entre leurs mains ses destinées. »

Dans le numéro précédent, l'Événement <ital.> disait ces paroles plus que significatives :

« La seule attitude prudente et sage que nous ayons à prendre, c'est d'être sans rancune à l'égard de l'Angleterre et sans préventions à l'égard des États-Unis. Tous deux n'agissent après tout que comme nous le ferions à leur place. Ils ne veulent pas nous causer préjudice, mais s'entendre. L'Angleterre serait également à blâmer de se mettre dans l'ambarras pour nous ou de nous mettre dans l'embarras pour elle. La seule ligne de conduite qu'elle ait à suivre et qui soit compatible avec notre véritable intérêt à tous deux, c'est de ne rompre à aucun prix avec les États-Unis. Or, qui ne sait que si le traité n'avait pas été à l'avantage des américains, il n'aurait eu aucune chance d'être accepté par eux ; et que c'était la guerre qui sortait de la rupture des négociations ?

Il faut donc se féliciter qu'on en soit venu à un accord. Pour être très favorable aux Américains, le traité n'en est pas pour cela hostile aux Canadiens, car nos

intérêts, loin d'être opposés, doivent, par la force des choses, tendre à se confondre. Comme puissance rivale des États-Unis, la Confédération Canadienne perd sans doute, mais comme population, nous ne perdons rien. Le pavillon américain en venant flotter dans le Saint-Laurent, fera pâlir l'étendard fédéral ; mais les navires américains, en passant par nos ports, ne feront que nous donner un avant-goût de la prospérité que plus tard ils nous apporteront.

Tout en blâmant le projet de rejeter le traité, qu'en désespoir de cause les partisans quand <ital.> même de la confédération ont conçu, nous devons reconnaître que leur douleur est légitime. Le facile acquiescement donné par l'Angleterre aux conditions exigées par les États-Unis, est la preuve la plus significative qu'elle ait encore donnée de son dessein bien arrêté de ne pas maintenir à ses risques et périls la Confédération Canadienne. Le retrait des troupes n'est qu'un fait secondaire comparé à celui-ci. Il fait naître naturellement dans tous les esprits ces questions : L'Angleterre, qui a cédé si aisément la liberté des pêcheries et la navigation du Saint-Laurent, ne cèderait-elle pas au besoin le Canada ? Aurait-elle abandonné son droit exclusif sur les pêcheries et le Saint-Laurent, si elle n'avait pas l'intention d'abandonner le pays lui-même ? À ce point de vue, le traité de Washington ne doit-il pas être considéré comme un traité préliminaire, comme la préface d'un traité d'annexion du Canada aux États-Unis ; et une seconde commission ne viendra-t-elle pas, à la première occasion, compléter l'œuvre dont la Haute Commission actuelle a jeté les bases ? »

Je cite l'Événement <ital.> tout au long parce que c'est un journal qui, à mon avis, est le thermomètre le plus sûr de l'opinion publique dans le district de Québec. Il n'y a pas un mot à ajouter à cette citation ; tout y est. Vouloir la développer, l'amplifier, c'est tomber dans des redondances, – et j'ai mon orgueil d'écrivain, je ne veux pas paraître au-dessous de ceux que je cite.

On ne sait trop que penser du comté de Québec ; l'élection de M. Chauveau y paraît plus que douteuse. Dimanche il est allé à Beauport où on lui avait donné à entendre que tous les électeurs étaient pour lui. Il pleuvait, aussi se trouvait-il assez peu de monde à la porte de l'église : « J'apprends avec plaisir, dit l'honorable premier, que vous êtes tous unanimes en ma faveur » – Non, non, cria-t-on dans la foule, pour M. Évanturel, pas pour vous. Avez-vous dit à M. Évanturel que vous deviez venir ici ? Allez où il se trouve. »

Tous renseignements pris, et des plus justes qu'on puisse prendre, j'arrive à cette conclusion :

Beauport est à peu près divisé et ne donnera qu'une faible majorité pour l'un ou l'autre candidat.

Charlebourg donnera les deux tiers des votes à M. Évanturel ; Saint-Ambroise, un peu plus de la moitié. L'ancienne Lorette a présenté à M. Évanturel une requête signée par les trois quarts des électeurs.

Sainte-Foy est presque unanime en faveur de ce dernier, de même que Saint-Félix et le Cap Rouge.

De leur côté, les électeurs de Saint-Colomban sont indignés de ce que M. Chauveau n'ait pas donné place dans son cabinet à un Irlandais. On lui reproche en outre de n'avoir pas été rendre visite une seule fois à son comté dans l'espace de quatre ans. Des misères ! mais une fois lancés sur la voie des reproches, on ne sait pas où les électeurs s'arrêtent, et M. Évanturel est homme à les stimuler.

Le comté de Rimouski, que l'honorable Langevin a été obligé d'abandonner, fourmille de candidats ; ou en compte quatre, MM. Garon, Hudon, Bégin et Gosselin. Il est vivement question de faire venir de l'avant l'honorable Ulric Tessier, sénateur et co-seigneur de Rimouski ; mais M. Tessier refuse d'accepter la candidature, à moins que M. Hudon se retire ; M. Tessier est un vrai et patriotique libéral, et plutôt que de remporter une victoire certaine, il préférera seconder M. Hudon de toutes son influence et de ses forces.

Pour l'Islet et Montmagny, soyez tranquilles, ils sont à nous. L'honorable M. Beaubien, commissaire des terres publiques de la province, va remuer ciel et terre pour empêcher l'élection du représentant de Bellechasse, M. Fournier ; il mettra à son service toutes les influences gouvernementales, car il sait bien que l'élection de M. Fournier, c'est la perte de la sienne l'année prochaine ; mais tout cela sera inutile. La requête présentée à M. Fournier est signée par plus des deux tiers des électeurs de Montmagny, et l'autre tiers n'est pas à proprement parler défavorable.

On parle de la candidature de M. Henri Taschereau, jeune avocat très distingué de Québec, pour les comtés de Bellechasse ou de Dorchester. Mais il hésite ; ce n'est pas toujours séduisant en somme que la perspective d'une candidature, et les hommes de profession qui ont leur clientèle établie, qui dépendent d'elle, y regardent deux fois avant de se lancer sur le terrain ingrat qu'il faut inonder de bien des sueurs avant d'y trouver une apparence de récolte. Vous vous rappelez quelle lutte brillante M. Henri Taschereau fit à vingt et un ans dans ce même comté de Dorchester contre l'honorable Hector ; celui-ci, quoique ministre et dans la vie publique depuis des années, ne put obtenir que 30 voix de majorité contre son jeune concurrent.

J'apprends que M. Jetté refuse la candidature dans Montréal-est. Quel malheur ! C'était pourtant bien là le choix le plus judicieux et le plus promettant que pussent faire les électeurs. Ah ! les villes donnent un funeste exemple. Qu'on laisse élire sans opposition les candidats du gouvernement dans Montréal et dans Québec, c'est un spectacle encore plus risible que triste, dans des circonstances uniques comme celles qui s'offrent à nous aujourd'hui ! Voilà où mène le défaut d'organisation, de but arrêté ; voilà où mène l'absence de programme..... et pourtant ! vit-on jamais époque plus favorable ? Le programme libéral est tout tracé ; pas n'est besoin de le faire, de le rédiger après mille consultations pénibles où chacun place ses craintes ou ses jalousies ; il nous est envoyé tout fait, tout écrit par la Haute Commission de Washington. – Qu'on prenne donc le traité de Washington, et qu'on le lise tout simplement au peuple ; il vaut à lui seul toute une déclaration de principes, car il en est en même temps la formule et la sanction.

La semaine dernière fermait à Québec le premier cours de l'école des arts et manufactures fondée sous la présidence de M. Joly qui, depuis plusieurs années, est à la tête du mouvement industriel et de toutes les entreprises utiles dans la vieille capitale. Inauguré en février dernier, ce cours est divisé en deux classes comprenant quarante élèves. Ce cours n'a duré que trois mois, mais grâce à l'admirable découverte de M. Charles Baillargé (découverte que toute la presse a signalée il y a quelques mois) qui permet de mesurer tous les corps, solides ou liquides, quelle que soit leur forme, d'après une seule et même règle, les élèves ont autant appris et plus méthodiquement que si le cours eût duré une année.

Qu'on se figure que, d'après cette règle, un élève peut, par exemple, reconnaître combien il y a de gallons dans un fût, aussi bien que vous dire le poids exact d'une coquille, ce que contient et pèse un tube d'un métal quelconque, quelle est l'étendue, le poids et le tirant d'eau d'un bâtiment, ... enfin, il n'est sorte de calculs tellement différents entre eux et jadis fort compliqués que cette règle n'ait réduits à une seule opération d'une extrême facilité. C'est toute une découverte dans l'ordre scientifique qui est destinée à transformer les études élémentaires, et nous la devons à M. Charles Baillargé, un Canadien.

Hâtons-nous de lui rendre hommage et d'attirer sur lui la légitime admiration qu'il est en droit d'attendre, et qu'une grande publicité peut surtout assurer. //
Je

[1], l. 124

sont. *// Il y a trois ans on a remplacé la vieille porte Saint-Jean par une autre porte à quatre passages ; on se propose d'en faire autant cette année pour les portes Saint-Louis et Prescott.*

On se propose <ital. : trois mots>, ce qui relègue l'exécution de ces travaux à l'époque du parachèvement du chemin de fer intercolonial. Pourquoi refaire des portes neuves à travers des murailles qui s'écroulent de tous côtés, de vieux remparts dont tous les jours des monceaux de pierres se détachent ? Il faut voir cette vieille maçonnerie qui ne retient plus aucunement ces murs délabrés, décomposés, poussiéreux, pour se rendre compte de l'espèce d'emprisonnement où le gouvernement militaire a resserré la capitale et de l'engourdissement qui en résulte pour sa population.

Mais ce n'est pas tout. Le district de Québec tout entier semble plongé dans cet état de vieillesse morbide, de rachitisme, de paralysie sociale qui étreint la capitale. Des voyageurs américains qui viennent de faire une tournée dans les campagnes du Sud jusqu'à Nicolet me disent qu'ils n'ont pas trouvé six endroits où ils aient pu se loger convenablement. « Nous avons fait là un voyage, disent-ils, qui équivaut à une expédition dans le désert. Le refus des municipalités d'accorder des licences aux aubergistes, les empêche de tenir de bonnes maisons, et nous n'avions qu'un choix à faire entre de misérables et crapuleuses tavernes où tout étranger est regardé comme un informer <ital.> (dénonciateur et sujet à se faire insulter en conséquence), ou bien entre des maisons de tempérance, très rares et très éloignées les unes des autres, où nous ne pouvions trouver de nourriture mangeable, et où nous avons dû payer

très cher pour déjeuner et geler. Sans la permission de vendre des liqueurs, un bon hôtel de campagne ne peut se maintenir.

C'est ainsi que pour un maigre résultat moral qu'on n'obtient pas comme tout ce qui résulte de la cœrcition, on rend le district de Québec impraticable pour les voyageurs du commerce.

D'un autre côté, les agents des maisons de Montréal, d'Ontario, et des États-Unis, font encore un plus désolant tableau de l'état des choses entre Lévis et le Nouveau-Brunswick. Bon nombre d'entre eux ont cessé d'y aller tout à fait, pendant que d'autres chargent leurs voitures de provisions comme s'ils partaient pour le pôle nord. Le peuple de cette partie de la province, n'a aucune idée quelconque d'amélioration ou de progrès. Je connais des familles de Québec qui, l'été dernier, sont allées passer deux ou trois mois à Saint-Michel, joli village sur le bord du fleuve, à cinq lieues de la ville. Eh bien ! elles étaient obligées de faire venir tous leurs légumes de la ville (excepté seulement les patates et les oignons), les gens de l'endroit ne s'imaginant pas qu'on pût manger de la salade, du cresson, des radis..... La culture maraîchère est encore à naître dans ce district où l'on en fait un peu, mais pas assez pour la consommation, que dans la banlieue de la capitale <sic>. Ce n'est que depuis quelques jours, que nous avons ici de la salade et du cresson, et cela à des prix fabuleux.

Les agents qui voyagent dans les campagnes dont j'ai parlé plus haut pour y vendre des instruments d'agriculture perfectionnés, ne peuvent trouver un lit ni un repos décent, et demandent qu'on adopte le système russe des maisons de poste tenues par un officier public, pour l'usage des voyageurs, ou bien qu'on donne des licences d'auberges, au lieu de laisser s'établir une multitude d'infectes tavernes qui achètent la protection secrète de quelques conseillers municipaux. La question est plus importante qu'on n'est porté à le croire, de bons hôtels et de bonnes routes sont une nécessité de la circulation, et la circulation est la base du commerce. Les chemins de fer ne peuvent être alimentés qu'à la condition que de bonnes routes conduisent jusqu'à eux, et sur ces routes de bons hôtels pour recevoir les gens. Ceci m'amène à vous parler du chemin de Lévis et de Kennebec qu'on va entreprendre prochainement, et qui sera un des instruments de l'élection du Dr Blanchet. Déjà près de mille hommes sont engagés, et le personnel est à peu près complet. Vous savez que ce chemin était celui qu'on voulait primitivement construire, bien avant le Grand Tronc, afin d'avoir une communication directe avec l'océan l'hiver. Aujourd'hui ce projet va se réaliser. Le chemin de Kennebec va être construit jusqu'à Bangor, Maine, où il se liera à celui qui mène à Portland, ce qui aura à proprement parler pour effet de rendre inutile le chemin de fer Intercolonial.

Celui-ci, où en est-il ? Toujours à l'état de perspective. Impossible de savoir quand il sera livré au public. Interrogez les commissaires ; ils vous diront tous qu'il va l'être cet été : mais interrogez les gens qui habitent sur son parcours, ils vous répondront qu'il ne peut pas l'être avant deux ans. L'honorable M. Tessier a demandé, durant la dernière session, que du moins les habitants qui habitent les campagnes que traverse l'Intercolonial, puissent s'en servir pour transporter leurs provisions et autres articles de commerce, en attendant qu'il fût complètement ou-

vert au public ; je crois qu'il sera fait droit à cette demande sur la section de la Rivière-du-Loup à Trois-Pistoles, la plus avancée de toutes, et qu'on y verra rouler un train de fret l'automne prochain.

Qu'est devenu le chemin Gosford sur lequel on fondait tant d'espérances, qui devait apporter le bois à la ville pour rien, et bientôt être continué jusqu'au lac Saint-Jean, ouvrant ainsi cette magnifique région du Saguenay qui n'a pas de débouchés et qui reste captive tout l'hiver, malgré son fertile territoire et son climat relativement doux ? Le chemin Gosford est arrêté : il n'a que 21 milles, et cependant les campagnes qui l'entourent ne suffisent pas à l'alimenter. Ces campagnes, froides, stériles, rocheuses, ne peuvent sustenter même un chemin à lisses de bois, quelque court qu'il soit. Aussi l'embrouillamini s'est-il rapidement glissé dans les affaires de la compagnie, et son président M. Joly, qui a fait tant de sacrifices pour cette entreprise, vient-il de donner sa démission.

À propos d'élections, M. Pelletier a définitivement retiré sa candidature, et on voit poindre dans Québec-est Saint-Roch celle de M. Tourangeau, le député fédéral, en opposition à celle de M. Rhéaume. Il se glisse entre les deux, une candidature plus puissante elle seule que celles que je viens de nommer réunies ; c'est celle de M. Paré, un rouge de la vieille roche, un annexionniste déclaré ; si M. Paré vient décidément de l'avant, il faudra que les deux autres disparaissent, et certes personne ne s'en plaindra.

Comme la question électorale fait peu de bruit et qu'on s'en occupe guère, les concours roulent sur le titulaire probable au poste de gouverneur. Il est à peu près certain que Sir Narcisse-Fortunat Belleau va cesser d'être excellence l'année prochaine, mais on se demande qui le remplacera, de M. Chauveau ou de M. le juge Caron. On place le gouverneur actuel au poste de Président du Sénat, quoiqu'il paraisse étonnant que deux Canadiens français occupent cette place l'un après l'autre.

Quoi qu'il en soit, M. Chauveau se présente définitivement dans son comté de Québec, et s'il est fait gouverneur l'an prochain, il n'aura rien perdu pour attendre. // Les

[1], l. 212

ministériels <ital.>. *// J'arrive de la Rivière-du-Loup, chef-lieu du comté de Témiscouata, et je vous apporte des nouvelles, des nouvelles fraîches ; comme d'habitude, je les ai prises à la source positive des renseignements et je suis à même de vous tracer au juste l'état des choses.*

Il n'y a pas, et il n'y aura probablement pas de candidat contre M. Mailloux, le député local. M. Mailloux est un homme personnellement très populaire, il a rendu de nombreux petits services aux gens de son comté dans les diverses positions qu'il a occupées, et notamment en sa qualité de secrétaire-trésorier des municipalités, charge qu'il remplit encore aujourd'hui. C'est un homme conciliant, serviable, dévoué au bien public. Les libéraux n'ont guère à se plaindre de lui, quoiqu'il ait voté généralement avec le ministère. Dans plus d'une question importante, il s'est rangé du côté de l'opposition ; c'est ainsi qu'il a voté contre le double mandat, et

qu'il est en faveur de l'abolition des inspecteurs d'écoles, dispendieux, inutiles qui grèvent le budget et ne servent qu'à grossir le patronage gouvernemental. Il est bon de vous dire que les rapports d'écoles dans les municipalités scolaires, peuvent être obtenus tout aussi bien des commissaires, des secrétaires ou des curés, le fait est qu'ils le sont généralement, ce qui n'empêche pas qu'on maintienne les inspecteurs, avec un salaire de $800 par an, sans compter leurs frais de voyage, qui sont considérables, si l'on en juge par ceux de l'inspecteur des trois comtés réunis de Kamouraska, Témiscouata et Rimouski, lequel inspecteur demeure à Saint-Gervais, à vingt lieues du commencement de son district d'inspection.

M. Mailloux voudrait aussi qu'une proportion fût établie dans le prix de vente des terres publiques, c'est-à-dire que les mauvaises terres où il n'y a que des cailloux et des ronces, coûtassent moins cher aux pauvres colons que les bonnes.

Cependant, il est à peu près décidé que si l'on ne fait pas d'opposition à M. Mailloux, on lui trace tout de même un programme auquel il devra donner son adhésion. Il est peu probable qu'il s'y oppose, attendu que ses tendances sont assez libérales ; rappelez-vous qu'il a toujours voté pour M. Pelletier dans ses élections pour le Conseil Législatif.

Notre pays, nos amours, présente de singulières anomalies, dont ne pourrait se rendre compte celui qui n'irait pas les étudier sur les lieux mêmes, pour se convaincre que, dans les comtés pris séparément, les questions politiques générales sont comme étrangères, et qu'on ne s'occupe exclusivement que des affaires locales. C'est ainsi que le comté de Témiscouata, dont la bonne majorité des paroisses est libérale, a cependant dans les deux parlements un représentant conservateur. Ajoutez à cela que les habitants de ce comté sont des annexionnistes à tous crins, ils sont en relation constante avec les États-Unis par le chemin Témiscouata ; ils y vont en grand nombre passer les hivers et reviennent au printemps payer avec l'argent qu'ils y ont gagné, les terres sur lesquelles ils devaient encore des arrérages. Les paroisses de la Rivière-du-Loup, Notre-Dame du Portage, Saint-Antoine, Détour du Lac, Saint-Modeste, Saint-Arsène, Trois-Pistoles, sont toutes libérales ; exceptons-en Cacouna où de nombreux étrangers ont acquis le droit de vote.

Cependant M. Bertrand, conservateur empaillé, représente Témiscouata au parlement fédéral. Il y a à cela plus d'une raison purement personnelle ou locale : mais la raison déterminante est celle-ci. M. Pouliot, le représentant d'autrefois, n'a pas voulu faire d'opposition à M. Bertrand en 1867. On était alors sous l'émotion des luttes sanglantes qui venaient d'avoir lieu à Kamouraska, à la suite du défranchissement odieux de plusieurs paroisses libérales ; le même fait s'était répété dans le comté de Témiscouata ; en outre, M. Pouliot était malade, le deuil était dans sa famille, plusieurs chagrins domestiques étaient venus fondre sur lui, de sorte qu'il se sentit découragé et n'eut pas la force d'entrer en lutte.

Mais il n'en sera pas ainsi dans les élections fédérales l'an prochain. M. Elzéar Pouliot, jeune avocat de la Rivière-du-Loup, neveu du précédent, a promis à la majorité des électeurs, qui lui en ont fait la demande, de se présenter contre M. Bertrand, si toutefois celui-ci se met encore sur les rangs. Or, il est peu probable

qu'il le fera, et que ce sera plutôt M. Thomas Pelletier, négociant de Trois-Pistoles qui fera cet acte de témérité.

Mais pour M. Pelletier, disent les gens de la Rivière-du-Loup, on le mettra en bouillie <ital. : cinq mots>.

J'ai profité de mon court séjour en cet endroit pour voir où en étaient les travaux du chemin de fer intercolonial. La première section, celle qui se termine à Trois-Pistoles, sera livrée au public le 1er novembre prochain ; elle a vingt-trois milles de long ; la section, celle qui comprend le pont à élever sur la rivière Trois-Pistoles, entreprise gigantesque, est abandonnée par les contracteurs, les MM. Worthington, qui avaient sous-évalué le coût d'un travail pareil, et comme les deux sections qui suivent celle-là sont presque terminées, il se trouve que le chemin qui aurait pu être mis en opération l'automne prochain sur une longueur de soixante-dix mille de plus, va être arrêté jusqu'à ce que d'autres contracteurs s'en chargent. Vous pouvez voir par là ce que le système déplorable de donner des contrats aux plus bas soumissionnaires entraîne de pertes pour le public et de dépenses pour le gouvernement. // Si

[1], l. 223

anglaise <ital.> ... » *// Ébahissement ! Pour moi, je partis d'un immense éclat de rire suivi bientôt d'une amère pensée. Voilà pourtant <ital. : deux mots> bien l'image d'un grand nombre de ceux pour qui les candidats s'éreinteront sur les hustings à faire comprendre les choses les plus simples et les plus claires !*

Ah ! qu'ils ont bien raison, ceux qui refusent de se présenter ! Et que dire de ceux qui font toutes les bassesses pour obtenir ce qu'ils appellent un témoignage d'opinion en Canada ! Comment veut-on que ce ne soient pas la plus dégoûtante corruption, les plus misérables intrigues, les plus sordides intérêts mis en jeu qui décident du sort des élections, et que peut-on penser du règne prolongé du parti conservateur appuyé sur un telle base ? .....

Il se passe d'étranges choses dans le comté de Rimouski. On affirme que M. Hudon s'est rangé corps et âme du côté du gouvernement et que l'honorable Ulric Tessier y fait une tournée électorale pour décider les électeurs à adopter la candidature de M. Alexandre Chauveau, fils du premier ministre.

Ces ridicules contes bleus ont été inventés surtout par la Voix du Golfe <ital. : trois mots>, journal avant tout Langeviniste, qui prétend que M. Hudon est allé exprès dans ses bureaux faire son abjuration. On disait encore que le voyage de M. Tessier à Rimouski avait pour but de faire retirer toutes les candidatures déjà connues afin de faire prévaloir la sienne seule, et, à un moment donné, de résigner en faveur de M. Chauveau, fils. Or, rien n'est plus inexact, M. Tessier n'a jamais eu pareille intention, et il est étonnant que le Canadien <ital.> ait accepté sans réserve des on dits <ital. : deux mots> aussi absurdes. Du reste, M. Hudon ne veut pas et ne pourrait pas se retirer : il s'est engagé vis-à-vis des électeurs de Rimouski qui le réclament d'une façon absolue. Quant aux candidatures de

MM. Garon et Bégin, elles sont déjà défuntes. Avec celle de M. Gosselin, il est des accommodements, et vous me comprenez.

Dans le comté de Kamouraska, il y aura demain soir, jeudi une réunion des délégués des différentes paroisses pour s'entendre sur le choix d'un candidat de l'opposition ; de tous les renseignements pris à ce sujet, il résulte que M. Pelletier sera encore appelé à se mettre sur les rangs ; mais il règne encore à ce sujet une grande incertitude. On a demandé, paraît-il, le député actuel, M. Roy, au collège Sainte-Anne, et on l'aurait prié de se retirer pour faire place à la candidature de M. Chapais, mais M. Roy a formellement refusé. M. Routhier, le candidat qui se réserve, ne viendrait de l'avant que pour les élections fédérales. Il est impossible de vous apprendre encore rien de précis, et du reste la plus grande circonspection au sujet du comté de Kamouraska est encore nécessaire, à la fin de la semaine, lorsqu'on aura pris une détermination et que la lutte sera engagée, alors nous pourrons lever le voile. // Et voilà

[1], ligne 340

fiel ! // *Les principaux citoyens du comté, ceux qu'on appelle les chefs, et qui jusqu'aujourd'hui soutiennent le docteur, mordicus, semblent tournés du côté de Fréchette ; on m'en a cité un, propriétaire de bateaux à vapeur, qui, avec ses six chevaux, parcourt le comté en tous sens et n'oublie rien pour assurer le succès de notre ami. Dans la paroisse de Saint-Joseph, voisine de Lévis, la majorité est certaine ; de même à Bienville, de même à Saint-Romuald, de même à Saint-Henri ; l'ancien antagoniste du docteur Blanchet a promis de faire voter tout son monde pour Fréchette ; il y aura chez lui demain soir, jeudi, une assemblée des nôtres où les plus actives mesures seront prises. Enfin, voilà dans son ensemble, un comté où l'on se réunit ; l'organisation est active, animée, résolue ; on ne s'épargne pas et l'on a la volonté de réussir, ce qui est la moitié du succès.*

J'apprends qu'à Montmagny la requête signée en faveur de la candidature de M. Fournier comprend plus des trois quarts des voteurs, ce qui va probablement faire disparaître l'opposition de M. Blais et assurer l'élection de M. Fournier par acclamation. Voilà un étrange revirement de fortune ! Deux comtés élisant par acclamation un homme qui depuis vingt ans a essayé en vain d'obtenir les suffrages d'un seul d'entre eux ! Signe des temps ! diront les uns ; je ne sais pas ; cela me paraît curieux, et je voudrais trouver une autre explication que cette banalité convenue Signe des temps <ital. : trois mots>, qui est beaucoup trop facile à donner et qui n'explique rien. Enfin, voilà le fait, tirez en ce que vous voudrez.

Pour passer maintenant des grandes choses aux petites, je vous dirai que nous sommes toujours ici dans l'attente du printemps ; le nord-est est plus décidé que jamais à nous faire attendre encore jusqu'à complète extinction de chaleur animale. Néanmoins je remarque un progrès. À la place du soleil qui n'a pas encore osé se montrer, la lune ne se gêne pas : elle éclate brillante, lumineuse, splendide ; c'est toujours une compensation, mais ce n'est pas un équivalent. Les Américains commencent à arriver dans la capitale, ce sont probablement des échappés de l'expédition du capitaine Hall au pôle nord. Vous savez que cette expédition, pour laquelle

le congrès vient de voter cent mille piastres, est sur le point de partir pour les mers polaires avec un personnel complet de savants, d'ingénieurs, etc., pour trouver enfin le passage libre de glaces au-delà du 90e degré de latitude. L'intrépide capitaine Hall, qui a passé deux ans déjà dans ces régions glaciales, est plein de confiance dans le succès de son entreprise ; je l'admire ; mais moi qui ai passé un hiver à Québec, cela me suffit. // J'apprends

[3], l. 77

étonnés. *// Du comté de Charlevoix pas de nouvelles encore ; la nomination a eu lieu mardi ; mais comme il n'y a pas de télégraphe dans ces régions barbares et que la première paroisse du comté est à vingt lieues d'ici, on s'attend à ne rien savoir encore d'ici à demain. Si j'étais comme la plupart des correspondants, j'anticiperais sur les faits et j'inventerais, mais je ne suis qu'un écho fidèle des événements accomplis, et je prends ma mission au sérieux, ce qui est bien ridicule. Toutefois, si nous n'avons encore rien de certain sur ce qui s'est passé, nous recueillons au moins des bruits qui prennent de plus en plus de la consistance et qui ressemblent à la vérité. Selon ces bruits, M. Clément n'a plus aucune espèce de chance, et ce qu'il ferait de mieux serait de résigner. Pour ma part, je tiens ce fait d'une autorité de Charlevoix, et il m'est communiqué d'une manière si péremptoire qu'il y a à peine place au doute. // De Rimouski, rien ; de Montmagny, rien, sinon qu'il s'y fait des efforts inouïs en faveur de M. Bossé, et que l'honorable Beaubien qui joue là sa dernière carte a risqué tout son enjeu. Si Fournier l'emporte, le commissaire des terres publiques est un homme fini : aussi met-il deux milles dollars de sa poche pour assurer l'élection de M. Bossé. //* Comme

[11], l. 323

croître. *// On pensait que le nouveau système introduit dans l'armée anglaise, par lequel l'achat des grades est aboli, allait la reconstituer complètement à neuf et la réorganiser sur un principe nouveau. C'est pourquoi la plupart des officiers, mécontents de la réforme, s'empressaient de donner leur démission : mais il n'en est rien. L'achat des grades, il est vrai, a pour effet d'emplir l'armée d'officiers ineptes qui ne savent pas ce que c'est qu'un seul jour de rude vie militaire et qui rient dédaigneusement à l'idée d'apprendre leur métier ; mais le nouveau bill, qui devait révolutionner la constitution de l'armée anglaise, n'y changera probablement rien. En effet, les grades seront donnés désormais à la suite d'un concours, et cela est bien, mais les promotions seront faites d'après le choix des autorités militaires, et non d'après le mérite ou l'ancienneté, ce qui signifie encore du favoritisme, à moins que des précautions infinies ne soient prises pour l'empêcher. Le concours sans doute peut exclure dès l'abord les sujets absolument incapables, les plus désespérés idiots ; mais, cette première épreuve une fois subie, et l'expérience montre qu'elle peut l'être aisément, qui empêchera l'armée de retomber aux mains d'aussi ridicules et ignares fanfarons que la plupart des officiers actuels qui passent leur vie à se pommader et à s'étendre sur le divan des salons ? Certes, un pareil résultat ne vaudrait pas la peine de payer quinze millions sterling pour racheter le prix des grades et indemniser les officiers démissionnaires. //* Je

[12], l. 80
exemples. //

. . . . . .

La presse de Québec, en apprenant la triste nouvelle de la mort de M. Papineau, a été unanime dans l'expression de sa douleur patriotique. L'Événement <ital.> surtout, encadré d'un large filet de deuil, a fait un très bel article dont je détache les lignes suivantes :

De tous les hommes que nous avons eu occasion de voir, ici et en Europe, aucun par sa noble attitude, ses manières simples et grandes, son apparence physique en un mot, ne nous a aussi complètement représenté ce que l'on appelle un grand homme <ital. : trois mots>. Il était impossible de rencontrer M. Papineau sans ne pas deviner de suite qu'on était en face d'un de ces mortels privilégiés, destinés à dominer. Il n'était pas de ceux qui désappointent à première vue et qui restent au-dessous de l'idée qu'on s'en fait ; bien au contraire, de mine, de taille, il sortait de la foule et fixait de loin le regard.

. . . . . .

Il avait conservé intact et pur, malgré les déceptions, son culte pour la liberté et sa foi dans la Démocratie. Il était de ces esprits tout d'une pièce qui ne changent pas et qui, des hauteurs où ils se sont placés, ne voient que les grandes lignes de l'horizon, qui voient toujours le soleil derrière les nuages. Une telle confiance étonne les esprits d'un autre ordre et de moindre envergure, que l'ironie des choses humaines a transpercées, mais elle n'en est pas moins digne de respect et d'admiration.

Le Journal <ital.> dit de son côté :

Tout le pays regrettera de voir descendre dans la tombe cette grande individualité, qui a joué un rôle si important et si marqué dans nos luttes politiques et dont le nom est acquis à l'histoire de notre province. Tant qu'il existera des Canadiens-français en Amérique, ce nom sera prononcé avec respect par tous, même par ceux qui sont loin, comme nous, d'avoir partagé les opinions qu'il défendait dans les dernières années de sa vie.

Le Canadien <ital.> s'exprime ainsi :

Le nom de M. Papineau est trop connu de tous les Canadiens, pour que nous nous étendions longuement sur le noble rôle qu'a joué ce haut personnage en ce pays, son patriotisme sincère, son dévouement et surtout son indépendance l'ont fait en Canada l'homme de son époque. C'est à lui que nous devons en grande partie notre existence et notre liberté politique, comme nation distincte.

Le Canadien <ital.> a été le témoin et le défenseur de ses doctrines nationales, dans les temps les plus difficiles. Il a partagé, avec lui, les persécutions. Le parti libéral perd son chef d'école, et le Canada son plus grand homme politique.

Le Chronicle <ital.> rend un juste hommage à l'adversaire politique d'autrefois, à celui qui fut l'indomptable ennemi de l'Angleterre quand l'Angleterre était notre marâtre :

M. Papineau, dit-il, a été si longtemps et si intimement lié à l'histoire du Canada qu'il suffit de mentionner le nom de ce pays pour rappeler le sien. Depuis des années, il vivait dans la retraite, mais son passé célèbre joint aux merveilleuses actions qu'il a accomplies avaient rendu l'oubli impossible pour lui. C'était un homme d'une grande vigueur et qui est resté honnête et patriotique dans la défense de ses opinions, bien qu'elles fûssent parfois erronées et qu'il prit de mauvais moyens pour les faire prévaloir.

Il fit de prodigieux efforts pour ce qui lui semblait être la cause juste et pour les intérêts de son pays qu'il aimait et qu'il servit toujours ; c'est à cause de cela et de ses nobles vertus que ses compatriotes chériront longtemps sa mémoire.

Quoique mort, le parti qu'il a formé et les idées qu'il a répandues lui survivent, et leur influence n'est pas près de s'éteindre...

Le Courrier du Canada <ital. : trois mots> seul n'a pas un mot, si ce n'est cet entrefilet de trois lignes perdu dans le corps du journal :

Au moment où nous mettons sous presse, circule à Québec la triste nouvelle que l'hon. Joseph Papineau est mort.

On aurait pu s'attendre au moins à ce que devant un pareil événement, et sous le coup de cette perte irréparable pour la nationalité canadienne, le Courrier <ital.> sortît de sa stupidité habituelle et trouvât un regret, sinon bien exprimé, du moins sincère. Mais ce triste idiot n'a même pas l'idée des convenances élémentaires, et lorsqu'il parle de la mort de M. Papineau comme d'une nouvelle qui court les rues, il ne s'aperçoit pas qu'il est encore plus ridicule qu'odieux. Il attend sans doute que Louis Veuillot fasse pour lui l'article funéraire. B. // P.S. La Saint-Jean-Baptiste

[14], l. 121

l'étranger. *// Il vient de se former à cet effet, à Londres, une société au capital de deux cent cinquante mille livres sterling, pour détourner vers les colonies britanniques une plus grande partie des flots d'émigration qui, jusqu'à présent, se sont dirigés vers les États-Unis. Cette société, présidée par le duc de Manchester, a commencé ses opérations par des achats de terre dans diverses possessions anglaises, et fait l'avance, en tout ou en partie, des frais de passages des émigrants. Mais les Américains ne restent pas inactifs : ils ont fondé à Londres deux journaux, l'American Settler <ital. : deux mots> et le Free West <ital. : deux mots>, pour donner au public des renseignements sur les qualités des différents terrains en voie d'expropriation en Amérique, et sur l'état du marché du travail. Ces agents donnent des conférences, pour faire valoir les avantages des terres dont ils disposent. Récemment, l'agent de Nebraska a défié l'agent d'émigration du Canada de discuter avec lui contradictoirement et publiquement les mérites respectifs des deux pays : celui du Colorado a déclaré pour sa part, qu'il voulait, avant la fin de l'année, réunir et*

installer dix mille colons, avant que le Colorado puisse se constituer en état de l'Union.

Chose qui a lieu de nous surprendre et de nous affliger, c'est que le Times <ital.> n'est pas en notre faveur. Ainsi, il a essayé de démontrer que, sans capital, le travail seul était impuissant dans l'œuvre de la colonisation. Cette thèse décourageante a valu au grand journal anglais une réplique de notre agent d'émigration qui explique comment un travailleur, débarqué à Québec, sans un shilling dans sa poche, put devenir propriétaire en moins de quatre années.

Qu'on parle après cela de rappeler nos agents ou d'abolir leur institution.

Ce serait un suicide national ! ! ! // L'Angleterre

[14], l. 214

héros. *// Le Comte de Chambord se contente de publier de temps à autre des manifestes, et ses partisans maintiennent une attitude digne, mais réservée.*

Mais voici un dernier rejeton de race royale qui ne fait pas parler de lui, qui n'a pas de prétention et qui vit, modestement retiré, comme il convient aux véritables grandeurs déchues. Il faut que je vous le présente.

C'est un homme de noble apparence et d'extérieur distingué, dont la ressemblance avec Charles-Édouard est singulièrement remarquable, à ce point qu'il réclame d'être son petit-fils. Quoique l'histoire nous dise que ce prince n'a jamais laissé d'enfant, le prétendant actuel affirme tout de même qu'il lui était né à Florence un enfant dont l'existence fut tenue secrète pour raison d'état. Cet enfant fut emmené en Espagne et confié à un partisan fidèle qui l'éleva comme le sien propre ; il ne devait connaître sa royale origine que parvenu à l'âge de majorité. Dès que ce secret lui fut dévoilé, il alla à Vienne où l'empereur d'Autriche le traita comme une personne royale, sans cependant lui en rendre les honneurs publiquement. Il prit le titre de comte d'Albani (c'est peut-être le grand-père de M^lle^ Lajeunesse) et alla se fixer chez les Hongrois. Il eut deux fils et une fille. Le premier, Jean Sobieski Stuart d'Albani, mourut bientôt et céda tous ses droits à son plus jeune frère, Charles-Édouard, celui dont je vous parle en ce moment.

Quelques malheurs lui étant survenus en Hongrie, Charles-Édouard alla se fixer à Londres avec sa famille. Là, il a éprouvé tout ce que la misère a de plus implacable ; mais il l'a toujours supportée avec une force d'âme et une fierté qui témoignent plus en faveur de son origine que les romanesques incertitudes qui entourent sa naissance. Il a quelques amis dans les plus hautes familles d'Angleterre et beaucoup de gens qui croient en lui dans l'Écosse. On raconte à ce propos que le duc d'Hamilton, le rencontrant subitement dans une galerie d'art, resta muet d'étonnement à la vue de sa ressemblance avec le vaincu de Culloden, et sentit se réveiller en lui le dévouement inaltérable de ses pères à la race des Stuarts. « J'aurais pu, a-t-il dit plus tard, plier le genou et baiser sa main. »

Charles-Édouard est un homme de cinquante ans, d'un port élevé et d'une figure intelligente. Il possède des bijoux d'un grand prix et des reliques des Stuarts ;

dans son humble logement, il a l'air vraiment d'un roi ; ceux même qui ne croient pas à son origine n'ont rien à dire contre lui, et il reste avec sa pauvreté noble, un des mystères de notre temps.

Dernière particularité, son fils unique a fait le vœu de ne jamais se marier, de sorte qu'on peut dire en toute certitude qu'il est bien le dernier des Stuarts.

Si j'ai fait cette petite biographie de Charles-Édouard, c'est parce que nous sommes de loyaux sujets de la Reine d'Angleterre, et pour prévenir mes compatriotes qu'ils n'ont rien à redouter pour elle. Sa Majesté n'a pas l'air, du reste, de s'en préoccuper beaucoup, et le dernier des Stuarts vit tranquillement sur ses domaines. Ce qui prouve que les monarchies purement constitutionnelles, sans légitimité, sans droit divin, ont encore quelque chose de bon. // La

[14], l. 424

l'Inde. *// Vous en jugerez par les articles suivants du code civil prussien :*

Art. 30. – Les individus du sexe masculin appartenant à la noblesse ne peuvent contracter un mariage complètement légal avec des filles ou femmes de la classe des paysans ou de la basse classe bourgeoise.

Art. 31. – Sont considérés comme appartenant à la haute classe bourgeoise : tous les fonctionnaires publics, à l'exception des fonctionnaires subalternes, les savants, les artistes, les commerçants, les chefs de fabriques importantes et, en général, ceux qui jouissent d'une égale considération dans la société bourgeoise.

Art. 32. – Le collège de justice de la province peut accorder dispense pour le mariage d'un noble par dérogation, si celui qui veut contracter cette union présente l'autorisation de trois membres de sa parenté portant le même nom et ayant le même rang que lui-même.

Art. 33. – S'il ne peut produire ledit consentement, ou s'il se produit une opposition de la part d'un parent au même degré que les parents consentants, la dispense ne pourra être accordée que par le souverain directment. // Si

[15], l. 5

PREMIÈRE CAUSERIE *// Le Nouveau-Monde <ital.> a publié les Causeries du dimanche <ital. : trois mots>, la Minerve <ital.>, celles du lundi <ital.>, pourquoi ne publierai-je pas celles du mardi <ital. : deux mots> dans le National <ital.> ? Ce n'est pas qu'elles seront inférieures aux deux premières parce qu'elles viendront après, au contraire !*

Les Causeries <ital.> du mardi, seules, écrites spécialement pour le National <ital.>, pourront défier la critique.

N'est-ce pas une triste chose que de ne pouvoir entreprendre un métier, ou commencer une besogne, sans déprécier ceux qui l'on faite avant vous ? Mais il en est ainsi, et je reste, dans les conditions de la nature humaine, envieuse, hargneuse et grincheuse.

Maintenant que vos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur mon compte, je leur dirai que j'en sais aussi long sur le leur, et que, dans ma conviction, la majorité d'entre eux ressemblant à toutes les majorités du monde, dont celle du parlement fédéral est la fidèle image, je n'ai pas l'intention de leur servir des chefs d'œuvre.

Ceci n'est pas flatteur, soit ; mais je suis fatigué des formules élogieuses.

Donc, après cette entrée en matière et toutes les précautions oratoires prises pour m'assurer la bienveillance des abonnés, je procède. // La causerie

[15], l. 166

CAUSERIE *// La loi des contrastes est un fait vulgaire. Tout le monde l'a entendu formuler cent fois ; elle trouve son application dans presque toutes les circonstances de la vie ; rarement elle trompe à ce point qu'elle est devenue un des proverbes dont s'est enrichie la sagesse des nations. Néanmoins, il y a une autre loi presque aussi juste, aussi universelle, c'est celle de la relation entre le climat d'un pays et le tempérament des gens qui l'habitent. Ainsi, à l'équateur et sous les tropiques, il s'ajoute toujours une certaine quantité de lave à l'albumine et à la fibrine du sang ; les hommes de ces latitudes élevées ont une nature de feu ; ils ont un dédain suprême de la vie quand la passion les transporte : prodigues, pleins d'abandon, dévoués, généreux à l'excès comme le ciel qui leur verse des torrents de lumière et la terre qui les enveloppe de ses luxuriantes splendeurs, ils sont en même temps capables de tous les crimes.*

Voilà un fait établi. Mais que dire de la femme russe qui habite tout ce qu'il y a de plus septentrional en fait de régions, et qui est un véritable volcan ? « Enfermez le désir d'une femme russe dans une forteresse, dit madame de Swetchise, et vous la ferez éclater. » Que dire du canadien qui reste toute l'année l'être le plus apathique, le plus immobile qu'il y ait sur terre, quand le climat de son pays est le plus changeant, le plus extrême, le plus désordonné de tous ? Expliquez-vous cela par la loi des contrastes ? Mais alors, que devient l'autre loi, celle de la relation naturelle entre le climat et le tempérament ? Tant de confusion, tant d'anarchie apparentes ne semblent propres qu'à jeter le trouble dans les meilleures têtes, et à vouloir raisonner ce qu'on ne comprend pas ; on patauge sans aboutir.

Moi qui passe mon temps à chercher des solutions à toutes les grandes questions, j'en ai trouvé une pour la difficulté qui vous embarrasse : c'est que le canadien étant un homme d'une race inférieure, les conditions ordinaires de l'existence ne s'appliquent pas à lui. Sir Edmond Head avait découvert cette vérité avant moi, mais je la formule d'une façon scientifique qui ne peut pas laisser de doute sur l'avenir de la province. // La justice

[15], l. 399

Victor Hugo. *// Et, en effet, quelle catastrophe, quelle confusion ! Ils ont perdu la tête tout à fait le jour où ils ont été mis en demeure de se montrer simplement logiques, sinon sincères, ces implacables défenseurs, depuis vingt ans, d'un culte que*

personne n'attaquait. Menacés de se montrer catholiques pour de bon, ils se sont seulement souvenu à l'heure suprême qu'ils étaient ministériels.

Les voilà pourtant, ces pieux Iscariotes qui embrassaient le Christ sur tous les hustings de la province.

Qu'ils aillent maintenant se pendre.

Je me sens incapable d'indignation. Non, sur l'honneur, il est impossible de trouver ailleurs, ni dans aucun temps, un pareil sujet de comédie. Prenez cela au sérieux, vous, M. le rédacteur, et lancez vos foudres à tous ces charlatans démasqués ; pour moi, je les trouve tellement drôles, avec leur figure mise à nu, que j'en ai le fou rire, je me dilate la rate avec effusion ; ce n'est pas tous les jours qu'on trouve à s'amuser comme cela. Et dire qu'il en sera ainsi jusqu'au relevé des polls aux prochaines comices électorales !

C'est trop de chance pour un homme seul. // Mon cher directeur

[15], l. 425

vend. *// La réclame n'a pas toujours été aussi effrontée, aussi cynique que nous le voyons maintenant, je n'en veux d'autre preuve que cet exemple modeste que je vais chercher dans mes souvenirs et qui paraîtra de la plus naïve innocence au lecteur moderne. Beaucoup de Canadiens, qui sont allés à Paris, connaissent sans doute le magasin du Prince Eugène <ital. : deux mots> ; il ne date pas d'hier, car, vers 1845, Privat d'Anglement, un bohême comme moi, avait imaginé de se faire habiller à l'œil <ital. : deux mots> par le chef de cette maison, à la condition de faire passer un certain nombre de réclames dans Le Corsaire <ital. : deux mots>, dont Privat était rédacteur. La difficulté pour Privat n'était pas de faire accepter le marché, car le Corsaire <ital.>, rédigé alors par Champleury, Murger, Vitu, Nadar, était lu de tout Paris ; la difficulté était d'exécuter <ital.> le marché. Le père Lepoitevin Saint-Alme, rédacteur en chef, gérant, propriétaire, administrateur du journal, faisait la chasse aux réclames et les dépistait à vingt pas. Cependant Privat avait reçu en juin un habillement complet de couti écossais ; novembre avec ses doigts d'acier arrivait, et l'habit d'été n'ayant pas été payé, il devenait impossible d'attendrir le Prince Eugène <ital. : deux mots> à l'endroit d'un paletot chaud et poilu, Privat résigna dans la nouvelle à la main suivante qui, grâce à son imprévu, trouva le père Saint-Alme désarmé.*

« Hier au soir, une arrestation assez singulière a eu lieu devant le magasin du Prince Eugène <ital. : deux mots>. Un homme, ayant la tournure d'un ancien militaire, se promenait rue Vivienne en regardant les stores transparents qui représentent les hauts faits d'armes du glorieux fils adoptif de Napoléon Ier, et gesticulait en disant :

« Le voilà bien, mon ancien général, mon brave chef, mon vaillant colonel ! Ah ! s'il me voyait réduit à la mendicité, comme il me tirerait tout de suite d'affaire en me donnant une pièce de cent sous !

« Plusieurs personnes s'étaient déjà empressées de venir au secours de ce vieux débris de nos glorieuses armées, lorsque deux sergents de ville mirent fin à cette scène touchante en arrêtant l'ancien soldat. Comme il réclamait, l'un des gardiens de la paix publique lui imposa silence par ces mots :

« Allons, allons, c'est bien ! avant-hier nous vous avons déjà arrêté aux halles, devant le Grand Bayard <ital. : deux mots>, auquel vous rappeliez que vous aviez servi sous ses ordres, dans le 8e cuirassiers. »

Quatre jours après, en voyant arriver à la rédaction Privat couvert d'un paletot tout flambant neuf, le père Saint-Alme comprit qu'il avait été refait, mais le plus drôle de l'histoire, c'est que Privat se vantait d'avoir ouvert du même coup des relations avec le Grand Bayard <ital. : deux mots>. // Nombre de nos confrères

[15], l. 453

actuelle. *// Ce gouvernement vient de faire des plantations d'arbres, des parterres, des jardinets autour de la bâtisse du parlement ; il veut même l'entourer d'une grille en fer aussi haute que possible afin de cacher la bâtisse qui n'est pas montrable. À côté de cela, des amas de débris, des pans de maisons écroulées qu'on ramasse soigneusement en tas et qu'on entoure d'une palissade. On en fait autant pour les remparts qui s'entr'ouvrent en mille endroits et qui montrent des brèches béantes, absolument comme si Frédéric-Charles y avait passé avec toute son artillerie. Québec est une ville où on a le culte des ruines, un respect amoureux pour tout ce qui nuit, comme celui des Egyptiens pour les crocodiles. Quelques Américains, qui sont déjà arrivés ici, sont tout stupéfaits de trouver la ville habitée ; ils ont l'air de chercher des inscriptions dans les décombres. On dirait des voyageurs pour Pompéi qui se sont trompés de route.*

Toutefois c'est un tombeau joliment entouré que celui de Québec. // La capitale

[15], l. 461

cyprès. *// Vous ne devinerez jamais où je veux en venir avec ce commencement d'élégie. Vous pensez aux femmes peut-être ! ... Non, les femmes de Québec n'ont plus leur beauté ni leur coloris tant vantés, et l'usage du cancan, comme correctif de l'ignorance, leur a enlevé tout le reste. Laissons-les donc à elles-mêmes.*

Ce dont je veux parler, c'est d'un jeune prêtre mort dernièrement du typhus, cette maladie implacable qu'on croit éloigner par les précautions et qui n'en devient que plus acharnée. L'abbé Doherty est son nom. C'est un Irlandais par l'origine, mais un vrai gaulois par la forme, l'éducation, la tournure d'esprit.

Dans ce Québec, fermé à tous les envahissements du progrès moderne, on conserve l'esprit de nos pères, l'ironie qui ne blesse pas et qui amuse. L'abbé Doherty avait au plus haut degré cette teinte fine et doucement piquante qui est comme le parfum des fleurs après un orage. On a recueilli quelques-unes de ses meilleures compositions ; je ne puis résister au plaisir de vous en faire connaître quelques ex-

traits, et je choisis sa description d'une cour de campagne, à l'ouverture d'un terme :

Le juge et les jurés.

« À huit heures précises, l'honorable juge C. entra précédé des deux huissiers. Il était revêtu d'un air de dignité magistrale, et de rabats en papier. Il prit le fauteuil et un verre d'eau, au milieu d'un silence solennel. On pouvait lire dans sa démarche l'importance de la cause dont il allait s'occuper : la justice et la paix se donnaient la main sur son front serein et sévère.

Les jurés, au nombre de trois <ital.> entrèrent quelques minutes plus tard. Chacun d'eux avait pris son sérieux à deux mains, afin de représenter le nombre six <ital.>, ce qui multiplié par les deux huissiers, donnait un total de douze <ital.>, et complétait ainsi le chiffre requis des jurés dans les cours de justice. »

Voici maintenant le discours du Procureur-Général :

« L'orateur parle de lui-même en commençant, comme cela doit toujours se faire dans un discours bien mis. Il proteste hautement qu'il n'a pas une seule des qualités exigées par Quintilien, chez l'orateur, tout en faisant l'impossible pour démontrer qu'il les a toutes. Il avertit maintenant qu'il va s'occuper des devoirs d'un bon veilleur <ital. : quatre mots>, ce qui lui donne l'occasion de citer de copieux extraits de l'ouvrage de Ciceron, de officiis <ital.>.

« Il disserte en passant sur l'analogie qu'il y a entre le style de Cicéron et d'Isocrate, son modèle, et termine en rapportant un jugement singulier prononcé par un calife de Bagdad sur l'usage des veilleuses <ital.>.

« Le mot veilleuse <ital.> lui rappelle que les accusés avaient, pendant la nuit fatale de la perpétration de leur crime <ital. : neuf mots>, deux chandelles de suif à leur disposition. Là-dessus, il résume les diverses opinions des savants sur cette question importante, à savoir : si c'est la mèche ou le suif qui est la cause de la lumière produite .....

Je ne puis laisser cette question de la chandelle <ital.>, s'écria l'orateur, qui jette un nouveau jour sur la culpabilité des prisonniers, sans demander à MM. les jurés s'ils savent que le roi d'Angleterre Alfred-le-Grand inventa la chandelle horloge <ital. : deux mots>, après avoir, suivant une expression populaire, bien mouché <ital.> les Danois. – C'était une petite plaisanterie qu'il condescendait à se permettre pour dérider la face de ..... la cour.

« Effaçant bientôt les vestiges d'un sourire ironique que ce bon mot avait évoqué, il se tourna vers les jurés, et les conjura de prêter une oreille attentive au diagnostique de la maladie de M.M., que l'incurie des veilleurs avait si coupablement aggravée. Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, dit-il, que la diastale <ital.> produisant presque infailliblement la diastrophie <ital.> nuit à la diasostique <ital.>, et engendre, dans neuf cas sur dix, la diaplase <ital.> presque entière

de la diathèse <ital.> ; et l'unique moyen, le seul remède, la seule chance de salut, réside dans la potion dianoïque <ital.> qui doit être administrée d'heure en heure. Ce traitement diététique <ital.> était prescrit ; les inculpés avaient promis de l'observer. Eh bien ! l'ont-ils fait ?

Non, MM., par une diasysme <ital.> des plus amères, ils s'étaient eux-mêmes munis d'un diacode <ital.>, et sous l'effet de cette garbure, ils ronflaient déjà à dix heures avec un accord didysme <ital.>, comme le galoubet qui brame, ou le roquet qui geint et grelotte sur la neige par une froide nuit d'hiver !

« Vous me comprenez, MM. je le vois par la stupeur de l'indignation qui se peint sur vos visages. Vous avez hâte de prononcer un verdict qui livrera aux gémonies, une culpabilité si atroce. Je m'arrête donc, je n'entraverai pas la marche d'une justice hâtive ; mais laissez à ma douleur la consolation d'une larme versée sur le malheur qui aurait pu <ital. : deux mots> avoir des suites si funestes pour mon client. L'orateur tira alors son mouchoir, et commença sa péroraison derrière les plis de cet article de toilette.

Maintenant, un autre genre, et qui peint bien le talent descriptif, doux, folâtre et original de l'abbé Doherty :

« La brise matinale du mois d'août est fraîche et enjouée comme l'enfance. À la sentir courir et folâtrer, on dirait un bambin de dix ans qui prend ses ébats. Tantôt elle court sus aux petits nuages blancs, et les chasse à l'horizon, comme un écolier qui fait la chasse aux papillons ; tantôt elle fond sur les eaux du fleuve, avec une colère enfantine, et soulève une tempête en miniature ; la voici maintenant parmi les feuilles de la forêt qu'elle fait bruire en passant ; et vite, elle monte au clocher, prend le vieux coq par la queue et le fait pirouetter en tous sens, en véritable girouette qu'il est. Mais sur les dix heures, soit que la fatigue la surmonte, soit que le soleil la brûle, elle s'arrête, replie ses ailes, tombe. Alors les marins disent que « le vent est atterré. »

Vous me pardonnerez, mon cher rédacteur, de terminer brusquement ma chronique d'aujourd'hui. On m'a dit que les précédentes étaient trop longues. Ce reproche, qui est un véritable éreintement, m'a été toutefois fort agréable : je voudrais qu'on me le répétât souvent, et je finirais bientôt par réaliser mon idéal qui est d'avoir des rentes sans travail.

Si vous voulez bien m'encourager dans ce sens, nous pourrons nous entendre.
// Quelles ravissantes

[15], l. 535

inférieurs. *// Je n'en veux d'autre preuve que les chiffonniers de Paris.*

Près de l'ancienne barrière de Fontainebleau, il existe un cabaret appelé le Pot d'Étain, dont ces dignes chercheurs d'ordures forment la clientèle exclusive. Eh bien ! ils ont trouvé le moyen de se diviser en trois catégories qui occupent chacune un local distinct dans cet établissement.

La première salle, affectée aux propriétaires d'un hoteriot en bon état et d'un crochet avec manche propre et luisant, s'est toujours, malgré les changements politiques, appelée « la Chambre des pairs. »

Les porteurs de mannequins vulgaires occupent la seconde salle, dite « Chambre des députés ».

La troisième salle, appelée « Cercle des vrais prolétaires », abrite ceux à qui leurs moyens ne permettent pas une hotte ni un crochet, et qui n'ont pour tout bien qu'une vieille serpillière dans laquelle ils insèrent ce qu'ils ramassent.

Une étiquette minutieuse et sévère règle les rapports entre les trois catégories. À l'entrée de chaque salle sont rangés les hotériots, les mannequins et les serpillières, et celui qui pénétrerait, sans y être appelé dans un local où il n'a pas droit d'entrer, encourrait une peine disciplinaire.

En revanche on exige que la valeur des mets soit déposée avant de mettre le plat sur la table. C'est la seule égalité qui existe entre les chiffonniers.

Il n'est pas dit que cette intéressante classe de travailleurs nocturnes ait cherché encore à faire une grève. Ils attendent probablement les journalistes.

Je vois que la Minerve <ital.> fait une demande indirecte de souscription nationale en faveur de Sir George Étienne Cartier. Si l'illustre baronnet consent à quitter la vie politique, je lui réponds d'une souscription énorme. Que la Minerve <ital.> l'annonce au nom de son grand chef, et en moins de deux jours elle verra des listes de souscriptions colossales se dresser à ses bureaux.

Une bonne nouvelle pour compléter ce triste échantillon de causerie maladive, écrite sous 98 degrés à l'ombre. M. Routhier ne se présente pas dans le comté de Kamouraska contre M. Pelletier, le représentant actuel. // À ce propos

[16], l. 290

4 août. *// Nos villes ne sont pas si gaies, si animées, si bruyantes pour qu'on y éprouve un besoin insatiable de repos ; on s'y repose de reste durant les interminables soirées où l'on ne sait que faire, et le jour, les occupations de toutes sortes n'y sont pas de nature à absorber toute l'activité humaine comme dans les grandes cités de l'Europe et des États-Unis. Les villes du Canada, comme ses campagnes, sont faites pour les gens de loisirs ; si les premières se vident à l'approche de la canicule, c'est parce qu'on veut fuir la poussière et l'ennui plus encore que la fatigue et les soucis. On se sauve avec effroi de ces nuits accablantes qui ne laissent pas un instant de sommeil et réduisent les corps à l'état d'éponges. Nos villes sont si mal tenues, si sales, si dépourvues de grandes places où trouver l'ombre et la fraîcheur, de ces parcs et jardins publics qui sont le luxe commun des villes étrangères, qu'on s'en sauve comme de foyers brûlants, quoiqu'on soit à peu près sûr de ne pas trouver dans la plupart des places d'eau, le calme, les agréments et la vie réparatrice dont on a tant besoin. //* Voici

[17], l. 211

amie. // *On me cite deux ou trois hommes fort riches, de Québec, qui viennent d'arriver à la Malbaie pour y décider quand même l'élection de M. Cimon ; on dit aussi que le gouvernement local vient d'y envoyer un cabaleur hors ligne, un organisateur redoutable ; que M. Cimon débarqué à la Baie-Saint-Paul, porte avec lui plusieurs milliers de piastres, mais qu'il est abattu, déconfit, déjà marqué du sceau de la réprobation. Le ministère a juré d'évincer le candidat national, fût-ce au prix des plus lourds sacrifices et des plus honteuses manœuvres. Mais il avait fait le même serment pour Bellechasse et pour Kamouraska, et jamais triomphe de l'opposition n'y fut plus complet.*

Je suis allé au quai à l'arrivée du Clyde <ital.>, on a débarqué un énorme fût de whiskey envoyé par le candidat ministériel. Du quai au village il y a quatre milles de côtes ; nous les avons montées au pas, interrogeant à droite et à gauche les habitants, je n'ai pu découvrir que deux partisans de M. Cimon : un petit groupe de gens étaient à pied ; on fit prendre place à deux d'entre eux dans la charrette qui portait le baril séducteur ; ils s'assirent dessus. « Pour qui êtes-vous », leur demanda le charretier. « Pour M. Tremblay. » C'est ainsi que fut escortée jusqu'au village la futaille ministérielle. « Quand bien même les bleus dépenseraient deux mille louis, m'ont dit déjà bon nombre d'électeurs, ils n'arriveront jamais à détourner plus d'une quarantaine de voix. » Vous ne sauriez croire avec quel désintéressement, avec quelle fermeté inexpugnable les habitants des Laurentides tiennent à leur candidat. Le comté de Charlevoix va se faire autant d'honneur que celui de Bellechasse. Déjà certains mots sont passés en proverbe, pour attester avec quel dédain joyeux les habitants reçoivent toutes les tentatives corruptrices : on dit « Veux-tu prendre un verre de Cimon. » Le pauvre candidat ministériel est déjà aux trois quarts vaincu par les quolibets.

Quittons la politique ; je reviens à mes montagnes ; puisque j'y suis, je veux m'y enfoncer jusqu'à extinction de chaleur animale. // Quel

[21], l. 122

calembours, *c'est étincelant, lisez-moi cela, c'est de la semaine dernière :*

« Que se passe-t-il donc au Nouveau-Monde <ital.> ? car il est, depuis quelques jours, pâle, triste et silencieux ? Que fait le beau soleil <ital. : deux mots> qui l'éclairait, le réchauffait et le vivifiait naguère de ses triples rayons lumineux, calorifiques et chimiques ? A-t-il arrêté ou seulement ralenti la marche <ital. : deux mots> qui le conduisait vers la destruction ..... vrai que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, il est également vrai qu'il en faut un peu et que le produit des jardins <ital. : deux mots> ne suffit ni à sa vie ni à sa santé...

S'il y a des nouveaux mondes <ital. : deux mots> il doit nécessairement aussi y avoir des villes neuves <ital. : deux mots> ; mais ce qui nous paraît étrange, c'est que, si la rumeur est fondée, ce seraient les dernières qui règleraient la

marche <ital. : deux mots> des premiers et feraient tourner cet univers politico-religieux dans le plan indiqué par elles.

En présence de toutes ces choses prodigieuses, où allons-nous ? Serons-nous heurtés par la comète des Trois-Rivières et, par le choc que nous en recevrons, sauterons-nous comme les béliers de l'in exitu <ital. : deux mots> ? Si la contusion doit être proportionnelle à la vitesse de la marche <ital. : deux mots>, multipliée par la masse, nous avons plus peur du vaste chanoine <ital. : deux mots> que de la nébuleuse <ital.> Luc Désilets. »

Tant d'esprit ne saurait être dépensé en pure perte ; aussi parle-t-on chaque jour davantage de faire de M. Cauchon le collègue in extremis <ital. : deux mots> des ministres qui n'en ont plus.

Il viendra leur apporter cette fine raillerie du destin et cette moquerie élégante qui égaye l'éclat des chutes et fait briller les catastrophes. Hinks et Home se retirant, M. Cauchon rentrant à côté de Cartier et de Langevin, on n'entendra plus en chambre que des bons mots, et tous les actes officiels ne seront qu'un calembour dont la marche nébuleuse dans les villes neuves du nouveau-monde sous le beau soleil qui ..... abritons-nous, j'aime encore mieux le déluge.

Avec un esprit pareil n'avoir été que président du sénat et ministre dans un pays où tant d'imbéciles arrivent aux plus hautes positions, c'est à décourager d'être ambitieux ! // Je me suis

[21], l. 244

lauriers. *// Non loin de là, dans un édifice relativement magnifique, qui ne lui a pas coûté cher, mais qui ne vaut plus rien depuis qu'il habite, s'étale le doyen de la presse québecquoise qui fait des phrases d'une colonne. En le lisant on reste anéanti, le rire et le sarcasme s'arrêtent sur les lèvres les plus railleuses. Fabre lui-même ne peut plus s'en moquer et il l'abandonne ; l'esprit humain ne saurait poursuivre l'aberration au-delà des bornes ordinaires et le plus large fouet ne peut atteindre que ce qui est à sa portée. Voulez-vous une des dernières phrases du Journal de Québec <ital. : trois mots> ? La Voici dans toute sa nudité ; je la livre et je me sauve :*

« La fraternité du Nouveau-Monde <ital.> a des dévouements que l'on pourrait appeler sublimes, si ses membres n'avaient pas d'autre objet que le terre à terre des ambitions, des satisfactions, des brutalités et des ignobles haines de ses membres froissés dans leurs prétentieuses espérances, écrasés sous la logique de leurs adversaires et réduits enfin au rôle peu enviable de faiseurs de religion et de pharisiens, déchirant à belles dents leur prochain pour sauver du péril la religion du Christ, qui n'a jamais prêché que l'amour et l'oubli des injures et qui, conséquemment, aurait horreur d'avoir pour disciples les Saladin-Lamarche ; les Luc Délisle, dit la-plaie-du-clergé-des-Trois-Rivières, les Gatineau Saint-Maurice Mc Leod, les Beausoleil-Médéric-Lanctôt et les Desjardins à l'odeur du « fumier » ; mais il y a longtemps qu'un auteur l'a dit : « il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule » et, quand on vient vous dire que tout cet amas d'absurdités, d'erreurs, de rancunes, de vengeances est la véritable doctrine de l'Église et est autorisée, que la combattre

avec la vérité, la raison et Rome même, c'est nier l'autorité et se rendre coupable de résistance aux lois de Dieu et de l'Église, il faudrait adorer ? .... Quoi ! M. le chanoine Lamarche, dont l'ignorance est aussi connue que l'insupportable orgueil, serait l'autorité et il ne resterait plus aux humbles fidèles qu'à recevoir à genoux ses décrets ! L'humanité serait-elle donc descendue si bas et l'intelligence humaine, éclairée de la foi, de la doctrine, de l'autorité et de la science, serait-elle donc condamnée à cette humiliation d'avoir à se courber devant une matière aussi grossière et aussi mal pétrie <ital. : treize mots> ? »

Après avoir cité ce morceau, le lecteur m'en voudrait de le laisser en chemin, de ne pas compléter le régal, je continue donc :

« M. Desjardins est brutal et mal élevé sans doute, mais il a eu au moins la magnanimité de couvrir de ses initiales la personnalité du « vaste » chanoine <ital. : douze mots>. De ce « goujat » nous n'avons pas à nous occuper, d'autant plus que le manteau serait assez vaste pour couvrir son maître tout entier, s'il n'était pas atteint d'une effrayante hydropysie d'orgueil qui lui donne des vapeurs d'infaillibilité <ital. : onze mots>.

Vous verrez que ce chanoine-là tournera mal un jour, quand on mettra la bride à son incommensurable orgueil. On a dit que c'était un second Hyacinthe : pour le talent ? non ; pour le reste ? nous ne disons pas non. »

Sur l'honneur, il y a de quoi faire appel de ce style au tribunal du sens commun. // Il me revient

[23], l. 2

C'était en 1627, M. de Rougemont avait quitté la France au mois d'avril avec une flotte de vingt vaisseaux chargés de munitions et de provisions pour Québec. Le roi d'Angleterre, de son côté, avait donné des lettres de marque à David Kirke et à ses frères pour capturer et détruire tous les navires français qu'ils trouveraient. Arrivé à Terreneuve, Kirke chercha des renseignements sur le sort de la flotte française ; mais, n'en pouvant avoir aucun, il se dirigea vers le Saguenay. C'est sur sa route, en doublant le cap de Gaspé, qu'il aperçut la flotte française qui avait cherché un refuge contre la tempête. Les Français qui étaient supérieurs en nombre, mais nullement en mesure de se battre, leurs vaisseaux étant trop lourdement chargés, les ponts couverts de passagers et les batteries marines entassées dans la cale, Kirke résolut d'attaquer de suite ; mais, afin d'empêcher l'effusion du sang, il somma de se rendre Rougemont qui fit une réponse provoquante. Aussitôt Kirke tourna ses sabords, lâcha une bordée, entoura de Rougement, aborda et fut en quelques minutes maître de sa flotte. Il mit le feu à une dizaine de vaisseaux et envoya à Terreneuve les autres qui contenaient tant de ressources pour la colonie française exténuée, à bout de moyens. Ce fait d'armes réduisit Québec à la plus profonde détresse, et, l'année suivante, lorsque Kirke se présenta devant la capitale, l'immortel Champlain dut se rendre à lui. // En quittant

[24], l. 98

exemples. // *; j'ai dû dépasser le cours de mon récit pour le familiariser dès le début avec des hommes et des choses dont il ne soupçonnait sans doute pas le caractère. Nous avons le malheur en Canada de ne pas assez étudier notre propre pays, de nous stériliser dans des luttes d'idées et de mots qui ne mènent à aucun résultat. Pour moi, j'ai entrepris, dans ce voyage, non seulement de faire des révélations, mais encore de diriger l'esprit de la jeunesse studieuse vers des investigations fécondes, en la détournant, s'il est possible, de poursuites oiseuses pour l'intéresser à des objets dignes de l'instruire et de l'occuper. Si, parfois, je semble me complaire dans quelques digressions, qu'on me le pardonne. Depuis quelques jours, j'observe et je questionne beaucoup. Qu'à la suite de cela, je devienne bavard, c'est tout naturel. À qui me confierai-je si ce n'est au lecteur qui est l'enfant de toutes mes prédilections, que j'aime plus que moi-même et à qui je ne demande qu'un peu de patience en échange du mal de mer que j'ai failli avoir pour lui, et de bien d'autres tribulations que je vais sans plus de retard lui raconter.* // Nous

[24], l. 154

Percé. // *C'est à Paspébiac que je fis l'expérience du prestige qui porte avec lui un représentant élevé et illustre de la presse. Depuis le commencement de mon voyage, je m'étais mis en rapport avec plusieurs personnes, tant du Nouveau-Brunswick que de la Nouvelle-Écosse et de la Gaspésie ; je les avais tourmentées, fatiguées de questions, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles voulut savoir quel était l'objet d'investigations aussi minutieuses, aussi acharnées. C'était un ancien représentant du Nouveau-Brunswick qui avait de nombreuses connaissances dans tous les ports où nous arrêtions, et, entre autres, parmi les employés de la maison Robin. Il se mit entièrement à ma disposition, me donna tous les renseignements imaginables, et, lorsque nous arrivâmes à Paspébiac, il envoya prévenir un commis des Robin que le représentant le mieux accrédité de la presse canadienne désirait tenir de sa bouche même tous les détails qu'il pourrait me donner dans le peu de temps que nous allions rester en rade.*

Nous étions à l'ancre depuis une heure à peu près lorsque je vis venir à moi, descendant de chaloupe et conduit par mon cicérone, un gentleman élégamment mis, à la figure pleine de finesse et un regard remarquablement intelligent.

Après ces premières formalités d'usage la conversation s'engagea immédiatement et fut rapide, comme bien vous pouvez penser. Par malheur, elle ne dura qu'une dizaine de minutes ; mais tout ce qu'il fut possible de recueillir dans ce court espace de temps, je viens de vous l'écrire plus haut ; j'ajouterai seulement que mon interlocuteur me fit observer que, jusqu'à il y a deux ans à peu près, Paspébiac importait du Canada toutes ses provisions et jusqu'à ses grains, tandis que maintenant, il en exporte lui-même, que la culture des céréales et des patates a pris un développement étonnant, et qu'il y a jusqu'à trente ou quarante navires d'outre-mer qui viennent prendre cargaison durant l'été dans ce port qui ne tardera pas à devenir considérable. Il est fortement question, entre autres choses, d'en faire un port d'hiver : ce sont les glaces seules qui mettent obstacle à ce projet, non pas à cause de

leur étendue ou de leur force, mais à cause de l'incertitude où l'on est tous les ans de la direction qu'elles devront prendre.

Ainsi, les vents peuvent les retenir dans le port jusqu'au milieu de mai, et l'année suivante, elles auront déjà disparu dès le mois de février ; néanmoins, ce qui paraît certain, c'est qu'il serait très facile de faire de Paspébiac un port de mer ouvert pendant au moins neuf mois de l'année régulièrement. Avant d'en arriver là, il ne serait pas mauvais, à mon sens, de construire un simple quai où les navires et les steamers aborderaient durant la belle saison ; l'eau ne manque pas et l'on est surpris de voir qu'un travail aussi facile, aussi peu coûteux, ne soit pas promptement exécuté. // Il était

[32], l. 2

Chronique, Chronique ! on demande des chroniqueurs partout, comme si cette espèce s'improvisait et se débitait à discrétion. Parce que le chroniqueur du National <ital.> a fait tourner la tête à ses lecteurs, on croit qu'il en sera ainsi pour tous les lecteurs, dans tous les journaux.

J'ai entendu dire, je dis, M. le propriétaire de l'Opinion Publique <ital. : deux mots>, que vous étiez le Mécène canadien. Il m'a paru qu'il y avait peut-être un peu d'encens dans cet éloge ; je le verrai bien au prix que vous me paierez cette déboutonnade : quant à son mérite, il sera inouï ; je demande à en être le seul juge, ça simplifiera nos comptes et j'entends enterrer du coup le chroniqueur du National <ital.>.

Ce qui assure le succès d'une chronique, ce qui fait qu'elle enlève, dit-on, c'est l'originalité. Eh bien ! je débute par un trait original. Contrairement aux autres chroniqueurs qu'on demande, moi je m'offre. Voilà qui est déjà très amusant ; ici, le lecteur pouffe de rire. Cette idée m'est venue subitement hier en songeant au problème toujours évité, jamais résolu de la fin du mois, époque où la chronique est chère aux créanciers.

Un autre trait original. Tous les chroniqueurs connus ont encore au moins une illusion ; ils croient tous le lecteur plus bête qu'il n'est réellement ; sans doute il leur faut pour cela beaucoup d'imagination. Pour moi, je sais que tout n'est que mensonge et duperie. Eh quoi ! à cette table même où je m'assieds pour vous écrire, dans le silence et à la grandeur de mes conceptions, je suis raillé, impitoyablement raillé sans que j'y puisse rien, il faut que je subisse. Vous voyez cette feuille, n'est-ce pas, déjà aux trois quarts écrite ; eh bien ! c'est elle qui boit mon encre et c'est ma plume qui a un bec ! Ainsi jusqu'aux instruments dont je me sers qui se moquent de moi, et font que je ne suis plus sûr d'aucun des mots que je vais employer. Suis-je certain seulement que je vous écris ? Il y a du pour et du contre : une seule chose éclate d'évidence, c'est que ce n'est pas vous qui faites cette chronique et que ce n'est pas moi qui la paie. Oh ! pour ce dernier point, j'en réponds.

En outre, je n'ai pas d'amis, contrairement au chroniqueur du National <ital.> qui en regorge, et aux autres chroniqueurs, gent obscure qui n'a dû qu'à l'amitié de se voir mis en long primer ou en brevière. L'expérience, cette science qui

vient à l'homme lorsqu'il s'en va, m'a appris que dans ce monde il ne faut compter que sur soi-même. À ce propos, je demanderai pourquoi l'on fait de la présomption, de la confiance en soi un défaut, puisqu'elle est le seul appui de l'homme, un de ses rares mérites. Dans tous les cas, c'est un défaut nécessaire chez les imbéciles, ce n'est plus seulement un défaut, c'est une monstruosité.

Être seul au monde, c'est dur quand tout est si cher, et c'est étrange quand on a une meute de créanciers qui ne vous laissent jamais d'un pas. Le gouvernement, auquel tout ce monde s'adresse dans ce pays, quand un peu d'énergie et d'esprit d'entreprise suffirait à mener à fin tous les projets, le gouvernement, dis-je, devrait bien voir à ce que personne ne marche seul dans le sentier de la vie, à moins d'avoir beaucoup de rentes. Si vous saviez le nombre de requêtes qui se font tous les jours à la chambre pour avoir de l'aide, qui pour ceci, qui pour cela, sous les prétextes les plus futiles, les plus inattendus, vous seriez émerveillé des dimensions que l'esprit de mendicité peut prendre dans un pays riche. Nous avons pourtant ici beaucoup de mines, beaucoup de bois et beaucoup de fromage. Il paraît même que plusieurs villes d'Ontario ne peuvent pas suffire à l'exportation de ce dernier produit. Comment se fait-il donc qu'avec tant de fromage il y ait tant de gens qui jeûnent ? Interpellons le gouvernement.

Et il faut voir le style de ces requêtes. Il est en tout digne de celui des bills, des documents quelconques, enfin du langage des députés. Grand Dieu ! Quel crime a donc commis la race canadienne-française pour être condamnée à la conservation d'une langue ainsi profanée ? En style de journal ce massacre s'appelle avoir du patriotisme. Avez-vous remarqué du reste que l'incorrection, le laisser-aller, l'insouciance habituelle sont un des traits caractéristiques de notre race ? Nous avons l'air d'en avoir de reste en toutes choses. Le soin, le détail, la précision, vain attirail ! Retenez un ouvrier canadien pour un travail quelconque, à l'heure convenue il sera introuvable. C'est exaspérant. Quoi ! depuis l'épizootie, la moitié des chevaux publics de Québec portent un numéro renversé, et les cochers les laissent dans cet état funeste au progrès des mathématiques. Ce n'est pas tout ; il est des rues dans la capitale où il n'y a pas même de numéros aux maisons, mais des demis et des quarts de numéros ; comment on arrive à cette énumération, je n'en sais rien, mais c'est ce que les québecquois appellent se montrer supérieurs aux Montréalais qui n'ont guère que des numéros entiers. En outre, voilà que les femmes se mettent à se couper les cheveux sur le front, de sorte qu'ils retombent roides et plats comme des queues de chevaux de course. Quel avenir voulez-vous espérer avec cela ? Si cette mode a son temps d'engouement comme toutes les autres, nous sommes un peuple perdu, et l'annexion du Labrador lui-même ne nous sauverait pas. // Enfin

[34], l. 2

// J'ai fait des découvertes cette semaine, ce qui va augmenter le nombre de mes envieux, suivant l'habitude. Ainsi, j'ai trouvé qu'une poule avait dans son ovaire environ six cents œufs qu'elle peut développer et pondre, presque autant qu'il y a de candidats en perspective pour le comté de Québec. J'ai voulu compléter ma découverte, classer, diviser, expérimenter. Après un examen attentif de plusieurs heures,

j'ai constaté que la poule pondait ordinairement 20 œufs la première année, 120 dans la seconde, 135 dans la troisième, et enfin 114 dans la quatrième. À partir de cette quatrième année, le nombre diminue régulièrement de 20, de sorte qu'au bout de neuf ans, la même poule ne pond plus guère que dix œufs. C'est à cet âge que les maîtres d'hôtel et les maîtresses de pension les achètent généralement pour leurs pensionnaires. En revanche, les dits maîtres d'hôtel achètent toujours des œufs de première année, parce que ce sont les plus petits.

De l'étude de la poule, qui est fort intéressante au point de vue volatile, j'ai passé à celle de la Triptolème. Oh ! oh ! la triptolème ! voilà au moins du grec. Pas du tout. C'est tout simplement une machine à vapeur qui laboure, herse et ensemence un champ de cinq acres carrés en douze heures. Cette merveilleuse machine vient d'être expérimentée aux États-Unis, et son inventeur a reçu une prime d'encouragement de mille dollars. Je remarque discrètement à ce sujet que si l'auteur de la triptolème avait inventé une machine capable de tuer dix mille hommes en une heure, le gouvernement prussien lui eût envoyé un million de récompense.

Un fait m'a surpris dans mes recherches agronomes, c'est que la France est plus riche en forêts aujourd'hui qu'il y a trente ans.

À l'époque du cadastre, en 1830, on comptait 7,893,412 hectares de bois ; de nos jours, ce chiffre s'élève à 9,035,376 hectares, grâce à l'influence exercée sur le reboisement, ce qui donne environ 17 hectares sur 100 de la superficie totale de la France, c'est-à-dire un sixième du territoire.

Émerveillés de ce résultat, les agronomes français parlent beaucoup d'introduire en France l'eucalyptus <ital.>, un arbre d'Australie qui arrive à une hauteur de plus de 300 pieds (ne pas confondre avec le sapin du Canada). Ce que l'eucalyptus a surtout de remarquable, c'est la rapidité de sa croissance, trente pieds en une année, malgré cela son bois est extrêmement dur. C'est avec des branches d'eucalyptus qu'on empale les Chinois. Pendant l'insurrection de « 37 » les officiers anglais s'en servaient pour faire mettre les habitants à califourchon, ce qui explique pourquoi les jambes de nos compatriotes sont si souvent arquées.

L'Eucalyptus ayant pour nous un intérêt historique si touchant, on me saura gré sans doute de donner de lui quelques détails. Je signale d'abord sa prodigieuse absorption de l'eau. Vous comprenez facilement qu'un grand élingué, qui a trois cents pieds de long, peut en prendre du liquide ! Au Cap, à Cuba, en Afrique, nombre de colons ont déjà pu, grâce à lui, se débarrasser presque complètement de la fièvre paludéenne, tout en couvrant leurs concessions de splendides forêts.

La compagnie du chemin de fer pacifique, m'écrit confidentiellement Sir Hugh Allan, se propose d'importer, pour cette raison, une quantité notable d'eucalyptus pour boire les trois cents lieues de marais qui sont au nord du Lac Supérieur. Sans l'eucalyptus, ajoute ce puissant entrepreneur, le contrat n'est qu'une blague [humbug]. C'est en vue de cette importation que Sir Hugh fait construire en ce moment cet énorme steamer de trois cent cinquante pieds de long qu'on croyait uniquement destiné à ramener d'Europe Sir George Étienne, parfaitement guéri du reste, comme nous le méritons bien.

Ce n'est pas tout au sujet de l'eucalyptus. Que le lecteur prenne patience ; il n'en a plus que pour une colonne. Le principe actif qu'on retire en abondance du feuillage de ce géant possède des propriétés physiologiques très remarquables. C'est un camphre liquide qui retarde ou empêche même complètement la putréfaction. Aussi, l'on s'en sert dans les maladies infectieuses, et dans les fièvres dont il arrête les accès, et jusque dans les maladies nerveuses, dans les névralgies, les migraines. En Australie, où croît cet arbre bienfaisant, on ne voit jamais de tics douloureux. Tichborne <ital.> est le seul homme, ayant vécu longtemps dans ce pays qui en eût un ; mais c'était un tic de naissance. L'Eucalyptus n'intervient pas dans ce mystère de la nature.

Passons maintenant à d'autres découvertes. // Savez-vous

[34], l. 39

passons // *Il existe dans le territoire du Colorado deux rivières dont les rives sont jonchées, sur une étendue de plusieurs centaines de milles, de débris de poterie et de murs décorés de signes hiéroglyphiques dont la signification est inconnue des Indiens qui habitent aujourd'hui cette région. Sur les hauteurs les plus inaccessibles et au bas des abîmes les plus profonds se trouvent des vestiges de maisons qui ont dû avoir plusieurs étages.*

La tradition indienne dit qu'à l'époque de la conquête espagnole de grands corps d'Aztecs ont été chassés du Mexique dans les vastes déserts du nord et de l'ouest, et ensuite au Colorado. Là une puissante nation s'établit pendant de longues années, bâtissant des villes et cultivant le sol. Comme cette nationa était industrieuse et pacifique, elle était fréquemment attaquée par les tribus nomades et belliqueuses du nord, et pour se mettre en sûreté, les habitants durent construire leurs habitations dans les endroits les plus inaccessibles sur les crêtes des montagnes et au fond des abîmes.

On trouve encore tout le long de la ligne de marche qui s'étend du Mexique au nord et à l'ouest des restes de villes abandonnées il y a bien des générations.

Il n'est pas douteux que les habitants de cette région descendent des anciens mexicains. Deux ou trois siècles ont suffi pour les fondre et détruire leur vieille civilisation qui avait fait l'étonnement des Espagnols accourus pour piller et évangéliser le sabre à la main. L'effacement des races indiennes devant la race blanche est un fait qu'il est peut-être permis de déplorer dans plus d'un cas. Les plus civilisées, les plus pacifiques, les plus industrieuses d'entre elles n'y ont pas tenu. Voyez ce qu'est devenue cette charmante et douce population des Îles Sandwich mortellement atteinte du jour où les Blancs sont venus en contact avec elle. Lors de la découverte par le capitaine Cook, le groupe des Sandwich comptait 400,000 âmes. En 1823, ce chiffre était tombé à 140,000. En 1853, il n'était plus que de 74,000, et maintenant enfin, de 70,000 seulement. Avant trente ans la population blanche y sera en majorité.

Les Américains sont largement représentés dans ces îles qu'il convoîtent et qui se trouvent sur la route de San Francisco à la Chine et à l'Australie. Ces îles ont de

bons mouillages, un sol fertile, une température favorable à toutes les cultures. Leur acquisition serait de la plus haute importance pour un peuple actif et prêt à agrandir le cercle des affaires commerciales avec la Chine et l'Inde. Que deviendrait alors la dynastie des Kamehameha qui gouverne depuis quatre-vingts ans et qui n'a donné que des rois modèles ? Dès la fin du dernier siècle Kamehameha I avait ouvert ses États à l'immigration ; il demandait des colons et des professeurs. Son fils abolit l'idolâtrie, et l'un de ses successeurs épousa une Américaine connue sous le nom de la reine Emma.

Depuis la colonisation de la côte du Pacifique, les Américains, naturellement, sont devenus nombreux dans ces parages, et tout annonce qu'ils remplaceront un jour la population indigène.

D'ici à la fin de ce siècle, en moins de trente années, que de choses nous allons voir sur ce continent américain destiné à être le creuset et la synthèse de tous les peuples ! Le voile qui couvrait ces immenses perspectives est devenu transparent, et les hommes d'un certain âge éprouvent de cuisants regrets en songeant qu'ils sont venus vingt-cinq ans trop tôt pour voir l'humanité réellement à l'œuvre, une foule d'institutions surannées et de systèmes disparus, bien des larges <sic> sécoués, les puérilités évanouies et une virilité triomphante s'introduisant dans les pensées et les actes des hommes.

Le Nebraska, le Montana, l'Idaho, le Dakota, l'Orégon, le Washington, le Saskatchewan et la Colombie, avenir et splendeur du monde ! et dans l'ombre de cette lumière le Bas-Canada avec son conseil législatif et son ministère de l'instruction publique qui le même <sic : pour mènent> droit à la barbarie... // Les découvertes

[34], l. 67

queue. *// Si au moins les hommes trouvaient une leçon dans ce trophée sanglant !.....*

À propos de faits paléontologiques, je lis quelque chose d'assez curieux dans un journal d'Europe. Il paraît qu'on a découvert à Haguenau, petit village de la Prusse rhénane, des tombes très-intéressantes, probablement d'origine celtique. Au milieu des tombes ordinaires s'en trouve une plus remarquable, probablement celle d'un chef. La tête reposait sur une couche d'écorces, tandis que la poitrine et les épaules étaient pressées entre des planches qui protégeaient le squelette surchargé d'ornements. Il portait des bracelets et des anneaux au cou, aux poignets, aux deux cuisses et au bas de la jambe ; tout près de la tête on voyait beaucoup d'épingles qui ornaient sans doute les cheveux <ital : cinq mots>, dit le journal en question ; mais c'était probablement à la place des cheveux ; dans ce temps-là les hommes avaient la tête dure. Sur la poitrine était posé un plat en cuivre, de forme ovale, couvert de noisettes parfaitement conservées. En voilà des goûts ! Ceci démontrait jusqu'à un certain point qu'il y a de l'écureuil chez l'homme, mêlé à une petite quantité de singe. En fait d'hypothèses scientifiques, on ne saurait trop en faire, parce qu'il y aura toujours autant d'hommes que besoin est pour les croire. Ajou-

tons que deux noisettes avaient été poussées entre les dents de ce monsieur sans doute pour lui servir de nourriture pendant son voyage dans l'autre monde.

Ça n'est pas beaucoup la peine d'être chef pour manger des noisettes. Au moins les chefs Carribbéens, eux, qui vivaient dans notre hémisphère, Dieu merci, mangeaient leurs semblables, ce qui valait mieux comme alimentation, outre que c'était une bonne œuvre et de digestion très facile, si l'on en juge par le nombre des avalés dans tous les camps. Nous, gens civilisés, nous avons changé cela et nous mangeons des noisettes comme aux premiers âges de la barbarie. Parlez donc maintenant des progrès de notre époque et dites que l'humanité avance. Oui, elle avance, soit, mais dans le vide ; plus nous allons vite, plus nous trouvons d'espace devant nous.

Pourtant il y a un bout à l'homme. // Il paraît

[34], l. 183

risible. *Aujourd'hui il est un mot passé en proverbe : on dit de tout individu prétentieux, collet monté, ignare et inutile « il faut en faire un conseiller législatif. » Cette institution a été faite pour que chacun ait sa place dans le monde, les imbéciles comme les autres. – Avouons qu'on a réussi ; mais si cela doit durer, il faudra étendre indéfiniment l'enceinte du Conseil pour que tous ceux qui y ont droit puissent en faire partie. // Ce soir, 12 décembre, l'opposition a remporté sa troisième victoire. Le bill de M. Bachand, pour assurer l'indépendance des députés, a passé la deuxième et troisième lecture par un vote de 29 contre 25, malgré une chaude opposition ministérielle. Le gouvernement ne veut pas que les députés soient indépendants, c'est bien simple, sans cela il ne serait plus le gouvernement. N'allez pas croire toutefois que les moutons vont devenir des loups, seulement il leur reste guère de laine et les plus panurges ne savent que faire de leur peau râpée. Encore un vote comme celui-là, et les ministres n'auront pas de quoi se faire des chaussettes. //* La session

[37], l. 2

Chronique *// Mon cher propriétaire, // Je vous ai envoyé une chronique le 3 janvier ; aujourd'hui, 23 du même mois, je ne l'ai pas encore vue dans ce National <ital.> chéri qui me châtie d'autant plus que je l'aime. Tous les matins je demande désespérément au bureau de poste ma chronique ; l'employé, dont j'ai toutes les sympathies, ne sait plus que me répondre, j'ai été jusqu'à me plaindre à l'inspecteur. « Pas vue, égarée, oubliée, remise peut-être... » C'est tout ce qu'on me répond. Et voilà bientôt trois semaines que je souffre de ce mal auquel il n'y a qu'un seul remède, un seul, et c'est vous qui le tenez dans vos mains.*

Pourtant, ce n'est pas que je fasse un abus de mes chroniques, depuis quatre à cinq mois ; j'ai voulu en faire une le jour de l'an et elle a tourné en un sanglot ; j'en envoyais une autre trois jours après pour me rattraper un peu et vous ne la publiez pas.

Vous m'avez donc cru millionnaire depuis l'apparition de mon volume ; vous avez cru que j'étais maître du temps et que je pouvais attendre ! Détrompez-vous, ô propriétaire !

Les jours qui s'écoulent entre la composition et la publication de mes chroniques sont redevenus pour moi des siècles ; depuis quinze jours surtout, j'ai vécu à peu près aussi longtemps que Mathusalem.

Comment cette chronique du 3 janvier va-t-elle apparaître à vos lecteurs, en supposant que vous la publiez demain, le 24 ? Je l'ignore, mais je m'en lave les mains ; vous êtes le seul coupable ; donc, vous serez le seul absous. Tout retombera sur moi ; puis-je du moins échapper en vous envoyant une troisième chronique, datée d'aujourd'hui, et que je vous prierai de vouloir bien publier avant la fin du monde. // Le CHRONIQUEUR. // C'est le trois

[40], l. 184

méconnaissables. *// Ce qui distingue le roi Amédée de l'hon. M. Chauveau, c'est que le premier s'en va tout simplement, tandis que le second ne fait que changer de trône. On dit que cela va causer une révolution dans le sénat fédéral auquel on impose un roi étranger, toujours comme en Espagne. Ce sera à voir. En attendant, nous n'aurons pas de session spéciale ... pour cause d'économie, l'honorable Premier n'étant plus au ministère ne sent plus la démangeaison d'être prodigue ; évidemment le moment est venu pour nous aussi de demander des better terms. Il n'y a pas de raison de nous les refuser, puisque nous sommes si économes et que nous n'avons pas un sou pour faire un petit extra, malgré que les exposés financiers de l'honorable M. Robertson accusent toujours un surplus qui donne à réfléchir chaque fois qu'on fait opposition à un candidat ministériel.*

Lecteur, en ce moment je suis fatigué, tu l'es aussi, nous le sommes. Finissons-en, tu m'épuises, je t'assomme. Fais lire cette chronique à tes filles si tu en as, elles me sauront gré de les ravir à la justice tout en les condamnant dans mon for intérieur. Cette condamnation n'entraîne pas de dommages-intérêts, et je suis, à vrai dire, le seul qui en souffre. Hélàs ! il ne se présentera donc pas une femme ; une seule, qui me fasse changer d'idées en me faisant changer de condition.

[44], l. 140

séraphin. *// Ô lecteur, toi qui t'intéresses au sort de ta victime, tu voudras savoir sans doute où je perche et comment j'y suis venu. Je vais te le dire cette nuit même, avant que l'aurore aux doigts de rose n'entrouvre sa couche nuptiale pour bondir dans l'espace éthéré avec accompagnement ... oui ; je suis venu comme un hibou, dans un manoir antique, vieux de cent trente et quelques années, long d'à peu près autant, orné de lézardes innombrables, n'ayant qu'un étage, mais capable d'y loger toute une paroisse, blanchi dernièrement à neuf pour cacher les sueurs du temps et les suintements indiscrets de la vétusté ; une de ces vieilles demeures, jadis si patriarcales, où déjà cinq à six générations ont passé sans s'interrompre, une maison pleine d'histoires et de légendes, qui voit tous les soirs groupés autour de son immense foyer dix à douze laboureurs qui fument en attendant qu'ils ronflent, et sur*

un espace de deux milles en tous sens à ses côtés le plus beau domaine qu'il soit possible de voir au point de vue de toutes les céréales du pays. Cela doit suffire à te renseigner de reste. // Où

[44], l. 258

Kamouraska. // *En outre, on vous y fera voir une nouvelle industrie, encore en enfance, mais à qui il ne faut que le temps pour devenir une grande exploitation, c'est la fabrication de la sardine entrée à la fin, après plusieurs essais infructueux dans le domaine des faits positifs, dans la phase des résultats assurés. Déjà une maison de Montréal a donné une commande de dix mille boîtes ; la matière première, c'est à dire la sardine est très belle, très grasse et en abondance ; c'est la confection des boîtes qui présente le plus de difficultés ; en effet, il est assez difficile sans une longue pratique, d'arriver à faire des boîtes parfaitement étanches, de les ressouder de telle sorte qu'aucune exsudation de l'huile ne puisse avoir lieu. Ensuite, une autre difficulté, c'est d'avoir de l'huile superfine, de l'huile de premier choix ; la sardine n'en souffre pas d'autre ; or, à moins d'être un connaisseur, d'avoir le goût très exercé sur cet article, on est facilement trompé, on prend pour de la véritable huile de Provence ce qui n'est qu'une pauvre imitation, et on en apprête la sardine comme on le ferait d'une salade. Mais heureusement, cette autre difficulté est encore surmontée, de sorte que M. Poliquin, le fabricant des boîtes en question, n'a plus guère maintenant qu'à trouver des ouvriers assez habiles pour faire des boîtes absolument étanches, puis un marché assez considérable pour la quantité de ses produits que rien ne semble devoir limiter.*

Assez, assez de l'industrie de la culture, des hôtels et des bâteaux à vapeur. // Ici, respirons

III
Chroniques non éditées[1]

le Pays – 29 avril 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Avez-vous remarqué la transformation qui s'opère dans le parti libéral ? Autrefois, c'est-à-dire hier, le clergé et lui étaient à couteaux tirés ; *libéral* voulait dire révolutionnaire, subversif, destructeur, impie, contempteur de toutes les lois sociales ; aujourd'hui, le clergé et le parti voué à toutes les malédictions se rapprochent, se regardent, se sourient un peu, et s'ils ne joignent pas encore les mains, c'est moins par un esprit de défiance indomptable que par un reste de gêne qui provient des anciennes habitudes.

Ceci est sensible surtout dans le district de Québec où, grâce à l'Université Laval, le clergé plus éclairé, plus instruit comprend tout ce qu'il y a d'inoffensif dans les tendances du libéralisme canadien et prévoit les dangers d'une polémique religieuse à outrance. Il a fallu les lumières des jeunes prêtres, étrangers aux luttes de la génération écoulée, pour convaincre leurs confrères qu'ils avaient été jusqu'aujourd'hui dupes des hypocrites et des charlatans de religion et il sera désormais comme impossible aux candidats *des bons principes* de se servir de l'excommunication comme d'une arme à leur usage particulier.

Aussi comme tout change de face dès lors que le charlatanisme, masque de piété, n'en impose plus. La lutte cesse d'être entre la foi de nos pères et le libéralisme moderne, pour se faire entre le patronage

---

1. Nous reproduisons dans cet Appendice les chroniques que Buies a publiées entre 1871 et 1873 mais n'a pas retenues dans les éditions de 1873, 1875, 1878 ou 1884.

gouvernemental et les désirs incontestables de la population. Mais ce patronage est une puissance formidable qui s'exerce sous tous les aspects et de mille manières ingénieuses. Pour le combattre, il ne suffit pas de s'en rapporter à ce qui se dit et à ce qu'on sait être clairement la tendance de l'opinion, il faut encore une organisation vigoureuse et surtout de l'action.

L'action, l'action ! voilà le grand moyen toujours incompris, toujours dédaigné du parti libéral. On s'en rapporte à la bonté de sa cause, comme si les hommes étaient mûs par des principes et des idées plus que par des intérêts, et surtout l'intérêt personnel, ce premier de tous les mobiles. À la veille des élections, voyez en particulier chaque candidat libéral, il est invariablement sûr de son succès, et en effet il aurait dû l'être, s'il se donnait la peine de l'assurer, s'il voulait se remuer, opposer les moyens aux moyens, la contre-intrigue à l'intrigue, et cela dans tous les lieux, à toutes les heures, sur tous les points, s'il consentait enfin à prendre les hommes avec toutes leurs faiblesses, tous leurs appétits, toutes leurs petites passions, tous leurs préjugés.

C'est cette connaissance et la culture assidue des petits côtés de notre nature qui fait la force du gouvernement conservateur depuis tant d'années. Prenez un exemple ! Voici un bureau de poste nouveau qui va se construire à Québec. M. Langevin, le candidat de Québec-centre, s'est bien gardé de donner à un seul et même homme, l'entreprise de tout l'édifice ; non, il l'a divisé et subdivisé de façon à avoir le plus de créatures dépendantes de lui, le plus d'hommes exerçant une petite influence, dévoués à son succès. Ainsi, il a donné un contrat pour la menuiserie, un autre pour la maçonnerie, un autre pour les tuyaux, un autre pour la toiture, un autre pour les appareils, etc., etc. ; il tient déjà dans la main une masse de fils argentés et il est bien certain qu'ils n'y resteront pas.

M. Pelletier, le candidat de l'opposition, pourrait compter cependant sur les deux-tiers des électeurs, mais il a le tort d'en être certain, il laisse agir les autres pour lui et attend le résultat. Il est déterminé à ne pas dépenser un rouge liard pour son élection, comme si les électeurs de Québec étaient des séraphins. Or, la bonne moitié d'entre eux sont des gens qui savent compter et ils le prouveront. Cette décision fait, sans doute, honneur au caractère et à l'honnêteté politiques de M. Pelletier, et les libéraux ne manqueront pas de s'en enorgueillir, mais il ne faut pas oublier le poll, ni le chemin qui y mène ! Le comité libéral s'est réuni lundi soir, et en ce moment une réquisition favorable à sa candidature se signe dans la ville.

Il s'en fait autant en faveur de l'honorable M. Langevin, qui a, entr'autres mérites, celui d'être compagnon du Bain et frère de Noé, sans parler de Balthazar dont la célébrité n'est pas encore immense, mais qui le deviendra. Ce que l'on redoute, c'est que le bref d'élection

pour Québec-centre ne tombe comme un coup de foudre aussitôt que l'honorable compagnon du Bain aura distribué tous les sous-contrats, ce qui n'est pas une petite besogne s'il veut compenser par ce moyen la persistante impopularité qui le poursuit depuis qu'il est dans la vie publique. À son sujet, laissez-moi vous raconter un bruit qui court.

Il aurait été invité dernièrement à un dîner donné pour lui dans son comté de Dorchester. On dit que les instigateurs de ce dîner sont les curés du comté, et qu'à la nouvelle de cette participation directe dans les choses politiques, l'archevêque de Québec aurait fait une sorte d'enquête suivie d'une admonestation, condamnant toute action directe ou indirecte des prêtres de Dorchester dans les élections pour notre parlement. Mgr Taschereau semble vouloir suivre rigoureusement la ligne de conduite que s'était tracée son prédécesseur, l'évêque Baillargeon ; vous avez pu voir du reste, par sa circulaire publiée aujourd'hui, qu'il désapprouve entièrement le programme posé par les journaux ultramontains de la province, et qu'il veut laisser aux électeurs le choix libre de leurs candidats. Au surplus, ce n'est pas dans le district de Québec qu'il saurait être question un moment de candidats cléricaux et de candidats anti-cléricaux, et si les journaux ultramontains tiennent absolument à leur programme, ils auront toute faculté pour le faire lire, mais aucune pour le faire adopter.

À Lévis, la lutte est engagée entre M. Louis-Honoré Fréchette qui vient d'accepter la candidature, et le Dr Blanchet qui renouvelle la sienne. Ce dernier a subi, pour une cause ou pour une autre, une dépopularité considérable mais le combat sera rude. On a déjà commencé à donner à quelques paroles de M. Fréchette une interprétation injuste, méchante, dangereuse ; on soulève des préjugés qui naissent on ne sait d'où, mais le poète a une carrure robuste et des épaules qui ne fléchissent pas facilement, je lui ai parlé ce matin ; il est vigoureusement comme un jeune chêne, et sa parole est pleine, vibrante, on sent que cet homme porte en lui le succès et qu'il a l'attrait invincible qui rapproche les foules.

M. Fournier est demandé à cor et à cri par les électeurs du comté où il a échoué tant de fois, par le comté de Montmagny. Dimanche il est allé à *Saint*-Thomas, le château-fort de l'honorable M. Beaubien, et le chef-lieu du comté. M. Blais, le représentant actuel, est entraîné dans la lutte par suite d'une promesse faite au gouvernement provincial qui a engagé tous les anciens membres à se représenter. En 1868, lorsque fut inaugurée la Confédération, les électeurs de Montmagny avaient une répugnance invincible à accorder le double mandat à M. le Dr Beaubien. Il y eut alors un compromis par lequel M. Blais censé représenter les principes libéraux, aurait le mandat local, et l'honorable M. Beaubien le mandat fédéral. C'est en vertu de ce compromis que ce

dernier vient aujourd'hui soutenir la candidature de M. Blais, mais les choses ont changé.

M. Blais, loin de soutenir l'opposition, a presque toujours voté pour le gouvernement, de sorte que l'équilibre qu'on voulait garder est rompu. Vous savez que le comté de Montmagny a presque toujours été également divisé, et que c'est cette quasi égalité des votes qui avait nécessité le compromis dont je viens de faire mention. M. Blais l'ayant rompu, les électeurs cherchent une autre manière de le rétablir. L'honorable M. Beaubien, commissaire des terres publiques, veut à tout prix le sauvegarder. Aussi a-t-il déclaré devant les membres auditeurs réunis à la porte de l'église de *Saint*-Thomas, dimanche dernier, que sa propre élection était en jeu et que tout vote donné contre M. Blais était donné contre lui-même. « Eh bien ! c'est cela, ont répondu les électeurs, c'est ce que nous voulons. » Remarquez que je parle de *Saint*-Thomas, où est domicilié l'honorable commissaire, et qui est précisément son château-fort. Il a rappelé alors tous les services qu'il avait rendus. « Oui, lui répliqua-t-on, moyennant mille louis par année. » Cela est dur, mais ce serait encore bien doux pour ceux qui, dans leur vie publique, ne se sont guère entendu dire que des mensonges.

La partie semble donc extrêmement compromise pour l'honorable docteur et son candidat. Une réquisition formidable, par le nombre des signataires, se prépare en ce moment en faveur de M. Fournier qui n'attend que cela pour se mettre sur les rangs.

Dans la Beauce, il ne paraît pas que M. Pozer trouve d'opposition.

Dans le comté de Québec, M. Évanturel va faire à M. Chauveau une opposition qui promet d'être victorieuse.

À l'Islet, l'honorable M. Letellier se présente définitivement. Le député actuel, M. Verrault, se voit abandonné de l'homme le plus influent du comté, son beau-père, M. Dupuis, qui est en même temps le beau frère par alliance de M. Letellier ; il est probable que M. Verrault se retirera devant l'impossible.

À Rimouski, il y a quatre candidats sur les rangs, M. Hudon, avocat libéral de vieille roche, M. Garon, dégustateur de plus vieille roche, M. Bégin, candidat incolore, insipide et insignifiant, enfin M. Gosselin, négociant de Malone, un inconnu qui aspire et soupire. Ces trois dernières candidatures sont impuissantes devant celle de M. Hudon, homme remarquable, avocat distingué, légiste de renom, et l'une des plus belles intelligences de notre parti. Des hommes de très haute position qui ont des intérêts considérables dans Rimouski, et que je viens de consulter, m'ont assuré que le succès de M. Hudon était une chose naturelle, allant de soi, *a matter of course.*

Voilà, en résumé, les nouvelles les plus authentiques et les plus certaines que j'aie pu recueillir. Je ne me suis pas amusé aux rumeurs

des rues et aux cancans ordinaires qui précèdent toujours les élections, j'ai voulu me rendre compte des faits, vous écrire pour vous éclairer sur la situation politique de ce district et non pour donner à nos amis des illusions dangereuses, leur montrer partout des succès et augmenter ainsi leur dangereuse indifférence. Il y a de grandes chances, mais il y a encore de plus grands efforts à faire, qu'on ne s'abuse pas, que ces efforts soient tentés, qu'ils soient ardents, incessants, et les prochaines élections feront disparaître cette représentation pitoyable qui est une disgrâce pour notre race et une cause d'humiliation qu'il tient à nous d'effacer à jamais.

*

J'oubliais de vous dire que dans Bellechasse, M. le Dr Lebel, de *Saint*-Gervais, va probablement faire la lutte contre M. Pelletier, le représentant actuel qui n'a rien représenté du tout ; M. Pelletier disparaîtra sans qu'on sache s'il a paru, comme M. Bergevin de Beauharnois. Un autre astre qui va aussi s'éclipser, paraît-il, c'est M. Clément du comté de Charlevoix. M. Adolphe Gagnon, l'ancien représentant, entre de nouveau en lice, et d'après les assurances que me donne le représentant de Chicoutimi, M. Tremblay, sa victoire ne peut être un instant douteuse. Je suis plus porté à croire ceci que bien d'autres victoires électorales que nous gagnons, les bras croisés dans nos bureaux. Quant à M. Tremblay, il n'aura pas, je crois, d'opposition ; ce serait du reste une bien ridicule idée que celle de lui en faire.

*

On me dit que le député de Kamouraska, M. Roy, va probablement se ranger du côté de l'opposition, s'il la voit devenir imposante par le nombre ; c'est encore là probablement une illusion, qu'importe ! si elle devait donner un redoublement d'ardeur et inspirer une victorieuse confiance.

*

Les campagnes autour de Québec ont encore leurs champs à moitié couverts de neige. C'est un spectacle attristant, que le vent du nord, soufflant sans cesse, ne vient pas égayer. Dans la ville, des rues nombreuses ont encore un ou deux pieds de glace, et les calèches, l'antique véhicule qui ne disparaîtra qu'avec les remparts, sautent comme des bonhommes de bois sur les planchettes. La capitale se déserte de plus en plus, les marchés n'ont plus la même affluence qu'autrefois, et l'on a cessé de croire à l'apparition de nouvelles industries, cette chimère tant caressée il y a quelques mois à peine. Quelques goélettes sont dans le port, mais elles ont l'air gelé, comme tout ce qui les entoure du reste, et moi-même je sens que mon encre se fige ; au revoir donc, je tâcherai de rassembler en moi assez de calorique d'ici à deux jours pour vous envoyer une longue et animée correspondance.

le Pays, 13 mai 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Lévis est une fournaise, la lutte y brûle, je n'ose en approcher. Quel jouteur que Fréchette ! Où le prendre ? nulle part. Où est-il ? partout. Assemblées sur assemblées, discussions sur discussions, voyages, courses, il n'épargne rien ; il se multiplie, se prodigue sur tous les points. Ah ! voilà une campagne électorale. Lundi soir c'était la partie anglaise des électeurs qui était convoquée au chantier Gilmour ; le docteur Blanchet est obligé de suivre notre ami partout ; celui-ci ne le laisse pas une minute en repos ; il faut qu'il vienne rendre compte du moindre de ses actes politiques, et comme il ne l'ose pas toujours, comme il va jusqu'à falsifier des textes, aussi qu'il l'a fait à l'assemblée de dimanche dernier, pour se tirer d'affaire, Fréchette aussitôt sonne l'alarme, désabuse l'auditeur prêt à tomber dans le piège, et renverse les mensonges trop faciles avec lesquels le député de Lévis a jusqu'à présent captivé son peuple.

Pauvre docteur ! il ne s'attendait pas à cette rétribution si subite, à ces formidables représailles de la destinée aveugle. Vous rappelez-vous ce bon, ce digne, ce généreux et si populaire M. Lemieux qui représentait autrefois le comté de Lévis ? Il est mort maintenant depuis des années, l'ingratitude des hommes a brisé sa vie avant son terme. Nul n'était plus aimé que lui, nul n'était plus prodigue de tout ce qu'il avait, nul cœur n'était plus compatissant, plus sensible à toutes les infortunes. Il était le père en même temps que le représentant de son comté ; de plus il était libéral, ce qu'il ne faut pas oublier, et tout le comté l'était avec lui. Soudain, apparaît un jeune homme à la figure aimable, à la voix onctueuse, au geste captivant. Il se dit plus libéral mille fois que M. Lemieux, il est rouge, du rouge le plus vif, il est radical même, enfin ; il n'a que le peuple dans le cœur et sur les lèvres ; il multiplie ses grâces, il prodigue sa personne qui séduit le sexe facile à éblouir, et par un de ces inexplicables caprices du sort, il enlève à M. Lemieux ce comté qui l'avait jusqu'alors non seulement élu, mais béni. Ce jeune homme, c'était le Dr Blanchet. Quelques mois après, M. Lemieux, frappé au cœur, miné par le chagrin, accablé de cette ingratitude qui lui semblait un mystère douloureux, était atteint d'une maladie mortelle qui ne devait pas tarder à le conduire au tombeau.

Depuis lors le docteur a marché de succès en succès, a écrasé tous ses concurrents ; la destinée, amante aveugle comme toutes les autres, l'a inondé de ses bienfaits, a semé sa carrière de fleurs toujours renaissantes, mais aujourd'hui !... Aujourd'hui est un mot formidable pour celui qui regarde dans un passé trop heureux, demain est un mot plus terrible encore ; demain, c'est le jour des angoisses, c'est déjà celui du remords pour le docteur Blanchet. Il a abusé de ceux qui croyaient en

lui, il les a amusés, cajolés, bercés, trompés, maintenant l'heure de la rétribution sonne et la destinée se venge de sa longue aberration.

Le député de Lévis est maintenant obligé de rendre compte ; il n'avait eu jusqu'aujourd'hui qu'à se montrer. Et quel compte ! Demandez aux électeurs dont les yeux se sont ouverts ; demandez aux amis d'autrefois maintenant détrompés et détournant les yeux de leur idole, ils vous diront que ce compte est trop lourd et qu'il faut que justice soit faite.

Combien de ceux qui servaient autrefois le docteur se sont tournés contre lui ! On ne les compte pas. Pour les chefs, tous les notables de Lévis ont déclaré leur adhésion à Fréchette, et c'est avec eux qu'il fait la lutte redoutable où il s'est engagé jeune, presque inconnu, n'ayant avec lui que son superbe talent, et la force des principes. Les propriétaires de bateaux à vapeur, et citons surtout parmi eux M. Barras, ont *résolu* de faire élire Fréchette, et ils se donnent du mal pour cela. On avait craint que l'entreprise du chemin de Kennebec, dont le docteur Blanchet est président, et qui va donner de l'ouvrage à près de mille hommes, ne fût un instrument redoutable entre ses mains pour les fins électorales, mais j'apprends de source certaine, mais que malheureusement je ne puis faire connaître, que des influences puissantes vont agir, dans cette même entreprise, contre celle du docteur. Celui-ci, toutefois, ne néglige pas les autres moyens, et vous allez voir par ceux qu'il emploie déjà, que la lutte va lui coûter cher.

Un charpentier de Lévis vient de perdre un procès dont les frais se montent à treize piastres ; c'est peu de chose, si l'on veut, mais le pauvre homme était incapable de payer. Il se plaignait et se désolait : « Comment ! lui dit le docteur, ce n'est que cela ; viens donc chez moi, mon ami, je vais te donner cet argent. » Le lendemain, le pauvre diable venait payer l'avocat de la poursuite et lui racontait ingénûment de combien il était redevable à *son candidat.*

Mais je laisse le comté de Lévis, quoiqu'à regret, car ici l'on respire la fumée enivrante du combat, et l'on s'échauffe vite. Les nouvelles des autres comtés sont bonnes cependant, meilleures qu'elles ne l'étaient la semaine dernière. Il n'y en a pas un aujourd'hui où l'opposition n'amène de l'avant un candidat. À Portneuf, le fils de l'honorable Antoine Juchereau Duchesnay, se présente contre M. Brousseau, le député qui, depuis dix ans, *ne parle pas, mais n'en pense pas moins.* Ce qu'il a pensé, on le saura peut-être un jour, mais comme il ne parle jamais, on devra l'apprendre de quelque ami bienveillant et loquace, car ça sera sans doute une lourde tâche, une longue chose à raconter. Vider cette tête-là qui depuis dix ans se bourre de pensées sans jamais en laisser sortir une, c'est une entreprise ! Enfin, nous verrons peut-être ce qu'il y a de profondeur dans ce mutisme prolongé, et qui paraîtrait calculé, si l'on ne savait pas qu'il est naturel.

Dans le comté de Chicoutimi, M. Price, que l'on disait se présenter contre M. Tremblay, n'a pas même fait un pas en ce sens. Au contraire, il se retire dignement de la lutte, non pas qu'il ne puisse la faire rigoureusement, mais en homme de cœur et de sens, il ne veut pas priver le comté d'un représentant qui s'est tant dévoué à son bien, d'un député indépendant et intelligent comme M. Tremblay.

À Rimouski, toutes les chances sont pour M. Hudon, dont je vous ai déjà parlé.

À Kamouraska, il est question de faire venir de l'avant M. Pelletier, qui représente le comté au parlement fédéral. Ce serait une maladresse. M. Pelletier n'a eu qu'une quarantaine de voix de majorité à la dernière élection ; le comté est toujours et restera encore longtemps également divisé. Or, risquer de perdre l'élection au parlement local, ce serait assurer la défaite l'an prochain à l'époque des élections fédérales. M. Pelletier, du reste, ne commettra pas cette imprudence, il ne fera pas cet acte de témérité dangereuse. En homme intelligent et sage, il sait qu'il ne faut pas fatiguer les électeurs par le renouvellement inutile de luttes acharnées dont ils se dégoûtent à la longue pour tomber ensuite dans un état d'indifférence politique qui est la mort de toutes les opinions et la condamnation anticipée de toute réforme.

Je veux commettre des indiscrétions. On est correspondant pour cela, et il n'y a rien, du reste, que le lecteur aime autant. Donc, hier, je rencontrais le représentant de Témiscouata au parlement fédéral : « Est-ce bien vrai, me demanda-t-il, tout ce que les dépêches rapportent au sujet de la Haute-Commission ? – Mais c'est probable, lui répondis-je ; quand il s'agit de choses non controversées, les dépêches ne disent généralement que ce qui est vrai. Eh bien ! répliqua-t-il, cela devient un gâchis dont il faut absolument sortir, et le plus tôt l'Angleterre quittera ce continent, le mieux ce sera. » Je regardai avec une émotion contemplative ce digne et téméraire émule de Sumner ; il ne paraissait nullement effrayé de ce qu'il venait de dire ; au contraire, le sourire esquissé sur sa bouche se prolongeait complaisamment et s'épanouissait jusque dans son regard ; il semblait répéter une chose déjà dite maintes fois, mais dont l'imposant aspect du baronet canadien arrêtait l'expression dans le parlement d'Ottawa : « Et voilà pourtant bien ce que les trois quarts d'entre eux répètent tous les jours dans la vie privée à qui veut l'entendre, » me dis-je, en manière de réflexion qui n'a pas absolument le cachet de la nouveauté, mais qui n'en est pas moins très vraie pour tout cela.

Ces jours derniers, le *Medway*, steamer parti de Londres et consigné aux Mrs. Ross de Québec, était retenu en quarantaine à la Grosse Isle, parce qu'il avait à son bord trois cas de petite vérole. C'est fort bien, mais pourquoi la quarantaine n'est-elle pas imposée également à tous les steamers ou à toutes les lignes de steamers ? Pourquoi la com-

pagnie Allan, par exemple, en est-elle exempte ? Qui lui a donné ce privilège, cette puissance élevée au-dessus des lois ? L'autre jour, un steamer de la compagnie, ayant à son bord des cas épidémiques, mouillait en pleine rade de Québec, puis continuait ensuite sa route vers Montréal. Est-il donc vrai qu'il n'y a pas de lois en Canada pour les compagnies puissantes, et qu'en dehors du monopole commercial, elles nous imposent encore leur mépris de toute contrainte légale, de toute nécessité sociale ? Voilà cependant un fait rare et il faut que toute la presse le signale ; le *Chronicle* de Québec avait hier un article indigné à ce sujet ; espérons qu'il trouvera de l'écho. C'est déjà bien assez d'avoir le typhus à l'état endémique ; d'avoir des faubourgs comme Saint-Sauveur, des rues comme la rue Saint-Jean, d'avoir la majorité ministérielle à Ottawa, d'avoir le gouvernement local, sans avoir encore la picotte <*sic*> par dessus le marché, donnée gratis par la compagnie Allan.

Hier en montant la rue *Sainte*-Ursule, je vis s'élever une maison en pierres de taille ; je restai saisi. Une heure après, passant dans la rue de la Fabrique, je vis poser devant un magasin trente pieds de trottoir en dalles de granit : deuxième saisissement. Et comme j'arrivais près de la porte *Saint*-Jean, je vis qu'on démolissait le premier étage d'une maison qui n'en a que deux pour le refaire à neuf : troisième et dernier saisissement. Pour me remettre de ces émotions répétées, je courus chez moi me plonger dans la brochure sur la colonisation publiée par « ordre du gouvernement » dont je vous ai parlé dans ma dernière correspondance. J'ouvre à la page 75 : « Avant de s'embarquer pour les États-Unis, dit la brochure, que le cultivateur y réfléchisse donc sérieusement. Qu'il n'oublie pas *qu'il court dix chances sur cent de ne pas réussir*, qu'il perdra dans ce cas son passage aller et retour.... » « Courir dix chances sur cent de ne pas réussir, c'est en avoir quatre-vingt-dix sur cent de réussir » fis-je à part moi, et je fermai l'éloquente, mais dangereuse brochure, en faisant cette réflexion amère : « Évidemment, le gouvernement local veut dépeupler le pays. »

le Pays – 20 mai 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 18 mai 1871.

Hier j'étais à Sorel : Sorel est un endroit où il y a beaucoup de sable et peu de candidats. Du sable partout comme dans le désert et qui se soulève comme les vagues. Il faisait un vent à déraciner toutes les cornes imaginables, j'entends celle des bestiaux, car il en est d'autres qui tiennent, malgré tous les éléments conjurés.

Sorel a une population de sept à huit mille âmes, rassemblée dans une fort jolie petite ville qui a des places publiques plus grandes que celles de Montréal, et plus grandes surtout que celles de Québec, où il n'y en a pas, excepté l'éternelle Terrace Durham où l'on gèle en juin et où l'on se fossilise tout le reste de l'année.

La population de Sorel doit être prodigieusement douée et naturellement très intelligente, puisqu'elle ne sent aucun besoin de culture intellectuelle. Dans cette ville de huit mille âmes, il n'y a pas la plus petite salle de lecture, pas le moindre club de journaux. Tous les efforts faits pour en établir ont été perdus. En outre, Sorel a l'avantage d'être un rebus. J'y ai interrogé tout le monde, et n'ai pu trouver une conclusion au milieu du conflit de toutes les idées. Les uns disent qu'il n'y a plus de parti Guévremont, d'autres que Guévremont commande la moitié de la ville et que M. Marchesseau ne peut devoir son élection qu'à son alliance avec lui ; d'autres affirment qu'il n'y a plus et ne peut y avoir désormais qu'une lutte de principes, tandis que bon nombre soutiennent que la lutte est entre les paroisses, entre *Saint*-Aimé et *Saint*-Ours par exemple, « Ainsi, disent-ils, M. Barthe n'a dû son élection qu'au rapprochement qu'il a réussi à faire entre ces deux paroisses en prodiguant des promesses à chacune d'elles. « *Saint*-Ours veut absolument avoir son candidat et *Saint*-Aimé le sien. » Il en est qui ne veulent plus de M. Barthe à aucun prix, de M. Barthe qui a voté pour l'annexion de la Colombie Anglaise et qui sont prêts à tout faire, à accepter n'importe quelle alliance pour lui enlever son siège au parlement fédéral.

M. Gauthier, l'un des prétendants, n'a, paraît-il, aucune espèce de chance, il n'aura pas trois cents voix dans tout le comté ; la candidature de M. Marchesseau est encore incertaine, celle de M. Gélinas plus que risquée ; mais de l'ensemble des rapports qui m'ont été faits, il résulte aussi près que possible que M. Marchesseau sera l'élu du comté ; il a besoin cependant de déployer une grande activité.

À Trois-Rivières, la lutte se fera entre le député actuel, M. Genest qui a signé le programme catholique, sans savoir ce qu'il faisait, comme ceux qui l'ont rédigé, et M. Gouin, marchand de bois très influent. La candidature de M. Lucien Turcotte est remise à l'année prochaine, pour le parlement fédéral. La population anglaise de Trois-Rivières était auparavant très divisée, et ses votes l'étaient de même ; aujourd'hui, elle est réunie comme un seul homme contre celui qui a signé le programme catholique. Il est assez difficile de dire à quelle nuance politique appartient M. Gouin ; ce n'est pas à Trois-Rivières qu'il faut chercher un candidat positivement libéral, mais il se présente contre le candidat du gouvernement, cela suffit. La première chose à faire, c'est de combattre le gouvernement dans les hommes de son choix et de son cœur ; c'est là la véritable tactique électorale d'une op-

position bien conduite : on n'est pas toujours libre de mettre de l'avant un candidat de sa couleur, mais on peut toujours faire de l'opposition à la couleur diamétralement opposée à la sienne, et c'est à cela qu'il faut viser avant tout.

On m'assure qu'à Nicolet, M. Gaudet, l'homme si populaire jadis, mais qui a eu le malheur, lui aussi, de signer le programme catholique anti-épiscopal, on m'assure, dis-je, qu'il est perdu. M. Méthot aura incontestablement la victoire sur lui. Vous voyez qu'il n'y a pas de coin du monde tellement éloigné du mouvement général du progrès où les idées ne finissent par se frayer une issue.

Arrivons vite à Québec. Ici, les nouvelles fourmillent, foisonnent. M. Évanturel, et je ne fais pas de réclame, je ne me crée pas de chimères afin de donner aux libéraux de fausses espérances, et la sécurité trompeuse d'un triomphe anticipé, M. Évanturel gagne énormément de terrain ; tout porte à croire qu'il sera probablement l'élu du comté de Québec. Les gens ne veulent pas de la Colombie, et du chemin de fer de deux cents millions de piastres ; c'est inutile, on a beau leur faire les plus magnifiques sourires, ils retombent toujours là-dessus, ils reviennent toujours au chemin du Pacifique à travers huit cents lieues de désert. Ils comprennent que le gouvernement n'a fait qu'une mauvaise plaisanterie en disant qu'il ne se chargerait pas de cette entreprise et qu'il l'abandonnerait aux compagnies particulières, comme s'il existait des compagnies assez insensées pour consacrer un dollar à une pareille folie. Ils ne se soucient pas davantage de l'octroi de terres fait par le gouvernement sur toute la ligne du chemin projeté ; ils savent que ces terres sont sans valeur, puisque sur six à sept cents lieues de désert il n'y a que trois à quatre milles de sol cultivable, tandis que sur toute la ligne du Pacifique nord-américain aujourd'hui en voie de construction près de notre frontière jusqu'à la Colombie, les terres sont partout d'une fertilité merveilleuse. Les électeurs savent qu'à côté d'une pareille ligne, la nôtre serait tout simplement absurde, et ils enverront en conséquence M. Évanturel en parlement.

Il me faut vous annoncer une nouvelle douloureuse. M. Joseph Bossé, avocat de Québec, se présente dans Montmagny contre M. Fournier. On devait s'attendre d'autant moins à cette résolution de sa part que M. Bossé est un jeune homme très intelligent, possédant une des meilleures clientèles de la ville, et jouissant à tous les égards d'une considération méritée. Qu'un homme appartenant à la génération actuelle, connaissant son temps, ayant sans doute les mêmes aspirations que nous vers l'avenir, entreprenne une telle lutte contre M. Fournier pour le soutien d'un état de choses comme celui qui nous afflige aujourd'hui, c'est ce qui paraît d'abord inconcevable ; ordinairement, lorsqu'on est jeune, on ne se jette dans la politique que parce

qu'on est pauvre, que les clients sont rares, qu'on se sent du talent et qu'on veut percer au plus vite.

Mais M. Bossé qui a du talent et qui n'est pas pauvre, tant s'en faut, que rien ne rattache indissolublement aux hommes qui ont le pouvoir, qui n'est lié par aucune tradition, aurait pu, il me semble, être mieux inspiré.

Il y a plus d'un comté autour de Québec où il aurait pu se présenter avantageusement ; quel délire le pousse donc à faire obstacle à M. Fournier le candidat si populaire de Montmagny. Est-ce simplement l'amour de la lutte ou l'effet d'une ambition qui se trompe dans ses voies ? Que peut-il espérer, qu'a pu lui faire espérer l'hon. M. Beaubien qui n'a plus lui-même d'espérance ? M. Blais, patronné par M. Beaubien, a dû se retirer de la lice ; on ne veut plus entendre parler dans Montmagny du commissaire des travaux publics. Il y a bien des raisons à cela ; citons entre autres la taxe impopulaire d'un écu imposée comme droit préalable sur chaque habitant qui veut faire du sucre sur les terres publiques, plus un écu par cent érables taillées. Le pauvre diable qui est obligé d'aller jusqu'à la dixième ou onzième concession, à huit ou dix lieues de son village, pour faire quelques livres de sucre, et qui les rapporte sur son dos, n'est guère en état de payer une aussi forte redevance ; ensuite, il y a la taxe d'une piastre par billot sur ceux qui veulent faire du bois ; cela paraît d'abord un peu raide ; je ne discute pas ces mesures en elle-mêmes, mais j'en constate l'effet sur la population. M. Beaubien n'a plus réellement aucune influence dans Montmagny, les principales paroisses lui sont fortement opposées, et comme conséquence le sont contre tout candidat qui paraîtrait sous ses auspices.

Quel mauvais génie pousse donc M. Bossé dans ce guêpier ? L'argent ne fera pas grand chose pour lui en supposant que le gouvernement le répande à flots ; il y a des comtés qui ne s'achètent pas ; savez-vous quelles étaient les majorités contre M. Fournier les différentes fois qu'il a perdu son élection dans Montmagny ? sept voix, vingt-sept voix, trente-six voix ; voilà par quel nombre de votes il a perdu ; et aujourd'hui que le comté est unanime en sa faveur, c'est M. Bossé qui vient lui faire opposition ! je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce fait que tout à l'heure j'ai appelé douloureux. Plaise au ciel qu'il ne le soit pas trop pour M. Bossé, et qu'il ne trouve dans la solution inévitable des événements qu'une leçon qui lui sera profitable.

Dans Québec-Est, cela marche magnifiquement. La requête présentée à M. Paré est signée par toute la classe respectable, aisée et instruite de Saint-Roch, et présente déjà un chiffre si formidable que M. Tourangeau a résolu de ne pas se mêler du tout de l'élection locale. M. Rhéaume, qui était déjà très-maigre, semble diaphane : ses rhumes, qui ne le quittent pas de l'hiver, se prolongent obstinément dans cette

saison-ci, comme pour l'avertir de ne pas abuser des hustings. Il paraissait bien confiant il y a huit jours ; maintenant il paraît avoir autant d'incertitudes qu'il a de rhumatismes.

En somme, vous le voyez, les nouvelles sont excellentes ; partout l'opposition s'accentue, gagne du terrain, prend des forces. Fréchette continue toujours à Lévis sa lutte héroïque qui bientôt deviendra triomphante. On me raconte un fait inouï ; je ne puis y croire. Il paraît que Gilchen, condamné à sept ans de pénitencier, a été libéré dernièrement et qu'il est en ce moment à Québec où il fait de la cabale en faveur de l'honorable Hector Langevin. Si cela est, il n'y a qu'une chose à faire pour les libéraux, c'est de prendre un malfaiteur bien connu, et le présenter en opposition à M. Langevin le jour de la nomination.

Puisque le cynisme est devenu aujourd'hui comique, amusons-nous.

le Pays – 23 mai 1872, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 21 mai.

J'arrive de Trois-Rivières et j'ai des nouvelles à vous apprendre. N'allez pas croire que ce sont des cancans d'arrière-boutique, non, ce que je vous annonce est positif, solide et sûr.

Pas un candidat, pas un de ceux qui ont signé le programme catholique ne pourra être élu, même dans le district de Trois-Rivières. Où en sommes-nous grands dieux ! est-ce que nous devenons des païens ?

Je m'étais trop avancé en vous annonçant que M. Lucien Turcotte se retire de la lutte ; on ne sait pas encore lequel des deux se présentera contre M. Genest, le représentant actuel M. Gouin n'a nulle envie d'être membre, et s'il se présentait, ce ne serait que pour détruire le parti de M. Genest, après un an ou deux en chambre ; il résignerait pour faire place à M. Turcotte qui serait alors élu par acclamation. Ses nombreuses affaires ne lui permettent pas de s'absenter longtemps de son domicile, et il est prêt, aujourd'hui même, si M. Turcotte se décide, à le soutenir de toutes ses forces. Voilà la position, position d'expectative, mais qui ne peut tarder à être nettement établie.

Dans Champlain, une forte majorité est pour M. Normand.

Dans Saint-Maurice, le titulaire M. Désaulniers, ne peut plus se présenter : il est presque mourant. Le nouveau candidat, M. Gérin-Lajoie, avait soutenu le Dr Lacerte dans l'élection pour le parlement fédéral, à la condition que celui-ci le soutiendrait à son tour pour l'élection au parlement local. Mais le Dr Lacerte, ayant manqué à cette

condition, M. Gérin se présente contre lui, et tous assurent qu'il va être élu.

À Nicolet, encore mieux. M. Gaudet est sur les dents. Il voit la candidature de M. Méthot devenir de jour en jour si formidable que dimanche dernier, il a été obligé de capituler, et a fait des offres magnifiques à M. Méthot s'il voulait se retirer, mais nix ! Tout cela pour rien, et dire que M. Gaudet a signé le programme ! Il n'y a plus décidément que des hérétiques au Canada. À Nicolet, ce sont des *metho...sittes.*

À Lévis, oh ! Lévis ! quel foyer incandescent ! Il y coule des flots d'or. Voilà une élection qui va coûter $10,000 au candidat du gouvernement ; les auberges, les hôtels sont ouverts partout, et l'on ne paie pas. On entre, on prend son verre, on demande « combien – Monsieur, c'est payé. – Comment ! payé ! mais il me semble que ..... pourtant, c'est possible »..... (ce sont là de ces choses dont on n'est jamais certain) : on regarde, on admire, on comprend un peu, et l'on finit par être convaincu. Les cochers sont déjà tous retenus, ils ont été l'objet d'une cabale gigantesque. « Comment veut-on que ces gens-là ne prennent pas de l'importance et ne se mettent pas en grève conte la société, comme à Montréal. » En outre, M. le Dr Blanchet, que je respecte profondément, malgré qu'il soit conservateur, est président du chemin de Lévis et Kennebec, pour lequel la municipalité de Lévis a voté $50,000 ; cet argent est à sa disposition, et sa signature, jointe à celle de son secrétaire, suffit pour retirer des fonds au fur et à mesure des besoins. Vous comprenez que cette position lui donne du poids, – et comme à mesure qu'on prend de l'importance et de la grandeur, on devient plus digne, il n'insulte plus comme autrefois M. Fréchette sur les hustings ou dans les assemblées ; mais en revanche, celui-ci ne le ménage pas ; il le fait aller et venir de tous côtés, réunions sur réunions, discours sur discours de deux heures, trois heures, c'est une course à perte d'haleine ; hier soir, encore, il y avait une assemblée des Irlandais à *Saint*-Romuald (New Liverpool). Toujours Fréchette a l'avantage dans ces assemblées. Que voulez-vous ? Le bon droit a aussi ses jours, et il arrive que la vérité triomphe de temps à autre malgré la perversité humaine. Cependant, de puissantes influences s'exercent contre Fréchette, et le résultat sera terriblement contesté.

À Montmagny, quel désastre ! Comment diable M. Bossé a-t-il pu se résoudre à entrer dans ce guêpier ? On m'assure que le gouvernement lui a offert la place de solliciteur-général ou de juge à la première vacance. Mais comment n'a-t-il pas compris que ce petit gouvernement local n'en avait pas pour un an d'existence ? Tout s'ébranle, se décompose, s'effondre autour de lui ; ses meilleurs partisans même reconnaissent que ses jours sont comptés, que l'opposition, grâce au bill de la Colombie Anglaise et au traité de Washington, va entrer formidable en parlement. L'opinion se forme avec la rapidité foudroyante qui pré-

cède les grandes catastrophes, et l'on entend déjà de tous côtés le craquement de l'édifice. On va jusqu'à dire même que M. Cauchon est sur le point de faire alliance avec les grits du Haut-Canada.

Pour revenir à M. Bossé, jamais candidat n'a eu des débuts plus déplorables. Dimanche dernier, il est allé à *Saint*-Thomas, le chef-lieu de Montmagny : l'honorable M. Beaubien l'a présenté aux électeurs à la sortie de la messe. Eh bien ! il n'a même pas pu parler ; on n'a pas voulu l'entendre. Alors il s'est dirigé vers une maison privée où il a essayé de rallier un groupe ; mais inutilement ; des témoins m'assurent même qu'on les aurait descendus tous deux, M. Beaubien et lui, du perron de l'église. Que dites-vous de cela ? M. Beaubien repoussé, culbuté jusque dans son château-fort à lui, dans l'endroit de son domicile ! *Signe des temps*. Après les vêpres, M. Bossé a tenté de prendre la parole à *Saint*-Pierre ; là, ça été pis encore ; on lui a dit que s'il ne se taisait pas, on allait le....*boucher*...., j'hésite devant l'expression, mais mon devoir de chroniqueur fidèle m'oblige à répéter les choses telles qu'elles ont été dites. À Berthier et à *Saint*-François, les électeurs disent qu'ils n'ont pas besoin d'être instruits, qu'ils savent à quoi s'en tenir, et qu'ils ne veulent écouter que M. Fournier. « Je ne puis pas suivre mes adversaires partout où il plaira au gouvernement de m'en susciter, » a dit celui-ci ; « qu'ils m'indiquent les endroits où ils devront se trouver, et je m'y rendrai. – C'est inutile, ont répondu les auditeurs, on n'a pas besoin d'eux autres ; pas d'affaires, c'est vous, M. Fournier, c'est rien que vous qu'il nous faut. »

Vous voyez qu'il y a unanimité complète. Le comté de Montmagny donne à peu près seize cents votes ; M. Fournier, dit-on, en supposant que M. Bossé maintienne sa candidature, aura au moins cinq cents voix de majorité.

M. Henri Taschereau ne se présente pas à Dorchester, mais nous n'y perdrons rien au point de vue du parti ; je puis vous affirmer, et croyez m'en sur parole, parce que je n'aventure rien, que M. Larochelle, le seul candidat sur les rangs, suivra le parti libéral ; c'est à cette condition-là seule que M. Taschereau se retire. Noble dévouement, splendide exemple, glorieux sacrifice !...

Dans le comté de Québec, M. Chauveau perd de plus en plus du terrain ; c'est inutilement que le *Chronicle*, le *Budget* et l'*Événement* le soutiennent, il faut qu'il cède la place. M. Évanturel, grâce au *Canadien*, fait une lutte féroce. Pour convaincre les électeurs, il parle autant aux sens qu'à la raison ; ainsi chaque numéro du *Canadien* paraît régulièrement avec les noms de tous les membres qui ont voté l'annexion de la Colombie en caractères énormes, suivi d'un TABLEAU ÉLECTORAL où est indiqué en gros chiffres le coût du chemin de fer du Pacifique, 180,000 millions, la part à payer par le Bas-Canada, 60,000,000, la dette mise à la charge de chaque famille, $300, ce qui représente un in-

térêt annuel ou capitation de $18. Puis le *Canadien* accompagne ce tableau de la petite vignette que voici.

LA PESANTEUR DU VOTE

$180,000,000 donnent 11,250,000 livres pesant d'argent dur. (La livre de Troie).

Il faudrait donc 11,250 voitures, chargées chacune de mille livres d'argent, pour transporter le montant du coût du chemin du Pacifique.

Cela ferait une procession de voitures d'une longueur de 18 LIEUES, 60 ARPENTS et 9 PIEDS, en allouant une distance de 25 pieds pour chaque voiture.

Un billet de banque a 7 pouces de longueur ; les 180 millions mis en billets d'une piastre, à la suite des autres, formeraient un RUBAN *de piastres de six mille neuf cent quarante-quatre lieues, trente-sept arpents et un tiers de longueur.*

« La politique du gouvernement, dit le *Chronicle,* a eu pour principe régulateur la justice envers toutes les croyances et toutes les sections du pays. Les sociétés de colonisation et les chemins de fer ont reçu des allocations libérales, beaucoup de terres nouvelles ont été ouvertes, et la province a largement profité du mouvement que lui a imprimé le ministère. »

Quel charlatanisme ! Ce n'est donc pas assez de contempler notre misère, de voir tous les jours les Canadiens quitter le pays par centaines, sans que nous ayons encore des plaisants comme le *Chronicle* pour rire de tout cela ! Des sociétés de colonisation ! Mais qu'ont-elles fait ces sociétés ? Quel résultat ont produit les allocations du gouvernement, si ce n'est de payer des brochures ineptes pour gagner des journaux à la cause ministérielle ? Et quant aux chemins de fer, à qui en sont dues la conception, l'entreprise et l'exécution, si ce n'est aux efforts gigantesques des particuliers qui ont eu à vaincre mille obstacles ! Quoi ! l'on va donner crédit au gouvernement pour des travaux publics que le développement naturel du pays et les besoins impérieux de la population exigeaient sans retard ? Autant vaudrait louer le gouvernement d'Ottawa pour avoir donné cinq millions d'acres au chemin de fer du Pacifique afin de nous mettre sur les épaules une dette de $180,000,000 de plus.

Mais je m'arrête, je vous laisse à discuter ces choses-là vous-même. Le premier rayon de soleil a enfin paru sur la bonne ville de Québec, transie par huit mois de froid et de vents ; il a fait tout à coup une chaleur tropicale, image des revirements des conservateurs quand ils voient l'opposition gagner du terrain. Nous respirons enfin, le ciel est radieux, l'atmosphère complaisante et la nature semble jouir. Je

veux en faire autant, cela est bien permis au bout de deux colonnes de correspondance.

le Pays – 31 mai 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, mai 1871

Je cours la province à perte d'haleine, tantôt ici, tantôt là, je m'exténue pour les lecteurs du *Pays*, ces ingrats qui ne m'en sauront jamais gré, je me condamne au plus cruel supplice, celui de voyager dans le Grand Tronc, je fouille tous les comtés, j'interroge tout le monde, et, comme une commère de Québec, je livre tout ce que je sais, je divulgue les plus intimes secrets, sans songer à la perte de ma popularité qui est grande, mais qui me rapporte peu, absolument comme le nord-ouest.

En ce moment, j'arrive à peine depuis une heure d'Arthabaska, chef-lieu de deux immenses comtés réunis en un seul pour le désespoir des candidats. En effet, les deux comtés d'Arthabaska et Drummond ont une longueur totale de trente-cinq lieues sur une largeur qui figure l'immensité. Originairement ils avaient une très petite population, ce qui a donné l'idée de les réunir au législateur prévoyant qui se disait : « Comme tous les Canadiens s'en vont aux États-Unis, il est évident que plus nous irons, moins il y en aura, donc amalgamons ». Je crois que c'est cette idée-là qui est au fond de la Confédération canadienne, appelée *Puissance*, parce qu'elle est complètement impuissante.

Donc, je viens d'Arthabaska, village où il y a beaucoup d'officiels et d'officieux, comme dans tous les chefs-lieux de comtés, il y a aussi beaucoup de sable comme à Sorel, énormément de bois tout autour, du bois qui fume à propos de rien, de jolies femmes et un petit journal qui pousse là comme un champignon vénéneux. Ce petit journal, c'est l'*Union des Cantons de l'est*, un des adhérents du programme catholique auquel il n'entend goutte, et à cause de cela même, un soutien de M. Hemming, le candidat protestant.

J'ignore si c'est parce qu'il soutient M. Hemming que celui-ci est réservé à une défaite écrasante, mais ce que je puis affirmer sans crainte, c'est que M. Laurier, le candidat libéral, qui n'est soutenu que par sa popularité, aura une majorité d'au moins cinq cents voix.

La plupart des lecteurs du *Pays* connaissent M. Laurier, un des plus brillants avocats de la génération actuelle, une intelligence remarquable jointe à un caractère éminemment sympathique. Lorsque M. Eric Dorion fut emporté si subitement dans tout l'éclat de sa carrière, c'est M. Laurier qui lui succéda à la rédaction du *Défricheur*. De-

puis, le *Défricheur* est mort aussi, mais les idées qu'il avait répandues ont porté leurs fruits, et ce sont ces fruits que le parti libéral va cueillir maintenant. Livré désormais sans réserve à l'exercice de sa profession, M. Laurier s'est fixé définitivement à Arthabaska où, en moins de trois années, il s'est créé une popularité immense qui fait taire la voix des partis, ou plutôt qui les rassemble tous en sa faveur. C'est ainsi que toutes les paroisses du comté d'Arthabaska sont pour lui à l'exception peut-être de Buistrode sur lequel il est impossible de se former encore une opinion. Tingwick, paroisse où il n'y avait autrefois que des conservateurs, est presque unanimement en faveur de M. Laurier. Ce résultat est dû peut-être aussi un peu à l'antipathie naturelle qu'inspire M. Hemming, homme rébarbatif qui a le talent de se créer des ennemis et de vexer à tout propos les siens, mais il est dû surtout à la sagesse qu'a eue M. Laurier d'éliminer toutes les vieilles traditions, aujourd'hui surannées, de *rouge* et de *bleu*, et de comprendre que, dans des circonstances profondément modifiées, à la veille d'événements et de conditions politiques tout à fait indépendantes de l'ancien ordre de choses, il faut des idées neuves.

Jeudi avait lieu une assemblée générale des électeurs à Kingsey, dans l'ancien comté de Drummond. Mais les partisans de M. Hemming se sont plaint qu'on les prenait par surprise, que le délai de convocation avait été trop court, de sorte que pour les satisfaire, l'assemblée a été remise au 3 juin. Dans le comté de Drummond, en majorité composé d'Anglais qui font de la lutte actuelle une question de nationalité, le plus grand nombre sera peut-être en faveur de M. Hemming ; il n'y a guère à compter pour nous que sur trois paroisses, *Saint*-Bonaventure, *Saint*-Guillaume et *Saint*-Germain, mais cette majorité sera plus que compensée par l'immense poids qu'apportera dans la balance le comté d'Arthabaska où, je le répète, M. Hemming n'aura pas deux cents voix. La nomination doit avoir lieu à Drummondville, et l'on s'attend aux scènes de violence qui y sont traditionnelles. Cette population de Drummondville est batailleuse et se tient unie contre les rares électeurs qui ne partagent pas ses opinions ; c'est ainsi qu'un de nos partisans, vieillard de soixante-cinq ans, reçut quatre coups de couteau aux dernières élections, avant de pouvoir atteindre le poll ; il les porta stoïquement, et se rendit sans broncher jusqu'à ce qu'il eût donné son vote, après quoi il tomba sans mouvement. Mais cette fois, il est probable que les tueurs de Drummondville vont avoir maille à partir, car on est bien décidé à ce que la force brutale n'annule pas le vœu de l'opinion.

Comme presque partout, à part quelques villages où les officiels prônent, les électeurs d'Arthabaska sont annexionnistes, et M. Laurier aurait eu plaisir à se présenter sous cette couleur, si sa santé lui permettait de parcourir les campagnes et de s'adresser droit aux habitants pour qui les États-Unis sont la terre promise. Mais c'est une entreprise gigantesque que de visiter toutes les paroisses d'un pareil district élec-

toral ; feu Éric Dorion en est mort à la peine, et M. Laurier qui est affligé de fréquentes hémorragies des bronches n'a positivement pas la force d'entreprendre une pareille campagne. Mais le temps n'est pas loin où il sera inutile de parler d'annexion, puisqu'il est convenu que, dans ce pays-ci, on ne peut parler de rien ; la chose se fera d'elle-même par un autre traité comme celui de Washington ; l'Angleterre ne se préoccupe guère des pusillanimités des libéraux canadiens, et les événements marchent ici plus vite que les hommes qui ne marchent pas du tout. L'annexion viendra comme un arrêt du destin.

Dans le comté de Québec la lutte est formellement engagée entre l'hon. P. Chauveau et M. Évanturel. Celui-ci a posé sa candidature hier, dimanche, devant les électeurs de *Sainte*-Foy, au milieu d'un enthousiasme général. Après la messe les deux concurrents s'étaient rencontrés à Sillery où l'on prétendait que M. Chauveau avait presque tous les votes ; le *Chronicle* s'était même avisé de faire une liste de quatre cents et quelques individus, tous, d'après lui, favorables au premier ministre mais, qu'arriva-t-il ? À peine les deux candidats eurent-ils pris tour à tour la parole que de grandes acclamations s'élevèrent en faveur de M. Évanturel ; quelques personnes voulurent faire crier « hourrah pour M. Chauveau », et le faire suivre par la foule, mais inutilement, le gros de l'assemblée se réunit avec empressement autour de M. Évanturel et l'acclama de nouveau. De même et mieux encore à *Sainte*-Foy, la paroisse natale de M. Évanturel. Le premier ministre voulut y parler du *Canadien* et le railler, en disant que c'était un journal qu'on lisait à peine, qui se donnait pour rien, qui n'avait aucune valeur... « Il en a toujours assez, répondit M. Évanturel, pour que vous ne puissiez l'acheter comme tant d'autres. » Cet heureux trait acheva d'enfoncer le premier ministre qui se retira penaud, déconcerté, alarmé, presque découragé.

On se remue dans le district de Québec, que diable faites-vous donc dans celui de Montréal ? J'y vois à peine un semblant d'opposition. Dans Montréal-Est, M. David n'a pas de concurrent ; de même dans Jacques-Cartier, de même à Beauharnois où Sir Georges, le baronet de nos cœurs, a enfin trouvé une planche de salut ; de même dans les Deux-Montagnes, où Jean-Baptiste Daoust, trouvé coupable par le jury, a été trouvé innocent par le peuple, assez innocent pour céder son mandat au procureur général Ouimet. Cela fait pitié, et je commence à être heureux de vivre dans Québec, ville en ruines, où il y a au moins une âme qui vibre.

Hier, dimanche, les deux candidats de Lévis se sont rencontrés à *Saint*-Nicolas où ils ont parlé tour à tour pendant deux heures. *Pas un seul* applaudissement, *pas un seul* ne s'est fait entendre pour le docteur Blanchet : ce malheureux perd de plus en plus du terrain ; il n'a plus l'audace confiante, le ton, le verbe d'autrefois ; Fréchette le démolit

dans chaque rencontre. Les gens sérieux affirment que la victoire dans Lévis dépend d'une cinquantaine de voix : que l'on déplace cinquante voix, et l'un ou l'autre des candidats sera élu : « Si M. Fréchette était venu six mois plus tôt, disent-ils, et qu'il eût été mieux connu, peut-être le docteur n'aurait-il pas pu se présenter contre lui. »

Hier aussi, M. Henri Taschereau est allé adresser la parole aux électeurs de Bellechasse qui lui ont demandé d'être leur candidat. Qui pouvait s'attendre à ce que le comté de Bellechasse donnât le premier exemple de la déroute ministérielle et sonnât le glas de l'ancien régime ! Il a commencé, il y a un an, en élisant par acclamation M. Fournier, et il continue aujourd'hui en promettant ses suffrages à M. Taschereau.

« Nous voulons des hommes sérieux qui aient des opinions et qui soient capables de les défendre », me disaient, ils y a quelques jours, quelques-uns des hommes influents de Bellechasse. Quelle révolte au sein de notre population ! Quoi ! voilà un comté qui exige de son représentant qu'il ait des opinions à lui ! C'est inouï, et cela donne à réfléchir. Est-ce que le vent révolutionnaire commencerait à souffler sur nous ? .....

Une des dernière spécialités de Québec, ce sont les listes électorales. On y voit figurer une foule de noms qui ne sont pas ceux de voteurs. C'est ainsi qu'on a présenté une liste de 430 signataires en faveur de M. Chauveau, dans Sillery où il n'y a pas 250 électeurs ; c'est ainsi encore qu'on a obtenu 1500 signatures pour M. Langevin, dont cinq cents sont des noms de gens habitant en dehors du quartier-centre. Cela donne une idée de ce que va être le recensement.

le Pays – 3 juin 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 1er juin.

À bas les incapacités, place aux gens de mérite. Voilà le cri jeté par l'*Événement* d'hier dans un article sur les élections locales. Je m'empresse de le répéter, car ce cri n'est que l'écho de celui poussé par toute la jeunesse intelligente du Canada qui se révolte enfin contre son propre effacement devant l'humiliant spectacle d'une représentation comme celle dont on a fait l'image de la race canadienne dans le dernier parlement local. Depuis plusieurs années déjà que j'assiste à la déroute de toutes les opinions politiques, à l'étouffement des meilleures et des plus fortes convictions, à l'inutilité de tous les efforts pour ouvrir une brèche dans l'épais nuage d'ignorance qui enveloppe notre peuple, j'ai tristement reconnu que pour garder du moins un semblant d'attitude

devant les autres races dont la destinée est la nôtre, il fallait quelques dehors et ne pas avoir honte les premiers de nous-mêmes.

Or, quel est celui de nous tous qui puisse s'empêcher de rougir après avoir assisté aux séances du dernier parlement local ? À part quelques hommes, assez médiocres au fond, ayant fort peu d'idées, ou s'ils en avaient, n'osaient pas les émettre, tous les autres se tenaient cois, regardaient, comme des moutons surpris par l'orage, le premier ministre foudroyant l'opposition des 7, puis, allaient au comité de la pipe parler des patates, d'où ils revenaient au premier signal de la sonnette *voter pour le gouvernement.* Ils n'avaient pas d'autre fonction et surtout pas d'autre idée que celle-là, voter de confiance. Le jour où un député sérieux et téméraire eût voulu aborder quelques-unes des nombreuses questions qu'il faudra tôt ou tard résoudre dans notre ordre social seulement, tout ce troupeau se serait mis à bêler et à fuir comme devant les loups – Aussi, contraint en ma qualité de correspondant, d'assister tous les jours au spectacle de ces timidités bucoliques dans un corps législatif du dix-neuvième siècle, je m'étais depuis longtemps convaincu qu'il n'y avait qu'une réforme politique de possible, de *tentable* aujourd'hui dans notre province : c'était celle de la représentation. Avec cette réforme-là, me disais-je, on peut au moins espérer les autres.

Ces vœux que je formais n'avaient rien d'exalté, comme on dit généralement parmi nous pour les choses les plus simples, et ce sont les premiers, je crois, que je pourrai voir réaliser. Il est bien certain que la représentation va changer au-delà de toutes les espérances ; le gouvernement commence à craindre pour sa majorité. À L'Islet, l'hon. Letellier de *Saint*-Just, à Montmagny, M. Fournier, à Bellechasse, M. Henri Taschereau, à Lévis, M. Fréchette, à Québec, M. Évanturel, à Rimouski, M. Hudon, à Bagot, M. Langelier, à Shefford, l'hon. M. Laframboise, sont plus qu'il n'en faut pour faire perdre le sommeil aux plus robustes ministres. Aussi dans quelles transes ils sont ! Ils auraient bien voulu se coaliser entre eux et faire peser toute l'influence du gouvernement à la fois dans un seul comté, puis dans un autre, puis dans un troisième..... et ... mais il se trouve que chacun d'eux a plus qu'il n'en peut faire dans son propre comté, de sorte que la lutte va se faire presque partout entre deux forces à peu près égales, celles des candidats respectifs.

Il n'y a pas le moindre doute que la puissance du besoin, si ce n'est celle de l'opinion, a fait faire un grand pas en avant à la majorité des électeurs sur qui la corruption aura moins de prise cette fois.

Un plus grand nombre d'hommes comprend qu'il ne suffit pas de vivre aujourd'hui, mais qu'il faut encore vivre demain, et que, s'ils continuent de soutenir le régime actuel, ils ne pourront plus vivre du tout. Ils comprennent aussi que pour que l'état de choses actuel disparaisse,

il faut faire disparaître en même temps les fossiles politiques, attachés aux traditions, usés dans la routine, inaccessibles aux réformes, effrayés de tout mouvement, de toute agitation, incapables d'initiative, et non seulement les fossiles, mais encore les hommes douteux qui se suspendent tantôt à un parti, tantôt à un autre, et qui sont les plus dangereux obstacles, avec leur prudence inquiète, lorsque les circonstances deviennent décisives comme aujourd'hui.

Nous allons, nous sommes plutôt dès maintenant placés en face de conditions d'une extrême gravité ; notre sort comme colonie va se décider dans le cours de cette année-ci, nous avons besoin d'hommes forts, intelligents, jeunes, à la hauteur de la situation.

J'ai dit *jeunes*, c'est le grand point. Il s'est formé depuis dix ans, dans les luttes d'une polémique ardente, souvent injuste, diffamatoire, odieuse, mais inévitablement féconde en idées, une phalange de jeunes gens sérieux, qui ont beaucoup étudié, qui ont pressenti l'avenir, et qui apportent aujourd'hui sur le terrain électoral toute la force de l'âge, des ressources nouvelles, et le sentiment qu'il faut marcher vite si nous voulons atteindre les peuples qui nous entourent. Des hommes nouveaux, c'est essentiel ; des jeunes aidés de l'expérience de ceux qui auraient pu faire aussi bien qu'eux dans des temps meilleurs, mais des jeunes surtout ! Aussi, lorsque je vois grandir la candidature de jeunes gens comme M. Langelier, M. Rainville, M. Fréchette, je me sens de nouveau plein d'espoir, malgré les mille déceptions du parti libéral depuis quinze années ; je ne demande pas à des nouveaux lutteurs quel est leur programme, je ne m'occupe pas de cela, je sais qu'ils marcheront avec leur temps, parce qu'ils sont de leur temps, je sais qu'ils sont intelligents, instruits, désireux de réforme et prêts à les accomplir, c'est tout ce qu'il faut. Au sein de l'effacement des anciens partis, et avant qu'il se soit dessiné des couleurs nouvelles, tout le monde devrait comprendre que la lutte devrait se faire avant tout entre les nullités d'hier et les hommes de mérite qui apparaissent aujourd'hui. Pour moi, je ne demanderais pas d'autre programme à un candidat de cette année que d'être intelligent, instruit, sans préjugés et indépendant de caractère.

Maintenant, je passe aux *nouvelles générales* ; je fais une chute, je l'admets, mais il est impossible de toujours tenir le lecteur dans le troisième ciel de la pensée. Donc, je vous annonce que les directeurs de la compagnie du chemin de fer du nord ont encore eu une réunion ces jours-ci, et qu'ils ont renommé, suivant l'usage, l'hon. M. Cauchon président. Avant que le chemin de fer commence, on annoncera ainsi périodiquement dans les journaux de Québec que les directeurs se réunissent ; cela prendra quelques années, puis tout à coup, les directeurs ne se réuniront plus, et le chemin de fer du nord en sera réduit à se construire tout seul. Cela marchera alors plus vite. Je ne veux pas déprécier mon peuple, mais il est des axiomes de mathématique qu'il est

bon de rappeler de temps à autre, comme celui-ci. « Plus un Canadien se mêle d'une entreprise, moins elle avance. » Nous avons un genre, c'est celui de nous réunir beaucoup, d'agir peu ; il suffit d'avoir été mêlé quelque peu à la vie publique pour savoir cela. En dehors de ce défaut caractéristique de notre race, nous sommes le premier peuple de l'univers. Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est la *Minerve*, et elle a raison, puisque nous avons la Colombie Anglaise.

La compagnie des steamers du golfe prend une extension considérable, non parce que ses directeurs se réunissent bien souvent, mais parce qu'elle augmente le nombre de ses bateaux et prolonge sa ligne d'opérations. C'est ainsi qu'elle vient de faire l'acquisition d'un nouveau steamer de mille tonneaux « l'Alhambra », qui devra faire le service entre Montréal et Terreneuve. C'est la première fois qu'un service régulier à la vapeur est organisé entre ces deux endroits : il aura lieu une fois par mois, et le voyage aller et retour ne prendra que deux semaines, assez pour les gens d'affaires qui veulent se rafraîchir, assez même pour les simples promeneurs qui ne veulent que se déplacer.

Le *Courrier du Canada*, journal anti-religieux de Québec, dit que la candidature de M. Langelier à Bagot est soutenue par le *Pays*, la *Gazette de Saint-Hyacinthe* et toutes les *sommités* rouges. Vous voyez que nous gagnons jusqu'au respect des pleutres depuis que nous sommes d'accord avec le clergé contre ceux qui ne cherchaient qu'à l'exploiter sous prétexte de dévouement. Du reste, le *Courrier*, quoiqu'il ait des principes subversifs et soit en en révolte ouverte contre son évêque, est un petit journal très-bêtement rédigé. Je ne dis pas cela pour lui faire tort, puisque je n'apprends rien à personne et que le *Courrier* n'est pas lu. Je reste bon chrétien, même avec les hérétiques.

La Nulson, tant de fois annoncée, si longtemps attendue, ne viendra pas donner un concert dans notre bonne ville ; il y a trop de poussière et pas assez d'argent. Il est bien vrai que Québec possède de vieux millionnaires encroûtés qui ne savent où mettre leurs *bank notes*, mais quand une occasion se présente d'en disposer, ils ne savent plus qu'ils en ont. La vieille expression *les capitaux dorment* n'est pas tout à fait exacte, ce sont les capitalistes qui dorment, ce qui fait qu'il y en a tant d'autres qui baîllent, faute de pouvoir faire autre chose dans la vieille capitale. J'apprends que vous n'êtes pas plus heureux à Montréal, ce qui ne suffit pas à me consoler, comme le seraient tant d'autres égoïstes, et je m'explique maintenant la prévoyance de nos financiers, qui n'est qu'un hommage rendu à la grande métropole du Canada.

le Pays – 10 juin 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 8 juin.

Le ciel politique est en feu, les têtes se montent, les questions et les nouvelles courent rapides dans les bouches, les regards s'animent quand on s'aborde, on sent les frémissements nerveux qui précèdent la crise ; c'est demain pour les uns, dans deux, trois jours pour les autres, tout se prépare, se précipite, les armées sont en ligne de bataille et le choc va avoir lieu.

Savez-vous qu'à Lévis, c'est terrible. Je vous annonçais dernièrement que le sort de l'élection dépendait d'une cinquantaine de voix jetées d'un côté ou de l'autre, mais aujourd'hui il n'y a pour ainsi dire plus de doute que c'est Fréchette qui remportera la victoire par une bonne majorité. Férchette a toutes les paroisses, et il faudra au docteur Blanchet trouver sept cents voix de majorité dans Notre-Dame de Lévis pour défaire son concurrent ; or il ne peut en avoir plus de trois cents, en mettant les chiffres au plus haut. Il y a telles paroisses, comme à *Saint*-Nicolas et à *Saint*-Henri où sur 350 voix, le docteur n'en peut compter que 30 à 40 ; des partisans de Fréchette ont offert de parier ces jours-ci $200.00 qu'il serait élu, et n'ont encore trouvé personne pour tenir le pari. Notre ami est soutenu, porté par des hommes influents, riches, déterminés, qui n'épargnent rien, et qui le feront entrer en chambre, dûssent-ils y laisser la peau et les os. La nomination a lieu lundi, et les mesures sont admirablement prises.

Dans Québec-Est, il y a eu avant hier un caucus à l'effet de faire venir de l'avant le docteur Rousseau contre M. Rhéaume. Il est rumeur que des intrigues ont lieu pour donner la place de commissaire de police à M. Rhéaume qui, au jour de la nomination, résignerait en faveur d'un sieur Hamel, notaire de *Saint*-Roch. Les amis de M. Rhéaume, qui ont eu vent du projet, sont, paraît-il, indignés, et c'est pour cela qu'on voit surgir à la dernière heure, la candidature du D^r^ Rousseau.

Vous avez pris l'étrange dénouement qu'a eu la contestation dans Bellechasse. Le D^r^ Pelletier (il n'y a plus que des docteurs sur les rangs, les avocats s'y sont tous ruinés) a signé l'engagement solennel de faire opposition au ministère, et c'est à cette condition que M. Henri Taschereau s'est retiré. Mais des nouvelles de ce matin annoncent que le docteur déclare avoir signé *sans savoir ce qu'il faisait*, et qu'il veut revenir sur son engagement. Quoi qu'il en soit, et comme le ministère ne peut plus compter sur lui, il s'occupe de lui trouver un adversaire qui ira jusqu'au bout. Des démarches ont été faites dans ce but auprès de M. Forgues, de *Saint*-Michel, mais celui-ci qui n'a jamais pu vaincre

l'impopularité qui s'attache à son nom, refuse de l'augmenter encore, de sorte que le gouvernement a recours à M. Rémillard, ancien représentant du comté, à demi libéral, qui doit venir de l'avant cette fois encore. Il est assez difficile de prévoir le résultat de cette lutte et encore plus difficile peut-être de former des espérances. Entre M. Rémillard, candidat ministériel, et le Dr Pelletier *qui ne sait pas ce qu'il fait* quand il signe, il n'y a évidemment pas de choix possible.

Je reçois à l'instant des nouvelles de Trois-Rivières. M. Genest, le candidat catholique, est ici où il intrigue de toutes les manières pour trouver de l'argent ou d'autres ressources quelconques pour faire triompher le fameux programme abandonné aux instincts terrestres des électeurs. Les gens de Trois-Rivières sont décidés à enterrer le programme mis au monde surtout chez eux par l'adhésion de MM. Genest, Gaudet, Ross et Trudel. Il est probable que M. Gérin-Lajoie ne trouvera pas d'opposition dans le comté de Saint-Maurice. Dans celui de Champlain, M. Normand passera à travers ses deux adversaires sans même les sentir, et à Nicolet, M. Gaudet est certain d'être battu, parce que le bas du comté est en masse pour M. Méthot, et que le haut a déclaré ne plus vouloir du double mandat. Voilà ce qu'il faut entendre par les triomphes du programme catholique annoncés dans le *Nouveau-Monde.*

À Rimouski, il y a toujours deux candidats sur les rangs, deux en in, MM. Gosselin et Bégin, et deux en on, MM. Hudon et Garon, ce qui rend la lutte à peu près égale. M. Bégin n'est là que pour faire figure et c'est précisément ce qui le tue. « Voyez-vous, disait l'autre jour M. Garon, l'ex-député, à un personnage de l'endroit, voyez-vous ce qui fait du tort à Bégin, c'est sa face, il a une face de benêt, comment envoyer ça en chambre ? »

On prétend que M. Gosselin a quelque chance, mais ce n'est pas l'avis de M. Garon. M. Gosselin, négociant de Matane, prend en grande partie ses marchandises chez les Hamel, de Québec, lesquels sont, du reste, les fournisseurs de presque tous les marchands du bas du fleuve. En outre, ce sont les plus dévoués et les plus actifs soutiens du gouvernement conservateur depuis vingt ans. Or, M. Garon est au fait de tout cela : « *Gosselin, dit-il, c'est encore là une des ficelles des Hamel, eh bien ! je m'en vais lui couper la ficelle, moi.* » C'est dommage que M. Garon n'ait pas mis son esprit dans ses votes. Il ne resterait que M. Hudon qui ne soit pas la victime de son jovial sarcasme ; mais M. Hudon ne prête pas à la raillerie quand il est sur les rangs ; c'est le seul candidat sérieux du comté, et si l'on peut douter de son succès, on ne peut du moins douter de son immense supériorité sur ses trois concurrents. Mais personne ne doute qu'il ne soit élu ; il exerce une trop grande influence par son talent, sa vieille réputation, son caractère et sa popularité de-

puis longtemps acquise, pour qu'aucun de ceux qui lui font opposition puisse balancer un instant la fortune contre lui.

Le bruit a couru que le procureur général Ouimet allait être nommé juge. À mesure que le cabinet se désorganise, les Irlandais veulent le réorganiser, c'est dans ce but qu'ils ont envoyé une députation à M. Chauveau pour lui demander de faire entrer un de leurs nationaux dans le cabinet. L'honorable premier a reçu la députation avec beaucoup de politesse (il n'y a pas de mal à ça) et lui a dit qu'il prendrait en bonne considération les vœux qu'elle exprimait. Personne ne doute que M. Chauveau ne se hâte de se constituer une force nouvelle en faisant justice aux réclamations des fils d'Érin : la nécessité est un grand maître.

Dans le comté de Kamouraska, il y a demain samedi, une grande assemblée générale pour déterminer ce qu'il faut faire, et décider si M. Pelletier doit ou non venir de l'avant.

Le vent du nord-est a repris de plus belle à Québec, et ses mugissements remplissent la ville de craquements sinistres. Quand ce vent-là vient frapper en face le rocher nu sur lequel s'agenouillent la citadelle et les remparts qui nous enveloppent, on croit que le roc va s'entr'ouvrir ; ses rafales sont formidables, terribles, mais qu'est-ce encore comparé au souffle de l'opinion ?

Il y a deux mois, Fréchette arrivait à Lévis, ne sachant pas encore s'il allait se présenter contre le Dr Blanchet ; il était inconnu, sans soutien, il avait quitté son pays depuis quatre ans et il y revenait tout à coup au milieu d'une population qui ne connaissait rien de lui, si ce n'est qu'il avait été chercher fortune aux États-Unis, et qu'il en repartait de dégoût. Mais il avait un but en revenant au Canada ; un fort vent d'annexion soufflait parmi les Canadiens établis aux États-Unis ; chez nous, la lassitude de l'état colonial gagnait rapidement tous les esprits, la certitude d'être abandonnés par l'Angleterre détournait jusqu'aux loyaux mêmes d'un attachement jusqu'alors aveugle ; des journaux ont arboré carrément le drapeau de l'indépendance, la question était débattue partout dans toutes les conversations, les circonstances semblaient décisives, et Fréchette voulut être un des premiers à entrer dans la voie, à se faire un apôtre de l'idée qui allait bientôt dominer toutes les autres. D'abord, il ne songea pas un instant qu'il pût faire une lutte avec la moindre chance de succès, mais il voulut proclamer le principe devenu un besoin de notre population ; il voulut le proclamer dans la vie militante pour lui donner une forme pratique, et il parut résolument sur l'arène. Deux mois se sont passés depuis lors, et le poète revenu de son exil volontaire, qui n'avait eu d'autre pensée que d'empêcher le Dr Blanchet d'être élu par acclamation, va d'après toutes les apparences, être élu lui-même par une majorité de deux cents voix.

Voilà le souffle de l'opinion.

J'avais interrompu ma correspondance au dernier feuillet pour aller une fois de plus à Lévis apprendre les dernières nouvelles et vous les transmettre. Quand bien même le Dr Blanchet aurait six cents voix de majorité à Lévis, Fréchette l'emporterait encore par l'énorme majorité de toutes les paroisses réunies. Lévis a une population de huit à neuf mille âmes qui donnent à peu près 1800 électeurs. Le docteur y est très populaire, et l'on évalue à 1,000 ou 1,200 les voix qui y seront données pour lui ; mais ce sera là un suprême effort. Vous ne sauriez croire l'admiration qu'a inspirée dans tout le comté, le magnifique talent oratoire de notre ami Fréchette ; on ne parle que de lui partout, et il n'est personne qui ne dise que cette lutte de Lévis est la plus belle qui se fasse cette année. S'il arrivait qu'elle ne répondît pas entièrement aux légitimes attentes qu'elle a fait naître depuis quelques semaines, au moins elle fait présager avec certitude un succès tel pour l'année prochaine que M. Fréchette serait élu par acclamation.

le Pays – 15 juin 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Lévis, 12 juin.

Quelle journée ! jamais je n'ai rien vu de pareil : Fréchette est un héros. Ah ! si le parti libéral avait eu des chefs comme celui-là, il serait arrivé bien haut aujourd'hui. Il y avait là deux mille cinq cents hommes au moins, la place était vaste et eût pu en contenir dix mille de plus ; un vrai champ de bataille. Le Dr Blanchet était dans son château-fort ; dès le matin il avait parcouru toutes les maisons de Lévis pour amener ses partisans ; on avait conseillé à Fréchette d'en faire autant, mais il le dédaigna « Je veux, disait-il, une expression libre de l'opinion publique », et comme il l'a eue ! grands dieux ! quel triomphe, quel glorieux jour ! Moi qui suis pauvre comme un correspondant doit l'être, j'ai offert de parier $20 que son élection était assurée.

Aussitôt que l'officier-rapporteur eût lu son grimoire et proposé les candidats, les cris retentirent de côté et d'autre « Blanchet, Fréchette ». Le docteur voulut prendre la parole sous prétexte qu'il était *l'ancien* représentant du comté, mais les cris l'interrompirent immédiatement. « C'est à moi, à moi, en ma qualité d'accusateur, qu'il appartient de parler le premier, s'écria Fréchette, et du reste nous sommes préparés au tour de Jarnac que vous voulez jouer. Si je vous laisse parler, vos gens ne voudront plus m'entendre ensuite. » – « C'est cela, hourrah, hourrah, » cria la foule, et les chapeaux jaillirent au bout des bras et les mains s'agitèrent dans l'air. Les gens de Blanchet étaient à

droite, massés, cousus ensemble, compacts, ils pouvaient être mille ; ceux de Fréchette venaient de toutes parts, s'échelonnaient partout par groupes, s'étendaient au loin, on pouvait mieux les compter, ils me firent l'effet d'être à peu près quinze cents. Mais quand ils furent réunis et que de toutes leurs poitrines sortit le cri *hourrah pour Fréchette*, ce fut formidable. Celui-ci voulut parler, mais un tonnerre de *non* partit de la droite ; le docteur essaya encore à se faire entendre – impossible. Alors il s'adressa à son adversaire même, mais Fréchette fut d'airain et resta inflexible. S'il cédait, c'en était fini ; c'était l'élection qui se jouait là, tout le monde le sentait et tout le monde était déterminé à ne pas risquer le succès.

Je n'ai jamais rien vu de si tenace, de si opiniâtre que cette lutte qui se fit pendant une demi-heure pour empêcher que l'un des deux candidats pût ouvrir la bouche. Fréchette était souriant, le triomphe brûlait dans ses yeux avec cette audace fière qu'allume en un clin d'œil l'enthousiasme du peuple qui a les yeux sur soi. Le docteur semblait abîmé de tant d'humiliation, le jour même de l'appel nominal et dans l'endroit où il compte cinq cents voix de majorité. On ne savait plus si cela allait finir, les têtes s'échauffaient, les cris devenaient plus fréquents, plus agressifs, la colère fermentait et l'on frémissait en songeant à ce que deviendrait une bataille entre une pareille masse d'hommes. Tout à coup une vingtaine de partisans de Blanchet s'élancent sur le husting dont la seule ouverture donnait de leur côté ; ils veulent saisir Fréchette et le précipiter en bas, ils se ruent sur lui, l'étreignent, le serrent, j'eus un moment d'angoisse terrible, je crus qu'il allait être massacré. Mais c'est un lion que cet homme ; seul il lutta quelques instants, jusqu'à ce qu'une quinzaine de ses gens sautent à leur tour dans le husting. Alors ce fut une confusion indescriptible ; on ne pouvait rien voir, l'estrade trop petite pour tout le monde chancelait sous le poids. Du reste, plus un cri, des deux côtés on regardait ; il n'y eut pas de coups, c'était impossible, les bras n'auraient pu se lever pour frapper. Enfin, après cinq minutes d'attente mortelle, nous vîmes reparaître Fréchette radieux, dégagé, sans une égratignure pour saluer son monde qui répondit par une immense acclamation. C'était vraiment beau, et il y avait quelque chose d'entraînant dans cette réapparition virile et puissante du jeune combattant qu'on ne s'attendait plus guère à voir. Mais désormais il était à l'abri d'un coup de main ; ses défenseurs étaient là, se serrant autour de lui, le protégeant. Le docteur avait aussi de son côté reparu sur le devant de l'estrade. Mais qu'allait-il se passer désormais ?

Ce fut alors qu'on voit arriver le curé de Lévis, M. Deziel. D'abord, il mit rudement la main sur le bras de Fréchette comme pour le repousser, puis je le vis lui parler avec une animation qui ressemblait à de la colère, sans doute pour l'engager à céder la parole au docteur. Mais en ce moment les esprits étaient trop montés, et toute concession

impossible. Alors le curé élevant la voix : « Que chaque candidat se retire avec ses partisans », demanda-t-il à la foule. Ce fut en vain. Pour en finir, Blanchet et Fréchette se prirent la main et voulurent se jeter ensemble en bas du husting, mais leurs partisans cramponnés à eux les retinrent de force ; on les voyait presque tombant, penchés en dehors de l'estrade, n'y tenant plus du pied, mais arrêtés par des mains vigoureuses qui ne lâchaient pas. Alors le curé se mit entre eux, les prit chacun par le bras et voulut sauter avec eux en bas du husting. Tentative encore inutile. Les deux candidats suppliaient qu'on les laissât sauter ensemble. Rien, on ne voulait rien entendre. Comment cela finirait-il ?

Deux ou trois coups de pied vigoureux firent voler quelques madriers de l'estrade, puis les coups de poing s'abattirent qui en firent tomber d'autres ; en un clin d'œil tout ce frêle édifice jonchait la terre, et les deux candidats s'écroulant avec les ruines, tombèrent dans les bras de leurs partisans respectifs, Blanchet se rendant avec les siens à une maison voisine, et Fréchette porté sur vingt épaules jusqu'à sa demeure où le suivit la foule ivre d'enthousiasme. Là, il ne dit que quelques mots, sa voix fatiguée par deux mois de joutes oratoires, pouvait à peine se faire entendre, mais le peuple l'acclama comme dans ses plus beaux discours.

Voilà un homme qui est désormais une idole pour les habitants de Lévis ; rien ne séduit le peuple comme l'audace et le courage, et Fréchette avait payé de sa personne comme un héros des anciens jours. Quelle lutte, quelle action ! En ce moment encore j'ai peine à contenir ma main tremblante des émotions fiévreuses de cette journée. Fréchette sort des bornes ordinaires et je puis désormais prédire au pays qu'il vient enfin de surgir un homme, ce dont il avait tant besoin depuis longtemps. Il a montré une énergie, une force, une opiniâtreté qui indiquent l'homme inébranlable, sûr de lui-même. Il ira loin, car il a tout pour cela, un corps robuste qui promet une longue vie, et une intelligence vigoureuse qui promet un orateur transcendant. Les gens sont émerveillés de lui et lui vouent presque déjà une espèce de culte.

Après son petit speech, notre ami Aurèle Plamondon, prit la parole et fit un discours touchant avec cette éloquence sympathique que vous lui connaissez. Puis il fut suivi de M. François Lemieux, neveu de l'ancien représentant du comté, jeune homme de dix-neuf ans, mais qui parle déjà comme un orateur rompu aux joutes populaires. Je vous mentionne tout particulièrement ce jeune homme qui promet d'être un des espoirs de notre parti. D'autres personnes appelées prirent aussi tour à tour la parole ; combien de temps cela a duré, je ne sais trop, je partis après la première heure, j'en avais vu et entendu assez pour savoir à quoi m'en tenir. Ce que j'ai vu je viens de vous le dire, ce que j'ai entendu, et dans plus de cent bouches, c'est que cette journée-ci a fait

faire un pas énorme à Fréchette et qu'il est désormais sûr de son élection.

Ah ! ce n'était plus l'avilissant et honteux spectacle de la nomination de Québec, un ministre fédéral parlant devant cent-cinquante personnes muettes, et escorté d'une soixantaine de malfaiteurs ivres, c'était un jeune et superbe orateur acclamé par quinze cents hommes, qui avait emporté le comté d'assaut par son éloquence en moins de deux mois, et qui terminait une série de triomphes par la plus cruelle des humiliations infligées à son indigne adversaire. Les partisans de Fréchette sont déterminés et je vous jure qu'on n'escamotera pas les polls.

En même temps avait lieu à Charlesbourg la nomination des candidats du comté de Québec. Avant dix heures, M. Chauveau quittait la ville suivi de quatre-vingts à cent voitures pleines de bandits soudoyés, de ces vauriens horribles aux gages du premier acheteur, de ces fiers-à-bras hideux qui tuent pour quatre piastres et dont *Saint*-Roch est rempli depuis que les ouvriers honnêtes l'on déserté. Oui, c'est le sort et le châtiment du régime de honte sous lequel nous croupissons depuis quinze années de ne pouvoir tomber que dans la boue. Les hommes de ce régime, à force de corrompre et d'avilir le peuple, ont cru qu'il ne lui restait plus un souffle d'opinion, et ils lui distribuent les coups en faisant mine de demander ses votes. Parvenus par le mensonge, ils veulent se maintenir par la violence à présent que leurs mensonges éclatent à tous les yeux et révèlent l'abîme où nous sommes plongés. C'est aujourd'hui qu'on peut voir à nu dans quelles profondeurs d'abjection nous étions contraints de vivre, et comment il se fait que depuis quinze ans les voix courageuses n'ont pu percer les couches empoisonnées de notre atmosphère sociale.

C'était donc avec une centaine de vauriens armés que M. Chauveau, premier ministre, se rendait à l'appel nominal de Charlesbourg, village paisible s'il en fût jamais, mais dont les habitants avaient été prévenus toutefois qu'il se tramait contre eux de nombreuses violences. Sur quoi s'appuyait donc ce parti conservateur qui nous gouverne depuis quinze ans, puisqu'il n'a rien aujourd'hui pour étayer sa chute qu'un ramassis de ruffians auxquels il met les armes à la main ? Mais cette fois les ruffians allaient trouver forte affaire. Dès que les deux candidats eurent fini de parler, à un signal convenu, donné, dit-on, par M. Simard, l'ex-représentant de Québec, ils se ruèrent sur le peuple qui entourait le husting, et dont les deux bons tiers étaient favorables à M. Évanturel. Sans être des fiers-à-bras de profession, les habitants de nos campagnes ne sont pas toujours manchots. Transportés d'indignation à la vue de cette canaille, qui venait les attaquer chez eux, pour leur enlever par la violence leur droit le plus sacré de citoyens, ils se rejetèrent à leur tour sur les reîtres de *Saint*-Roch qui, malgré leur organisa-

tion et leurs armes, durent se replier battus à plate couture, quelques-uns d'entre eux superbement éclopés.

Vous dire l'horreur dont a été saisi le comté de Québec à la nouvelle de cette odieuse tentative préparée par M. Chauveau est chose impossible. Pas une voix, non, pas une ne s'élève pour le disculper, et un sentiment de honte longtemps contenue, de colère blessée éclate de toutes parts. Le premier ministre est une homme fini, et s'il se fait en faveur de M. Évanturel la moindre organisation, si les mesures les plus élémentaires sont prises pour les jours de poll, il aura une forte majorité. Mais le malheur veut que dans Québec, ville déchue, il y ait des hommes riches à millions, qui se disent libéraux, de gros imbéciles repus que nous avons fait la sottise d'admettre dans nos rangs, et qui, aujourd'hui, ne voudraient pas mettre un sou pour le triomphe du droit et de la justice populaires. Nous avons trop longtemps gardé parmi nous ces butors égoïstes et stupides qui font bien plus de mal que de bien à un parti, et il est juste de le dire enfin, à la vue des humiliations auxquelles ils nous condamnent.

Dans Bellechasse, M. Rémillard n'a aucune espèce de chance. Le comté de Bellechasse est le seul, vous vous le rappelez, qui ait protesté en 1867 contre la Confédération, malgré que M. Rémillard voulût la lui faire accepter, et c'est lui cependant qui ose aujourd'hui briguer de nouveau ses suffrages. Quoique son concurrent soit un homme désormais déconsidéré, on peut être certain qu'il sera élu rien que par la force de l'opinion qui ne veut plus de candidats ministériels.

À Montmagny, le jour de la nomination n'est pas encore fixé. Il faut prendre le temps d'acheter, de corrompre, et l'on retardera jusqu'au dernier moment pour attendre les résultats. Mais les électeurs ressentent vivement cette tyrannie qui leur est imposée, quand ils ont manifestement exprimé leurs vœux, et ils se préparent à en renouveler l'expression d'une manière irrésistible et définitive cette fois, lorsqu'ils seront convoqués à l'appel nominal.

le Pays – 17 juin 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 15 juin.

Il faut que je vous raconte un fait héroïque. Les candidats de l'opposition se changent en titans. Comme il leur faut démolir un mur de Chine pour arriver jusqu'aux ministres, ils accomplissent des travaux d'Hercule. Le demi-dieu du jour, c'est M. Langelier, candidat de Bagot. Vous savez que le *Courrier de Saint-Hyacinthe* et le *Journal de Québec*

ont dit à l'envi que, pour les révolutionnaires de cette espèce, tous les moyens étaient bons ; vous allez voir que c'est vrai.

Samedi dernier, M. Langelier quittait Québec à 7 1/2 heures du soir, pour prendre à Lévis le train de 8 heures qui devait le conduire à Acton, pour le jour de la nomination. Mais depuis deux ou trois jours, les heures de départ du convoi avaient été changées, et celui qui devait conduire le candidat de Bagot partait une demi-heure plus tôt. Arrivé à Lévis, M. Langelier voit fumer au loin le train qu'il voulait prendre et qui s'enfuyait à toute vitesse. Il était trop tard. C'était le samedi ; il ne restait plus même un train de fret pour faire le voyage, le dimanche les chars ne marchent pas, et la nomination devait avoir lieu lundi ! Que faire ? Songez un peu à ce que dut être ce quart d'heure d'angoisse.

D'abord, Langelier voulut prendre une voiture, aller jour et nuit, changer de chevaux comme dans les temps antiques, et payer au besoin des prix fous. Mais il lui fallait être dans son comté le dimanche même après la messe ; on l'attendait et il y avait cinquante lieues à faire. Quoi que les *Saint*-Laurent soient une race de chevaux supérieurs, ils ne sont pas encore comme le Grand Tronc, même à petite vitesse, ce qui ne suppose pas qu'il y ait jamais grande vitesse, on pourrait s'y méprendre, mais enfin il y avait impossibilité, impossibilité matérielle, absolue, irrémédiable. Alors Langelier eut une idée grande comme le monde, rapide comme l'éclair, je me sers de comparaisons homériques. Napoléon premier disait *qu'impossible* n'est pas français, quoique Napoléon III ait rétabli ce mot dans le dictionnaire. Langelier voulut le bannir des faits. Il aperçut tout à coup une locomotive arrêtée près de la gare ; en un clin d'œil, il fut auprès du chef de service, et le prix débattu en deux mots de part et d'autre, la locomotive est mise à ses ordres. Il part aussitôt, brûlant les lisses, et est emporté à la poursuite du train qui fuyait devant lui ; une demi-heure après, il le rejoignait à la Chaudière, au milieu de l'ébahissement, de la stupéfaction des voyageurs qui se demandaient quel pouvait être l'immense personnage au service de qui, seul, le Grand Tronc mettait ainsi ses locomotives.

Le lendemain, après la messe, Langelier était à *Saint*-Dominique, dans son comté et le surlendemain, à l'appel nominal. Vous savez le reste. Vous savez quelle multitude énorme s'était rassemblée pour l'entendre ; vous savez que M. Gendron dut quitter le husting et s'enfuir de honte, incapable de soutenir le choc terrible de son adversaire, et que Langelier fut porté en triomphe, littéralement dans les bras de la foule enthousiasmée d'avoir un pareil homme à sa tête. Ah ! si l'opposition n'est pas encore aussi nombreuse qu'elle devait l'être, au moins cette fois elle sera grande et puissante, au moins elle comptera des hommes qui, à eux seuls, valent une phalange. Et que sera le ministère devant eux ? un orgue à marionnettes qu'ils feront sauter comme ils voudront. Je vois ici MM. Chauveau et Ouimet en face de Letellier,

Fournier, Langelier, Fréchette et Joly. Quel aplatissement ! Quel éreintement sur toute la ligne !

En regard des actes héroïques que viennent d'accomplir Fréchette et Langelier, voyons ceux des ministres. Ici, nous tombons dans le troisième dessous. Savez-vous quels sont les moyens de M. Chauveau pour assurer son élection ? Écoutez-moi ça : je ne fais pas de déclamations vaines et je ne répète pas les rengaines communes à toutes les élections, voici des faits. M. Chauveau est allé trouver M. Hall, grand propriétaire de moulins à scie dans différents endroits de la province. M. Hall est un homme faible, c'est pire que d'être vicieux ; il fait de grandes affaires, mais il paie rarement, je ne l'en blâme pas, c'est une disposition trop fréquente chez ceux qui ont de l'argent, presque aussi fréquente chez ceux qui n'en ont pas. Avec sa connaissance profonde du cœur humain, M. Chauveau a dit à M. Hall : « Vous devez une forte somme au gouvernement, vous aurez donc à faire voter tous vos hommes pour moi, sans cela vous serez poursuivi. » C'est net, carré par la base, et M. Hall a compris. Revenant de cet exploit, l'honorable Premier a rencontré une autre personne soumise également au czarisme gouvernemental : « Il faudra que vous alliez donner votre vote, lui dit-il, sinon ..... vous savez ce que cela signifie. » Oui, certes, on sait ce que cela signifie, mais ce que M. Chauveau ne sait pas, lui, c'est qu'un pareil régime de tyrannie, d'odieuse petitesse de moyens, quels qu'ils soient, se détruit de lui-même par la décomposition, et que deux ou trois faits de plus comme ceux-là le mettront en proie aux vers, ou en a déjà l'odeur.

M. Évanturel vient d'avoir recours contre le Premier à un moyen de répression beaucoup trop simple pour réussir. Il est allé tout bonnement faire sa déclaration au magistrat de police sur les violences préparées, organisées, conduites, dit-il, par M. Chauveau et l'a sommé, là-dessus, de faire son devoir. S'il est possible qu'il résulte de là une enquête, nous verrons les faits curieux, et nous apprendrons peut-être combien de mains hideuses et infâmes un premier ministre a dû prendre dans la sienne pour l'aider à retenir le pouvoir. M. Évanturel ne pouvait avoir d'autre recours pour traduire le Premier devant l'opinion d'une façon impartiale et convaincante pour tous ; on fait ce qu'on peut, mais ce n'est pas toujours ce qu'on fait de mieux.

À Lévis, ce sont les grands industriels qui emploient les moyens d'intimidation. C'est ainsi qu'un M. Patton, manufacturier, a donné l'ordre à ses deux cents hommes de voter pour le Dr Blanchet ; ils se sont immédiatement mis en grève, de sorte que le patron, pris au dépourvu, a dû subir leurs propres conditions et les laisser libres de voter comme bon leur semblerait. Un autre industriel, M. Brunet, a été victime également de sa propre tentative de cœrcition ; ses ouvriers ont quitté l'atelier, et force lui a été de les reprendre en baissant pavillon.

Au point où en est la lutte aujourd'hui dans ce comté, tout ce qui était achetable s'est vendu, – les esprits sont trop montés de part et d'autre et le caractère de la lutte trop tranché. Il y a un large fossé qui sépare les partisans de Blanchet de ceux de Fréchette, et nul ne pourra le faire franchir qu'en le remplissant d'or.

À propos de cette élection, j'ai un fait pénible à vous faire connaître. Trois élèves de l'Université Laval qui, sur les instantes prières de la foule, avaient cru devoir prendre la parole chez M. Fréchette, ont été expulsés de cette institution en vertu de l'article XI du règlement qui défend aux élèves de se mêler en rien aux choses de la politique. Personne ne blâme le recteur de l'Université d'avoir fait son devoir en cette circonstance, mais tous espèrent que la sentence d'expulsion sera mitigée, et que les trois élèves, victimes de l'enthousiasme facile de leur âge, seront admis à suivre de nouveau les cours l'an prochain.

Vous ne sauriez croire quelle organisation magnifique les partisans de Fréchette ont faite à Lévis. Cela n'a l'air de rien, et à un moment donné, cela devient formidable. Pour que le Dr Blanchet n'ait pu prendre la parole à Lévis même où il compte quatre à cinq cents voix de majorité, il faut que les mesures les plus actives, les plus décisives soient bien concertées d'avance. Tous les jeunes se sont réunis et font une propagande acharnée, chacun d'eux paie de sa personne et de sa bourse, c'est une affaire d'enthousiasme, tout le monde est à son poste et soyez certain que, jusqu'à ce que le dernier vote ait été donné, personne ne désertera.

À Montmagny, le succès de M. Fournier est de plus en plus certain ; tous ceux qui pouvaient y être achetés, et parmi ceux-là l'on compte principalement les pêcheurs, sont partis pour le golfe au nombre de deux à trois cents : mais on ne sait pas encore quand aura lieu la nomination. Quel aveu d'impuissance !

À Bellechasse, M. Rémillard, me dit-on d'une manière certaine, se retire.

Dans tout le district de Trois-Rivières, l'exaspération contre le programme catholique est arrivée à son comble. Personne ne veut en entendre parler. M. Lucien Turcotte, professeur à l'Université Laval, a, dans un superbe discours fait en faveur de M. Mailhot le jour de la nomination, déclaré qu'il était opposé formellement, absolument au programme, et a trouvé moyen de dire que l'évêque Laflèche y était opposé lui-même. Ce tour de force a excité les rires et les bravos de l'assemblée, et sans doute il provoquera aussi la reconnaissance de l'évêque qui doit être désenchanté du programme aujourd'hui, désenchanté surtout d'y avoir mis une main si malheureuse.

Dans le comté de Champlain, il y a eu des violences fatales ; un certain nombre d'hommes ont été gravement blessés ; on a dû les

transporter à bord des bateaux mouillés près de la rive ; M. Normand, l'adversaire des deux Trudel, est resté maître du champ de bataille.

Dans le comté de Charlevoix, la nomination a lieu le 20. Les chances y sont devenues dernièrement plus favorables à M. Clément, le candidat ministériel, qui est du reste un honnête homme et qui a voté contre l'indemnité de $600.00 allouée à chaque membre du parlement local.

On ne sait pas encore quand aura lieu la nomination dans le comté de Rimouski où l'ex-député, M. Garon, ne peut plus même se faire entendre quand il veut prendre la parole. Des nouvelles reçues à l'instant confirment la victoire facile qu'y remportera M. Hudon contre le seul des trois candidats qui puisse lui faire un semblant d'opposition, je veux parler de M. Gosselin.

Vous avez pu voir par les résultats déjà obtenus que très peu des anciens députés reprendront leur siège dans la chambre locale. Ses remplaçants ne seront pas tous des membres de l'opposition, mais ils seront du moins des hommes beaucoup plus éclairés et plus instruits que ceux qu'ils supplantent. Or, c'était là le premier point à obtenir ; l'instruction donne l'indépendance d'esprit, et nous n'assisterons plus à ce spectacle honteux d'un troupeau mené de droite et de gauche sur un signe des ministres, sans même qu'il ose bêler. Combien y a-t-il de membres aujourd'hui qui sont tout à fait incertains du côté où ils siégeront en chambre, et qu'une opposition vigoureuse et déterminée suffira à attirer à elle ! Comptons beaucoup là-dessus ; il y aura encore des moutons au bercail. Le principal est maintenant de remporter des victoires significatives, essentielles, comme celles de Lévis, de l'Islet, de Montmagny, de Rimouski, de Montréal, d'Hochelaga, j'allais dire aussi du comté de Québec, mais il est douteux que M. Évanturel, qu'on laisse absolument à ses propres ressources, puisse y supplanter M. Chauveau qui pèse à son gré de toute l'influence du gouvernement.

C'est vraiment une honte pour les riches libéraux de Québec de laisser M. Évanturel se débattre ainsi seul contre la puissance redoutable de son adversaire. Un fait certain, c'est qu'il a la majorité des électeurs, mais qu'elle pourra bien lui échapper, faute de quelques moyens propres à la retenir. Et c'est en face d'une pareille perspective et d'une victoire qui serait facile, que des hommes riches et influents que nous avons toujours eu l'habitude d'appeler nos amis, restent inertes, insouciants, refusent même d'apporter le plus léger concours à une œuvre dont ils ne savent pas mesurer les conséquences.

Que M. Évanturel soit battu, c'est à eux qu'il le devra, mais c'est à nous de les en accuser dès aujourd'hui, et de les faire rougir du moins si nous ne pouvons les faire agir.

le Pays – 28 juin 1871, p. 2

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 24 juin.

Combien pour Holton ? Combien pour Carter ? telles étaient les questions qu'on entendait hier dans toutes les rues, à tous les instants. Qui l'emporterait ? À trois heures, Holton avait encore le dessous et l'on disait qu'il n'y avait plus de votes à prendre, l'anxiété des libéraux était frémissante, ils commençaient à avoir peur. Enfin, à 7 heures, la nouvelle arriva que M. Holton avait gagné par onze voix, ce fut une jubilation indescriptible. « Voilà qui va décider du reste », s'écriait-on, et la confiance ébranlée par les dernières défaites, reprit vigueur ; on oubliait M. Dorion, on se disait que M. Holton en valait dix ; bon nombre d'amis mêmes du ministère se réjouissaient, ils craignaient d'avoir à se manger entre eux, et ne se sentaient pas d'appétit.

À l'Islet, la nomination a eu lieu mercredi, et tel est le mystère dont elle est restée enveloppée qu'on ne sait qu'une chose, c'est que M. Letellier y avait les trois quarts des assistants ; on considère son élection comme certaine. M. Letellier a une tactique, qui est de ne jamais rien dire, mais d'agir ; il dépense en action ce que d'autres mettent en paroles ; il ne se fait pas d'illusions fatales, mais il prépare et assure le succès.

À Montmagny, les calculs sont faits. Les paroisses de Berthier, *Saint*-François et *Saint*-Pierre donneront certainement à M. Fournier une majorité de 350 voix, *Saint*-Thomas en donnera une de cinquante, quoiqu'on évalue à plus de cent, mais je mets les chiffres au plus bas, parce que j'ai appris à le faire par l'expérience, ce fruit amer qui rapporte toujours beaucoup moins qu'il ne coûte. Restent encore deux localités, le Cap où peut-être M. Bossé aura le plus grand nombre de voix, et le township Montminy qui compte à peu près 130 électeurs. Tous ces électeurs doivent au gouvernement pour leurs terres. Aussi le commissaire des terres publiques, M. Beaubien, est-il sur les lieux avec l'agent, M. Breau, et il offre à tous une quittance de leurs dettes ; grâce à ce moyen, M. Bossé parviendra peut-être à diviser les votes dans cette localité. Ce n'est pas tout. Dans *Saint*-Thomas, le chef-lieu, habite un riche cultivateur qui commande à peu près cinquante voix ; il doit aussi au gouvernement pour sa part $600. On lui a offert pareillement une quittance afin de l'engager à user de son influence contre le candidat libéral. « Montrez-moi la quittance » a-t-il répondu. L'agent Breau alla immédiatement s'entendre avec l'honorable M. Beaubien et rapporta la quittance. M. Abraham Talbot, tel est le nom du cultivateur dont je parle, la prit, et la déchirant en mille morceaux, la jeta au nez de Breau. Voilà un fait ; mais ce n'est pas tout encore ; plus le péril est grand pour

le ministère, plus il descend dans l'abîme des moyens honteux, odieux, infâmes.

Il y a quelque temps, une goëlette du nom de « Notre-Dame de Bonsecours », commandée par le capitaine Lamarre, de l'Islet, avait fait voile pour *Saint*-Pierre Miquelon où elle avait pris un chargement d'articles de contrebande, tels que vins, eaux-de-vie, etc. etc., puis s'était rendue à Antigonish, île du Cap Breton, pour compléter son chargement avec du plâtre, et y avait reçu ses papiers qui n'indiquaient que ce dernier article. En revenant, le capitaine Lamarre avait débarqué quelques-uns des objets de contrebande sur la côte de Gaspé, puis à la Rivière-du-Loup où il en vendit une autre partie à M. Côté, négociant de l'endroit. Le collecteur des douanes, M. Dunscomb, informé de ces faits, envoya immédiatement un de ses officiers, M. Wheeler, saisir chez M. Côté les objets de contrebande et les rapporter à Québec. À son retour à Québec, on dépêcha sur-le-champ un autre officier de la douane, avec les forces nécessaires pour saisir la goëlette qui était en route. Cet officier la rejoignit à un endroit appelé « Trou de *Saint*-Patrice », vis-à-vis l'île d'Orléans, la saisit avec toute sa cargaison qui fut mise sous les scellés, et quatre gardiens installés à son bord. La goëlette, subséquemment, fut mise à l'ancre devant la douane, et défense faite, même au capitaine, d'y pénétrer. Puis, M. Dunscomb se prépara à prendre les procédures nécessaires pour la faire vendre avec toute sa cargaison, comme c'est de droit en pareil cas. En se voyant pris dans cette affaire qui pouvait le ruiner, le capitaine Lamarre eut recours à un de ses amis, courtier de douane, nommé Joncas. Ce capit*aine* Lamarre est un homme assez influent dans l'Islet et un partisan de M. Letellier. « Ne t'inquiète donc point, lui dit Joncas, nous sommes dans le temps des élections, et je suis certain qu'on pourra t'arranger ton affaire. » Immédiatement, il s'adresse à M. Simard, l'ex-député de Québec centre, et le chef suprême des corrupteurs. Ensemble ils se rendent auprès de M. Dunscomb et lui demandent de relâcher la goëlette en faisant valoir la raison d'État. Mais M. Dunscomb est un honnête, ferme et digne vieillard, il n'entend rien à tous ces tripotages. Il répondit par un refus péremptoire.

Alors MM. Simard et Joncas résolurent de soulever une difficulté de juridiction et d'en appeler au commissaire général des douanes. M. Bouchette, par l'entremise de l'honorable Langevin, compagnon du Bain, ce qui ne peut le laver de toutes ses souillures. Aussitôt une dépêche est préparée pour ce dernier et signée par M. Chauveau, à ce qu'on m'affirme. La réponse ne se fait pas attendre, contenant l'ordre de relâcher la goëlette et de remettre la cargaison. Munis de cette dépêche, les conspirateurs se rendent de nouveau auprès de M. Dunscomb qui ne veut pas entendre davantage et déclare nettement qu'il retiendra la goëlette sous saisie. « Ah ! s'est écrié M. Simard en présence de ce refus, en voilà un qui n'a qu'une jambe ; eh bien ! je vais lui faire per-

dre l'autre et le mettre à la pension. » M. Dunscomb, vous le savez, a perdu une jambe l'an dernier, il a été huit mois au lit, et c'est à peine s'il est convalescent aujourd'hui.

Ne pouvant réussir à lui faire commettre une infamie, on eut recours à un moyen terme, celui de faire donner caution par le capitaine Lamarre pour la valeur des objets de contrebande mais cette caution étant illusoire, M. Dunscomb est resté inflexible et l'affaire en est là aujourd'hui. Les faits ne font que commencer à se révéler, ils ne sont pas encore connus du public et je les tiens de source officielle ; les affidavits ont été donnés, et c'est sur l'attestation d'une dizaine de témoins que je prends sur moi de vous les faire connaître hardiment. Attendez-vous de moi que je commente de pareils faits ? Ce serait superflu, sans doute. Il vient à l'esprit une telle surprise douloureuse et au cœur un tel dégoût qu'on se demande ce qui va rester debout de l'ordre social, et si la vénalité, la fraude, ne vont pas devenir la règle de toutes les actions humaines. Voilà la loi et la justice devenues de simples instruments de corruption, de cœrcition, au lieu d'être la sauvegarde et la protection des citoyens ! Un officier public menacé de destitution par un coryphée autorisé du gouvernement, pour avoir fait son devoir ! M. Simard aspire à la charge de commissaire des douanes de Québec, mais ce n'est pas une raison pour que la propriété publique soit soumise à ses préférences politiques et à sa soif d'une haute position administrative. Quelles conclusions tirer de là ? Il serait bien puéril d'en chercher, et l'on arriverait pas même à éclairer les naïfs pour qui la morale, telle que pratiquée en Canada, n'est plus même un poison déguisé.

Nous croupissons dans une fange sans fond et c'est l'enlisement qui nous menace à mesure que nous cherchons à nous dépêtrer. Tant que le Canada sera gouverné par des hommes à bons principes, on peut être sûr qu'il faudra aller chercher les principes dans la lune ; ici, il n'y a plus qu'un marché et des consciences qui s'y débattent comme des jambons. Croiriez-vous que ce sont les charretiers qui font les élections dans Québec ? Eh bien ! oui, on les achète tant d'avance, et ce sont eux qui procurent les voteurs. On dit que l'élection *par acclamation* de l'honorable Hector a coûté $3,000, rien que pour cette gent voiturière avec laquelle seule on compte désormais.

Je me sens pris de vertige et je me demande quelle est cette atroce comédie de conscience et de vertu qui se joue partout et pourquoi l'on invoque sans cesse des mots qui ne représentent rien. Il y a effondrement complet de toutes les maximes, de toutes les saintes illusions, et l'on cherche avec effroi ce que pourront transmettre à leurs fils les hommes qui vivent aujourd'hui sur cette terre devenue un marais fétide. Voilà que je me perds dans le Byronisme, dans les pesantes obscurités du désenchantement, revenons à Montmagny.

La nomination doit avoir lieu mercredi, le 28 courant, et toutes les mesures sont bien prises de notre côté, l'organisation est solide et active, les souscriptions vont bon train. On m'assure que M. Bossé aurait dit ceci : « Ou je gagnerai par 80 voix, ou Fournier l'emportera par 550. » D'où peut venir une pareille disproportion ? On ne l'explique que par le défranchisement dont sont menacées deux paroisses de comté. Si cela se fait, on verra à Montmagny ce qu'on a vu à Kamouraska ; les électeurs sont prévenus et ils ont juré de maintenir leurs droits. C'est un moyen commode que le défranchisement. Vous avez un adversaire, vous lui enlevez son vote, et tout est dit. Non, tout n'est pas dit. L'électeur qu'on a voulu priver de son droit le plus cher de citoyen, garde encore ses poings, il trouve un bâton, au besoin un fusil, et l'on voit les scènes terribles qu'on vit il y a trois ans à Kamouraska, où près d'une vingtaine d'hommes furent presque tués.

M. Clément, candidat à Charlevoix, a fait demander la police, qui est partie au nombre de vingt hommes. Le gouvernement est prodigue de ce moyen de pacification quand il n'y a rien à pacifier du tout ; il y a quelques jours on envoyait la police à Trois-Rivières pour regarder ce qui se passait ; aujourd'hui on l'envoie aux Éboulements pour varier le spectacle ; il faut bien l'utiliser au dehors, en somme c'est la saison d'été ; mais les électeurs ne trouvent pas cela de leur goût, et vous ne sauriez croire combien ils en sont humiliés ; ils s'imaginent qu'on les prend pour des malfaiteurs, et se refusent à comprendre pourquoi on leur expédie la police quand ils peuvent faire leurs affaires eux-mêmes. Si cette manie de faire voyager la police, sans doute peut-être pour en imposer et inspirer une terreur salutaire du gouvernement, ne courait risque de devenir une tradition dangereuse pour la liberté, je m'en réjouirais, car le ministère se fait avec cela un tort énorme et perd dans les campagnes tout prestige qu'il s'imagine gagner.

Voilà enfin le beau temps ; le ciel est déchargé de trois semaines d'orages, le soleil est chaud et piquant, mais l'émigration de la ville n'a pas encore commencé. On s'attend à ce que de nombreuses familles partent la semaine prochaine ; je serai du nombre, mais pas encore pour les eaux, hélas ! mais pour Montmagny et l'Islet d'où vous recevrez mes prochaines correspondances.

le Pays – 3 juillet 1871

Correspondance particulière du « Pays ».

Québec, 29 juin.

J'arrive de Montmagny où la nomination vient d'avoir lieu. Quelle journée glorieuse pour nous ! Il y avait là près de quinze cents élec-

teurs, une masse énorme pour M. Fournier, sur laquelle son adversaire pouvait peut-être prendre cent cinquante hommes. C'était splendide d'un côté, attristant et douloureux de l'autre. Cependant M. Bossé soutint la situation avec un courage, un aplomb qui lui mériteraient le succès, si sa cause ne méritait pas tous les revers. J'ai admiré vraiment qu'il pût parler en face d'une pareille disproportion : c'est là que j'ai reconnu jusqu'où peut aller la confiance et combien l'illusion rend inébranlable devant l'évidence. M. Bossé a parlé pendant ses trois quarts d'heure convenus et ses vingt minutes de réplique comme s'il avait été porté sur le courant caressant de la faveur populaire ; je lui rends cet hommage, il porte la défaite absolument comme un triomphe. Était-ce parce qu'il ne s'est jamais fait un instant illusion sur le résultat de la lutte et qu'il ne l'a entreprise que dans un but détourné, pour d'autres raisons que pour se faire élire ? Je l'ignore. Poussé à la candidature par le gouvernement et surtout par le commissaire des terres publiques, il n'a pas dû l'accepter sans avoir d'abord quelque peu mesuré les forces et sans se rendre compte du rôle qu'il allait jouer. L'hon. M. Beaubien qui se voit à tout jamais perdu comme ministre, comme simple représentant même, a voulu tenter un effort suprême et risquer au moins une bonne carte, puisque c'était sa dernière ; c'est pour cela qu'il s'est adressé à M. Bossé. Mais les faibles mains de l'homme sont impuissantes à repousser le courant qui se précipite du haut des sommets ; quand les hommes ne font que décroître, ils sont lancés comme dans le vide, sans même trouver un obstacle où se prendre.

Les événements se précipitent depuis un an comme une avalanche ; ils arrivent irrésistiblement sur les frêles appuis d'un régime qui s'écroule ; c'est la voix formidable qui retentit à certaines époques marquées de l'histoire, cette voix du peuple, voix de Dieu, qui fait tomber tout devant elle, comme les murailles de Jéricho au son des trompettes. L'heure a sonné du réveil et de la vision, même pour les esprits les plus obscurs ; c'est ce qu'exprimait hier dans son langage vulgaire, mais bien significatif, un électeur de Montmagny. « Il y a assez longtemps qu'on nous mène, c'est à notre tour. » Tout est là ; le peuple reprend ses droits.

Parler d'achat de votes, de corruption, d'intimidation aux électeurs de *Saint*-Pierre, *Saint*-Thomas, *Saint*-François et Berthier c'est soulever une colère terrible. Devant cet impossible, on avait bien songé à défranchiser deux de ces paroisses, mais on ne l'a pas osé et le poll a été accordé partout. Vous parler de l'enthousiasme, de la détermination en quelque sorte farouche des gens de Montmagny, c'est chose inutile. Et cela date de loin, M. Fournier a été battu trois à quatre fois dans ce comté, mais jamais plus que par 20 voix ! malgré la pression assujettissante du gouvernement, malgré la violence des préjugés soulevés comme une tempête contre lui. S'il a été battu si souvent, avec sa popularité bien connue, incontestable, c'était surtout grâce à cette

guerre unique, odieuse, qu'on a faite pendant quinze ans aux libéraux en les représentant comme les destructeurs de la religion et de l'ordre social. Mais ces temps ne sont plus, et il est impossible de les faire revivre dans bien des comtés désabusés.

M. Fournier a parlé hier devant son peuple comme il eût parlé en chambre, avec cette dignité, cette précision, cette noblesse et cette sobriété de geste, cette connaissance profonde des moindres détails de notre politique qui ont fait mon étonnement en même temps que mon admiration. Il est au fait de tout ; en vain son adversaire a voulu l'attaquer en ressuscitant des petits faits obscurs, ignorés, perdus dans le flot des événements et dans l'oubli du passé, il n'a réussi à rien qu'à faire mettre sous une vive lumière les connaissances minutieuses et la mémoire étonnante de notre ami. M. Fournier a passé en revue toute la politique depuis la Confédération, et chaque fait ministériel devenait une arme terrible entre ses mains. Peut-être confus du rôle d'instrument de M. Beaubien qu'on lui prête, M. Bossé a voulu secouer par un suprême effort la main appesentie sur lui, et a déclaré, il a crié presque avec une sorte d'angoisse qu'il était indépendant et qu'il se glorifiait d'être indépendant, que son passé ne le rattachait à aucun parti et que son avenir ressemblerait à ce passé.

Mais comment croire à ces paroles, lorsqu'on sait que depuis un mois c'est l'honorable M. Beaubien qui distribue ces promesses et son argent sans compter en faveur du candidat qu'il a comme imposé à Montmagny, lorsqu'on le voit l'accompagner partout, payer de sa personne, se consumer en efforts surhumains pour changer une situation où il entrevoit l'abîme ? Comment M. Bossé peut-il s'affranchir de la solidarité qui lui est imposée par les circonstances et par l'attitude désespérée de ceux qui le soutiennent ? Que de caractère et d'opinion il soit indépendant, je le concède, je dirai plus, je le sais ; mais il lui serait impossible de l'être dans les actes et les électeurs le comprennent bien. Aussi toutes ces professions d'indépendance paraissent-elles ridicules et sont-elles immédiatement repoussées par le bon sens populaire. Quelle différence avec M. Fournier ! « je suis libéral, a-t-il dit avec force, avec orgueil, avec entrain, je suis libéral, je l'ai toujours été, j'accepte la solidarité de tous les actes accomplis par les libéraux, j'en réclame une part, et je veux la garder intacte à l'avenir. » Puis il a fait voir ce qu'étaient les libéraux, ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient essayé de faire, et surtout ce qu'ils auraient essayé de faire pour le pays si l'opinion publique faussée, tourmentée, étouffée, ne les avait pas si longtemps retenus loin du pouvoir. Et un immense applaudissement a répondu à ces fières et énergiques paroles.

Quelle figure faisait pendant ce temps l'honorable commissaire des terres publiques ? Abattu, humilié, courbé sous l'arrêt du destin, perdu au fond du husting, presque invisible, il ne s'est pas levé une fois

et ne fait pas entendre une seule dénégation des accusations précises serrées, sévères auxquelles le soumettait M. Fournier qui l'avait pris à partie, heureux de pouvoir enfin rencontrer en face l'homme qui depuis un mois pénètre toutes les maisons en cherchant à y glisser l'or, ce dieu moderne qui fait prendre aux hommes toutes les formes et leur donne tour à tour ou en même temps les opinions les plus contradictoires. – Mais il faut croire que les gens de Montmagny ne connaissent pas le prix de l'or ou bien qu'ils estiment l'élection de M. Fournier au-dessus de tous les trésors. Faisons une réserve toutefois, il en faut toujours, hélas ! et l'on ne saurait trouver un comté, quelque athée qu'il soit, où il n'y ait quelques adorateurs de la divinité aurifère. Cette réserve, je la fais pour un endroit appelé le Buton près de *Saint*-Thomas, qui renferme à peu près 140 électeurs. Ces 140 électeurs doivent tous au gouvernement pour leurs terres ; ils sont bien en faveur de M. Fournier, mais que répondre au commissaire même des terres qui leur donne quittance de leurs dettes au nom de la province, s'ils votent pour M. Bossé ? Ces pauvres gens ont une famille, s'ils votent *mal*, ils perdront leur lot, on les poursuivra et ils seront obligés de laisser leurs foyers pour la terre étrangère. Il y a tant de liens qui rattachent les hommes à la patrie, même au sein des plus dures privations, qu'ils sont prêts à bien des sacrifices pour ne pas la quitter. Or, ces sacrifices ont été mis dans la balance, comptés, pesés et M. Beaubien qui tient le plateau, met dans chacun d'eux la quantité de métal nécessaire à le faire pencher *du bon côté*. De cette façon le candidat ministériel qui s'en lave les mains, et qui est *indépendant*, bien entendu, enlèvera peut-être une centaine de voix à M. Fournier, mais ce sera tout, et le résultat n'en reste pas moins incontestable, assuré d'avance.

Je n'ai jamais vu les choses se passer à une nomination avec autant d'ordre et de tranquillité. Chaque candidat a parlé rigoureusement trois quarts d'heure et a eu vingt minutes de réplique, puis chacun d'eux s'est dirigé avec les siens à la maison traditionnelle où étaient préparés ces rafraîchissements. Ce fut un spectacle comique, sur l'honneur, que celui de la séparation des assistants. Une foule énorme suivit M. Fournier, tandis qu'un petit groupe incertain, vacillant, presque furtif, accompagna son adversaire. MM. Plamondon, Fréchette, Frenette et Lavergne adressèrent tour à tour la parole *à nos gens*, et l'enthousiasme fut indescriptible. Pendant qu'ils parlaient, deux conducteurs de chantiers qui venaient d'être renvoyés de leurs fonctions parce qu'ils étaient en faveur de M. Fournier, arrivèrent furieux dans un état de surexcitation dangereuse ; on eut toutes les peines du monde à les calmer, et ce ne fut qu'en leur assurant une vengeance facile et prompte, comme ils purent s'en convaincre en voyant le nombre immense de ceux qui avaient suivi le candidat libéral.

Je reçois à l'instant des nouvelles de Charlevoix. M. Gagnon y a, paraît-il, une majorité de près de 400 ; encore une victoire pour nous.

À l'Islet, le succès de M. Letellier n'est plus mis en doute par personne ; samedi soir le 1er juillet, il sera reconnu l'élu du comté.

Il nous arrive d'étranges rumeurs de Rimouski. On affirma que tous les candidats se sont retirés pour faire place à M. Alexandre Chauveau, fils du premier ministre, qui serait élu par acclamation. Cette nouvelle est probablement vraie simplement parce qu'elle est absurde. Il faut s'attendre à tout. Celui qui s'étonnerait aujourd'hui, après les merveilles accomplies par la corruption, serait un naïf plaisant. Qu'on répugne à croire que des candidats fassent si bon marché de l'intelligence et du caractère des électeurs devant lesquels ils épuisent les protestations, qu'on se refuse à admettre, qu'ils s'en croient les propriétaires parce qu'ils ont leur votes, et qu'ils veuillent les vendre comme des bœufs, qu'on repousse comme une noirceur l'idée qu'une administration en soit arrivée à cet excès de cynisme qui lui permet de tout oser dans la honte et d'y entraîner avec elle à son gré, les populations qu'elle réserve pour cela, c'est un légitime sentiment d'indignation, mais qui indique une expérience bornée. Quoi qu'il en soit, si le comté de Rimouski accepte d'être troqué ainsi et de passer de main en main comme un lot vendu par le shérif, sans qu'on le consulte, je trouve qu'il ne mérite même pas d'avoir un député et qu'il serait encore trop honoré que M. Chauveau, fils, voulût jouer le rôle ridicule de représentant d'un comté sans voix.

M. Alexandre Chauveau est parti pour Rimouski il y a deux jours, et l'on m'assure que c'est afin de se montrer aux électeurs avant la nomination, et de terminer les dernières négociations pour l'achat des candidats, lequel voudrait celui des électeurs inutiles. Mais c'est là qu'on pourrait bien se tromper, et je m'étonnerais moins d'une explosion de colère qui renverrait Alexandre à son papa que de la tentative monstrueuse de ce dernier en faveur de son fils.

Le comté de Rimouski, vous le voyez, avait été réservé pour la fin, et pour cause ; le gouvernement voulait se ménager une réparation *in extremis* dans le cas où l'opposition gagnerait trop de terrain, et reprendre ainsi quelque force à la clôture des élections. Mais un gouvernement qui en est rendu à de pareils brocantages reconnaît sa faiblesse avant d'affronter les chambres et résigne moralement avant d'être battu.

Une dernière nouvelle. Un certain nombre d'entrepreneurs du chemin intercolonial auraient, paraît-il, souscrit cinq mille louis pour les candidats ministériels, en considération de plusieurs déviations au tracé du chemin que le gouvernement aurait autorisées, et qui apporteraient aux entrepreneurs un bénéfice de cent à cent cinquante mille dollars. Vous le voyez, c'est de mieux en mieux. Quels éclaircissements va jeter sur tous ces tripotages la formidable opposition qui se prépare

pour la session prochaine ! Et combien M. Chauveau aura encore bien plus de comptes à rendre que son collègue des finances !

la Minerve, 24 mai 1872, p. 1

Causeries du lundi.

(*Pour la* Minerve.)

Croyez-vous que ce soit une chose facile que d'écrire ? Oh ! certes, la difficulté n'est pas de tenir une plume et d'exprimer des idées ; mais il faut surmonter l'apathie, l'amertume qu'on éprouve en face de l'indifférence et, peut-être, du dédain public. Ce n'est pas au lecteur qu'il faut en faire le reproche ; mais il y a tant de choses à lire, et moi-même, entouré comme je le suis en ce moment de journaux de France, d'Angleterre, des États-Unis et du Dominion, je me demande ce qu'il peut me rester à dire qui intéresse, et si tous mes efforts n'aboutiront pas à du remplissage.

Les sujets abondent, les événements sont nombreux, s'accumulent, et cependant la plume reste aride, inféconde. Oh ! quel est l'écrivain de nos jours qui n'a pas senti cette pénurie au sein de l'abondance et qui ne s'est demandé cent fois comment il pourrait flotter dans le déluge de la presse quotidienne ? Vous croyez avoir des idées ! il y a longtemps qu'elles ne sont plus à vous, il y a longtemps que toutes les formes de la publicité les ont reproduites et qu'elles sont le patrimoine commun d'une foule d'hommes qui ont lu, pensé, médité, appris comme vous. Et cependant, vous êtes journaliste, c'est-à-dire que vous avez cette besogne de vous émietter vous-même tous les jours, et de servir, chauds ou froids, des morceaux de cervelle qui ne sont pour la plupart, que des réminiscences. Être original ! comment le voulez-vous, à moins de tomber presque dans l'absurde et d'irriter des nerfs déjà fatigués ? Il n'y a plus de ressources aujourd'hui, et les plus grands génies tombent dans la démence en voulant créer. Oh ! qu'il est heureux l'avocat qui n'a à faire que des déclarations et des factums, besogne idiote qui paie admirablement !

Qu'il est heureux le médecin qui ne rédige que des prescriptions et ne varie ses formules que pour empoisonner avec moins de monotonie ! Mais l'écrivain ! voilà le pélican des sociétés modernes ; il se donne à manger lui-même, et ce qu'il offre n'est souvent pas mangeable. C'est précisément alors qu'il en offre le plus. Il y a des gâte-métiers partout.

Que je voudrais avoir la vanité puérile, l'orgueil ridicule des commerçants ! je croirais le monde entier suspendu à chacune de mes phra-

ses ; mais j'ai trop délayé d'encre, trop martelé ma pauvre tête fatiguée d'enfantements, pour croire à l'admiration.

L'admiration ! quelle immense plaisanterie ! qu'y a-t-il d'admirable, et où sont les grands hommes ? Les fétiches de l'enfance, les objets d'un culte passionné, les idoles d'une prédilection enthousiaste, tout cela a disparu sous le souffle de la critique et de l'analyse historiques. Les grands sont devenus petits, les inconnus ont pris place, les obscurs ont jailli, les événements qui semblaient décider du sort des mondes sont devenus lettre morte, tout s'est effacé, amoindri, dénaturé, laissant derrière soi la trace de la fragilité humaine et la mortelle semence de la désillusion.

Où allons-nous ? quelle épave restera-t-il aux derniers croyants dans le naufrage de la littérature, des arts, de la poésie, de ce qui faisait l'idéal des temps passés ? Tout se chiffre ; la littérature est un métier, les arts vont à l'encan et la poésie, oh ciel ! ce n'est ni Lemay, ni Fréchette qui réchaufferont son linceul. Il n'y a plus qu'un cri, celui de la locomotive, et l'âme ne s'élève plus que par secousses électriques. Le télégraphe seul inspire, et l'imagination cherche en vain où est l'inconnu qu'elle peut peupler de rêves et enchanter. Il n'y a plus d'inconnu et les cieux sont dépeuplés de leurs secrets. La science a tout envahi.

Soyons de notre temps et livrons-nous au réel. Le réel, c'est le chemin de fer du nord. Cette définition n'a pas encore été faite et j'en réclame l'originalité. Le chemin de fer du nord a été longtemps une illusion, et qui le croirait, même pour des Québecquois, il est devenu une chose tangible, assurée, inévitable. Inévitable ! oui voilà un grand mot ; mais il n'y a que ceux-là qui frappent ; je voudrais vous faire une causerie composée uniquement de mots de cinq syllabes et je verrais tous vos lecteurs bouche béante devant moi. J'ai prononcé le mot lecteurs. Qu'est-ce qu'un lecteur ? l'être le plus capricieux, le plus difficile, le plus incorrigible qui existe. Que faut-il pour le contenter ? des riens et des choses colossales. Il s'amusera à un fait divers mal rédigé pendant que son voisin se plongera dans des statistiques qui ressemblent à l'antique dédale : l'un dévore la cour du recorder, l'autre épluche l'éditorial, tandis qu'un troisième soupire après la suite du feuilleton, que reste-t-il pour l'auteur des causeries ? Les indifférents, les oisifs déclassés et ceux qui ont essayé en vain de tous les narcotiques.

En être là avec un talent de chroniqueur qui charmerait toute la race latine, et ne pouvoir faire autre chose que présider à la toilette de Morphée, que préparer le sommeil des gens fatigués de leurs affaires ou de leurs plaisirs !

C'est désespérant, mais je m'en moque comme de l'an douze. La suprême ressource d'un écrivain comme moi, c'est de pouvoir rire de

ses lecteurs ; il est vrai qu'il est seul contre tous, mais c'est là ce qui le délecte, et il se flatte de sa glorieuse impuissance.

Avez-vous la passion des autographes ? ne craignez pas de l'avouer ; c'est une passion ridicule mais honnête ; il n'y en a même pas qui soit plus inoffensive, et, en certains cas, plus frénétique.

Il y a des collectionneurs qui vendraient leur droit d'aînesse pour l'A majuscule d'un homme célèbre ; les éditeurs, en général, n'ont pas cette folie, puisqu'ils paient le moins cher possible des manuscrits entiers, mais en revanche, il y a des amateurs qui commettraient un crime pour ajouter un autographe à leur collection. Que j'envie le sort de celui qui a trouvé, parmi les papiers des Tuileries, le billet suivant, écrit de la main de *mon cousin*, Pierre Bonaparte :

À L'EMPEREUR.

Sire,

« La prose élégante, nerveuse et concise de l'*Histoire de Jules César* ne pouvait que perdre à être mise en vers. Ce petit travail n'aurait donc pas sa raison d'être, si la mesure et la rime n'étaient pas les meilleurs auxiliaires de la mémoire, même la plus rebelle. Je voudrais que tous les Français apprissent par cœur la *préface-événement* du nouveau livre de Votre Majesté. Le Pape, en signant sa malencontreuse encyclique, s'est écrié à tort : *Exegi monumentum.* À bon droit, l'Empereur peut s'appliquer cet adage.

« Quant à moi, je serai largement payé de mon labeur, si ces vers pouvaient servir aux exercices mnémoniques de notre jeune prince impérial.

« De Votre Majesté,
« Sire,
« Le tout dévoué cousin,
« Pierre-Napoléon Bonaparte. »

C'est monumental. Ni Gagne, le poète universel, ni Grandperret, l'auteur de toutes les complaintes connues, n'a atteint cette hauteur. Voyez-vous ce que l'histoire eût perdu, sans les chercheurs atrabilaires, institués par le gouvernement du 20 septembre, pour faire le dépouillement des papiers laissés aux Tuileries ?

Parmi ces papiers se trouvait aussi le texte de certaine consultation du docteur Sée, qui donnait, sur l'état physique et mental de Napoléon, les détails les plus circonstanciés. Je n'ose en reproduire un seul, mais c'est bien dommage. Qu'il me suffise de dire que lorsqu'il

eut terminé son travail, le docte médecin insista pour que dès lors l'ex-empereur, fort affaissé et affaibli, suivît son traitement.
– Oui, oui, répondit M. Conneau, le médecin particulier, mais plus tard.
– Plus tard ?
– Oui ; nous entamerons ce traitement, *lorsque Sa Majesté sera de retour de Berlin ! ! !*

Dans une vente publique d'autographes, qui vient de se faire à Paris, on a trouvé ce billet d'Helvétius :

« Voyez, dit l'auteur de l'*Esprit*, voyez en tout temps « avec quel acharnement on a persécuté les grands hommes... «*Ce qu'il y a de mieux à faire dans ce pays, c'est d'être bête, ignorant et fripon...* »

Je n'oserais jamais dire cela du Canada, je verrais trop de gros furieux contre moi.

Une des pièces les plus importantes de cette collection est certaine lettre de Lammenais, datée du 28 février 1835, et qu'on dirait écrite d'hier :

« J'ai, dit Lammenais, l'intime conviction qu'il se prépare une révolution intellectuelle, qui coïncidera avec la révolution sociale que tout le monde attend, et qui déterminera la révolution future. Il me semble voir les éléments de cette première révolution se développer progressivement dans les esprits, presque à leur insu. Ce que je crains par-dessus tout, *c'est que les hommes trop pressés et sans profondeur réelle ne procèdent par voie de schisme, ce qui produirait de très grands maux.* Je voudrais que ce qui doit se faire se fît par un travail de formation et non de destruction, de sorte qu'en ce qui touche à un sujet si grave, je mets, par conscience, une extrême réserve dans l'exposition de mes vues sur l'avenir.

« Dans la politique, au contraire, je pousse en avant, parce que la société me semble acculée, avec beaucoup d'art, par le despotisme, dans une espèce de cul-de-sac, d'où elle ne sortira qu'à l'aide d'un puissant effort.

« Je suis, d'ailleurs, persuadé, comme je l'ai dit, que la république est le seul gouvernement qui puisse s'établir en France d'une manière durable, le seul qui ait des conditions d'ordre et de stabilité : non que je me dissimule l'abus qu'on peut faire de ce nom de république et que j'attache à cette forme de police une valeur absolue ; mais, toute idée théorique à part, elle me paraît une invincible nécessité de fait, et, dès lors, il importe souverainement, à mon avis, d'arriver à ce fait nécessaire par la route du droit, afin que les bases mêmes de l'association humaine ne soient pas dangereusement ébranlées... »

Les collectionneurs ont donc encore quelque mérite de conserver ces pièces inédites qui servent, les unes, aux petits côtés de l'histoire, les autres d'enseignement et de révélation.

Quel temps avez-vous à Montréal ? L'été, je suppose, puisque dans notre beau pays, il n'y a pas de printemps. Quant à nous, Québecquois, nous sommes encore en hiver ; le vent de nord-est est venu avec les grandes mers du 9 mai et n'est pas reparti avec elles, voilà dix jours de cela ! Ses lourds tourbillons, pleins des vapeurs glacées du golfe, s'abattent sur la ville et la font frissonner, les vitres tremblent et les passants ondulent, incertains sur leur base ; les trottoirs craquent et se disjoignent, les toits antiques des maisons frémissent, et l'on entend à peine le sifflet des bateaux à vapeur emporté dans les rafales. Les citoyens ahuris, abasourdis, tournés bout pour bout comme des navires dans la tempête, parlent de remettre leurs *casques* et déjà les par-dessus de janvier ont recouvert toutes les épaules.

Mais si tout gèle et se fige, les langues au moins conservent leur chaleur et leur pointe acérée. Quelle délicieuse boîte à cancans que la vieille capitale ! Si un Québecquois, qui vous connaît d'hier, ne vous aborde pas aujourd'hui, en vous parlant de toutes ses petites affaires de ménage et de celles des autres, retenez-le comme l'ami le plus précieux que le ciel vous envoie, c'est un homme unique. Qui n'est pas cancanier dans Québec n'a pas droit de cité, et celui qui ne s'occupe pas incessamment de son voisin perd tout son temps, outre le thème favori de la conversation quotidienne. Mais, en somme, un défaut, quelque général qu'il soit, ne devient sensible ou dangereux que par ses effets. Or, à Québec, les cancans ne font de mal à personne ; on sait presque gré aux gens de prêter au scandale ou à la médisance, et dans une ville où les deux tiers du temps se passent à s'éplucher mutuellement, on est reconnaissant envers ceux qui vous donnent le plus de besogne.

Toutefois cette bonne capitale a du caractère et une physionomie ; c'est beaucoup, cela seul compense tout le reste. Québec ne ressemble à rien de ce que l'on voit en Amérique, contrairement à Montréal qui ressemble à toutes les villes du continent. Vous n'êtes, vous, que des gens d'affaires et de spéculation, il ne vous manque que les rings ; nous sommes, nous, des gens de paresse, de lecture, de calembours, de promenades, de petites veillées, de petits cercles, de parties de plaisir, de soulographie joyeuse, de galanterie élégante, de mœurs épicées, de dîners charmants à trente cents pièce, et surtout nous sommes des jaloux féroces. Oh ! pour la jalousie, j'en réponds, c'est une véritable manie. Ce n'est pas qu'on déteste la supériorité ou les avantages d'autrui, mais c'est une manière d'être ; on est ombrageux comme les chevaux rétifs, sans savoir pourquoi.

Me voilà arrivé à la fin de cette causerie sans avoir parlé des grandes choses de notre époque, du canal du Suez, de celui de Tehuhante-

pec, de celui de la Baie Verte, du tunnel des Alpes, du chemin du Pacifique et du traité de Washington. Je m'en flatte ; j'ai trouvé le moyen d'écrire deux colonnes sans rien dire, ou plutôt j'ai dit agréablement des riens ; je serais fort aise que tous les orateurs parlementaires en fissent autant ; nous n'aurions pas une opposition ridicule et vos frais de traduction et de dépêches seraient considérablement diminués. Auriez-vous la bonté d'en reporter une part sur l'auteur des causeries ?...

« Causeries du lundi », *la Minerve*, 24 juin 1872, p. 3

Causeries du lundi.

« L'as-tu vu
« La comète, la comète,
« L'as-tu vu
« La comète à Plantamour. »

Enfin, il est donc vrai, bien sûr, qu'on ne la verra pas la comète, et Plantamour s'est mis le doigt dans l'œil. Cela retarde encore la fin du monde ; pourtant, bien des vieilles femmes avaient déjà préparé leurs paquets ; il faudra tout défaire et arranger sa malle, simplement comme d'habitude, pour aller à Murray Bay ou à Kamouraska, au lieu de la vallée de Josaphat. Ceux qui méditaient le suicide et qui l'avaient ajourné, dans la prévision du 20 août, date fatale où la comète devait nous mettre en poussière, vont être obligés de s'exécuter. Que de craintes et d'espérances évanouies ! Que de calculs dissipés !...

Comme si nous n'avions pas assez de déceptions sur notre petit globe, sans que les astres viennent encore nous en apporter de nouvelles ! Décidément, l'immensité est pleine de tours.

Pour moi qui ai toujours vu venir en philosophe les plus grands cataclysmes, je ne me suis occupé depuis deux mois que de connaître la nature de cet astre meurtrier qui prenait sur lui de tout renverser dans l'ordre de la création, et j'ai découvert les quelques faits suivants que je communique à vos lecteurs.

C'est de la haute science.

Et d'abord,

« La comète n'est pas ce qu'un vain peuple pense. »

Quoiqu'elle ait les formes les plus terrifiantes, elle est au contraire l'astre le plus inoffensif, le plus bénin avec lequel la terre puisse venir en contact, si jamais il lui prend cette fantaisie. En effet, la substance d'une comète ne pourrait être évaluée, en densité, à une quantité aussi élevée que celle de l'atmosphère diminuée par l'énorme diviseur, 45

millions de milliards. « La queue d'une grande comète, dit Herschell, pourrait bien ne consister qu'en un très petit nombre de livres ou même de quelques onces de matière. »

Le choc d'une substance si peu compacte serait tout à fait nul ; il n'en pourrait pénétrer aucune parcelle, même dans les parties les plus dilatées de notre atmosphère. Elle serait à la terre ce que le plus petit moucheron est à l'éléphant ou à la baleine, et sa queue, fût-elle formée du poison le plus violent, ne pourrait nuire aux existences les plus éphémères de notre globe.

D'où l'on peut conclure aisément que toute la substance d'une queue de comète ne fournirait pas assez de matière à la médecine homéopathique.

Les chances pour la rencontre d'une comète avec la terre sont à peu près dans le même ordre que celles de la rencontre de deux grains atomiques de poussière qui volent au vent, l'un à Paris et l'autre quelque part en Amérique.

Cependant les comètes ont un volume énorme. Celle qui a paru en Septembre 1853 était à 26,700,000 lieues de la terre ; elle parcourait 9000 lieues par heure ; sa queue avait 1,500,000 lieues de longueur et une largeur de 83,330 lieues, à peu près la distance qui existe entre la terre et la lune.

Depuis les premiers âges de l'astronomie jusqu'à l'invention du télescope, on n'a pu remarquer que les plus brillantes comètes ; il ne se passe guère d'années maintenant sans qu'on en observe une ou deux. Un certain nombre de ces astres échappent à l'observation lorsqu'ils traversent le ciel pendant le jour ; ils ne peuvent devenir visible que par le rare événement d'une éclipse totale de soleil. Au rapport de Sénèque, c'est ce qui arriva soixante ans avant Jésus-Christ ; une éclipse totale permit de voir une énorme comète près du soleil.

Mais avant d'aller plus loin dans les profondeurs mathématiques, je vais faire ce que j'aurais dû faire d'abord, c'est-à-dire donner une simple définition du sujet qui nous occupe.

Le mot *comète* est tiré du grec, et veut dire étoile chevelue. Le point lumineux qui s'aperçoit ordinairement vers le centre s'appelle *noyau*, et l'auréole lumineuse qui entoure le noyau de tous les côtés porte le nom de *chevelure*. Le noyau et la chevelure réunis forment la *tête de la comète*, tandis que les traînées lumineuses, dont la plupart des comètes sont accompagnées, s'appellent leurs *queues*.

Les comètes furent, dans les siècles d'ignorance, des sujets de terreur et d'effroi, soit à cause de la rareté de leur apparition, soit à cause de leur figure extraordinaire qui présente souvent un aspect menaçant. Leur existence, pour ainsi dire, à part sous les régions sidérales, la sin-

gularité de leurs mouvements, la bizarrerie de leur forme, étaient en effet de nature à faire naître des terreurs mystérieuses. Les peuples les regardaient comme le présage de grandes calamités, et justifiaient de si puériles frayeurs en leur attribuant les sinistres événements qui les précédaient où les suivaient immédiatement.

On prétendit que la mort de Jules César fut annoncée par la comète qui parut l'an 44 avant notre ère ; les cruautés de Néron par celle de 64 ; l'origine du mahométisme par celle de 603 : on trouvait que sa queue avait la forme d'un cimeterre turc ; l'éruption de Tamerlan par celle de 1240, et la chute de l'empire par celle de 1456.

« Seul, ou presque seul, dit l'astronome Babinet, Sénèque opposa sa puissante logique aux idées superstitieuses de ceux qui avaient vécu dans les siècles antérieurs. Les comètes, suivant lui, se meuvent régulièrement dans des routes produites par la nature ; et, jetant un regard vers l'avenir, il affirme que la postérité s'étonnera que son âge ait méconnu des vérités si palpables. Il avait raison contre le genre humain tout entier, ce qui équivaut à peu près à avoir tort. »

Par les travaux théoriques de Newton et par les calculs de Halley, la prédiction de Sénèque se trouve accomplie. Les comètes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, suivant des orbites régulières, leur retour peut être prévu ; elles cessent d'être des existences accidentelles ; ce sont de vrais corps célestes à marche réglée. Le merveilleux disparaît, ou, du moins, il passe au génie qui a percé le mystère de la nature.

Les comètes que l'on a aperçues dans notre siècle, au milieu de grands événements politiques, n'ont pas été accusées de les avoir produits : au contraire, d'abondantes récoltes ont accompagné celle de 1811, dont l'aspect fut cependant terrible.

La comète de 1664 devait causer la mort de tous les souverains, d'après un dicton vulgaire ; cependant aucun ne mourut cette année-là.

La comète, soi-disant annoncée par M. Plantamour pour le 20 août 1872, était tout simplement une invention du parti national, transformé en parti religieux, qui veut rendre le ciel complice de l'épouvante qu'il va jeter parmi les populations, aux prochaines élections fédérales.

La comète de Charles-Quint, attendue de 1856 à 1862, et qui, suivant une opinion généralement répandue, devait bouleverser le monde, est oubliée ; on désespère de la retrouver. Quand on pense à la terreur profonde et fabuleuse que cette attente a causée en plein dix-neuvième siècle, il ne nous est plus permis de sourire en considérant la crédulité des siècles que nous appelons, à tort peut-être, siècles d'ignorance.

Eh quoi ! l'ignorance est de tous les temps, et la superstition qui l'accompagne durera tant que les éléments de la science ne seront pas vulgarisés, mis à la portée de tous. Ne voit-on pas aujourd'hui, dans les provinces rhénanes, une superstition des plus étranges, et qui consiste, suivant un journal français à qui j'emprunte ces détails, « à se mettre en contemplation devant les vitres des fenêtres où se forment, par l'effet combiné de l'humidité, de la lumière et des poussières légères en suspension dans l'atmosphère, des traits, des linéaments, des dessins capricieux et bizarres ? Les vitres ne montrent plus que croix, têtes de morts, ossements entrelacés et épées vengeresses.

« Parmi les populations du haut et du bas Rhin, où cette épidémie contemplative n'a pas tardé à se répandre, on distingue sur les moindres vitres, des madones irritées, des turcos s'élançant contre l'ennemi, des zouaves terrifiants, des canons, des chassepots, en un mot tout l'arsenal de la revanche, y compris les vaisseaux cuirassés. Ces figures dans l'opinion de bien des gens, ont un caractère miraculeux et prophétique. On prétend même que, par l'effet de cette puissance mystérieuse, les signes, inscrits de tout temps sur la fleur des fèves, ont représenté cette année la figure du zouave vengeur. »

Voilà une légende toute formée maintenant. Le zouave, devenu à peu près inutile désormais sur les champs de bataille, va se réfugier dans les potagers. On le mettra en soupe, en salade, on l'écrasera dans du lait, et d'un bout de la France à l'autre, on entendra retentir, dans le gosier de tous les garçons de restaurants, ce cri du guerre et de vengeance : « Servez chaud, le zouave demandé. »

Sic transit gloria mundi.

Ô mon siècle, tu n'es, comme tous les autres, qu'une immense blague.

Enfin, nous l'avons, cet été tardif qui a fini par triompher des vents et de la pluie. Oui, mais à peine est-il venu que déjà l'on commence à se plaindre. « Qu'il fait chaud, qu'il fait donc chaud », est le mot que répètent toutes les bouches. Sans doute on voudrait voir reprendre le pont et mettre ses patins ; que l'homme est oublieux ! Il a gémi tout un hiver sous l'épaisseur des fourrures, et le voilà déjà qui les regrette. Nous n'avons que deux pauvres petits mois pour que le sang figé dans nos veines se remette à couler, et dès le premier jour nous étouffons.

Il est vrai que ce premier jour est toujours chez nous un coup de foudre ; le climat du Dominion est brutal, il ne ménage rien, il ne connaît ni nuances ni transitions et ne procède que par surprises, mais nous avons besoin d'être galvanisés. Le tempérament canadien nécessite de fréquentes secousses électriques, et je crois, Dieu me pardonne,

que la nature en nous prodiguant les coups imprévus, nous traite en bonne mère de famille.

C'est ainsi que je fais de vos lecteurs et je les quitte au moment où ils s'y attendent le moins.

le National – 15 juillet 1872, p. 2

À la Campagne.

Suez, soufflez, soyez rendus et morfondus, gens de la ville, esclaves du temps, courtisans du dollar. Cherchez haletants, poussiéreux, l'ombre brûlante des maisons, cette ombre qui donne cent cinq degrés, battez vos flancs dans l'atmosphère embrasée, faites vos comptes, dressez vos budgets malingres, rassemblez sous un ruisseau du sueurs, les quelques écus gagnés ce jourd'hui, moi, libre, fier, superbe et indompté je me dilate le thorax sur la grève retentissante et thalassée, j'ouvre mes deux poumons aux vigoureuses senteurs du varech ; sous un ciel limpide, tapissé de longues franges d'azur, profond comme la tactique de Sir George et vaste comme mes espérances, je m'épanouis à l'instar de la corolle que chatouille le zéphyr.

Le *Saint*-Laurent, tumultueux et calme, tour à tour soulevé et amorti, plein d'écueils et d'hygiène, propice aux dyspeptiques et mortel aux poitrinaires, gluant et glaiseux avec la mer montante, limpide et froid avec le baissant, sillonné de mille navires dont pas un ne laisse de trace qui dure seulement une minute, troublé ça et là par le plongeon du baigneur qui l'agite comme ferait un moucheron dans la crinière d'un lion, portant sur son dos à la fois perfide et complaisant les mille petits bateaux qui volent au plaisir, rugissant sous un ciel d'orage comme une caverne qui s'emplit d'échos, ou bien se traînant avec des caresses sur le rivage charmé quand le ciel se tait, le *Saint*-Laurent, dis-je, le plus majestueux des fleuves jusqu'au chenal *Saint*-Pierre, la meilleure voie de transport pour les produits du Far West, vient mourir à mes pieds en m'étalant ses longues draperies pleines de soleil et d'animalcules.

Salut à toi, noble coursier des abîmes, superbe allongement océanique qui perds ton sel à l'Islet, dans le comté de ce nom dont les listes électorales n'ont jamais été modifiées de mémoire d'homme, salut à toi, grand paresseux qui mets cinq heures à couvrir les battures, et qui en prends sept pour te retirer, toi qui frémis encore de l'outrage fait à tes ondes par les quais Baby, construits en 1855, dont pas un n'a moins de huit arpents de long, et dont pas un ne sert même aux chaloupes, salut à toi, grand et sceptique qui te prêtes à toutes les blagues ministérielles comme aux plus ardents désirs des nationaux abrutis par la canicule, salut à toi qui portes sur ton sein des terres qui s'appellent l'île

aux Oies, l'île aux Grues, l'île aux Lièvres, le Brandy Pot..., à toi qui as reçu sans fléchir le lourd fardeau de l'émigration belge et qui baigne quatre provinces sœurs qui se tiennent aux cheveux, salut, salut, moi, chroniqueur désenchanté, mais immortel, je m'incline sur ta rive, en face de tes promontoires, de tes caps sourcilleux, de tes baies, de tes Laurentides pleines de fer, de plomb et de cuivre, devant tes abîmes remplis de harengs, d'éperlans, de marsouins et sardines, je reconnais mon néant, devant ton immensité captive durant six mois d'hiver, et je m'inspire de tes orages pour promener avec eux ma pensée, orage éternel.

Où est-il, où peut-il bien être, notre chroniqueur, notre causeur du mardi, se demande le lecteur ahuri, essoufflé, éperdu ? Mes amis, je suis dans des anfractuosités, j'habite des creux de rochers sauvages où le sapin gémit et où la grive roucoule. J'entends tous les bruits de la nature, le vol acéré de l'hirondelle, le clapotement de la mouette sur la vague et le bourdonnement du maringouin, ennemi de l'homme, j'entends la plainte du zéphyr qui me court dans les cheveux et gonfle mon pantalon de toile, le bruissement des flots qui me jettent aux yeux leurs mille gerbes étincelantes et jusqu'au chant du rossignol qui me plonge dans toutes les harmonies du jubilé de Boston.

Ici, les angoisses quotidiennes, les soucis du lendemain et les fièvres brûlantes des passions ne m'atteignent pas ; je vis dans la plénitude de mon être, débarrassé de mon prochain qui a le tort d'être mon semblable et des cancans de la ville qui m'ont criblé comme un papier d'épingles. L'endroit où je suis n'a pas d'égal au monde si ce n'est peut-être le rocher de *Saint*-Malo que l'on voit sur l'eau ; devant moi, à mes pieds, coule le grand fleuve qui a sept lieues de largeur, bordé au nord par la chaîne noirâtre des Laurentides qui assombrit les nuages. Je suis seul, fatigué des hommes, des choses et surtout des femmes, blasé, éreinté, parvenu à la dernière cime du dédain pour le lecteur en particulier et pour ceux qui ne savent pas lire en général. Je n'ai plus d'opinions, mais seulement des certitudes, comme, par exemple, la certitude que Sir George Étienne ne sera pas élu dans Montréal-Est et que *le National* qui reçoit ma prose est un papier hors ligne.

Dans les mille petites gorges, sur les mille saillies d'un cap désert qui s'avance à deux milles au large, je promène mes rêveries et mes longs regrets d'un passé qui n'a rien préparé pour l'avenir ; je songe aux années perdues, aux quelques heures de félicité que le destin m'a jetées comme une décevante illusion, et je me détache petit à petit, agrandissant mes ailes pour fuir d'avance vers les mondes que j'habiterai un jour. Ici, il n'y a pas de bureau de poste, pas de télégraphe, pas de journaux, mais des goëlands qui décrivent de longs cercles au-dessus de ma tête, des loups marins qui montent sur les rochers perdus et les fouettent de leur queue en baîllant, des marsouins qui plongent à

chaque minute en montrant un vaste dos, blanc comme de la craie, et des navires qui passent, silencieux, voiles gonflées, bientôt disparus comme les figures d'un rêve.

Il vient un moment tout de même où cela est ennuyeux ; la solitude n'est pas faite pour l'homme, quoiqu'il soit le roi de la nature, comme le désert est fait pour le lion qui est le roi des animaux. On n'est bien sur un roc pendant une semaine que lorsqu'on est très mal ailleurs, lorsque les pensions sont trop chères et les chroniques improductives, ou bien lorsqu'on a un désespoir d'amour, qui pousse jusqu'à l'oubli de son barbier. N'avoir d'autre distraction et toute une journée durant, que de regarder l'ombre de son nez grandir avec le soleil baissant, sur l'ardoise d'un roc, ce n'est pas absolument récréatif, surtout lorsqu'on a un nez, comme le mien, qui prête à toutes les hyperboles. Quand on a joui de ce spectacle pendant deux heures et qu'il se répète plusieurs jours de suite, on finit par avoir envie de voir jouer les amateurs de la troupe française de Québec ou par soupirer après un article de l'*Union des Cantons de l'Est.* Mais que d'heures gagnées pour la physiologie intime, pour la rentrée en soi-même, pour l'examen du *moi.* Pour que l'homme se juge bien, il faut qu'il soit seul, débarrassé de l'envie de la comparaison et de se croire supérieur à tous ; alors, s'il examine une à une toutes les politesses qui composent sa nature, il reste épouvanté de ce que tant d'imperfections puissent former un si étonnant ensemble.

Oui, l'homme, l'homme seul présente ce phénomène singulier que la réunion des instincts les plus misérables, de toutes les faiblesses, de tous les égoïsmes, de toutes les perfidies, produise cette résultante admirable, une aspiration universelle vers l'immortalité.

Je descends des cieux et retourne au lecteur qui m'a perdu de vue.

Devant moi s'étendent de magnifiques champs d'avoine et de foin, mais les propriétaires se demandent qui viendra faire pour eux la récolte ; tous les travailleurs disponibles ont disparu ; ils ont disparu avec les émigrants européens qui remplissent nos ports sans y rester. Le peu qu'il y en avait, et c'était l'écume, le fond de bouteille, est allé aux camps, ils en reviennent, *right about face,* ayant pris l'habitude pendant quinze jours de toucher une journée de travail pour s'étendre sur l'herbe, gris comme des Polonais, et crier Boswell pour *all is well* quand ils étaient de garde. Ce n'étaient que des gamins, les seuls ouvriers agricoles qui restassent encore dans les campagnes, et on les avait à prix d'or pour faire la moitié moins d'ouvrage que les ouvriers d'autrefois, et maintenant on ne les aura même plus.

Ils prennent le *stand at ease* pour une position éternelle. Impossible de faire travailler les *jeunesses* dans l'endroit où je suis, et cependant ce monde là vit ; comment ? c'est un mystère. Il se font avancer une ou

deux journées d'ouvrage quand le besoin les presse trop fort, et ensuite on ne les voit plus. Avec cela les affaires diminuent ; les avocats disent que la profession n'est plus même un gagne-pain, et les médecins font de la charcuterie gratuite.

À Kamouraska, cette année, l'on s'attendait à une vaste entreprise pour la préparation de la sardine : beaucoup de familles s'y préparaient, l'entreprise a manqué et toutes ces familles émigrent. Pourtant, la sardine est innombrable dans ces parages ; elle est grasse, rondelette, piquante et prête à tous les essais, on en prend plus qu'il en faut, mais tout de même l'entreprise a fait jour. On la renouvelle à quelques lieues de là, dans un endroit appelé la *Pointe-aux-Orignaux*, simplement à titre d'essai.

Les matériaux et tous les éléments de préparation sont installés sur une échelle modeste ; un ouvrier français, expert dans cette industrie, conduit les opérations ; j'ai visité l'usine, il y a quelque mille boîtes de préparées, c'est parfait ; sous aucun rapport, cette sardine ne le cède à celle qui est importée de France et lui est même souvent supérieure, parce que la plupart des boîtes que nous faisons venir d'Europe ont quatre ou cinq années de vieillesse, tandis que pour avoir tout son goût et toute sa saveur, la sardine préparée ne doit compter que quelques mois. Aussi, les fondateurs de cette industrie nouvelle dans notre pays se proposent-ils de l'établir l'an prochain à Kamouraska même, et de lui donner le développement dont elle est susceptible et qui peut-être est illimité. Réussiront-ils ? ce n'est pas douteux. Le Canadien des vieilles paroisses n'est paresseux que parce que la vie lui a été jusqu'aujourd'hui trop facile. Maintenant, les conditions d'existence sont changées ; le travail est devenu une nécessité impérieuse, et déjà l'on voit bon nombre de gens s'adonner à la pêche dans l'attente des opérations qui se feront sur place l'an prochain.

le National - 16 juillet 1872, p. 2

À la campagne.

Ma grand'conscience du bon Dieu, je n'ai jamais vu de pays comme la province de Québec ; il n'y en a pas où il soit aussi difficile et aussi facile à la fois de vivre ; presque personne n'y fait d'argent et il y en a à faire en quantité, de toutes parts. On a dit que c'était l'initiative individuelle qui manquait : sans doute ; mais les entreprises publiques se font encore moins vite et plus mal. Prenez-moi, par exemple, le chemin de fer Intercolonial qui va bientôt passer à l'état de scie légendaire ; voilà un an que sur la première section, partant de la Rivière-du-Loup, les travaux sont finis, les rails posés, les ouvriers débandés, eh bien ! il n'y a pas encore de contrats passés pour la construction des dé-

pôts. D'année en année, l'époque de l'inauguration du chemin est remise ; des chefs-lieux d'une importance considérable sont aussi laissés indéfiniment sans communication régulière et prompte avec les autres centres ; tous les genres d'affaires en souffrent ; la colonisation qui allait prendre un essor marqué dans toute la région de Témiscouata et de Rimouski se trouve non seulement arrêtée, mais encore détournée ; les fils aînés des familles, las d'attendre, ont pris le chemin des États-Unis ; c'est ainsi que dans une seule seigneurie, plus bas que Trois-Pistoles, on a compté déjà plus de cent familles qui ont émigré depuis deux ans.

On dirait que cette émigration des Canadiens est devenue maintenant une loi constante, générale, inévitable ; toutes les exploitations se trouvent par cela seul paralysées ; en certains endroits, la main-d'œuvre manque au point que des gens entreprenants, qui ont des capitaux et le désir de les faire valoir, sont obligés de renoncer à des exploitations d'un profit certain et d'une exécution facile. Et cependant, il y a toujours en quantité des agents des terres publiques : moins il y a de terres plus il y a d'agents ; plus le colon s'appauvrit, plus le département devient vexatoire sous prétexte d'exécuter les lois. De toutes les fautes coupables qu'on peut reprocher à l'administration malfaisante qui appelle gouvernement l'art de reviser, il n'y en a pas d'aussi grande que celle d'avoir laissé libre cours à cette émigration lamentable poussée par la misère dans un pays qui offre tous les avantages possibles au travail. Et c'est en présence de cette plaie mortelle, de ce fléau qui nous décime, qu'on ose concevoir encore des folies ruineuses comme le chemin du Pacifique !

Quoi ! avant de construire cette immense voie ferrée qui ne servira, pendant cinquante ans, qu'à épouvanter les buffles, n'y a-t-il donc pas d'autres travaux publics dont la nécessité est pressante, dont l'urgence est impérieuse, si nous voulons conserver le peu qui nous reste encore de la population agricole ? Avant de faire un chemin de mille lieues dans le désert, ne pouvez-vous pas rapprocher par des voies ferrées ou autres moyens de communication les colonies éparses et isolées dans des territoires fertiles, qui n'ont même pas de rapports avec les villes et qui manquent par suite de marchés ? Ne pouvez-vous pas rattacher aux ports de mer les magnifiques vallées du Saguenay et du Saint-Maurice ? Ne pouvez-vous pas relier la Rivière-du-Loup au Nouveau-Brunswick par un chemin de fer facile où se déverserait un immense commerce intérieur, et qui ouvrirait en même temps à l'exploitation les superbes régions forestières et agricoles qui gisent maintenant, dans leur opulente inertie, entre les deux provinces ?

Vous voulez faire le Pacifique ! Eh morbleu ! faites donc d'abord l'Atlantique, cet Intercolonial interminable qui devient une plaisanterie indigeste ; faites donc de simples routes pour relier les concessions aux paroisses riveraines ; n'arrêtez pas les habitants qui veulent reculer

les limites de la terre cultivée pour le seul plaisir de refouler le vent des prairies et remplir l'oreille surprise des hérons solitaires par les sifflements aigus de la vapeur. Faites-nous le chemin de fer de Kennebec qui n'est aujourd'hui qu'un moyen électoral, qu'une pompe aspirante pour absorber l'électeur, prolongez celui de Gosford jusqu'au Saguenay, renversez le tarif qui ne protège aujourd'hui que l'Angleterre et les gros importateurs, au détriment des propriétaires de la campagne qui ne peuvent tirer aucun profit de leurs lainages, qui sont obligés de laisser improductifs d'énormes capitaux naturels et par suite ne peuvent retenir les Canadiens qui émigrent, dans l'impuissance de fonder des industries domestiques.

Quand vous aurez arraché toute une province à une ruine inévitable, et vous en avez les moyens, alors vous pourrez, si vous l'aimez, faire retentir les échos de la Puissance jusque dans les marais de la Saskatchewan et faire sauter toutes les grenouilles d'un continent au seul aspect d'un train spécial pour l'honorable Langevin se dilatant dans le vide.

Faites le chemin du Pacifique ! mais, sacrebleu ! donnez-nous au moins un chemin à lisses pour aller jusqu'à la Baie des Ha ! Ha ! chercher de l'avoine et porter quelques dollars aux malheureux qui l'habitent, et dont le plus grand tort est de ne pas vivre à six cents lieues d'ici pour mériter toute votre sollicitude.

Faites le Pacifique, soit. Mais ne commencez pas avant cent ans ; vous aurez du moins le bonheur de mourir au sein de votre famille, au lieu d'aller vous éteindre à Beauport, parmi les aliénés incurables.

Voilà les élections qui approchent. On y verra le doigt de Dieu ; c'est le châtiment, longtemps attendu, qui va enfin frapper les impénitents. Croiriez-vous que la misère est telle dans certaines paroisses que bon nombre de gens attendent les élections pour en faire leur gagne-pain, pour pouvoir acheter de quoi nourrir leurs familles durant l'hiver ? Dire que nous en sommes arrivés là ! Aussi, plus nous allons, moins il y a de principes ; il n'y a plus de drapeau, plus d'opinions ; celui qui saura le mieux bourrer les ventres affamés sera le candidat élu. Cette épouvantable nécessité de la corruption rend les candidats excessivement réservés. Dans un comté comme celui de Kamouraska, où la lutte est par tradition très chaude, M. Routhier hésite énormément à se présenter. S'il fait ce *sacrifice*, ce sera l'épée dans les reins, mais ce sera le dernier. Tout porte à croire jusqu'à présent que M. Pelletier sera unanimement élu.

Comme je ne veux pas parler trop de politique, parce que j'en aurais trop à dire et que vous en aurez de reste vous-même, je m'arrête à temps pour que le lecteur, accablé de cette longue causerie, ne rende pas le dernier soupir. Mourir en lisant *le National*, c'est encore un sort

digne d'envie, mais je ne me consolerais jamais de contribuer, quoique agréablement, au dépeuplement de mon pays. L'élite de notre population suffit à peine à maintenir le reste dans l'espérance ; lui enlever un seul membre serait un crime, et quoique je me sois montré sans pitié, je ne veux pas du moins me priver moi-même de ma dernière ressource.

le National – 10 août 1872

L'appel nominal à Charlevoix.

Dès la veille, le 4 courant, dimanche au soir, quelques électeurs des paroisses environnantes étaient arrivés aux Éboulements, chef-lieu du comté ; il y avait deux maisons de pension louées par le candidat ministériel, M. Cimon, et deux par le candidat national, pour la journée du lendemain. M. Cimon avait passé deux jours auparavant, dans la nuit, avait donné ses ordres pour la boustifaille et distribué de l'argent aux principaux meneurs ; il parcourait ainsi le comté depuis quinze jours en annonçant à qui voulait l'entendre qu'il avait de l'argent autant qu'il en désirait et qu'il n'avait pour cela *qu'à écrire à Québec.* Selon lui, M. Tremblay devait résigner avant l'appel nominal, et il avait stationné deux de ses partisans à la Baie-*Saint*-Paul pour épier le départ de M. Tremblay s'en allant en désespoir de cause, à Chicoutimi. Le candidat national ne pouvait pas, évidemment, résister à la double influence du gouvernement et de M. Price, venu récemment dans le comté, et qui avait juré de faire élire M. Cimon.

Or, M. Price est un homme qui, jusqu'à présent, s'est fait fort de gouverner les Laurentides, et de faire accepter par les deux comtés de Charlevoix et de Chicoutimi l'homme de son choix ; il veut non seulement tenir dans sa main tous les intérêts industriels et mercantiles de ces deux comtés, mais il veut de plus y régner, y gouverner suivant son bon plaisir. On citait des circonscriptions entières qui ne pouvaient lui échapper, parce qu'il y fait des affaires considérables ; c'est ainsi que *Saint*-Urbain, *Saint*-Fidèle et l'île aux Coudres devaient se courber sous sa férule et donner bon gré mal gré toutes leurs voix à M. Cimon. – Or, il arriva que le samedi, 3 août, jour fixé par M. Cimon pour la fuite précipitée du candidat national, les bonnes gens qui voulaient vérifier de leurs yeux cette retraite mystérieuse, trouvèrent avec ébahissement que c'était M. Price, au lieu de M. Tremblay, qui s'en allait confus, humilié, en disant *qu'il n'y avait rien à faire.* L'autocrate n'avait pu détourner ni même neutraliser un seul électeur.

Je ne veux rapporter ici que les choses qui sont à ma connaissance personnelle les paroles que j'ai moi-même entendues, les faits que j'ai moi-même constatés : je sais trop à quelles exagérations et à quelles

duperies les électeurs de chaque côté sont exposés, souvent sans s'en rendre compte, même dans les luttes les moins douteuses.

Quelques jours auparavant, M. Cimon avait emphatiquement déclaré qu'à l'appel nominal ses partisans seraient dans la proportion de six contre un, et que, s'il arrivait seulement à partager la Baie-*Saint*-Paul, l'appel nominal ne serait pour lui qu'une pure formalité triomphante. Laissez-moi vous dire en passant que la Baie-*Saint*-Paul est une paroisse énorme qui compte près de sept cents électeurs. Dans les calculs de M. Cimon, il n'était nullement question des Éboulements qui comptent 442 électeurs, et qui étaient absolument, entièrement, infailliblement à lui ; il ne redoutait qu'un seul endroit, et encore faisait-il semblant de la craindre, c'était la Baie-*Saint*-Paul. « Mais, disaient ses partisans, la Baie-*Saint*-Paul, quoique favorable au candidat national, voterait nécessairement pour le candidat ministériel parce qu'elle avait besoin d'un quai, et que M. Cimon seul pouvait le lui faire avoir. »

Je n'avais pas vu M. Tremblay une seule fois depuis l'ouverture de la campagne électorale, et je ne savais pas par conséquent quelles étaient ses impressions ni ses ressources. J'avais bien entendu un certain nombre de ses partisans de la Malbaie qui prétendaient que son élection n'était pas seulement contestable, mais, j'étais porté à les prendre pour des dupes en face des assertions catégoriques, des déclarations absolues de ses adversaires. C'est donc en tremblant que je me rendis le dimanche soir, veille de l'appel nominal, à la maison louée par M. Tremblay ; j'y portais un cœur défaillant et comme une certitude douloureuse de la défaite qui nous attendait. M. Tremblay était arrivé depuis quelques minutes ; il y avait là à peu près une vingtaine de personnes réunies en cercle ; la lumière était faible et une espèce de consternation semblait répandue sur tous les visages. « Allons, c'en est fait, me dis-je, le comté de Charlevoix est perdu pour nous. » J'avais mal vu ; ce que je prenais pour de la consternation était simplement l'incertitude blafarde répandue par la lumière de la chandelle sur des figures radieuses et confiantes.

Aux premières paroles décourageantes sorties de ma bouche, un bruyant éclat de rire m'interrompit. « Mais comment, mais comment ! s'écrièrent toutes les voix, nous avons au moins les trois quarts du comté, la paroisse de *Saint*-Paul tout entière, moins peut-être cinquante voix, toute l'île aux Coudres, *Saint*-Urbain, moins une voix *neutre*, et les deux tiers de la Malbaie. Dans les Éboulements, que les *bleus* croient tenir tout naturellement, nous avons un peu plus de la moitié ; depuis deux ans, vous ne sauriez croire, monsieur, combien les Éboulements, paroisse qui autrefois votait en masse et quand même pour le candidat du ministère, se sont divisés ; ce sont aujourd'hui les *rouges* qui l'emportent. Le curé de la paroisse est opposé à eux, mais les curés de toutes les autres paroisses sont favorables à M. Tremblay. »

La voix et le geste de ceux qui me parlaient ainsi avaient un accent si certain, respiraient une conviction si inébranlable que je ne trouvai pas une objection. Mais je gardais mes doutes ; l'expérience de tant de défaites inattendues ne me permettait aucune espèce de confiance puérile. Prenant M. Tremblay à part « quelle est votre opinion, lui dis-je, parlez-moi sérieusement. » Il ne me répondit que ces quelques mots : « je ne vois pas du tout ce qui peut m'empêcher d'avoir pour moi les deux tiers au moins des votes. » Là-dessus, je partis. Le lendemain matin, à huit heures, j'étais dans le village, interrogeant les groupes qui commençaient à se former, regardant venir les voitures des paroisses voisines. Jusqu'à neuf heures et demie, la plupart des voitures arrivées s'étaient arrêtées devant la maison louée par M. Cimon ; celui-ci avait déclaré, deux jours auparavant, qu'il avait retenu et payé d'avance cent voitures de la Malbaie et autant de la Baie-*Saint*-Paul, et que M. Tremblay ne verrait venir de ces deux endroits qu'une cinquantaine de voitures en tout, conduites par de vieux partisans incorrigibles.

Ce que j'éprouvai à cette heure-là de craintes et d'angoisses, je ne saurais vous le dire. Tout à coup, et comme par enchantement, je vois une *file* presque interminable de cabriolets et de calèches venir du côté de la Malbaie, dépasser au petit trot la maison des *bleus* et se rendre à celle où les attendait M. Tremblay. Puis ce fut au tour des gens de la Baie-*Saint*-Paul, de l'île aux Coudres, des townships et des concessions. En moins d'une heure, il y eut plus de deux cent cinquante voitures des partisans nationaux, tandis que plus rien n'arrivait du côté opposé. Une masse, une masse énorme de nos gens, se concentrait autour de notre candidat, et c'était vraiment pitié à voir que le groupe mince et chevrotant de ceux qui attendaient M. Cimon.

L'heure de l'appel sonna ; nous partîmes, nous étions entre sept et huit cents. « C'est une vraie farce, disaient les uns, *ils* n'oseront pas se montrer ; il n'y aura pas de poll ; c'est écœurant, disaient les autres, nous allons prendre toute la place, ils n'auront plus que le poulailler du bedeau où se mettre. Ce n'est pas de la lutte, ça, ajoutaient quelques farceurs, il faut que la moitié de nous autres s'en aille pour que ça ait l'air d'être contesté. »

Ce fut au milieu de ces plaisanteries, tantôt grotesques, tantôt vraiment spirituelles, que nous arrivâmes au husting. En moins de dix minutes l'officier rapporteur avait lu cette incomparable pièce d'éloquence qui s'appelle un *writ* électoral, puis des cris étourdissants, poussés par huit cents poitrines, demandèrent Tremblay, Tremblay. À ce cri répondirent les partisans de M. Cimon au nombre d'environ trois cents, grosse mesure. Je ne vous raconterai pas les péripéties de cette joute de husting ; elle ressemble à toutes celles qu'on a pu voir depuis vingt-cinq ans ; les mêmes scènes, les mêmes coups de poing parmi quelques partisans des deux côtés qui se trouvent sur la lisière de la

foule, les mêmes vociférations, les mêmes enfantillages. Les électeurs canadiens, à quelque parti qu'ils appartiennent, n'en sont pas encore arrivés à ce degré d'appréciation du droit électoral qui leur commande d'écouter au moins les candidats, chacun leur tour, de comprendre qu'il faut qu'il y en ait un qui parle le premier, et que, s'ils veulent se porter réciproquement quelques calottes, ils doivent attendre pour cela que les formalités nécessaires soient accomplies.

Les électeurs de notre pays sont encore de grands enfants pour qui un jour d'appel nominal n'est autre chose qu'un prétexte à tumulte et souvent à violence ; ils ne s'en corrigeront qu'avec l'instruction nécessaire répandue largement dans les campagnes, au lieu de l'être à doses homéopathiques comme aujourd'hui.

Les discours de part et d'autre ont été cette fois relativement courts ; deux heures ont suffi pour épuiser toute la discussion, puis chaque candidat s'éloigna avec ses partisans respectifs. On ne vit aucun homme ivre et tout se passa généralement avec une tranquillité rare. M. Tremblay remercia en quelques mots ses partisans d'une élection assurée d'avance, et M. Cimon jura à ses désespérés qu'il remporterait la victoire, *dût-il mettre le comté de Charlevoix sens dessus dessous.* Deux heures après, il partait pour Québec chercher, dit-on, des flots d'argent pour tout mettre sens dessus dessous, et M. Tremblay prenait la route de la Malbaie pour empêcher, autant que possible, cette œuvre destructrice.

Le comté de Charlevoix est à nous.

le National – 27 août 1872, p. 2

L'Élection de Rimouski.

Ça été enlevé, emporté, lancé. L'organisation du parti national était parfaite dans tous les détails, rigoureuse, animée d'un souffle ardent. M. Letellier était accouru, et avec lui un nombre d'amis suffisant à faire face aux conservateurs mal conservés dans toutes les paroisses et à tous les polls. Deux jours avant la votation, quelques parasites officiels, fretin vorace qui est devenu une espèce particulière, qui vit des élections en s'imposant au parti le mieux payant, s'étaient rendus dans le comté à la suite d'un individu qu'on a vu dernièrement dans les comtés de Bellechasse et de Montmagny, faisant je ne sais quelles œuvres ténébreuses, mais à coup sûr très pratiques et très expéditives, puisqu'il passe à la course partout, ayant un soin infini de dissimuler ses traces.

Ce n'était pas sans des craintes sérieuses que les nationaux attaquaient le comté de Rimouski, depuis longtemps enrégimenté dans les cadres d'un immobilisme officiel, à ce point qu'on le croyait le dernier

refuge du régime expirant dans sa décrépitude. La lutte pour eux était d'autant plus difficile que M. Fiset ne se plaçait sous aucun drapeau et répudiait toutes les couleurs politiques connues ; mais on le savait opposé aux ministres du jour, quoique conservateur en principe, et c'est sur cette conviction seule que les nationaux étaient venus à sa rescousse et lui ont apporté une aide puissante. M. Fiset condamnait les actes du gouvernement en présence d'un homme qui les a toujours appuyés aveuglément, docilement, comme un agneau qui n'a même pas la force de bêler. Cela suffisait pour que les nationaux lui donnassent leur concours contre M. Sylvain.

Le nouvel élu de Lislet, M. Cassegrain, était aussi accouru, et son étonnante activité, une puissance de séduction qui tient quelque peu de l'ensorcellement, n'avaient pas peu contribué au succès de la campagne. Je n'ai jamais vu d'homme aussi habile à manier un électeur, à s'insinuer dans sa pensée et à la convaincre. Il avait pris le Bic, résidence même de M. Sylvain, pour le centre de ses opérations, et il a si bien fait qu'il y a obtenu pour M. Fiset une majorité de quarante voix. Toutes les paroisses moins trois, dans ce comté immense qui a quarante lieues de front, ont donné une majorité considérable au candidat de l'opposition, et il fallait cela absolument pour l'emporter sur Rimouski, le chef-lieu, qui était aux trois quarts favorable au candidat ministériel.

On reprochait à M. Fiset de ne se présenter sous l'égide d'aucun parti et l'on essayait, par ce moyen de détourner de lui les efforts des nationaux. C'était manquer absolument de sens politique et de l'intelligence de la marche que doit suivre toute œuvre de transformation. C'est en effet la tactique traditionnelle des Anglais, tactique passée à l'état de doctrine, pour les oppositionnistes de combattre le candidat officiel quelle que soit la couleur politique de celui qui lui dispute les suffrages d'un comté. Mais, en dehors de cette simple manœuvre de parti, il y avait ici une grande question politique à déterminer et des résultats sérieux à conquérir pour l'avenir. Le premier point, le point essentiel, était de jeter le trouble et la division dans la masse compacte de conservateurs qui, depuis vingt ans, fait toutes les élections dans le comté de Rimouski. Ce premier point acquis décidait du second qui était la défaite du candidat officiel, et le troisième, celui de rattacher le candidat oppositionniste au parti national, par des liens indissolubles, suivait comme une conséquence naturelle. Tel était le point de vue large d'où il fallait envisager la lutte et le caractère de gravité qu'il lui fallait donner pour en faire une œuvre durable.

C'est ainsi que M. Letellier a présenté la question à l'esprit des électeurs ; il s'est placé uniquement sur le terrain de l'opposition, laissant de côté toute discussion de principes libéraux ou conservateurs, et

l'on voit qu'il n'a pas trop compté sans l'intelligence de ceux qui l'écoutaient.

La veille de la votation, dimanche dernier, ce célèbre lutteur, l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, associe son nom à toutes les espérances comme à toutes les déceptions des libéraux, adressait la parole aux habitants de Rimouski. Une cabale s'était formée pour l'empêcher de parler et, certes, c'était là une œuvre facile, puisque les trois quarts de l'endroit étaient défavorables à M. Fiset. M. Letellier, prévenu, avait décidé qu'il se ferait entendre ; aussi, dès avant la fin de la messe, avait-il gagné un certain nombre de personnes et les avait-il disposées à l'écouter au nom de l'honneur de leur paroisse et de leur propre dignité personnelle.

Dès qu'il parut sur le perron de l'église, il y eut bien quelques chuchotements, quelques grognements, quelques petites poussées, tentatives honteuses et impuissantes qui avortent en naissant, mais cela dura peu, et M. Letellier, monté sur une chaise, parvint en peu d'instants à dominer le bruit sourd de la foule et à lui parler de cette voix qui a retenti sur tant de hustings, avec cette parole puissante, énergique, expression animée de convictions qui n'ont jamais fléchi.

Des interruptions grossières éclatèrent ça et là, des injures brutales se firent entendre, mais enfin, l'honorable sénateur réussit à parler, à la satisfaction du grand nombre et aux applaudissements des nôtres jusqu'à la limite du temps convenu. Il parla des grandes questions du jour et les discuta en homme qui s'adresse à des électeurs intelligents, ce qui était peut-être un excès de déférence.

L'Honorable M. Tessier, sénateur, seigneur de la moitié du comté, prit la parole après son collègue, et s'attacha exclusivement à démolir M. Fiset et à remettre sur pied ce malheureux M. Sylvain qui, depuis trois ou quatre jours, se tenait chez lui, tranquille, découragé, résolu à laisser les choses suivre leur cours. M. Tessier parla plus d'une demi-heure dans ces termes-là, et, lorsqu'il eut fini, M. Letellier voulut avoir sa réplique. Ce fut alors que la bande des criailleurs entonna des vociférations, le tumulte alla croissant et plus fort, au point que M. Letellier dut attendre que le calme se fit ; mais ce fut en vain ; les braillards, déçus dans leur première attente, avaient décidé cette fois de rester maîtres. Cet outrage inqualifiable, odieux, fait à l'un de nos premiers hommes publics qui ne réclamait qu'un droit partout reconnu et généralement respecté, restera comme une tache ineffaçable pour les habitants de Rimouski et ne retombera que sur eux-mêmes.

Incapable de se faire entendre, M. Letellier convia les personnes raisonnables à le suivre chez un partisan politique. La foule s'ébranla à l'instant et un grand nombre d'hommes, avides d'entendre de nouveau le célèbre orateur, le suivit. Mais cela ne faisait pas le compte des gla-

pisseurs et des clapotiers qui voulaient le train quand même ; ils suivirent donc la foule avec des injures, des menaces brutales et des poings dirigés vers l'endroit où M. Letellier s'était arrêté de nouveau. Là encore, il fut impossible de prendre la parole, mais M. Letellier, apostrophant le groupe des *engueuleurs* : « Ce ne sont pas quelques polissons, dit-il, qui décideront de la campagne entreprise ici ; la rage seule, la rage vous fait crier, vous savez que vous avez perdu par au moins trois cents voix, et vos cris sont des cris de douleur ; continuez, vous n'en avez pas pour longtemps. » Un applaudissement frénétique de tous les partisans de M. Fiset accueillit ces paroles, et M. Letellier s'en alla fièrement, d'un pas ferme et tranquille, au milieu des forcenés dont pas un n'osa venir trop près de lui.

Le lendemain, avait lieu la votation, et à quatre heures, on savait que l'énorme majorité de presque toutes les paroisses était en faveur de M. Fiset. Celui-ci arrivait à Rimouski vers onze heures du soir, escorté de plusieurs amis politiques, et, entre autres, de M. Aurèle Plamondon, célèbre dans les fastes oratoires, le plus agréable, le plus chaleureux et le plus spirituel des avocats de la bonne cause. Alors, les réjouissances, les petits discours et les santés commencèrent. Cela dura jusqu'à deux heures du matin, et le jour suivant, eut lieu le triomphe. Pour jeter une ombre au tableau, quelques vauriens ou quelques imbéciles mal avisés s'imaginèrent de voler deux livres de poll, de sorte que ce n'est qu'aujourd'hui que l'officier-rapporteur a pu obtenir un état exact, grâce aux certificats de ses députés. La majorité, telle que maintenant établie, s'élève à deux cents trente-et-une voix. Hourrah ! !.....

Vous voyez que les électeurs de la côte sud du *Saint*-Laurent ont fait leur devoir ; en effet, le parti national, à peine organisé, possédant à peine les premiers éléments d'une existence propre, a emporté tous les comtés depuis Lévis jusqu'à Bonaventure. Faites-en autant dans le district de Montréal, et vous aurez bien mérité de la patrie.

Il faut que je vous signale un résultat presqu'instantané de cette nouvelle victoire. Le *Courrier de Rimouski*, organe accrédité, quoiqu'impuissant de M. Sylvain, en a reçu son coup de mort ; le dernier numéro de cette feuille étique paraît demain ; je ne sais pas s'il aura même un linceul pour s'envelopper, ni de mémoire qui se souvienne de lui. Triste dépouille de l'automne, il est emporté par le vent sans même faire un frisson dans l'air, et, en annonçant sa mort, je serais bien en peine de dire seulement s'il a vécu.

Il est déjà question de le remplacer par une feuille libérale d'ici à quelque temps ; mais cette entreprise rencontrera des difficultés sérieuses ; c'est peut-être pour cela qu'elle sera plus durable.

L'Honorable Hector est ici ; il était venu pour assister au triomphe de M. Sylvain. Se voyant déçu de ce côté, il a déjà, paraît-il, fait des démarches auprès de M. Fiset pour l'enjôler ; c'est sa dernière intrigue, puis il ira retrouver son collègue, M. Chapais, dans l'oubli profond qui se faisait autour des tombes.

le National – 30 août 1872, p. 2

À la Campagne.

Je ne veux pas quitter Rimouski sans vous donner quelque aperçu de ce qu'est cette petite ville naissante qui sera avant peu d'années l'un des endroits les plus importants de la Confédération.

L'origine du développement, de l'extension rapide que prend Rimouski remonte à environ quatre années. C'est à cette époque que fut intronisé le nouvel évêque, Mgr Langevin, frère du ministre des travaux publics. On ne se doutait pas, on ne se serait jamais douté, il y a cinq ans, de la croissance subite que prendrait ce chef-lieu éloigné, et l'on se contentait volontiers de l'éclat nouveau que lui apportait l'installation d'un siège épiscopal. Mais il y a des endroits prédestinés ; pourquoi ? on n'en sait rien. Les hommes se portent ici plutôt que là, et voilà comment se fondent les grandes villes. Rimouski était déjà le chef-lieu d'un vaste district avant que les belles paroisses, situées en arrière de celles qui bordent le fleuve, lui eurent apporté leur contingent d'alimentation, et versé chez ses marchands les produits de leurs fécondes récoltes.

Maintenant, des perspectives inattendues, inespérées, sont ouvertes à l'esprit actif et industrieux des gens de Rimouski ; l'horizon se dévoile et recule tous les jours devant leur activité, des magasins nombreux ont surgi de toute part, la propriété acquiert une valeur qui, déjà, prête des appas à la spéculation, les terres se divisent en lots, en emplacements, des industries locales s'établissent, et le commerce de provisions, surtout, prend un accroissement de plus en plus considérable.

Le grand chemin de fer qui, dans un an, reliera toutes les provinces britanniques, passe sur la lisière même de la ville, à quelques pas en arrière ; tous les travaux de construction, de maçonnerie et de terrassement seront finis avant deux mois, et il ne restera plus qu'à poser les rails, à consolider (ballast) le sol et à élever les stations qui seront, d'après les plans que j'en ai vus, remarquablement belles, d'un style gothique, original et frappant, sinon de la plus grande pureté. Dès le mois de juin prochain, il est certain qu'on ira de la Rivière-du-Loup à Métis, distance de trente lieues, sans interruption ; il ne restera plus alors à compléter que la section difficile de Restigouche qui a quarante-

cinq milles de longueur, et qui présente des obstacles considérés longtemps comme insurmontables.

À la rivière de Trois-Pistoles qui coule entre deux collines très élevées, il a fallu construire un pont de douze arpents, et, les fondations de la maçonnerie une fois posées, on a dû faire des travaux accessoires pour les protéger contre l'action lente et continue de l'eau, ce qui en a longtemps retardé l'achèvement. Maintenant, ce pont est aux trois quarts fini, et l'on a réussi à maintenir les terrassements sur lesquels s'appuie chacune de ses extrémités.

Au Bic, on a littéralement coupé tout le flanc d'une montagne, sur une longueur d'un mille et demi ; ce travail, déjà très difficile et très long de sa nature, n'a pas été sans dangers ; dix ou douze ouvriers y ont trouvé la mort, et l'on cite une petite maison, située à quelques dix arpents de là, qui a été presque démolie par les éclats de rochers volant sous l'effort de la mine.

Sur la rivière de Rimouski s'élève un pont de quatre arpents pour lequel il a fallu faire venir de la pierre d'une distance de trente lieues, et dont la construction a été de beaucoup ralentie par la difficulté de se procurer la main-d'œuvre nécessaire. Comme la plupart des artisans canadiens émigrent aux États-Unis, il en reste à peine pour travailler aux entreprises nationales, et c'est ainsi que la main-d'œuvre devient chez nous, non seulement très rare, mais encore d'un prix excessif. L'émigration persistante des Canadiens, devenue un désastre public, est de plus un fait inexplicable aujourd'hui pour certaines classes de travailleurs. Qu'on aille dans n'importe quelle partie de la province, on voit une quantité d'entreprises de toutes sortes dont l'exécution est tristement retardée, sinon rendue impossible, faut de bras. À la Malbaie, à la Baie-*Saint*-Paul, j'ai vu deux belles églises en construction, les maçons manquaient. À Rimouski, les fondations d'un magnifique collège sont posées ; ce collège aura deux cent soixante pieds de longueur sur une largeur, au centre, de soixante pieds, et aux ailes, de cent cinq pieds, et bien ! il n'y a en ce moment que trois maçons qui y travaillent, et encore a-t-il fallu se contenter d'ouvriers médiocres qui ne reçoivent que $1,75 par jour, tandis que pour élever les piliers du pont qui traverse la rivière, les constructeurs ont dû faire venir, jusque de Montréal, des tailleurs de pierre tout jeunes gens, qui reçoivent quinze dollars par semaine.

La ville de Rimouski proprement dite, l'enceinte de la cité municipale, est située sur le bord du *Saint*-Laurent, et s'avance tellement sur le rivage que plusieurs maisons sont obligées, pour se protéger contre l'eau, d'avoir de petits quais en arrière d'elles. À mer haute, c'est un des plus jolis sites de la côte sud. Jusqu'à, il y a deux ou trois ans, la longue série des maisons du faubourg était toute sur une seule ligne ; mais depuis lors, la ville a eu besoin de s'étendre ; aussi, tout le long d'un

charmant petit coteau qui longe ses derrières, des maisons nombreuses commencent-elles à s'élever ; c'est ce qui va prendre bientôt le nom de haute-ville, espace réservé aux maisons privées, tandis que la partie inférieure ou basse-ville, restera consacrée au commerce. Ce commerce vaut la peine qu'on en dise quelques mots.

En tête de tous les magasins de l'endroit, qui sont au nombre d'une quinzaine, se distinguent ceux de MM. L.-A. Dastous et Couillard, frères. Pour vous donner une idée de ce que peut faire l'esprit d'entreprise, joint aux circonstances favorables où se trouve Rimouski depuis quelques années, je citerai pour exemple M. Dastous, tout jeune homme, qui n'a pas encore complété ses établissements, et qui, cependant fait des affaires pour un montant de trois mille et quelques cents piastres par mois, et cela au milieu d'une concurrence formidable. Mais déjà ces brillantes opérations ne lui suffisent plus, et il est obligé de faire construire à côté de son magasin une vaste épicerie qui ne le cédera en rien aux premiers établissements de ce genre qu'on voit à la ville. M. Dastous vient encore d'être nommé président du comité d'organisation formé pour l'établissement d'une chambre de commerce de tout le district, et dont la première assemblée aura lieu le 31 de ce mois-ci. Vous voyez que les marchands de Rimouski ne se sont pas fait tirer l'oreille pour répondre à l'appel du *Négociant Canadien.*

Maintenant, il faut que je vous dise quelque chose du fameux havre de refuge dont il est tant parlé depuis deux ans, et qui semblait devenir impraticable, tant il y avait d'endroits qui se le disputaient à des titres à peu près égaux. Il est enfin décidé qu'il sera construit à la Pointe-aux-Pères, à six milles de Rimouski, et qu'un embranchement de trois milles le reliera au chemin de fer intercolonial. Ce n'est pas là une entreprise locale ; elle intéresse toutes les provinces et la navigation océanique. Deux cents cinquante mille dollars ont été votés à Ottawa pour ce havre qui consistera d'abord en un quai de trois arpents construit à la partie la plus avancée de la Pointe-aux-Pères, et que viendront flanquer ensuite deux autres quais de façon à ce que, dans leur enceinte, les plus grands navires puissent trouver un asile. La profondeur de l'eau, à mer basse, sera, à cet endroit, de trente pieds, de sorte que les vapeurs océaniques du plus fort tonnage pourront s'y arrêter, prendre et déposer leurs passagers, de même que les bateaux de la Compagnie du Golfe. En outre, la navigation pourra facilement être prolongée d'un mois l'automne, et avancée d'un mois au printemps. Les convois d'émigrants surtout y trouveront leur compte. En débarquant à la Pointe-aux-Pères, ils se rendront par l'Intercolonial à Québec en six heures, tandis qu'il leur en faudrait au moins quinze par la voie du fleuve.

Mais, voyez-vous d'ici la vaste importance que la construction de ce havre va donner à Rimouski, et quels développements vont en résul-

ter pour le commerce ? Cette petite ville, de quinze cents âmes à peine aujourd'hui, va devenir le seul port de mer de la province pendant deux mois de l'année, et ses communications avec les Provinces Maritimes seront à peine interrompues pendant trois mois d'hiver. Il y a là le germe de toute une révolution dans l'avenir de la région inférieure du *Saint*-Laurent ; on calcule que la construction du havre ne prendra pas plus de deux années et que la somme votée à cette fin sera amplement suffisante. C'est ce qu'on n'aura pas encore vu dans notre pays pour aucune entreprise publique faite par le gouvernement.

*

Je reviens à la politique comme on revient à ses moutons. Aujourd'hui, 26 août les partisans de M. Fiset, de toutes les campagnes environnantes, ont voulu lui faire un grand triomphe. Ils sont venus processionnellement, panaches, rosettes et couleurs au vent, et se sont réunis dans un endroit indiqué où le nouvel élu leur a adressé la parole. J'ai assisté à cette nouvelle manifestation, et voici les paroles que j'ai entendues tomber de la bouche de M. Fiset : « Je vous remercie, messieurs, de m'avoir aidé à arracher le beau comté de Rimouski à *la corruption administrative, à la servitude gouvernementale.* On a déjà fait des tentatives auprès de moi pour me rattacher au char officiel, mais *elles seront inutiles,* je veux garder ma libre et souveraine indépendance, *j'ai une dette de reconnaissance à remplir envers le parti national* qui a tant fait pour le *succès de notre cause et je m'en acquitterai.*

*

Comptez sur moi ; *je voterai sans crainte contre le gouvernement* toutes les fois que je le jugerai utile à vos intérêts et quoique je n'aie pas voulu signer de programme politique, vous pouvez être convaincus que je ne faillirai pas aux devoirs de tout membre indépendant que la voie des intrigues ministérielles a définitivement séparé du parti qui en est la source et l'instrument.

*

Pour ceux qui savent ce que parler veut dire, il y a là tout un programme signé moralement par le Dr Fiset, et je commence à croire que les journaux officiels ne sauront plus décidément dans quelle colonne placer le député de Rimouski. Pour nous, il a pris sa place définitivement, et il la gardera, je vous en réponds. Si le docteur n'a pas fait de déclarations plus catégoriques, c'est qu'il y a beaucoup de susceptibilités à ménager dans un comté qui a toujours été conservateur. Il ne faut pas traiter un malade affaibli par des moyens héroïques ; qu'il prenne d'abord de la vigueur et quand on pourra lui parler le langage des hommes forts, on le fera au nom des principes réformistes et il les acclamera.

le National – 31 août 1872, p. 2

À la Campagne.

Rimouski, 24 août.

J'ai un trésor de choses à vous dire et le fait est que j'en ai trop ; c'est incommensurable, inénarrable, j'en ferai une maladie.

Vous avez pu voir que les journaux ministériels (je leur pardonne, car ils ne savent ce qu'ils font) ont réclamé à grands cris, avec toute espèce de preuves, telles qu'eux seuls savent en tirer de la lune, le Dr Fiset comme conservateur par essence et partisan assuré du gouvernement fédéral. Que l'élu de Rimouski ait remporté son élection envers et contre les efforts multipliés de l'honorable Langevin, en dépit de toutes les intrigues montées pour assurer sa perte, en dépit d'une légion de bavards et de cabaleurs venus pour dérouter les électeurs du comté, en dépit de l'argent expédié de Québec par un agent spécial porteur de $3,000 et qu'on le proclame après cela un appui dévoué du ministère, c'est dépasser cette limite où l'audace se change en délire et en folie furieuse.

Les assertions du *Canadien* à ce sujet sont, entre autres, très précieuses pour les médecins aliénistes, et si la *Minerve* n'avait pas dit déjà que Charles Thibault est un grand orateur, il faudrait réserver pour le *Canadien* seul, l'indulgence qu'inspire la démence ; mais le fait est que les ministériels surpris, bouleversés par les triomphes inattendus de l'opposition, sont devenus tous également insensés.

Donc, depuis huit jours, le Dr Fiset était attiré, tiraillé en tous sens par les journaux officiels, et placé honteusement dans la colonne des moutons de Panurge dont la race est aujourd'hui mortellement atteinte. Ne pouvant trouver aucun appui parmi les indépendants, les organes cartiéristes avaient jugé à propos d'en chercher parmi les oppositionnistes mêmes ; de cette façon les choses étaient simplifiées, et une seule colonne devenait nécessaire dans le tableau électoral. Cela ressemblait beaucoup à la manière de codifier de l'honorable M. Ouimet, procureur local.

Mais à quoi tiennent les plus profondes combinaisons ! ! Vous savez que l'honorable M. Langevin est en ce moment à Rimouski ; c'est lui qui a été le grain de sable qui a renversé une si savante opération. Sûrs de leur coup, convaincus que le Dr Fiset, mis au pied du mur, n'oserait se déclarer ouvertement, formellement contre le ministère, les conservateurs de Rimouski avaient concerté de lui faire signer une adresse à M. Langevin, une adresse qui était non seulement une déclaration de principes, mais encore de la plus docile soumission et du dévouement le plus inaltérable.

Il s'était agi d'abord de ne présenter qu'une adresse de bienvenue, simple acte de courtoisie auquel tout le monde de l'endroit, nationaux ou conservateurs, aurait sans doute participé. Mais, emportés par le délire qui marque chacun de leurs pas depuis qu'ils se sentent perdus, les attachés du pouvoir commirent l'imprudence de substituer à cette adresse celle que je vous transmets sous ce pli, dans l'espoir, comme je viens de le dire, de l'imposer au Dr Fiset, et, par là, de le lier irrévocablement à leur cause.

Aujourd'hui donc, le porteur de l'adresse en quête de signatures, a rencontré dans la rue le Dr Fiset et lui a demandé d'apposer sa griffe à ce document panurgitique ; je n'étais pas présent, mais quelques minutes après, j'ai rencontré le Dr Fiset ; il avait encore la rougeur au front et sa lèvre tremblait à l'idée de l'insulte qui venait de lui être faite : « C'est par trop d'audace et de cynisme, s'écria-t-il ! Me demander de signer une pareille adresse, à moi contre qui le ministère, et M. Langevin en particulier, ont dirigé leurs plus violents efforts, à moi qui ai reçu tous les outrages et toutes les insultes durant la campagne électorale, à moi que *ces gens là* ont flétri de toutes espèces de vilenies odieuses, et que, d'un autre côté, le parti national a appuyé de toutes ses forces et de tout son dévouement, c'est me faire le plus sanglant outrage que j'aie reçu de leur part. Je vous autorise, M. le correspondant du *National*, à reproduire textuellement ma réponse que voici : j'ai dit que, s'il s'était agi d'une simple adresse de bienvenue, probablement je l'aurais signée par politesse, mais que, POLITIQUEMENT, je ne pouvais mettre mon nom au bas de celle qu'on me présentait. Je vous déclare en outre que si l'on était venu me faire cette proposition chez moi, j'en aurais mis le gérant à la porte. »

Est-ce que, désormais, cela paraîtra suffisant aux journaux subsidiés, et persisteront-ils à maintenir le Dr Fiset dans la colonne néfaste où s'alignent tristement tous les ramollis ? j'en doute ; ils prétendront que M. Fiset a encore fait là acte de dévouement au ministère, et que cette nouvelle preuve de sympathie le classe plus que jamais parmi les conservateurs aussi aveugles qu'encroûtés qui forment seuls, maintenant, les rangs de leur parti. Soyez certain que vous verrez éclore de leurs bureaux de rédaction une explication favorable de ce refus indigné du Dr Fiset, et qu'ils ne s'en montreront que plus convaincus de l'attirer à eux.

Voici l'adresse en question, et dont je me suis procuré le brouillon immortel, pour l'inscrire dans nos archives politiques. Je vous l'envoie la veille du jour où elle doit être présentée, comme primeur et comme régal.

À l'honorable Hector-Louis Langevin, C.B., ministre des Travaux Publics de la Puissance du Canada.

Monsieur,

Votre arrivée en cette ville, quoique inopinée, est une occasion que saisissent avec empressement les soussignés habitants de cette ville et des paroisses environnantes, pour vous exprimer leurs sentiments et vous adresser en même temps une cordiale bienvenue.

Nous continuons de voir en vous un membre actif et dévoué du gouvernement fédéral, auquel, depuis l'époque de la confédération des provinces, nous devons une prospérité générale et croissante, justement attribuée à la politique ministérielle approuvée des représentants du peuple, et dont vous êtes, à notre louange, l'un des adhérents les plus fidèles.

Les résultats de cette politique véritablement populaire ne peuvent être méconnus ; et ils sont proclamés comme vrais et comme faisant honneur au parti conservateur qui les a produits.

Le comté de Rimouski est fier d'avoir toujours embrassé avec conviction et confiance les vues du parti conservateur, et l'administration actuelle est en droit de croire, comme par le passé, que personne ne déviera jamais en rien de la ligne de conduite dictée par cette conviction et cette confiance.

En cette occasion, permettez-nous de vous dire que nous sommes heureux d'avoir à vous remercier de ce que, tout en contribuant comme membre de l'administration fédérale, au bien du peuple de la puissance, vous ayez songé aux améliorations publiques que requièrent dans notre comité les intérêts du commerce et de la grande navigation ; car nous avons lieu d'être satisfaits de participer aux améliorations de ce genre en autant que le réclament les intérêts publics et locaux.

C'est en formulant ces pensées et ces sentiments, en commun avec la majorité des citoyens électeurs de ce comté, que nous nous souscrivons, honorable Monsieur ? Vos serviteurs très humbles.

Rimouski, 24 août.

Vous comprendrez qu'après avoir enfanté un pareil document, les conservateurs aient été justement fiers d'eux-mêmes. Rimouski, comme tous les chefs-lieux importants de campagne, regorge de petits chercheurs de places, d'abonnés de gouvernements, de petits officiels, d'affamés de toutes sortes, qui s'imaginent que le ministère aura une bouchée pour chacun d'eux, et qui ne se doutent pas que le patronage est limité si la vénalité ne l'est pas. J'en ai rencontré un bon nombre aujourd'hui. Ils font semblant de triompher, ils bondissent de joie de ce que le Dr Fiset ait refusé de signer : «*C'est ce que nous voulions*, s'écrient-ils, il nous fatiguait de ne pouvoir compter définitivement le Dr Fiset parmi nous ; maintenant il s'est prononcé ; le voilà à jamais *compromis*. » Compromis ! ! ce mot me fait reculer de dix pas en l'écrivant. Voilà donc M. Fiset compromis parce qu'il s'est déclaré formellement, ouvertement fidèle à ceux qui ont appuyé et fait triompher sa candidature ! Compromis, parce qu'il a brisé les derniers liens qui l'attachaient

à un parti politique abîmé dans sa chute ! Compromis, parce qu'il a repoussé un piège grossier et remis à leur place des intrigants fourvoyés par leur effronterie ! C'est impayable, sur l'honneur, et si je n'avais pas une belle situation au *National*, une situation enviée de tous les chroniqueurs canadiens, je voudrais être député pendant une quinzaine pour me compromettre comme cela une fois par jour.

À part l'affaire de l'adresse qui prend une très petite part de la préoccupation publique, toute l'attention des Rimouskiquois et Rimouskichiens est dirigée vers la lutte que M. Jetté fait à Montréal si glorieusement et, j'espère le dire bientôt, victorieusement. Il n'y a pas de paris ouverts, parce qu'on ne trouve plus de conservateurs qui veulent parier ; on en trouve seulement qui rient jaune, de ce jaune néfaste, indice de tant de perturbations domestiques, et qui est maintenant épandue sur toutes les physionomies de conservateurs mis en déroute. M. Sylvain, le candidat évincé, est le seul qui ait pris son parti dignement, convenablement. Il va se remettre à ses affaires, poursuivre ses débiteurs et *triompher* devant les tribunaux. Il faut toujours se rattraper d'une manière ou d'une autre.

Dimanche, 25 août.

Ce matin, à la sortie de l'église, M. Langevin a reçu l'adresse qui lui était présentée. Je suis incapable de vous transmettre sa réponse qui remplit six pages de grand papier et qui, du reste, n'a pas un intérêt tel qu'il faille faire des frais pour la reproduire. L'honorable ministre l'a accompagnée d'un petit speech horriblement mal dit. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'un homme habitué à parler depuis vingt ans sur les hustings, aux assemblées publiques et dans les chambres, ne soit pas encore capable de faire une phrase. Il a dit entre autres choses qu'il espérait que les représentants du comté de Rimouski continueraient la politique traditionnelle de ce comté et ne se sépareraient pas du gouvernement qui ne demande qu'une chose, l'union. Vous savez que les Russes sont très unis sous le spectre du czar, et que dans la Tartarie, les sujets du grand Lama n'ont pas la moindre velléité de discordes. Le petit discours de circonstance, détestable en la forme, expression, quant au fond, des banalités ordinaires, a laissé les auditeurs figés.

Heureusement qu'un petit cochon de lait qu'un habitant promenait dans une poche, a eu la bonté de nous distraire par ses cris, et, qu'immédiatement après le speech du ministre, un marchand de drogues, de panacées et de tous les poisons connus pour guérir tous les maux, a débité les plaisanteries habituelles aux empiriques, car, sans cela, les trois quarts des auditeurs seraient encore sur place à attendre au moins un prétexte pour avoir de l'enthousiasme.

Le Dr Fiset n'a pas daigné répondre au discours du premier apothicaire, et il s'est bien amusé de celui du second. L'honorable ministre

part demain pour Ottawa avec M. Brydges qui lui donne un train spécial de Trois-Pistoles, à la Rivière-du-Loup, quoique les trains ne circulent pas encore sur cette section de l'Intercolonial.

le National – 30 septembre 1872, p. 2

Savez-vous que c'est une chose très difficile que de travailler dans Québec ? On n'est environné de tous côtés, que de sinécuristes, d'employés de tous grades, de buralistes et d'avocats-aspirants, ou aspirants-avocats, dont la besogne est terminée dès quatre heures de l'après-midi, et qui ne songent qu'à se battre les flancs tout le reste du jour. Le nombre des flâneurs qui côtoient incessamment les vieilles maisons et les murs lézardés de l'antique capitale, bâillant à un rayon de soleil et suivant dans les airs la fumée de leur cigare, est incroyable dans une ville dont la population est si bornée. On ne songe véritablement ici qu'aux plaisirs, les affaires viennent ensuite. Qu'on mette à la place des matrones qui dominent la société québecquoise des femmes de goût, d'une certaine culture, d'une instruction passable, de quelque indépendance d'esprit, et vous en ferez un petit paradis social. Malheureusement, les salons de conversation, cette atmosphère indispensable aux gens de pure vocation intellectuelle, manquent généralement ici ; on va les uns chez les autres, mais pour débiter des cancans, se raconter les petits épisodes du dernier bal, faire des remarques vulgaires, dire des médisances sans sel qui ne touchent qu'à des particularités sans intérêt, raconter la couleur de la livrée domestique, le nombre des plats servis, l'attitude de tel ou telle, l'heure du départ de chacun, les petites satisfactions personnelles, enfin toutes les mesquineries d'esprit et de cœur d'une société qui s'occupe d'objets infinis.

Le nom de Son Excellence, Lord Dufferin, est dans toutes les bouches. « On n'a jamais eu un gouverneur comme celui-là », répètent à l'envi les mères de famille, et toutes les jeunes filles qui envient le sort de Milady. En effet, chaque soir, c'est un festival brillant, une réception sans cérémonie, mais étincelante de luxe, à la citadelle. Les gourmets ne portent plus à terre et les physionomies s'allument. C'est le service surtout qui stupéfie les descendants de nos ancêtres : quarante à cinquante valets à livrée éblouissante, galonnée d'or, une table couverte d'argent massif, de cinquante couverts seulement, mais qui se dessert et se ressert comme par un coup de baguette pour les invités qui suivent un orchestre continuel de quarante exécutants payés chacun $5.00 par jour, des cavalcades, des jeux athlétiques, le lendemain pour faire digérer la salade mayonnaise et la charlotte russe de la veille, des danses, des courses, des sauts, un sport, une liesse de tous les jours.

Comment voulez-vous qu'en face de ces réjouissances, avec un pareil spectacle sous les yeux, les pauvres diables de soldats qui gar-

dent ou simplement regardent la citadelle, ne perdent pas la tête ? L'autre jour, l'un d'eux, de faction, a été surpris en flagrant délit de sommeil à son poste, et traduit, à la suite de cet exploit militaire, devant une cour martiale. La sentence qui le condamne probablement à être pendu haut et court entre deux dindes truffées a été transmise à Ottawa pour ratification. Se trouvera-t-il des ministres assez impitoyables pour faire exécuter ce malheureux, qui n'aura fait que lécher des fonds de bouteille ? C'est ici que l'on va bien voir si le ministre de la milice est un homme de bronze. Ce serait du reste une mauvaise politique que de trancher les jours de ce fils de Bellone dans un temps où la citadelle ne compte que cinquante défenseurs. Oui, cinquante seulement, dont le temps se passe en corvées, en factions, outre celui qu'ils mettent à tirer le canon de midi et de neuf heures du soir.

Que sur ces cinquante hommes il y en ait un qui ronfle à une heure indue, c'est bien le moins qu'on offre au tribunal de Genève, ce témoignage de la sécurité profonde où sa décision arbitrale vient de plonger les deux hémisphères. Conservons les jours de ce pochard de la Puissance comme un emblème vivant de la fraternité de deux grands peuples, et qu'en face de ce sommeil illégitime toutes nos haines s'apaisent, toutes nos craintes des Fenians s'évanouissent.

On dit que Québec est une ville littéraire et Montréal une ville de commerce. Cela est assez vrai, mais ce qui l'est davantage, c'est que la capitale est plutôt une ville d'*aspirations* littéraires, de prétentieux littéraires. Je vois ici bon nombre de jeunes gens qui se croient sérieusement des écrivains, parce qu'ayant beaucoup de loisirs, ils barbouillent du papier à discrétion.

J'en vois d'autres, pris d'émulation, qui veulent débuter à leur tour, sans avoir rien appris, sans rien savoir, qui ne se doutent pas que le style est un art laborieusement, patiemment acquis, que personne ne naît écrivain, mais qu'il faut se former à l'être, que le plus beau génie du monde n'écrirait que des monstruosités, s'il n'était pas aidé par une science profonde et une longue observation jointe à un exercice continuel de la forme, que les plus grands écrivains ont toujours été les plus grands travailleurs, qu'il ne suffit pas de sortir du collège et d'entrer à un journal pour tenir décemment une plume, qu'enfin, dans notre siècle surtout, pour occuper les derniers rangs de la phalange nombreuse qui distribue le pain intellectuel de tous les jours, il faut savoir quantité de choses, et qu'un simple correcteur d'épreuves ferait bien mieux coller des affiches s'il ne possède de tous points – l'histoire et la géographie.

Si la jeunesse canadienne voulait enfin se bien convaincre qu'un écrivain n'est pas un casseur de pierres, nous ne verrions plus le spectacle déplorable que nous donnent nos journaux, nous ne verrions plus des individus parfaitement ineptes, absolument incapables, s'y cher-

cher une carrière comme un pis-aller, et nous serions débarrassés une fois de cette espèce prétentieuse autant qu'ignorante qui rend impossible la lecture de nos journaux à l'étranger, et n'enseigne à notre peuple que le moyen le plus rapide de perdre sa langue. – Nous ne verrions plus des traductions dont chaque alinéa est un outrage au sens commun, des noms de ville pris pour des noms d'homme, des portions entières de continent déplacées, la capitale du Japon transportée en Afrique, les deux pôles intervertis, des dépêches qui plongent le Groënland dans la mer des Indes et qui donnent au czar pour sujets tous les habitants de la Polynésie.

Je demande que la liberté de la presse ne soit plus tolérée en Canada jusqu'à ce qu'il se soit formé des journalistes, et qu'on établisse un bureau de censure qui jette au feu invariablement tous les livres ou pamphlets écrits en algonquin. Il est déjà trop difficile, dans notre pays, de gagner sa vie avec du style, pour qu'on y tolère les gâte-métiers qui n'ont pas encore fini leur apprentissage de maçons.

M'est avis, pour faire une nouveauté piquante, d'aborder la colonisation et l'émigration. C'est là un sujet conjoint qui n'a jamais été traité dans notre province. Comment vous trouvez-vous à Montréal des émigrés français qui y ont pris refuge ? On dit que vous avez maintenant des boulangers et des cuisiniers ; ici, nous ne mangeons encore que du mastic et des semelles de bottes sauvages. La graisse à flots dans les mets joue le même rôle qu'au temps où nos ancêtres parcouraient les bois et arpentaient en trappeurs tous le continent américain. À propos d'émigrés français, il court de curieuses histoires. Un certain nombre d'entre eux, gens sans métier, mais d'éducation, séduits par de fallacieuses peintures de notre pays, induits à y venir par l'idée que les loyers et les vivres ne coûtaient qu'un prix nominal, ont quitté la France avec la conviction de devenir grands seigneurs dans la province au bout de quelques années. Plusieurs d'entre eux ont déserté des positions honorables, et les voilà maintenant sans le sou, à la recherche de navires pour retourner en qualité de matelots dans leur patrie. Nous sommes habitués à un peu d'exagération chez les émigrés français, nous savons même avec quelle facilité ils rejettent sur autrui le blâme pour tout ce qui leur arrive, mais quand on voit d'honnêtes gens, absolument étrangers les uns aux autres, venir faire le même récit des leurres dont ils ont été dupes, des splendeurs qu'on a fait miroiter à leurs yeux, cela donne à réfléchir sur les moyens employés pour capter le public français.

Loin d'encourager l'émigration, de pareilles manœuvres auront pour effet certain de l'arrêter court, et notre pays, qui n'est pas déjà trop séduisant par lui-même, deviendra un véritable sujet d'horreur. Ce qu'il nous faut, c'est une immigration d'artisans, d'ouvriers et d'industriels. Nous manquons absolument d'hommes spéciaux pour les

nombreuses industries qui n'en sont encore qu'à leur berceau, et dont le développement est assuré. Que cette classe d'hommes vienne en Canada, elle y trouvera presqu'invariablement l'aisance et bientôt une petite fortune ; mais qu'on y envoie indistinctement tous les individus sans métier ni profession, simplement pour faire nombre et toucher la commission de tant allouée par tête, c'est le pire service qu'on puisse nous rendre, c'est grossir encore les difficultés déjà trop nombreuses que nous avons à coloniser la province. M. Vannier, l'agent de la société forestière de France, est le seul qui ait compris les besoins de notre pays, et qui ait adopté un plan de colonisation pratique, grâce auquel mille familles alsaciennes, lorraines, champenoises et belges vont être transportées en Canada d'ici à trois ans.

Ce plan est déjà même en plein commencement d'exécution ; je vous en parlerai au long, dans ma prochaine correspondance ; les détails en sont intéressants et méritent d'être connus. J'y vois tout un germe d'une nouvelle colonie française en Amérique. Nous avons besoin de la France moderne, de la France modifiée, nous qui ne vivons que de souvenirs et qui perdons de plus en plus notre langue, faute de pouvoir l'adapter aux conditions de notre époque, faute de connaître tous les termes scientifiques, industriels, commerciaux, que nous empruntons aux Anglais, et qui constituent un langage à part dans l'économie moderne.

L'Université Laval fait de louables efforts dans le sens que j'indique en ce moment. Elle a institué, pour le public des cours spéciaux, gratuits, où quatre fois par semaine, des professeurs éminents mettent la science à la portée de tous. Cette institution véritablement éclairée, progressive, forme des hommes ; et, certainement, il ne se passera dix années sans que les résultats sociaux s'en fassent merveilleusement sentir, sans que le niveau intellectuel n'ait été de beaucoup rehaussé.

le National – 23 janvier 1873, p. 2

Causerie.

Je remarque avec une irritabilité croissante combien peu ou point les journaux canadiens s'occupent des événements importants. Ils donnent bien à l'envi quantité de reproductions qui servent de bouche-colonnes, mais dont la plupart ne contiennent aucun aliment et ne laissent rien dans l'esprit. Ce qui intéresse, ce qui donnerait des idées, ce qui formerait une éducation convenable, semble étranger à mes confrères. Je ne sais si c'est parce que la malle est tous les jours trois ou quatre heures en retard – une semblable excuse a du bon, mais ne peut valoir toute une semaine, malgré la meilleure volonté possible chez le

lecteur – et je suis porté à croire qu'avec beaucoup d'efforts, on pourrait se rendre passable deux fois sur six.

Or, voilà le Hic. Le niveau ordinaire de la presse exempte les journalistes canadiens de se donner de la peine, et le chroniqueur, bête de somme sublime, est obligé de tout faire. Autant je méprise mes confrères, autant je suis prêt à donner quatre ou cinq heures tous les jours aux nationaux, les plus beaux types de notre race. J'ai donc depuis lundi ramassé un trésor de faits et de choses qui me permet de m'atteler en pompe comme pour un mariage du high life, et il y a tout à parier que la présente chronique va devenir la huitième merveille du monde.

Vous avez souvent entendu parler, lecteurs, de ces fameuses merveilles qu'on cite à tout propos dans les livres et dans la conversation, mais vous ignorez absolument en quoi elles consistent. Du temps que les hommes étaient imbéciles, c'est-à-dire jusqu'à tout récemment, on ne comptait que sept merveilles, – évidemment le parlement de Manitoba était inconnu – mais depuis la Confédération surtout, le nombre de ces merveilles s'est accru étonnamment. Il y a entre autres le Drill Shed, le dernier rapport sur l'émigration dans la province de Québec, l'*Album* de la *Minerve*, l'invention du grecian bend et les poésies de William Chapman qui vont, paraît-il, être mises en volume, malgré les protestations de tous les éditeurs connus.

Je ne dirai rien des sept merveilles de convention, telles que 1° les Pyramides, ce mystère du passé, cette énigme du présent et cette provocation faite à la durée destructive ; 2° ni des jardins suspendus de Babylone, 3° ni de la statue de Jupiter Olympien, la plus grande œuvre de Phidias, faite d'or massif et posée sur un trône de 70 pieds de hauteur ; 4° ni du temple de Diane, à Ephèse, qu'on mit 220 années à construire, qui avait 425 pieds de long sur 225 de large et que supportaient 127 colonnes de marbre d'une hauteur de 60 pieds ; 5° ni du mausolée d'Halicarnasse, élevé à la mémoire de l'époux Mausolus par sa veuve Artémise ; 6° ni du phare placé à l'entrée du havre d'Alexandrie, qui avait 450 pieds de hauteur et qu'on pouvait voir à une distance de cent milles ; 7° ni enfin du colosse de Rhodes, image en bronze d'Apollon, qui avait 105 pieds de hauteur et entre les jambes duquel passaient les plus gros navires sans que jamais il lui prît envie d'écarter les dites jambes.

Tout cela, c'est de l'histoire ancienne, et a été du reste dépassé par le *Saint* Patrick's Hall dont les *ruines encore fumantes*, style de fait divers, attestent l'instabilité de la glorieuse institution des pompiers. Les hommes sont ainsi faits ; quand ils ont des merveilles, ils ne savent pas pomper dessus, et le fléau dévorant les calcine. Mais j'en reviens à mon trésor de faits et de choses.

Le Japon m'a particulièrement intéressé cette semaine. J'ai constaté que le *horse disease*, parti des rives du Canada, avait pénétré jusque

dans ce pays des queues chevelues, et que les Japonais avaient remplacé leurs chevaux par des chameaux. Le mikado, empereur spirituel et temporel, a de plus fait donner avis aux acteurs et lutteurs que l'exercice de leur profession ne serait plus toléré que pendant trois ans. Les Japonais cessent d'être astreints à se raser la tête, mais la huppe reste obligatoire. Des commerçants indigènes ont reçu l'autorisation de construire des chemins de fer et des lignes télégraphiques ; enfin, le jour de ses noces, l'empereur de Chine a reçu en présent deux énormes chandelles rouges pleines de poudre et de balles. Il paraît que le rouge est la couleur nationale en Chine, ou du moins la couleur impériale. Aux noces dont dit est ci-dessus, il y avait une vingtaine d'individus portant des parapluies écarlates, couleur du soleil dans les pays chauds, puisque l'empereur est le fils du soleil ; en dehors de ces parapluies, tout était jaune, couleur néfaste et de circonstance, endossée par dévouement et par analogie par un certain nombre de mandarins tous plus porteurs de queues les uns que les autres. Il y avait encore des éventails de toutes les couleurs pour corriger l'éclat trop décisif des premières.

Dans les pays civilisés, on se marie sans parapluie et sans éventails, mais le nombre des mandarins ne tarde pas à devenir tout à fait alarmant.

Cette observation m'aide à passer au grand événement du jour qui est l'acquisition de la baie de Samana par une compagnie américaine, aux lieu et place du gouvernement des États-Unis. Le diable n'est pas pire que ces Yankees-là ; il ne leur a fallu que trois semaines pour négocier un acte dont les conséquences seront incalculables, et déjà ils le mettent à exécution, déjà le drapeau américain est planté sur la presqu'île de Samana qui contient le plus magnifique port de mer des Antilles, un port qui est la clé de l'Amérique Centrale. Je ne rappellerai pas en détail les clauses de cette convention extraordinaire qui rend une compagnie privée maîtresse absolue d'un territoire étranger, ces clauses, on peut les voir dans n'importe quel journal américain, mais je citerai, à titre de curiosité ce que dit à ce sujet le *Herald* de New York, journal d'ordinaire annexioniste :

« Nous ne voulons pas de nouvelles possessions dans le Pacifique ni nulle part ailleurs. Notre territoire est suffisant en étendue, et pendant de longues années nous avons assez à faire pour le développer. Mieux vaut employer notre énergie sur notre propre continent que d'introduire dans nos affaires de nouveaux éléments propres à détourner notre attention et à troubler les relations sociales et politiques de notre peuple. Les îles Sandwich, de même que toutes autres possessions insulaires, seraient plutôt une charge qu'un profit, et deviendraient de toute façon un fardeau pour la République. »

Non seulement la compagnie en question a pris possession immédiate de la presqu'île Samana, aussitôt cédée, mais elle s'est de suite mise à l'œuvre pour y organiser des établissements d'instruction. Des bureaux d'émigration sont établis à Boston et à New York, et l'on compte sur un nombre considérable d'émigrés de la Nouvelle-Angleterre. À Boston seulement, il paraît qu'il y a une quarantaine de familles prêtes à partir, et l'on fera place à tous ceux qui voudront concourir par leur travail à développer les ressources de l'île. Voilà comment les Américains font marcher les choses. Ici, l'on discute pendant trois ans sur une charte de chemin à lisses de bois, et, quand la charte est obtenue et les actions souscrites, on lève une pelletée de terre et tout est dit.

À propos de la mort de Napoléon III, le *Herald*, que je citerai encore, publie des réflexions que j'oserai dire inspirées, tant elles portent une lumière certaine sur l'état de la France actuelle :

« Pour l'observateur impartial il est presque inutile de faire remarquer que l'Angleterre a fait à peu près tous les frais de ce qu'il y a eu de pompe autour de sa tombe... Or il importe peu que l'Angleterre rie ou pleure, en tant que cela concerne la république française. Il est devenu de mode parmi les impérialistes et les royalistes de dire ; « la république de Thiers ». La manifeste indifférence de la France, en face de la mort de Napoléon, répond à cela. C'est une nouvelle affirmation de la croyance du peuple dans ce qui est, croyance qui a donné sa première manifestation dans les milliards que la France a fournis à la République pour payer « la gloire », les oripeaux et les folies du second empire. Le fait que les Bourbons et les d'Orléans n'ont pas saisi l'occasion que leur offrait cette mort, est une nouvelle preuve non seulement de la faiblesse de leur cause, mais aussi de cette vérité que la République est la seule chose possible, au moins quant à présent. Dans la sagesse et la modération de ceux qui sont à la tête du vrai républicanisme en France résideront les chances de sa stabilité.

Si les Français ont dans leur nature une légèreté qui les fait sans cesse courir après les choses nouvelles, ou si, au contraire, les soulèvements et les répressions depuis 1789 sont dûs à la persistance de ce peuple à poursuivre le *self gouvernment* chaque fois qu'une chance se présentait, c'est une question à résoudre. Les traits nationaux ne se forment pas en un jour. Avant la Révolution, les Français n'étaient pas plus légers en politique qu'aucun autre peuple. Le reproche qu'on leur fait s'affaiblit singulièrement lorsque nous nous souvenons que toutes les royautés et la féodalité de l'Europe ont conspiré contre les républiques de France. Quand les Français ont été livrés à eux-mêmes, ils ont saisi toutes les occasions de revenir à la République. »

S'il reste encore quelqu'un qui n'est pas convaincu à la lecture de ces lignes, qu'il soit anathème.

Le célèbre Hepworth Dixon qui a publié un livre remarquable sur les États de l'Ouest où il a séjourné trois ans, vient de faire un voyage en Russie, et il révèle les grandeurs inconnues de ce peuple qu'on se plaît à appeler barbare. Parlant des privilèges que les czars ont toujours prodigués dans leur empire aux Allemands, il s'exprime ainsi :

« L'Allemand veut en toute chose de l'ordre et de la méthode, il a foi dans l'importance des détails. L'expérience lui a fait comprendre que tel homme est propre à fabriquer des voitures, tel autre apte à écrire un poème ; celui-ci saura former des soldats, celui-là diriger un navire. Il aime à voir ses entreprises marcher avec la régularité d'une machine ; il se lève de bonne heure et se couche tard. La pipe à la bouche, une pinte de bière sur sa table, une paire de lunettes sur le nez, il travaille seize heures par jour sans s'imaginer que la tâche est au-dessus de ses forces. Il ne s'absente guère de son bureau et n'oublie jamais le respect qu'il doit à son chef. Dans les emplois de confiance, il est la probité, l'intelligence incarnées. » Ce sont là des qualités réelles qu'on ne lui conteste pas, mais pourtant des qualités d'employé. Certes, elles lui appartiennent ; de temps immémorial, il est mercenaire et domestique de tout le monde. Il a toujours été, en France comme en Russie, soudoyé, garde du corps, suisse de cathédrale, concierge, balayeur de rues, cireur de bottes, agent de police, commis aux écritures. Il a le tempérament convenable à ces divers offices. Malgré sa fortune récente, les qualités maîtresses de l'homme lui font défaut : il est étranger au génie, à la vertu, à l'exercice du pouvoir ; il est fait pour obéir et non pour commander. Il est d'ailleurs lourd, grossier, servile, insolent dans la prospérité, et justifie en ce moment le proverbe villageois qu'il vaut mieux voir une cathédrale s'écrouler qu'un pauvre homme devenir riche. »

Pour moi, ce que j'aime chez les Allemands, c'est qu'ils quittent l'Allemagne. Des deux seuls ports de Brême et d'Hambourg, il en est parti, dans le cours de l'année dernière, cent quarante mille pour les États-Unis. On dirait presque des Canadiens. Aussi, je m'étonne à bon droit de ce que M. de Bismark, que le *Canadien* comparait dernièrement à Sir George Étienne, n'ait pas encore affirmé que ce sont les Américains qui émigrent en Allemagne, et non les Allemands qui émigrent en Amérique.

Pour parler de ce qui regarde plus particulièrement le Canada, je dirai qu'il serait temps d'en finir avec cette scie atmosphérique qui déroute tout le monde et retient tous les chemins de fer depuis un mois. Sans doute je ne saurais en vouloir à l'Être Suprême de ce qu'il nous fait geler et fondre tour à tour sans la moindre transition ; c'est son droit. Jadis, si l'on en croit les géologues, il y eut la période glaciaire, puis le déluge, mais à des intervalles excessivement distants. Aujourd'hui c'est tout autre chose ; nous sommes figés et frits conjointe-

ment ; dans les vingt-quatre heures ce sont des glaçons, durs comme le granit en des avalanches de neige potée qui vous tombent sur l'occiput. —— C'est blessant —— À l'heure qu'il est les gouttières déversent ; dans deux heures, on se cassera le cou et tout le monde aura l'onglée. La conscience d'un député ministériel a seule cette tergiversation, cette inconstance et cette perfidie.

Ô mon pays, pourquoi n'es-tu pas l'Allemagne ? au moins on pourrait te quitter, mais allez donc partir par le Grand-Tronc dans ces temps de misère et d'incertitude ; parvenus à Saint-Lambert, vous resteriez deux jours, bloqué, comme on dit, à moins que vous soyiez une semaine à la Pointe-Saint-Charles, espérant à tout moment continuer et n'osant pas descendre du train de peur de n'en pas trouver d'autre de l'hiver.

le National - 6 février 1873, p. 2

Chronique.

Je pars, j'arrive. Toute la vie est dans ces deux mots ; l'homme est un atome toujours en mouvement, c'est là seul ce qui le distingue du grain de sable dont l'immobilité même n'est qu'apparente. En effet, si notre organe visuel n'était pas si imparfait, nous verrions aisément le grain de sable se mouvoir, mais nous ne le voyons pas ; c'est par la même espèce d'aveuglement qu'on ne voit jamais la poutre qu'on a dans l'œil.

Ce qui prouve combien parfois le mouvement nous échappe, c'est que lorsque vous êtes dans le Grand Tronc, vous ne le voyez pas du tout avancer ; c'est par un effort d'imagination qu'on arrive au terme de son voyage. Je viens d'accomplir un prodige ; j'ai réussi à me rendre de Montréal à Québec, sur cette voie ferrée qui est tous les jours quatre ou cinq heures en retard ; si l'on additionnait toutes ces heures, on arriverait au bout de l'année à un retard de trois mois. Je propose que le Grand Tronc prenne en bloc ces trois mois et que le reste du temps il soit exact ; tout le monde y gagnerait, et surtout les lecteurs du *National*, gens impatients outre mesure de lire mes chroniques.

Il est donc vrai que j'ai quitté Montréal et mes amis d'autrefois devenus propriétaires, rentiers, spéculateurs et autres turpitudes inabordables, mes amis mariés dont aucun ne m'a offert même la perspective d'une belle sœur ; ils m'ont fait jouer au baccarat, à l'écarté, ont dévoré mes chroniques avec leurs atouts et ont souscrit entre eux pour me renvoyer à Québec parce que je refusais d'être leur hôte et leur amphytrion jusqu'à extinction complète ; j'ai quitté Victor, Durat et Philippe, cafés et restaurants français, mes délices, mes coupes d'ivresse où je buvais l'oubli de mon maigre passé et les caressantes duperies de l'ave-

nir ; j'ai quitté mon propriétaire pliant sous le poids de ses cinq mille abonnés insatiables, j'ai quitté les tables surchargées où Durat nous fait avaler douze à quinze plats sans qu'on s'en aperçoive, et pourquoi ? pour venir ici sur ce cap désolé, battu par tous les vents, manger de la morue sèche, du fromage raffiné, du boudin et des crêpes, en compagnie de sept à huit pauvres diables qui boivent de l'eau pure et passent les vingt-neuf derniers jours du mois à se rappeler les extravagances du premier.

Vous savez que l'employé du gouvernement est un être mensuel, qui ne fait rien qu'en vue du premier du mois, qui rapporte tous ses actes à cette date éloquente, et qui ne s'endette, ne se grise, ne commet des débauches inouïes que parce que, douze fois dans l'année, il y a un mois qui commence vingt-quatre heures durant. Quelle bonne pâte qu'un employé public et comme la croûte ne tarde pas à la couvrir ! L'employé québecquois surtout a tant de loisirs qu'il en est comme ennuyé et a presque envie de s'en prendre au gouvernement qui le rend utile en l'assujétissant. J'ai beau tourner les yeux de tous les côtés, je ne vois ici que des fonctionnaires à tous les degrés et à tous les titres, grands joueurs de whist, de billard, buveurs de cocktails, les meilleurs garçons du monde, n'ayant qu'une aversion, ces vingt-neuf jours dont je vous parlais tout à l'heure, fraternisant bien, sans doute parce que toute concurrence entre eux est impossible et que leur état n'admet pas les jalousies de métier, enfin, pouvant vous prêter par ci par là quatre piastres jusqu'au lendemain, qui est le jour critique pour tout le monde.

Quelle vie végétative que celle de la capitale l'hiver ! Québec est un banc de mollusques gelés. Ne sachant que faire, en dehors du mouvement humain, isolés de la civilisation pendant six longs mois de l'année, les citadins de la ville historique se font mutuellement leurs portraits dans les deux ou trois journaux qu'ils possèdent et se dévisagent sous tous les pseudonymes possibles. Ce sont là les tristes et chétifs passe-temps qu'ils préfèrent ; ennuyés, oisifs, ne pouvant occuper que leur langue et ne trouvant pas de sujets qui l'exercent, ils se rejettent l'un sur l'autre et nourrissent leur public de toutes les médisances ramassées chez toutes les commères, de toutes les petites histoires inventées par le dépit des uns et des autres et exhumées du tombeau de deux ou trois générations. – Ces productions misérables, côtoyant le libelle et la diffamation, sans sel, sans intérêt, sans portée et sans observation, forment partie de cette masse aussi confuse qu'insipide qu'on est convenu d'appeler la littérature de Québec. Au moins, dans les portraits de Placide Lépine, que publiait l'an dernier *l'Opinion Publique*, y avait-il une forme assez soutenue, des aperçus semés ça et là, une certaine élévation qui leur méritaient l'accès dans une sphère secondaire des œuvres de style, mais aujourd'hui les portraits sont dégénérés en caricatures sous la plume de Pique-fort, et en grimaces sous celle de Laurent.

Cependant, les Québecquois s'amusent à ces niaiseries venimeuses ; qu'ils apprennent une petite histoire ignorée sur le compte de tel ou tel, ou qu'ils lisent imprimés dans un journal des cancans odieux qu'on se répétait discrètement à l'oreille avant qu'un barbouilleur quelconque eût pris la plume, c'est ce qui les charme et les intéresse avant tout. Grands dieux, que peuvent-il faire, me direz-vous ? Les uns, enfermés dans leurs boutiques, que visitent cinq ou six clients par jour, les autres guettant dans leurs bureaux déserts, ne sachant que devenir après quatre heures du soir, lorsqu'ils ont monté et descendu trente fois la rue Saint-Jean, n'ayant qu'un seul endroit de réunion, qui est le cercle de Québec, ne possédant aucun des éléments de la vie sociale, ne voyant autour d'eux aucun mouvement, mais des gens désœuvrés, ennuyés et figés, privés de la malle même au moins deux fois par semaine, n'étant pas formés encore à cette vie intellectuelle qui est un creuset quotidien pour les idées, ne recevant aucun contact du dehors, livrés à la maigre et monotone ressource d'eux-mêmes, se voyant implacablement tous les jours, comment veut-on que cela ne finisse pas par leur porter sur les nerfs, et qu'ils ne s'en veuillent pas mutuellement de se trouver aussi ennuyeux, aussi vides, aussi pitoyables les uns que les autres. Le cancan et les portraits de toute provenance n'ont pas d'autre origine.

Je lisais dernièrement une fort intéressante et fort ingénieuse étude sur le suicide. Toutes les causes de cet acte étrange par lequel on porte les mains sur soi-même y sont clairement indiquées. Le suicide, outre qu'il est souvent épidémique, vient presque toujours à la suite des mêmes circonstances déterminantes, des mêmes conditions fatales, comme une maladie dont les symptômes sont constants et reconnus.

Il se produit toujours autour de l'idée dominante d'une époque une sorte de groupement de toutes les intelligences faibles ou mal équilibrées, qui sont attirées par cette idée et viennent perdre leur raison dans son empire, comme les papillons qu'attire la lumière viennent y brûler leurs ailes. Lors des premiers travaux sur l'électricité, tous les fous ne voyaient plus partout que des influences électriques. Plus tard, nous savons tous à combien de malheureux le spiritisme a fait tourner la tête ; je me rappelle les expériences spirites que mes amis et moi, nous faisions à Montréal il y a sept ou huit ans, avec des pendules, avec des tablettes armées de crayons, avec des plumes, par des invocations de toutes sortes.

Nous savons tous combien de dupes les professeurs de spiritisme firent alors parmi les innombrables insensés de notre pays ; il m'est arrivé, à moi, chroniqueur, de me tenir les yeux fixes pendant vingt minutes, au risque d'avoir une congestion cérébrale, pour voir si je n'apercevrais pas dans un coin de ma chambre l'esprit d'Alfred de Musset,

enterré à Paris il y a quinze ans ; et dès que l'éblouissement me prenait, que la tête me tournait, que je ne voyais plus clair, il me paraissait incontestable que c'étaient les doigts d'Alfred de Musset qui me passaient dans les cheveux. Le spiritisme a fait de nombreuses victimes, non seulement parmi ceux qu'il a rendu fous, mais encore parmi ceux dont il a causé le suicide.

On peut voir par une rapide observation des phénomènes moraux que les causes du suicide sont presque toujours identiques à celles que produisent la folie. De nos jours, le nombre des pauvres malades qui vont communiquer au président de la République française un moyen infaillible de payer l'indemnité de guerre *à peu de frais,* est considérable ; de sorte que chaque époque a eu sa folie prédominante, ou plutôt un cachet particulier qu'elle imprimait à toutes les variétés d'aliénation mentale. Qui ne se rappelle entre autres cette épidémie de suicide qui s'empara des Anglais après que Philippe Morduant et sa femme se furent tués en disant que *lorsqu'une maison nous déplaît, on la quitte.* Cette phrase humouristique <*sic*> eut un succès prodigieux et l'acte beaucoup d'imitateurs.

Cette digression sur le suicide, à propos des gens et de la vie de Québec, n'est pas aussi hors-d'œuvre qu'on serait porté à le croire. Rien ne serait moins surprenant que de voir cette terrible maladie gagner notre capitale après avoir fait son temps en Europe. Déjà les Québecquois subissent toutes les causes imaginables qui mènent à la folie, dont la principale, celle qui semble n'avoir plus aucun remède, est un ennui insurmontable ; comme le suicide est le corollaire de l'aliénation, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait cette année une quantité de pendus et d'empoisonnés volontaires. Autrefois Québec était la ville des élégants, de la jeunesse dorée, des plaisirs innombrables, des femmes irrésistibles ; on vantait dans toute l'Amérique ses mœurs enjouées, sa sociabilité attrayante ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un tombeau, la jeunesse remue à peine, les jeunes filles sont toujours roses, mais n'ont plus l'agacerie pétulante que leur donnait la gaieté de jadis ; enfin, toutes les maisons qui recevaient naguère avec tant d'éclat sont devenues mornes, les quelques soirées qui se donnent encore ne sont plus qu'un misérable écho de la verve, une imitation boiteuse et impuissante du brio qui les animait autrefois.

Attendez-vous donc à ce que je vous envoie prochainement de la corde de pendu.

le National – 12 février 1873, p. 2

Chronique.

Je suis furieux, là, c'est bien simple. Dire qu'il n'y a moyen de rien dire ! Il est des gens qui songent au libre échange, d'autres à la protection, d'autres aux changements de ministres, d'autres en Khan de Khiva ; pour moi, tout m'ennuie, tout me dégoûte et m'exaspère. – Si j'étais empereur de Russie, je ferais mettre à mort les trois quarts de mes sujets, certain qu'il y en aurait de reste dans le dernier quart pour me faire prendre le genre humain en grippe. J'ai le spleen, faut-il te le dire, lecteur qui ne comprends jamais que lorsqu'on te met les points sur les i, j'ai le spleen et j'enrage, je voudrais voir Québec brûler de fond en comble, y compris le pont de glace. Il n'y a jusqu'aujourd'hui que le palais de justice qui ait pris feu cette année ; c'est une dérision dans une ville de paille. Une foule de mes confrères avocats sont aux abois, c'est tout ce qui me console ; on prétend qu'on sauvera quelques oripeaux de cette ruine ; hélas ! rien ne se perd dans ce monde ; il y a des choses qui subsistent quand même, comme les dents jaunes de nos grand-pères. Nous n'aurons donc pas un deuxième déluge qui vous lave l'humanité, là, mais, à n'y plus revenir. Le premier a été une affaire manquée ; c'est pour cela que je m'insurge.

Si au moins nous avions le *contrat*, si seulement je pouvais le voir ! La *Minerve* l'annonce encore dans son numéro de lundi dernier ; c'est bien, mais cela commence à devenir comme le refrain de mirliton, ton, taine, ton, ton. Quand on a annoncé un contrat cinquante fois, c'est le moins qu'on l'exhibe. J'exige la production d'icelui ; qu'on m'éblouisse au moyen de cet instrument. C'est toujours Sir Hugh Allan qui est président de la compagnie formée, bien entendu : ce pauvre Sir Hugh, il va finir par devenir légendaire.....

On chantera longtemps
Dans la vallée de la Saskatchewan
Sir Hugh Allan
Sur l'air de... pseut, pseut, pseut...enlevez.

La *Minerve* veut à tout prix blesser mes susceptibilités gauloises. Non contente de déclarer que Sir Hugh Allan est le président, elle nous annonce en outre que Montréal sera le *terminus virtuel* du chemin de fer du Pacifique. Oh ! virtuel, terminus virtuel ! ! je demande qu'on m'explique ; je ne dis pas que cela ne soit du plus pur atticisme et que les trois quarts des lecteurs ne le comprennent comme ils comprennent tout le reste ; mais, pour moi, cette expression, chérie des contracteurs, me laisse déconfit. Quand l'Indien *tête plate* ou *pied noir* aura quitté les rivages flottants de la Colombie Anglaise qu'a illustrés Achintre, qu'il aura traversé l'immense désert qui le ravit à nos embrassements, et

qu'il aura pris le central railroad à Ottawa, il arrivera *virtuellement* à Montréal ! Ô Confédération, ce sont là de tes coups. Un terminus virtuel ! Il ne manquait plus que ce couronnement à la gloire du grand homme d'état et de bronze ; le baronet, pour se venger de Montréal qui a été le terminus virtuel de sa carrière, en fait ce terminus virtuel du chemin de fer du Pacifique. Tout se tient dans un État bien organisé. Mais, encore une fois, je me déclare ébahi par ce terminus, et je demande à Oscar et à Alfred, mes confrères minervichiens, avec lesquels j'ai passé d'heureux moments, d'être très précis et très catégoriques dans leur explication.

Ce qui me répugne chez les hommes presque autant que chez les femmes, c'est la contradiction constante entre les paroles et les actes. C'est sur cette disposition universelle de notre nature qu'est fondée la diplomatie, cette école du mensonge contourné. Que deux États projettent secrètement ensemble un mauvais coup contre un troisième, vite vous voyez leurs ambassadeurs démentir formellement et solennellement toute intention hostile ou même désobligeante. En fait de propos de ce genre, rien n'est amusant à l'heure qu'il est comme le langage des journaux russes et anglais : je ne parle pas de celui des ambassadeurs qui est onctueux, insaisissable, doux comme une couche de miel sur un lit de chardons. Or donc, la Russie, se poussant de l'avant *tant qu'elle peut dans l'Asie Centrale, de façon à pénétrer bientôt* jusqu'à l'Himalaya qui protège l'Inde Anglaise, et tout cela aussi discrètement qu'elle a pu le faire, a des journaux qui font patte de velours, protestent de l'innocence de leur gouvernement et rejettent toutes les fautes sur les hordes pillardes des Turcomans et des Kirghis ; la Russie, vis-à-vis de ces pirates des steppes, est rien que sur la défensive, et, si elle s'empare de l'Afghanistan, ce sera pour se protéger. Vous voyez d'ici quel agneau c'est que le cosaque, et, en vérité, on ne comprend pas pourquoi au lieu de se battre contre les Kirghis, il ne s'est pas contenté de bêler.

De leur côté, les journaux anglais font feu et flamme. Le *Morning Post* surtout est furieux. L'Angleterre, pour cacher son dépit et son effroi, comme tous les faibles, fait un vacarme du diable. « La Russie n'est pas une puissance, s'écrie le *Morning Post* ; ce n'est qu'un grand cadavre ; son armée n'est pas organisée, n'a pas de cadres, n'a pas de canons ; sa marine est nulle, elle ne peut ci, elle ne peut ça... » Eh morbleu ! si la Russie ne peut rien, pourquoi la craignez-vous tant ? Contradiction, contradiction ! *Et omnia contradictio.*

Cette pauvre Russie, elle est bien mal prise ! Voilà jusqu'à la grosse Grèce qui lui tombe dessus ; en effet, ce sont des journaux d'Athènes qui lui jettent toutes espèces de cailloux à propos, je suppose, de quelque palissade mal plantée sur une frontière quelconque. Heureusement que le gouvernement grec a désavoué le langage des

dits organes ; autrement nous avions une nouvelle question à l'horizon politique, un nouveau point noir dans le blanc des yeux.

Avez-vous connu le baron Charles Frédérick de Blixen-Finecke ? C'était un brick. Il vient de mourir ; sa femme était la sœur de la reine du Danemark. Si vous voulez en savoir plus long, consultez l'almanach de Gotha ou l'*Album de la Minerve* ; vous passerez une heure délicieuse et vous en apprendrez assez pour m'en vouloir.

À part le baron Charles Frédérick de Blixen-Finecke, est mort encore récemment le duc de Médina-Cœli qui descendait en ligne droite des premiers rois d'Espagne. Vous savez qu'il faut en prendre et en laisser de ces lignes droites qui ne sont pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Enfin, qu'importe ! j'admets que le duc de Médina-Cœli descend en droite ligne, tout d'un trait, d'un seul jet, des premiers rois de la vieille Castille ; mais ce qui m'étonne dans ces conditions-là, c'est que le duc ait été un homme supérieur et ait eu de l'esprit comme un démon. On sait qu'une race trop vieille, et qui n'a pas été mélangée, tourne à l'idiotisme ; peut-être y a-t-il des exceptions et du reste les constatations scientifiques ne sont pas comme le pape. Le duc était quatorze fois Grand d'Espagne, c'est-à-dire qu'il avait le droit de se mettre quatorze chapeaux sur la tête en présence du roi, mais il ne voulut jamais user de ce privilège. Voici un trait original qui peint l'homme. Tout récemment, une loi votée par les Cortès espagnoles a imposé des taxes assez élevées sur les titres nobiliaires et sur les décorations : c'était un bon moyen de supprimer la fausse monnaie, et si l'on en faisait autant en France et en Italie, on n'y verrait pas autant de barons et de chevaliers créés de leurs propres mains : une taxe de ce genre, entre parenthèses, va devenir presque nécessaire en Canada. Par suite de cette mesure, la plupart des nobles d'Espagne avaient décidé de renoncer à leurs titres respectifs ; le duc qui vient de mourir, avait conçu, lui, l'idée de faire mettre dorénavant sur ses cartes de visite : L'ex-duc de Médina-cœli. – Il appelait en outre Dieu le *gentilhomme de là-haut*. Il n'est pas dit s'il gardait son chapeau sur sa tête quand il priait, en sa qualité de Grand d'Espagne.

Pour moi, je ne suis pas un démocrate, comme d'aucuns seraient peut-être portés à le croire ; je suis un aristocrate, dieu merci, et je m'en flatte ; je le proclame afin qu'on ne me confonde pas avec les chercheurs de popularité et les démagogues envieux. C'est pour cela que je m'empresse de signaler une belle action, quelque chose d'inouï, d'incompréhensible, que vient d'accomplir la famille royale de Portugal.

En conséquence de la gêne du trésor public, le roi de ce petit État a lancé deux décrets en vertu desquels il diminue sa dotation personnelle de 65,500,000 réis, celle de la reine de neuf millions, et celle de ses deux fils, de 45 millions, en tout 70,000 douros. Son père cède pour

sa part, sur la dotation assignée dans son contrat de mariage, la somme de quinze millions de reis. Avez-vous jamais rien vu de pareil ? Dire que je suis, à part le roi du Portugal, le seul homme au monde capable de semblables actes et que tout moyen de les accomplir m'est refusé ! Donnez-moi des réis, mon Dieu ! donnez-moi des réis.

Ce qui me désole le plus dans la vie, c'est qu'elle se passe à attendre. On attend toujours, toujours, une chose ou l'autre, jusqu'à ce qu'enfin vienne la mort qui, elle, ne se fait pas attendre. « Ô mort cruelle, dit un article nécrologique d'un journal québecquois, tu ruines tout, tu ruines la santé, tu ruines l'espérance, tu ruines la vie. Tu détruis tout ce qui existe dans le royaume de l'existence.... » – Adieu.

le National – 13 février 1873, p. 2

Causerie.

L'Imbroglio est la loi du monde, il y a imbroglio partout et tout est imbroglio, jusque sur le chemin de fer Gosford. Aux États-Unis il y a l'imbroglio louisianais et celui dit des Modocs, sauvages curieux qui se battent comme les bandits corses et qui habitent des gorges et des cavernes, comme les anciens peuples troglo-dites <*sic*>. Entre l'Angleterre et la Russie, il y a l'imbroglio Khiva, qui va finir bientôt, espérons-le. En Espagne c'est l'imbroglio carliste, petite guerre de partisans circonscrite aux montagnes d'une province, mais qui fait énormément de mal, grâce à la douceur avec laquelle on la réprime et à l'état précaire du gouvernement.

Cette insurrection carliste donne le jour à des documents curieux. Dans son ordre du jour aux Catalans, le prince don Alphonse de Bourbon, qui s'est mis à la tête des insurgés, aux lieux et place de Don Carlos, démissionnaire, s'excite comme un candidat ministériel apostrophant les *rouges* sur un husting.

« Catalans, s'écrie-t-il, la religion de nos pères opprimée ; la patrie que nous aimons tant, outragée ; la société dans laquelle nous sommes nés, près de sa dissolution ; la famille prostituée ; notre indépendance dégradée ; la monarchie légitime, symbole de la loi et sauvegarde de l'ordre, vilipendée et proscrite ; la propriété menacée de mort ; en un mot, tous les intérêts légitimes, toutes les grandes aspirations, toutes les idées généreuses et toutes les pensées honnêtes arrêtées dans leur développement, réclament aujourd'hui notre concours, sollicitent nos efforts, attendent notre coopération et exigent nos sacrifices. »

Et plus loin :

« Vos faits glorieux, vos entreprises héroïques et vos magnanimes sacrifices ont rempli d'espérance les vrais Espagnols et attiré vers la Catalogne l'admiration et les sympathies de tous les hommes d'honneur.

« Descendants des courageux champions qui durant des siècles entiers combattirent contre l'hérésie, l'islamisme, le protestantisme, vous avez inauguré une lutte titanique et inégale contre les monstrueuses erreurs que l'impiété moderne a produites et que la révolution a déroulées.

« Fils des courageux soldats qui vainquaient dans le Bruch ou mouraient à Gerone, vous avez su combattre aussi pour l'indépendance de la patrie en conquérant les lauriers d'Arbucios et des Graus, de Vidrô et de Balaguer. »

La vertu commune à tous ces prétendants, c'est l'humilité. Ils combattent toujours pour la patrie, l'ordre, la vérité et la justice. Ils mettent toujours Dieu de leur côté, sans le consulter d'abord, comme si cela allait de soi ; on dirait vraiment que Dieu n'a pas autre chose à faire dans ce monde que de marcher derrière Don Alphonse au son du tambour et de l'aider à faire dérailler les trains. Tant de présomption, même légitime et de droit divin, stupéfie les gens pratiques, esprits ordinaires, sans gagner les cœurs ni les bras, et c'est ce qui arrive notamment en Espagne où les carlistes font tout le mal possible, mais toujours dans les mêmes limites de territoire.

On a cru quelques jours qu'un nouvel imbroglio surgirait peut-être de l'acquisition de la baie de Samana qui met naturellement l'île de *Saint*-Domingue sous l'influence et le contrôle des États-Unis, sinon sous leur autorité explicite. On disait à ce sujet que cette acquisition, faite par une compagnie privée, n'était que pour masquer la véritable acquisition faite par le gouvernement américain, et l'on ramenait comme une conséquence la question des îles Sandwich à celle de Samana.

Comme les Américains ont depuis longtemps des intérêts considérables dans ces îles, qu'ils y font la loi du commerce et que leur population y égale presque celle des indigènes diminuée de beaucoup depuis une dizaine d'années, on a cru que l'acquisition de Samana n'était qu'un prélude à celle encore plus grave peut-être des îles Sandwich.

En effet, pour se faire une idée de l'importance qu'elles peuvent avoir pour les États-Unis, il suffit de savoir qu'on ne peut établir de relations entre divers États de la Chine, du Japon, de la Colombie Britannique, de la Californie, de tous les pays enfin que baigne le Pacifique, au Nord de l'équateur, sans y faire participer les îles Sandwich ; nous dirons plus, cet archipel est indispensable au développement de chacun d'eux. La raison en est simple et facile à comprendre ; la voici : les

îles Sandwich étant sur la route et à moitié distance de la Californie au Japon, sont, par cela même, le point de relâche obligé des bâtiments à vapeur qui veulent aller de la côte d'Amérique à celle d'Asie et *vice versa*. Cette position géographique unique est le gage de la richesse future de l'archipel hawaïen. Honolulu n'est pas seulement un rendez-vous pour les baleiniers de l'océan arctique, c'est une place de commerce qui reçoit son impulsion des développements de la navigation à vapeur entre la côte occidentale d'Amérique et les ports de la Chine et du Japon. Entrepôt provisoire de tous les pays du globe, succursale de toutes les places marchandes, Honolulu peut réunir à la fois pour le transit les articles fabriqués de l'ancien monde et les matières premières du nouveau. Terrain neutre du commerce, il peut devenir l'intermédiaire entre vendeurs et acheteurs des deux continents. Là où l'on parle toutes les langues, on peut traiter toutes les affaires : Honolulu est le pays polyglotte par excellence.

Depuis l'achèvement du chemin de fer du Pacifique, qui relie sans interruption New York et San Francisco, le service maritime entre la Californie et la Chine est devenu bi-mensuel, et les paquebots qui le font, relâchent régulièrement à Honolulu qui les approvisionne de charbon et de vivres frais. Par suite de l'établissement de cette ligne, Honolulu ne se trouve plus séparé de San Francisco, son port d'attache et de commerce, que par sept jours de traversée. On comprend après cela que les États-Unis s'habituent aisément à regarder les îles Sandwich comme une de leurs annexes nécessaires, comme un morceau détaché temporairement de la côte américaine, et devant y retourner bientôt par la seule force des choses, par la nécessité de situation.

Quel pays est-ce que le Japon ? En vérité, c'est une question à se faire, devant les surprises réitérées qu'il nous cause depuis deux ou trois ans. D'abord il a renversé en quelques jours tout un ordre politique séculaire, encore très puissant et très vivace, qui tenait aux mœurs, aux traditions encore plus chères aux peuples d'Asie, qu'aux Anglais, l'ordre des daïmios, ligue de princes qui possédaient le véritable pouvoir politique, et cela sans la moindre révolution. Puis, le Mikado, empereur spirituel devenu par ce coup d'État chef temporel, a rendu immédiatement une foule d'arrêts pour faciliter le commerce et les relations de toutes sortes avec les pays étrangers ; depuis, il assimile de plus en plus le Japon aux États européens ; il a envoyé un certain nombre de jeunes gens étudier dans les collèges de France, d'Angleterre et des États-Unis ; une ambassade ambulante a été instituée pour connaître à fond le mécanisme et l'esprit des institutions étrangères ; enfin, les derniers avis portent qu'un parlement électif va être établi ; six cents députés seront élus ; il y a jusqu'aux magistrats de police qui deviendront électifs ; et ce qui dépasse tout, ce qui est plus hardi que tout le reste, c'est que des avertissements ont été publiés enjoignant aux in-

dividus de ne plus se raser les cheveux sur le sommet de la tête, mais de les laisser croître selon la mode européenne et américaine.

Ici peut-être vont commencer les épreuves pour le mikado et la résistance à son autorité. Tant que les hommes ne se sont pas pris aux cheveux, ça peut encore aller, mais quand ils en sont rendus là..... il n'y a plus de mikado.

Le dernier événement du jour est la réunion du parlement d'Angleterre illustrée du traditionnel discours du trône qui, comme tous les discours du trône, ne signifie et ne contient rien. En fait de documents de ce genre, il n'y a que les messages des présidents des États-Unis qui veulent dire quelque chose. Ces messages sont des exposés instructifs, quoique succincts, de la politique, de la situation financière, commerciale et sociale de l'Union. On y sent que le chef de l'État doit rendre des comptes et qu'il est responsable ; on y sent que tout le monde s'occupe de la chose publique, que le message n'est pas seulement une formalité, mais un véritable rapport sur l'état général de toutes les questions américaines, et que ce rapport constitue la première des pièces officielles sur lesquelles rouleront les discussions de la presse durant toute l'année.

En France, la grande question du jour est celle de l'éducation et de la formation du conseil supérieur d'enseignement. Jamais on ne vit cette question brûlante abordée d'une façon plus sensée, mieux raisonnée, plus conciliante. Il y a évidemment en France un esprit nouveau qui s'est éclairé des derniers désastres et qui tient compte de toutes les opinions. Un bon résumé des débats auxquels donne lieu cette question, serait éminemment instructif ; mais comme ce résumé demande une étude spéciale et un article distinct, nous nous contenterons aujourd'hui de donner un aperçu succinct de la position respective dans laquelle se sont trouvés depuis le premier empire enseignants et enseignés. Cet aperçu est emprunté au *Courrier des États-Unis*.

« Le conseil supérieur (ancien conseil royal) ne représentait guère que l'Université elle-même et n'était composé que de l'élite de ses hauts fonctionnaires. Les parents n'avaient pas le droit de confier à qui bon leur semblait l'éducation de leurs enfants, et le baccalauréat n'était accessible qu'aux jeunes gens munis d'un certificat attestant qu'ils avaient fait leur rhétorique et leur philosophie dans un collège de l'État. En dehors de l'éducation donnée par les établissements universitaires, on ne tolérait que celle qui avait pu être donnée particulièrement aux candidats dans leurs familles respectives.

La loi Falloux fit cesser cet état de choses. Elle admit que les familles avaient le droit de faire élever leurs enfants par les maîtres qu'elles préféreraient ; elle rendit à tout le monde, particuliers ou corporations, le droit d'ouvrir des établissements d'instruction primaire ou secon-

daire ; elle supprima le certificat d'études qui établissait, au profit de l'État, un monopole insoutenable. Dès lors, le Conseil supérieur ne pouvait plus représenter exclusivement l'État enseignant.

Les représentants de l'Université, nommés par le président de la République, y formèrent une section très importante, puisqu'elle était seule permanente et avait la surveillance des écoles publiques ; mais on lui adjoignit quatre archevêques ou évêques, un ministre de l'Église réformée, un ministre de l'Église de la confession d'Augsbourg, un membre du Consistoire israélite, trois conseillers d'État, trois membres de la Cour de cassation, et trois membres de l'Institut, – tous ces représentants de ces diverses religions ou de ces diverses forces sociales élus par leurs collègues respectifs, – et enfin trois membres de l'enseignement libre, désignés par le pouvoir.

Telle est à peu près l'organisation du Conseil supérieur que M. le duc de Broglie et ses collègues proposent de rétablir. »

le National – 10 juin 1873, p. 2

Chronique.

Savez-vous une chose ? Québec devra être avant longtemps une des plus grandes villes commerciales du monde. Cela tient à un plan, plan que le *Canadien* du 4 courant expose avec l'enthousiasme du connaisseur devant une belle œuvre, et qu'il recommande comme s'il n'y avait plus qu'à se dépêcher pour voir se réaliser ce projet magnifique.

Vous savez que la nature a admirablement doué Québec, mais que les hommes ont tout fait pour amoindrir ou gâter tous ces dons. Quand un intérêt pressant, irrésistible, leur commandait certains travaux publics, ils les ont accomplis à la dernière heure et le cœur serré, comme l'avare à qui son confesseur recommande, au lit de mort, de faire quelques charités afin d'avoir au moins quelque chose à produire pour sa défense.

À côté de ces travaux limités autant que possible et qui ont servi juste à prévenir un complet anéantissement, s'en trouvaient une foule d'autres absolument indispensables et dont l'exécution, retardée d'année en année, s'accomplit aujourd'hui par misérables petites tâches, à pas mesurés craintivement, avec toutes sortes de précautions pour ne pas blesser les droits acquis des ruines. C'est ainsi qu'il y a quelques années, on a démoli une porte, il y a deux ans une autre, et enfin cette année les deux dernières qui menaçaient de se démolir d'elles-mêmes sur la tête des passants. Ces portes avaient, paraît-il, un grand attrait historique, mais aussi un insupportable inconvénient de tous les jours : l'attrait historique l'a emporté pendant un quart de siècle, jusqu'à ce que enfin, un beau jour, le gouvernement militaire, à peu près rassuré sur

les démangeaisons annexionnistes des Américains, accordât la permission de démolir une des portes.

Mais cela fut alors considéré comme si hardi, qu'à peine avait-on jeté la porte à terre, on la reconstruisait à neuf, on y dépensait trente-cinq mille dollars et on la faisait voir aux étrangers comme un modèle de pierre de taille. Plus tard, on se familiarisa avec le danger ; il n'y a rien qui rende brave comme l'habitude de n'avoir rien à craindre. Les Américains n'ayant pas songé, pendant cinq années de suite à s'introduire en vainqueurs par la nouvelle porte *Saint*-Jean, on crut pouvoir tenter une autre expérience, celle de démolir une deuxième porte sans la reconstruire. Au grand ébahissement, puis au grand soulagement des Québecquois, la porte Prescott tomba, sans que rien s'élevât vers les ruines pour éterniser le souvenir de cette mémorable disparition.

Jugez un peu comme les hommes sont faits ; il n'a pas fallu six mois pour qu'ils oubliassent la porte Prescott et jusqu'au sentiment des dangers que cette ouverture subite, pratiquée dans l'enceinte de leur ville, pouvait attirer sur eux. De là à accomplir de véritables extravagances, il n'y avait qu'un pas. Ce pas a été franchi le mois dernier par la démolition des deux dernières portes restantes. Ces deux débris tant redoutés de l'armée américaine ayant été renversés par nos propres mains, il était prudent de s'arrêter. Aussi voit-on maintenant, à la place des anciennes portes du Palais et de la Canoterie, deux échancrures béantes, noires, à travers des murs déchirés, laissés tels que la démolition les a faits, encadrant un chemin qui n'a pas été nivelé, où des débris de mortier et de pierres se reposent de leur chute, où les voitures ne passent qu'en tremblant et que fuit le piéton, déjà pourtant bien habitué aux accidents de terrain dans la capitale.

À chacune de ces portes est resté debout un ancien corps de garde, historique aussi, mais horriblement hideux, plus sale qu'un fond de chaudron d'Esquimaux, véritable foyer d'infection, et qu'on ne peut démolir, savez-vous pourquoi ? Parce qu'il faut pour cela la permission spéciale de l'Angleterre ! Oh ! grands dieux ! je ne demande qu'une chose, c'est que l'Angleterre sache qu'on laisse pourrir en paix ces deux ordures par respect de son autorité, et elle serait capable de nous punir de notre insondable bêtise en donnant l'ordre exprès de les garder jusqu'à ce que le vent les emporte.

Cette permission spéciale du gouvernement anglais est du moins ce que prétexte l'honorable Hector Langevin qui a plus le goût des requêtes que des dîners, et qui veut qu'on le supplie humblement et respectueusement pour la démolition des corps de garde comme on l'a fait pour celle des portes. On le suppliera donc pour les corps de garde, puis on le suppliera pour une partie des remparts qui se détachent et qui, si on n'y met ordre, iront démolir la moitié du Palais en se démolissant eux-mêmes. Déjà l'artillerie volontaire, juchée à la citadelle, a

commencé de bombarder le Foulon, dans ses exercices au tir ; si l'on ne se hâte de supplier M. Langevin, tout le bas Québec disparaîtra, sans qu'on y touche, par l'œuvre seule des remparts impatients de tant de délais officiels.

Mais il faut revenir au plan merveilleux dont je vous parlais en commençant, et que le *Canadien* expose dans les lignes suivantes :

« L'idée de construire des docks sur la rivière Saint-Charles, dit-il, a été ces années dernières l'objet d'une excellente étude faite par M. Charles Baillargé, ingénieur de la corporation. M. Baillargé a soumis au Conseil de ville un plan qui ferait de Québec une des plus grandes villes commerciales de l'Amérique, s'il était exécuté. Ce plan consisterait à barrer l'entrée de la rivière Saint-Charles, pour y laisser entrer l'eau absolument comme dans un bassin de radoub. Aux deux extrémités, il y aurait des portes pour faire entrer les navires à mer haute et les faire sortir.

Tout l'espace compris entre les quais du Palais jusqu'à l'Hôpital de la Marine et peut-être au-delà, serait couvert d'immenses quais, sur lesquels seraient construits les magasins et les dépôts entre lesquels circuleraient les navires. Inutile de dire que la construction de ces quais serait d'autant moins dispendieuse qu'elle se ferait sur un terrain sec. Cet endroit deviendrait le grand centre commercial de Québec ; les navires d'un tonnage ordinaire y trouveraient un abri très sûr et très commode contre les vents, offrant en même temps la plus grande commodité pour le chargement et le déchargement. Quant aux très gros navires, ils pourraient accoster aux quais en eau profonde de la commission du Havre.

Il est évident que cette amélioration ferait de Québec un des plus beaux ports du monde.

Elle entraînerait comparativement peu de dépenses et pourrait même occasionner de très belles spéculations. Le gouvernement impérial donne une subvention de $300,000 aux colonies qui construisent des bassins de radoub capables de recevoir les navires de Sa Majesté, comme le seraient les docks dont nous parlons. De son côté le gouvernement canadien, nous en sommes convaincu, céderait volontiers et gratuitement le lit de la rivière Saint-Charles à la compagnie qui entreprendrait de faire cette amélioration. Il ne resterait donc que les frais de construction des quais dont une partie serait payée par $300,000 du gouvernement impérial, en sorte qu'une compagnie pouvant disposer d'un million de piastres aurait nécessairement les ressources nécessaires pour exécuter ce beau projet. Puis nous croyons que la corporation fournirait aussi une bonne partie des fonds nécessaires, elle préférerait probablement employer là des sommes qu'on voudrait lui faire dépen-

ser pour ouvrir à la basse-ville une nouvelle rue qui serait loin de répondre aux besoins toujours croissants du commerce de notre port. »

La Corporation ferait ci, la Corporation ferait ça, le gouvernement ferait autre chose, l'Angleterre s'en mêlerait, tout le monde aurait la main à l'œuvre ; métropole et colonie s'uniraient pour envoyer fort dans la rivière *Saint*-Charles ; c'est à qui des deux y mettrait le plus d'argent..... et c'est superbe, c'est étincelant, c'est fantastique, et puis, ce qu'il y a de plus beau, c'est que ça se ferait à peu près tout seul, tant ça <*sic*> l'air simple.

Mon cher rédacteur, connaissez-vous l'histoire du chemin de fer intercolonial, du chemin de Kennebec, de celui de Gosford, de celui de Drummond, de celui de Sorel, l'histoire de nos canaux, et celle beaucoup plus récente, la palpitante, l'émouvante histoire du chemin de fer du nord ? Vous connaissez tout cela mieux que moi ; aussi êtes-vous fixé de suite sur le sort des docks de la rivière *Saint*-Charles. Il faudra en parler au moins vingt ans avant qu'il se forme une compagnie pour exécuter ce travail, puis vingt autres années avant que les directeurs et actionnaires de cette compagnie s'entendent entre eux ; et au moins dix années encore pour trouver les fonds nécessaires, malgré le subside impérial, malgré les largesses de notre gouvernement, malgré les nouveaux sacrifices de la Corporation de Québec.

La Corporation ! eh ! grands dieux ! s'il fallait établir le compte de tout ce qu'elle a à faire d'urgent, d'indispensable, simplement pour l'hygiène de la ville avant de prêter son chétif concours à de grandes entreprises problématiques, on serait émerveillé de voir que des hommes aussi intelligents, aussi instruits que M. Baillargé puissent rêver des plans pour Québec et avoir la moindre idée qu'un jour ils reçoivent exécution.

Des docks ! ventre-saint-gris, des docks d'un million quand les rues restent dix ans sans être balayées une fois, quand il faut attendre que la pluie délaie six pouces de boue pour échapper à une poussière mortelle, quand à chaque cinquante ou soixante pas on trouve un chat, un chien ou une demi-douzaine de rats morts qui disputent aux vivants la possession de la ville historique, quand on voit rafistoler, replâtrer des masures, boucher à chaque printemps de nouvelles lézardes à des maisons jaunies, comme courbées et ridées par l'âge, qui n'en peuvent plus et qui suintent l'odeur moisie du dernier siècle, au lieu d'en bâtir de neuves, quand on n'a pas seulement le moyen de boucher les immenses ornières et de niveler les monticules de la principale rue de la ville, quand on se heurte à chaque instant à un esprit de routine, à un encroûtement, à une paresse stupide qui depuis longtemps ont envahi le sang et la mœlle des citoyens historiques ; des docks d'un million quand on n'a pas même l'énergie ni le vouloir de construire un marché pour la haute ville, ni de ramasser, quand ça ne serait que pour en faire

un autre monument historique, les débris éparpillés, les déchets de toute nature qui encombrent les rues et arrêtent la circulation, c'est à faire rêver vraiment, et si je ne savais pas M. Baillargé un homme sérieux, je lui demanderais raison de la stupeur où m'a plongé son grand projet, sans doute fort grand, sans doute magnifique, sans doute réalisable dans toutes les rivières Saint-Charles du monde mais à condition que ce soit bien loin de Québec, cette capitale qui tue tout ce qu'elle enfante qui étouffe dans son germe tout ce qui naît en elle.

Aujourd'hui pourtant, à côté des démolitions inachevées que fait l'homme et celles beaucoup plus complètes et plus nombreuses que fait la nature, on voit des tentatives d'embellissement, ou plutôt des *améliorations*, ce qui est un terme euphorique pour rafistolage, rapiéçage ; Québec se sauve de la décomposition par le procédé du raccommodage ; aussi n'y a-t-il pas une ville au monde où l'on voit autant de morceaux ajoutés, autant de neuf sur du vieux, autant de pièces qui jurent, ce qui est pittoresque disent les gens qui passent et qui n'ont pas eu le temps d'être asphyxiés par la poussière des débris. C'est ainsi qu'en fait d'*améliorations*, on entoure aujourd'hui le Parlement d'une grille en fer percée dans un mur de trois pieds de hauteur. Déjà l'on a planté des arbres tout autour de l'édifice pour en dérober la pauvreté ; ces arbres accusent pour la plupart une vigueur exotique ; d'autres restent secs comme les discours ministériels. Qu'importe ! il y aura toujours assez d'ombre pour cacher la bâtisse, c'est le principal, l'étranger aura une stupéfaction de moins ; et, quant aux mystères de l'intérieur, la voie tonnante de l'opposition ne tardera pas à les annoncer au peuple frémissant.

le National – 21 juin 1873, p. 2

Chronique.

Ils l'ont donc élu à la fin du compte le nouveau chèfre, le deuxième grand chèfre du grand parti conservateur. Le chèfre de bronze étant mort, ils ont pris un chèfre d'étain. Hector le taciturne est proclamé. C'est juste, c'est exact ; pour un parti mort, il faut bien un chef muet ; ce sera un spectacle en vérité que cette armée d'agonisants dirigée par cette ombre ! Que fera Sir Hector, chef ? car il sera *Sir* incontestablement ; on n'est pas compagnon du Bain pour des prunes, et tant qu'à succéder à Sir George Étienne, il faut au moins lui ressembler en quelque chose. Le gouvernement anglais reconnaîtra toute la convenance de baronetiser l'honorable Langevin, et, ainsi, la tradition établie depuis vingt ans en faveur de chaque chef restera intacte et entière, bien que ceux qui la représentent soient une diminution des trois quarts sur leurs devanciers.

Ils l'ont élu en petit comité, dans une chambre d'hôtel, assez nombreux pour former un quorum de municipalité de village ; ils l'ont hissé sur un pavois, fort bien ! mais que fera un chef sans soldats ? Où conduira-t-il ses débris épuisés, expirants ? Et en supposant même qu'il trouve quelques recrues affamées, quelques soupirants de crèche, quelques conscrits des concessions qui ne connaîtront pas l'histoire des deux dernières années, que voulez-vous qu'il en fasse ? Pourra-t-il les commander par signes ? A-t-il seulement un panache à montrer comme ralliement dans les grandes occasions où non seulement on ne l'entendra pas mais où on le perdra même complètement de vue ? S'il n'a pas de panache, s'il est muet, s'il n'a pas de soldats, que voulez-vous qu'il fasse comme chêfre ? Il eût bien mieux fait de se faire enterrer avec Sir George que d'accepter l'agaçante fonction de commander une armée invisible. De cette façon, les quelques soldats qui restent se seraient faits chefs entre eux, absolument comme dans la milice où il n'y a que des officiers, au nombre de cent trente, ce qui coûte quinze cents mille dollars par an ; d'où l'on voit qu'un officier sans soldats est encore plus coûteux qu'un chef sans partisans.

Il est juste de dire qu'il fait encore moins de besogne.

Manitoba et la Colombie Anglaise n'ont pas encore élu leurs chefs ; elles attendent sans doute des *better terms*. Mais dès lors que le Bas-Canada a élu l'honorable Hector, je ne vois pas pourquoi les deux provinces-sœurs susnommées y mettraient des façons ni en quoi elles seraient tenues d'avoir de la pudeur dans leur choix. Puisque les conservateurs bas-canadiens en sont arrivés là, il n'y a aucune raison pour que les Métis de la Rivière-Rouge n'élisent pas un Pawnee ou un Cri quelconque pour conduire leur phalange dans les luttes parlementaires. Ce qui est bien certain, c'est que c'est là le coup de grâce de Sir John. Lui qui a résisté aux plus terribles désastres, qui a vu fondre sur son corps les plus cruelles maladies, qui a survécu, on ne sait comment, à toutes les atteintes morales et physiques, ne survivra certainement pas à ce coup de foudre. Il pouvait s'attendre à tout, lui qui connaît les hommes, si ce n'est à ce que ceux pour qui il a toujours combattu, lui portassent une pareille botte sur ses vieux jours. Il en mourra, il en mourra, croyez-le bien, à moins qu'il ne résigne et n'aille vivre en Angleterre de ses cinq mille livres de revenu, ce qui vaut encore mieux.

On dit que les places d'eau vont être étourdissantes d'entrain cet été ; qu'il y aura une affluence inouïe, que les voyageurs seront entassés les uns sur les autres, que les hôteliers allongent, étirent, gonflent en tous sens leurs maisons pour n'être pas pris au dépourvu, et l'on accuse Lord Dufferin de cette averse qui va fondre sur les campagnes. Lord Dufferin a résolu de rendre de nouveau populaire un endroit qui commençait à être absolument déserté à cause de sa situation difficile, de l'impossibilité de le rattacher à d'autres endroits, si ce n'est par la seule

ligne des bateaux du Saguenay, de son manque absolu de communications par terre, de sa solitude et de son isolement qui, en moins de huit jours, en font envoler les plus acharnés pêcheurs et chasseurs, Tadoussac en un mot, l'effroi du touriste, malgré son magnifique hôtel, ses bains, sa situation archi-pittoresque, et l'obligation de s'y arrêter pour tous ceux qui se rendent à la Baie de Ha ! Ha ! C'est à Tadoussac que Lord Dufferin va planter sa tente en véritable explorateur ; on assure qu'il va y passer quelques semaines ; évidemment il médite quelque nouvelle expédition au Spitzberg.

Si Tadoussac devient l'endroit fashionable cette année, il y aura foule à Cacouna, à la Malbaie, à Kamouraska et à la Rivière-du-Loup, tous points d'où il n'y a qu'un bond à faire pour atteindre Tadoussac. Les dames vont affluer : les toilettes bruyantes et les longues robes aux reflets satinés vont ruisseler sur les galets du rivage et dans les sentiers du cap, car Tadoussac, sachez-le bien, n'est qu'un rocher coupé de mille petits ravins, crépu, barbu, moucheté ça et là de bouquets de broussailles, avec une quinzaine de villas qu'ombragent des touffes de sapins et quelques jardinets qui ont poussé en fendant le roc ; c'est là qu'on voit la plus belle des petites baies qui soient au monde, un vrai chef-d'œuvre de contours, tout ce qu'il y a de gracieux et de perfide à la fois, car rien n'est plus tentant que les petites vagues azurées qui battent les flancs de la baie, mais rien aussi n'est plus glacial ni plus impénétrable au plus hardi baigneur.

La Compagnie des Remorqueurs a établi cette année un double service de paquebots qui vont sillonner le bas du *Saint*-Laurent en tous sens depuis Québec jusqu'à Rimouski. Aux endroits où les années précédentes il n'allait pas de bateaux à vapeur, il y en aura désormais trois par semaine, et à ceux où les bateaux n'allaient que tous les deux jours, ils iront maintenant chaque jour de la semaine, excepté le dimanche. Les Canadiens n'auront plus de raison après cela de se tenir enfermés dans leur intérieur comme des rats dans leur fromage, et de laisser admirer aux seuls étrangers nos délicieuses places d'eau et les splendeurs sauvages de notre nature.

Ô progrès ! que tu m'enchantes ! C'est grâce à toi que les quais Baby vont enfin pouvoir être utilisés ; les quais Baby ! ces constructions déjà historiques qui sont presque une époque de notre vie nationale, du moins un chapitre impérissable où la féconde idée des jobs politiques fut pour la première fois émise avec cette grandeur qu'ont en vain cherché à dépasser depuis lors tous les contracteurs et jobbeurs réunis. Ces quais Baby avaient coûté plus d'un million et n'avaient d'autre objet que de mettre au service du gouvernement un nombre considérable de bras ; ils ont tous de sept à douze arpents de long ; véritables pointes qui hérissent le rivage et s'avancent dans le fleuve au nombre de cinq ou six.

Les élections de 1854 une fois terminées, on perdit de vue tout à coup que les quais Baby devaient avoir une utilité maritime quelconque, et on les laissa dans leur repos pour ramasser les glaces l'hiver et briser les lames l'été, monuments commémoratifs de l'époque de bronze qui allait commencer pour le Canada avec Sir George Étienne sur le seuil.

Depuis, on a vu s'élever les édifices d'Ottawa, commencer l'Intercolonial railway, pour ne jamais le finir, il est vrai, mais enfin l'intention y est ; on a vu sur une échelle moins grande, l'institution des agents d'émigration pour faciliter le transport des émigrants européens aux États-Unis par les voies canadiennes ; on a vu l'achat du Nord-Ouest, de Manitoba, de la Colombie Anglaise ; on a vu l'enfantement gigantesque du Pacifique qui coûte déjà cinq cent mille piastres avant de naître, enfin toute cette glorieuse politique de bronze si facilement convertible en argent. Les quais Baby, rappelons-le sans cesse, ont été le point de départ de la métallurgie politique ; ils ont rempli leur premier objet en une saison, et depuis lors, pendant dix-huit ans, ils sont restés ignorés, inconnus, si ce n'est par quelques goélettes cherchant un abri ou par des chaloupes fuyant le Nord-Est. Aujourd'hui, le progrès, ce grand voyageur, les amène à leur vraie destination et leur rend leur utilité pratique.

Oui, il est donc vrai qu'on va se promener cet été, qu'on pourra aller du sud au nord en vapeur et d'un point à un autre du sud sans être obligé de subir ce détestable Grand Tronc qui ne va plus qu'en boitant ; on ira de Kamouraska à la Malbaie, chose inouïe ! deux fois par semaine, en une heure et demie, et, par une ligne correspondante, on atteindra Tadoussac et Rimouski, puis le Golfe, toujours par eau, sans qu'il en coûte d'autres embarras que le mal de mer si l'on va trop loin. Aussi toutes les places de bains, tous les *summer resorts* s'animent pour cette saison, se préparent et se font une toilette inaccoutumée ; des hôteliers, qui allaient fuir, restent encore un été, d'autres commencent, d'autres enfin vont voir quadrupler leur énorme clientèle ; les voyageurs pouvant à discrétion se déplacer, aller d'un endroit à un autre, il y aura une affluence continue, un va-et-vient incessant dont Tadoussac sera le centre, le point convergent.

Cela, c'est à la condition, bien entendu, qu'il y ait un été. Dans notre cher, mais détestable pays, on est toujours certain qu'il y a un hiver, mais on n'est jamais certain que l'été lui succède, même en faisant abstraction du printemps qui, pour nous, n'est qu'une expression mythologique. Voilà que depuis deux jours, le froid à peu près oublié vient de reprendre et nous entre jusque dans la moëlle des os pour se rattraper d'une absence qui nous était bien douce ; il pleut aussi, absolument comme dans tous les étés canadiens, au moment où l'on s'y attend le moins, et à peu près toutes les trente-six heures. Mais qu'importe !

Lord Dufferin est déjà parti, est rendu même à Tadoussac ; il faudra qu'il pleuve du pétrole enflammé et qu'il gèle en plein midi pour empêcher les fashionables, les élégantes, l'immense foule des badauds et des faufileux de se précipiter jusque dans la poussière de ses pas. Le chroniqueur jouira de ce spectacle en homme au-dessus des grands de ce monde, et il en fera part à ses lecteurs qui représentent pour lui la perfection humaine.

Avant-hier, 17 juin, l'Université Laval célébrait par une grande solennité, le deux-centième anniversaire de la découverte du Mississipi par LaSalle – sur le programme on lisait par Marquette et Joliette – ce qui ne tire pas à conséquence, attendu que LaSalle, aujourd'hui, ne s'en occupe pas plus que s'il n'y avait pas de Mississipi du tout, et que pour nous, il est bien indifférent que ce soit tel ou tel qui l'ait découvert, pourvu qu'il soit navigable et qu'on puisse passer dessus à bon marché. Il y avait bien au-delà de deux mille personnes dans la grande salle de l'Université Laval ; Fréchette et Routhier, ne vous en déplaise, réunis pour la circonstance, ont déclamé de fort beaux vers, et inspirés à la même source encore..... ; malheureusement pour eux, cela ne peut leur arriver qu'une fois tous les cent ans !

À part cette solennité que je ne décrirai pas, parce que je ne l'ai pas vue, et qu'hélas ! je ne compte plus revoir, je ne trouve rien qui m'aide à terminer, avec éclat, cette chétive chronique commencée par le plus mince des sujets.

J'avais cru pouvoir échapper à l'honorable Hector après la première page ; mais l'influence pesante de ce conservateur-en-chef n'a fait qu'alourdir, de plus en plus, ma pauvre tête déjà ramollie. Ajoutez à cela, que le ciel se couvre de nouveau après vingt heures de pluie, que les nuages se rassemblent et assombrissent encore cette pauvre voûte qui reste terne avec le soleil dans son sein, et vous comprendrez combien je dois avoir le diable bleu, et que je puis être funèbre au besoin.

Adieu, adieu, mon cher rédacteur, je veux finir avant d'arriver aux larmes, je ne me pardonnerais jamais d'avoir tourné en lamentation un essai quoiqu'infructueux de gaieté. Sans doute, vos lecteurs doivent avoir aussi guère envie de rire, tant que ne se sera pas calmé le douloureux regret que leur a causé une mort récente, une perte irréparable. Remettons donc les joyeusetés à plus tard si la coupe n'en est pas tout à fait vidée. Les beaux jours rafraîchiront peut-être la chronique, à moins qu'il n'en reste plus pour moi que de tristes et de lugubres. Si je le constate, je ferai alors un arrangement pour mettre mes chroniques dans le *Courrier du Canada.*

IV
Tables des matières des éditions de 1873 et de 1884

[1873]

Préface 3
Correspondance 5
Chroniques pour le Pays 31
Souvenir du Saguenay 43
Allez, mes jeunes années 65
Chronique Québecquoise 71
Le Rire de Dieu 91
Mort de Papineau 108
Causeries du Lundi 117
Causeries du Mardi 144
À la Campagne, la Malbaie 165
Les Éboulements 180
En ville 200
Voyage dans le Golfe, à bord du steamer Secret 224
De retour 278
À l'hon. M. Laframboise 284
Pour les Désespérés 298
Le Nouvel An 307
Chronique d'outre tombe 312
Mathieu *vs.* Laflamme 325
À la Campagne 352
Dernière Étape, Le Lac Saint-Jean 364

[1884]

Préface 5
Chronique générale 11
Une élection dans Québec-centre 24
Après la lutte 30
Cacouna 35
Souvenir du Saguenay 48
Sur la côte Nord 56
Tadoussac 64
Allez, mes jeunes années 78
Chronique québecquoise 78
Le Rire de Dieu 99
L'automne 102
Mort de Papineau. 117
Obituaire du Pays. 120
Causeries pour la Minerve. 125
Causeries pour le National 153
A la Malbaie 176
Les Éboulements 193
La Baie Saint-Paul 203
Dernière chronique d'été 209
George-Étienne Cartier, l'homme de bronze 214
De retour à Québec 228
Voyage dans le Golfe 241
Percé 252
La Baie des Chaleurs 256
Dalhousie 262
« L'Intercolonial » ; MM. Bertrand et Berlinguet 270
De Dalhousie à Bathurst 276
L'hôtel Chalmers – Sarah 278
Digression – Paris. 283
Une éviction à Bathurst. 290
De retour 298
L'hiver 304
Dans la Métapédia 307
Chronique pseudo-philosophique 311
Pour les désespérés 319

Le Nouvel An 329
Après 334
Chronique d'Outre-tombe 341
Chronique montréalaise 350
Mathieu *vs.* Laflamme (*breach of promise*) 355
À propos d'un dîner 362
Le printemps à Québec 368
Arrivée des restes de sir Geo. Étienne Cartier 375
À la campagne 382
Dernière étape (le lac Saint-Jean) 395
Le « Teetotalisme » 433

V
Journaux et revues dépouillés

L'Abeille (Nouvelle-Orléans)	1871-1872
L'Aurore	novembre 1872 - juin 1880
Le Bien public	20 avril 1874 - 19 mai 1876
Le Canadien	juin 1870 - novembre 1872
Le Courrier des États-Unis (New York)	mai 1869 - juillet 1874
Le Courrier de Montréal	14 octobre 1874 - 26 janvier 1876
Le Courrier de Rimouski	octobre 1871 - novembre 1873
Le Défricheur	décembre 1862 - novembre 1863
L'Écho des Deux-Montagnes	1890-1892
L'Électeur I	mai 1866 - mai 1867
L'Électeur II	juillet 1886 - septembre 1896
L'Événement	janvier 1871 - septembre 1877
Le Figaro	mars 1883 - avril 1883
Le Franc-Parleur	28 juillet 1870 - 30 avril 1878
La Gazette de Joliette	juillet 1866 - novembre 1873 janvier 1884 - décembre 1887
La Gazette des campagnes	janvier 1867 - décembre 1870
La Gazette de Saint-Hyacinthe	13 août 1868 - 22 décembre 1870
La Gazette de Sorel	mars - décembre 1870
L'Indépendant	juin 1870-1871
Le Journal d'agriculture (Saint-Hyacinthe)	29 septembre 1869 - 12 février 1873
Le Journal de Québec	années 1872-1874

La Lanterne	17 septembre 1868 - 18 mars 1869
La Liberté	1892-1895
Le Manitoba (Saint-Boniface)	juin - décembre 1883
Le Messager franco-américain (New York)	septembre 1871 - décembre 1872
La Minerve	janvier 1870 - décembre 1877
Le Monde canadien	année 1874
La Nation	21 septembre 1871 - 22 juin 1872
Le National	mai 1872 - février 1879
Le National	1889-1896
Le Nord (Saint-Jérôme)	août 1881 - décembre 1883
Le Nouvelliste de Rimouski	23 décembre 1876 - 2 décembre 1880
L'Opinion publique	janvier 1871 - décembre 1877
La Patrie	février 1879 - mars 1893
Le Pays	janvier 1862 - décembre 1871
Le Réveil (Québec)	27 mai - 26 décembre 1876
Le Réveil	1894-1901
La Rive nord (Joliette)	20 octobre 1880 - 4 janvier 1881
La Semaine agricole	20 septembre 1872 - 26 novembre 1873
Le Signal	Prospectus de 1885
Le Soleil	décembre 1896 - février 1901
L'Union des Cantons de l'Est	janvier - février 1901
L'Union Nationale	3 septembre 1864 - novembre 1867
Les Veillées du Père Bon sens	27 décembre 1865 - décembre 1873
Nouvelles soirées canadiennes	
La Revue des Deux Mondes	
La Revue nationale	

BIBLIOGRAPHIE

PLAN

A – *ŒUVRES D'ARTHUR BUIES*

I Chroniques
II Éditions de chroniques
III Conférences
IV Articles de journaux
V Articles de revues
VI Autres œuvres
VII Anthologie et morceaux choisis
VIII Correspondance

B– *ÉTUDES SUR ARTHUR BUIES ET LES* CHRONIQUES

I Thèses
II Livres
III Parties de livres
IV Articles

C – *AUTRES OUVRAGES CITÉS*

Page laissée blanche

A – *ŒUVRES D'ARTHUR BUIES*

I Chroniques[1]

« La peine de mort », *le Pays*, 4 juillet 1868, p. 2 (2).

« Correspondance particulière du 'Pays' », *le Pays*, 29 avril 1871, p. 2 (1) ; 2 mai 1871, p. 2 (1) ; 5 mai 1871, p. 2 (1) ; 9 mai 1871, p. 2 (1) ; 13 mai 1871, p. 2 ; 16 mai 1871, p. 2 (1) ; 20 mai 1871, p. 2 ; 23 mai 1871, p. 2 ; 26 mai 1871, p. 2 (1) ; 31 mai 1871, p. 2 ; 3 juin 1871, p. 2 ; 10 juin 1871, p. 2 ; 13 juin 1871, p. 2 (1) ; 15 juin 1871, p. 2 ; 17 juin 1871, p. 2 ; 23 juin 1871, p. 2 (1) ; 28 juin 1871, p. 2 ; 3 juillet 1871, p. 2.

« Chronique des eaux », *le Pays*, 15 juillet 1871, p. 2 (1). « Cacouna », *l'Événement*, 17 juillet 1871, p. 1 [reprise du *Pays*, 15 juillet 1871].

« Chronique des eaux », *le Pays*, 24 juillet 1871, p. 2 (1).

« À Tadoussac », *l'Événement*, 24 juillet 1871, p. 1-2 (2).

« Chronique des eaux », *l'Opinion publique*, 27 juillet 1871, p. 358 (1) ; 29 juillet 1871, p. 2 (1).

« Souvenir du Saguenay », *l'Opinion publique*, 3 août 1871, p. 378 (1).

« Chronique Québecquoise », *le Pays*, 21 août 1871, p. 2 (1) ; 28 août 1871, p. 2, (1).

« Chronique », *le Pays*, 1er septembre 1871, p. 2 (1).

« Chronique Québecquoise », *le Pays*, 11 septembre 1871, p. 2 (1) ; 26 septembre 1871, p. 2 (1).

« Lettre de Québec », *le Pays*, 29 septembre 1871, p. 1 (1).

« Chronique Québecquoise », *le Pays*, 4 octobre 1871, p. 2 (1) 10 octobre 1871, p. 2 (1) ; 24 octobre 1871, p. 2 (1) ; 27 octobre 1871, p. 2 (reprise du *Pays*, 24 octobre 1871) ; 3 novembre 1871, p. 2 (1).

« Causeries du lundi », *la Minerve*, 13 mai 1872, p. 2 (1) ; 24 mai 1872, p. 1 ; 1er juin 1872, p. 3 (1).

« Causeries du mardi », *le National*, 4 juin 1872, p. 2 (1).

« Causeries du lundi », *la Minerve*, 6 juin 1872, p. 2 (1).

« Causeries du mardi », *le National* 11 juin 1872, p. 2 (1).

« Causeries du lundi », *la Minerve*, 17 juin 1872, p. 2 (1).

---

1. Les chroniques de 1868 à 1877 ne sont pas signées. Les chroniques de 1882 à 1901 sont signées, sauf exceptions signalées par : (ns). Les chiffres entre parenthèses renvoient aux éditions de chroniques : 1 : 1873 ; 2 : 1875 ; 3 : 1878.

« Causeries de mardi », *le National*, 18 juin 1872, p. 2 (1) *la Minerve*, 24 juin 1872, p. 2 ; 26 juin 1872, p. 2 (1) ; 2 juillet 1872, p. 2 (1).

« À la Campagne », *le National*, 15 juillet 1872, p. 2 ; 16 juillet 1872, p. 2 ; 22 juillet 1872, p. 2 (1).

« La Malbaie. (Murray Bay) », *le National*, 30 juillet 1872, p. 2 (1) ; 1er août 1872, p. 2 (1).

« À la Campagne », *le National*, 5 août 1872, p. 2 (1) ; 9 août 1872, p. 2 (1).

« Appel nominal à Charlevoix », *le National*, 10 août 1872, p. 2.

« À la Campagne », *le National*, 13 août 1872, p. 2 (1) 19 août 1872, p. 2 (1).

« L'élection de Rimouski », *le National*, 27 août 1872, p. 2.

« À la Campagne », *le National*, 30 août 1872, p. 2 ; 31 août 1872, p. 2.

« Chronique du 'National' », *le National*, 9 septembre 1872, p. 2 (1).

« Causeries pour le 'National' », *le National*, 19 septembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique du 'National' », *le National*, 25 septembre 1872, p. 2 ; 30 septembre 1872, p. 2 ; 10 octobre 1872, p. 2 (1) ; 22 octobre 1872, p. 2 (1) ; 23 octobre 1872, p. 2 (1) ; 25 octobre 1872, p. 2 (1) ; 31 octobre 1872, p. 2 (1) ; 2 novembre 1872, p. 2 (1) ; 5 novembre 1872, p. 2 (1) ; 7 novembre 1872, p. 2 (1) ; 8 novembre 1872, p. 2 (reprise du *National*, 7 novembre 1872) ; 15 novembre 1872, p. 2 (1) ; 23 novembre 1872, p. 2 (1) ; 28 novembre 1872, p. 2 (1) ; 5 décembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique », *le National*, 10 décembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique à bout portant », *l'Opinion publique*, 12 décembre 1872, p. 591-592 (1).

« Causerie », *le National*, 18 décembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique pour les désespérés », *le National*, 23 décembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique du Nouvel An », *le National*, 31 décembre 1872, p. 2 (1).

« Chronique d'Outre tombe », *le National*, 13 janvier 1873, p. 3 (1).

« Chronique », *le National*, 20 janvier 1873, p. 2 (1).

« Causerie », *le National*, 23 janvier 1873, p. 2.

« Chronique », *le National*, 6 février 1873, p. 2 ; 12 février 1872, p. 2.

« Causerie », *le National*, 13 février 1873, p. 2.

« Chronique », *le National*, 21 février 1873, p. 2 (1) ; 28 février 1873, p. 2 (1) ; 22 mars 1873, p. 2 (1) ; 24 avril 1873, p. 2 (1) ; 10 juin 1873, p. 2.

« Correspondance particulière du 'National' », *le National*, 16 juin 1873, p. 2 (1).

« Chronique », *le National*, 21 juin 1873, p. 2 ; 11 juillet 1873, p. 2 (1) ; 14 juillet 1873, p. 2 (1) ; 30 juillet 1873, p. 2 (1).

« Impressions de M. Buies sur les moustiques du Saguenay », *l'Opinion publique*, 7 août 1873, p. 383 [reprise du *National*, 30 juillet 1873].

« Chronique », *le National*, 7 août 1873, p. 2 (1) ; 13 août 1873, p. 2 (1).

« Kamouraska », *le Canadien*, 13 août 1873, p. 2.

« Chronique », *le National*, 20 août 1873, p. 2 (1) ; 2 janvier 1874, p. 2 (2).

« Morituri Mortuo », *le Canadien*, 14 janvier 1874, p. 2 (2).

« Chronique », *le National*, 24 janvier 1874, p. 2 (2) ; 30 janvier 1874, p. 2 (2).

« Nos institutions, notre langue et nos lois », *le National*, 9 mars 1874, p. 2 (2) ; 12 mars 1874, p. 2 (2).

« Desperanza », *l'Opinion publique*, 18 juin 1874, p. 291 (2).

« Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », *le National*, 18 juillet 1874, p. 2 (2) ; 25 juillet 1874, p. 2 (2) ; 5 août 1874, p. 2 (2) ; 8 août 1874, p. 2 (2) ; 19 août 1874, p. 2 (2) ; 22 août 1874, p. 2 (2) ; 26 août 1874, p. 2 (2) ; 29 août 1874, p. 2 (2) ; 5 septembre 1874, p. 2 (2) ; 9 septembre 1874, p. 2 (2) ; 16 septembre 1874, p. 2 (2) ; 19 septembre 1874, p. 2 (2) ; 24 septembre 1874, p. 2 (2) ; 26 septembre 1874, p. 2 (2) ; 8 octobre 1874, p. 2 (2) (publié aussi dans *l'Opinion publique*, 30 juillet 1874, p. 374 ; 6 août 1874, p. 387 ; 20 août 1874, p. 416 ; 27 août 1874, p. 423 ; 3 septembre 1874, p. 435 ; 10 septembre 1874, p. 447 ; 24 septembre 1874, p. 470 ; 1er octobre 1874, p. 482 ; 8 octobre 1874, p. 494 ; 22 octobre 1874, p. 519).

« Un volume de M. Buies », *l'Événement*, 13 octobre 1874, p. 2 [reprise du *National*, 8 octobre 1874] ; *le Canadien*, 16 octobre 1874, p. 4 [reprise de *l'Événement*, 13 octobre 1874].

« Chronique pour le 'National' », *le National*, 19 mai 1877, p. 2 ; 28 mai 1877, p. 2 (3) ; 4 juin 1877, p. 2 ; 9 juin 1877, p. 2 (3) ; 16 juin 1877, p. 2 (3).

« Lettre particulière pour le 'National' », *le National*, 22 juin 1877, p. 2.

« Chronique pour le 'National' », *le National*, 23 juin 1877, p. 2 (3) ; 6 juillet 1877, p. 2 (3).

« Question Franco-canadienne », *le National*, 28 juin 1877, p. 2 ; 4 juillet 1877, p. 2 ; 13 juillet 1877, p. 2.

« Lettre particulière pour le 'National' », *le National*, 14 juillet 1877, p. 2.

« Chronique pour le 'National' », *le National*, 21 juillet 1877, p. 2 (3).

« Lettre particulière », *le National*, 25 juillet 1877, p. 2.

« Chronique pour le 'National' », *le National*, 24 août 1877, p. 2 (3) ; 25 août 1877, p. 2 (3) ; 29 août 1877, p. 2 (3) ; 12 septembre 1877, p. 2 (3) ; 15 septembre 1877, p. 2 (3).

« Le curé Labelle et le nouveau chemin de fer », *le Nord*, 23 mars 1882, p. 1.

« Saint-Jérôme », *le Nord*, 17 août 1882, p. 1-2 ; *la Patrie*, 17 août 1882, p. 2 ; *le Nord*, 24 août 1882, p. 1-2 ; *la Patrie*, 24 août 1882, p. 2.

« 'La Rouge' et les Cantons du Nord », *le Nord*, 31 août 1882, p. 1-2 ; *la Patrie*, 1er septembre 1882, p. 2 ; *le Nord*, 7 septembre 1882, p. 1-2 ; 14 septembre 1882, p. 1-2.

« Les Cantons du Nord », *la Patrie*, 14 septembre 1882, p. 2.

« 'La Rouge' et les Cantons du Nord », *le Nord*, 21 septembre 1882, p. 1-2 ; 28 septembre 1882, p. 1-2.

« Retour d'excursion », *le Nord*, 19 octobre 1882, p. 6 (ns) ; 26 octobre 1882, p. 5-6.

« La vallée de l'Ottawa », *le Nord*, 2 novembre 1882, p. 1.

« L'hôpital Notre-Dame », *la Patrie*, 30 décembre 1882, p. 2 ; 3 janvier 1883, p. 2 ; 9 janvier 1883, p. 2.

« Histoire d'une grande chose », *le Nord*, 19 juillet 1883, p. 1.

« Lettres du Nord-Ouest », *la Patrie*, 13 août 1883, p. 2 ; 20 août 1883, p. 2. ; [« Lettres de l'Ouest », à partir du 22 octobre], 22 octobre 1883, p. 2 ; 29 octobre 1883, p. 2 ; 5 novembre 1883, p. 2 ; 12 novembre 1883, p. 2 ; 19 novembre 1883, p. 2 ; 26 novembre 1883, p. 2.

« Chronique », *la Patrie*, 19 décembre 1883, p. 2 ; 27 décembre 1883, p. 2.

« Fin d'année », *la Patrie*, 31 décembre 1883, p. 2.

« Causerie », *la Patrie*, 4 février 1884, p. 2 ; 8 février 1884, p. 2 ; 1er avril 1884, p. 2 ; 9 avril 1884, p. 2 ; 16 avril 1884, p. 2 ; 23 avril 1884, p. 2 ; 29 avril 1884, p. 2 ; 7 mai 1884, p. 2 ; 13 mai 1884, p. 2.

« Aux Canadiens-français », *la Patrie*, 24 juin 1884, p. 2 [signature autographe].

« Fin d'été », *la Patrie*, 13 octobre 1884, p. 2 [reprise dans *le Monde illustré*, 9 février 1901, p. 662-663].

« Chronique de 'l'Électeur' », *l'Électeur*, 28 mai 1887, p. 1.

« Chronique », *l'Électeur*, 30 juillet 1887, p. 1 et 4.

« En route pour le Témiscamingue », *l'Électeur*, 27 août 1887, p. 1 ; 5 septembre 1887, p. 1 et 4 (ns) ; 13 septembre 1887, p. 1.

« Voyage au Témiscamingue », *l'Électeur*, 3 octobre 1887, p. 1 (ns).

« Au Témiscamingue », *l'Électeur*, 8 octobre 1887, p. 4 (ns).

« Devant nous », *l'Électeur*, 28 octobre 1887, p. 1 et 4.

« Chronique », *l'Électeur*, 17 décembre 1887, p. 1 ; 24 décembre 1887, p. 1 ; 31 décembre 1887, p. 1.

« Visites de l'An », *le Monde illustré*, 31 décembre 1887, p. 278.

« Chronique », *l'Électeur*, 9 janvier 1888, p. 1 ; 21 janvier 1888, p. 1 et 4 ; 28 janvier 1888, p. 1 et 4 ; 4 février 1888, p. 1 ; 11 février 1888, p. 1 ; 18 février 1888, p. 1 et 4 ; 25 février 1888, p. 1 ; 3 mars 1888, p. 1 ;

« L'établissement du Témiscamingue », *l'Électeur*, 17 mars 1888, p. 1 (ns) ; 20 mars 1888, p. 1 et 4 (ns) ; 21 mars 1888, p. 1 (ns) ; 21 mars 1888, p. 1 (ns) ; 23 mars 1888, p. 1 et 4 (ns).

« L'Outaouais supérieur », *l'Électeur*, 20 avril 1888, p. 1 (ns) ; 23 avril 1888, p. 1 ; 24 avril 1888, p. 1 (ns).

« La région du Nipissingue », *l'Électeur*, 2 mai 1888, p. 1.

« Les chemins de fer de la rive nord. Le 'Montréal et Occidental' », *l'Électeur*, 4 mai 1888, p. 1 (ns).

« Les phosphates de l'Ottawa », *l'Électeur*, 22 mai 1888, p. 4 (ns) ; 23 mai 1888, p. 1.

« Le domaine public », *l'Électeur*, 29 mai 1888, p. 1 ; 30 mai 1888, p. 1 (ns).

« La question majeure », *l'Électeur*, 5 juin 1888, p. 1 (ns).

« Le nouveau projet de loi sur la colonisation », *l'Électeur*, 18 juin 1888, p. 1.

« La loi sur la pêche », *l'Électeur*, 2 juillet 1888, p. 1.

« Récit de voyage », *l'Électeur*, 21 décembre 1889, (supplément), p. 7.

« Récit de voyage. Toronto naissant », *l'Électeur*, 11 janvier 1890 (suppl.), p. 5 (ns).

« Un arrêt à Richmond », *l'Électeur*, 18 janvier 1890 (suppl.), p. 5.

« Récit de voyage. Le Territoire de Muskoka. L'Établissement de la province d'Ontario », *l'Électeur*, 25 janvier 1890 (suppl.), p. 5.

« Récit de voyage. Le Lac Huron. Rivière et Sault Sainte-Marie. Mackinaw. Entrée du Lac Supérieur », *l'Électeur*, 1er février 1890 (suppl.), p. 5.

« Les catastrophes futures », *l'Électeur*, 12 avril 1890, p. 1 ; 15 avril 1890, p. 1.

« Au portique des Laurentides », *l'Électeur*, 9 décembre 1890, p. 4.

« Saint-Jérôme », *l'Électeur*, 23 décembre 1890, p. 8.

« Saint-Jérôme. Une page consacrée à la mémoire du regretté curé Labelle » [reprise de *la Justice*, 14 janvier 1891], *la Patrie*, 15 janvier 1891, p. 1-2.

« Réminiscences », *la Patrie*, 16 juillet 1892, p. 1-2.

« Réminiscences (suite et fin) », *la Patrie*, 23 juillet 1892, p. 1-2.

« Chronique », *la Patrie*, 30 juillet 1892, p. 1.

« Le coup d'État Angers et la chute de Mercier », *la Patrie*, 6 août 1892, p. 1-2.

« Chronique », *la Patrie*, 13 août 1892, p. 1-2 ; 20 août 1892, p. 2-3.

« Causerie », *Canada-Revue*, n° 19, 29 octobre 1892, p. 292-294.

« Correspondance », *la Patrie*, 16 novembre 1892, p. 1-2.

« Nec plus ultra. Un monument », *la Patrie*, 4 février 1893, p. 1-2.

« Correspondance », *la Patrie*, 9 mars 1893, p. 1-2.

« Chronique », *la Revue nationale*, vol. 1, n° 6, février 1895, p. 578-584 [portrait de l'auteur, p. 579] ; vol. 2, n° 7, août 1895, p. 19-24 ; n° 8, septembre (?) 1895, p. 174-179 ; n° 9, octobre 1895, p. 266-272 ; n° 10, novembre 1895, p. 357-363 [portrait de l'auteur entre les pages 520 et 521].

« Après le carême », *le Soleil*, 9 avril 1898, p. 12.

« Dans la Gaspésie. Retour d'excursion », *la Patrie*, 15 octobre 1898, p. 12 (s).

« Chronique », *le Soleil*, 17 décembre 1898, p. 3 et 12.

« Une tempête au lac Saint-Jean. Notes de voyage », *le Monde illustré*, 18 mars 1899, p. 726.

« Scènes canadiennes. Le feu dans les bois », *le Monde illustré*, 13 octobre 1900, p. 373.

« Colons et bûcherons », *le Monde illustré*, 12 janvier 1901, p. 591.

« Derniers écrits », *le Soleil*, 2 février 1901, p. 8.

II Éditions de chroniques

Chroniques, Humeurs et caprices, Québec, typographie de C. Darveau, éd. nouv., 1873, vii, 400 p.

Chroniques, Voyages, etc., etc., Québec, typographie de C. Darveau, 1875, vol. 2, 338 p.

Petites chroniques pour 1877, Québec, Imprimerie de C. Darveau, 1878, xxxvi, 162 p.

Chroniques canadiennes, Humeurs et caprices, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils, éd. nouv., vol. 1, 1884, ix, 446 p.

Chroniques canadiennes, Humeurs et caprices, Montréal, Éditions Leméac ; Paris, Éditions d'Aujourd'hui, « Les Introuvables québécois », s.d. [1978], 446 p.

III Conférences[1]

« L'avenir de la race française en Canada », *le Pays*, 27 janvier 1863, p. 2 ; 29 janvier 1863, p. 1 ; 31 janvier 1863, p. 1.

« Le progrès », *le Pays*, 6 décembre 1864, p. 2 ; 13 décembre 1864, p. 2.

« Les pêcheries », *l'Événement*, 7 février 1871, p. 2 ; 8 février 1871, p. 2 ; 9 février 1871, p. 2 ; 10 février 1871, p. 2 ; 11 février 1871, p. 2 ; 13 février 1871, p. 2.

« Ce qui est et ce qu'il faut », *le Pays*, 27 avril 1871, p. 2 ; 28 avril 1871, p. 2 ; 1er mai 1871, p. 2 ; 2 mai 1871, p. 2.

« Le chemin de fer du nord », *le Canadien*, 30 mars 1874, p. 1 (2).

« La réciprocité avec les États-Unis », *l'Événement*, 25 avril 1874, p. 2 (2) ; 27 avril 1874, p. 2 (2) ; 28 avril 1874, p. 2 (2) ; 29 avril 1874, p. 2 (2) ; 30 avril 1874, p. 2 (2).

Conférences. La presse canadienne-française et les améliorations de Québec, Québec, C. Darveau, 1875, 21 p. [reprise dans *la Revue Franco-américaine*, vol. 9, 1912, p. 571-582].

Une évocation, Conférence faite à la salle de « La Patrie », jeudi, le 6 décembre 1883, s.l., s. édit., 1883, 7 p. [publiée dans *la Patrie*, le 10 décembre 1883, p. 2].

Sur le parcours du chemin de fer du Lac Saint-Jean, 1re conférence faite à la salle Victoria le 31 mars 1886, Québec, Imprimerie générale, A. Côté et Cie, 1886, 40 p. ; 2e conférence faite à la salle Saint Patrick le 28 avril 1887, Québec, C. Darveau, 1887, 42 p.

Québec en 1900, Conférence donnée à l'Académie de musique de Québec lundi le 29 mai 1893, Québec, Léger-Brousseau, 1893, 65 p.

IV Articles de journaux

« Colonisation », *le Défricheur*, 19 novembre 1863, p. 1-2.

« Colonisation », (suite et fin), *le Défricheur*, 26 novembre 1863, p. 4.

« Le traité d'extradition », *le Pays*, 19 novembre 1864, p. 2 [attribution incertaine].

« Le progrès », *le Pays*, 6 décembre 1864, p. 2 ; 13 décembre 1864, p. 2.

---

1. Le chiffre 2 entre parenthèses renvoie au 2e volume de chroniques, publié en 1875. Ne figurent ici que les conférences dont le texte a pu être retracé ; les autres conférences sont signalées dans la chronologie.

« La polémique des journaux conservateurs sur la confédération », *le Pays*, 22 novembre 1864, p. 2 [attribution incertaine].

« Les États-Unis », *le Pays*, 29 avril 1865, p. 2.

« Encore un mot », *le Pays*, 9 mai 1865, p. 2.

« Il faut parler », *le Pays*, 13 mai 1865, p. 2.

« Barbarismes canadiens », *le Pays*, 26 octobre 1865, p. 2 ; 31 octobre 1865, p. 2 (signé *BL*) ; 7 novembre 1865, p. 2 (signé *BL*) ; 28 novembre 1865, p. 2 (signé *BL*).

« Les utopies », *le Défricheur*, 21 février 1866, p. 2.

« L'instruction », *le Pays*, 3 avril 1866, p. 2 ; 5 avril 1866, p. 2 ; 7 avril 1866, p. 2 ; 12 avril 1866, p. 2.

« Institut-Canadien », *le Pays*, 29 décembre 1866, p. 2 ; 5 janvier 1867, p. 2.

« La peine de mort », *le Pays*, 4 juillet 1868, p. 2.

[« Circulaire sur *l'Indépendant* »], *le Pays*, 10 mars 1870, p. 2.

« *L'Indépendant* », *le Pays*, 20 mai 1870, p. 2.

« Études sur la colonisation et le mouvement de la population de la Province de Québec », *le Soleil*, 30 septembre 1899, p. 3 ; 7 octobre 1899, p. 1.

« Une voix de France. Elle ira au cœur de la nation canadienne-française », *le Soleil*, 19 février 1898, p. 1 [Buies au rédacteur et lettre de M. Herbette].

V Articles de revues

« L'Amérique britannique. (Confédération canadienne) », *la Revue libérale, politique, littéraire, scientifique et financière*, vol. 3, août 1867, p. 5-31.

« Pour les 'nouvelles soirées canadiennes' », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 1, 1882, p. 9-11.

« Un projet », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 1, 1882, p. 106-114.

« Pour les nouvelles soirées canadiennes », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 2, 1883, p. 11-22.

« Peter McLeod », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 1, 1883, p. 283-288.

« Hypothèse d'un cataclysme », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 3, 1884, p. 397-405.

« Un soir sur la grève », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 3, 1884, p. 483-491.

« Bonne et heureuse », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 4, 1885, p. 3-7.

« Le matin à la campagne », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 6, 1887, p. 294-197 [repris dans *l'Alliance nationale*, vol. 6, n° 7, juillet 1900, p. 106].

« Les colons de Saint-Cyriac », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 6, 1887, p. 413-416.

« Un autre scandale », *Canada-Revue*, vol. 3, n° 16, 8 octobre 1892, p. 243-246.

« Interdictions et censures », *Canada-Revue*, vol. 4, n° 6, 11 février 1893, p. 86-90.

« Dans la Gaspésie. Retour d'excursion », *la Revue des Deux Frances*, vol. 14, 2e année, novembre 1898, p. 101-109 [repris de *la Patrie* du 15 octobre 1898].

VI Autres œuvres[1]

Lettres sur le Canada. Étude sociale, 1re et 2e lettres, Montréal, Imprimé pour l'auteur, 1864, 26 p.

Lettres sur le Canada. Étude sociale (3e lettre), Montréal, Imprimé pour l'auteur aux ateliers du *Pays*, 1867, 23 p.

[Rééditions des trois lettres : Montréal, Réédition-Québec, 1968, 52 p. ; Montréal, l'Étincelle, 1978, 95 p.].

La Lanterne canadienne, Montréal, Imprimerie du journal *le Pays*, [1869], 448 p.

La Lanterne canadienne, Montréal, s.édit., 1884, 336 p. [2e édition, expurgée et corrigée par l'auteur ; *Préface* ; *Deuxième lettre sur le Canada* en annexe ; *Article posthume*].

Lecture sur l'entreprise du chemin de fer du nord, s.l., s.édit., 1874, 9 p. [tiré de *Chroniques, Voyages, etc. etc.*].

The French Canadian Press and The Improvements of Quebec, Québec, C. Darveau, 1875, 21 p. [trad. de *Conférences*].

L'Ancien et le futur Québec, Québec, C. Darveau, 1876, 43 p.

Question franco-canadienne. Construction de navires français au Canada. Commerce de vins avec la France, Montréal, s.édit., 1877, 13 p.

---

1. À ces œuvres on doit ajouter les périodiques fondés par Buies : *la Lanterne canadienne*, Montréal, 17 septembre 1868 - 18 mars 1869 ; *l'Indépendant*, Québec, juin 1870-1871 ; *le Réveil*, Québec, 27 mai 1876 - 2 décembre 1876 ; *les Nouvelles Soirées canadiennes*, 1882-1888 [publiées pendant deux ans à Québec, puis à Montréal et à Ottawa] ; *le Figaro*, Montréal, 2 mars - 13 avril 1883 [en collaboration avec J.-A.-N. Provencher et A. Achintre ; aucun article de Buies] ; *le Signal*, Montréal, 1885 [prospectus].

Le Saguenay et la Vallée du Lac Saint-Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1880, xvi, 339 p. [2e édition, Québec, Léger-Brousseau, 1896, 420 p.].

Anglicismes et canadianismes, Québec, C. Darveau, 1888, 106 p. [Rééd. : Montréal, Leméac, 1979, 106 p.].

L'Outaouais supérieur, Québec, C. Darveau, 1889, 312 p.

Récits de voyages. Sur les Grands Lacs. À travers les Laurentides. Promenades dans le vieux Québec, Québec, C. Darveau, 1890, 271 p.

Rapports sur les comtés de Rimouski, Matane et Témiscouata, Québec, Belleau et Cie, 1890, 57 p. [traduit la même année chez l'Imprimeur de la Reine : *Reports on the Counties of Rimouski, Matane and Temiscouata*, by Messrs. A. Buies, H.A. Turgeon and C.E. Damours, Québec, Langlois, Printer to the Queen, 1890, 56 p.].

Les Comtés de Rimouski, de Matane et de Témiscouata, exploration spéciale, Québec, Belleau et Cie, 1890, 105 p.

La Région du Lac-Saint-Jean, grenier de la Province de Québec, Québec, « Morning Chronicle », 1890, 50-[1], p. [guide des colons rédigé pour la compagnie du chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean. Traduit en 1891 : *The Lake Saint John Region. The Granary of the Province of Québec* : a Guide for Settlers. Edited for the Québec and Lake Saint John Railway Company, Québec, Morning Chronicle Steam Print Establishment, 1891, 49 p.].

Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle, Québec, C. Darveau, 1891, 96 p.

Réminiscences. Les Jeunes Barbares, Québec, Imprimerie *l'Électeur*, s.d. [1892], 110 p.

Le Chemin de fer du Lac-Saint-Jean, Québec, Léger-Brousseau, 1895, 116 p.

Le Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean, ouvrage historique et descriptif, 3e éd., Québec, Léger-Brousseau, 1896, 420 p., ill.

La Vallée de la Matapédia. Ouvrage historique et descriptif, Québec, Léger-Brousseau, 1896, 54 p.

Les Poissons et les animaux à fourrure du Canada, Ottawa, ministère de l'Agriculture, 1900, 87 p. [traduit la même année : *Shooting and Fishing. Animals of Canada*, 41 p.].

La Province de Québec, Québec, Publication du Département de l'agriculture de la Province de Québec, 1900, xiv, 352 p.

« À travers le royaume du Curé Labelle », dans *Rapport du Congrès de la colonisation*, Montréal, Imprimerie de *la Patrie*, 1900, p. 329-354.

VII Anthologie et morceaux choisis

Arthur Buies (1840-1091), Textes présentés et annotés par L. Lamontagne, Montréal, Fides, « Classiques canadiens », 1959, 93 p.

La Lanterne d'Arthur Buies. Propos révolutionnaires et chroniques scandaleuses ; confessions publiques, Textes choisis et commentés par M.-A. Gagnon, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1964, 255 p.

Mailhot, Laurent, *Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec, 4 », 1978, 250 p.

VIII Correspondance

1. Fonds Gagnon, salle Gagnon, Bibliothèque de la ville de Montréal (920.21.B93C0) :

   2 lettres à M. Tessier ; 2 lettres à sa grand-tante, M^me^ Casault ; 5 lettres de M^me^ Casault ; 1 lettre à sa sœur Victoria et à son beau-frère ; 7 lettres à sa sœur Victoria ; 1 lettre au curé Labelle ; 1 lettre à Louis Herbette ; 1 lettre à « Mon cher Premier » (Honoré Mercier) ; Mémoire au Premier ministre Honoré Mercier ; 1 lettre de Drapeau et P. Casault ; 1 lettre de G. Vermette ; 2 lettres de Charles Langelier ; 2 lettres de Richard Cortambert ; 1 lettre de L.-O. David ; 5 lettres de Joseph Doutre ; 1 lettre de J.-A. Charlebois ; 1 lettre d'Aristide Piché ; 1 lettre de Théodore Paquet ; 1 lettre de Gaspard Lemoine ; 7 lettres du curé Labelle ; 1 lettre d'Horace Dumais ; 1 lettre d'Husmer Lanctôt ; 1 lettre de J.-H. Désy ; 1 lettre d'Hector Garneau ; 1 lettre d'Obalski ; 1 lettre de Louis Herbette ; 1 lettre de Léon Walvay ; 1 note manuscrite de J. Gauvreau, médecin de Buies

2. Fonds Buies, Archives nationales du Québec, Québec (03Q-P18) :

   1 lettre à M^me^ Casault ; 1 lettre au curé Labelle ; 1 lettre à Louis Fréchette ; 1 lettre à MM. Lamothe, Trudel et Lamothe, avocats ; 4 lettres de M^me^ Casault ; 1 lettre de M^me^ M.D. Laframboise ; 1 lettre du R.P. G.-E. Désy ; 2 lettres de Richard Cortambert ; 2 lettres d'Arthur d'Estimauville ; 1 lettre de Prume ; 1 lettre de L. Cortambert ; 4 lettres de sa sœur Victoria ; 1 lettre de J. (en anglais) ; 1 lettre de Marie Steele ; 2 lettres de J.-H. Désy ; 1 lettre du curé Labelle ; 1 lettre d'un inconnu ; 1 lettre d'Horace Dumais ; 1 lettre d'Husmer Lanctôt ; 1 lettre du Rév. L.-J. Langis V.G. ; 1 lettre d'Hector Garneau ; 1 lettre d'Obalski ; 1 lettre de Charles Langelier ; 1 lettre d'Alfred Garneau.

3. Fonds privés :

   44 lettres à Alfred Garneau ; 2 lettres à Benjamin Sulte ; 1 lettre à Joseph Marmette ; 1 lettre à Hector Garneau ; 1 lettre d'Hector Garneau.

4. Fonds Labelle, Archives nationales du Québec, Québec (03Q-P124) :

   2 lettres au curé Labelle ; 2 lettres du curé Labelle.

5. Fonds Labelle, salle Gagnon, Bibliothèque de la ville de Montréal (325.714 L 116 C0) :

   2 lettres de A. Sylvestre ; 2 lettres du curé Labelle.

6. Archives publiques du Canada, Ottawa :

   Fonds De Celles (MG30, D271) : 2 lettres à Alfred De Celles ;
   Fonds Fréchette (MG29, D40, vol. I et II) : 4 lettres à Louis Fréchette ;
   Fonds Lusignan (MG29, D27, vol. I) : 4 lettres à Alphonse Lusignan ;
   Fonds Papineau (MG24B2, vol. IV) : 2 lettres à Louis-Joseph Papineau ; lettre de Louis-Joseph Papineau à Horace Greeley ;
   Fonds Sulte (MG29, D5) : 1 lettre à Benjamin Sulte.

7. Fonds Mgr Douville, Archives du Séminaire de Nicolet (Succ. I. Douville - II - 48-15) :

   3 lettres à Mgr Douville

8. Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (fonds A. Laberge, P-6/1/3) :

   1 lettre à Albert Laberge.

9. Fonds Papineau, Archives nationales du Québec, Montréal (OGM-P7) :

   1 lettre à Joseph-Amédée Papineau ; 3 lettres à Louis-Joseph Papineau.

10. Archives de l'Université Laval :

    Fonds Brodeur (209.1) : 1 lettre à Joseph Marmette. Fonds Malchelosse (-121) : 2 lettres à Benjamin Sulte.

11. *Le Pays*, Montréal :

    6 lettres au rédacteur : 21 octobre 1862, p. 2 ; 31 octobre 1862, p. 2 ; 19 février 1863, p. 2 ; 19 septembre 1867, p. 2-3 ; 21 septembre 1867, p. 2.

12. *Le Soleil*, Québec :

    1 lettre à Ernest Pacaud : 30 septembre 1899, p. 2.

13. *La Patrie*, Montréal :

    1 lettre à l'hon. A. Turgeon : 1er ocotbre 1898, p. 12 ; 1 lettre à Godefroy Langlois : 15 avril 1899, p. 10.

14. *La Revue moderne*, Montréal :

    1 lettre à l'hon. Premier ministre L.-O. Taillon : 4e année, n° 6, avril 1923, p. 12.

15. *La Revue canadienne*, Montréal :
    1 lettre à M^me^ Huguenin-Gleason : t. 49, vol. 2, 1905, p. 259-260 (reprise par Charles ab der Halden, *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, p. 180-181).
16. *Le Nord*, Saint-Jérôme :
    1 lettre au curé Labelle : 8 août 1881, p. 1 ; 2 lettres au rédacteur : 17 août 1882, p. 2 ; 31 août 1882, p. 1 ; 1 lettre à G.-A. Nantel : 16 août 1883, p. 1.
17. Élie-Joseph Auclair, *le Curé Labelle*, Montréal, Beauchemin, 1930 :
    2 lettres du curé Labelle (p. 57-58, p. 172-174).
18. *L'Opinion publique*, Worcester (Mass.) :
    1 lettre à Alexandre Bélisle : 24 octobre 1899, p. 1.
19. *Le National*, 9 décembre 1873, p. 2. :
    1 lettre.
20. Charles ab der Halden, *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, p. 159, n. 2 :
    extrait d'une lettre à l'auteur.
21. *Le Réveil*, 9 février 1895, p. 358-359 :
    une lettre au rédacteur.

B – *ÉTUDES SUR ARTHUR BUIES ET LES* CHRONIQUES

I Thèses

CATAPHARD, Éloi (Frère Jogues), « Arthur Buies, journaliste et chroniqueur », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1952, 109 f.

GAGNON, Louis-Philippe, « Essai sur le caractère et les idées de trois maîtres d'escrime de notre journalisme : Arthur Buies (1840-1901), Olivar Asselin (1875-1937), Jules Fournier (1894-1918) », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1941, 146 f.

LEMIEUX, Gilles, « Arthur Buies, un apôtre de la colonisation dans la Province de Québec », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1971, 112 f.

SIMARD, Sylvain, « Les problèmes de la littérature québécoise de la seconde moitié du 19^e^ siècle, tels que vus par Arthur Buies dans *la Lanterne* et *Lettres sur le Canada* », thèse de maîtrise, Université McGill, 1971, 108 f.

TESSIER, Rachel, « Bio-bibliographie d'Arthur Buies », École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1943, 72 f.

II Livres

DOUVILLE, Raymond, *la Vie aventureuse d'Arthur Buies*, Montréal, Albert Lévesque, « Figures canadiennes », 1933, 184 p.

GAGNON, Marcel-A., *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, 360 p.

Études françaises, vol. 6, n° spécial 3, août 1970 (« l'Invention du pays », chroniques et notices d'Arthur Buies), p. 188-281.

LAMONTAGNE, Léopold, *Arthur Buies, homme de lettres*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1957, 258 p.

III Parties de livres

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1978, vol. 1, p. 30-31, 47-48, 124-126, 134, 434-439, 456, 627-628, 649, 747.

AUCLAIR, Élie-Joseph, *le Curé Labelle, sa vie et son œuvre*, Montréal, Beauchemin, 1930, p. 33, 57-59, 172-174, 189-192, 248-249.

BAILLARGEON, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides [1957], p. 147-151.

CHARBONNEAU, Jean, *Des influences françaises au Canada*, Montréal, Beauchemin, 1916-1920, vol. 2, p. 310-313.

CHARPENTIER, Fulgence, *les Heures littéraires*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 53-67.

COSTISELLA, Joseph, *l'Esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 148-163.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Signets II*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, p. 105-114.

GENEST, Jean-Guy, « la Lanterne, 1868-1869 », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, édit., *Idéologies au Canada- français, 1850-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, p. 245-263.

HALDEN, Charles ab der, *Nouvelles études de la littérature canadienne- française*, Paris, F.R. de Rudeval, 1907, p. 49-184.

HARE, John, « Arthur Buies, essayiste : une introduction à la lecture de son œuvre », dans *l'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, « Archives des Lettres canadiennes » VI, 1985, p. 295-311.

LAREAU, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, J. Lovell, 1874, p. 463-466.

LEFAIVRE, Albert-Alexis, *Conférence sur la littérature canadienne*, Versailles, Bernard, Libraire éditeur, 1877, p. 52-56.

LESAGE, Jules-S., *Notes biographiques. Propos littéraires*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1931, p. 62-74.

PIERCE, Lorne-Albert, *An Outline of Canadian Literature in French and English*, Montréal, Louis Carrier, 1927, p. 7, 127, 180 et 193.

POTVIN, Damase, *les Oubliés*, Québec, R. Poulin, 1944, p. 75-86.

PRINCE, Suzanne, « Alfred Garneau : édition critique de son œuvre poétique », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1974, f. 83-87.

ROUSSEAU, Guildo, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise, 1775-1930*, Sherbrooke, éd. Naaman, 1981, p. 67-71.

ROY, Camille, « French-Canadian Literature », *Canada and its Provinces*, sous la direction de Adam Shortt, Toronto, Glasgow, Brooks S. Company, 1913, vol. 12, p. 485-487.

ROY, Camille, *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1907, p. 59-61.

ROY, Pierre-Georges, *la Famille d'Estimauville de Beaumouchel*, Lévis, s.édit., 1903, 80 p.

SAVARD, Pierre, « Le journalisme », dans *Histoire de la littérature française du Québec*, sous la direction de Pierre de Grandpré, Montréal, Beauchemin, 1967, vol. 1, p. 312-324.

[TASCHEREAU], E.-A., « Circulaire au clergé, 31 août 1876 », *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, Québec, A. Côté et Cie, nouvelle série, vol. 1, (vol. 5), 1889, p. 421-425 [condamnation du *Réveil*].

[TASCHEREAU], E.-A., « Circulaire au clergé pour condamner 'la Lanterne', 8 novembre 1886 », dans *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, Québec, A. Côté et Cie, nouvelle série, vol. 2 (vol. 6), 1890, p. 591-592.

THÉRIO, Adrien, « Le journalisme », dans *Visages de la civilisation au Canada français*, sous la direction de L. Lamontagne, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 86-99.

TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 60-65.

TRUDEL, Marcel, *l'Influence de Voltaire au Canada*, Montréal, Presses de l'Université Laval, 1945, t. II, p. 101-130 et 160-162.

VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1954, p. 96-98.

WADE, Mason, « Les Canadiens français de 1760 à nos jours », dans *Encyclopédie du Canada français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966, vol. 1, p. 419-422.

IV Articles

ANONYME, « Un volume de chroniques », *le National*, 9 décembre 1873, p. 2.

ANONYME, « Bibliographie. A. Buies - *Chroniques, Voyages, etc.* », *le Canadien*, 19 mars 1875, p. 2.

ANONYME, «*Chroniques, Voyages, etc.* », *l'Événement*, 24 mars 1875, p. 2.

ANONYME, «*Petites chroniques pour 1877* », *The Canadian Monthly and national Review*, vol. 13, n° 3, mars 1878, p. 330-331.

ANONYME, « Nouvelle publication », *le Canadien*, 8 septembre 1880, p. 2

ANONYME, «*Chroniques canadiennes*. Un événement littéraire », *la Patrie*, 28 octobre 1884, p. 2.

ANONYME, « Un revenant », *la Minerve*, 5 novembre 1884, p. 2.

ANONYME, « Les œuvres de Buies et *l'Électeur* », *le Courrier du Canada*, 12 novembre 1884, p. 2.

ANONYME, «*L'Outaouais supérieur* par M. Arthur Buies », *la Patrie*, 1er juin 1889, p. 1.

ANONYME, «*L'Outaouais supérieur* par M. Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 22 juillet 1889, p. 2.

ANONYME, Le dernier livre de M. Buies », *l'Électeur*, 17 août 1889, p. 1 [reprise d'une critique de *l'Outaouais supérieur*, parue dans *l'Abeille*, Nouvelle-Orléans].

ANONYME, « Littérature », *l'Électeur*, 7 avril 1890, p. 1 et 4 [critique et extrait de *Récits de voyages*].

ANONYME, « Un auteur canadien apprécié en France », *l'Électeur*, 6 décembre 1890, p. 4.

ANONYME, « Bibliographie », *l'Électeur*, 22 novembre 1895, p. 1 [critique de *le Chemin de fer du Lac Saint-Jean*].

ANONYME, « Le nouveau livre de M. Buies », *la Patrie*, 6 décembre 1895, p. 1.

ANONYME, « Arthur Buies. Quelques notes biographiques », *le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901, p. 2.

ANONYME, « M. Arthur Buies. Quelques notes biographiques », *le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901, p. 4.

ANONYME, « M. Arthur Buies. Quelques notes biographiques », *l'Événement*, 28 janvier 1901, p. 4.

ANONYME, « Feu Arthur Buies. L'éminent écrivain canadien-français s'éteint paisiblement à Québec », *la Presse*, 28 janvier 1901, p. 1.

ANONYME, « Feu Arthur Buies. Ses funérailles », *le Courrier du Canada*, 29 janvier 1901, p. 4.

ANONYME, « M. Arthur Buies », *le Soleil*, 4 février 1901, p. 7.

ANONYME, « Une bonne anecdote sur Arthur Buies », *le Soleil*, 4 février 1901, p. 8.

ANONYME, « Les humoristes de chez nous et M. F. Charpentier », *la Presse*, 19 novembre 1928, p. 5.

ANGERS, Beaudoin d', « Arthur Buies, 1840-1901 », *Aujourd'hui*, n° 46, juillet 1943, p. 58-60.

AUBEY, Luc, « Notes et échos. L'esprit d'Arthur Buies », *la Revue moderne*, 4e année, n° 6, avril 1923, p. 12.

AUGER, Jacques, « M. Buies et ses dernières conférences », *l'Union libérale*, 8 juin 1888, p. 2.

BAILLARGÉ, Frédéric-Alexandre, «*L'Outaouais supérieur* », *l'Étudiant*, (Joliette), 5e année, n° 55, décembre 1889, p. 206.

BARTHE, Ulric, « À la mémoire de feu Arthur Buies », *le Soleil*, 28 janvier 1901, p. 1.

BEAUDRY-GOURD, Anne, « Arthur Buies », *la Frontière*, 5 avril 1967, p. 33.

BÉGIN, Émile, « Québec en 1871 », *l'Enseignement secondaire*, vol. 25, n° 4, janvier 1946, p. 237-242.

BILODEAU, Ernest, « Arthur Buies in Chemin faisant. Voyages, chroniques, billets du soir », *l'Action sociale*, 1924, p. 175-176.

BUIES, Arthur (fils), « Arthur Buies et Rochefort », *l'Ordre*, 9 mai 1934, p. 4.

Dr. C., « Comme dans la vie », *la Patrie*, 6 décembre 1892, p. 1.

CHAPAIS, Thomas, « Article nécrologique », *le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901, p. 2.

Id., « Feu Arthur Buies », *l'Événement*, 29 janvier 1901, p. 2.

CHARLAND, J.-H., «*Chroniques canadiennes : Humeurs et caprices* », *l'Étudiant* (Joliette), 4e année, n° 41, septembre 1888, p. 137.

AUGER, Jacques, «*L'Outaouais supérieur* », *la Revue canadienne*, 3e série, vol. 2, 1889, p. 334.

AUGER, Jacques, «*Anglicismes et canadianismes* », *l'Étudiant* (Joliette), 5e années, n° 49, 1er mai 1889, p. 93.

CHOUINARD, Ernest, «*Le Saguenay et le Bassin du Lac-Saint-Jean* », *l'Électeur*, 10 septembre 1896, p. 1.

CLOUTIER, Alfred, «*Exploration spéciale des comtés de Rimouski, Matane et Témiscouata.* Par M. Arthur Buies », *l'Électeur*, 30 janvier 1891, p. 1 et 4.

COSTISELLA, Joseph, « Littérature et révolution au Canada français », *le Travailleur* (Worcester), 2 novembre 1967, p. 1.

CÔTÉ, E.-Auguste, « Un fameux chroniqueur : Arthur Buies », *le Soleil*, 30 avril 1925, p. 3 et 19.

CÔTÉ, E.-Auguste, « Arthur Buies alias Buies », *le Terroir*, vol. 3, nos 1-2, juillet 1925, p. 48-56.

CÔTÉ, Fernand, « Arthur Buies vu sous un jour nouveau », *la Semaine à Radio-Canada*, vol. 16, n° 20, 5 février 1966, p. 8.

DANSEREAU, Arthur, « M. Arthur Buies. Il est décédé à Québec samedi soir », *la Patrie*, 28 janvier 1901, p. 3.

DECELLES, Alfred, « Arthur Buies », *la Presse*, 16 février 1901, p. 4.

DECELLES, Alfred, « Un original du temps passé », *la Revue nationale*, nouvelle série, vol. 1, n° 1, janvier 1920, p. 11-12.

DESMARCHAIS, Rex, « Lettre à un jeune anti-clérical », *Amérique française*, 5e année, n° 1, janvier 1946, p. 8-11.

DUCHARME, Charles-Marie, « À travers les livres », *le Monde illustré*, 14 juin 1890, p. 99 [critique de *Récits de voyages*, publié en 1890].

DUCHARME, G., *Canadiana Americana*, Montréal, janvier 1928, catalogue n° 27, p. 76-77 [bibliographie incomplète des œuvres de Buies].

DUHAMEL, Roger, « Un revenant. Arthur Buies », *Livres et auteurs canadiens 1964*, 1965, p. 105-106.

DUNN, Oscar, « Les Chroniques d'A. Buies », *l'Opinion publique*, 18 décembre 1873, p. 603.

DUNN, Oscar, « Adieux », *l'Opinion publique*, 18 juin 1874, p. 291 [article précédant « Desperanza »].

DUVAL, Monique, « Buies fut l'enfant terrible du journalisme », *le Soleil*, 16 septembre 1981, p. 1-6.

FALARDEAU, Jean-Charles, « Arthur Buies, l'anti-zouave », *Cité libre*, 11e année, n° 27, mai 1960, p. 25 et 32.

FERRON, Jacques, « La belle parade d'Arthur Buies », *le Petit Journal*, 28 septembre 1969, p. 93 [repris dans *Escarmouches*, vol. 2, Montréal, Leméac, 1979, p. 77-79].

FERRON, Jacques, « Arthur Buies ou le bonheur d'être Québécois », *l'Information médicale et paramédicale*, vol. 31, n° 15, 19 juin 1979, p. 11.

FILION, Maurice, « Arthur Buies, *Lettres sur le Canada* », *le Devoir*, 25 novembre 1978, p. 27.

FRANC, Jules, « Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 16 janvier 1878, p. 2.

FROLLO, Claude, « Les Chroniques de Buies », *l'Électeur*, 11 novembre 1884, p. 2.

GAGNON, Marcel-A., « Arthur Buies, l'enfant terrible », *le Magazine Maclean*, n° 5, novembre 1965, p. 30, 32-34.

GENEST, Jean-Guy, « La Lanterne 1868-1869 », *Recherches sociographiques*, vol. 10, nos 2-3, mai-décembre 1969, p. 389-407.

GÉRIN, Léon, « Ceux que nous venons de perdre », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, Second series, Ottawa, vol. 7, 1901, p. 145-147.

GLEASON-HUGUENIN, Madeleine, « Arthur Buies », *la Revue canadienne*, vol. 49, n° 2, 1905, p. 246-261.

GRIGNON, Claude-Henri, « Arthur Buies ; ce fils Homais », *la Minerve*, 17 juillet 1920, p. 2, 3, 4.

GRIGNON, Claude-Henri, *Ombres et clameurs, Regards sur la littérature canadienne*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 89.

GRIGNON, Claude-Henri, « Arthur Buies ou l'homme qui cherchait son malheur », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7 : « Profils littéraires », 1963, p. 29-42.

HALDEN, Charles ab der, « La littérature canadienne-française », *la Revue canadienne*, vol. 37, n° 1, 1900, p. 243-260.

HERBETTE, Louis, « Un écho de la France. Lettre de M. Louis Herbette, conseiller d'État, à M. Arthur Buies, homme de lettres », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n° 11, avril 1898, p. 386-387.

HUOT, Édouard, « Les Chroniques de M. Arthur Buies », *l'Événement*, 20 janvier 1874, p. 2.

HUOT, Édouard, « Chroniques et Voyages. Petite revue artistique et littéraire. M. Arthur Buies », *l'Opinion publique*, 15 avril 1875, p. 171-172.

LA FERRIÈRE, Philippe, « Actualité d'Arthur Buies », *Amérique française*, vol. 11, mars-avril 1953, p. 53-55.

LAMONTAGNE, Léopold, « Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française au XIXe siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 5, nos 1-2, 1964, p. 101-119.

LAPORTE, Jean-Louis, « L'impossible, l'hérétique Arthur Buies, vicaire du curé Labelle », *Digest éclair*, vol. 1, n° 2, mars 1964, p. 46-52.

LECHASSEUR, Antonio, « Arthur Buies et l'état de la colonisation de la vallée de la Matapédia à la fin du XIXe siècle », *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, vol. 3, n° 2, novembre 1976, p. 14-17.

LEDIEU, Léon, « Entre nous », *le Monde illustré*, 15 juin 1889, p. 50 [une partie sur *l'Outaouais supérieur*].

LEDIEU, Léon, « Buies est mort », *le Monde illustré*, 9 février 1901, p. 654-655.

LEMIEUX, Gilles, « La vie aventureuse d'Arthur Buies, 1840-1901 », *le Bulletin de Buckingham*, 10, 17, et 24 février, 2, 9 et 16 mars 1972 [repris dans *le Droit*, 15, 22 et 29 mars, 5, 12, 23 et 26 avril, 4, 10, 17, 24 et 31 mai 1973].

LEMOYNE, Corinne, « Arthur Buies », *la Bonne parole*, vol. 4, n° 5, juillet 1916, p. 10-13.

LONGPRÉ, A.-B., « Bibliographie : *Petites chroniques pour 1877* », *l'Opinion publique*, 28 février 1878, p. 98.

LORRAIN, Léon, « A. Buies, humoriste », *le Nationaliste*, 29 novembre 1914, p. 6.

LUPUS (pseudonyme), « Réminiscences », *Canada-Revue*, vol. 4, n° 48, 2 décembre 1893, p. 758-759.

MAGNAN, C.-J., « Notre géographe national », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, 1er septembre 1897 - 25 juin 1898, p. 383.

MAILHOT, Laurent, « Aux frontières (à l'horizon) de l'essai québécois », *la Nouvelle Barre du jour*, n° 63, février 1978, p. 78-79.

MAJOR, Jean-Louis, « Arthur Buies », *le Droit*, 20 juin 1964, p. 19.

MAJOR, Jean-Louis, « Marcel Gagnon et les complexes d'Arthur Buies », *le Droit*, 22 mai 1965, p. 7.

MARCOTTE, Gilles, « Arthur Buies, Œdipe et *la Lanterne* », *la Presse*, 15 mai 1965, supplément « Arts et Lettres », p. 5.

MASSICOTTE, E.-Z., « Acte de naissance de Arthur Buies », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 22, n° 9, septembre 1916, p. 315-316.

MÉLANÇON, Robert, « Avez-vous lu Buies ? », *le Devoir*, 29 juillet 1978, p. 14.

MORISSONNEAU, Christian, « Le Nord québécois aux XIXe siècle : mythe et symbole », *Forces*, n° 20, 1972, p. 9-21.

NADAR, Jules (pseudonyme), « Correspondance. L'Indépendance. L'annexion. M. Buies », *l'Opinion publique*, 19 mars 1870, p. 82-83.

PAILLÉ, Charles, « Notre langue », *le Pays*, 14 décembre 1865, p. 2.

PARMENTIER, Francis, « Réception de *la Lanterne* par la presse canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 2, septembre 1980, p. 269-274.

PARMENTIER, Francis, « Arthur Buies et la littérature nationale », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 7, hiver-printemps 1984, p. 57-59.

ROY, Pierre-Georges, « Les ouvrages de Arthur Buies », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 7, n° 5, mai 1901, p. 150-153.

SAINT-JULIEN (pseudonyme), « Impressions littéraires : *Chroniques, Humeurs et caprices* », *l'Opinion publique*, 14 février 1878, p. 74.

SAINT-JULIEN (pseudonyme), « Humeurs et caprices », *l'Opinion publique*, 14 mars 1878, p. 121.

TARDIVEL, Jules-Paul, « Mort de M. Arthur Buies », *la Vérité*, Québec, 2 février 1901, p. 7.

TURGEON, Jean-Marie, « Arthur Buies, dont Québec a oublié de fêter le centenaire en 1940 », *l'Almanach de l'Action sociale catholique*, 1941, p. 81-86.

TUSSEAU, Jean-Pierre, « La fin 'édifiante' d'Arthur Buies », *Études françaises*, vol. 9, n° 1, février 1973, p. 45-53.

TUSSEAU, Jean-Pierre, « Les renaissances du fait français : quelques perspectives socio-linguistiques », *Recherches sociographiques*, vol. 14, n° 1, 1973, p. 125-130.

TUSSEAU, Jean-Pierre, « Quelques aspects idéologiques de l'œuvre d'Arthur Buies », *Stratégie*, n° 9, 1974, p. 73-80.

VACHON, Georges-André, « Arthur Buies, écrivain », *Études françaises*, vol. 6, n° spécial 3, août 1970, p. 283-295.

VOYER, P.-J.-A., « Arthur Buies », *le Réveil*, 9 février 1901, p. 257-259.

C – *AUTRES OUVRAGES CITÉS*

BÉLANGER, Jules, Marc Desjardins et Yves Frenette, *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal Express, 1981, 797 p.

BÉLANGER, René, *les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent, 1535-1635*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971, 162 p.

BERNARD, Jean-Paul, *les Rouges*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971, 349 p.

BERNARD, Jean-Paul, *les Idéologies québécoises au 19e siècle*, Montréal, Boréal-Express, 1973, 149 p.

BERTRAND, Camille, *Histoire de Montréal*, Montréal, Imprimerie des Frères des Écoles chrétiennes, 1942, t. II, 307 p.

BLANCHARD, Raoul, *l'Est du Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1935, 2 t., 364 et 328 p.

CHARBONNEAU, André, Yvon Desloges et Marc Lafrance, *Québec, ville fortifiée du XVIIe au XIXe siècle*, Québec, Éditions du Pélican, 1982, 491 p.

CHARTIER, Jean-Baptiste, *la Colonisation dans les Cantons de l'Est*, publiée par ordre du gouvernement de la province de Québec, Saint-Hyacinthe, *le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 1871, 96 p.

DAGNEAU, G.-Henri, édit., *la Ville de Québec, histoire municipale*, t. IV, *De la Confédération à la charte de 1929*, Québec, la Société historique de Québec, « Cahiers d'histoire, 35 », 1983, 246 p.

DAVID, Laurent-Olivier, *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal, Beauchemin, 1917, 338 p.

DÉSILETS, Andrée, *Hector-Louis Langevin, un Père de la Confédération canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, 461 p.

Dictionnaire biographique du Canada, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966-1972, 10 tomes parus.

Dictionnaire de la Bible, Paris, Letouzey et Ané, 1912, 5 vol. en 10 t.

DROLET, Antonio, *la Ville de Québec, histoire municipale*, t. III, *De l'incorporation à la Confédération, 1833-1867*, Québec, la Société historique de Québec, « Cahiers d'histoire, 19 », 1967, 143 p.

DUMONT, Fernand, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, 327 p.

FAUCHER, Albert, *Histoire économique et unité canadienne*, Montréal, Fides, 1970, xxix, 296 p.

FAUCHER, Albert, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1973, 247 p.

FELTEAU, Cyrille, *Histoire de la Presse*, t. I, *le Livre du peuple, 1884-1916*, Montréal, Éditions La Presse, 1983, 405 p.

GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada*, sixième édition revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices par son petit-fils Hector Garneau, Paris, Félix Alcan, 1928, t. I, lvii, 608 p.

HAMELIN, Jean et Marcel Hamelin, *les Mœurs électorales dans le Québec de 1791 à nos jours*, Montréal, Éditions du Jour, 1962, 124 p.

HAMELIN, Jean et Yves Roby, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, 436 p.

HARE, John, *les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, Société historique du Québec, 1964, 212 p.

HODGE, Frederick Webb, édit. *Handbook of Indians of Canada*, New York, Kraus reprint co., 1969 (Ottawa, 1913), 632 p.

LAFLAMME, Jean et Rémi Tourangeau, *l'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 355 p.

LAMONDE, Yvan, édit., *l'Imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècle)*, sous la direction d'Yvan Lamonde, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 368 p.

LINTEAU, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, t. I, Montréal, Boréal Express, 1979, 658 p.

MOODEY, Edgar C., *The Fraser-Hickson Library*, London, Olive Bingley, 1977, 224 p.

MORRIS, Richard B., *Encyclopedia of American History*, New York, Harper and Row, 1965, xiv, 843 p.

OUELLET, Fernand, *Papineau. Textes choisis et présentés*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 105 p.

ROUSSEAU, Guildo, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise*, Sherbrooke, Naaman, 1981, 356 p.

ROY, Jean-Louis, *les Programmes électoraux du Québec*, t. I, Montréal, Leméac, 1970, 238 p.

ROY, Pierre-Georges, *la Famille d'Estimauville de Beaumouchel*, Lévis, [s.éd.], 1903, 80 p.

SÉGUIN, Normand, *la Conquête du sol au 19e siècle*, Québec, Boréal Express, 1977, 295 p.

SÉGUIN, Normand, *Agriculture et colonisation au Québec : aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, « Études d'histoire du Québec, 9 », 1980, 220 p.

SÉGUIN, Robert-Lionel, *la Sorcellerie au Québec du 17e au 19e siècle*, Montréal, Leméac, 1971, 245 p.

TRÉPANIER, Léon, *les Rues du Vieux Montréal au fil du temps*, Montréal, Fides, 1968, 189 p.

YOUNG, Brian, *George Étienne Cartier, bourgeois montréalais*, Montréal, Boréal Express, 1982, 241 p.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7

Note sur l'établissement du texte 48

Chronologie d'Arthur Buies. 51

Sigles et abréviations 66

Chroniques

Chronique 1 71
Chronique 2 88
Chronique 3 95
Chronique 4 101
Chronique 5 113
Chronique 6 121
Chronique 7 128
Chronique 8 135
Chronique 9 141
Chronique 10 161
Chronique 11 165
Chronique 12 178
Chronique 13 182
Chronique 14 184
Chronique 15 211
Chronique 16 233
Chronique 17 248
Chronique 18 258
Chronique 19 263
Chronique 20 268
Chronique 21 282
Chronique 22 293
Chronique 23 303
Chronique 24 307
Chronique 25 313
Chronique 26 321
Chronique 27 326
Chronique 28 329
Chronique 29 334
Chronique 30 342
Chronique 31 349

Chronique 32 356
Chronique 33 359
Chronique 34 364
Chronique 35 372
Chronique 36 378
Chronique 37 383
Chronique 38 389
Chronique 39 397
Chronique 40 403
Chronique 41 410
Chronique 42 416
Chronique 43 423
Chronique 44 429
Chronique 45 441
Chronique 46 473

Appendices

I : Préfaces 483
II : Variantes longues 490
III : Chroniques non éditées 523
IV : Tables des matières des éditions de 1873 et de 1884 624
V : Journaux et revues dépouillés . . . 627

Bibliographie 629

Page laissée blanche

Le papier utilisé pour cette publication satisfait aux exigences minimales contenues dans la norme American National Standard for Information Sciences - Permanence of Paper for Printed Library Materials, ANSI Z39.48-1992.

Achevé d'imprimer
en décembre 1993 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace (Québec).